3 1761 07829725 6

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/papesettsars154700pier

PAPES ET TSARS

(1547-1597)

DU MÊME AUTEUR

Rome et Démétrius, d'après des documents nouveaux, avec pièces justificatives et fac-simile. Paris, Leroux, 1878, gr. in-8.

La Sorbonne et la Russie. Paris, Leroux, 1882, in-18 elzévir.

Antonii Possevini Missio Moscovitica. Parisiis, Leroux, 1882, in-18 elzévir.

Rome et Moscou. Paris, Leroux, 1883, in-18 elzévir.

Un Nonce du Pape en Moscovie. Paris, Leroux, 1884, in-18 elzévir.

Le Saint-Siège, la Pologne et Moscou. Paris, Leroux, 1885, in-18 elzévir.

Bathory et Possevino. Documents inédits sur les rapports du Saint-Siège avec les Slaves. Paris, Leroux, 1887, gr. in-8.

L. Komulovica Izvjestaj i Listovi. (O. Pierling i D. Fr. Racki.) U Zagrebu, 1882, in-8. — *Épuisé.*

Novi Izvori o L. Komulovicu. U Zagrebu, 1885, in-8. — *Épuisé.*

LE P. PIERLING, S. J.

PAPES ET TSARS

(1547-1597)

D'APRÈS DES DOCUMENTS NOUVEAUX

PARIS
RETAUX-BRAY, LIBRAIRE-ÉDITEUR
82 RUE BONAPARTE, 82
1890
Tous droits de traduction et de reproduction réservés

JUN
1900

BX
1329
P54
1890

AVANT-PROPOS

En 1880, le sort nous ramenait à Rome, sur la terre classique de l'histoire, au milieu des grands souvenirs du passé. Un concours heureux de circonstances nous laissait des loisirs pour des travaux littéraires. Déjà, en 1878, aux archives du prince Borghèse, un précieux filon nous avait remis sur les traces oubliées de Dmitri, cet homme mystérieux, fils de tsar ou aventurier de génie, obscur prétendant d'abord, et puis « empereur » éphémère de Moscou, en correspondance avec les papes, brandissant son épée contre les Turcs, sans se douter du sort qui l'attendait à courte échéance. Il y avait là une page d'histoire à refaire. Dès lors, remonter le cours des siècles, leur arracher encore quelques secrets, donner un récit complet des rapports entre les papes et les tsars, devint un rêve favori et souvent caressé. Que de fois, quand nous parcourions la *Via sacra*, entre le Capitole et le Colisée, en face du palais de ces Césars, vainqueurs du monde et vaincus par l'Église, notre pensée se reportait vers les Césars du Nord, vers le concile de Florence, vers l'empereur Alexandre Ier ! Il nous semblait que l'heure des franches explications avait sonné. Dans la sphère sereine de la science, lorsque le temps a calmé les passions, pourquoi ne pas avouer des torts qui ne sont plus que des faits historiques ? L'œuvre fut donc entreprise avec l'espoir de glaner quelques épis plutôt que de faire une riche moisson de pièces inédites. La fortune se montra favorable ; les lettres encore inconnues de Possevino,

celles du cardinal de Côme, secrétaire d'État de Grégoire XIII, ouvrirent un vaste horizon : elles donnaient le côté intime et les détails secrets des principaux événements. Ces recherches, commencées au Vatican, furent complétées dans les autres archives romaines, dans celles de Venise, de Florence et de Milan ; des érudits complaisants de Moscou, de Vilna, de Raguse, de Copenhague, enrichirent encore nos dossiers ; c'est la synthèse de ce long travail d'exploration que nous présentons aujourd'hui au lecteur. Avant d'entrer en matière, il importe d'esquisser à grands traits la politique des papes vis-à-vis des tsars de Moscou et des rois de Pologne, d'élargir le cadre du récit en reprenant les faits d'un peu plus haut, d'indiquer enfin les procédés mis en œuvre et les résultats obtenus.

I

Si l'intérêt vital de l'histoire se concentre dans l'analyse et le rapprochement des faits, dans la recherche des puissants facteurs qui ont déterminé les courants des siècles, l'on ne pourrait impunément faire abstraction des doctrines dont s'inspire la politique. Quand il s'agit du Saint-Siège et de nations dissidentes, l'élément dogmatique acquiert une nouvelle importance, sitôt que les affaires temporelles s'enchevêtrent avec les projets de conciliation religieuse. Ce phénomène se produit constamment à Byzance, il se répète dans l'ancienne Moscovie, — analogie frappante, qui peut-être n'a pas été assez remarquée.

Déjà, à l'époque des croisades, pendant la courte existence de l'empire latin d'Orient, au milieu du tumulte des armes, malgré les graves préoccupations de la conquête de Jérusalem et de la destruction de

l'Islam, le mot d'union avec Rome avait retenti et les conditions en avaient été soumises aux Byzantins. Sans remonter si haut, nous avons surtout en vue la période qui a été marquée par les deux conciles de Lyon et de Florence. Exposés aux attaques des Turcs, pressés de près par Charles d'Anjou, roi de Sicile, menacés par l'empereur détrôné Baudouin II, les césars de Byzance réclamaient les secours de l'Occident, s'adressaient aux papes et leur exposaient le péril de la chrétienté, si le rempart du Bosphore venait à lui manquer. Plus d'une fois, les ambassadeurs de Michel Paléologue avaient tenu à Rome des discours de ce genre ; les papes y prêtaient l'oreille volontiers, promettaient d'exciter le zèle des Latins en sauvegardant les intérêts de Byzance, mais invitaient en même temps à oublier les Photius et les Cérulaire, à revenir aux temps des Athanase et des Chrysostome, qui avaient professé la foi de Rome et reconnu dans le pontife romain le chef de l'Église. Grégoire X crut même le moment si favorable qu'il convoqua, en 1274, un concile général à Lyon, pour débattre principalement les questions pendantes avec Byzance. Le 6 juillet de la même année, la paix religieuse fut solennellement conclue entre l'Orient et l'Occident : les Grecs reconnurent la primauté du pape, et lui prêtèrent serment de fidélité. Union éphémère, qui ne dura pas au-delà du règne de l'empereur Michel, après quoi des polémiques acerbes et passionnées rendirent permanent l'état d'hostilité.

Les rares moments de trêve étaient provoqués par le danger croissant du côté des Turcs ; lorsqu'il n'y avait plus d'autre espoir que l'Occident, la pensée de s'entendre avec Rome revenait d'elle-même. Vers le milieu du quinzième siècle, ce n'est pas seulement, comme autrefois, un appel empressé, une demande urgente de

subsides, c'est un cri suprême d'angoisse qui se fait entendre sur le Bosphore. Les Grecs sentent déjà les étreintes meurtrières de l'Islam, tout autour le pays est entre les mains musulmanes, la capitale résiste encore, mais des efforts prodigieux pourront seuls la sauver d'une ruine imminente. L'empereur Jean Paléologue redouble ses instances auprès des papes; un concile se réunit à Ferrare et puis à Florence : Bessarion, théologien, orateur, ardent patriote, Isidore de Kiev, homme d'action et de conseil, y déploient leurs talents. Eugène IV publie, en 1439, la bulle d'union et adjure les princes d'Occident de voler au secours de Byzance agonisante. Ni sa voix, ni plus tard celle de Nicolas V, ni l'héroïsme de l'empereur Constantin, ne réussirent à sauver la capitale du Bas-Empire, condamnée à devenir la capitale de l'Islam.

Après la chute de Constantinople, lorsque la répression des Turcs, qui menaçaient déjà l'Adriatique et l'Italie, devint la constante préoccupation des pontifes romains, les rapports avec Moscou s'imposèrent par la force même des choses. Il s'agissait d'opposer aux armées ottomanes les armées chrétiennes, et d'endiguer le torrent islamique qui se déversait sur l'Europe. Les papes cherchent partout des alliés, et naturellement les souverains de Moscou n'échappent point à leurs regards. C'est ici qu'il importe de constater, du côté de Rome, l'unité du point de vue religieux au milieu des circonstances extérieures les plus variées. L'élément politique n'est plus le même ; Moscou n'est pas, comme Byzance, menacée de près par un ennemi formidable ; c'est plutôt l'alliance des tsars que l'on recherche, car ils passent pour avoir une nombreuse armée, et les papes l'eussent vue volontiers au service de la cause commune ; en revanche, Rome ne peut offrir que la

couronne royale et des titres honorifiques, des facilités de rapports avec l'Occident, et, à de rares intervalles, l'intervention auprès de la Pologne. Cependant, malgré cette différence de situation, les projets d'union religieuse sont identiques avec ceux que l'on présentait autrefois à Byzance. Moins encore que les circonstances et le temps, le caractère personnel des papes n'y apporte aucune modification intrinsèque ; que les messages partent d'un Alexandre VI ou d'un Grégoire XIII, d'un Léon X ou d'un Sixte-Quint, c'est, en substance, le même langage, car c'est toujours la même doctrine, immuable à travers les siècles.

En effet, les papes partaient du principe de l'unité de l'Église et de l'unité de son pouvoir suprême. Si la vérité est une, il ne saurait évidemment y avoir qu'un seul dépositaire infaillible de cette doctrine unique, c'est-à-dire une seule vraie Église. Cette Église est-elle à Rome, ou à Byzance, ou peut-être à Moscou, qui aime à se dire troisième Rome ? Les catholiques ne reconnaissent d'autre vraie Église que celle qui a été fondée par Jésus-Christ sur le rocher inébranlable de saint Pierre, et qui a été enrichie de promesses éternelles dans la personne du chef des apôtres et de ses successeurs légitimes, les évêques de Rome ; telle est la doctrine des conciles généraux, des Pères de l'Église d'Orient et d'Occident, confirmée par la pratique des premiers siècles. Aux yeux des papes, l'Église de Moscou, à l'égal de celle de Byzance, n'était qu'une branche séparée du tronc ; en vertu de leur divine mission, ils se croyaient obligés de travailler au rétablissement de l'unité primitive. Or, comme l'Orient avait conservé la hiérarchie, les sacrements, les rites d'autrefois, il n'y avait qu'à s'entendre sur quelques points de doctrine, surtout sur la primauté non seulement d'honneur, mais

aussi de juridiction du pape. De là, la formule ordinaire de conciliation proposée aux Orientaux chaque fois que l'on négociait un rapprochement : unité dans la foi, maintien des rites respectifs. L'Église de Rome ne peut rien changer au dépôt révélé, confié à sa garde pour être conservé intact, elle doit demander l'adhésion aux vérités dogmatiques qu'elle enseigne. Par contre, elle se montre très large dans tout ce qui subit l'influence du temps, dans le domaine de la liturgie et du droit ecclésiastique. A Byzance et à Moscou, à propos des questions politiques, les papes poursuivent en même temps la réunion des Églises dans les conditions indiquées plus haut ; ce but est exprimé tantôt explicitement, tantôt à mots couverts, mais il reste toujours le plus important aux yeux des successeurs de saint Pierre. Cette tendance à réconcilier l'Orient avec l'Occident, à faire revivre l'ancienne unité, c'est ce que les historiens de certaines écoles appellent l'esprit de conquête des papes, leur désir de puissance et d'envahissement, expressions inexactes qui produisent des équivoques regrettables.

Si les papes insistaient de préférence sur le point religieux, les tsars n'y attachaient qu'une médiocre importance. Le concile de Florence avait été formellement rejeté à Moscou comme une innovation dangereuse, et l'aversion des Latins allait toujours croissant. Lorsque Mohammed eut asservi la nouvelle Rome et profané Sainte-Sophie, les Russes se complurent de plus en plus dans l'idée d'être les seuls représentants légitimes du vrai christianisme. Illusion fatale ; car l'idée même de l'Église s'obscurcissait parmi eux, grâce aux empiétements successifs du pouvoir temporel ; les tsars choisissaient les évêques, convoquaient les synodes, inspiraient les réformes, et le souvenir d'un pou-

voir spirituel, indépendant dans sa sphère d'action, responsable devant Dieu seul, s'oblitérait dans l'habitude d'une soumission absolue. L'omnipotence ecclésiastique n'était pas faite pour déplaire aux tsars ; la restreindre ou s'en dessaisir eût été pour eux un lourd sacrifice. Entraînés par les événements ou séduits par des calculs politiques, ils se résignaient parfois à correspondre avec les papes, pour leur demander des architectes et des artisans, comme Vasili III à Clément VII, ou pour les prier d'intervenir auprès de la Pologne, ainsi que le fit Ivan IV ; mais aux propositions religieuses qui surgissaient à ces occasions, les tsars ne répondaient que d'une manière évasive ; ou bien, pressés de s'expliquer, ils avouaient franchement vouloir mourir dans la foi de leurs pères. La doctrine des papes se heurtait au Kremlin non pas précisément contre une autre doctrine, mais contre un parti pris, une routine séculaire, un abus excessif de pouvoir ; obstacle d'autant plus difficile à surmonter qu'il s'étayait sur une orgueilleuse ignorance des sciences sacrées et sur des préjugés parfois puérils : les discussions théologiques d'Ivan IV avec Possevino en sont une preuve irrécusable. En matière religieuse, à défaut d'érudition, il y avait au moins de la sincérité ; les questions politiques n'offraient pas cet avantage. Les tsars se posaient volontiers en champions de la chrétienté, se disaient prêts à marcher contre les Turcs, mais cet étalage d'ardeur belliqueuse n'allait pas au-delà d'une démonstration platonique ; de fait, on préférait rester en bonne intelligence avec un souverain puissant et laisser à d'autres l'honneur de défendre la chrétienté.

Entre les papes et les tsars, entre les apôtres de l'unité, les ennemis déclarés de l'Islam et les habiles

politiques du Kremlin, qui savaient tergiverser à propos et dissimuler avec art, les rois de Pologne occupaient une singulière position. Le plus souvent, soit pour une raison, soit pour une autre, ils prenaient une part plus ou moins active aux négociations entre le Vatican et Moscou. Souverains catholiques, n'auraient-ils pas dû se ranger résolument du côté des papes, et travailler à la réunion des Églises ? Il faut avouer ici que les traditions du passé et les conditions historiques paralysaient parfois les meilleures intentions. Et d'abord, convaincus que la paix religieuse resterait à l'état de chimère, au moindre souffle de rapprochement, les rois de Pologne supposaient des pièges tendus aux papes par les tsars, en vue d'obtenir des avantages temporels, des honneurs et des titres. La couronne royale que Rome faisait miroiter aux yeux des tsars avait le don d'exciter les plus vives appréhensions. Que de fois on la crut déjà en route pour le Kremlin ; des ordres rigoureux volaient aux frontières, on faisait bonne garde, mais les messagers suspects n'arrivaient pas, tout se réduisait à de vaines craintes ; héritiers de Monomaque, soutenus par Byzance, les tsars se souciaient peu des couronnes romaines, tout au plus désiraient-ils que l'Occident reconnût les titres qu'ils s'arrogeaient d'eux-mêmes. Des intérêts diamétralement opposés compliquaient encore davantage la situation : Slaves d'origine, mais jetés les uns dans le moule de Byzance, et les autres dans celui de Rome, Russes et Polonais étaient exposés aux rivalités nationales et aux querelles de frontières. Les conquêtes ouvrirent des plaies profondes : pendant le joug des Mongols, Polonais et Lithuaniens s'emparèrent de quelques apanages de la maison de Riourik ; réunis en une seule *Rzecz pospolita*, les conquérants n'admettaient plus les réclamations du Kremlin, tandis que les

provinces contestées gravitaient tacitement vers Moscou ; de là principalement, des hostilités permanentes qui se transformaient souvent en guerre ouverte. On comprend maintenant le terrible embarras des rois de Pologne, sollicités de prêter leur concours aux ambassades pontificales à Moscou ; persuadés que la foi n'y gagnerait rien, que la politique y perdrait beaucoup, ne voulant ni s'aliéner le Saint-Siège ni favoriser un ennemi, peu pressés de faire la guerre à l'Islam, ils trouvaient le plus souvent des prétextes spécieux pour décliner les offres romaines. Un besoin urgent de conclure la paix, ou des projets d'annexion, faisaient seuls prévaloir un système plus large, et ouvraient le champ à de nouvelles combinaisons. A mesure que l'histoire se déroulera, les traits généraux que nous avons indiqués ici se laisseront saisir dans les événements.

II

Nous ne remonterons pas jusqu'à saint Vladimir, jusqu'au grand-kniaz Iziaslav réclamant l'appui de Grégoire VII, jusqu'à Daniel de Galitch couronné par un légat d'Innocent IV. Pour nous rendre compte des traditions politiques adoptées de part et d'autre, il nous suffira de reprendre le fil de l'histoire à l'époque qui s'ouvre après le concile de Florence.

La seconde moitié du quinzième siècle a été marquée, dans le monde slave, par un événement unique dans son genre : le mariage d'un tsar au Vatican. Le cardinal Bessarion, conseillé probablement par son collègue, Isidore de Kiev, en fut, d'après les chroniques russes, l'intelligent promoteur. Ces deux patriotes hellènes appliquèrent ainsi à la Russie le programme suivi par les papes à Byzance, car ce mariage devait servir d'excel-

lent prétexte pour négocier l'alliance contre les Turcs et la réunion des Églises. Les propositions d'hyménée furent parfaitement accueillies au Kremlin : le grand-kniaz Ivan III était veuf; la princesse Zoé Paléologue, nièce du dernier empereur de Byzance, méritait l'honneur de ceindre la couronne de Moscou. Celui qui déploya la plus infatigable activité dans ces négociations fut un citoyen de Vicence, nommé Gian Battista della Volpe, établi depuis longtemps à Moscou, catholique à Rome, orthodoxe parmi les Russes, sachant se faire valoir partout. A deux reprises, il entreprit le voyage d'Italie pour se concerter sur les conditions de l'alliance, il représenta le grand-kniaz à la cérémonie du Vatican et ramena la fiancée à Moscou, à travers l'Italie en fête d'adieux, et l'Allemagne moins expansive dans ses démonstrations. Secondé par son neveu Antoine Gislardi, et mêlant aux affaires publiques ses intérêts privés, Volpe menait de front avec ses commissions matrimoniales un chimérique et dispendieux projet d'alliance avec le khan des Tatars, Mohammed. Ni Rome ni Venise ne voulurent s'engager dans cette aventure, ou verser de l'or en échange d'un espoir problématique. L'ingénieux Italien en fut pour sa peine et ses frais d'éloquence. Par contre, le mariage réussit grâce à d'habiles réticences, à des équivoques bien calculées, voire peut-être à des promesses prodiguées au hasard. L'évêque catholique, Antoine Bonumbre, qui accompagna à Moscou la princesse Zoé Paléologue, n'eut pas de peine à s'en apercevoir : aucune trace du concile de Florence, aucune sympathie pour l'union, les discussions théologiques n'amenèrent pas de résultat, l'appel à la croisade resta sans écho [1].

1. Voir notre article : *Le Mariage d'un tsar au Vatican*, dans la *Revue des questions historiques*, octobre 1887, p. 353 à 396.

Avec l'apparition de Zoé, plus connue sous le nom de Sophie, un rayon de la Renaissance illumine le Kremlin. L'Italie envoie d'habiles architectes, un Aristote Fioravanti érige en plein Moscou la belle cathédrale de l'Assomption et le palais à facettes ; de fréquentes ambassades parcourent les pays étrangers, elles s'en vont à Turin et à Florence, à Rome et à Naples ; ce sont les Grecs, arrivés avec la princesse byzantine, qui servent le plus souvent d'intermédiaires. Avec le Saint-Siège, en dehors des questions profanes, il y avait un point de discipline religieuse à régler. Hélène, fille de Sophie, avait épousé Alexandre, grand-duc de Lithuanie et plus tard roi de Pologne ; la disparité des cultes donnait lieu à des plaintes, à des réclamations, à des élans de prosélytisme qui durèrent autant que la vie des époux, sans que l'on réussît jamais à s'entendre. A cette occasion, Alexandre VI, qui divisait le globe entre les monarques et ne savait malheureusement pas se gouverner lui-même, fit porter des paroles de paix et de guerre dans le nord de l'Europe. Le cardinal Pierre Isuaglies, promoteur de la croisade anti-ottomane en Hongrie, envoya au Kremlin, vers 1503, l'invitation pontificale de prendre les armes contre les infidèles et de se réconcilier avec la Pologne. Si la trêve tant désirée entre les deux nations slaves parvint à s'établir, le contingent moscovite contre les Turcs fit toujours défaut, malgré les appels réitérés des papes.

Le siècle des Médicis donnait à l'Italie les plus hautes jouissances de l'esprit : sous le ciel azuré de Rome, le ciseau d'un Michel-Ange animait le marbre, les toiles d'un Raphaël reproduisaient des visions merveilleuses, de nouvelles idées s'épanouissaient ; mais au seul écho du cri guerrier des janissaires, retentissant sur le rivage, l'épouvante s'emparait de la cité fastueuse, un

spectre menaçant apparaissait dans le lointain, une seule incursion ottomane pouvait tout bouleverser en quelques jours. La question d'une vigoureuse défense contre le croissant avait été remise à l'ordre du jour de l'Europe par le concile de Latran. En 1517, Léon X proclama une trêve générale de cinq ans entre tous les princes chrétiens, afin de leur donner les loisirs et les moyens de s'organiser contre l'ennemi commun. Des nonces pontificaux furent envoyés dans les principales cours; la mission de Moscou échut au dominicain Nicolas Schomberg, muni à cet effet d'une lettre de Léon X à Vasili III. Quoi qu'en disent les historiens qui le confondent avec un chevalier teutonique du même nom, le frère prêcheur Schomberg n'étala jamais sa robe blanche au Kremlin, mais ses propositions y furent portées précisément par ce chevalier homonyme, son parent, digne de toute confiance, et qui fit deux fois le voyage de Moscou, en 1517 et 1519. Le succès fut si mince que, dès la même année 1519, un nouveau messager pontifical reprit le chemin du Nord. Cette fois, c'est Zacharie Ferreri, ancien évêque de Sébaste, transféré ensuite à Guardalfiera, qui va mesurer ses talents et ses forces à cette entreprise épineuse. Théologien célèbre en Italie, il a déjà rompu bien des lances, traversé des temps orageux, fait preuve d'énergie peu commune; à Cracovie, où il débuta dans sa carrière diplomatique, on admira son éloquence, on approuva son zèle, mais son voyage de Moscou resta, comme celui de Schomberg, à l'état de projet : la Pologne y opposa son veto. Ces deux missions ne présentent, pour ainsi dire, qu'un intérêt documentaire : les instructions et les messages rédigés à leur intention reproduisent les mêmes idées et les mêmes considérations que le mariage d'Ivan III avec Sophie avait provoquées et mises en honneur.

Plus heureux que ses devanciers, Paoletto Centurione, bravant tous les obstacles, parut à deux reprises au Kremlin, en 1521 et 1525. Homme d'initiative, patriote dans l'âme, géographe et voyageur, plus riche en idées qu'en argent, le bâtard de l'illustre famille de Gênes parcourait le monde en quête de la fortune. Faire concurrence au Portugal, découvrir des voies nouvelles de communication avec les Indes, détourner au profit de son pays natal le commerce d'Orient, tel eût été le comble des vœux que formait Centurione. Moscou était censée devoir se prêter facilement à cette exploitation. Qu'on se figure l'effroi du tsar et des boïars à la seule proposition d'ouvrir les portes de la « sainte Russie », non plus à quelques étrangers attachés au service du souverain, fixés à Moscou et surveillés de près, mais à une nuée de commerçants italiens qui auraient encombré les marchés nationaux et circulé librement d'un bout du tsarat à l'autre. Centurione allait au-devant d'un échec, il le subit complètement, malgré les lettres pontificales qu'il produisit, malgré les discussions théologiques et les offres de conciliation religieuse. Le seul résultat appréciable de son second voyage fut l'envoi, sur la demande expresse de Clément VII, d'un représentant russe à Rome. Dmitri Guérasimov, chargé de cette mission, devançait ses compatriotes par ses connaissances, il savait le latin, causait agréablement, admirait avec Chiericati les chefs-d'œuvre de Rome, et faisait sur son maître d'affreuses médisances que Paolo Giovio a léguées à la postérité.

L'apparition d'un mandataire de Vasili III offrait l'occasion de rester en rapports avec Moscou. Guérasimov quitta la cour pontificale, au mois de novembre 1525, en compagnie de l'évêque franciscain de Skara, Giovanni-Francesco de Potenza, qui avait très bien réussi auprès

des Maronites et que l'on voulait maintenant initier à la diplomatie. Jamais encore les circonstances n'avaient été si favorables pour relever au Kremlin le prestige du pape : le grand-kniaz désirait se réconcilier avec Sigismond Ier, roi de Pologne; l'Occident s'intéressait à la paix en vue de l'alliance contre les Turcs; l'empereur, l'archiduc Ferdinand d'Autriche et le pape s'érigeaient en médiateurs, et Vasili acceptait leurs bons offices, trop heureux d'échapper aux embarras des démarches personnelles auprès des Polonais. Les négociations aboutirent à la prolongation de la trêve, le célèbre Herberstein y déploya ses talents diplomatiques et se rendit agréable à tous les intéressés; quant au bon évêque-missionnaire, encore novice dans la politique, succombant sous le poids des difficultés, il ne sut pas donner à la médiation pontificale toute l'importance qu'elle aurait dû avoir aux yeux des Moscovites. Cependant, à l'issue des pourparlers, au moment de prêter le serment d'usage, Vasili exprima publiquement ses sentiments de vénération envers le pape et l'empereur, leur attribuant tout le mérite de la pacification. En même temps, profitant de l'occasion, il envoya avec l'évêque de Skara deux nouveaux mandataires à Rome, Trousov et Ladyguine, pour obtenir du pape des architectes, des maçons, des ouvriers en tout genre, qui auraient fait revivre la brillante époque d'Ivan III et prodigué au Kremlin les richesses de l'art et du style italiens. L'horrible désastre de l'année 1527 empêcha le Saint-Siège de satisfaire ce désir : le connétable de Bourbon avait livré la Ville éternelle au pillage de la soldatesque; il y avait encore trop de ruines à relever sur le sol romain, les bras y étaient trop nécessaires pour que l'on pût envoyer des travailleurs dans le lointain.

Vers la même époque, en 1526, la journée de Mohacs

rappelait à l'Europe l'existence d'un danger qu'il fallait à tout prix conjurer : l'héroïque Louis II noyé dans les marais après sa défaite, vingt-cinq mille cadavres sur le champ de bataille, les prisonniers massacrés, la capitale de la Hongrie livrée à Suleyman avec le trésor royal et la bibliothèque de Mathias Corvin, le chemin de l'Occident ouvert aux armées ottomanes, tels étaient les sinistres accents qui proclamaient la nécessité d'une croisade contre les Turcs. Le grand-kniaz orthodoxe figurait toujours parmi les futurs alliés; on ne se doutait pas à Rome que Vasili III était dans les meilleurs termes avec Suleyman, qu'ils échangeaient des messages et des ambassades, que les Turcs se pourvoyaient à Moscou de zibelines et de faucons, et qu'une guerre contre l'Islam n'entrait nullement dans les combinaisons politiques du Kremlin. L'union des Églises intéressait encore moins les Russes; à en croire Guérasimov, le caractère et les penchants de Vasili devaient plutôt l'éloigner du travail de l'esprit et des questions élevées. Un chef ecclésiastique inflexible ne lui allait guère non plus : le grand-kniaz n'avait pas d'enfants et voulait divorcer en dépit des canons; ailleurs les difficultés eussent été insurmontables, mais à Moscou l'on trouva un évêque complaisant qui cassa le mariage légitime. L'enfant issu de la nouvelle union de Vasili avec une princesse lithuanienne, Ivan le Terrible, se souviendra un jour de Rome et des papes.

III

Nous voici à la moitié du seizième siècle, c'est là que commence notre travail. Tout d'abord se présente une mystification inouïe dans les annales de la diplomatie. Hans Schlitte, envoyé par Ivan IV en Allemagne pour y

faire une levée d'artisans, pose hardiment deux autres questions : l'union des Églises et le couronnement du tsar par le pape. L'Europe entière s'ébranle : Charles-Quint taille sa plume, le Saint-Siège s'y intéresse, le roi de Pologne s'épouvante. Les énergiques réclamations de celui-ci paralysent tous les efforts : le tsar ne reçoit pas la couronne qu'il n'avait jamais ambitionnée, et l'Église de Moscou qui ne s'en souciait guère n'est pas réconciliée avec Rome. Ce curieux incident a été étudié à Vienne et à Cracovie à des points de vue complètement opposés. L'échec de la mission moscovite inspire à M. Fiedler les plus vifs regrets, il ne doute pas des bonnes intentions du tsar Ivan, de la sincérité de Schlitte, et rend les Polonais responsables d'une paix religieuse avortée. Par contre, aux yeux de M. Zakrzewski, Schlitte n'est qu'un vulgaire aventurier qui cherche plutôt ses avantages personnels que la conversion de Moscou à la foi catholique. Les nouveaux documents de Copenhague, à signaler au cours du récit, confirment l'hypothèse d'une mission élargie dans un but intéressé, à l'insu d'Ivan, et d'une manière tout à fait arbitraire. Il y a plus encore : les étranges locutions de Schlitte, ses plaintes de persécution, son enthousiasme pour la « parole de Dieu », font naître le soupçon qu'il était sur la fin de sa vie, sinon protestant, au moins fortement enclin aux nouvelles doctrines.

A partir de 1561, les rapports avec Ivan le Terrible, sans être encore immédiats, prennent cependant un caractère plus sérieux. Pendant près de vingt années consécutives, les papes s'efforcent de parvenir jusqu'au tsar, tantôt pour l'inviter au concile de Trente, tantôt pour conclure avec lui une alliance contre les Turcs et cimenter l'union religieuse sur la base du concile de Florence. Mais c'est en vain que Pie IV, Pie V, Gré-

goire XIII, essayent jusqu'à cinq fois d'envoyer leurs émissaires au Kremlin, jamais ceux-ci ne réussissent à y pénétrer, non pas qu'Ivan les repousse, — il ne se doute même point des ambassades qu'on lui destine, — mais c'est Sigismond Auguste, c'est Maximilien II, c'est Bathory lui-même, qui opposent tour à tour des obstacles insurmontables au passage des envoyés pontificaux. Nous avons cru devoir refaire l'histoire de ces projets de mission. Ils jettent sur la politique de l'époque une lumière inattendue, et l'on pourra, à l'aide de nouveaux éléments, rectifier des détails, combler des lacunes, et même résoudre sans appel quelques questions auparavant douteuses. Ainsi Canobio a été, par un écrivain érudit, gratifié d'une bilocation arbitraire[1] : il y a eu un Canobio diplomate en Pologne, et un autre Canobio évêque de Forli, tandis que c'est absolument le même Giovanni-Francesco Mazza de Canobio qui a gouverné un diocèse dans la Romagne, après avoir parcouru différentes cours d'Europe. Il suffit, pour s'en convaincre, de consulter les recueils biographiques de Bologne et les histoires locales des Églises d'Italie ; toutes les hypothèses basées sur le dédoublement d'un personnage unique tombent par conséquent d'elles-mêmes. Giraldi, successeur de Canobio, passe ordinairement pour un prêtre, pour un *monsignor*, tandis qu'il était un simple *messer*, attaché à la maison du cardinal da Mula, chargé par son maître d'une mission plutôt officieuse qu'officielle à Moscou, traité de suspect et arrêté à Venise comme il l'avait été naguère en Pologne; grâce à ces circonstances, inconnues jusqu'ici, l'incident se présente sous un nouvel aspect. Autres exemples : la mission de Portico ne pouvait être comprise sans les ins-

1. Zakrzewski, *Stosunki*, p. 84.

tructions de Pie V au nonce de Pologne, sans la correspondance diplomatique des intéressés, sans le dossier que formait Portico lui-même sur les affaires de Moscou : personne n'avait songé à tirer ces pièces d'un oubli immérité. On se perdait en hypothèses pour expliquer l'échec de Rodolphe Clenke qui, à l'égal de ses prédécesseurs, n'a pu franchir la frontière moscovite, sitôt qu'il y fut autorisé par le pape. Les uns attribuaient cet arrêt soudain à la mort de l'empereur survenue vers cette époque, les autres à la mort de Clenke qui a vécu cependant jusqu'en 1578. Un document authentique des archives du Vatican tranche définitivement la question : c'est Maximilien II qui s'est opposé au départ du messager pontifical ; nous en avons retrouvé la notification officielle communiquée, le 15 septembre 1576, au cardinal Morone, alors légat en Allemagne. Enfin, le dernier projet de mission à Moscou, d'autant plus important qu'il se rapporte au règne de Bathory, est resté complètement inconnu. Il a échappé à Tourguénev et à Theiner qui, du reste, se souciaient peu de l'histoire et imprimaient les documents, les uns à la suite des autres, sans songer à combler systématiquement les lacunes. Un savant historien, dont la critique nous semble parfois plus hardie que bien fondée, a essayé de prouver que pareille question n'avait guère été agitée avant Possevino[1]. Les plus subtils raisonnements s'écroulent, comme un château de cartes, devant la muette éloquence des pièces, devant les instructions du cardinal de Côme au nonce de Pologne et les dépêches chiffrées de celui-ci. Témoins véridiques et incorruptibles, ces correspondances nous révèlent les origines et les détails du projet de 1579 : Bathory resta fidèle à la

1. Zakrzewski, *Stosunki*, p. 84.

politique de Sigismond-Auguste, et la mission n'eut pas lieu.

L'année 1580 nous rapproche d'un événement remarquable, d'un acte d'arbitrage pontifical en plein monde slave. Ivan le Terrible étonne les Russes par ses cruautés sauvages, Stéphane Bathory couvre les Polonais de gloire militaire; au plus fort d'une guerre fratricide, les deux peuples acceptent la médiation du pape; Grégoire XIII délègue le jésuite Possevino, des négociations complexes s'établissent, les belligérants déposent les armes, une trêve est conclue. Ce fait important mérite une étude approfondie, malheureusement la plupart des historiens ont porté leur verdict avant que le procès eût été suffisamment instruit. En effet, les documents de Venise éclairent la mission de Moscou d'un jour nouveau : ils nous apprennent que Possevino la considérait comme partie intégrante d'un vaste plan d'unité religieuse en Europe et d'alliance contre les Turcs. Nous avons toujours soupçonné que ces pièces devaient contenir de précieux renseignements : Grégoire XIII et le cardinal de Côme ne cachaient pas leurs sympathies pour l'Espagne, avec Venise les relations étaient souvent tendues, Possevino n'y mettait que plus d'ardeur pour amener une entente cordiale, il s'efforçait de séduire les sénateurs de Saint-Marc par la grandeur de ses projets, de captiver leur attention, de mériter leur concours efficace. Outre les documents dispersés dans les registres du sénat et du conseil des Dix, les archives d'État de Venise possèdent un recueil spécial intitulé : *Affare di Moscovia maneggiato dal P. Possevino, Gesuita. 1581-1582* (*Sen.*, *Rel.*, XXV). Or, cette mine d'incomparable richesse n'avait jamais encore été exploitée, la mission de Possevino ne pouvait par conséquent apparaître dans ses vraies dimensions.

Sur le fait même de la trêve conclue à Iam Zapolski, en 1582, les sources connues répandaient plus de lumière. Possevino s'était empressé de publier lui-même des actes si favorables au prestige de la papauté; longtemps après, Tourguénev et Theiner sont revenus sur le même sujet; Pogodine et Doubenski sur ses préliminaires; le journal de Piotrowski a été édité par Koïalovitch; la deuxième section de la chancellerie privée de l'empereur de Russie a fait paraître les pièces conservées aux archives de Moscou, en omettant, — distraction fatale, — les plus importantes, c'est-à-dire les instructions d'Ivan IV à ses ambassadeurs et les rapports de ceux-ci à leur maître. Les historiens russes en prenaient philosophiquement leur parti; ni Soloviev, ni Kostomarov, ni Bestoujév-Rioumine, si prodigue en citations bigarrées, n'ont cru devoir pousser leurs recherches de ce côté; il a fallu les réclamations de l'Occident pour que M. Ouspenski se décidât à secouer la poussière des manuscrits moscovites. Les deux brochures publiées par le savant professeur d'Odessa, le *Nakaz* et les *Pérégovory*, ont rendu un service éminent à la science historique; avant leur apparition, un jugement complet et impartial sur la trêve de 1582 était à peu près impossible : les éléments nécessaires faisaient défaut[1].

Nous n'avons parlé jusqu'ici que des documents officiels, il y a une série entière de documents d'un autre genre d'autant plus précieux qu'ils sont d'un caractère plus intime. Possevino avait de longues et secrètes conversations avec Bathory sur les plus graves questions de politique intérieure et extérieure, sur les projets du

1. La Société impériale d'histoire de Russie prépare un nouveau volume sur les rapports entre Moscou et la Pologne, où ces pièces seront probablement réimprimées.

plus lointain avenir. Toutes ces confidences étaient soigneusement fixées sur le papier, munies de commentaires et envoyées à Rome. La correspondance de Possevino avec le cardinal de Côme, secrétaire d'État de Grégoire XIII, les rapports des nonces sur des sujets analogues remplissent quelques gros volumes aux archives du Vatican. Le temps a respecté ces gardiens du passé, aucune main indiscrète n'a troublé leur sommeil trois fois séculaire; nous aurions mauvaise grâce de nous en plaindre, encore faut-il avouer que ces collections de lettres sont indispensables pour se rendre compte des procédés de Possevino en Pologne. Que de fois le jésuite diplomate a été jugé et critiqué, condamné ou absous par des Aristarques qui citaient hardiment à leur barre un prévenu dont ils ne recherchaient pas le dossier judiciaire! Quoi d'étonnant, s'il y a eu tant de méprises et de si flagrantes contradictions! Ajoutons, à propos de lacunes, que les historiens russes et polonais semblent avoir négligé de consulter l'*Institutum Societatis Jesu*, qui servait au jésuite de programme général et de ligne de conduite, et d'examiner ses œuvres littéraires en dehors de la *Moscovia :* de fréquentes affirmations assez risquées font naître ce soupçon. Un écrivain sérieux ne hasarderait rien sur Mahomet sans avoir lu le Coran; pourquoi, proportions gardées, ne pas employer constamment les mêmes poids et les mêmes mesures?

Après la trêve de Iam Zapolski et un nouveau voyage à Rome avec l'ambassade russe, Possevino revint, en 1582, se fixer en Pologne. Tout l'attirait vers ce pays : et la royale amitié de Bathory, et la vaste sphère d'action, et la surveillance des séminaires pontificaux du Nord, et les facilités de relations avec la Suède et Moscou. Pour ne pas trop nous éloigner du sujet, nous

avons dû nous borner ici aux indications qui rentrent dans notre étude spéciale, sans nous livrer à des développements inopportuns. L'époque était des plus intéressantes : Bathory, secondé par Zamojski, rêvait une Pologne plus forte et plus compacte, moins exposée aux chances désastreuses du *liberum veto;* dans les provinces russes, l'union des orthodoxes avec le Saint-Siège se préparait de longue main. Possevino s'intéressait à tout, suggérait des conseils, esquissait des projets, traitait souvent avec le prince d'Ostrog, réputé palladium de l'orthodoxie, et travaillait à l'introduction du calendrier grégorien qui aurait dû servir de nouveau lien avec l'Orient.

Le cours régulier des événements fut brusquement interrompu, vers 1585, par les projets grandioses qui germaient dans la tête de Bathory. Après la mort d'Ivan le Terrible, le trône de saint Vladimir échut à un tsar faible d'esprit et incapable de gouverner par lui-même. Le roi de Pologne crut le moment propice soit pour la conquête de Moscou, soit pour une fusion chimérique des deux pays limitrophes. Initié à ces desseins, ne séparant jamais la cause slave du triomphe sur les Turcs, épris du génie et du caractère de Bathory, Possevino rêvait pour celui-ci une couronne « plus que royale »; peut-être songeait-il à la création d'un nouvel empire d'Orient, composé de Slaves sous l'hégémonie de la Pologne, avec une capitale sur le Bosphore. Quoi qu'il en soit de cette hypothèse qui ne se laisse surprendre qu'à travers les lignes, le plan de Bathory se présente autrement : il voulait faire la guerre à Moscou, à moins qu'on ne lui cédât des provinces entières, et, dénué de ressources, s'adressait au pape, par l'intermédiaire de Possevino, pour obtenir des secours pécuniaires; naturellement les progrès de la foi et la destruction de l'Islam

figuraient en première ligne. Grégoire XIII, déjà sur le déclin de l'âge, répondit par une approbation platonique et des promesses conditionnelles ; de fait, pas une obole ne fut versée et l'on éloigna Possevino de la cour de Pologne. C'était non seulement rompre les négociations, mais encore empêcher qu'elles ne fussent reprises.

Bathory ne renonçait pas facilement à ses idées. Lorsque Sixte-Quint succéda à Grégoire XIII sur la chaire de Saint-Pierre, le roi de Pologne revint à la charge. Cette fois le succès est complet ; le nouveau pontife s'intéresse à l'affaire, la prend efficacement à cœur; une première somme considérable d'argent est envoyée en Pologne. Mais un événement imprévu renverse tous les calculs : dans la force de l'âge, au milieu de ses triomphes, sur le seuil d'un grand avenir, Bathory descend dans une tombe prématurée, emportant avec lui ses vastes conceptions. Des questions de critique s'élèvent ici; il importe de les traiter avec la plus haute impartialité. Les subsides accordés par le pape devaient-ils servir uniquement à combattre le tsar, ou bien leur destination principale ne visait-elle pas la destruction de l'Islam? Nous n'aurions pas le moindre scrupule d'avouer que Sixte-Quint a donné de l'argent à Bathory pour faire la guerre à Moscou, comme il en donnait à Philippe II pour écraser l'Angleterre d'Élisabeth; mais si l'historien doit tout sacrifier à la vérité, son premier et inéluctable devoir est de la rechercher avec soin, surtout lorsque les témoignages directs, comme dans le cas présent, ne sont pas d'une évidence absolue. En effet, un profond secret entourait ces négociations; la consigne fut bien gardée, et il ne nous reste plus que des épaves pour pénétrer le mystère. Et d'abord, que Stéphane ait reproduit ses anciens projets,

les documents ne permettent pas d'en douter; mais Sixte-Quint, cet homme aux idées immuables, au caractère d'acier, toujours fidèle à son idéal, a-t-il servilement accepté le programme d'autrui, ou bien ne l'a-t-il pas plutôt modifié à sa guise? Le message du pape à Bathory ne donne pas de réponse adéquate, mais Possevino dit expressément, dans une de ses lettres, qu'il s'agissait d'une guerre contre les Turcs avec le secours de Moscou, et non pas d'une guerre contre Moscou. Les diplomates pontificaux, chargés plus tard de préparer la croisade en Pologne, s'expriment dans le même sens; enfin, — et c'est du fond de Paris que nous devons le rappeler à un savant polonais qui semble avoir ignoré ces témoignages, — Zamojski et Jolkiewski, les deux amis de Bathory, les deux confidents de ses secrets, les deux adversaires de Moscou, parlent ici d'une alliance avec elle contre l'Islam. L'importance hors ligne de ces dépositions mérite qu'on les discute sérieusement : c'eût été renier la critique moderne que de s'en tenir à une seule parole équivoque de Sixte-Quint recueillie par l'ambassadeur de Venise, sans vouloir la comparer aux informations précises fournies par les contemporains, sans considérer l'ensemble des faits. Nous ne nous flattons pas d'avoir dissipé complètement les nuages qui entourent cette obscure question ; au moins l'aurons-nous abordée franchement et envisagée dans toute son étendue.

Après la mort de Bathory, avec la disparition de ses projets gigantesques, la politique des papes vis-à-vis de Moscou rentre dans les voies traditionnelles. De 1595 à 1597, Clément VIII envoie Alexandre Komulovic organiser la croisade dans le Nord. L'intrépide diplomate paraît en Transylvanie, en Pologne, à Moscou enfin, et même à deux reprises, après avoir traité avec les

Cosaques du Dnièpre. L'on pourrait s'attendre à une page intéressante d'histoire, mais la pénurie des sources n'a pas permis jusqu'ici de l'écrire. Nous avons retrouvé aux archives du prince Borghèse quelques lettres autographes de Komulovic au cardinal San-Giorgio, pleines de précieux renseignements sur les négociations avec la Transylvanie, ainsi que sur les diètes de Pologne; malheureusement, les lettres datées de Moscou nous manquent encore. Les dépêches du nonce de Varsovie n'y suppléent qu'imparfaitement ; elles contiennent des conseils et des ordres, mais ne disent rien de leur exécution.

Une heureuse découverte du P. Budinic, à Raguse, nous apprend que le succès des deux missions au Kremlin a été à peu près nul, car les derniers messages adressés à Clément VIII, au nom de Fedor, par Boris Godounov, et retrouvés par notre savant collègue, ne contiennent que de vagues assurances de sympathie. Malgré ces récentes conquêtes sur l'oubli, les matériaux de cet incident diplomatique restent encore à l'état fragmentaire et ne se prêtent pas à des développements détaillés.

Une simple esquisse, avec de nouvelles données sur Komulovic, nous permettra de compléter notre récit et d'établir nos conclusions, qui peuvent se résumer dans ces mots : si la préoccupation religieuse l'emportait, à Rome, sur la politique, le Kremlin, pendant toute la seconde moitié du seizième siècle, s'intéressait davantage aux affaires de Pologne et aux rapports avec l'Occident. Les questions agitées autrefois par les gouvernants pénètrent maintenant dans le domaine de l'opinion publique ; elles surgissent sous nos yeux dans toute leur ampleur et s'imposent à l'attention des esprits élevés. Des voix autorisées ont proclamé,

en Russie, la nécessité d'une revision historique des rapports entre les papes et les tsars; les résultats acquis par la science seront appelés à exercer une influence sociale; peut-être pourra-t-on se rencontrer et s'entendre sur le terrain de la liberté.

Paris, 6 juillet 1889.

LIVRE PREMIER

PROJETS DE MISSIONS PONTIFICALES A MOSCOU

CHAPITRE PREMIER

UNE MYSTIFICATION DIPLOMATIQUE

1547-1553

Sacre et noces d'Ivan IV. — Incendie de Moscou. — Physionomie du tsar. — Sa transformation. — Mission de Hans Schlitte en Allemagne. — Ses rapports avec Charles-Quint. — Levée d'hommes pour Moscou. — Schlitte écroué à Lübeck. — Il s'échappe de la prison et se remet à l'œuvre. — Origines de la mystification. — Steinberg nommé chancelier du tsar. — Chargé de négocier la réunion des Églises de Rome et de Moscou. — Document libellé à cette occasion. — Derniers renseignements sur Schlitte. — Sa lettre au roi de Danemark. — Barwert Berner. — Réponse de Christian III. — Détresse financière de Schlitte. — Son projet de réponse à Ivan IV au nom de Charles-Quint. — Démarches de Steinberg. — Le comte Philippe d'Eberstein. — Lettres de Charles-Quint et de Bertano. — Steinberg à Rome. — Résumé de ses mémoires. — Commission cardinalice. — L'affaire moscovite dénoncée aux Polonais. — Adam Konarski. — Trouble de Sigismond II. — Motifs généraux et particuliers. — Ligne de conduite. — Conseils d'Albert de Prusse. — Radziwill le Noir à la cour de Ferdinand Ier. — Succès facile. — Message de Charles-Quint. — Bref de Jules III. — Instructions de Sigismond II à Kryski. — Dilemme à proposer au pape. — Lettre des sénateurs de Pologne. — Point culminant de la polémique. — Vues du Saint-Siège. — Réponse de Jules III à Kryski et aux évêques de Pologne. — Découragement de Steinberg. — Nouvelle tentative. — Profusion de minutes. — Échec complet. — Disparition de Steinberg. — Part des responsabilités. — Orthodoxie d'Ivan IV.

Dans le courant de l'année 1547, Moscou fut tour à tour témoin de grandes réjouissances populaires et

victime d'affreux désastres. Jamais peut-être contraste n'avait été plus frappant.

Le jeune souverain Ivan IV s'était, un jour, longuement entretenu avec le métropolite Macaire, que l'on vit sortir de l'audience le visage rayonnant de joie. Aussitôt les boïars furent convoqués en conseil, et l'entourage ne tarda pas à apprendre l'heureuse nouvelle : le sacre et les noces du tsar étaient décidés en principe.

A peine âgé de dix-sept ans, Ivan aspirait déjà à poser sur son front la couronne de Monomaque. Fidèle aux traditions byzantines, importées de longue date à Moscou, il attachait à cette cérémonie la plus haute importance. Elle eut lieu le 16 janvier 1547, et rien de ce qui pouvait en rehausser l'éclat ne fut oublié. Au milieu d'une énorme affluence de peuple, au son joyeux des cloches, les évêques, les prêtres et les moines, réunis au pied des autels, demandèrent à Dieu que leur souverain fût armé de justice et de vérité, qu'il devînt le père des pauvres et le protecteur de l'Église. Après le couronnement, les boïars inondèrent Ivan, à trois reprises, d'une pluie de pièces d'or, emblème et souhait de prospérité. La chronique ajoute qu'il se nomma désormais « tsar et grand-kniaz autocrate de toute la Grande-Russie[1] ». En effet, à partir de cette époque, le titre de tsar, qui n'avait fait jusque-là que des apparitions éphémères, figure constamment dans tous les genres de chartes. Pour le rendre plus solennel et plus sacré, on y ajoute parfois des invocations mystiques à la très sainte Trinité, avec l'énumération des provinces soumises à Moscou. La généalogie fastidieuse, qui fait descendre en droite ligne Ivan IV d'Auguste, est plus que jamais en honneur. D'après cette légende, le césar

1. *Polnoë sobr. roussk. liet.*, III, p. 250 : Kapterev, p. 26 à 33.

romain aurait divisé le monde entre ses plus proches parents, et attribué à son frère Prusse les bassins de la Vistule et du Niémen; Riourik, fondateur de la dynastie moscovite, n'aurait été ni plus ni moins qu'un descendant direct de Prusse [1]. La délégation d'une autorité antique et vénérable devient une des idées dominantes du souverain récemment couronné; il en explique aux étrangers les origines romaines avec une complaisance marquée et un sérieux imperturbable. Mis en demeure de se prononcer, le patriarche de Constantinople, Joasaph, reconnaît, en plein concile oriental, les droits souverains de Moscou, et confirme, en 1561, dans leur dignité de tsars, les descendants de la princesse Anna, sœur des césars de Byzance, Basile et Constantin, épouse du grand-kniaz Vladimir. Ivan lui-même recherche à l'envi les occasions d'affirmer ses royales prétentions et de les faire valoir.

Quant au mariage, les préparatifs s'en firent selon des traditions qui rappellent les récits bibliques et les mœurs byzantines : la fiancée du tsar devait être littéralement choisie entre mille. A cet effet on sommait, sous peine de mort, les chefs des plus nobles familles d'envoyer leurs filles dans la capitale de chaque province. Les délégués du tsar, munis d'instructions minutieuses, s'y livraient à un premier triage, à l'issue duquel les plus favorisées étaient dirigées sur Moscou, et logées douze à douze dans un vaste édifice où le tsar, accompagné d'un vieux boïar, venait les voir l'une après l'autre pour fixer lui-même son choix. Le signe convenu de l'élection était le don d'un mouchoir et d'un anneau, symboles trop souvent prophétiques des chagrins et des larmes qui suivraient le brillant hyménée.

1. *Kniga step.*, I, p. 78.

Les préférences d'Ivan se portèrent sur Anastasie Romanovna, type incomparable, selon les chroniques, de vertu et de beauté. Les noces furent célébrées avec une pompe asiatique, le 13 février 1547. Le Kremlin retentit de joyeuses acclamations, et la ville fut en liesse pendant plusieurs jours consécutifs.

Deux mois s'étaient à peine écoulés, qu'aux bruyantes solennités succèdent à l'improviste des désastres. Un incendie des plus violents se déclare dans la capitale. Moscou se transforme jusqu'à trois fois de suite en une mer de feu ; les maisons de bois, souvent entassées les unes sur les autres. sont rapidement consumées ; bientôt s'écroulent les rares édifices de pierre, les métaux se fondent, une épaisse fumée s'élève vers le ciel ; les dépôts de poudre éclatent de temps en temps et remplissent les rues de décombres. En vain essaye-t-on de lutter contre les flammes dévastatrices, elles trompent les efforts des plus courageux et triomphent de tous les obstacles. A en croire la chronique, il y aurait eu, sans compter les enfants, jusqu'à 1 700 victimes. Quant aux pertes matérielles, elles furent incalculables. Le feu n'avait rien épargné : ni les trésors de la couronne et des églises, ni les images des saints si chères à nos ancêtres, ni les biens des particuliers, ni enfin les greniers d'abondance. Cette catastrophe répand une terreur superstitieuse parmi le peuple, errant au milieu des ruines, réduit à la misère et mourant de faim. Des bruits sinistres circulent dans la foule ; on s'en prend à la magie ; les coupables sont désignés par leurs noms ; les plus graves accusations pèsent sur les Glinski, proches parents du tsar du côté maternel. C'est la princesse Anna, grand'mère d'Ivan. se dit-on partout, qui nous a ensorcelés. Ne l'a-t-on pas vue déterrer les cadavres, en arracher les cœurs, les plonger dans de l'eau et as-

perger les rues avec ce liquide malfaisant? telle doit être la vraie et seule cause de l'incendie. Ces inventions absurdes volent de bouche en bouche; les esprits s'enflamment, les passions se déchaînent et, sur les ruines encore fumantes de la cité en cendres, se dresse le spectre de la révolte. Le mot d'ordre est lancé : un fils de la princesse Anna, Iouri, est mis en pièces dans l'église même de l'Assomption où il cherche un refuge; les propriétés des Glinski sont saccagées, leurs serviteurs maltraités et mis à mort; après quoi, la populace, ivre de vengeance et de sang, se porte tumultueusement hors de Moscou, vers Vorobiévo, où Ivan IV attendait en tremblant l'issue de l'émeute. Des cris formidables retentissent autour du château. La tête d'Anna est réclamée avec fureur. les Glinski sont voués à la corde, la force armée intervient, et la sédition n'est comprimée que par de sanglantes représailles.

Ces événements déjà graves par eux-mêmes ont acquis dans l'histoire une importance hors ligne pour avoir marqué dans la vie d'Ivan une ère nouvelle. Le nom de ce tsar va revenir sans cesse : il est une des plus saisissantes personnalités moscovites. Au-dessus de son berceau flotte le stigmate de l'adultère. Dominé par l'idée dynastique, son père, Vasili III, avait renfermé dans un couvent l'épouse légitime, mais stérile, et contracté de nouveaux liens avec Hélène Glinski, brillante de jeunesse et de beauté. La bénédiction nuptiale, arrachée au métropolite Daniel, ne pouvait ni rendre cette union légitime, ni casser le premier mariage, et, dans le for canonique, le fils d'Hélène n'était qu'un bâtard. Vasili ne goûta pas longtemps les joies de la paternité; trois ans après la naissance de son fils, en 1533, il fut surpris par la mort. Son petit orphelin passa des mains d'une mère trop absorbée par de cou-

pables amours dans celles des boïars chargés de la régence. Personne ne songeait à dompter le fougueux caractère d'Ivan, qui autorisait pour l'avenir les plus tristes prévisions. Un œil scrutateur eût découvert en lui, longtemps à l'avance, l'étoffe d'un Néron, tant il y avait dans cette nature de sève vigoureuse et de penchants dépravés. Tour à tour flatté ou maltraité par ceux qui gouvernaient le pays en son nom, le plus souvent abandonné à lui-même, enclin à tous les genres d'excès, il se livra de bonne heure à la débauche, et au milieu des orgies, les goûts sanguinaires se développèrent en lui avec une effrayante rapidité. Après les courses affolées à travers Moscou, après les chasses bruyantes dans les environs, il aimait à voir de pauvres bêtes se débattre dans des angoisses mortelles et succomber à la souffrance. Bientôt le sang humain ne lui inspira plus d'horreur. Il jette, à treize ans, le prince Chouïski en pâture aux chiens ; sous un prétexte futile, quelques intimes sont condamnés à mort. Le mariage avec Anastasie ne changea pas les mœurs d'Ivan, les scènes de sauvagerie se produisirent encore. Ainsi le tsar fit cruellement ressentir sa fureur à quelques habitants de Pskov, venus pour se plaindre des autorités locales ; dépouillés de leurs vêtements, étendus sur le sol, arrosés de vin bouillant, les malheureux plaignants eurent les cheveux et la barbe brûlés à petit feu [1]. Ce qui brisa, au moins pour quelque temps, le caractère du tsar, ce fut la révolte de Moscou. Une force redoutable surgit devant lui, elle s'impose comme une fatalité ; le pope Sylvestre paraît en même temps ; il révèle le secret des malheurs avec la hardiesse d'un voyant, adresse au tsar de justes reproches, le presse de s'amender. Ivan, tour à tour ému,

1. *Polnoë sobr. roussk. liet.*, IV, p. 307

effrayé, ébloui, se laisse enfin subjuguer. Dès lors, Sylvestre devient le maître de la situation ; une poignée d'hommes intelligents, Alexis Adachev en tête, secondent ses efforts. On met résolument la main à l'œuvre ; les délégués des provinces sont convoqués, à Moscou, en assemblée nationale (*zemski sobor*). Ivan leur donne un gage de meilleur avenir. Précédé de la croix et des saintes images, entouré d'évêques et de boïars, le voici qui se rend au milieu de son peuple. Il blâme les abus de la régence, jette un voile sur le passé, exhorte à la concorde, promet d'accueillir les plaintes et de rendre promptement la justice. A l'appui des paroles viennent les faits : ainsi s'ouvre une série d'années glorieuses pour le jeune souverain et fécondes en succès militaires.

Les premiers rapports avec l'Occident, sous le règne d'Ivan IV, datent de cette même époque. Le tsar n'était pas fâché de faire profiter ses peuples, dans une certaine mesure, des progrès de la civilisation. Ce n'est pas qu'il fût libre de préjugés contre les étrangers ; son aversion à cet endroit s'accusait, au contraire, assez fortement ; mais avec ce genre de finesse qui distingue le barbare, il comprenait que les Moscovites avaient besoin de maîtres pour apprendre à lutter, non seulement contre leurs voisins de l'Ouest, mais aussi contre les hordes tatares dont le nombre défiait les plus vaillants ennemis et que l'art de la guerre pouvait seul écraser. Aussi, dès avant l'entrevue avec Sylvestre avait-il résolu de se mettre en contact avec l'Occident, et voici de quelle manière.

Parmi les rares étrangers qui s'égaraient à Moscou, se trouvait un Allemand, Hans Schlitte ou Slitte, comme il se nomme lui-même, originaire de Goslar[1]. C'était un

1. L'ancienne ville libre Goslar se trouve actuellement dans le district de Liebenbourg, province de Hanovre.

homme intelligent, d'un esprit rêveur, d'un caractère entreprenant, plus capable de former des projets grandioses que de les adapter aux besoins réels du moment. Comme tant d'autres au seizième siècle, il avait quitté sa patrie pour chercher fortune ailleurs. Ses voyages l'amenèrent à Moscou. Il s'y appliqua à la langue du pays, et fut admis en présence du tsar. Celui-ci crut pouvoir en tirer parti. A l'exemple de ses pères, il l'envoya en Allemagne, avec mission d'y faire une levée d'hommes capables d'enseigner aux Russes les sciences, les arts et les métiers. Dans les lettres patentes qui lui furent délivrées à cette occasion, en avril 1547, il n'est question ni d'Église, ni de théologie, ni surtout de théologiens [1], circonstance à remarquer pour la suite de l'histoire. Schlitte dit bien dans sa lettre du 25 janvier 1554, au roi de Danemark [2], qu'il avait été chargé d'engager aussi quelques docteurs et savants en divine Écriture (*Etzliche doctorenn und gelarte in gottlicher schrifft*); mais il en appelle, comme preuve, à ses patentes, qui sont sous nos yeux, et qui lui donnent, de même que toutes les autres pièces, le plus formel démenti.

Muni des lettres d'Ivan, Schlitte se présente à Charles-Quint, qui siégeait alors à la diète d'Augsbourg. C'était vers le mois de janvier 1548, au lendemain de la célèbre journée de Mühlberg. Victorieux des protestants, maître de l'Allemagne, l'empereur se complaisait dans l'idée

1. Une traduction allemande de ces patentes a été publiée par Faber, III, p. 6, d'après l'apographe de Kœnigsberg. La présence aux archives de cette ville des papiers de Schlitte s'explique ainsi : après bien des péripéties, ils tombèrent entre les mains d'un de ses créanciers, Veit Zenge. Pour rentrer dans ses fonds, celui-ci s'adressa au duc de Prusse, dont le nom était mentionné dans les pièces. Albert en fit prendre des copies qui passèrent, après sa mort, aux archives. Faber, III, p. 15; Adelung, I, p. 318; Karamzine, VIII, p. 48, note 207.

2. Archives royales de Copenhague, *Rusland*, n° 2, a + 1.

d'une vaste monarchie catholique, où le soleil ne s'éteindrait jamais. Schlitte sut captiver l'attention et mériter les faveurs du monarque. Tout d'abord, pour se donner plus d'importance, il s'attribue de son propre chef le titre d'ambassadeur moscovite ; c'est ainsi qu'il se nomme lui-même et qu'il est nommé par Charles-Quint. Il y a là un fait d'usurpation incontestable. Les usages diplomatiques de Moscou étaient calqués sur ceux de Byzance ; l'ambassadeur, qui était censé représenter la personne même du tsar, ne pouvait apparaître qu'entouré d'une suite nombreuse et d'une pompe convenable ; aussi, pour éviter les frais excessifs, se bornait-on à les envoyer dans les pays limitrophes. Chargé d'une mission spéciale en Allemagne, n'ayant personne sous ses ordres, Schlitte ne pouvait être qu'un agent subalterne. Ses paroles trouvèrent cependant de l'écho. Il affirmait, avec une parfaite assurance, qu'Ivan IV partageait les sentiments de feu son père Vasili, et qu'il voulait faire sa soumission à l'Église latine, — disposition d'esprit qui rentrait admirablement dans les projets grandioses de Charles-Quint. Schlitte n'eut qu'à s'en féliciter. Des pleins pouvoirs lui furent accordés, le 30 janvier 1548, pour recruter, non pas précisément des théologiens, mais des lettrés et des artisans (*Doctores und Maister in allerley kunsten*) ; il fut, en outre, chargé de présenter au retour une lettre à Ivan, où l'empereur se répand en éloges sur les idées civilisatrices du tsar, sans toucher, ne fût-ce que de loin, à la question ecclésiastique[1].

L'entreprise s'annonçait sous d'heureux auspices : une bande de cent vingt-trois personnes, destinées à importer à Moscou les lumières de l'Occident, fut assez

1. Fiedler, p. 78, 79.

promptement réunie[1]. En tête de la liste figurent quatre théologiens, dont les pièces officielles ne font aucune mention, et que bien certainement le tsar orthodoxe n'avait pas demandés. Le voyage se fit d'abord sans encombre, et ce ne fut qu'à Lübeck que la fortune trahit cruellement son favori. La Hanse et les Livoniens avaient eu vent de l'affaire, et, craignant de voir leurs intérêts compromis, si des étrangers pénétraient en nombre à Moscou, ils prirent des mesures en conséquence. En dépit du sauf-conduit impérial, que les sources livoniennes disent cependant avoir été révoqué[2], sur les réclamations plus ou moins légitimes de quelques créanciers, Schlitte est écroué dans les prisons de Lübeck, tandis que sa bande, désormais privée de chef, se disperse de tous côtés. Du fond de son cachot, il essaya, paraît-il, à deux reprises, de donner de ses nouvelles à Ivan, mais toujours sans succès. Après une captivité de près de deux ans, Schlitte parvint à s'évader, on ne sait trop comment; d'une manière merveilleuse, dit-il laconiquement, et par suite d'une intervention spéciale de la Providence. Un nouveau danger l'attendait à Rassberg[3], où il s'était réfugié. Les Lübeckois, très contrariés de sa fuite, exigent son extradition et, s'il est maintenu en liberté, c'est encore grâce à un secours providentiel et au dévouement d'un ami.

1. Faber, III, p. 9. — Dans la lettre à Christian III, Schlitte décrit ainsi la composition de sa bande : « Ein anzaell erlicher geschicketer hochgelarter leute jn heiliger gottlicher schrifft der rechte doctornn und magistri der frigenn kunstenn und sprachen zu sampt andernn kunstrichenn wergekleuten.... » Archives royales de Copenhague, *Rusland*, n° 2, a + 1.

2. *Scriptores rer. liv.*, II, p. 214. — Bruckner, p. 21.

3. Il y a plusieurs localités du même nom; la plus rapprochée se trouve dans le district de Mersebourg.

Ces revers successifs n'avaient ni découragé Schlitte, ni encore moins brisé son activité. En 1550, il se remet à l'œuvre : dès lors la mystification s'accuse visiblement, il importe d'en saisir sur le fait les premières origines. En envoyant son mandataire en Allemagne, le tsar s'inspirait, on l'a vu, d'une pensée civilisatrice; les patentes du Kremlin ne mentionnent que des lettrés et des artisans ; Charles-Quint tient le même langage dans sa lettre à Ivan, dans les pleins pouvoirs de Schlitte. Celui-ci n'avait eu lui-même aucune correspondance avec Moscou pendant son séjour à l'étranger, rien par conséquent n'était venu modifier le caractère primitif de sa mission. Si de nouveaux projets paraissent à l'improviste, ce n'est pas à l'initiative du tsar qu'il faudra les attribuer, mais bien à l'esprit fécond de son agent qui se lance hardiment dans des négociations de la plus haute importance.

Lors de son séjour à Moscou, les nombreuses affinités entre les croyances russes et romaines avaient dû le frapper, une réunion des deux Églises lui semblait facile ; il s'explique naïvement sur ce point dans la lettre déjà mentionnée à Christian III : « Sauf quelques cérémonies, dit-il, le tsar est tout à fait d'accord avec nous dans les principaux articles de la religion chrétienne, et de savants docteurs pourraient l'amener à une entente parfaite avec l'Église catholique et apostolique. » C'est à la suite sans doute de ces observations judicieuses qu'il conçut le projet de réconcilier Ivan IV avec le pape et d'introduire le catholicisme à Moscou. En 1548, les bonnes dispositions du tsar sont simplement signalées à Charles-Quint ; voici qu'elles deviennent, deux ans après, le pivot d'une vaste entreprise. Un débiteur insolvable, à peine sorti de prison, ne pouvait cependant se flatter de mener à bonne fin une affaire aussi grave que la réu-

nion des Églises. Schlitte crut devoir prudemment s'en décharger sur un autre. Le document libellé à cette occasion dans la ville de Minden, le 1er août 1550, est un vrai traité bilatéral avec collation de dignité d'une part, et de l'autre obligation d'expédier des affaires[1]. Il repose tout entier sur l'assertion formelle et catégorique de Schlitte que le tsar Ivan, sans se laisser décourager par l'échec de feu son père Vasili III, est parfaitement décidé à se réunir avec Rome, ce qui aurait pour conséquence le triomphe à Moscou de la foi catholique. Il ne s'agit plus que de régler les bases de l'union; dans ce but, après avoir vaguement esquissé ses péripéties et rendu la Providence responsable de son évasion. Schlitte, en vertu d'un mandat spécial, confère la dignité de chancelier « latin et allemand » du tsar à un gentilhomme autrichien, Jean Steinberg, avec ample délégation pour traiter toutes les affaires moscovites, surtout pour négocier avec le pape et l'empereur la question ecclésiastique. Steinberg s'engage de son côté à faire au plus tôt, et à ses dépens, le voyage de Rome, à obtenir du Saint-Siège, si c'est possible, un bref d'union « sub annulo Piscatoris ». Muni de cette charte précieuse, avec un sauf-conduit, qu'il eût à son retour trouvé à Breslau, l'habile négociateur serait venu à Moscou jouir de ses succès et rentrer dans ses fonds. Tel est à peu près le résumé de cette pièce qui inspire à tout égard la plus légitime méfiance : et d'abord, Ivan n'a jamais songé à se faire catholique; nous en donnerons plus bas des preuves que l'on trouvera peut-être superflues; ensuite, le droit de Schlitte à créer un chancelier est aussi douteux que son titre d'ambassadeur était illusoire. L'ancienne Mos-

1. Fiedler, p. 80. La traduction latine, avec un en-tête erroné, dans Tourguénev, I, p. 134, n° CXXX.

covie ne présente guère d'antécédents analogues. Les diplomates du Kremlin n'étaient pas nantis de pouvoirs si étendus ; moins que tout autre, Ivan IV s'en fût remis de ses affaires au bon plaisir d'un étranger. Le but même de la délégation est presque chimérique : dans la pensée de Schlitte, le bref d'union eût été un certificat, délivré d'avance, que les Russes seraient reçus dans l'Église romaine à des conditions équitables ; prétention étrange, injurieuse pour le pape, car elle n'est formulée que pour prévenir une déconvenue semblable à celle de l'année 1527, lorsqu'on avait sacrifié, dit le document, le bien général à des intérêts privés, et repoussé les avances des ambassadeurs moscovites à Rome [1]. En vain, pour donner plus de valeur à cet acte, essayerait-on d'en appeler aux officiers impériaux, Weisberg et Langen, qui l'ont contresigné et muni de leurs sceaux : ces deux noms obscurs ne sont pas une garantie par eux-mêmes; le seraient-ils, qu'ils porteraient uniquement sur le fait de l'accord intervenu entre Schlitte et Steinberg; les bonnes dispositions d'Ivan n'en resteraient pas moins douteuses, les droits de son ambassadeur pas moins suspects.

Ce personnage énigmatique ne mérite plus de notre part qu'une médiocre attention. A mesure que les événements se déroulent, son caractère d'aventurier se dessine de plus en plus. Les négociations romaines s'établissent et se poursuivent en dehors de sa participation; le bruit qu'elles soulèvent dans le monde diplomatique, les alarmes de la Pologne, les nouvelles mesures de Charles-Quint, la décision finale de Jules III, semblent avoir échappé à l'attention de Schlitte, au moins n'ont-ils provoqué de sa part aucune démarche. Lorsque

1. Allusion à Trousov, envoyé par Vasili III à Clément VII.

la tempête que nous allons décrire se fut calmée, en 1554, l'ambassadeur moscovite, car c'est ainsi qu'il persiste à se nommer, songe aux moyens de regagner la Russie : la voie de Lübeck évoquait des souvenirs pénibles, celle de Copenhague eût été préférable, surtout si le roi voulait faciliter la continuation du voyage. Pour sonder le terrain, Schlitte, trop fatigué lui-même, envoya son mandataire, Barwert Berner, auprès de Christian III, avec une longue missive, précieusement conservée aux archives de Copenhague [1]. C'est, de tous les documents, celui qui jette peut-être le plus de lumière sur les agissements de Schlitte, sur ses procédés naïfs à l'excès, ou insidieux et retors. N'est-ce pas étrange, en effet, de voir celui qui avait si bien plaidé la conversion de Moscou auprès de l'empereur catholique Charles-Quint s'adresser, six ans après, à Christian III, parler d'union avec l'Église romaine à l'un des plus ardents novateurs du seizième siècle, qui introduisait la Réforme dans ses États, s'alliait aux princes protestants d'Allemagne, payait des pensions viagères à Luther, Mélanchthon et Bugenhagen? Schlitte se répand en éloges sur les vertus royales de Christian ; il interpelle avec confiance le protecteur de ceux qui souffrent pour la vérité, et se plaint vaguement des persécutions qu'on lui fait endurer dans le Saint-Empire où personne ne prend sa défense. Le but de la lettre exigeait nécessairement une digression sur la Russie : quelle différence de langage et d'appréciation ! que nous sommes loin des assertions péremptoires de l'année 1548 ! Ivan n'est plus le souverain parfaitement décidé à se soumettre au Saint-Siège, il n'est que susceptible de conver-

1. Archives royales de Copenhague, *Rusland*, n° 2, a + 1, Schlitte à Christian III, 25 janvier 1554. L'extrait publié par Adelung (I, p. 207) est inexact.

sion, encore faudrait-il l'intervention de savants docteurs. La mésaventure de Lübeck est racontée sincèrement, mais pas un traître mot ne fait allusion à Steinberg, à la mission importante dont Schlitte lui-même l'avait chargé auprès de Jules III et de Charles-Quint. Après avoir conté ses péripéties, en abusant des réticences, l'ambassadeur de Moscou formule sa requête et, diplomate en détresse, il demande au roi de Danemark un sauf-conduit pour retourner auprès de son propre maître, le tsar Ivan IV. De séduisantes promesses viennent ici à point : Christian peut s'attendre à la plus vive reconnaissance du tsar, à des preuves réciproques d'amitié ; il jouira au Kremlin d'une haute et invariable estime, tellement on lui sera obligé pour un simple sauf-conduit.

L'issue de cette démarche ne pouvait être heureuse. Depuis longtemps les relations du Danemark avec Moscou étaient interrompues : il n'y avait pour lors aucun motif urgent de les reprendre. Christian ne partageait pas l'ardeur apostolique de Schlitte ; la conversion d'un pays étranger touchait peu le souverain protestant. Barwert Berner semble avoir, sinon prévu, au moins redouté cet échec, car, trouvant à son tour des obstacles au voyage, il s'en déchargea sur un troisième mandataire[1], auquel le roi remit sa réponse, datée du 12 juin 1554. Christian disait, en somme, qu'il en était aux regrets des épreuves de Schlitte, mais que n'ayant reçu aucune communication d'Ivan IV, « son cher voisin et ami particulier », ne connaissant pas les intentions « du grand-prince de Russie » dans ces graves affaires, il croyait ne pas devoir s'en mêler ; quant au sauf-conduit de Charles-Quint, méconnu par les Lübec-

1. Archives royales de Copenhague, Barwert Berner à Christian III, dimanche après la Trinité, 1554, *non classé*.

kois, il n'y avait qu'à porter plainte aux autorités compétentes qui feraient certainement bonne justice[1]. De ce côté il n'y avait donc plus rien à espérer, cependant Schlitte éprouvait le besoin de se rendre utile, car s'il gardait le titre d'ambassadeur, il n'en percevait pas le traitement, et ses finances étaient loin d'être florissantes. A bout de ressources, il s'adresse à Ivan, en 1555, pour obtenir des secours pécuniaires; la même année, il se donne bien du mal, mais sans profit pour sa cause, à la diète d'Augsbourg; deux ans plus tard, on le croit parti pour Moscou, après quoi ses traces disparaissent et l'on ignore jusqu'à la date de sa mort[2]. Parmi les papiers sur la Russie qui nous restent de lui, très curieuse est la réponse esquissée, au nom d'Ivan IV, à la missive impériale du 31 janvier 1548. Jamais rêveur plus hardi n'avait encore prêté sa plume à un tsar : au gré de son secrétaire improvisé, Ivan aurait versé à Charles-Quint des sommes considérables pour la guerre contre les Turcs, accrédité un ambassadeur auprès du Saint-Empire, organisé un service postal entre Moscou et Augsbourg, créé un régiment allemand et un ordre de chevalerie, enfin envoyé comme otages à l'empereur vingt-cinq jeunes gens des meilleures familles de Russie. La question religieuse est traitée avec une extrême réserve; Schlitte se borne à mettre dans la bouche du

1. « Aber nachdem wir vonn unserm besondernn freundt unnd nachparn dem Grosfursten in Russlandt in disen sachenn nicht angesuecht, habenn wir nicht wissens was S. L. neigung in disen wichtigen hendlen, und auch in euerem schreibenn gemeltt, dass ir inn Rom. Keys. Mtt. gleitt beleidigt unnd desselbigenn nicht zugenissen gehapt, so habenn wir nicht unpillich bedenckenn, in den sachenn die furwendung wie gesuecht zuthun und uns derwegenn ein zu lassenn. » Archives royales de Copenhague, *Auslaendischer Registrant*, Christian III à Schlitte, 12 juin 1554.

2. Faber, III, p. 13, 15.

tsar le désir de la réunion des Églises, d'un rapprochement quelconque, dont s'occuperaient les théologiens qui sont censés devoir venir à Moscou. Inutile d'ajouter que cette minute extravagante n'a jamais eu un commencement d'exécution, si toutefois elle a été soumise à Ivan, ce qui n'est guère probable[1].

Mais revenons à Steinberg et suivons-le dans ses démarches. Avec son apparition sur la scène, les affaires prennent un autre aspect, un courant d'idées occidentales se déverse dans le flot des négociations, les formules vaporeuses de Schlitte sont remplacées par des affirmations nettes et précises, qui trahissent un esprit plus judicieux, mieux doué pour la politique. Le choix du négociateur était, en effet, des plus heureux : bien vu à la cour de Vienne où les protections ne lui manquaient pas, dans les meilleurs termes avec le nonce Pierre Bertano, plein d'ardeur pour l'entreprise moscovite, prenant au sérieux son titre de chancelier, Steinberg sut tirer parti des circonstances favorables.

En homme avisé, il se ménagea tout d'abord des ressources matérielles : le comte Philippe d'Eberstein lui offrit sa bourse et son concours, pourvu que Rome le remît en possession d'une ancienne abbaye de Würtemberg, où ses ancêtres avaient jadis exercé le droit de patronage. Deux traits historiques ont survécu à l'oubli qui est devenu le partage d'Eberstein : grâce à ses soins, la prospérité de sa maison s'est considérablement développée, mais quelques années avant sa mort, ses facultés mentales baissèrent à tel point qu'on fut obligé de le mettre sous tutelle[2]. On pourrait peut-être en conclure que, malgré des aptitudes financières, sa tête n'était pas fortement organisée et qu'il se laissait

1. Karamzine, IX, p. 48, note 207.
2. Fiedler, p. 51, 52.

séduire sans trop de peine par le mirage des gros bénéfices à peu de frais.

Désormais il n'y avait plus qu'à exécuter le plan d'action concerté avec Schlitte. Steinberg résolut de se rendre immédiatement à Rome, afin d'y soumettre l'affaire aux plus hautes autorités ecclésiastiques. Le succès dépendait en partie de bonnes recommandations : à cet égard, le chancelier moscovite fut singulièrement favorisé. Sur sa requête, Charles-Quint adressa, le 13 septembre 1551, une lettre pressante au pape[1]. Le futur solitaire de Saint-Just, encore entouré de splendeurs, toujours accessible aux idées grandioses, ne désire rien tant que de voir s'accomplir sous ses yeux l'union des Moscovites avec Rome; il s'en ouvre sincèrement au pape et lui promet une gloire immortelle, s'il réussit à parfaire le grand œuvre; les résultats en seraient incalculables : accroissement de la chrétienté, facilité de propagation pour la foi, gage d'alliance contre les Turcs, maîtres encore de la Terre-Sainte, acheminement vers le bercail unique prophétisé par les oracles. Pénétré de ces avantages, l'empereur espère que Jules III fera bon accueil au chancelier du tsar et accordera à ses paroles une sérieuse attention. L'ambassadeur impérial de Rome, Diego Hurtado de Mendoza, reçut directement de son maître des ordres en conséquence, dont Granvelle, ministre d'État et évêque d'Arras, faisait ressortir le but élevé et la portée exceptionnelle[2].

Les mêmes sentiments de bienveillance se retrouvent dans les dépêches du nonce de Vienne. Simple religieux dominicain avant d'être évêque de Fano, Pierre Bertano passait pour un homme aussi éclairé qu'éloquent. Des succès diplomatiques lui avaient valu les faveurs ponti-

1. Lanz, III, p. 78.
2. Fiedler, p. 87.

ficales. Déjà, du temps de Paul III, il s'était intéressé aux affaires moscovites; sous les auspices du pape Jules, les projets abandonnés à regret sont repris avec une ardeur nouvelle. Renseigné par un chancelier de fraîche date qu'il croyait parfaitement initié à la connaissance « du roi et des peuples moscovites », séduit, comme Charles-Quint, par le brillant mirage de l'unité chrétienne, Bertano se livrait naïvement aux espérances les moins fondées. A l'entendre, la réunion des Russes avec Rome n'offrait aucune difficulté : Ivan IV a déjà tenté de négocier avec Sigismond-Auguste, mais sitôt qu'il s'est aperçu de certaines divergences dans les rites et les cérémonies, il a préféré s'adresser directement au Saint-Siège. Sous la plume d'un évêque, réputé habile diplomate, une telle confusion d'idées et de faits paraît, à bon droit, surprenante : deux rites se partageaient, en effet, la Pologne, les catholiques du rite latin se trouvaient avec Rome en parfaite harmonie; quant aux orthodoxes, leur rite oriental pouvait aussi, le cas échéant, s'allier à la vraie foi. Autrement grave était l'obstacle des antipathies nationales, des préjugés séculaires, importés de Byzance, mais dans tout cela Bertano semble avoir été victime d'un malentendu. Plus soucieux des intérêts de la foi que de la politique, il s'adresse aussi au cardinal Alexandre Farnèse et confie, sans hésiter, l'affaire moscovite au protecteur attitré de la Pologne [1].

Les lettres que Steinberg emportait dans son portefeuille étaient de bon augure pour la réussite; l'accueil qui l'attendait à Rome, où il arriva probablement vers la fin de 1551, dut l'encourager encore davantage. On était alors en pleine réaction contre la Réforme, le grand souffle du concile de Trente avait atteint les esprits, la

1. Fiedler, p. 85, 86.

vie chrétienne provoquait, en se renouvelant, d'imposantes manifestations. Si le pape Jules III n'était pas lui-même d'une nature très ascétique, il n'en secondait guère moins le réveil religieux avec une sage énergie. Sous son égide, Ignace de Loyola déployait à Rome sa féconde activité, elle se fera bientôt sentir non seulement en Espagne et en Portugal, en France et en Allemagne, mais encore au nouveau monde et jusque dans l'extrême Orient : François Xavier étonnera la vieille Europe par ses merveilleuses conquêtes aux Indes et au Japon, où des milliers d'infidèles se convertiront à sa voix. Ainsi se formait peu à peu la conviction, et les écrits contemporains la reproduisent souvent, que l'Église devait se refaire ailleurs des pertes causées par la Réforme en pays catholiques. Au point de vue des idées, des aspirations sociales, le terrain était donc admirablement préparé pour des propositions comme celles de Steinberg; présentées au nom de Charles-Quint, elles n'en avaient que plus de chances d'être bien accueillies. L'empereur jouissait à cette époque d'une influence considérable auprès du Saint-Siège, la politique pontificale se ralliait volontiers à la sienne. Pour comble de bonne fortune, Steinberg retrouvait à Rome son ancien protecteur de Vienne, Pierre Bertano, déjà revêtu de la pourpre cardinalice, et toujours animé du même zèle. L'activité du chancelier moscovite se manifeste au début par de prolixes mémoires qu'il ne se lasse pas de présenter en haut lieu. Le contenu en est invariablement le même, il convient de les résumer rapidement[1].

Le plus souvent Steinberg prend pour point de départ les projets d'union avec Rome de Vasili III, que des

1. Fiedler, p. 87 à 102. Une erreur à noter dans les dates : le mémoire du 3 avril 1552 est postérieur à celui du 23 mai.

circonstances malheureuses auraient seules fait avorter. Déjà Charles-Quint avait tenu le même langage dans les pleins pouvoirs délivrés à Schlitte et dans la lettre à Jules III ; cette opinion se retrouve chez quelques auteurs contemporains, elle semble avoir joui d'un certain crédit surtout pendant le pontificat de Clément VII. Quelle pouvait en être la source ? Vasili III était personnellement hostile à la papauté, Guérasimov et Trousov ne prirent le chemin de la Ville éternelle que pour correspondre aux avances du Saint-Siège, établir des relations commerciales, provoquer l'envoi d'artistes italiens. Cependant, chaque fois que les ambassadeurs russes paraissaient à Rome, des bruits mystérieux étaient mis en circulation, on parlait d'instructions secrètes de la plus haute importance, et les soupçons se portaient facilement sur la réunion des Églises. Schlitte s'exprimait à peu près de la même manière, transformant les conjectures en affirmations catégoriques, auxquelles son caractère d'ambassadeur donnait encore plus de prestige et de poids. Victimes de son éloquence, Charles-Quint et Steinberg ont reproduit ses discours, évidemment sans les avoir contrôlés.

Mal renseigné sur le passé, le prétendu chancelier du tsar était-il, au moins, mieux au courant des circonstances présentes ? Ses projets trahissent d'étranges illusions. Steinberg demandait au pape la couronne royale pour Ivan, et l'érection d'un siège primatial dans le nouveau royaume. Liés d'avance par un serment, le roi et le primat eussent travaillé à réunir les Églises, des ambassades russes seraient venues de temps en temps à Rome, tandis que le pape, rétablissant la paix dans le Nord, eût facilité la croisade contre les Turcs et les Tatars et inauguré un système nouveau d'équilibre et d'alliances.

A la grande politique se rattache une question personnelle : toujours prêt à rendre service, Steinberg stipule expressément qu'il sera chargé de se rendre lui-même à Moscou, en compagnie du comte Eberstein, pour y mener l'affaire à bonne fin. Au point de vue diplomatique, cette dernière clause ne laisse pas que d'être surprenante : chancelier, de par Schlitte, du tsar Ivan, Steinberg aspirait aux fonctions d'ambassadeur pontifical auprès de son propre maître pour faire ratifier à Moscou les conditions acceptées à Rome. Si ces prétentions singulières n'excitaient pas la méfiance, c'est qu'assurément on était ébloui par la grandeur des projets attribués à Ivan IV, et peut-être plus encore par les graves recommandations de Charles-Quint. Quoi qu'il en soit, l'affaire fut, dès le début, traitée comme une affaire d'État; les premières pièces qui en fassent mention sont les deux mémoires présentés par Steinberg au pape et au cardinal Bertano. Une commission spéciale, composée des cardinaux Cervini[1], Pacieco, du Puy, Maffei et Pighini, semble en avoir été saisie. On pouvait presque se flatter d'aboutir, lorsqu'un nouvel incident vint tout compromettre.

Jusque-là on s'était entouré de mystère; s'il y avait eu des lenteurs, il faut les attribuer aux procédés traditionnels de la curie romaine, et sans doute aussi aux difficultés intrinsèques de l'affaire. En vain voudrait-on en rendre responsable l'intervention étrangère, car ce n'est qu'au mois de novembre 1552 que le prétendu secret moscovite fut officiellement livré aux Polonais : sur l'ordre du pape, le cardinal Maffei, vice-protecteur de Pologne, en l'absence du protecteur Alexandre Farnèse, remit secrètement à Konarski, avec les copies de

1. Du titre de la Sainte-Croix de Jérusalem, mais non de la famille Santa-Croce, comme d'aucuns semblent le croire.

la lettre de Charles-Quint et des projets de Steinberg, un message adressé directement au roi, où le double but de la politique pontificale en cette occurrence se résumait ainsi : gagner un nouveau membre à l'Église romaine et doter la Pologne d'un voisin pacifique; du reste, ajoutait le cardinal, aucune décision ne serait prise sans l'avis préalable du roi, qu'il approfondisse l'affaire et qu'il s'explique sincèrement. Konarski représentait Sigismond II à Rome et ne sympathisait guère avec Moscou. Un jour, invité à dîner chez le cardinal Médicis et interpellé sur ce sujet, il s'était empressé, en guise de réponse, de faire lire quelques pages de Herberstein. Les fines et piquantes observations du diplomate autrichien intéressaient vivement les convives, lorsqu'on l'entendit déclarer tout à coup que le grand-kniaz Vasili III avait été plus hostile envers le pape qu'envers tout autre homme du monde[1]; aussitôt l'amphitryon scandalisé ordonna d'interrompre la lecture, le coup avait porté. Les communications de Maffei parurent à Konarski d'une extrême importance, d'autant plus qu'on disait la couronne royale impatiemment attendue à Moscou. Les pièces révélatrices furent expédiées en toute hâte, Sigismond-Auguste ne les reçut toutefois qu'assez tard, dans le courant de janvier 1553[2].

On se fait à peine une idée du trouble qu'en ressentit le fils efféminé d'une mère au tempérament viril. Dans les veines de Bona Sforza[3] coulait le sang des fiers condottieri qui avaient conquis le trône de Milan à la pointe de leur épée. Intelligente et gracieuse, d'un esprit cultivé, exerçant sur son royal époux un ascendant

1. Herberstein, p. 13.

2. *Scriptores rer. pol.*, I, p. 63 à 65.

3. Fille de Giovanni-Galeazzo Sforza, duc de Milan, et d'Isabelle d'Aragon, mariée en 1518 à Sigismond Ier, roi de Pologne.

irrésistible, Bona avait appris des humanistes à mépriser les mesquines ambitions, elle rêvait l'empire sur les hommes, et l'énergie ne lui faisait pas plus défaut que l'amour des intrigues. Loin de lui ressembler, Sigismond, élevé trop longtemps au milieu des femmes, ne sut pas donner de trempe à son caractère faible et mou ; impressionnable à l'excès, il conserva pour la vie ce trait de nature féminine. D'ailleurs les circonstances semblaient inventées exprès pour évoquer les soupçons. Une rivalité séculaire séparait les deux peuples slaves placés aux avant-postes de deux mondes différents : la Pologne, jetée dans le moule occidental, était devenue complètement latine, tandis que Moscou reflétait Byzance dans ses traditions, dans ses mœurs, dans ses croyances. Des provinces russes, anciens apanages de la maison de Vladimir, possédées ou convoitées par la Pologne, rendaient permanent l'état d'hostilité armée. En dehors de ces motifs d'ordre général, il y avait, à ce moment, des coïncidences absolument fâcheuses. Le titre fastueux de tsar qu'Ivan s'arrogeait était un point des plus âprement contestés par Sigismond et une source intarissable de conflits entre les deux cours. La moindre lacune dans les formules, exigées par le Kremlin, faisait refuser les messages et avorter les négociations ; un expédient tranchait les disputes sans préjuger la solution finale : la fierté moscovite restait inébranlable. On avait décidé, dans le secret du conseil, de ne pas traiter par écrit cette matière épineuse, mais Ivan prenait sa revanche de vive voix, il en appelait à la conquête de Kazan, remontait à saint Vladimir et à Vladimir Monomaque, parfois même à César-Auguste. Rebelle à ces preuves et s'appuyant sur l'étiquette, Sigismond finira par déclarer que le titre royal suppose l'assentiment de l'empereur et du

pape, à quoi les boïars répondront triomphalement que l'un et l'autre l'ont donné depuis longtemps [1]. Au plus fort de ces controverses, et tandis que le roi de Pologne se retire derrière l'autorité de Charles-Quint et de Jules III, voici qu'on lui révèle officiellement les démarches de Steinberg à Rome : le tsar orthodoxe en passe de se convertir, demandant au pape la couronne royale, appuyé dans sa demande par l'empereur ; autant de renseignements, l'un plus incroyable que l'autre, et difficiles à expliquer : serait-ce un piège de la maison d'Autriche ? serait-ce, de la part d'Ivan, un raffinement d'hypocrisie ? Ces différentes hypothèses se pressent dans la tête de Sigismond, et, ne sachant à quoi se résoudre, il demande un sursis au cardinal Maffei pour consulter les sénateurs et s'entourer de lumières.

Radziwill le Noir et Albert, duc de Prusse, furent initiés les premiers au secret. Le roi les interpelle sur la politique à suivre, après avoir exposé sa propre manière de voir : les velléités catholiques d'Ivan l'inquiètent moins que l'intervention de Charles-Quint ; cependant, rival implacable de Moscou, tout en protestant de son zèle pour la foi, il juge opportun de mettre à l'épreuve l'hypocrisie d'Ivan, et de lui faire proposer par le pape des conditions si dures qu'il ne puisse les accepter sans compromettre la sécurité de ses États. Mais, si Rome et Moscou parvenaient à s'entendre à l'insu de la Pologne, il faudrait recourir à la violence, se concerter avec les Danois et les Livoniens, et

1. Soloviev, VI, p. 155 à 162. Maximilien Ier avait, en effet, donné le titre de *kayser* à Vasili III dans un document du 4 août 1514, dont Pierre Ier saura tirer parti. La couronne royale avait été conférée par Innocent IV à Daniel de Galitch vers 1253 ; quelques princes russes, au treizième siècle, sont nommés rois.

arrêter à la frontière le messager porteur de la couronne[1].

Nous n'avons pas sous les yeux la réponse de Radziwill ; on verra d'ailleurs bientôt qu'il était en tous points d'accord avec son maître. Quant à celle d'Albert, elle est curieuse à plus d'un titre.

Naguère encore en bonnes relations avec Rome et le tsar, le duc se disait prêt à faire la guerre contre les Turcs, à laisser couronner Vasili III par le pape. Les événements avaient modifié ces dispositions : parjure à ses serments, traître à sa foi, dernier grand-maître de l'Ordre teutonique, premier duc héréditaire de Prusse, vassal de la Pologne qu'il avait vigoureusement combattue, Albert tient un langage qui accuse plus d'indifférence envers Moscou, plus de haine contre l'empereur et le pape, que de scrupules dans le choix des moyens. Les soupçons contre l'Autriche sont habilement exploités et les projets « monstrueux » des Habsbourg dénoncés comme un danger permanent. Viennent aussitôt les indications pratiques : le duc conseille d'envoyer simultanément deux ambassades, l'une au pape, l'autre à l'empereur, pour protester avec la dernière énergie contre l'érection d'un royaume à Moscou. Le cas échéant, au moins faudrait-il, avant la collation du titre, contraindre Ivan à rendre aux Polonais les provinces usurpées, et assurer ainsi pour l'avenir une paix durable. Mais bientôt le conseiller politique cède la plume à l'apostat, Albert voudrait creuser des abîmes entre le pape et les Russes. Il propose, à cet effet, d'envoyer secrètement à Moscou des Polonais ou des Lithuaniens avec mission de « défigurer le Siège apostolique » et de « rendre odieuse l'autorité pontificale »,

1. *Scriptores rer. pol.*, I, p. 66, 67 ; Lachowicz, p. 35 à 37, 43.

en lui prêtant les plus sombres couleurs. A défaut d'insinuations plus malveillantes, pourquoi ne pas menacer les Russes d'un joug intolérable ? Car, dès qu'ils auront prêté serment de fidélité, le pape exigera de lourds tributs sous les peines les plus sévères. « On peut y ajouter, poursuit froidement le duc, des accusations plus odieuses encore selon les circonstances des personnes et du temps. » Des bruits de cette espèce, habilement répandus, ôteraient à Ivan l'envie de traiter avec Rome et rendraient, dans tous les cas, les négociations plus difficiles. Pour empêcher le passage des messagers romains par le Danemark et la Livonie, Albert suggère également des moyens détournés et sournois. Tel est le message de l'ancien grand-maître, les chevaliers de la belle époque l'eussent désavoué avec indignation[1].

Cependant, moins les calomnies, auxquelles on n'eut jamais recours, les autres conseils d'Albert avaient été en partie prévenus par le roi, et, de fait, ils furent tous exactement suivis. Vers la fin de janvier 1553, la diète polonaise, réunie à Cracovie et mise au courant de l'affaire, résolut d'en saisir à la fois la cour impériale et celle de Rome.

Nicolas Radziwill le Noir, chancelier et grand-maréchal de Lithuanie, fut désigné pour traiter avec la maison d'Autriche. Ce choix avait sa raison d'être. Hostile aux Moscovites, Radziwill était aussi peu favorable au pape que dévoué aux idées protestantes ; protecteur des sectaires, il guettait le moment de se déclarer ouvertement calviniste. Son nom, sa position, ses talents, son caractère énergique, en faisaient un des premiers personnages de cette belliqueuse Lithuanie dont il rêvait

1. *Scriptores rer. pol.*, I, p. 67 ; Voigt, IX, p. 535 à 538 ; *Sbornik imp. roussk. ist. obch.*, LIII, p. 82 à 103, n° 10. Albert était, par sa mère, cousin germain de Sigismond II.

l'indépendance, et que l'union de Lublin devait, après sa mort, souder fortement à la Pologne. Un lien d'une autre nature l'unissait personnellement au roi : veuf de sa première femme, Sigismond s'était épris d'une cousine de Nicolas, Barbe, condamnée, elle aussi, à un veuvage prématuré par la mort de son mari, le castellan Gasztold. La noble famille des Radziwill s'en émut : accompagné d'un frère de la jeune et belle veuve, le maréchal vint dire fièrement au roi que leur parente ne serait jamais la maîtresse de personne, fût-ce même d'un souverain. La passion de Sigismond était trop ardente pour s'éteindre : il préféra se marier secrètement à la femme de son choix et, à peine monté sur le trône, partagea avec elle sa couronne, malgré les plus vives réclamations de la noblesse et du clergé. Devenu, grâce à ces circonstances, le meilleur ami et le conseil de Sigismond, Nicolas sut garder son influence prépondérante, son crédit à la cour, même après la mort de sa royale cousine.

Avant de se rendre auprès de Charles-Quint, il devait s'assurer le concours de Ferdinand Ier, roi des Romains, dans des conditions de succès tout à fait exceptionnelles : l'affaire moscovite se compliquait d'un mariage. Barbe Radziwill avait, en mourant, supplié le roi de se remarier, dès qu'il serait libre, afin que le sceptre de Pologne restât entre les mains des Jagellons, car l'héritier présomptif était encore à naître. Fidèle à sa parole, Sigismond songeait, en 1553, à un nouvel hyménée avec l'archiduchesse Catherine, veuve du duc de Mantoue et fille de Ferdinand. On savait d'avance qu'une proposition de ce genre serait gracieusement accueillie par les Habsbourg d'Autriche, il n'y aurait plus qu'à profiter de leurs bonnes dispositions pour faire intervenir le roi des Romains auprès de l'empereur son frère. Chargé

de la double négociation, Radziwill se présenta, le 17 mars 1553, à la cour de Ferdinand.

Quelle ne fut pas la surprise de ce dernier, lorsqu'il eut connaissance des griefs de Sigismond, résumés avec vigueur et franchise dans une longue note diplomatique! L'ambassadeur de Pologne le prenait de haut : l'appui prêté par Charles-Quint aux Moscovites était représenté comme absolument contraire aux rapports mutuels d'amitié, voire aux traités d'alliance conclus entre la Pologne et la maison d'Autriche. Tout en admettant de bonne grâce l'hypothèse d'une distraction impériale, Radziwill n'en réfutait pas moins, et très sérieusement, les motifs qui avaient séduit Charles-Quint : « L'union avec Rome, disait-il, n'est qu'un prétexte pour obtenir la couronne royale, il ne faut pas se laisser prendre par cette promesse trompeuse ; encore moins peut-on compter sur le secours des Moscovites contre les Turcs ; l'énorme distance, les préjugés contre l'Occident, la haine des Latins, seront toujours autant de causes d'inaction forcée ou volontaire. » Quelques souvenirs du passé confirmaient ces opinions et le mémoire se terminait par une prière hautaine d'obtenir que l'empereur non seulement se désistât de sa protection, mais qu'il exprimât encore au pape le désir formel de voir les Moscovites déboutés de leur demande.

Ce langage impressionna Ferdinand, désireux de bien mériter d'un souverain en quête d'une fiancée. Dans l'histoire des Habsbourg les alliances matrimoniales jouent un grand rôle, les liens conjugaux ont valu plus de provinces à l'Autriche que les armes. Fortement imbu de l'esprit de famille, le beau-frère de Louis II s'intéressait beaucoup plus au mariage de sa fille Catherine qu'aux affaires fastidieuses de Moscou. Le mémoire de Radziwill fut en toute hâte transmis à

Charles-Quint et accompagné d'une lettre empreinte d'une parfaite bonhomie. Les conclusions, on le devine, étaient en tous points favorables à Sigismond-Auguste.

Quelques jours plus tard, arrivait la réponse datée du 11 avril. Charles-Quint se trouvait alors à Bruxelles. L'étoile du grand monarque commençait à pâlir ; de sourds grondements retentissaient dans l'Allemagne, ébranlée par la voix de Luther ; la trêve de Passau n'avait ni calmé l'agitation ni rassuré les esprits ; les armes impériales subissaient un échec humiliant sous les murs imprenables de Metz ; dégoûté du pouvoir dont le faix l'accable, épris d'un nouvel idéal, l'empereur n'aspirait plus qu'à pacifier ses États, en conservant de bonnes relations avec les souverains amis. D'ailleurs, dans l'affaire moscovite, l'extension de la foi l'intéressait plus encore que la politique ; à peine averti des appréhensions polonaises, il promet à son frère de révoquer les démarches antérieures auprès du Saint-Siège et de prêter main-forte à l'envoyé de Sigismond.

Grâce à cet empressement, Radziwill pouvait s'épargner la peine d'aller lui-même trouver Charles-Quint, ce qu'il était, au besoin, autorisé à faire. Bientôt on eut la certitude du succès. Le 27 mai, en réponse aux dernières lettres de Ferdinand, Jules III lui fit savoir qu'il s'estimait heureux de pouvoir, du même coup, rendre service à deux souverains : sur les instances du roi de Pologne, on avait déjà rejeté les propositions moscovites. Le même bref annonçait la concession des dispenses pour le mariage de l'archiduchesse Catherine, sœur de la première épouse de Sigismond [1].

Le triomphe était donc complet. En cour de Rome, le roi de Pologne l'avait obtenu en déployant une éner-

1. *Scriptores rer. pol.*, I, p. 75 ; Fiedler, p. 105 à 108, 114 à 123.

gie digne d'une meilleure cause. Sa pensée tout entière se résume dans les instructions d'Albert Kryski, envoyé à Rome pour l'affaire des annates et chargé aussi de la négociation moscovite. C'est, sans contredit, la pièce la plus importante du débat où se trouvent réunies en un seul faisceau les données dispersées dans les autres. Sigismond y considère la royauté moscovite au triple point de vue des intérêts de la Pologne, des avantages de la chrétienté, de la dignité du Saint-Siège. Pour en saisir l'idée dominante, une digression géographique est nécessaire. L'immense plaine qui s'étend depuis les derniers contreforts des Carpathes jusqu'à l'Oural a été, on le sait, en partie habitée depuis des temps reculés, en partie colonisée à partir du neuvième siècle, par un peuple slave que l'histoire désigne du nom générique de Russes. Leurs domaines embrassaient principalement les vastes provinces de la Grande et de la Petite-Russie, de la Russie-Blanche et de la Russie-Rouge. La Grande-Russie ou Moscovie n'était pas contestée aux descendants de Vladimir et de Riourik ; on voulait bien les laisser dans la tranquille possession d'une capitale perdue au milieu des forêts, mais les belles et fertiles provinces des trois autres Russies, le bassin du Dnièpre avec la cité antique de Kiev, qui avaient changé de maîtres pendant l'invasion tatare, sont censés appartenir de plein droit à la Pologne ; si les vainqueurs de la Horde d'or en ont usurpé quelques lambeaux, c'est à Sigismond de faire bonne justice, il s'y est engagé par serment. Or la guerre contre un roi de Moscou, couronné par le pape, ne serait pas sans inconvénient ; car, en dépit des plus subtiles distinctions, les Russes ou Ruthènes appartiennent à la même race que les Moscovites ; ils leur sont unis, de l'aveu de Sigismond, par de vives sympathies dont la source

remonte à l'identité des rites et de la foi. Le jour où Ivan ceindra son front du diadème royal, il faudra s'attendre à des défections politiques, l'espoir de revendiquer les provinces limitrophes s'éloignera de plus en plus. C'est là l'hypothèse qui épouvante Sigismond, qu'il ne consent pas à admettre, d'autant plus que les Moldaves et les Valaques, alliés si désirables contre les Turcs, sont dans une situation analogue à celle des Russes : éblouis par les splendeurs d'une couronne, peut-être passeront-ils dans le camp du nouveau roi.

La cause générale de la chrétienté est identifiée dans les instructions royales à la cause polonaise. Entre les princes catholiques et Ivan, disent-elles, il n'y a aucune solidarité ; au contraire, si jamais les Polonais déclarent la guerre aux Turcs, c'est lui probablement qui suscitera les plus sérieux obstacles. En mettant les choses au mieux, les Moscovites dans une campagne anti-ottomane ne seront que des auxiliaires embarrassants et tardifs : séparés de l'ennemi par de vastes provinces étrangères, ils feraient en route tant de vols et de rapines qu'ils deviendraient le fléau de leurs alliés, ou bien n'arriveraient pas en temps utile. L'unique moyen d'éviter ces inconvénients serait de s'en tenir à la voie fluviale, mais l'art de naviguer étant inconnu à Moscou, Sigismond n'est pas d'avis qu'il faille l'enseigner à de futurs pirates et livrer la mer Noire à des corsaires.

Enfin, au-dessus des questions d'intérêt planent celles de l'honneur : la dignité du Saint-Siège ne serait-elle pas compromise, si l'on se laissait jouer par le prince de Moscou, et séduire par ses fallacieuses promesses ? Car sur l'hypocrisie d'Ivan, Sigismond n'admet pas l'ombre d'un doute, il est convaincu qu'il ne sera plus question de réunir les Églises, dès que le titre royal aura été accordé. Daniel de Galitch en a agi ainsi

avec le pape Innocent IV, Vasili II a failli égorger le métropolitain Isidore pour avoir signé le pacte de Florence ; les Moscovites sont encore tout aussi perfides, leur haine n'a fait que grandir ; aussi Alexandre VI et Léon X ont-ils refusé à Vasili III la couronne que ses ambassadeurs étaient venus demander à Rome. Sigismond espère que le pape ne déviera pas de cette ligne de conduite. Pour l'emporter de haute lutte, il conclut cette partie de ses instructions par un dilemme menaçant, Jules III n'a plus qu'à choisir entre ces deux extrêmes : ou bien donner satisfaction « à un peuple barbare, féroce, étranger à toute culture, inconstant dans la religion, dans la foi, dans les mœurs », ou bien ménager les Polonais « qui, après avoir reconnu et embrassé la doctrine du Christ, n'ont jamais souffert qu'on les séparât du Saint-Siège apostolique ».

Cependant toute vigoureuse qu'elle fût, cette première argumentation n'épuisait pas complètement la matière. Si les esprits restaient encore flottants, le représentant polonais devait faire observer au pape qu'on admettrait en pure perte de nouvelles brebis au bercail, à moins de savoir les y conserver. Or les conditions de Steinberg sont loin de correspondre à ce but. Pour s'assurer de la constance des Moscovites dans la foi, il est urgent de leur en imposer d'autres plus efficaces et mieux combinées. Le roi les énumère avec une certaine complaisance : serment de fidélité à l'Église et au pape à prêter par le prince et les boïars, sacrement de confirmation à recevoir publiquement d'un évêque de l'Église romaine, évêques russes à réunir en concile avec les évêques catholiques, construction d'églises, formation du clergé, dotation de diocèses, privilèges politiques des évêques, charges importantes à réserver aux catholiques, exclusion du rite grec en présence du

roi, etc. Toutes ces conditions doivent être sanctionnées par un serment et mises en pratique avant l'envoi de la couronne. Encore le titre accordé à Ivan ne sera-t-il que celui de roi de Moscou; la Russie n'y sera jamais mentionnée, car elle est destinée à devenir partie intégrante de la Pologne. Enfin, dernière précaution, Kryski agira de manière à réserver au roi sa pleine et parfaite liberté d'action[1].

A la teneur des instructions royales correspondent les lettres officielles des sénateurs polonais au pape et au collège des cardinaux. Sans entrer dans les mêmes détails, elles contiennent une menace beaucoup moins dissimulée, si ce n'est de schisme, au moins de profonde aliénation : la terreur du roi s'était communiquée à son conseil[2].

Ainsi s'incarnait dans les faits le programme énoncé dès le début : après les plus chaleureuses assurances de zèle pour la propagation de la foi, le pape était sommé d'offrir à Ivan des conditions presque fantasques que l'on savait pertinemment devoir être rejetées à Moscou. Rassuré de ce côté, Sigismond était tourmenté par un autre scrupule : trouverait-il à Rome toute la condescendance voulue, et le chef de l'Église accepterait-il un rôle si odieux ? L'éventualité d'un échec semblait trop facile à prévoir pour qu'on n'y remédiât pas d'avance. Les instructions analysées plus haut avaient été envoyées à Kryski, le 18 février, par un courrier qui devait rentrer immédiatement en Pologne, sitôt qu'on aurait obtenu une réponse quelconque. Trois jours après,

1. Instructions sans date : la première partie dans Fiedler, p. 108 à 113; la seconde dans *Scriptores rer. pol.*, I, p. 69 ; Sigismond II à Kryski, 18 févr. 1553, *ibidem*, p. 71. Il n'existe aucune preuve que Vasili III ait demandé à Rome la couronne royale.

2. *Scriptores rer. pol.*, I, p. 72, 73.

ces ordres sont révoqués : si les négociations échouent, si la couronne est envoyée à Ivan, Kryski n'a plus besoin d'en avertir préalablement le roi ; il est autorisé à produire aussitôt une protestation solennelle où libre cours est donné au plus profond dépit, et dont le texte lui est communiqué d'avance. Après avoir énuméré les mérites de ses ancêtres et les siens, Sigismond se répand en plaintes amères contre le pape : accorder le titre royal à Ivan, c'est prendre fait et cause pour les ennemis de la Pologne, c'est porter atteinte à la sécurité du royaume. Prenant à témoin le pape lui-même et les cardinaux, il déclare que, le cas échéant, il ne garantirait plus la soumission traditionnelle des Polonais envers le Saint-Siège, que lui-même n'aurait plus pour le pape le dévouement sans bornes de ses aïeux. Si Rome favorise les projets ambitieux de son rival, c'est à lui de redoubler d'efforts pour les déjouer ; ses ancêtres en eussent agi de même ; poussé à bout, il fera une alliance avec les Turcs au lieu de les combattre ; d'autres que lui en seront responsables[1].

Nous voici avec cette pièce au point culminant de la polémique polonaise sur Moscou. La violente protestation, ébauchée par Sigismond, donne la mesure de son hostilité envers Ivan, et révèle le dernier mot de sa politique : éloignement de Rome et alliance avec les Turcs, telles sont les menaces du roi de Pologne si la couronne royale est accordée au souverain de Moscou. Au fond, les provinces à conquérir et les différends à régler sont la principale préoccupation du moment ; le prestige que donnerait à Ivan une si haute faveur pontificale serait une première et grande bataille perdue : c'est ce qu'il s'agit d'éviter à tout prix.

1. *Scriptores rer. pol.*, I, p. 74.

Aux yeux de Rome, les rivalités nationales et les questions de frontières n'avaient qu'une importance secondaire. L'objectif des papes dans leurs rapports avec Moscou appartenait à un ordre d'idées supérieur, il s'agissait avant tout de s'entendre sur les questions ecclésiastiques, la réunion des Églises aurait servi de base aux alliances militaires. Pour triompher des obstacles, volontiers on eût comblé Ivan de titres et d'honneurs, sauf à régler ensuite les conditions d'une paix équitable avec la Pologne qu'on voulait aussi ménager. A l'époque qui nous occupe, ce pays traversait une crise des plus dangereuses. Il servait de refuge aux novateurs et de foyer aux hérésies : Luther et Calvin y comptaient de nombreux disciples, les Hussites, les Frères bohêmes, les Zwingliens, les Sociniens y pénétraient de toutes parts. L'unité de croyance se voyait ainsi gravement compromise, et ce n'est pas sur Sigismond II, chancelant dans la foi, déréglé dans les mœurs, qu'on pouvait s'en remettre pour maintenir dans leur éclat les pieuses traditions des Jagellons. La prudence devenait donc plus nécessaire que jamais ; rien d'étonnant, si les réclamations officielles et pressantes du roi de Pologne l'emportèrent sur les propositions équivoques de Steinberg.

Les documents contemporains n'ont pas conservé le souvenir des démarches que Kryski aura dû faire à la suite des instructions menaçantes de son maître. La protestation éventuelle contre la royauté d'Ivan n'a certainement pas été produite, puisque la couronne royale ne prit jamais le chemin de Moscou. Loin d'en venir à des moyens extrêmes, on atteignit le but plus facilement que Sigismond ne l'aurait cru. Retiré dans sa villa superbe de la voie Flaminienne, Jules III, sur le déclin de sa carrière, ne formait plus de projets

grandioses ; peut-être aussi une légitime méfiance s'était-elle emparée de lui à l'endroit de Steinberg. Après un bref délai, Kryski reçut la déclaration explicite et formelle que toutes les propositions de l'envoyé moscovite avaient été rejetées, et qu'à l'avenir les affaires de ce genre ne seraient plus traitées à l'insu du roi et des évêques de Pologne[1]. Les mêmes assurances furent renouvelées, le 15 avril, dans une lettre adressée directement aux évêques[2]. Cette promesse de confidences diplomatiques, provoquée sans doute par les appréhensions et les plaintes de Kryski, nous paraît autrement grave que les fins de non-recevoir opposées à Steinberg. On ne saurait toutefois attribuer d'autre valeur à cette marque excessive de confiance, que celle d'un engagement personnel. Pour le moment l'incident était clos : les Polonais avaient remporté une victoire éclatante sur toute la ligne.

Mais que devenait Steinberg? Quelle était son attitude dans la crise? Toujours en lutte avec le cardinal Maffei et Albert Kryski, ne tarissant pas de plaintes contre eux, il semble avoir ignoré ou mal interprété les brefs pontificaux qui auraient dû lui ôter tout espoir. Ce n'est pas, du reste, qu'il en eût beaucoup, des accès de découragement s'emparaient parfois de lui. Ainsi, lorsque le cardinal Bertano eut quitté Rome en annonçant l'expédition de l'affaire dans trois jours, et que le délai fatal s'écoula sans amener de solution, Steinberg eut la velléité de plier bagage pour se rendre à la cour moscovite. Tandis qu'il méditait tristement la fuite, deux cardinaux influents, instruits de ses projets, lui conseillèrent de hasarder une nouvelle démarche qui ne fut pas plus heureuse que les précédentes, à cause de l'opposi-

1. Wierzbowski, *Uchansciana*, II, p. 33.
2. Raynaldi, XIV, ad ann. 1553, n° XL.

tion systématique de Maffei. A la mort de ce vigoureux défenseur de la Pologne, un faible rayon d'espoir parut à l'horizon : Steinberg obtint une entrevue avec le confesseur du pape, qui le mit en rapport avec le cardinal de Cuppis, archevêque de Trani et doyen du Sacré-Collège. C'était vers le mois de septembre de l'année 1553, par conséquent bien après les déclarations officielles notifiées à Cracovie et à Vienne. Pour reprendre l'affaire abandonnée, le pape aurait dû revenir sur ses décisions et se déjuger complètement. Cette considération n'arrêta pas le chancelier moscovite. De sa plume toujours féconde, il rédigea de nombreux mémoires pour les cardinaux, un projet d'instruction pour les ambassadeurs du pape, des minutes de lettres pontificales à Ivan IV, à l'archevêque de Moscou (*sic*), à Charles-Quint, à Sigismond-Auguste[1]. C'eût été se tromper étrangement que d'attacher à ces pièces une importance quelconque ou bien d'y voir l'expression de la politique romaine; elles trahissent la paternité exclusive de Steinberg, et ne manifestent que ses propres idées. Les conditions d'union ébauchées autrefois par l'étrange chancelier reviennent ici de nouveau, appuyées sur les mêmes motifs, formulées de la même manière; il n'y a en plus que des contradictions bizarres. Ainsi le pape qui a mis les Polonais au courant des négociations moscovites est censé ignorer comment ils en ont pénétré le secret; Charles-Quint, déjà hostile à l'entreprise, passe pour lui être encore favorable; dans des documents officiels, ce langage eût été inadmissible. Cependant, faisant face à la mauvaise fortune, Steinberg reprenait déjà courage lorsque la mort du cardinal de Cuppis (10 décembre 1553) vint le priver de son nou-

1. Fiedler, p. 92, 93, 95 à 103.

veau protecteur et de son dernier appui. A dater de cette époque, ses traces disparaissent complètement; on ignore jusqu'aux réponses qui lui furent données à Rome; peut-être préféra-t-on laisser tomber l'affaire d'elle-même pour s'épargner des explications inutiles et pénibles. En 1570, Pie V avouera sincèrement ne pas savoir pourquoi les projets moscovites ont échoué sous le pontificat de Jules III.

Le lecteur a maintenant sous les yeux tout le cours de la mystification depuis son origine jusqu'à son dénouement : les rôles ne sont pas difficiles à saisir, et la part des responsabilités peut désormais se faire.

Les premières combinaisons émanent évidemment de Hans Schlitte. Ses allures sont celles d'un aventurier plus hardi que méchant. La conversion de Moscou devient entre ses mains une affaire politique et un moyen d'exploitation. Avec les mêmes projets, il s'adresse successivement à un empereur catholique et à un roi protestant, ce qui suppose une souplesse peu commune de caractère ou une forte dose d'étranges illusions. Le comte d'Eberstein reste dans la pénombre : simple bailleur de fonds pour l'ambassade projetée de Moscou, il n'a pas été dans le cas de délier les cordons de sa bourse. Le plus intéressant des trois personnages est Jean Steinberg. Ses relations antérieures avec Schlitte sont du domaine de l'inconnu, peut-être avait-il rendu des services à l'ambassadeur à court d'argent, car, malgré les obligations onéreuses, celui-ci semble plutôt le favoriser, en l'élevant aux fonctions de chancelier, en le chargeant d'une mission importante. Les procédés de Steinberg, ses démarches à Rome, son dévouement à la cause, son insistance, trahissent une bonne foi imperturbable, voire un certain fond de naïveté. Il semble absolument convaincu de tenir entre ses mains les des-

tinées de Moscou, celles presque de toute l'Europe et du monde, pourvu que le pape accorde à Ivan la couronne royale.

De fait, l'affaire moscovite revêt, grâce à Steinberg, une forme occidentale. L'influence du nonce Pierre Bertano a pu être considérable sans qu'elle se laisse toutefois déterminer exactement. La maison d'Autriche n'attachait pas d'importance exceptionnelle à ces négociations, des appréhensions mal fondées pouvaient seules y voir, de sa part, un piège tendu à la Pologne. Dès le début, Charles-Quint se place au point de vue exclusivement religieux, il y reste fidèle jusqu'au bout. Aussi, à peine averti des fâcheuses conséquences qui seraient à craindre, il se désiste sans regret de la protection accordée à Steinberg; rien ne prouve mieux l'absence de toute arrière-pensée.

A Rome, on n'avait pas d'opinion arrêtée sur le chancelier de Moscou. Les vigoureuses protestations du roi de Pologne, l'abandon de Charles-Quint, durent porter une forte atteinte au prestige de Steinberg, peut-être un sentiment de méfiance s'empara-t-il de la cour pontificale après les premiers épanchements. Ainsi s'expliqueraient le bon accueil fait d'abord aux propositions moscovites, la promptitude à les écarter en face des obstacles.

Sigismond-Auguste est la principale victime de la mystification. Il n'admet pas de doute sur les prétentions moscovites; c'est son intime conviction qu'Ivan, par des promesses trompeuses, aspire à la couronne royale. Pour conjurer le danger, des mesures rigoureuses et efficaces lui semblent nécessaires et il ne recule pas devant les moyens extrêmes, ainsi paraît au grand jour le système politique de la Pologne vis-à-vis de Moscou à l'endroit des rapports avec Rome.

Dans ces révélations se concentre l'importance historique de ce curieux incident.

Quelle était, se demandera-t-on enfin, dans tout cela la part d'Ivan ? peut-on lui supposer des velléités d'union avec le Saint-Siège, l'ambition d'être couronné par le pape ? Les documents ne fournissent pas, à cet égard, de preuves convaincantes ; les patentes de Schlitte sont d'un mutisme parfait ; quant au diplôme de Steinberg, il a été délivré à l'insu d'Ivan et ne saurait passer pour l'expression de sa pensée personnelle. Le prince de Moscou semble plutôt avoir complètement ignoré les projets grandioses que l'on agitait en son nom auprès du pape : en effet, dans sa correspondance avec Grégoire XIII, en 1581 et 1582, Ivan en appelle aux relations de Vasili, son père, avec Rome, il remonte jusqu'au concile de Florence où siégeaient des évêques russes ; tout ce qui peut passer pour une avance faite naguère au Saint-Siège se presse sous sa plume, toutefois ni Steinberg ni Schlitte ne sont jamais mentionnés. Mais peut-être ce dernier avait-il des commissions verbales qu'on n'a pas osé confier au papier, et dont le commettant lui-même a perdu le souvenir ? Rien n'autorise une conjecture si peu conforme aux mœurs du Kremlin et aux idées d'Ivan. Nous sommes à l'époque brillante de son règne : le pape Sylvestre et Alexis Adachev ont une influence prépondérante à la cour, ni l'un ni l'autre n'est suspect de partialité pour le Saint-Siège ; à la tête de l'Église russe se trouve le célèbre métropolite Macaire, aux yeux duquel les Latins ne sont que des apostats ; en 1547, l'honneur des autels est accordé au métropolite Jonas, adversaire implacable d'Isidore qui avait signé à Florence le pacte d'union avec Rome ; le concile de 1551 publie, sous le nom de *Stoglav*, tout un recueil de décrets sanctionnés par Ivan, où respire à chaque

page, dans les moindres détails religieux et administratifs, l'ancien esprit moscovite; on y rencontre jusqu'à des insinuations contre le fantôme de l'hérésie latine [1]. Ivan lui-même, à l'occasion de la prise de Kazan, en 1552, fait grand étalage de ses sentiments orthodoxes. L'attachement à la foi de ses pères dure autant que sa vie malgré le désordre de ses mœurs : c'est au patriarche de Byzance qu'il demande la confirmation de son titre royal, les désastres militaires ne le feront pas fléchir. Effrayé par les victoires du roi de Pologne, Stéphane Bathory, Ivan provoque l'intervention de Grégoire XIII pour obtenir la paix; mais, en dépit d'une lettre ambiguë, il reste inébranlable sur l'article de la religion. Lorsque l'envoyé du pape lui en parle, l'affaire est remise jusqu'après la conclusion de la trêve; celle-ci une fois signée, il n'y aura guère que des discussions orageuses et stériles. Supposer Ivan IV plus accessible et plus conciliant au moment de sa gloire qu'à l'époque de ses désastres, c'est méconnaître complètement son caractère.

1. *Stoglav*, p. 124, 148.

CHAPITRE II

CANOBIO, GIRALDI, PORTICO

1561-1572

I. Le procès Carafa. — Réouverture du concile de Trente. — Invitation des souverains catholiques et dissidents. — Canobio destiné pour Moscou. — Ses instructions. — Hosius y ajoute une mission politique. — Chances douteuses de succès à Moscou. — Difficultés à prévoir en Pologne. — Efforts de Hosius pour faciliter la mission moscovite. — Canobio à Cracovie. — Conseils du nonce Bongiovanni. — Appréhensions de Hosius. — Canobio à Vilna. — Accueil gracieux de Sigismond-Auguste. — Délai fatal. — Maladresse de Canobio. — Procédés de Radziwill. — Lutte avec Padniewski. — Renseignements de Kromer. — Nouvelle lutte entre Radziwill et Padniewski. — Le roi refuse à Canobio le passage pour Moscou. — Explications diverses. — Échec de Canobio à Kœnigsberg. — Dernier échange d'idées.

II. L'ambassadeur da Mula nommé cardinal. — Disgrâce à Venise, crédit à Rome. — Giraldi chargé d'une mission secrète à Moscou. — Ses instructions. — Anomalie dans le titre d'Ivan IV. — Histoire de la mission résumée par Possevino. — Giraldi arrêté en Pologne. — Dépêches de Commendone. — Giraldi arrêté à Venise. — Détails personnels.

III. Pie V, type d'un moine-pontife. — Sélim II déclare la guerre à Venise. — Ligue contre les Turcs. — Lettres de Venise à Ivan IV. — Bonne opinion à Rome sur les Moscovites. — Vincent del Portico, nonce de Pologne, destiné pour Moscou. — Ses instructions. — On ignore à Rome les excès sauvages d'Ivan, l'institution de l'opritchnina, les massacres périodiques, le sac de Novgorod. — Portico s'ouvre sur la mission moscovite au roi de Pologne. — Physionomie de celui-ci, ses tergiversations, sa lettre à Hosius. — Deux prêtres expédiés successivement à Moscou. — Préparatifs de voyage de Portico. — Il envoie à Rome les relations de Schlichting et des ambassadeurs polonais. — Pie V renonce au projet moscovite. — La bataille de Lépante. — Devlet-Ghirei aux portes de Moscou. — Nouvelles lettres de Venise à Ivan IV.

I

L'élection d'un nouveau pape, le 25 décembre 1559, était le signe avant-coureur du sombre procès des Ca-

rafa. Les neveux de Paul IV avaient étonné le monde par leurs scandales et provoqué des haines implacables; la mesure était comble, une répression nécessaire. Le consistoire du 3 mars 1561 fut de sinistre augure, les cardinaux inclinaient à la clémence, pas un mot ne tomba des lèvres du pape. Pie IV avait signé d'avance et muni de son sceau une cédule qu'il remit au gouverneur de Rome, avec ordre de l'ouvrir le lendemain. Le pli fatal portait la peine de mort : le 6 mars, dans les prisons de Tordinone, le bourreau trancha la tête au duc de Palliano ; le cardinal Carlo Carafa fut étranglé le même jour au fort Saint-Ange. A la vérité, quelques années plus tard, les dossiers furent revisés : Pie V cassa tardivement les rigoureux arrêts.

Cette cause dramatique et retentissante, que Rome entière suivait avec une curiosité mêlée d'effroi, n'absorbait pas cependant Pie IV au point de lui faire oublier les intérêts généraux de l'Église. La grande affaire du moment était la réouverture du concile de Trente, déjà deux fois interrompu. L'opinion catholique réclamait hautement cette mesure, on sentait le besoin de réagir contre l'invasion protestante, de parfaire une œuvre qui promettait des résultats importants et durables. Le neveu du pape, cardinal Carlo Borromeo, auquel l'éclat de ses vertus valut plus tard l'honneur des autels, était, par sa tournure d'esprit, la pureté de son zèle, l'austérité de sa vie, le vrai représentant de la réaction catholique au seizième siècle. Son influence à la cour pontificale était prépondérante, les préparatifs du concile rentraient dans son ressort; il mit au service de cette cause toute l'énergie de son caractère. Or, d'après les idées et les mœurs de l'époque, un concile général supposait la convocation, non seulement des évêques, mais celle aussi des souverains, soit catho-

liques, soit dissidents. Des démarches furent faites dans ce sens auprès des différentes cours et, dès le mois de mars 1561, tandis que Rome s'agitait sous le coup du procès Carafa, à la veille du fatal dénouement, on décida qu'un envoyé spécial se rendrait auprès du « duc de Moscou[1] ». Borromeo s'y croyait obligé en conscience ; à trois siècles de distance, c'est assez piquant de voir un saint cardinal inviter au concile de Trente le tsar orthodoxe de Moscou ; les contemporains eussent été moins surpris, toujours est-il que l'empereur Ferdinand Ier approuvait hautement cette mission[2] ; Commendone, diplomate pontifical en renom d'habileté, était persuadé qu'elle réussirait à merveille, que l'accueil du tsar serait, pour le moins, des plus bienveillants[3]. Restait à faire le choix de l'envoyé, à se concerter avec l'empereur qui s'intéressait au succès de l'entreprise, et avec le roi de Pologne, jaloux d'être au courant des affaires moscovites.

On avait en vue deux candidats : Zacharie Delfino, évêque de Pharos[4], déjà accrédité auprès des princes d'Allemagne, pour les gagner à la cause du concile, et Giovanni-Francesco Mazza de Canobio. Les brefs pontificaux furent rédigés en leur nom, en double exemplaire ; le choix définitif, sauf l'approbation de l'empereur, était réservé au cardinal Hosius, investi de la pleine confiance du pape, son représentant à Vienne, et chargé de la haute direction de l'affaire moscovite[5].

1. Archives du Vatican, *Litt. princ.*, 1555-1565, p. 113, Borromeo à Commendone, 4 mars 1561. La lettre ne fut expédiée que le 7 mars.

2. Archives du Vatican, *Lett. di segr.*, 170 A, p. 23 v., Borromeo au nonce de Pologne, 9 avril 1561.

3. Bibliothèque Barberini, LXII, 58, p. 59, Commendone à Borromeo, Anvers, 10 mai 1561.

4. Ile de l'Adriatique, aujourd'hui Lésina.

5. Cyprianus, p. 165.

Les préférences de Hosius se portèrent sur Canobio, Bolonais d'origine, docteur de Padoue, qui avait déjà rempli avec succès d'importantes missions à Venise et à Parme, en Portugal et en Espagne [1]. A peine rentré de Vienne, où il avait solennellement remis à l'empereur le glaive béni par le pape et mérité les plus vives sympathies de Hosius, Canobio avait quitté Rome de nouveau, le 16 avril 1561 [2], soi-disant pour porter la rose d'or à la reine de Bohême, en réalité avec des dépêches secrètes relatives au concile, ainsi qu'avec l'expectative éventuelle de la mission moscovite. Vers la fin du même mois, il était déjà dans la capitale de l'Autriche, tandis que Delfino faisait encore sa tournée en Allemagne. Dans ces circonstances, de l'avis même de Borromeo, c'était à Canobio de se rendre à Moscou. L'empereur, consulté par Hosius, s'en remit entièrement au choix du cardinal. Désormais la nomination était arrêtée, Canobio présenterait au tsar Ivan IV la bulle de convocation et le bref du 8 avril 1561, avec l'invitation au concile œcuménique de Trente, dont le but principal serait d'extirper les hérésies et les schismes, et de ramener les peuples dans le giron de l'Église [3]. Avec l'assentiment de Pie IV, Hosius chargea l'envoyé romain de traiter encore une autre affaire.

Les hostilités entre la Pologne et Moscou menaçaient de dégénérer en guerre désastreuse ; Canobio devait

1. Évêque de Forli en 1580, démissionnaire en 1586, nonce à la cour de Toscane l'année suivante, mort à Florence en 1589. Galeotti, p. 38 ; *Notizie litterarie*, I, p. 281.

2. Archives du Vatican, *Lett. di segr.*, 170 A, p. 23.

3. Archives du Vatican, *Pii IV brevia ann. II, III, IV*, n° 56. Le bref de Pie IV à Ivan, au nom de Canobio, n'a jamais été publié. Sauf les allusions personnelles, il est identique à celui de Delfino, daté du 13 avril, et imprimé dans Raynaldi, XV, ad ann. 1561, n° XVII, dans Tourguénev, Theiner et ailleurs.

proposer ses bons offices pour pacifier les deux souverains, en se conformant toutefois, selon le désir exprès du pape, aux conseils et aux vues de l'empereur Ferdinand [1]. Pour couvrir les frais de voyage, une somme de deux mille ducats fut jugée nécessaire par Hosius. On avait, à Rome, accordé ce crédit, tout en croyant que la moitié pourrait suffire.

Quelles étaient, pour la mission de Canobio, les chances de succès auprès d'Ivan ? Si judicieuse qu'elle fût, l'idée d'une intervention pontificale entre le roi de Pologne et le tsar de Moscou était prématurée : l'arbitrage ne sera accepté que dans vingt ans, lorsque le sang slave aura coulé à flots, et que, des deux côtés, on sera fatigué de se battre. Quant au langage à tenir par Canobio sur le concile, il trahit des illusions aussi étranges que les intentions du pape étaient droites et bonnes. Les Russes, en effet, à l'exemple des Grecs, n'admettent que les sept premiers conciles généraux, tous les autres sont considérés comme nuls et non avenus, à partir du huitième (869), où Photius a été condamné par le pape Nicolas Ier. Aussi, lorsque le métropolite de Kiev, Isidore, manifesta, en 1437, le désir de se rendre au concile convoqué par Eugène IV, le grand-kniaz Vasili II fut frappé de stupeur et saisi d'indignation : « Père, disait-il à Isidore, sache que le septième concile (787) a exposé toute la doctrine des saints apôtres, et qu'il a voué d'avance aux anathèmes ceux qui songeraient à un nouveau concile. » Les chroniqueurs contemporains abondent dans le même sens et ne voient dans l'entreprise du pape Eugène qu'une inspiration du diable. L'échec complet d'Isidore lorsque, de retour à Moscou, il fit proclamer le pacte de

1. Cyprianus, p. 165.

Florence, son emprisonnement, sa fuite et sa condamnation, prouvent assez l'hostilité envers les Latins des Russes du seizième siècle, leur violente antipathie contre Rome. La théologie du Kremlin restait stationnaire : ni le mariage d'Ivan III avec Zoé Paléologue, par l'entremise du cardinal Bessarion, ni les ambassades mutuelles entre les papes et Vasili III, n'avaient modifié les dispositions des Moscovites; l'esprit byzantin, d'opposition et de haine, régnait toujours parmi eux; le métropolite Macaire en était lui-même animé, ses livres et ses procédés ne l'attestent que trop. Le concile de Trente se serait donc, dans tous les cas, heurté à Moscou contre les mêmes obstacles que le concile de Florence. A la sombre époque qui s'ouvre ici, toute proposition de ce genre devait être rejetée avec plus d'indignation que jamais. Ivan n'est plus, en effet, ce souverain jaloux du bonheur de son peuple, rachetant les errements du passé par des actions d'éclat; une profonde et funeste transformation l'a tout à coup rendu méconnaissable. A la suite d'un procès intérieur qui échappe à l'analyse, les plus coupables instincts de sa jeunesse se réveillent de nouveau dans le tsar, pleurant la mort prématurée d'Anastasie, déçu cruellement sur la fidélité des boïars, obsédé par la crainte de se laisser dominer. En proie à la méfiance, il éloigne ses meilleurs conseillers, le pope Sylvestre et Alexis Adachev. Peu à peu, tous leurs partisans sont également proscrits, des séides et d'indignes favoris les remplacent : un Basmanov, avec son jeune fils Fedor, sur lequel planent les plus sinistres soupçons, un Bielski, un Viazemski, un Vasili Griaznoï, un Maliouta-Skouratov. Tel est l'ignoble entourage d'Ivan depuis qu'il s'est livré tout entier à la débauche, aux orgies, aux massacres. Le Kremlin change d'aspect, on n'y voit plus,

au grand scandale des vieux Moscovites, que des festins bruyants, des mascarades, des danses lubriques. En même temps, une inconcevable fureur de destruction s'empare du cynique libertin, c'est comme un déchaînement de passions sanguinaires longuement comprimées, qui ne seront jamais plus assouvies; succombant aux remords, Ivan pratiquera des rites expiatoires, mais sa main reprendra sans cesse la hache pour frapper des victimes. Désormais la frénésie du sang, doublée d'un brutal mysticisme, sera le trait distinctif et saillant de cette terrible physionomie. Les premières exécutions qui remplirent Moscou d'épouvante se rapportent à l'année 1561, c'est-à-dire à l'époque où, ne se doutant de rien, Canobio faisait tous ses efforts pour pénétrer dans le pays.

S'il ne fallait pas s'attendre à de faciles succès auprès d'Ivan IV, il eût été également téméraire d'en espérer à la cour de Pologne. Ferdinand Ier favorisait, il est vrai, l'entreprise de tout son pouvoir, et Canobio semble avoir gagné sa confiance et mérité ses bonnes grâces. Déjà en allant à Vienne, l'envoyé pontifical s'était arrêté à Innsbruck, pour voir les cinq filles de l'empereur qui vivaient dans cette ville plutôt en religieuses qu'en princesses [1]. Il fut mis ensuite au courant des affaires délicates de famille qui se traitaient avec la Pologne, et resta avec Ferdinand en correspondance directe. Mais la protection impériale, à moins d'en user avec une extrême réserve, loin d'aplanir les difficultés, aurait plutôt éveillé les soupçons de l'ombrageux Sigismond. Les relations, souvent tendues entre les deux cours, l'étaient en ce moment plus que d'ordinaire : au vif déplaisir de l'empereur, un neveu de Sigismond aspirait à

1. Archives Borghèse, III, 117, C.

la couronne de Hongrie; Sigismond lui-même, dédaignant son épouse maladive, blessait cruellement les sentiments paternels de Ferdinand. Si quelqu'un pouvait triompher des résistances en Pologne, c'était le cardinal Hosius. Polonais et représentant pontifical, aussi bon patriote que dévoué au Saint-Siège, le rôle d'intermédiaire entre le pape et le roi lui revenait naturellement. Plein d'ardeur pour la réussite du projet moscovite, l'évêque de Varmie prit d'avance ses mesures : Canobio fut mis en rapport avec Martin Kromer, intime ami du cardinal, ambassadeur de Sigismond à Vienne, déjà interpellé par son maître sur l'incident diplomatique, que l'on croyait avoir pour objet la couronne royale d'Ivan. Après avoir pris connaissance des pièces relatives à la mission, Kromer fit au roi un rapport favorable et munit Canobio d'une lettre flatteuse de recommandation, où il fait l'éloge de sa prudence et de ses talents[1].

Vers la fin du mois de mai, Canobio arrivait à Cracovie, tandis que Sigismond activant les préparatifs de guerre se trouvait déjà à Vilna. De là une nouvelle complication : lorsque le roi de Pologne résidait dans la capitale de la Lithuanie, les diplomates étrangers ne pouvaient se rendre auprès de lui qu'avec une autorisation spéciale; à moins d'enfreindre l'étiquette, un retard de quelques jours semblait inévitable. Berardo Bongiovanni, évêque de Camerino et nonce du pape, devait résoudre le cas. Auparavant il avait opiné pour l'arrêt de rigueur et écrit dans ce sens à Vilna; mais une entrevue avec le chancelier Osiecki lui fit changer de langage, et bientôt la réponse de Vilna vint trancher la question. Après force invectives contre Moscou, on pro-

1. Zakrzewski, *Stosunki*, p. 43. Voir aussi Pogiani, II, p. 225, 258, 259.

mettait à l'envoyé romain le meilleur accueil; les outrages semblaient dissimuler une satisfaction réelle. En fait de conseils diplomatiques, le nonce insistait sur le silence à garder au sujet de l'approbation impériale, mesure fort sage que les dépêches de Kromer rendaient malheureusement inutile. Prévoyant en outre d'où viendraient les principales difficultés, Bongiovanni pourvut Canobio d'une lettre pour l'adversaire implacable de Moscou, Radziwill le Noir, dont l'influence allait croissant aux approches de la guerre et que l'on désirait ramener à la foi de ses ancêtres. Muni de ces instructions, l'envoyé romain partit pour Vilna, le 16 juin 1561. Un religieux dominicain l'accompagnait, les plus hardies espérances leur servaient de soutien et de guide. Le cardinal Hosius ne partageait pas ces illusions. En réponse à sa lettre sur la mission moscovite, Sigismond l'avait prévenu que la soldatesque encombrait les routes et que la guerre empêcherait peut-être les communications. Ce langage s'écartait singulièrement de celui d'Osiecki, les réticences calculées du roi et le déploiement des forces militaires inspiraient à Hosius l'appréhension que Canobio ne vît jamais les blanches murailles du Kremlin[1].

Toutefois on put un moment taxer ce scepticisme d'exagération. Si bienveillant, si cordial fut l'accueil du roi à Vilna que Canobio ne douta plus de son prochain départ pour Moscou[2]. Mais avant de se prononcer définitivement, Sigismond demanda un sursis de quelques jours, afin de consulter les sénateurs de Pologne et de Lithuanie. Ce délai devait être fatal, l'opposition y puisait de nouvelles forces contre un projet assez déplai-

1. Archives du Vatican, *Litt. princ.*, 1555-1565, p. 128, Hosius à Commendone, 17 juin 1561.

2. Theiner, *Vet. mon. Pol.*, II, n° DCCXL, p. 668.

sant par lui-même. En effet, les Polonais ne voyaient pas de bon œil Moscou sortir de son isolement et se rapprocher de l'Occident; l'immixtion de Rome paraissait redoutable aux Lithuaniens protestants; le roi, on l'a vu à l'occasion de Steinberg, se montrait personnellement hostile aux entreprises de ce genre ; à en croire le nonce, Canobio aurait été aussi pour quelque chose dans la fâcheuse issue de l'affaire. A peine arrivé à Vilna, dans les premiers jours de juillet, au lieu de se renfermer dans une réserve diplomatique, il se prodigua à l'ambassade d'Autriche et se tint à distance de Radziwill. En outre, il ne cachait pas ses sympathies pour la reine Catherine, c'était piquer au vif le frivole vieillard, au risque de se faire passer pour un agent de l'empereur. Radziwill sut admirablement tirer parti des circonstances, ses espions le tenaient au courant des démarches de Canobio; à son tour, délateur scrupuleux, il en informait le roi qui s'alarmait, tergiversait et ne savait plus que répondre. Un seul homme luttait avec succès contre le palatin de Vilna, c'était le vice-chancelier Padniewski, récemment promu à l'évêché de Cracovie, et partisan déclaré du projet romain. Radziwill comprit que, pour ébranler le roi, un coup de théâtre était nécessaire. Aussitôt il dépêche un courrier à Vienne où les amis complaisants ne lui manquaient pas, les nouvelles qu'on lui rapporte sont des plus compromettantes : Canobio aurait conféré longuement avec Ferdinand et reçu des instructions de sa part, il fallait s'attendre à un piège de l'empereur et se mettre en garde. Padniewski eut alors une audience orageuse à subir. Soupçonnant déjà une secrète entente entre Vienne et Rome, Sigismond accable de reproches le vice-chancelier. Celui-ci, sans se troubler, révoque en doute les renseignements puisés par des adversaires, à des sources suspectes, avec

un parti pris d'avance; il plaide si bien la cause qu'un nouveau courrier est expédié à Vienne, pour y prendre langue non plus auprès des amis protestants de Radziwill, mais auprès de Martin Kromer, représentant officiel du roi : la réponse fut naturellement rassurante.

Là-dessus de nouvelles discussions s'engagèrent à Vilna. Radziwill tenait bon : les souvenirs de Sigismond Ier, les anciennes difficultés diplomatiques, la position même de la Lithuanie, exposée au premier choc de Moscou, lui fournissaient de solides arguments. Padniewski insistait sur la nécessité de ne pas se brouiller avec Rome; la rupture aurait une fâcheuse influence non seulement sur la cause pendante de Bari et Rossano[1], mais aussi sur le sort de la religion en Pologne violemment attaquée par les hérétiques. En présence de ces avis contradictoires, l'embarras du roi allait croissant, de même que ses incertitudes : il n'eût voulu ni favoriser les Moscovites ou les Autrichiens, ni rompre ouvertement avec le Saint-Siège. Cependant une décision quelconque s'imposait de force : fatigué par un mois et demi d'attente au milieu d'une cour étrangère où l'inaction le menaçait d'ennui, Canobio désirait savoir à quoi s'en tenir. Le parti d'une prudence peut-être excessive l'emporta dans l'esprit du roi. Après avoir de nouveau consulté son entourage, il déclara formellement à Canobio, tout en protestant de son dévouement au Saint-Siège, ne pas pouvoir consentir au départ pour Moscou : jamais.

1. Bari, dans la Pouille, et Rossano, dans la Calabre, avaient été légués par Bona Sforza, non à son fils, mais au roi d'Espagne. Les réclamations du roi de Pologne aboutirent à un arbitrage de l'empereur Ferdinand, qui adjugea les duchés à Philippe II et une compensation pécuniaire à Sigismond.

en temps de guerre, les ambassadeurs étrangers ne traversent la Lithuanie, l'usage a acquis force de loi, les sénateurs en réclament énergiquement le maintien, ce n'est pas au roi de transiger. Le prétexte était spécieux, Canobio s'épuisa à le combattre, Sigismond resta inflexible. Si le passage est accordé à l'envoyé pontifical, disait-il à bout de bonnes raisons, on ne pourra guère le refuser au député des princes protestants, qui veulent aussi se mettre en rapports avec Moscou; et pareille concession déplairait au roi autant qu'au pape. Cette réponse rendait la discussion inutile.

Jaloux de prévenir à Rome le fâcheux effet de sa décision, Sigismond écrivit, le 10 septembre, au cardinal Farnèse, protecteur de Pologne, et, deux jours après, au pape lui-même pour les renseigner sur les motifs de sa conduite[1]. Tout en appuyant sur les coutumes du pays, il ne dissimule pas sa conviction personnelle que l'on n'aurait rien obtenu d'Ivan, que le tsar dont il connaît, disait-il, la rudesse, la barbarie, la haine contre les Latins, n'eût jamais envoyé d'ambassadeur à Trente. L'événement justifiait donc les appréhensions que le nonce avait manifestées dès le début. Aussi bien, chargé de tenir le cardinal Morone au courant des affaires du concile, il s'empresse d'excuser le roi et de faire valoir en sa faveur les circonstances atténuantes[2].

Canobio ne se montrait pas si conciliant. Il attribuait son échec, d'une part, à la funeste influence des protestants, en majorité au sénat de Lithuanie; d'autre part, à la timidité des défenseurs naturels d'un envoyé pontifical. Ces mots énigmatiques ne viseraient-ils pas Bongiovanni? Le fait est d'autant plus probable qu'entre

1. Pallavicini, II, p. 648.

2. Theiner, *Vet. mon. Pol.*, II, n° DCCVIII, p. 641; n° DCCXL, p. 668, 670.

le nonce et Hosius il y avait divergence d'opinion; fortement protégé par celui-ci, Canobio l'était peut-être moins par celui-là. Résigné, mais non convaincu, le mandataire de Pie IV partit, le 19 août, pour Kœnigsberg. Encore cette excursion faillit un moment être empêchée, de crainte qu'elle ne mît le voyageur sur la route de Moscou. Le résultat ne fut pas plus brillant en Prusse qu'il ne l'avait été en Pologne : si l'accueil du vieux duc Albert fut courtois, son refus d'assister au concile fut exprimé en termes durs et acerbes[1].

Quant au pape qui avait eu la première idée de la mission moscovite, n'y voyant qu'un devoir à remplir, il tenait surtout à décharger sa conscience. L'invitation au concile de Trente était une mesure générale; si l'on ne songeait pas à favoriser le souverain de Moscou, il n'y avait aussi aucune raison de l'exclure. Le cardinal Borromeo, écrivant au nom du pape, revient souvent sur les idées d'obligation, de responsabilité morale, avec un accent de pieuse sincérité qui tranche singulièrement sur le ton ordinaire des pièces diplomatiques[2]. Toute intention hostile contre la Pologne était tellement étrangère à cette démarche que le nonce avait été autorisé à empêcher le voyage de Canobio, si le roi Sigismond le désapprouvait.

Désormais l'incident était pratiquement clos, quelques explications diplomatiques s'en suivirent encore. Rome voyait avec peine le roi de Pologne trop facilement accessible à des soupçons mal fondés. Dans les premiers jours de janvier 1562, à l'occasion d'une audience à Lomja, le nonce crut devoir revenir sur ce sujet et dissiper les derniers vestiges d'une impression défavo-

1. Eichhorn, II, p. 53.

2. Archives du Vatican, *Litt. princ.*, 1555-65, p. 116, Borromeo à Commendone, 21 mai 1561.

rable; le pape lui-même certifia au roi que la mission de Canobio se bornait à l'invitation d'Ivan IV au concile de Trente et qu'elle n'aurait eu, pour la Pologne, que les plus heureuses conséquences. Tel n'était pas l'avis de Sigismond. Il se félicitait que Canobio n'eût pas entrepris ce voyage et déclarait n'avoir jamais eu de soupçons contre Rome, ni douté de la bienveillance pontificale, tout au plus l'Autriche lui avait donné de l'ombrage[1].

II

Si le roi de Pologne restait fidèle à sa politique, Rome n'abdiquait pas non plus ses vues sur Moscou. Au commencement de l'année 1560, parut devant Pie IV le nouveau représentant de Venise, Marc-Antoine da Mula. Ancien disciple de l'école de Padoue, initié aux secrets de la politique, il avait brillé à la cour de Charles-Quint et de Philippe II avant d'être nommé ambassadeur auprès du pape. L'habile diplomate eut bientôt conquis l'admiration générale, comme une rare et flatteuse distinction vint le prouver. Simple laïque, âgé déjà de cinquante-cinq ans, il est, à l'insu de la seigneurie, promu par le pontife à l'évêché de Vérone. L'infraction à la loi était formelle, la défense de recevoir des bénéfices ou des dons de la part des souverains étrangers ne souffrant pas à Venise d'exception. Après de longs pourparlers, Pie IV consentit à retirer sa nomination, mais il ne battit en retraite que pour revenir à la charge, et, le 26 février 1561, Mula fut créé cardinal. Là-dessus, grand émoi dans le palais ducal, la fière seigneurie ne laissait personne disposer de ses sujets, fût-ce même pour les élever au-

1. Theiner, *Vet. mon. Pol.*, II, n° DCCXL, p. 671, 678, 697; n° DCCXXV, p. 649; n° DCCXLIX, p. 713; Pogiani, II, p. 350; Bibl. du Vatican, fonds Ottoboni, 2417, p. 114.

dessus du vulgaire. Cette fois, les négociations échouèrent; en guise de représailles, on défendit aux Vénitiens de fêter le nouveau pourpré, l'ambassade de Rome passa à un autre titulaire, avec défense de fréquenter Mula. Malgré tous les efforts du pape pour faire oublier le passé et convaincre la seigneurie qu'il avait agi spontanément, celle-ci garda constamment rancune au transfuge. « Il est un homme faux et connu comme tel à Venise, disait hardiment Giacomo Soranzo à Pie IV, puisse-t-il ne pas trahir Votre Sainteté comme il a trahi sa patrie. » Souhait énigmatique ! « Quelle trahison, fit le pape, voudrait-il par hasard m'empoisonner ? » L'ambassadeur se retrancha dans de vagues affirmations sur la prudence de ses maîtres et leur dévouement au Saint-Siège, en laissant planer au-dessus du cardinal les plus graves soupçons. Ces artifices diplomatiques n'ébranlèrent pas la situation de Mula, le pape lui demandait des conseils et le comblait d'honneurs. Évêque de Rieti dès 1562, préposé trois ans après à la bibliothèque du Vatican, il s'occupait spécialement des affaires concernant le concile de Trente et la ligue anti-ottomane[1]. Or la place de Moscou était marquée au concile, l'armée du tsar eût été un puissant auxiliaire contre les Turcs, quoi d'étonnant si le cardinal vénitien porta ses regards de ce côté ? Sur ses instances, ou au moins, grâce à ses soins, une nouvelle mission fut décrétée.

C'était vers le mois de septembre 1561. L'échec de Canobio obligeait le Saint-Siège à compter avec les répugnances de la Pologne ; on se renferma donc prudemment dans un profond secret. Une entente préalable avec la seigneurie n'est guère admissible, Mula venant de tomber en disgrâce ; ses dépêches, d'ailleurs,

1. Cicogna, VI, p. 611 à 629, 742, 743; Albèri, IX, p. 156 à 160. Da Mula ou Mulla est aussi nommé Amulio ou Amulius.

ne renferment aucune allusion à ce sujet [1]. La cour de Rome hasardait l'entreprise à ses risques et périls ; un Vénitien la dirigeait, mais au nom du pape et sous ses auspices.

Dans ces conditions, l'envoyé pontifical devait être surtout un homme adroit et fertile en ressources. Le choix du cardinal se porta sur un de ses compatriotes attaché à son service, Giovanni Giraldi. Chose rare au seizième siècle, cet Italien savait le polonais et l'allemand ; son habileté linguistique semble avoir été la cause de son élévation. Le but principal de la mission était analogue à celui de la précédente. Giraldi devait présenter à Ivan la bulle de convocation au concile de Trente avec un bref de Pie IV qui n'est pas parvenu jusqu'à nous. Par contre, les instructions pontificales nous révèlent de curieux détails. L'empereur Ferdinand et le roi de Pologne sont tenus cette fois à l'écart ; on ne sollicite plus ni l'approbation de l'un ni l'appui de l'autre ; Giraldi, rendu secrètement à Moscou, mettra le tsar au courant de la situation. Des obstacles insurmontables ont arrêté en route un premier ambassadeur ; le pape s'est vu obligé d'expédier à la dérobée une personne de confiance, sans caractère officiel, sans présents à offrir. Les motifs légitimes d'invitation au concile ne manquent pas : importance de l'entreprise, bonnes dispositions présumées d'Ivan, nécessité de l'union vis-à-vis des Turcs. L'auteur des instructions ne doute pas du succès à la cour de Moscou, c'est la Pologne qui le préoccupe ; il suggère aux Russes de se déguiser et de se rendre par mer jusqu'en Hollande, d'où ils arriveraient facilement à Trente. Giraldi est autorisé, si sa présence est nécessaire, à rester dans le pays. L'avenir

1. Les registres de Mula conservés à Paris (Bibl. nat., fonds italien, 1345) sont également muets sur la mission moscovite.

plus éloigné est également prévu ; l'habile Vénitien recrutera quelques jeunes gens, qui viendront à Rome apprendre le latin et les rites de l'Église, après quoi le pape les renverra à Moscou pour y mettre leurs talents et leur science au service de la patrie.

Mais ce qui distingue spécialement ces instructions, ce sont les formules d'étiquette : Ivan est nommé roi, roi sérénissime, majesté. Ce détail ne manque pas d'importance. Aux yeux de Rome, le titre royal passait pour un puissant moyen de rendre le grand-kniaz docile au Saint-Siège; aussi est-on surpris de voir ces honneurs prodigués tout à coup, sans motif, sans concessions réciproques. L'anomalie est d'autant plus étrange, que les anciens formulaires reparaissent immédiatement dans les pièces suivantes. Les instructions de Giraldi sont donc, à ce point de vue, une exception unique dans leur genre. Est-ce à dire qu'elles ne sont pas authentiques ? Les dossiers officiels qui les renferment n'admettent pas cette hypothèse, mais n'expliquent guère les singularités de la rédaction [1].

Quel a été le succès de cette mission? Plus fortuné que Canobio, Giraldi a-t-il pu pénétrer jusqu'à Moscou? Lui-même a conté ses aventures à Possevino, lorsque celui-ci, envoyé par Grégoire XIII auprès d'Ivan IV, s'arrêta pour quelques jours à Venise. Laissons la parole au célèbre jésuite : « Ainsi encore, écrit-il au cardinal de Côme, un certain Giovanni Geraldi (*sic*), surnommé Marinella, qui, tout Vénitien qu'il est, sait les langues allemande et polonaise, est venu me trouver et me raconter que du temps de Pie IV il a été envoyé à

1. Tourguénev, I, p. 181, n° CXLI ; Archives du Vatican, *Polit.*, CXXIX, p. 232 ; Archives de la Propagande, *Scritt. orig...* 1705. — D'aucuns font passer Giraldi pour un prêtre : ils ont faussement interprété l'abréviation de *messer* dans le sens de *monsignor*.

Moscou par le cardinal da Mula, sur l'ordre de Sa Sainteté; mais que ni les Polonais ni le roi Sigismond ne voulurent d'aucune manière lui accorder le passage, de crainte peut-être que le Siège apostolique ne mît ainsi quelque frein à la Pologne. Il revint alors sur ses pas pour prendre le chemin de la Livonie, mais ne pouvant pénétrer plus avant à cause de différents obstacles, il fut obligé de rentrer en Italie, ainsi qu'il en était arrivé au sieur Alessandro (*sic* au lieu de Giovanni) Canobio qui, dans le même but, avait été envoyé autrefois dans ces régions[1]. »

Telle est en résumé l'histoire de la mission de Giraldi. Quant aux détails, la correspondance diplomatique de l'époque n'en a conservé que des lambeaux. Bien que ses instructions remontent à l'année 1561, le nom de Giraldi ne se retrouve qu'en 1564 sous la plume du nonce de Pologne, Commendone. A sa grande surprise, il apprend un jour qu'on a intercepté un pli avec des dépêches chiffrées, et un bref du pape à Ivan IV. Giraldi, porteur de ces messages, emprisonné d'abord, puis relâché, prétend que toute la correspondance est entre les mains du roi, et refuse de s'expliquer ultérieurement. Sigismond paraît profondément blessé; les partisans des nouvelles idées exploitent l'incident; Commendone lui-même est mystifié, et, dans sa dépêche du 3 janvier 1564, il insinue au cardinal Borromeo le désir d'être mis au courant de l'affaire. La réponse qui devait contenir de précieuses révélations ne nous est pas parvenue. Trois mois après, le 5 avril, le nonce revient sur le même sujet pour confirmer les renseignements déjà donnés. C'est à l'archevêque de Gnesen, Uchanski, que le roi fait ses confidences. Commendone se sert du

1. *Bathory et Possevino*, p. 53. Giraldi portait le surnom de Marinella ou Marendella.

même intermédiaire pour affirmer de nouveau la sincérité du pape, et il ajoute dans sa dépêche : « Quant à moi, je ne vois pas grand mal à ce que le roi se persuade que le Siège apostolique pourrait un jour entrer en négociations avec Moscou, et peut-être cette affaire ne serait-elle pas à négliger complètement [1]. » Le nonce avait des raisons pour tenir ce langage; le scandale du divorce royal était à craindre; les plus dangereux sectaires se multipliaient impunément : afin de réagir efficacement, un point d'appui hors de la Pologne n'eût pas été inopportun.

A partir de cette époque, la correspondance de Commendone est muette sur le projet de mission moscovite, ce qui permet de supposer qu'il n'y eut pas de conséquences fâcheuses. Du reste, avec la dissolution, en 1563, du concile de Trente, l'objet principal des négociations avait disparu de lui-même. Quant à Giraldi, la malchance le poursuit. La même année 1564, après avoir échappé aux prisons de Pologne, il se laisse encore prendre à Venise. Dans l'intervalle entre ces deux aventures, il semble avoir été à Rome et reçu de nouvelles instructions de Mula. Cette seule circonstance le rendait suspect à la seigneurie; les soupçons s'accrurent lorsqu'on le trouva muni d'un bref pontifical et d'une note rédigée par le cardinal vénitien. Les sénateurs remirent au nonce la pièce romaine, en protestant d'avoir respecté le sceau du secret, mais la note devint entre leurs mains un terrible grief. Une enquête fut ordonnée; on parla de poison et de poignards, d'une conjuration ourdie par Mula. Malgré ces bruits sinistres, Giraldi sortit sain et sauf des mains de la justice. Nous le retrouvons à Venise, en 1580, honoré de la confiance

1. Tourguénev, I, n° CXLV, p. 199, 202.

du sénat et traduisant des messages russes [1]. L'année suivante, il fait à Possevino le récit mentionné plus haut, après quoi son nom s'éclipse de l'histoire. L'idée d'un rapprochement avec Moscou ne disparaît pas avec lui ; une nouvelle tentative a lieu sous Pie V.

III

Les missions de Canobio et de Giraldi se rattachent exclusivement au concile de Trente ; on réservait toutes les autres questions pour ces grandes assises de la chrétienté. En 1570, nous rentrons dans l'ordre d'idées, pour ainsi dire, traditionnel à l'endroit de Moscou. Les projets de Léon X, d'Adrien VI, de Clément VII reparaissent à nouveau et presque sous les mêmes formes.

Pie V était l'homme providentiel qui devait, le premier, ébranler la puissance menaçante des Osmanlis. Élevé dans la suite à l'honneur des autels, il a été, durant sa vie, le type du moine couronné de la tiare pontificale. La jeunesse de Michel Ghislieri se passa dans la solitude du cloître, où l'austère discipline et de sérieuses études donnèrent à son caractère une trempe virile et à ses idées une teinte profonde d'ascétisme. Les ministères qu'il eut ensuite à exercer, soit comme religieux dominicain, soit comme cardinal, et qui le mettaient souvent en contact avec les hérétiques au tribunal de l'Inquisition, ne firent que développer les deux traits saillants de sa remarquable personnalité. La même empreinte se retrouve encore chez le pontife. D'une piété angélique au pied des autels, il ne recule

1. Archives d'État de Venise, *Cons. de' Dieci, Secr.*, VIII, p. 12, 23 août 1564 ; *Bathory et Possevino*, p. 32. Les bruits d'empoisonnement qui coururent à cette occasion expliquent le dialogue, cité au début, entre Pie IV et Soranzo.

pas devant les rigueurs nécessaires au maintien de la discipline et à la sauvegarde de la foi; aux progrès croissants de l'islamisme, il oppose une ardeur guerrière et presque juvénile, qui étonne dans un vieillard couronné de cheveux blancs, brisé par d'atroces souffrances.

Les flammes qui avaient consumé l'arsenal de Venise étaient à peine éteintes et la reine de l'Adriatique se remettait lentement de ce désastre; en Espagne, les Maures de Grenade exerçaient encore de sanglantes représailles contre leurs maîtres, lorsque des bruits de guerre et d'invasion se répandirent dans le monde chrétien qu'effrayait encore l'ombre de Suleyman. Ce fameux capitaine avait reculé les frontières de son empire à l'Est jusqu'à la forteresse de Van, à l'Ouest jusqu'à Belgrade et Gran; au Midi, il avait rattaché à la Porte les États barbaresques. Ses talents militaires lui survivaient encore dans la personne du grand-vizir Mohammed-Sokolli, originaire de Bosnie, qu'il avait légué à son fils. Le sultan Sélim II lui-même n'était pas si adonné aux plaisirs énervants du harem qu'il n'eût des éclairs de courage et des velléités de conquête. C'était surtout l'île de Chypre avec son ciel d'azur, sa luxuriante végétation, ses vins délicats, son huile et son miel, ses mines d'alun, de sel, de cuivre, ses pierres dures et précieuses, qui formait depuis longtemps l'objet de ses convoitises. Elles avaient été éveillées, paraît-il, par un Juif portugais, Joseph Nassy, déjà élevé au rang de duc de Naxos sans que sa folle ambition fût encore satisfaite. Il prodiguait au sultan les ducats de Venise et même, en dépit du Coran, les meilleurs vins de Chypre, avec des paroles flatteuses, des projets séduisants, se promettant tout bas de se tailler un royaume dans la conquête ottomane. Sélim se laissa convaincre. Il avait pacifié la Hongrie et

comprimé la révolte dans l'Yémen. Lorsqu'il apprit que les flammes ravageaient Venise et que le sang coulait en Espagne, il crut le moment opportun pour la guerre et fit valoir ses futiles réclamations au sujet de Chypre. La république de Saint-Marc, maîtresse de l'île depuis 1489, n'eut pas de peine à en faire justice. Mais l'heure n'était plus aux pourparlers, les voies de fait succédèrent aux menaces : le 13 janvier 1570, le baile de Constantinople, Marc-Antoine Barbaro, est arrêté, les navires vénitiens, mouillés dans les ports turcs, sont mis en séquestre; les fameux corsaires levantins paraissent dans la Méditerranée et les brigands sur les frontières de la Dalmatie. Désormais le doute n'était plus possible, les Turcs déclaraient la guerre à la seigneurie.

Cet événement jeta partout l'épouvante et l'effroi. Le siège de Malte, avec ses cruelles représailles, vivait encore dans tous les souvenirs, et voici que le croissant se montrait de nouveau à l'horizon. Le danger était commun et personne ne pouvait prévoir les conséquences d'une guerre malheureuse, ni fixer des limites aux conquêtes d'un ennemi qui avait juré la destruction du christianisme. Il fallait donc organiser promptement la défense; l'initiative en revenait au chef suprême de la chrétienté, car ce n'était pas une simple lutte de nation à nation qui s'engageait : le croissant se dressait contre la croix, et Mahomet disputait à Jésus-Christ l'empire du monde. Pie V ne faillit pas à sa mission. La pensée d'une ligue universelle contre les Turcs le préoccupait depuis longtemps et, dès les premiers jours de son pontificat, il en avait fait le point de départ de ses combinaisons politiques. A l'approche du danger, il redoubla d'activité, cherchant des alliés, armant des galères à ses frais, faisant appel à tous les dévouements. Nous ne suivrons pas le pontife dans ses multiples négociations

avec la plupart des princes d'Occident, voire avec quelques souverains orientaux, dans le but de rallier les uns et les autres sous le même drapeau contre les Osmanlis. Il s'agit, dans l'espèce, des rapports de Pie V avec Moscou, dont les origines remontent à la même source, c'est-à-dire au projet de guerre contre les Turcs.

Dans le rapprochement, sur ce terrain, du pape avec le tsar, il n'y a rien qui doive étonner. Le danger était si pressant et la cause d'un intérêt si général, qu'en dehors du monde ottoman on pouvait chercher partout des points de contact, avec l'espoir légitime d'en trouver. Par une étrange coïncidence, Venise prenait le même chemin à la même époque. Sur la foi de l'émigré hellénique Malaxo, le conseil des Dix se flattait d'organiser un soulèvement dans la Morée; le patriarche de Constantinople devait être initié à ces menées secrètes. Pour parvenir jusqu'à lui, le nonce de Pologne fut prié, à titre d'ancien ami, de lui envoyer les dépêches vénitiennes par l'entremise du « roi de Moscou », que l'on engageait aussi à prendre les armes contre les Turcs. Cette correspondance n'arriva jamais à sa destination[1]. On avait d'ailleurs à Rome une idée très favorable des Moscovites et de leur souverain. Les négociations de 1550-51 légitimaient de belles espérances; à deux reprises, des mandataires pontificaux avaient ensuite essayé de pénétrer jusqu'au Kremlin, mais chaque fois le roi de Pologne avait suscité des obstacles insurmontables. Ainsi rien n'avait modifié l'impression produite par les avances de Steinberg, bien qu'on ne sût pas au juste, Pie V l'avouera tout à l'heure, à quoi s'en tenir ni sur l'authenticité de l'ambassade, ni sur la valeur des propositions russes.

1. Romanin, VI, p. 287; Lamansky, p. 077 à 082, nos 22 à 26; Archives d'État de Venise, *Lett. di amb. in Pol.*, 1570-1601, busta 18, lettres de Portico des 14 et 15 juin 1570.

Les plus récentes relations officielles ne dissipaient guère ces illusions. Le nonce de Pologne, Giulio Ruggieri, de retour à Rome en 1568, écrivait dans son rapport que le tsar, hostile aux luthériens, accepterait peut-être avec moins de répugnance l'union avec le Saint-Siège, si l'on parvenait à lui en exposer les principes. Quant à la politique, Ruggieri ne cachait pas au pape l'animosité qui régnait entre les Polonais et les Moscovites; une paix solide et durable lui paraissait impossible, tout au plus pouvait-on espérer une trêve de quelques années[1].

Ces circonstances dans leur ensemble frappèrent l'esprit éminemment pratique de Pie V; elles indiquaient le but à atteindre et la marche à suivre. Aussi, le nouveau nonce, Vincent del Portico, fut-il chargé de réconcilier Ivan IV avec Sigismond-Auguste, le pape devant accréditer, au besoin, un ambassadeur à Moscou pour activer l'entente cordiale, en vue d'une alliance contre les Turcs[2]. Bientôt la guerre de Chypre vint donner à ce projet une poignante actualité, et au pape l'occasion d'en faire l'objet non plus d'un avis quelconque, mais d'une négociation diplomatique. De nouvelles et plus pressantes instructions furent envoyées au nonce de Pologne, intermédiaire d'office pour les affaires moscovites. L'âme de Pie V s'y reflète tout entière avec sa candeur, son énergie et son zèle. Le pape désire, si c'est possible, que Portico se rende lui-même à Moscou, qu'il expose franchement au tsar l'état des choses : les ambassades d'Ivan, sous le pontificat de Paul III et de

1. *Relacye nunc.*, I, p. 203, 208.

2. Archives du Vatican, *Polit.*, XXXIII, p. 33, *Instruttione à Portico*, 1568. Originaire de Lucques, Portico revint à Rome en 1573; il fut nommé archevêque de Raguse en 1575, et gouverneur d'Anagni en 1586, après avoir résigné son diocèse. Farlati, VI, p. 245.

Jules III, ont laissé à Rome le meilleur souvenir[1]; les négociations ayant été brusquement interrompues, le pontife désire savoir si les ambassadeurs étaient dûment autorisés et si le souverain persiste dans les mêmes sentiments. Successeur de saint Pierre, désireux du salut des âmes, il est prêt, de son côté, à envoyer des évêques et des prédicateurs à Moscou. Par mesure de prudence, le nonce est averti de ne parler de religion qu'en termes vagues, sans aborder la controverse, à moins que le tsar lui-même ne manifeste des doutes sur la primauté romaine, le purgatoire, la procession du Saint-Esprit, la vision immédiate de Dieu après la mort : on supposait Ivan beaucoup plus subtil théologien qu'il ne l'était en effet. Par contre, il fallait exposer en détail le projet de ligue contre le Grand-Turc, réveiller l'espoir d'arracher la Terre-Sainte à « ce chien et cruel tyran », rappeler l'alliance ébauchée entre Rome, Venise et l'Espagne, engager le tsar à attaquer les Osmanlis l'année suivante, de concert avec l'empereur et le roi de Pologne, favorisant ainsi, par une puissante diversion en Hongrie, les opérations des flottes chrétiennes dans la Méditerranée. Le post-scriptum portait en chiffres : « D'après ce que Sa Sainteté a entendu, le Moscovite a exprimé le désir d'obtenir les grâces et privilèges suivants : le titre royal, des prêtres pour instruire ses peuples dans les rites romains, des artistes et quelques autres choses encore; si tout cela est vrai, Son Altesse pourra bien se le rappeler. » Une lettre à Ivan accompagnait les instructions : les mêmes idées y reviennent sous une autre forme et dans l'ordre inverse, la guerre figure au premier plan[2]. Les incertitudes du pape sont comme un

1. Allusion à Steinberg, qui a été à Rome sous Jules III. Il ne reste, que je sache, aucun vestige d'ambassade du temps de Paul III.

2. Voir les instructions de Portico dans *Rome et Moscou*, p. 140,

écho lointain des doutes provoqués jadis par l'ambassade de Steinberg. Pour convaincre Ivan, mieux eût valu lui parler de l'infatigable Sokolli qui, renonçant à percer l'isthme de Suez, s'était rabattu, l'année dernière, sur la jonction du Don avec le Volga, opération stratégique des plus redoutables pour Moscou.

En recevant les dépêches pontificales, le nonce de Pologne dut être frappé d'étonnement, pour ne pas dire de stupeur. Mieux renseigné sur les affaires de Moscou qu'on ne pouvait l'être en Italie, il ne se dissimulait probablement pas qu'il y avait des abîmes entre les hypothèses romaines et la réalité. Si jamais auparavant le tsar n'avait ressenti le vif désir qu'on lui prêtait gratuitement de s'unir à l'Église romaine, en 1570 il était moins encore dans les dispositions requises pour une démarche de ce genre. Loin d'être un phénomène transitoire, l'étrange transformation de 1561 avait passé à l'état de mal chronique et persistant. Oubliant qu'il avait juré d'être le père de son peuple, le vainqueur de Kazan et d'Astrakhan était devenu le type achevé du tyran, mais du tyran taillé à l'antique, qui n'a plus l'horreur du sang et qui se complaît dans les instincts sauvages. Les historiens russes ont en vain essayé de tracer le portrait de ce monstre, il eût défié le burin de Shakespeare. Doué d'une constitution robuste, Ivan se livrait impunément aux plus coupables excès, étouffant ses remords dans une dévotion hypocrite ; et ce bizarre accouplement de piété et d'infamies, d'oraisons et de crimes, jette une lueur à la fois rebutante et sinistre sur cette époque désastreuse. En 1564, un singulier expédient fut mis en œuvre pour revêtir des formes de la légalité les abus du pouvoir. Au commencement de l'hiver, le tsar

n° V ; la lettre à Ivan, du 9 août 1570, dans Theiner, *Vet. mon. Pol.*, II, p. 748, n° DCCXCVI.

quitte brusquement Moscou, emmenant avec lui sa famille ainsi qu'une partie de ses trésors, et il fait déclarer publiquement qu'il n'est plus en état de gouverner le pays : les boïars sont des traîtres qui rançonnent les provinces et mettent la patrie aux enchères; veut-on sévir, le clergé intervient en faveur des coupables; pour échapper à cette alternative, l'exilé volontaire s'en va « où Dieu lui montrera le chemin ». A cette nouvelle inattendue, Moscou fut glacée d'épouvante. Ce n'était pas que le farouche despote laissât des regrets après lui, mais il y avait à craindre, en pleine hostilité avec la Pologne, l'oligarchie des boïars, et, tyran pour tyran, mieux valait en avoir un seul que plusieurs. L'élite de la capitale, clergé en tête, se rendit à la Sloboda Alexandrovskaïa[1], où Ivan s'était réfugié, et le supplia de reprendre les rênes du gouvernement. Le tsar, se laissant toucher par les prières et les larmes, retira son abdication éphémère, à condition qu'il pourrait dorénavant châtier à son gré les coupables, confisquer leurs biens, livrer leurs têtes au bourreau, sans que personne eût le droit de réclamer. Ces paroles insidieuses étaient grosses de massacres pour un prochain avenir. Ainsi s'établissait officiellement le régime autocratique, dont Pierre Ier fera plus tard, en le développant, un vaste et puissant organisme et qui traverse de nos jours une crise décisive. En s'engageant dans cette voie, les boïars, le clergé, les élus de la nation, brisèrent soudainement avec un passé séculaire; bientôt ils eurent à s'en repentir.

Investi de ses nouveaux pouvoirs, Ivan revint à Moscou, le 2 février 1565, et se hâta de faire passer dans les faits les concessions obtenues à la Sloboda. C'est alors

1. Aujourd'hui Alexandrovsk, dans le gouvernement de Vladimir.

que parut la tristement fameuse *opritchnina* : le pays fut divisé en deux parties inégales; la plus grande, appelée *zemchtchina*, fut confiée au gouvernement des boïars sous la haute surveillance d'Ivan; le tsar se réservait personnellement la partie plus petite, composée de quelques quartiers de Moscou, d'un nombre restreint de villes secondaires, c'était l'*opritchnina*. Tous les suspects en furent chassés avec femmes et enfants au plus fort de l'hiver, on leur promit ailleurs des terres équivalentes à celles qu'ils étaient sommés d'abandonner. Trois cents hommes des plus sanguinaires, rompus à tous les vices, résignés aux turpitudes, furent choisis entre les *opritchniki* pour composer l'entourage du tsar. Les satellites se montrèrent dignes du maître : ils devinrent ses compagnons de débauche et ses exécuteurs de hautes œuvres. Le sombre et mélancolique palais de la Sloboda, non loin de la capitale, était la résidence ordinaire du chef de l'opritchnina et de ses principaux membres. Là s'offrait aux regards des Moscovites un singulier spectacle : sous l'égide de la majesté souveraine, les dehors de la vie monastique abritaient des horreurs. Ivan formait avec les siens une *bratia* ou communauté religieuse, dont il était lui-même l'hégoumène. Vêtus de la bure monacale, on les voyait, de jour et de nuit, se rendre à l'église pour y chanter gravement les longs offices du rite oriental; le tsar sonnait des cloches, dirigeait les chantres, multipliait les prostrations au pied des images; à certaines heures, ils se réunissaient tous à la table commune où régnait un lugubre silence, interrompu seulement par la lecture des vies de saints. Si ces moines improvisés subissaient sans murmure cette contrainte, c'est qu'ils comptaient sur la revanche : le reste du temps se passait en exécrables orgies, auxquelles succédaient l'application de la torture aux

inculpés et, le plus souvent, leur exécution avec tous les raffinements d'une cruauté sauvage. La soif du sang tourmentait le tsar : les délateurs ne suffisaient pas pour découvrir des coupables, les bourreaux se fatiguaient à égorger des victimes, mais rien ne touchait le cœur désormais endurci du sanguinaire hégoumène, il ordonnait des prières pour les innocents massacrés sous ses yeux, et reprenait les tortures. L'année 1570 est restée surtout mémorable dans les fastes de l'opritchnina. A cette époque se rapportent les scènes lamentables de Novgorod. Cette cité, naguère florissante, fut faussement accusée de tramer un complot avec les Polonais, aussitôt sa perte et sa ruine furent décidées. Ivan se met en campagne contre elle, la terreur précède sa bande infâme d'opritchniki; à l'arçon de leurs selles flottent suspendues des têtes de chien et des balais, armes parlantes, car ces étranges chevaliers doivent mordre les coupables et balayer les traîtres; de sanglantes étapes marquent leur chemin, ils ne laissent derrière eux, à Tver surtout, qu'un pays dévasté. En proie à d'indicibles angoisses, Novgorod reçoit cependant son souverain avec tous les signes extérieurs du dévouement et de la soumission, hommage inutile ! elle n'échappera pas à son triste sort. On y érige un simulacre de tribunal, qui condamne sans appel et juge sommairement. Cette procédure paraît encore trop compliquée : le plus souvent les arrêts de mort sont lancés avec un arbitraire révoltant; des groupes d'individus, parfois des familles entières sont précipités dans le Volkhov, dont les flots saturés de sang repoussent les victimes. Cette dernière chance de salut est encore enlevée aux infortunés Novgorodiens : les opritchniki circulent en bateaux et achèvent avec le fer les moribonds qui surnagent. L'affreuse hécatombe dure cinq longues semaines, après quoi la

ville est livrée au pillage. Plus de dix mille hommes, dit-on, y périrent dans divers genres de supplices. Quant au tsar avec sa bande, après avoir assouvi leur fureur, ils reprirent, chargés de butin, le chemin de la Sloboda.

Tel était l'homme auquel Portico devait porter, de la part du pape, des paroles de conciliation religieuse et des propositions d'alliance anti-ottomane : mission d'autant plus ingrate qu'au lieu de lancer ses armées contre les Turcs, Ivan préférait négocier paisiblement avec eux. A la suite des incursions hostiles occasionnées par les projets stratégiques de Sokolli, Novosiltsov était envoyé, en 1570, à Constantinople porter plainte au sultan et déclarer que le tsar n'est pas ennemi de l'Islam. Ivan lui-même écrivait à Sélim que les musulmans jouissaient à Moscou d'une parfaite liberté et proposait de maintenir les bons rapports établis par Bayezid.

En présence de ces difficultés, avec des instructions si peu conformes à l'état réel des choses, que devait, que pouvait faire le nonce? Diplomate, il avait à renseigner son souverain et à l'éclairer sur la situation; serviteur dévoué, tout au plus pouvait-il faire preuve de bonne volonté, en essayant d'exécuter les ordres reçus. Il fit l'un et l'autre. Aussi lui sommes-nous redevables d'un dossier en règle sur Ivan, dont il sera question tout à l'heure, dès que nous aurons esquissé les démarches du nonce auprès de Sigismond.

L'approbation royale à obtenir était une condition préliminaire, mais indispensable. Il fallait traverser la Pologne pour pénétrer jusqu'à Moscou; l'usage voulait qu'on tînt les Polonais au courant des négociations poursuivies avec leurs voisins; cette fois, l'affaire était doublement délicate. Sigismond avait depuis longtemps remis dans le fourreau l'épée de Varna, le petit-neveu de Ladislas était dans les meilleurs termes avec le Juif

tout-puissant du Bosphore, Joseph Nassy; l'idée d'une guerre contre les Turcs n'avait aucune chance de faire fortune en Pologne. Les difficultés s'aggravaient, sitôt que le tsar de Moscou devait être invité à entrer dans la ligue générale; le cours des années n'avait pas, à cet égard, dissipé les appréhensions de Sigismond, tout en laissant de fortes empreintes sur sa physionomie. Le fastueux souverain qui avait si souvent brillé dans les riches costumes nationaux aux étoffes bigarrées, aux ceintures étincelantes de pierreries, ne portait plus que des habits de couleur sombre, ses appartements étaient aussi tendus de noir, comme pour mieux encadrer la tristesse qui le dévorait. Après le départ pour l'Autriche de sa troisième femme qu'il poursuivait d'une mortelle antipathie, retiré le plus souvent à Knyszyn, usé avant l'âge, tourmenté de la goutte, entouré d'ignobles créatures, il cherchait des consolations et ne trouvait pas le bonheur. Cependant l'année 1569 avait été témoin d'un triomphe pacifique des plus mémorables : à la diète de Lublin, la Lithuanie s'était réunie à la Pologne, mais l'importante forteresse de Polotsk restait encore aux mains d'Ivan IV. Sigismond ne pouvait se faire à cette idée; « roi du lendemain », s'il tardait à déclarer la guerre, il n'en restait pas moins invariablement hostile à Moscou. Ainsi, en 1570, à la seule nouvelle que des Vénitiens se dirigeaient vers la frontière russe, il déploya une surprenante activité pour les faire arrêter, de crainte qu'avec eux le progrès ne pénétrât à Moscou[1]. Malgré ses tristes habitudes, au milieu d'une cour dépravée et frivole, le dernier Jagellon avait gardé les dehors de la dignité, la courtoisie des manières. Aussi réservé dans les paroles qu'irrésolu de caractère, il ne

1. *Bibl. ord. Krasinskich*, I, p. 345 à 353, nos CCLXXIV et suivants.

tranchait pas les questions dans le vif et préférait s'en tenir aux ménagements diplomatiques, surtout vis-à-vis de Rome. Initié aux desseins de Pie V, il n'opposa pas constamment des fins de non-recevoir aux instances pontificales, il y eut des fluctuations dans ses réponses, mais lorsqu'elles étaient favorables, il les entourait de clauses qui rendaient les concessions parfaitement illusoires.

Le nonce possédait la confiance du roi. Il semble même avoir été mieux noté à Varsovie qu'à Rome; toujours est-il qu'il n'obtint pas le chapeau de cardinal, demandé en sa faveur par la Pologne. Lorsqu'il fit ses premières ouvertures au sujet de Moscou, Sigismond-Auguste les accueillit avec bienveillance : il déclara qu'il consentirait à l'envoi d'un nonce pontifical auprès d'Ivan, pourvu que ce nonce fût Portico lui-même ou toute autre personne digne de la même confiance; que la question religieuse fût l'unique objet de la mission; qu'il y eût quelque espoir de la conversion d'Ivan et que tout se passât dans le plus profond secret. De pareilles conditions ne voilaient qu'à grand'peine un refus péremptoire. Aussi, interpellé par le cardinal Hosius, son représentant à Rome, il ne lui cacha pas le fond de sa pensée et se servit même, pour la mieux expliquer, d'une piquante comparaison. Le 23 mai 1571, Sigismond écrivait à Hosius que, de l'avis de son conseil, il ne pourrait accorder au nonce pontifical les passe-ports pour Moscou, pas même en temps de trêve. Deux motifs l'engageaient à prendre cette résolution : le barbare Ivan n'en deviendrait que plus fier et plus intraitable, s'il voyait des personnages étrangers arriver au Kremlin; la conversion des Moscovites, malgré tous ces efforts, resterait à l'état de chimère. C'était dire, en d'autres termes, que le pape n'y gagnerait rien, tandis que le roi de Pologne y perdrait

quelque chose. Il ajoutait qu'un Russe est plus difficile à convertir qu'un Juif, quoique l'entêtement des enfants d'Abraham soit proverbial; dès lors, comment se flatter de ramener, d'un seul coup, toute la nation au bercail? Un apologue à l'adresse du pape servait de conclusion : le roi exprimait la crainte que « n'importe qui » n'eût le sort du chien d'Ésope lâchant la proie qu'il tient sous la dent pour s'emparer de l'ombre reflétée dans les eaux. La morale de la fable se laissait deviner : favoriser Moscou c'eût été se brouiller avec la Pologne. Le cardinal Hosius était mieux que personne en état de saisir l'allusion, mais beaucoup trop discret pour divulguer des confidences de ce genre, la lettre royale resta probablement ensevelie dans son portefeuille. Il y eut toutefois de part et d'autre de nouvelles démarches, dont un seul document a conservé le souvenir. Une ligue contre les Turcs avait été formellement conclue, le 25 mai 1571, entre Pie V, Philippe II et le doge de Venise, — c'était la treizième depuis la fondation de l'empire ottoman, — une clause spéciale stipulait que le même traité pourrait s'étendre à tous les princes chrétiens. Le pape s'en prévalut pour inviter le roi de Pologne à s'unir aux nouveaux croisés. Celui-ci hésitait à prendre lui-même les armes et ne voulait pas qu'on enrôlât son rival du Nord. Mais se ravisant il écrivit au pontife, le 3 septembre 1571, qu'il donnerait son concours à l'expédition d'un nonce à Moscou pourvu qu'on observât les conditions primitives, que la foi et non la guerre fût l'objet de la mission et qu'on lui garantît les pieuses dispositions d'Ivan. Le roi se rappelait des clauses que lui avait inspirées une prudence de serpent, il oubliait que son secret avait été dévoilé dans sa propre lettre à Hosius.

Ces déclarations équivoques laissaient croire que Portico jouissait de son entière liberté d'action. Il devait.

par conséquent, donner signe de vie, d'autant plus que ses lenteurs faisaient à Rome une impression pénible; le vice-chancelier Krasinski se crut même obligé, à un moment donné, de plaider la cause du diplomate pontifical et d'affirmer hautement sa bonne foi dans l'affaire de Moscou [1]. Les instructions romaines lui laissaient une certaine latitude : avant de se rendre lui-même auprès du tsar, il était autorisé à envoyer des émissaires pour sonder le terrain. C'était le plus sage et le seul parti à prendre : Portico avait déjà dirigé un ecclésiastique sur Moscou, le 10 mai 1571, après s'être mis en rapports avec les ambassadeurs russes en Pologne. Il en dépêcha encore un second vers la fin du mois de juillet [2]. Les détails de cette double mission ne nous sont pas parvenus, on ignore jusqu'aux noms des messagers; il est même assez probable qu'ils n'ont pas réussi à accomplir leur voyage. Quoi qu'il en soit, le nonce n'en continuait pas moins ses préparatifs pour l'ambassade moscovite. Ainsi on faisait alors beaucoup de bruit autour de la discussion théologique d'Ivan avec Rokita, ministre des Frères bohèmes, qui avait accompagné l'ambassade polonaise à Moscou, en 1570. Le tsar aimait, en effet, à étaler son érudition biblique, et il avait saisi l'occasion pour faire une apologie plus prétentieuse que savante de la foi orthodoxe. A l'issue du débat, il y eut, de part et d'autre, échange d'écrits dogmatiques : Wengierski affirme avoir vu lui-même le livre élégamment relié que le tsar avait remis à Rokita. En attendant, la presse divulguait les détails de la discussion qui avait eu lieu au Kremlin. Le nonce crut que peut-être on pourrait en tirer parti, l'étrange récit fut traduit du russe en polo-

1. *Bibl. ord Krasinskich*, III, p. 41, n° XXXVIII; p. 151, n° CXXVI; p. 165, n° CXXXVIII.

2. Theiner, *Vet. mon. Pol.*, II, p. 773; Catena, p. 185.

nais, et du polonais en latin. En même temps parut une réfutation de la profession de foi protestante rédigée à Sandomir, que des malveillants faisaient passer auprès d'Ivan pour un symbole catholique. Les préoccupations religieuses et littéraires n'absorbaient pas tellement le nonce qu'il n'eût des loisirs pour les soins matériels : les voitures de voyage, les litières et autres accessoires ne furent pas oubliés[1].

Ces frais de préparatifs manifestaient au grand jour la promptitude du serviteur à obéir à son maître; le diplomate ne se montrait pas moins empressé de renseigner dûment sa cour. Une bonne fortune rendit ce dernier rôle plus facile que l'autre. Pendant que le nonce cherchait des nouvelles sur Ivan, un soldat d'origine poméranienne, nommé Albert Schlichting, prisonnier à Moscou depuis sept ans, trouva le moyen de s'échapper et s'en vint en Pologne où ses premiers moments de liberté furent consacrés à fixer ses souvenirs sur le papier. Attaché au service du médecin italien d'Ivan, Arnoldo, il avait beaucoup vu par lui-même, beaucoup entendu et il ne se sentait pas en veine de réticences. Son prolixe mémoire de soixante-cinq grandes pages, dédié à Sigismond-Auguste, donne une idée singulièrement défavorable du tsar; il y raconte avec des détails plus ou moins exacts l'organisation de l'opritchnina, le sac de Novgorod, les massacres périodiques de Moscou. Le tableau est si sombre que le lecteur en reste accablé. Quant à Portico, cette relation d'un témoin oculaire lui tombait entre les mains tout juste à point nommé; aussi s'empressa-t-il de l'envoyer à Rome pour en édifier le pape et son conseil. C'est encore par la même voie pro-

1. Regenvolscius, p. 91 ; Tsvétaiev, *Lit. borba*, p. 30 à 56; Theiner, *Vet. mon. Pol.*, II, p. 774.

blablement que parvinrent au Vatican les rapports des ambassadeurs polonais à Moscou en 1570. Les outrages qu'ils avaient subis en route, l'accueil glacial du tsar, n'étaient pas de nature à faire rechercher les relations diplomatiques avec Ivan. Pour ne pas se laisser prendre au dépourvu, le nonce gardait auprès de lui le double des pièces qu'il envoyait à Rome, il en fit part, en 1581, à Possevino : c'est ce que nous avons appelé plus haut le dossier de Portico[1].

Cependant, grâce aux révélations du nonce, la vérité commençait à se faire jour à Rome. Le caractère d'Ivan inspirait au pape une vive répugnance, il se résigna au sacrifice de ses projets. « Nous renonçons complètement, écrivait-il au roi de Pologne, le 31 novembre 1571, à l'affaire moscovite, à cause des informations que nous avons reçues sur la vie du tsar[2]. » Un peu auparavant, la même résolution avait été notifiée à Portico en ces termes : « Nous avons vu ce que vous nous communiquez au sujet du Moscovite. Ne pensez plus à vous rendre dans ces contrées, lors même que le roi de Pologne louerait et favoriserait votre voyage, car nous ne voulons pas nous mettre en rapports avec une nation si cruelle et si barbare[3]. » Le nonce n'eut pas de peine à se conformer au désir de son maître. L'entreprise semblait si importante et si difficile à qui la voyait de près, que Portico se faisait un mérite de n'avoir pas reculé devant elle. *In magnis voluisse sat est*, disait-il avec le poète, comme pour se consoler de n'avoir pas mieux réussi[4].

Pie V trouvait, de son côté, des motifs de satisfaction

1. Archives du Vatican, *Polit.*, LXVIII.
2. Archives du Vatican, *Arm.* 44, XIX, p. 436.
3. Catena, p. 185.
4. Theiner, *Vet. mon. Pol.*, II, p. 774.

autrement efficaces. Le 7 octobre 1571 marquait une date immortelle : la flotte chrétienne noyait dans les eaux de Lépante le prestige du croissant. Cette grande victoire navale pèsera un jour, comme Salamine et Actium, dans les destinées du monde. Désormais la preuve glorieuse et sanglante en est acquise, que les fils des croisés, unissant leurs efforts, peuvent briser la puissance musulmane. Au pape revenait la mission de maintenir cette union et de la développer, — problème difficile, auquel Pie V consacra le reste d'une vie qui allait bientôt s'éteindre. Absorbé par cette incessante préoccupation, il ne songea plus à la Moscovie. Incapable du reste, à cette époque, de servir la cause commune, elle avait à se remettre de ses propres désastres. L'année 1571 avait été singulièrement fatale aux Russes; tandis que le pape recherchait leur alliance contre les Turcs, Ivan voyait ses propres États ravagés par les Tatars. Profitant des beaux mois du printemps, Devlet-Ghireï, khan de Crimée, avait porté le fer et le feu jusque sous les murs de Moscou, dont il avait incendié les faubourgs. Le tsar se réfugia dans le Nord et ne revint dans sa capitale que pour signer une paix plus humiliante que ne l'avait été sa fuite. Dès lors, comment compter sur son alliance? Parfaitement initié à ces péripéties, Sigismond n'eut garde d'en appeler à l'invasion tatare dans sa correspondance avec le pape; et cependant n'eût-ce pas été un spécieux prétexte pour entraver la mission moscovite? Les dépêches de Portico expliquent cette réserve : vers la fin de l'année 1571, les mandataires de Devlet-Ghireï vinrent à Varsovie se faire payer leurs prouesses. l'or polonais avait lancé les Tatars contre Moscou. Cette espèce de compromis ne répugnait pas aux hordes mercenaires, et les princes chrétiens s'en prévalaient sans scrupule, mais en se-

cret[1]. Aussi, lorsque le pape abandonne ses projets, il n'en donne d'autre motif que la barbarie et la cruauté des Moscovites. Son regard se tourne vers la Perse, l'Arabie, l'Éthiopie, c'est là qu'il cherche de nouveaux alliés.

Venise ne s'effarouchait pas si facilement. Les alliés n'avaient pas consenti au massacre des prisonniers de Lépante, le sicaire soudoyé contre Sélim n'avait pu tuer le sultan; le conseil des Dix revient alors, en 1572, à l'idée d'un soulèvement des Hellènes et d'une entente avec le tsar, mais les lettres qui lui sont expédiées ont le même sort que celles de 1570 : elles s'égarent en route[2].

Les événements ne tarderont pas à modifier, à l'endroit de Moscou, les vues du Saint-Siège. Déjà, dans sa relation finale, Portico avait insisté sur les avantages d'une paix durable entre les nations slaves[3]; Grégoire XIII fera de nouvelles démarches auprès d'Ivan.

1. Theiner, *Vet. mon. Pol.*, II, p. 772.
2. Lamansky, p. 83 à 90, nos LVIII, LIX; p. 082, 083, nos 27, 28.
3. Archives du Vatican, *Arm.* 64, XXIX, *Polonia*, I, p. 85.

CHAPITRE III

RODOLPHE CLENKE

ET LE DERNIER PROJET DE MISSION A MOSCOU

1576-1580

I. Grégoire XIII élu pape à l'unanimité. — Son portrait par les ambassadeurs de Venise. — Le cardinal de Côme. — Côté faible de l'administration pontificale. — Efforts concentrés sur l'éducation. — Université grégorienne. — Collège grec. — Candidats slaves. — La question d'Orient. — Dépêches du nonce Laureo. — Maximilien II et Ivan IV. — L'archiduc Ernest et le partage de la Pologne. — Ambassade de Cobentzl à Moscou. — Optimisme de son mémoire. — Revirement dans la politique du Saint-Siège. — Causes de rapprochement avec Moscou. — Instructions du cardinal Morone. — Ses rapports avec les envoyés moscovites à Ratisbonne. — Dépêches pressantes du cardinal de Côme. — Détails biographiques sur Rodolphe Clenke. — Il accepte la mission de Moscou. — Instructions de Morone à Clenke. — Tergiversations de l'empereur. — Il s'oppose à la mission moscovite. — Vrai motif de cette opposition. — Mort de Clenke.

II. Une erreur historique. — Décadence de l'empire turc. — Projet de Grégoire XIII. — L'homme providentiel. — Stéphane Bathory, sa jeunesse, ses succès. — Élu prince de Transylvanie, ensuite roi de Pologne. — Ses titres au trône. — Dépêches de Laureo : simplicité de Bathory, cuisine royale, lune de miel, désillusions. — Bathory reconnu roi par le Saint-Siège. — Ligue anti-ottomane. — *Pacta conventa.* — Nécessité de réconcilier la Pologne avec Moscou. — — Dépêche romaine à Caligari. — Position difficile de celui-ci. — Projets militaires de Bathory. — La guerre déclarée à Moscou. — Prise de Polotsk et de Sokol. — Premières ouvertures du nonce à Bathory et à Zamojski. — Réponses dilatoires. — Politique du Saint-Siège. — La toque et le glaive envoyés à Bathory. — Aveux plus sincères. — Incidents défavorables : projet de divorce surpris par le nonce. — On lui insinue d'abandonner l'affaire moscovite. — Dernières tentatives. — Bathory reste fidèle aux traditions de Sigismond II. — Nouvelle occasion de reprendre les anciens projets.

I

Sous le pontificat de Grégoire XIII, les rapports de Rome avec Moscou atteignent, au seizième siècle, leur

point culminant. Naguère professeur de droit canon à Bologne, Ugo Boncompagni réunissait autour de sa chaire des Reginald Pole, des Carlo Borromeo, des Farnèse, des Truchsess. A Trente, il étonna les Pères du concile par ses connaissances juridiques et sa vaste érudition. La revision du fameux procès de l'archevêque de Tolède, accusé d'hérésie, lui donna encore plus de prestige. A la mort de Pie V, la brillante réputation de légiste consommé et de cardinal intègre lui valut les suffrages du conclave. L'élection se fit sans scrutin, ou, pour nous servir du terme consacré, par adoration. Boncompagni prit le nom de Grégoire XIII.

Les ambassadeurs de Venise ont fait et refait son portrait. Extérieur grave, taille élevée, maigre, robuste, petits yeux et vue perçante, nez aquilin qui révèle, d'après Soriano, « une âme généreuse et faite pour régner », haut en couleurs, couronné de cheveux blancs, marcheur infatigable, ne craignant pas le grand air, mangeant peu et buvant encore moins, se couchant tôt et se levant de bonne heure, tel était le nouveau pape. Ses qualités et ses défauts ont été ainsi esquissés par Paolo Tiepolo : « juste, intelligent, amateur et défenseur de l'Église romaine, mais peu versé dans la politique et nullement enclin à ce genre d'affaires. » Les relations avec les souverains relevaient entièrement de Ptolomeo Galli, mieux connu sous le nom de cardinal de Côme, secrétaire des brefs *ad principes*, esprit plutôt médiocre que puissant, mais d'un caractère aimable et souple, d'un commerce sûr, d'une fidélité éprouvée. Au gré des fins diplomates de Venise, cette partie de l'administration pontificale laissait beaucoup à désirer : pas de profondeur dans les plans, pas de suite dans les idées ; on traînait en longueur les questions épineuses, sans

égard pour les princes, avec trop de scrupules juridiques[1].

Que si l'homme de loi absorbait souvent l'homme d'État, le pontife ne se démentait jamais. Les intérêts de l'Église étaient souverainement chers à Grégoire; la propagation de la foi et l'abolition des abus se poursuivaient avec un visible succès. Les réformes inaugurées par le concile de Trente poussaient ainsi de profondes racines dans le sol et s'assuraient de l'avenir. La pensée dominante du pontife fut toujours l'instruction de la jeunesse et la formation du clergé. Le concile avait tracé de nouvelles règles pour l'érection des séminaires; par les soins du pape, vingt-deux collèges environ furent fondés dans différents pays, et pour couronner l'œuvre restauratrice, un vaste centre d'études fut établi à Rome et confié à la direction des jésuites. De tous les points du globe, une élite studieuse affluait vers l'Université grégorienne. On s'y retrempait dans les bonnes doctrines, dans les traditions d'attachement au Saint-Siège. Après quoi, rentrés dans leurs foyers, les jeunes docteurs propageaient au loin les idées romaines.

L'année 1577 vit surgir, sur les bords du Tibre, le collège grec de Saint-Athanase, destiné spécialement aux Hellènes, sans toutefois que les Slaves du rite oriental en fussent exclus. Dès l'origine de la fondation, le cardinal de Côme chargeait le nonce de Pologne, Vincent Laureo, de se mettre en quête d'une douzaine de jeunes Russes, intelligents, honnêtes, désireux de s'instruire, profondément attachés à leur patrie; prémices des Slaves au collège, ils eussent été ensuite parmi leurs compatriotes les apôtres de Rome. On calculait que les provinces russes de la Pologne fourni-

1. Albèri, X, p. 163 à 290. Relations de Paolo Tiepolo, Soriano, Antonio Tiepolo, Correr.

raient facilement six candidats ; les six autres devaient être de vrais Moscovites, séduits par des promesses ou livrés aux Polonais par les hasards de la guerre. La commission n'était pas facile à exécuter. A peine, au lieu de douze candidats, le nonce put-il en trouver trois, dont un seul d'origine moscovite[1]. Bientôt le collège grec rendra des services signalés à la cause de l'union, en donnant aux Hellènes un Arcudio, un Allacci, et aux Slaves un Rutski, un Korsak, un Kolenda.

Préoccupé de l'avenir, le pape ne pouvait se soustraire à la tâche présente qui s'imposait de vive force. Lorsque le baile vénitien, Barbaro, se présenta à Sokolli au lendemain de la guerre de Chypre et de la journée de Lépante, le grand-vizir lui parla en ces termes : « Tu viens voir sans doute où en est notre courage après le dernier accident qui nous est arrivé ; mais il y a une grande différence entre votre perte et la nôtre. En vous arrachant un royaume, c'est un bras que nous vous avons coupé, et vous, en battant notre flotte, vous n'avez fait que nous raser la barbe. Un bras coupé ne saurait croître de nouveau, tandis que la barbe rasée se reproduit avec plus de force qu'auparavant[2] ». Le mot n'était vrai qu'à demi ; les aigles polonaises, guidées par l'héroïque Sobieski, n'auront plus qu'à s'élancer sur les Ottomans campés devant les murs de Vienne, et la Turquie deviendra ce grand malade, dont les héritiers, trop jaloux l'un de l'autre, prolongent seuls l'existence. Après la victoire des chrétiens, le prestige des Turcs sera perdu à jamais. Pour le moment, ce qui frappait les esprits, c'était plutôt la rapidité inouïe avec laquelle Sokolli avait réparé les pertes de Lépante. En 1572, l'escadre ottomane ne comptait pas moins de deux cent cin-

1. Rodota, III, p. 146 à 220 ; Wierzbowski, *Otnochénia*, p. 238.
2. Hammer, VI, p. 433.

quante voiles; le croissant sillonnait de nouveau les mers; déjà reparaissait à l'horizon le danger d'une nouvelle invasion qu'une ligue universelle pouvait seule conjurer. L'Europe du seizième siècle ne se laissait pas facilement enflammer par le feu sacré des croisades, Grégoire XIII n'en voulut pas moins affronter l'entreprise : l'avenir de l'Occident dépendait de la défaite de l'Islam. Les mêmes diplomates vénitiens, qui ont critiqué si vivement la politique extérieure du pape, avouent qu'il travaillait avec constance et ardeur à la ligue anti-ottomane, et que pour la faire réussir, il eût volontiers sacrifié les trésors de l'Église. Le problème à résoudre semblait d'autant plus difficile, qu'on ne pouvait plus compter sur les alliés de Lépante. Le 7 mars 1573, Venise avait conclu la paix avec les Turcs; l'Espagne de Philippe II signera une trêve en 1578. Cependant, les hostilités qui s'annonçaient entre la Perse et la Turquie faisaient de loin entrevoir le moment où l'on mettrait les Osmanlis entre deux feux si les princes chrétiens les attaquaient simultanément en Occident. A ce point de vue, l'alliance militaire des Moscovites eût été des plus précieuses; on devait se complaire à la croire possible.

Les dépêches de Laureo n'étaient pas faites pour décourager Grégoire XIII. La guerre avec Moscou avait d'abord semblé au nonce de Varsovie un excellent dérivatif pour l'ardeur belliqueuse des Polonais; mais lorsque les chances d'Ivan de succéder aux Jagellons devinrent plus sérieuses, il s'aperçut qu'au fond ce choix ne serait pas si mauvais, pourvu, naturellement, que le tsar se fît catholique. En effet, les avantages paraissaient précieux. Bon capitaine, favorisé par la victoire, disposant de moyens formidables, animé de haine contre les Turcs et les hérétiques, Ivan pouvait mieux que tout

autre, dans la pensée de Laureo, régler la question d'Orient[1].

Par un singulier concours de circonstances, les diplomates autrichiens sont encore plus empressés à faire l'éloge du tsar de Moscou. Pendant les deux interrègnes qui se succédèrent à quelques mois de distance, après la mort du dernier Jagellon (7 juillet 1572), de graves et communs intérêts eurent bientôt rapproché d'Ivan IV l'empereur Maximilien. Henri de Valois n'était monté sur le trône de Pologne que pour en descendre précipitamment, à la première nouvelle qu'il pourrait devenir roi de France. Le vainqueur de Jarnac s'en allait tuer les Guises et se faire assassiner par Jacques Clément. En proie à une vive agitation, déchiré par les partis politiques, le pays traditionnel du *liberum veto* se préparait bruyamment à de nouvelles élections. L'archiduc Ernest, à défaut de l'empereur lui-même, était le candidat de l'Autriche. Les Turcs favorisaient Stéphane Bathory, leur vassal et voïévode de Transylvanie. Bien que le tsar mît aussi des prétentions en avant, soit pour lui, soit pour son fils, soit sur la Pologne tout entière, soit seulement sur la Lithuanie, Maximilien II voulut essayer de gagner ses suffrages pour Ernest. L'empereur s'intéressait aux projets livoniens d'Ivan; Bathory inspirait des craintes à l'un et à l'autre; cet enchevêtrement d'intérêts ouvrait le champ aux concessions mutuelles et à l'action diplomatique. Jean Cobentzl fut envoyé dans ce but à Moscou pendant l'hiver de l'année 1575. Ces négociations sont en dehors de notre sujet, elles roulaient sur le partage encore prématuré de la Pologne. La maison d'Autriche voulait bien céder des provinces qu'elle ne possédait pas, pourvu

1. Wierzbowski, *Vincent Laureo*, p. 76.

qu'un archiduc obtînt tout un royaume ; le tsar ne voyait aucun inconvénient à livrer des Slaves aux Allemands, s'il pouvait du même coup élargir ses propres frontières. Des lettres flatteuses pour Ernest furent donc expédiées en Pologne, où elles n'arrivèrent du reste qu'après l'élection de Bathory. Mais il nous tarde d'aborder ce qui dans tout cela nous touche de plus près : le mémoire rédigé par Cobentzl sur la Moscovie [1].

Le diplomate autrichien a été évidemment ébloui par l'accueil qu'il reçut au Kremlin. Rien que l'apparition du tsar le frappe de stupeur : Ivan se montre, à la première audience, avec un manteau d'étoffe précieuse sur les épaules, tout couvert de rubis, d'émeraudes, de diamants grands comme des noix, s'écrie Cobentzl avec enthousiasme ; le fils aîné du tsar déploie dans son costume la même magnificence, moins la couronne et le sceptre. A la vue des splendeurs dont s'entoure le monarque du Nord, notre ambassadeur est comme étourdi, il dédaigne ce que naguère il avait admiré : rien n'est comparable aux merveilles de Moscou, ni les tiares et les mitres du pape, ni les joyaux de France ou d'Espagne, ni les trésors de Toscane, de Bohême, de Hongrie. Au festin qui succède à l'audience, nouvelle surprise, nouvelle admiration. Vêtus de longues robes à l'orientale, le souverain et son fils semblent enveloppés de lumière, si vif est l'éclat des pierreries qui étincellent sur leurs costumes cramoisis ; de nombreux serviteurs aux brillantes livrées entourent les tables garnies de vaisselle et de coupes en or et en vermeil. Six longues heures se passent ainsi au milieu des boissons et des

1. Wichmann, p. 1 à 32 ; Tourguénev, I, p. 255, n° CLXXIX ; voir aussi *Pam. dipl. snoch.*, I, col. 481 à 574. Tourguénev attribue faussement ce mémoire à Pernstein ; Wichmann est dans l'erreur sur les dates.

mets, car la gravité de nos pères ne reculait pas devant cette épreuve, le plus souvent assez funeste pour plusieurs d'entre eux. La dernière libation est offerte aux convives par le tsar lui-même. Après quoi, à la lueur des flambeaux, on reconduit les hôtes étrangers à leur domicile pour s'y remettre intrépidement à boire et à manger jusqu'au lever de l'aurore. Non content d'admirer ce qui tombait sous les yeux, Cobentzl trouva des amis complaisants qui lui donnèrent force détails sur les trésors cachés d'Ivan et sur ses ressources militaires. Les richesses accumulées au Kremlin sont presque légendaires : trois cents charretées d'or et d'argent enlevées à Novgorod sous Ivan III, les dépouilles de quinze principautés subjuguées par Vasili III, le butin de Kazan, d'Astrakhan, de Dorpat, de Pernau et de quelques autres villes prises à l'ennemi et soustraites au pillage. Quant aux forces militaires, elles étaient évaluées à trois cent mille cavaliers, cent mille fantassins armés de fusils, cent mille autres munis de flèches, qui tous peuvent être mobilisés dans l'espace de quinze jours. Cette dernière affirmation suffit, à elle seule, pour donner la mesure de l'exactitude de Cobentzl. Personne n'ignore avec quelle lenteur et quelle difficulté les tsars réunissaient sous les drapeaux leurs soldats-laboureurs, disséminés dans les campagnes : le délai de quinze jours est une amère ironie. L'optimisme de notre diplomate ne s'arrête pas aux faits purement matériels, il paraît au grand jour dans les appréciations morales. Ivan est censé animé d'un beau zèle pour conclure une alliance anti-ottomane avec le pape, l'empereur, le roi d'Espagne et tous les princes chrétiens. Au seizième siècle, à l'alliance politique s'associe toujours l'idée de l'unité religieuse. A cet égard, Cobentzl trouve les Moscovites admirablement préparés, pourvu qu'on y mette

de la prudence et de la modération. En effet, rien de plus facile que de rentrer dans le giron de l'Église pour ceux qui, à la rigueur, n'en sont jamais sortis : c'est le cas des Moscovites. Ils professent, à quelques détails près, les mêmes doctrines que l'Église romaine, s'adonnent aux mêmes pratiques, y compris les jeûnes et le culte des saints, recourent aux mêmes sacrements, ne portent pas de haine aux Latins; la piété populaire se manifeste dans les processions, dans la vie exemplaire des moines et des nonnes. N'écoutant que son zèle, Cobentzl croit devoir indiquer l'homme, d'après lui, le plus capable d'agir dans le sens du rapprochement : c'est le Père Stanislas Warszewicki, recteur du collège des jésuites de Vilna.

Après ces échappées lumineuses vient tout naturellement le désir de voir Ivan, à défaut d'un Habsbourg, monter sur le trône de Pologne et assumer contre les Turcs une mission providentielle. Quand on songe que le tsar parcourait alors la cinquième des six époques de massacres, consignées dans les chroniques, que les plus illustres boïars comptaient parmi les victimes, que Tver et Novgorod saccagés cruellement se relevaient à peine de leurs ruines, que les églises et les couvents n'échappaient guère à la déprédation, que tout le pays, plongé dans un morne effroi, regardait l'avenir avec terreur, on se demande non sans surprise comment un homme, versé dans la politique et rompu aux grandes affaires, pouvait si facilement se laisser halluciner?

Tel était cependant le langage de Cobentzl, et nous ne sommes pas éloigné de croire que ses paradoxes ont fait oublier les sombres dépêches de Portico. Le diplomate autrichien jouissait d'une certaine autorité; son mémoire, adressé, semble-t-il, à plusieurs personnages à la fois, a circulé dans les plus hautes sphères

et, s'il faut en juger d'après les exemplaires encore existants, il a dû être très répandu. Les événements politiques attiraient le Saint-Siège vers le même ordre d'idées. Les concurrents au trône de Pologne étaient si nombreux, si profondément divisés, qu'il ne fallait pas s'attendre à une issue pacifique des élections. A deux jours d'intervalle, le 12 et le 14 décembre 1575, deux rois furent successivement proclamés : Maximilien II et Stéphane Bathory. Gagnant de vitesse sur son rival, rendu promptement en Pologne, le voïévode de Transylvanie avait mêlé son sang à celui des Jagellons, posé leur couronne sur sa tête, fasciné et séduit les esprits par ses allures chevaleresques, tandis que l'empereur, entouré de son conseil, calculait les chances de succès, s'effarouchait des risques à courir et se bornait, en somme, à rédiger de touchantes proclamations. Le nonce Laureo se trouva placé dans une fausse position : en pleine lutte électorale, il avait officiellement soutenu les Habsbourg, la candidature d'Ivan restant toujours subordonnée à leur échec; quant à Bathory, on l'avait négligé complètement. Aux yeux du Saint-Siège, il n'y avait donc d'autre élection valable que celle de l'empereur. Pour ne pas se déjuger, Laureo quitta Varsovie et se fixa à Breslau. Un seul avantage dérivait de cette confusion : Rome pouvait traiter des affaires de Moscou avec un roi de Pologne sans que les Polonais eussent rien à y voir; d'ailleurs, un Habsbourg ne serait-il pas plus prévenant et plus souple qu'un Jagellon? L'occasion d'entrer en matière s'offrit d'elle-même au départ pour l'Allemagne du cardinal Morone, accrédité en qualité de légat auprès de Maximilien II.

En effet, les instructions pontificales du 26 avril 1576 développent longuement les avantages d'une mission romaine à Moscou, même au point de vue des intérêts

du Saint-Empire[1]. L'affaire passait en bonnes mains. Accusé d'hérésie et jeté dans les fers par Paul IV, Morone était sorti de prison pour présider les Pères du concile de Trente, l'admiration générale avait succédé aux soupçons, ses adversaires le redoutaient, les Romains le surnommaient, à cause de sa réserve, le puits de Saint-Patrice. En outre, les circonstances se prêtèrent aux négociations : dans les premiers jours de juillet, deux envoyés russes, le prince Sougorski et le diak Artsybachev, vinrent à la diète de Ratisbonne conclure une alliance définitive, s'entendre avec Maximilien sur la ligue et intriguer contre Bathory. L'empereur s'en ouvrit au cardinal, et, sur la remarque qu'il faudrait auparavant mettre à l'épreuve la sincérité moscovite, lui déclara sans réticence qu'un envoyé spécial se rendrait au Kremlin. C'était là que Morone voulait en venir, il murmura timidement que le pape pourrait peut-être en faire autant. S'apercevant alors du piège, Maximilien se replia sur les démarches préliminaires à la diète et sur les incursions des Turcs en Croatie. Cependant, bientôt après, il approuva le projet pontifical, et Morone se mit immédiatement en rapport avec les Russes, que les mauvaises langues accusaient d'être assez grossiers. La première entrevue réussit à merveille et dissipa les appréhensions. Il n'y avait plus qu'à pousser la pointe. Le 28 août, le cardinal fit présenter une lettre à Sougorski avec prière de s'en charger pour son maître. Quel ne fut pas l'étonnement général, lorsque les diplomates du Kremlin répondirent par un refus ! « Que le pape envoie lui-même son ambassadeur à Moscou, disaient-ils, qu'il donne ses lettres aux courriers impériaux; quant à nous, nous sommes accrédités auprès de

1. Archives du Vatican, *Polit.*, CXVI, p. 61.

l'empereur et nullement auprès du pape. » Rien ne put leur faire changer d'avis : ils savaient trop bien qu'ils répondaient sur leurs têtes de la fidélité servile aux ordres du maître [1].

Morone était tout entier à son désappointement et peut-être à son dépit, lorsqu'il reçut de Rome des dépêches qui marquent une nouvelle phase dans ces négociations. Déjà plus d'une fois le cardinal de Côme avait adjuré la diète de voter promptement les subsides pour la guerre, sans laisser à Murad III le loisir de subjuguer la Perse ; le Saint-Siège ne perdait pas l'espoir d'enrôler l'Espagne, le Portugal, l'Italie avec Venise, et, pour grossir le nombre des alliés, Morone se voyait autorisé à tenter la fortune auprès de Schah-Ismaïl et d'Ivan IV. En Perse, le bruit des armes eût couvert la voix des diplomates, Moscou présentait plus de ressources. On envoya donc au légat d'Allemagne un bref pour Ivan IV avec une dépêche datée du 25 août, qui nous offre un curieux spécimen d'idées inexactes sur Moscou [2]. Le Saint-Siège se dit parfaitement informé des excellentes dispositions du tsar, voire de sa déférence, de son profond respect pour le pape. Jusqu'ici, pour ménager l'Autriche, on s'est tenu à l'écart, maintenant que les Habsbourg sont en bons termes avec Ivan, pourquoi les intérêts de l'Église ne marcheraient-ils pas de front avec ceux du Saint-Empire ? Morone reçut, par conséquent, l'ordre positif d'envoyer un messager à Moscou. Comme à l'ordinaire, le but de la mission sera politique à la fois et religieux. L'appui de Maximilien semblait si assuré

1. Archives Borghèse, III, 107, C, Morone au cardinal de Côme, 29 août 1576 : Grigorovitch, p. 27 à 75, nos 5, 6 ; Theiner, *Annales*, II, p. 525, 529 ; *Pam. dipl. snoch.*, I, col. 664, 695. La version russe est quelque peu différente des autres.

2. Theiner, *Annales*, II, p. 213 ; *Rome et Moscou*, p. 150, n° X.

qu'on lui suggère d'avance le canevas d'une lettre à Ivan. Quant à l'heureux résultat de l'entreprise, Rome n'en doutait presque pas, on s'attendait plutôt à voir arriver, du fond de la Moscovie, une ambassade solennelle.

A Ratisbonne, le légat n'était guère mieux informé que le cardinal du Vatican; ne puisaient-ils pas tous les deux aux mêmes sources autrichiennes? Sans faire d'observation à sa cour, sans se laisser décourager par Sougorski, Morone ne songea qu'à exécuter les ordres reçus. L'empereur donna verbalement son approbation; le titulaire de la mission était trouvé d'avance, Rodolphe Clenke s'en chargeait volontiers[1]. Savant, érudit, d'une constitution robuste, d'un genre de vie austère, presque spartiate, ce prêtre distingué consacrait ses loisirs aux études et cultivait les sciences sacrées, le droit civil et les langues orientales. Son humeur enjouée et quelque peu batailleuse le faisait tour à tour admirer par les uns, craindre par les autres, et parfois gronder par son évêque, à cause de ses mordantes saillies. Jusque-là sa carrière n'avait été rien moins que monotone. Sa jeunesse s'était écoulée en grande partie aux universités protestantes de Wittemberg, Meissen, Rostock. Vers 1550, Clenke se trouve à l'université catholique de Cracovie, et c'est à cette époque que se rapporte son voyage de Moscou en compagnie de Stanislas Jedrowski, envoyé auprès du tsar par Sigismond-Auguste. Cette lointaine et fatigante excursion laissa à l'intrépide touriste des souvenirs ineffaçables et le mit en veine d'existence nomade. Au retour, à peine a-t-il passé quelque temps auprès de Gebhard de Waldbourg, le futur archevêque si tristement célèbre de Cologne,

1. Mederer, II, p. 45 à 51; Suttner, p. 27; Theuwelius, passim.

qu'il est de nouveau sur les grands chemins : la France et l'Italie l'attirent sans le captiver; le voici, en 1557, à l'université d'Ingolstadt; bientôt après il se fait recevoir licencié en droit à Louvain, et se consacre à l'étude de la théologie. Dès qu'il eut obtenu le bonnet de docteur, il fut nommé recteur du séminaire nouvellement érigé d'Eichstaett, professeur de théologie, prédicateur de la cathédrale et chanoine. Ce rapide avancement, ce cumul de fonctions, sont une preuve des mérites et des capacités de Clenke. Le duc de Bavière qui lui servait des pensions n'y resta pas indifférent et, faisant valoir ses droits sur le savant ecclésiastique, lui confia, en 1570, la direction du Georgianum d'Ingolstadt. Au mois d'août 1576, Morone eut l'occasion de voir Clenke à Ratisbonne, et, le trouvant plein de science et de zèle, habile dans la controverse, lui proposa la mission de Moscou. L'offre fut acceptée avec empressement. Ne prévoyant plus d'obstacles, le légat rédigea une longue feuille d'instructions qui reflète fidèlement les illusions romaines : l'union avec l'Église et la guerre contre les Turcs en forment l'objet; Clenke est chargé de provoquer une ambassade russe à Rome, et autorisé à promettre des théologiens et des prêtres, si le tsar, nouveau David, prêt à lutter contre l'Islam, veut se faire instruire plus à fond. La lettre du légat à Ivan est écrite dans le même style[1]. On ne se doutait pas des contrastes : le despote de Moscou à l'école d'un prêtre latin, les opritchniki soumis docilement au pape; — n'était-ce pas rêver l'impossible ?

En organisant la mission sous les auspices impériales, en espérant le concours de l'Autriche, ni Grégoire XIII ni Morone n'avaient compté avec la versatilité

1. Grigorovitch, p. 27 à 75, nos 5, 6.

qui distingua de tout temps la plupart des Habsbourg. Après une réponse évasive et une approbation complète, Maximilien allait encore revenir sur sa décision. Le prince Sougorski se mettait déjà en route, Clenke devait l'accompagner; comme dernière formalité, Morone en informe l'empereur, lorsque l'avant-veille du départ, le 15 septembre, une déclaration inattendue vient plonger les intéressés dans l'étonnement[1]. Sa Majesté exprimait l'avis de surseoir à l'envoi de Rodolphe Clenke ou de tout autre représentant pontifical, et voici pourquoi : les négociations ne s'ouvriraient à Moscou qu'après l'arrivée des ambassadeurs du Saint-Empire, du roi d'Espagne et du roi de Danemark; or, avant de traiter avec le tsar, il serait opportun que les diplomates étrangers s'entendissent entre eux; une mission isolée manquerait son but. Ces raisons sont moins convaincantes qu'on ne croirait. La résolution impériale s'inspirait plutôt d'une secrète jalousie : des conseillers ombrageux, craignant un nouveau succès du Saint-Siège, avaient persuadé l'empereur de faire avorter la mission pontificale. Telle est la version donnée par Malvasia, secrétaire de Morone, au P. Possevino; telle est l'opinion de Possevino lui-même[2]. Le légat d'Allemagne ne se montra pas contrarié outre mesure de cet échec. On eut soin de l'avertir que les Russes ne se souciaient pas d'emmener avec eux un prêtre romain. Voyant qu'il serait inutile d'insister, il s'épargna de nouvelles démarches, et l'affaire en resta là. Le reproche d'inconstance ne saurait être adressé au cardinal de Côme : le jour même où l'empereur notifiait son refus, il félicitait Morone de ses premiers succès auprès de Sougorski

1. *Rome et Moscou*, p. 154, n° XII.
2. *Bathory et Possevino*, p. 53; Tourguénev, *Suppl.*, p. 21.

et, au nom du pape, l'encourageait à multiplier ses efforts[1].

Le plus désappointé de tous fut peut-être Rodolphe Clenke : son esprit aventureux se complaisait dans le grand œuvre à parfaire, dans le lointain voyage à entreprendre. Obligé d'y renoncer, il se consacra au duché de Brunswick, où il y avait à soutenir une lutte ardente contre le protestantisme. Victime de son zèle, de ses travaux, de ses fatigues, il mourut le 6 août 1578. Sa dépouille mortelle repose dans la modeste église des religieuses d'Eldagessen.

Ainsi disparut de la scène du monde celui qui aurait dû gagner Ivan le Terrible à la foi romaine, en faire le champion du Saint-Siège et la terreur des Ottomans. Je ne hasarderai pas l'hypothèse que Clenke eût réussi dans sa mission ; toujours est-il que ce n'était pas à un Habsbourg de lui susciter des obstacles.

II

On a cru jusqu'ici que Grégoire XIII, avant la célèbre mission de Possevino, n'avait essayé qu'une seule fois de se mettre en rapports avec Moscou, et qu'il n'avait pas renouvelé en Pologne les démarches avortées en Autriche[2]. C'est une erreur dont il importe de signaler la source. Les instructions du cardinal de Côme au nonce de Pologne sur une mission auprès d'Ivan, en 1579, gisaient inconnues aux archives du Vatican, et, si la correspondance de Caligari, publiée par Tourguénev, n'en révèle pas les traces, c'est qu'elle présente elle-même de regrettables lacunes ; notamment les dépêches chif-

1. Archives du Vatican, *Germania*, XCVI, p. 119, 212.
2. Zakrzewski, *Stosunki*, p. 83.

frées n'y sont pas reproduites. Ces précieux documents, que j'ai la chance d'arracher le premier à l'oubli, permettent de mettre en lumière un épisode diplomatique qui ne manque ni d'intérêt ni d'importance : il s'agit d'un nouveau projet moscovite provoqué par les complications d'Orient.

A la mort de Suleyman Ier, l'empire islamique entre dans sa période de décadence. A la vérité, les causes d'affaiblissement restèrent à l'état latent tant que Sokolli, de sa main vigoureuse, empêcha leur éclosion et maintint les traditions du grand règne. Cependant le croissant n'est plus entouré d'un prestige invincible; la journée de Lépante l'avait détruit sans briser encore complètement la puissance ottomane. Murad III s'était engagé dans une longue et terrible guerre avec la Perse. Il y avait des alternatives de victoires et de revers, mais les bruits défavorables aux Turcs trouvaient plus de crédit en Europe, et une ambassade persane venait solliciter à Lisbonne le concours des princes d'Occident pour porter un mortel et dernier coup à l'empire ébranlé de Mahomet. Se prévalant des circonstances favorables, Grégoire XIII reprit les projets caressés à Rome depuis 1576. Il se laissa persuader que les Turcs, harcelés par les Perses en Asie, ne pourraient guère opposer une longue résistance aux armées chrétiennes qui viendraient les attaquer de toutes parts en Europe. Le point capital, d'où dépendait la victoire, était donc d'organiser promptement la ligue pour faire coïncider une campagne dans la presqu'île des Balkans avec les opérations militaires que les Perses pousseraient vigoureusement en Orient. On espérait rallier sous le même drapeau l'Espagne et Venise, ces deux rivales également fières et puissantes, dont le concours, en vue du succès, était également nécessaire. Le commandement

suprême eût été confié au roi de Pologne. Ce choix était indiqué : Bathory se révélait tout à coup comme un homme providentiel aspirant aux plus hautes destinées. Son passé n'était pas sans gloire.

Les Bathory de Somlyo comptaient parmi les plus illustres familles de Transylvanie; traditions belliqueuses, courage à toute épreuve, simplicité patriarcale, fidélité à la foi des ancêtres, tels étaient leurs traits distinctifs[1]. L'année même de la naissance du futur monarque, ses parents élevèrent à côté de leur château une église à la sainte Vierge. Possevino eut, un jour, l'occasion de la voir et d'admirer les précieux ornements dont elle était fournie. Il ne manqua pas d'en tirer, après coup, l'horoscope du nouveau-né, prédestiné à devenir grand constructeur d'églises et restaurateur du culte divin. Envoyé par son père à Gran, Stéphane y reçut à la cour de l'archevêque une forte et pieuse éducation. Lorsqu'il passa, tout jeune encore, au service de Ferdinand, son caractère était déjà si fièrement trempé que le primat de Hongrie put faire de lui cet éloge : « Voici un garçon, dit-il au roi des Romains, qui veut être traité comme un homme. » Sur un théâtre plus vaste, les qualités de Bathory se firent mieux remarquer : en 1549, il est à la diète d'Augsbourg, la vie des camps lui vaut la réputation de vaillant soldat; ensuite il accompagne en Italie l'archiduchesse Catherine, fiancée au duc de Mantoue. Mais ces bonnes relations avec les Habsbourg ne tardèrent pas à s'altérer singulièrement. Le voïévode de

1. Possevino, *la Transilvania*, ms., p 172. — Dans une lettre de Christophe Bathory à Grégoire XIII, du 9 juin 1575, nous lisons : « Licet autem a teneris annis divina Providentia nihil vacillantes, constanter, omnibus in periculis, procellis et afflictionibus, tentationibus, tantisque heresibus in nostris partibus pullulantibus, in sacrosancta Romana catholicaque fide immote perseveraverimus.... » (Archives Borghèse, LXV, D, *Affari diversi di Polonia*, 1588-1599, p. 244.)

Transylvanie, Jean-Sigismond Zapolya, disputait à Ferdinand, les armes à la main, la couronne royale de Hongrie. Rentré parmi les siens, nommé commandant de Varadine, Bathory embrassa le parti de son prince, et il eut souvent à combattre les milices autrichiennes. La guerre devenait ainsi de plus en plus son élément favori ; tout l'y portait, et son inclination naturelle, et sa position sociale, et les circonstances agitées de l'époque. Son génie militaire se trahit à chaque occasion : on admire son coup d'œil, son énergie, ses soudaines inspirations, le champ de bataille l'anime d'un enthousiasme qu'il répand autour de lui ; sous la tente, il étudie avec passion l'art de la guerre et invente des boulets qui font la terreur de l'ennemi. Aussi fin diplomate que valeureux capitaine, la mission de Vienne lui échut souvent en partage. Les pourparlers avec Ferdinand n'aboutirent jamais. Maximilien II était sur le point, en 1565, de ratifier un traité avantageux pour lui, lorsque Bathory vint demander de nouvelles concessions en faveur de son maître. Le recul ressemblait à un piège, l'empereur rompit les négociations et retint prisonnier l'envoyé de Zapolya. Près de trois ans s'écoulèrent ainsi dans une captivité honorable qui ne le privait de rien, si ce n'est de la liberté. En 1571, lorsque le dernier Zapolya eut fermé les yeux, les suffrages des électeurs se portèrent sur Bathory. Il accepta la couronne de Transylvanie, mais pour la conserver sur sa tête, il dut livrer une sanglante bataille à un rival perfide et puissant. Le calme rentrait peu à peu dans le pays, les relations du dehors n'en restaient pas moins compliquées : vassal et tributaire du sultan, le voïévode recevait de lui l'investiture et, en cas de guerre, lui fournissait un contingent ; d'autres attaches, mais secrètes, unissaient la principauté à l'empire ; or l'empe-

reur abhorrait le sultan, ni l'un ni l'autre n'avait les sincères sympathies de Bathory qui eût préféré voir sa patrie rendue à elle-même et complètement indépendante.

Le nouveau voïévode aurait consumé obscurément sa vie et ses forces dans la lutte avec ces difficultés, si les Polonais ne l'eussent appelé à devenir leur roi. Un brillant avenir s'ouvrait devant lui, mais quels étaient ses titres au trône de Pologne ? Talents militaires, réputation de tolérance, hostilité envers les Habsbourg, protection du sultan, promesse d'épouser la dernière Jagellon. La petite noblesse, la *szlachta*, n'en demandait pas davantage ; l'enthousiasme des électeurs se fût certainement refroidi, s'ils eussent mieux connu la rude énergie du maître qu'ils acclamaient, son austère justice, ses principes de discipline, sa volonté inébranlable de ne pas être un roi de théâtre. Quant aux petits côtés de l'événement, personne ne les a mieux saisis que le nonce Laureo. Ce qui le frappe avant tout dans Bathory, c'est la simplicité de ses allures : ses vêtements sont modestes, presque pauvres ; lorsqu'il ôte son soulier de fer, on aperçoit des chaussures percées, et l'on échange des sourires ; au milieu d'une conversation, survient un palatin quelconque, il prend le roi par le bras, le tire familièrement à l'écart, ordonne à haute voix de fermer les portes, de ne laisser entrer personne. La cuisine royale est une cuisine militaire, le bœuf avec des oignons et de l'ail en fait tous les frais, contraste frappant avec les festins légendaires des magnats. Le mariage avec Anne Jagellon avait été essentiellement politique, l'inclination n'y était pour rien, la lune de miel ne dura que quelques jours, l'épouse de cinquante-quatre ans se vit bientôt délaissée par un mari plus jeune de dix ans, bouillant d'activité. Leurs

chambres étaient voisines, séparées par une seule pièce. Au lieu de faire appeler la reine ou d'aller la trouver, Bathory lui offrit de venir spontanément quand elle voudrait le voir. Une première fois, elle endura cinq heures d'attente, personne ne parut dans la soirée suivante, la reine revint bouleversée dans sa chambre, un accès de fièvre se déclara, une saignée fut nécessaire. Même désillusion dans les affaires : le roi se conduisait en maître absolu, distribuant à son gré les faveurs et les charges, ne laissant à son épouse aucune part d'influence. Mortifiés et déçus, les partisans d'Anne remplissaient la capitale de leurs plaintes et s'en allaient répétant partout : *erravimus*, *erravimus*. Le nonce conclut sa dépêche chiffrée en exprimant l'espoir que ces vétilles jetteront peut-être quelque lumière sur des questions plus graves [1].

Rome avait, en effet, une décision importante à prendre : il fallait choisir entre Maximilien et Bathory, élus tous les deux rois de Pologne. L'un possédait les sympathies du Saint-Siège, une rupture avec l'autre semblait imminente. La mort de Maximilien II vint fort à propos dégager la situation : le pape reconnut l'élection de Bathory ; le roi oublia l'échec du voïévode ; d'excellentes relations s'établirent entre Rome et Varsovie, sitôt qu'on eut appris à mieux connaître les dispositions chevaleresques de Bathory, son attachement inébranlable à l'Église, sa haine secrète du croissant [2]. Désormais le chef de la ligue anti-ottomane s'imposait par la force des choses : à la tête de la brillante et indomptable cavalerie polonaise, des fantassins hongrois, intrépides et endurants, le royal capitaine pouvait plus facilement que tout autre pénétrer jusqu'au cœur de

1. Wierzbowski, *Vincent Laureo*, p. 424 à 427.
2. Bibl. nat., fonds latin, 6063, passim.

l'ennemi, à travers la Moldavie et la Valachie, dont l'accès lui était ouvert.

Mais auparavant un obstacle devait être écarté. Les *pacta conventa*, acceptés sous la foi du serment, obligeaient le nouveau roi à maintenir la paix avec les Turcs et à reprendre aux Moscovites leurs conquêtes sur les Polonais[1]. Rome comprenait très bien que la lutte simultanée avec deux adversaires formidables compromettrait la victoire, mais on voulait changer les rôles : conclure une alliance avec Ivan et concentrer les forces contre Murad. Si le roi se laissait convaincre, la diète l'eût délié de ses promesses. Grégoire XIII revenait ainsi au projet favori du Saint-Siège.

Le cardinal de Côme se mit immédiatement à l'œuvre. Une longue dépêche fut adressée, le 10 juin 1579, au nonce de Varsovie, André Caligari, successeur de Laureo : presser Bathory de se mettre à la tête d'une croisade, sous peine de passer pour l'ami des Turcs; laisser le pape rétablir la paix avec Moscou, car, en dépit des trêves, on se battait déjà en Livonie : tel était le mot d'ordre, renforcé par des promesses de subsides et des mirages de conquête : on pourrait arrondir la Transylvanie, s'emparer de la Moldavie, en proie aux aventuriers ; de la Valachie, épuisée par les discordes, voire de Constantinople. Pour ne pas compromettre les succès militaires des Polonais, le pape agirait spontanément, comme à l'insu du roi, de sorte qu'à Moscou l'on ne se douterait même pas qu'il fût initié au secret. Caligari n'avait qu'à rédiger des instructions, dont le point culminant serait la paix entre les deux nations belligérantes et l'union de Moscou avec Rome sur la base du concile de Florence. Muni de cette pièce et avec

1. *Vol. legum*, II, p. 898.

l'assentiment du roi, le neveu de l'archevêque de Gnesen irait tenter la fortune au Kremlin[1].

La dépêche cardinalice, à dire vrai, proposait à Caligari un problème à peu près insoluble. Les excès sauvages du terrible Ivan le rendaient de plus en plus étranger aux idées romaines de conciliation, et, en 1579, Bathory devait être également inaccessible aux discours pacifiques. De vastes plans de campagne germaient dans sa tête, il les avait esquissés au nonce dès le mois d'avril 1578 : marcher sur Polotsk et Smolensk, cribler de projectiles les deux forteresses, surprendre Moscou, exiger des vaincus la cession de la Livonie, et dicter au Kremlin les conditions de la paix[2]. Projet grandiose, que reprendra dans trois siècles un capitaine de génie pour aboutir à un échec ! La diète de la même année 1578 encourageait Bathory à donner de l'avant : de lourds impôts furent votés avec une largesse inouïe. A peine les préparatifs terminés, le courrier Lopacinski partit pour Moscou, le 26 juin 1579, porteur d'une déclaration formelle de guerre[3] : la Livonie en était l'enjeu ; le but suprême, celui de refouler vers l'Asie le plus formidable ennemi de la Pologne.

La fortune, dès le début, se déclara en faveur de Bathory. Par un mouvement habile et inattendu, il avait envahi la Russie-Blanche, tandis qu'Ivan dirigeait le gros de ses troupes sur Pskov et Novgorod pour se rapprocher de la Livonie. Le 29 août, les formidables remparts de Polotsk sont déjà la proie des flammes ; le lendemain, un furieux et dernier assaut est livré ; Bathory, à genoux sous sa tente, lève les mains vers le ciel et fait vœu d'ériger un collège de jésuites, s'il

1. *Rome et Moscou*, p. 156, n° XIII.
2. Wierzbowski, *Vincent Laureo*, p. 694.
3. Polkowski, p. 162, n° CXIV.

parvient à s'emparer de la ville[1]. Après quelques heures d'un combat acharné, Polotsk se rend aux vainqueurs. Le 11 septembre, Sokol, incendié, pillé de toutes parts, est le théâtre d'un carnage épouvantable ; les plus vieux soldats ne se rappellent pas avoir rien vu de pareil. D'autres forteresses moscovites, moins importantes, subissent tour à tour le même sort ; les provinces avoisinantes sont dévastées sans pitié.

Or Bathory était justement dans l'ivresse de la victoire, lorsque le nonce Caligari, à la suite des dépêches romaines, lui fit, le 8 septembre, ses premières ouvertures. Sans aborder la question moscovite, il parlait en général de la ligue et proposait, si l'armée s'attardait en campagne, de venir à Polotsk[2]. Auprès du roi se trouvait Jean Zamojski, dit le Grand par ses compatriotes, chancelier du royaume, ancien étudiant de l'université de Padoue, aussi versé dans le droit romain et les auteurs classiques que dans l'art de la guerre, éloquent, courageux, ennemi traditionnel de Moscou. Ces circonstances ne promettaient pas un succès facile. D'autre part, ni Bathory ni Zamojski ne s'opposaient, en principe, à la ligue ; tous deux se plaignaient souvent des Turcs, on soupçonnait les pachas de semer la discorde parmi les Polonais, dont la faiblesse faisait la force des Ottomans. Caligari ne se décourageait pas d'avance, il espérait même, après tout, qu'une paix honorable, sous les auspices du pape, serait peut-être acceptée. Le roi et le chancelier répondirent au nonce

1. Possevino, *la Transilvania*, ms., p. 208.

2. Pour la suite des négociations jusqu'au 1er janvier 1580, voir les dépêches de Caligari des 7, 8, 20 septembre, 4, 5, 7 octobre, 4 novembre 1579 (Archives du Vatican, *Polonia*, XVI, p. 283, 290, 307, 313, 331, 335, 343, 386) ; Theiner, *Annales*, III, p. 68, 69, 72 à 74, 661 ; Tourguénev, I, p. 274 à 289 ; Heidenstein, *De bello mosc.*, p. 141 ; *Kniga posolsk.*, II, passim.

le même jour, 20 septembre, et dans le même sens. L'affaire leur paraissait trop importante pour être traitée dans le tumulte des camps, inutile par conséquent que le nonce se dérangeât. Zamojski annonçait le retour prochain du roi à Vilna ; et le roi, renchérissant sur Zamojski, insistait sur le mauvais état des routes et la longueur du voyage. Au cours de l'année, on avait déjà plus d'une fois donné à Caligari des réponses évasives, lorsque ces matières épineuses tombaient sous sa plume. Cette fois, on pouvait se flatter de mieux réussir, la négociation s'engageait sérieusement, le nonce avait un bref du pape l'autorisant à intervenir en vue de la paix avec Moscou et de la ligue à organiser. Au seizième siècle, auprès d'une cour catholique, un habile diplomate était avec cela suffisamment armé, si ce n'est pour triompher de tous les obstacles, au moins pour obtenir des réponses catégoriques ; mais la malchance poursuivait Caligari.

Après avoir brillamment terminé la campagne de 1579, Stéphane se dépêcha de rentrer dans ses États, à cause de la diète imminente. Le 5 octobre, le nonce eut à Vilna sa première audience. La veille, il avait causé longuement avec Zamojski. Une guerre européenne contre les Turcs souriait au belliqueux chancelier, pourvu qu'on eût le temps de s'y préparer et que tout se fît en secret. Quant à la mission moscovite, il se retranchait dans une discrétion parfaite, ne voulant rien hasarder sur les rapports avec un souverain trop habitué à violer ses serments, et contre lequel la Pologne devait se mettre en garde. Ces allusions faisaient prévoir l'issue de l'audience royale. Elle fut longue : Bathory avait ses moments d'expansion où sa parole débordait comme un fleuve, il se montra, du reste, aussi fin que courtois. Prince catholique, à l'offre flatteuse de diriger

une croisade, il ne pouvait répondre que par des protestations de noble et filial dévouement, trop heureux s'il pouvait mettre sa vie et ses États au service du Saint-Siège, et voir sa patrie hongroise délivrée du joug ottoman. Mais avant de s'engager dans une si rude entreprise, ne faudrait-il pas s'assurer que les garanties du succès sont suffisantes ? En développant cette pensée dans sa dépêche du 5 octobre, Caligari, sur le désir du roi, n'hésite pas à requérir un mémoire rédigé en latin, où serait exposé le plan de guerre offensive contre les Turcs, avec l'énumération des princes qui y prendraient part, et l'effectif de leurs armées, le nombre des galères et des vaisseaux de transport pour soldats, munitions et provisions ; en outre, on y mentionnerait les conditions de la ligue, les mesures à prendre contre l'instabilité et la *furia* des Français, capables de tout compromettre, les moyens d'apaiser la guerre des Pays-Bas, qui pourrait arrêter le roi d'Espagne ; enfin, on fixerait le montant des subsides, le nombre de chevaux et de soldats à lever en Pologne. Bathory se réservait de faire des observations, de donner des conseils dictés par l'expérience militaire, après quoi la diète eût prononcé en dernière instance. Le roi ne refusa pas non plus son concours à la mission de Moscou, sans cacher toutefois son désir que l'envoi du messager fût différé jusqu'après la diète : d'un jour à l'autre, on attendait, soit le retour du courrier Lopacinski, soit l'arrivée d'un ambassadeur russe. Au cours de l'audience, le vainqueur de Polotsk laissa tomber quelques paroles menaçantes à l'adresse de son rival ; avant d'attaquer les Turcs, il espérait avoir raison des Moscovites, car les forces d'Ivan, disait-il, ne sont pas aussi considérables qu'on le pense, une révolte peut facilement éclater dans sa capitale, les meilleurs capitaines

russes ont disparu, et sur les trois survivants de quelque renom, l'un manque d'expérience, l'autre de dévouement, le troisième n'est pas heureux à la guerre. Revenant ensuite aux projets de ligue, Bathory s'étendit longuement sur la manière de se battre avec les Turcs, dont il faut exténuer les chevaux par des marches et des contre-marches, avant de livrer bataille; sur les ruses de guerre des Tatars, qui attaquent avec vigueur, simulent la fuite et reviennent à la charge en lançant des nuées de flèches. La prise de Constantinople ne semblait pas difficile à l'intrépide guerrier, pourvu qu'on assiégeât la ville par terre et par mer à la fois; il regrettait profondément que les alliés de Pie V n'eussent pas continué la campagne après la journée de Lépante, deux ans auraient suffi pour détruire à jamais la puissance de l'Islam. Telles étaient les opinions et les vues de Bathory en 1579. Le nonce ne manque pas de les consigner dans sa dépêche, en suppliant, deux jours après, le cardinal de Côme de n'en rien révéler à son prédécesseur : Laureo était mal vu à Varsovie; il s'était vanté d'avoir écrit une histoire contemporaine de Pologne, au grand déplaisir de Zamojski, qui s'en plaignait tout haut; les relations de l'ancien nonce avec les ennemis du roi éveillaient les soupçons, la plus légère indiscrétion pouvait être fatale, les Turcs avaient des intelligences dans le pays.

Ces précautions judicieuses ne dissimulaient cependant pas l'échec de Caligari. Il n'avait obtenu de nouveau qu'une réponse dilatoire : dilatoire, quant à la guerre ottomane, car le mémoire exigé par le roi ne pouvait être livré de si tôt, et les conditions de la ligue ne se laissaient pas improviser à la hâte; dilatoire surtout, quant à la mission moscovite, que le capitaine vic-

torieux, mais dénué de ressources, remettait, non sans motif, jusqu'après la diète. En effet, les représentants de la nation avaient seuls qualité pour voter les impôts, et l'argent a toujours été le nerf de la guerre. Convoqués à Varsovie, le 23 novembre, les bruyants comices de la libre Pologne furent aussi orageux qu'à l'ordinaire, mais plus fertiles en résultats pratiques. Bon gré mal gré, les fiers magnats s'inclinaient devant les gloires militaires de Bathory; Zamojski, le prince de la parole, en imposait à la petite noblesse; unissant leurs efforts, le roi et le chancelier enlevèrent les suffrages de la diète. L'esprit belliqueux, assoupi sous le règne de Sigismond II, se réveillait parmi les Polonais; la conquête de la Livonie, celle peut-être de Moscou, séduisaient les plus timides, et l'idée aventureuse faisait son chemin; Zamojski prévoyait que les peuples conquis seraient taillables et corvéables à merci, tandis que les vainqueurs ne payeraient plus de grosses contributions; avec toute l'autorité de sa haute position et de ses talents, il adjurait ses compatriotes de ne pas laisser s'échapper une occasion unique de profit et de gloire : la diète convaincue vota les subsides. Bathory y ajouta quelques sommes puisées dans son modeste trésor. Son frère Christophe lui envoya, à défaut d'argent, des fantassins hongrois. Se trouvant ainsi, à l'issue de la diète, dans des conditions plus avantageuses, le roi de Pologne ne se montrera-t-il pas moins accessible aux insinuations pacifiques du Saint-Siège?

Fidèle à son programme, Rome, en ce moment, n'en pressait cependant pas l'exécution. On n'avait point, la suite le prouvera, d'idée nette et précise sur les origines de la guerre entre Russes et Polonais, sur la gravité de ses motifs, sur la valeur des droits en collision; questions singulièrement complexes que Caligari tran-

chait d'un seul mot, quand il ne répétait pas les versions polonaises. Dans les victoires de Bathory, érigeant des églises, fondant des collèges, Grégoire XIII ne voyait que triomphes de la foi et progrès de la religion, il l'en félicitait avec une effusion paternelle et, sur le déclin de l'année 1579, lui décernait la toque et le glaive, bénis selon l'usage dans la nuit de Noël, et offerts tour à tour aux princes les mieux méritants. Les encouragements belliqueux s'alliaient, dans l'idée du pontife, avec le désir de la paix; quelques victoires décisives eussent provoqué des négociations, hâté leur marche, préparé le terrain de la ligue. Caligari agissait sur place dans le même esprit, tempérant l'enthousiasme par la prudence. Il exhortait les évêques à prier pour le succès des armes polonaises, composait lui-même une formule spéciale d'oraison, se répandait en congratulations devant le nouveau Récarède ; mais reprenait, à la première occasion, son refrain pacifique, sans se laisser décourager ni par les projets de guerre discutés à la diète, ni par le courant de l'opinion publique.

Pareille occasion se présenta à l'audience dont la dépêche du 1er janvier 1580 donne un fidèle résumé[1]. Le langage de Bathory est loin d'être le même, du 5 octobre au jour présent la différence est frappante : c'est que le roi désormais ne doute pas de l'appui de la diète. Aux allusions à la guerre contre les Turcs, il répond froidement que les obstacles paraissent insurmontables : les Perses s'avouent épuisés, le roi d'Espagne ne songe qu'aux Pays-Bas, la Pologne risquerait de se trouver isolée. Même réserve à l'endroit de Moscou : au lieu de s'en tenir à la procédure officielle, le nonce est engagé à se mettre en rapports avec Chérémétev, un des plus

1. Archives du Vatican. *Polonia*, XVII, *cifra di Caligari*, 1er janvier 1580.

marquants prisonniers moscovites[1]. Or, Moscou ne transigeait pas sur les formalités, et personne n'ignorait en Pologne que des pourparlers non autorisés par le tsar seraient considérés au Kremlin comme nuls et non avenus. L'idée prédominante de Bathory se laisse facilement saisir, un aveu formel s'échappe de ses lèvres : pas de bonne paix avec Ivan, dit-il à Caligari, si ce n'est les armes à la main. Assurément, ces procédés ne correspondaient pas en tous points aux vues de Rome; toutefois le nonce crut devoir user d'une extrême condescendance, il ne souleva pas d'objections, son but suprême eût été d'amener Ivan à demander l'intervention du Saint-Siège, personne ne prévoyait encore les démarches spontanées que provoqueraient les péripéties de la guerre. Bathory, de son côté, dut savoir gré à Caligari de laisser les événements suivre leur cours et de ne pas trop insister sur la croisade anti-ottomane. Pour le moment, les bonnes grâces des Turcs n'étaient pas à dédaigner. Elles auraient permis de lancer les Tatars contre Moscou, l'envoyé polonais agitait cette question à Constantinople[2], mais le roi se gardait bien d'en souffler mot et se renfermait dans de vagues affirmations.

Sur ces entrefaites, Caligari, ayant été nommé évêque de Bertinoro et prévoyant la fin prochaine de sa nonciature, ne demandait pas mieux que de la terminer brillamment, lorsque des événements d'un caractère intime et personnel vinrent paralyser son action et compliquer les affaires. Bien peu de jours avaient suffi à l'époux d'Anne Jagellon pour se convaincre, s'il en avait

1. Fedor Vasiliévitch Chérémétev, fait prisonnier à Sokol, racheté par Ivan IV en 1582, boïar en 1584, dans la suite moine sous le nom de Féodorite.

2. Polkowski, p. 160, n° CXIII.

jamais douté, que la vie conjugale avec une vieille infante ne serait pas l'idéal du bonheur. Ce n'était pas qu'il eût les mêmes faiblesses qui avaient discrédité son prédécesseur; la cour et la maison du nouveau roi présentaient, au contraire, un aspect presque rigide; irréprochable dans sa vie privée, Bathory ne souffrait autour de lui ni licence ni libertinage. Une seule passion le dominait, celle de la chasse. Dans les forêts séculaires de Grodno, sa robuste nature se retrouvait à l'aise, lorsque, suivi de ses meutes anglaises, toscanes, hongroises, il se lançait à la poursuite du sanglier et du chevreuil. Au milieu des tracasseries intérieures, se prodiguant à la chasse et à la guerre, le sacrifice du foyer domestique n'eût pas coûté beaucoup d'efforts à Bathory. Il avait le culte des lettres et des sciences, de profondes convictions religieuses; il se voyait entouré d'amis qui partageaient ses goûts et nourrissaient les mêmes projets belliqueux. Mais si l'amour n'avait pas de prise sur lui, les rêves d'ambition n'en devenaient que plus fascinateurs : la pensée dynastique semble avoir fortement préoccupé le soldat couronné. Placé par les suffrages d'un peuple libre à la tête d'un royaume électif, il n'en espérait pas moins que le prestige de sa gloire militaire donnerait à sa postérité quelque droit au trône de Pologne. Or, la princesse Anne l'avait par son alliance apparenté avec une race illustre, mais son âge avancé ôtait tout espoir de succession. Le mot funeste de divorce retentit dans l'entourage du roi. On aurait réuni un concile provincial, évoqué les néfastes souvenirs des deux derniers interrègnes, vivement représenté les dangers d'un troisième, et les plus chauds partisans de la fille des Jagellons l'eussent peut-être sacrifiée au bien suprême de la patrie. Le nonce fut des premiers à surprendre le mystère qui se tramait dans l'ombre. Dès lors

un devoir impérieux s'imposait au représentant du Saint-Siège : il fallait déjouer habilement les projets attentatoires à un lien sacré, et, au besoin, déclarer sans réticence que Rome n'admettrait jamais de scandale. Cette fermeté choquait les courtisans trop zélés et les patriotes à outrance. Aussi les difficultés surgissaient-elles de toutes parts; le nonce s'en prend à deux évêques d'une regrettable faiblesse; il s'en prend au roi lui-même, trop désireux de léguer aux Polonais un héritier de son sang; il s'en prend surtout à Zamojski, qui fait triste figure dans la correspondance diplomatique : trois mois auparavant, le chancelier, modèle des époux, « croissait encore journellement en vertu et en piété », désormais il ne sera plus qu'un politicien ambitieux, timide, intéressé, responsable de tous les malheurs que causeront ses funestes conseils; enfin Caligari avoue — terrible aveu sous la plume d'un diplomate — qu'il est en disgrâce à la cour de Pologne pour avoir pénétré le secret du divorce royal et refusé son concours[1].

Rien n'autorise à croire que ces circonstances eurent une influence directe sur l'affaire de Moscou; Bathory ne voulait pas de mission pontificale, parce que, loin de songer à la paix, il était décidé à continuer la guerre tant que les soldats et les subsides ne lui manqueraient pas. Cependant les relations personnelles du nonce ne pouvaient plus occasionner que des retards et des entraves. Le projet de divorce fut, il est vrai, désavoué à la diète[2], et si complètement abandonné qu'il n'en reste plus d'autres traces; mais les impôts largement votés

1. Archives du Vatican, *Polonia*, XVII, p. 41, 43, 51, dépêches de Caligari des 20, 21, 25 janvier 1580; Theiner, *Annales*, III, p. 661, n° V; dans l'alinéa sur Zamojski, il faut lire *Sua Magnificenza* au lieu de *Sua Maestà*.

2. Heidenstein, *De bello mosc.*, p. 118.

et les aspirations générales de conquête permettaient de prendre des mesures plus radicales, sans que l'on se crût obligé aux mêmes égards envers Caligari, l'inébranlable adversaire de la veille. Ainsi l'entrevue avec Chérémétev, qui lui avait été promise, n'eut pas lieu et le prisonnier moscovite quitta Varsovie sans emporter de commission pontificale. On le disait très obstiné dans ses préjugés religieux, son intervention n'eût peut-être pas amené de bons résultats. En même temps, des amis dévoués insinuaient au nonce que ses efforts pour réconcilier deux rivaux, en train de vider leur querelle par les armes, ne seraient pas vus de bon œil à la cour, et qu'il valait mieux y renoncer pour le moment. Quinze jours après, le 18 février 1580, Caligari déclare formellement au cardinal de Côme qu'il se voit obligé d'abandonner cette affaire, parce que les relations avec Moscou sont suspectes aux yeux du roi et du chancelier, et qu'il se contentera, à l'avenir, d'observer et d'attendre l'occasion opportune[1].

Il tint parole. Bathory avait toujours à lutter avec des difficultés financières malgré la libéralité de la diète. Les longues campagnes d'hiver épouvantaient les plus braves, ceux qui suivaient de près les phases de la guerre découvraient parfois des pronostics alarmants. Dans le courant du mois de mai, les pessimistes redoutaient « une paix ignominieuse avec Moscou », Caligari s'attendait à un châtiment de celui qui avait si souvent refusé l'intervention du pape et arrêté l'expédition du

1. « L'amicitia nostra et prattica co' Mosco è sospetta a Sua Maestà et al cancelliere, pero non vedo via di far alcuno frutto, pur staro su la vedetta et, con la grazia di Dio, spero di non essere estinto, ma si bene di esser sopito. » Archives du Vatican, *Polonia*, XVII, p. 70; voir aussi les dépêches du 31 janvier, 2, 13 mai, 28 août 1580, *ibidem*, p. 52, 215, 239, 457.

bref à Ivan. Aussi s'empressa-t-il d'écrire et de faire dire au roi que, sous les auspices du Saint-Siège, une réconciliation se ferait avec plus de dignité et même avec plus d'avantage, à cause des faveurs que l'on accorderait à la Pologne, mais qu'il fallait avant tout apaiser la colère du ciel et mettre en Dieu son unique espoir.

Trois mois après, une nouvelle échappée parut s'ouvrir. Des circonstances imprévues rapprochent la Suède de la Pologne, il est question de s'unir contre l'ennemi commun, Ivan IV. Initié à ces secrets diplomatiques, Caligari se propose de travailler activement à la réussite de l'alliance projetée et il ajoute négligemment, comme pour acquit de conscience, qu'à l'issue de la campagne le gué sera tenté : si le roi de Suède se montre plus conciliant que Bathory, le bref du pape sera envoyé à Moscou par Stockholm.

Les événements marchaient plus vite que les desseins du nonce. Aucune suite ne fut donnée, pour le moment, à ces différents projets. De spécieux prétextes écartaient l'intervention pontificale, le plan grandiose de Grégoire XIII se trouvait ainsi compromis, entravé, et, dans tous les cas, retardé. Le chef présomptif de la croisade s'engageait dans une nouvelle guerre contre un prince chrétien; l'union, sous un seul drapeau, de tous les adversaires de l'Islam, devenait impossible. S'il faut apprécier à leur juste valeur les intentions généreuses du pape, on ne saurait non plus reprocher à Bathory de n'y avoir pas correspondu avec plus d'empressement. Prévenu contre les Moscovites, confiant dans son étoile, victorieux jusque-là, jaloux de remplir ses serments, outragé dans son honneur, traité par le tsar de voisin et non de frère, il ne se pressait pas de sacrifier des avantages conquis à la pointe de l'épée.

Un prochain avenir justifiera les appréhensions de Bathory, tout en ouvrant au pape un vaste champ d'activité. Encore quelques mois, et ce n'est plus Grégoire XIII qui engagera un roi catholique à déposer les armes, le tsar orthodoxe enverra spontanément son messager frapper à la porte du Vatican et demander l'intervention romaine pour conclure la paix avec Bathory.

LIVRE II

L'ARBITRAGE PONTIFICAL

CHAPITRE PREMIER

MISSION DE CHÉVRIGUINE A ROME

1580-1581

I. Le conseil de la Sloboda. — Situation critique de Moscou en 1580. — Ivan IV s'adresse au pape et à l'empereur. — Finesse diplomatique. — Procédés envers Bathory. — Mariages d'Ivan et de son fils Fedor. — Hiérarchie diplomatique. — Chévriguine est envoyé à Prague et à Rome. — Popler et Pallavicino l'accompagnent. — Négociations à Prague. — Pallavicino et Badoer. — Arrivée à Venise. — Discours au collège. — Indiscrétions des Moscovites. — Lettre apocryphe présentée au doge. — Entrée solennelle à Rome. — Audience de Grégoire XIII. — Discours du pape au consistoire. — Commission cardinalice. — Résumé de la lettre d'Ivan IV. — Appréciation du cardinal de Côme. — Décision prise. — Possevino destiné pour Moscou. — Ses qualités, ses défauts, ses antécédents, ses deux missions en Suède. — Préparatifs de voyage. — Lettre de Grégoire XIII au tsar. — Instructions du 27 mars 1581. — Elles s'écartent de la première décision. — Impressions de Chévriguine. — Départ de Rome.

II. Les voyages au seizième siècle. — Lorette. — Popler et Pallavicino vivement impressionnés. — Malvasia et l'échec de 1578. — Arrivée à Venise. — État de la seigneurie. — Sa politique. — Inauguration du séminaire de Saint-Marc. — Projet insinué d'un séminaire militaire. — Discours de Possevino au conseil des Dix. — Réponses évasives du doge. — Un bon conseil. — Décision de la seigneurie. — Mémoire et dépêches rédigés. — Communiqués en partie à Possevino. — Doubles envoyés à Braunsberg. — Giraldi. — Lettre de Chévriguine au tsar sous la dictée de Possevino. — Critique sévère des envoyés moscovites. — Confidences politiques de Popler. — On se sépare à Villach. — Possevino à Gratz. — Cobentzl. — Le nonce Malaspina. — Possevino à Vienne. — L'accident de Pallavicino. — Sa mort. — Soupçons. — L'archiduc Ernest. — Les Moscovites à Prague. — Possevino les y

rejoint. — L'Autriche et Moscou. — Départ de Chévriguine pour Lübeck. — Compagnons de Possevino. — Son départ pour Vilna. — L'ambassadeur de Venise en audience chez le pape. — Possevino jugé par Grégoire XIII et par les Vénitiens.

I

Le 25 août 1580, Ivan le Terrible réunissait son conseil dans le sombre palais de la Sloboba, sa résidence habituelle depuis qu'il était devenu le bourreau de son peuple, après avoir été la terreur de l'ennemi. Tout autour l'horizon se rembrunissait : des désastres militaires, avant-coureurs, selon toute apparence, d'une catastrophe, obligeaient le tsar à recourir aux lumières de ses boïars et de son fils Ivan, digne émule des sauvageries paternelles. La seconde campagne de Bathory s'annonçait sous des auspices non moins brillants que la première : la forteresse de Louki se voyait menacée du même sort que Polotsk et Sokol, dont les Polonais s'étaient emparés l'année précédente, et, ce rempart venant à tomber, le cœur même du pays restait à découvert. D'ailleurs, le roi de Pologne n'était pas le seul ennemi à craindre : naguère repoussés par Ivan, les Suédois reprenaient courage et revendiquaient l'Esthonie; le Danemark épiait l'occasion de dénoncer la trêve onéreuse conclue en 1578. Du côté opposé, les Tatars, échelonnés sur les extrémités orientales de la Moscovie, étaient d'autant plus redoutables que jamais ils ne désarmaient : du jour au lendemain, une révolte pouvait compromettre les récentes conquêtes de Kazan et d'Astrakhan, convoitées par le khan de Crimée, derrière lequel on voyait s'élever le drapeau menaçant du Prophète. De graves difficultés intérieures compliquaient encore la situation. Le tsar était dominé par la frénésie du sang, des hécatombes humaines se renouvelaient périodiquement, les meilleurs boïars tombaient victimes

de vengeances imméritées, ou bien, affolés et indignés, prenaient, à l'exemple de Kourbski, le chemin de la Pologne, tandis que ceux qui entouraient Ivan et possédaient sa confiance n'étaient au fond que ses compagnons de débauche et les exécuteurs de ses hautes œuvres : en vain eût-on cherché parmi eux un capitaine de valeur.

Dès lors il n'est pas étonnant si les avis pacifiques prévalurent au sein du conseil. Mais comment obtenir des conditions honorables d'un adversaire qui n'entendait pas renoncer au prix de ses victoires ? Bathory avait juré de ne pas déposer les armes avant d'avoir conquis la Livonie tout entière; Ivan s'obstinait à conserver ne fût-ce qu'un lambeau de cette province qui lui ouvrait le chemin de l'Occident. A bout de ressources et sous le coup de la frayeur, le tsar voulut, en dernier lieu, essayer d'une politique jusque-là inouïe au Kremlin : il allait avec éclat se déclarer l'ennemi juré des Turcs, et engager le pape et l'empereur à organiser dans toute l'Europe une croisade anti-ottomane; naturellement, ce projet n'était pas réalisable tant que Bathory et Ivan n'auraient pas conclu la paix. Cette manière de tourner la difficulté ne manquait pas de finesse : placée en première ligne, la question d'Orient de l'époque dissimulait l'importance de l'affaire polonaise; on s'épargnait ainsi de pénibles aveux et l'on gagnait du même coup les sympathies de l'Autriche et de Rome. En effet, la Turquie possédait alors vingt-cinq sandjakas en Hongrie, tandis que les Habsbourg tendaient visiblement à enclaver dans leur empire tout le royaume de saint Étienne; entre ces deux concurrents il ne pouvait donc y avoir que des trêves, et l'Autriche ne demandait pas mieux que de susciter à la Turquie un ennemi de plus. Quant au Saint-Siège, c'était son programme séculaire

que le tsar reproduisait fidèlement : les papes n'avaient-ils pas, pour arrêter l'irruption musulmane, caressé de tout temps l'idée d'une alliance militaire entre les États chrétiens, et tourné, dans ce but, leur regard vers Moscou ? Grégoire XIII lui-même aurait envoyé ses mandataires au Kremlin, si des souverains jaloux ne les eussent arrêtés en route. La politique étroite de l'Autriche et de la Pologne servit, dans le cas présent, à un dessein providentiel : en 1580, c'est le tsar, sous l'impression peut-être d'anciens souvenirs, qui vient au-devant du pape.

Les secrets desseins d'Ivan commencent ici à se trahir : avant tout, il s'agit de gagner du temps et d'arrêter, si c'est possible, l'agression victorieuse de l'ennemi. Les agents russes en Pologne agissent dans ce sens : ordre formel leur est donné de répondre avec douceur aux « aboiements » des Polonais et, si l'on en vient aux voies de fait, de supporter patiemment les volées de bois vert, pourvu que les négociations ne soient pas rompues. Changeant de style et de ton, le tsar lui-même écrit des lettres conciliantes au parvenu triomphant qu'il appelle maintenant son frère, des conditions avantageuses de paix sont offertes, ce n'est rien moins que la cession de la Livonie tout entière, sauf quatre forteresses[1]. Cette dernière restriction réduisait à néant tout espoir pacifique. Le tsar s'en doutait bien et se contentait d'un délai : une campagne diplomatique s'engageait parallèlement à Prague, à Madrid et à Rome, peut-être changerait-elle la situation en mieux. Était-ce aveugle confiance dans l'avenir, liberté étrange d'esprit ou plutôt abrutissement, mais au milieu des revers de son peuple, le despote du Kremlin songeait tranquillement

1. Karamzine, IX, p. 200, note 558.

à ses affaires de famille. Vers la même époque, il mariait son second fils Fedor à Irène Godounov, et convolait lui-même, en dépit des canons de l'Église d'Orient, aux septièmes noces avec Marie Nagaïa. Les solennités d'usage eurent lieu à la Sloboda. Ivan se doutait-il que parmi les courtisans, tous également empressés autour des fiancés, se cachaient deux traîtres, Soltykov et Bielski, et deux tsars futurs de Moscou, Godounov et Chouïski ?

Dès le 6 septembre, par suite du conseil tenu à la Sloboda, une ambassade partait pour Prague et pour Rome. Les diplomates russes de l'époque se divisent en trois catégories. Au premier rang figurent les grands ambassadeurs (*celikïé posly*); l'éclat dont ils s'entourent, leur suite nombreuse, les précieuses fourrures qu'ils distribuent, donnent à l'étranger une haute idée de leur monarque, mais ce genre dispendieux de représentation est réservé pour les pays limitrophes. Viennent ensuite les ambassadeurs (*poslanniki*) qui étalent à l'extérieur beaucoup moins de magnificence, quoiqu'ils soient aussi initiés aux affaires et autorisés à négocier au nom du tsar. Le dernier échelon de la hiérarchie est occupé par le courrier (*goniets*), chargé de présenter des messages, de rapporter les réponses et, le plus souvent, tenu lui-même à l'écart de la politique. Tous ces diplomates reçoivent au départ des instructions (*nakaz*) où la fierté moscovite se donne libre cours : l'envoyé du tsar revendiquera partout la place d'honneur; en cas de refus, il brillera par l'absence ; s'il est apostrophé par des déserteurs, il leur crachera dans les yeux sans mot dire, car c'est ainsi que se traduisait à Moscou le *guarda e passa* de Dante ; chemin faisant, les renseignements les plus variés seront recueillis, et l'on suggère d'avance des réponses tantôt naïves, tantôt perfides, aux questions qui

pourraient être posées. Les sauf-conduits, les lettres de créance, les messages (*gramaty*) ne sont jamais oubliés, et, rentré à Moscou, le mandataire rend compte de sa mission dans un rapport désigné communément sous le nom d'ailleurs générique de *stateiny spisok*. La plupart des pièces russes relatives à l'ambassade qui nous occupe ont été conservées, de même que les documents correspondants des puissances étrangères; la politique d'Ivan peut être ainsi suivie de près et jugée en connaissance de cause.

En tête du personnel en partance se trouvait Léonti Istoma Chévriguine[1], vrai type d'employé ou *diak* de l'ancien régime, souple et rude, âpre au gain, passé maître en astuce, pourvu d'une dose suffisante de gros bon sens pour exécuter servilement les ordres du maître et saisir dans les affaires leur côté pratique. Simple courrier, rivé à la lettre de son nakaz, il semble cependant avoir possédé la confiance tsarienne à un plus haut degré que ses collègues. Son dévouement n'allait pas jusqu'à l'oubli de soi-même : une de ses grandes préoccupations pendant tout le voyage fut de le rendre aussi lucratif que faire se pouvait. En bon Moscovite, ne sachant que le russe, il était doublé d'un interprète allemand, Guillaume Popler, d'origine livonienne, né catholique, puis gagné au luthéranisme, enfin rebaptisé orthodoxe sous le nom de Frédéric, en l'honneur, disent les documents étrangers, du fils du tsar[2]. A Lübeck, Chévriguine s'adjoignit un second inter-

1. Nommé le plus souvent, en pays étrangers, Thomas Severingen, par suite d'une analogie phonétique purement accidentelle entre le nom slave Istoma et Thomas.

2. Le second fils du tsar s'appelait Fedor; Popler portait, à Moscou, le nom de Fedor Filipov (*Pam. dipl. snoch.*, X, col. 29, 334). Il y a confusion évidente entre Fedor et Frédéric.

prête, Francesco Pallavicino, Milanais, transformé en diplomate après avoir fait le commerce à Moscou. Entre ces trois personnages, étrangers l'un à l'autre, l'entente n'était guère possible : Popler et Pallavicino ne se souffraient pas mutuellement; en revanche, ils poursuivaien Chévriguine d'une haine commune, et ne craignaient pas de faire sur son compte des confidences compromettantes.

Évitant soigneusement la Pologne et la Lithuanie, l'envoyé moscovite s'était embarqué à Pernau. Après avoir touché Copenhague et repris la voie de terre à Lübeck, il se dirigea sur Leipzig pour arriver à Prague dans les premiers jours de janvier 1581[1]. L'empereur Rodolphe II y menait sa vie solitaire, studieuse et fantasque au milieu d'une cour brillante, n'ayant ni la rude énergie du vainqueur de Marchfeld, dont il portait le nom, ni le génie politique et la bouillante activité de Charles-Quint, son aïeul maternel, avec lequel il rivalisait par ses connaissances variées, le don des langues, le goût des sciences et des arts. Se souciant peu des affaires d'État que les Rumpf et les Trautson dirigeaient à leur gré, Rodolphe n'entendait pas quitter ses livres ou ses fleurs, ses creusets ou même ses chevaux pour s'entretenir avec des étrangers. Les audiences ne s'accordaient que rarement. Chévriguine obtint cette faveur.

Il y avait à Prague un hôtel appelé l'hospice des Turcs et des Moscovites ; c'est là que descendaient les envoyés des tsars et les chiaoux des sultans pour y être traités sur le même pied d'étiquette. Un gentilhomme de la cour fut, en qualité de majordome, attaché à Chévriguine. Le 10 janvier, un officier tranchant vint le prendre et le conduire à l'audience. Aux termes de ses instructions,

1. *Pam. dipl. snoch.*, I, col. 785 à 817 ; X, col. 30. Archives d'État de Venise, *Germania, Dispacci*, VII, p. 311, 317, 321, 322.

l'envoyé russe avait à présenter deux messages avec quarante peaux de zibeline; en réponse aux demandes que l'on pourrait faire, il devait déclarer ne pas avoir de commissions verbales. Évidemment le tsar avait plus de confiance dans sa plume que dans ses courriers, aussi s'étend-il longuement dans sa lettre sur son amitié avec l'empereur Maximilien, sur les projets polonais caressés ensemble, enfin sur la nécessité d'une alliance commune contre les Turcs. Le nom de Bathory se place ici de lui-même : mandataire et allié des Turcs, élevé au trône par le sultan, le roi belliqueux de Pologne est l'unique obstacle à l'union des princes chrétiens et l'ennemi implacable de Moscou, à cause de l'amitié des Russes pour l'empereur. En parlant ainsi, le tsar se doutait bien que l'Autriche gardait encore rancune à Bathory pour s'être emparé de la couronne des Jagellons. Mais ici encore la Livonie empêchait les deux souverains de s'entendre : à Prague, elle passait pour un fief de l'empire, Ivan la réclamait à titre d'apanage hérité de ses ancêtres. La seconde lettre avait trait au commerce : le tsar se plaint amèrement de certaines mesures prohibitives et demande qu'elles soient rapportées. Pour parer à toute éventualité, Chévriguine avait été mis au courant des torts de Bathory et des affaires de Livonie; que si l'on abordait la question des Tatars, il fallait dire que la conquête de Kazan et d'Astrakhan était désormais un fait accompli, que la foi chrétienne y avait été introduite, que tous ces peuples fournissaient leur contingent militaire au premier signe, que l'on échangeait de fréquentes ambassades avec le khan de Crimée, mais que lui, *jeune gars*, ne savait pas quel en était l'objet. Le tsar ne ménageait pas l'amour-propre de ses sujets, nous verrons tout à l'heure pourquoi les Tatars le préoccupaient si vivement.

Sur le désir de Chévriguine d'avoir un témoignage de bon accueil, on lui délivra un message impérial marqué au coin de la prudence : mutisme complet sur la Turquie et la Pologne, réserves expresses au sujet de la Livonie qui relève de la Diète, aucun changement dans les relations commerciales[1]. Le diplomate russe ne pouvait donc se flatter d'avoir eu un grand succès : on ne s'engageait pas dans les questions politiques, et la prohibition d'exporter les armes restait en vigueur. En pleine guerre avec Bathory, c'était là ce qui choquait surtout le tsar et lui inspirait de sourdes réclamations, mais les ministres impériaux se donnaient l'air de ne pas s'en douter.

Malgré son audience à la cour, Chévriguine restait dans un certain isolement : le corps diplomatique, comme on dirait de nos jours, ne frayait pas avec lui. Le nonce pontifical fut d'abord le seul à lui envoyer un secrétaire pour le complimenter ; des relations s'établirent ensuite avec le représentant de la seigneurie. Porteur d'une lettre adressée « au grand gouverneur et aux régents de la grande cité de Venise », Chévriguine demanda un passeport vénitien. L'ambassadeur Badoer s'empressa de l'accorder, et, à cette occasion, Pallavicino lui fit d'utiles confidences. Il découvrit le vrai but de la mission russe à Prague et à Rome, les projets du tsar relatifs au commerce, enfin le dernier incident avec les Turcs : interpellé par le sultan au sujet de Kazan et d'Astrakhan, le tsar, en guise de réponse, avait jeté en prison le malheureux chiaoux et envoyé des mandataires prêcher aux princes la croisade[2]. A Prague, on soupçonnait, au contraire, que la question d'Orient

1. Rodolphe II à Ivan IV, 11 janvier 1581. *Pam. dipl. snoch.*, I, col. 835.

2. Hammer, VII, p. 143, note 3.

masquait simplement le désir de faire la paix avec Bathory. Encouragé par ces découvertes, Badoer eut la velléité d'inviter à sa table les diplomates russes, mais il sacrifia le projet gastronomique à la crainte de se créer des embarras auprès de la Porte.

Le 25 janvier, nos voyageurs se remirent en route. Nous les reverrons en Autriche, suivons-les maintenant à Venise où ils parvinrent le 13 février, en passant par Munich, Innsbruck, Trente et Mestre[1].

A la vue de cette reine brillante de l'Adriatique, avec ses coupoles d'or, ses palais aux frontons circulaires, en style ogival ou Renaissance ; ses arcades en filigrane de pierre, ses colonnes de porphyre, ses canaux sillonnés de gondoles, Chévriguine fut à la fois frappé de stupeur et saisi d'un vif regret. Ravi de ces merveilles, ébloui par la profusion des richesses, il ne pouvait, disait-il, se consoler d'ignorer les titres honorifiques du doge, circonstance fatale, qui paralysait toutes ses démarches. Quelle ne fut pas sa surprise lorsque, à peine installé dans la maison bourgeoise de Marietta Galetta, il se vit tout à coup tiré de son obscurité, traité en personnage officiel et invité par les cinq *Savii alli ordini* à se transporter dans le somptueux couvent des SS. Giovanni et Paolo, où il serait désormais l'hôte de la seigneurie. La seule nouvelle de la présence à Venise d'un envoyé moscovite avait suffi pour provoquer cette gracieuseté du doge, déjà bien informé par son ambassadeur de Prague. Le choix du domicile était judicieux : l'on passe du couvent dans une vaste église gothique où s'offrent aux regards les tombeaux des plus illustres citoyens, depuis le modeste médaillon de Bragadin, écorché vif par les Turcs à Famagouste, jus-

1. *Bathory et Possevino*, p. 25 à 39, nos I à IV.

qu'au chef-d'œuvre de la sculpture de Venise qui veille sur les cendres des Vendramin ; tous ces grands hommes sont là, brandissant leurs épées, agitant leurs sceptres, modérant leurs coursiers, ressuscitant les gloires du passé : on eût dit un livre majestueux d'histoire aux feuillets de bronze et de marbre.

Deux jours après, le 15 février, Chévriguine se présentait, avec les cérémonies d'usage, à l'excellentissime collège. Nouvelles magnificences : à côté de Saint-Marc, s'élève la masse grandiose du palais ducal ; une double colonnade le soutient, l'une est à fûts robustes, l'autre, légère et à jour, forme une galerie trilobée ; au sommet, la corniche se festonne en clochetons, en aiguilles, en pyramides évidées. Le superbe édifice servait de siège au gouvernement. Les ambassadeurs attendaient leur tour dans l'anti-collège en admirant les fresques du Tintoret et de Véronèse ; l'audience se donnait dans la salle du collège, au plafond à caissons dorés, aux murs couverts de tapisseries ou historiés par les pinceaux des grands maîtres. Entouré de ses conseillers, assis sur son trône, le doge recevait les envoyés étrangers en présence de tous les membres du collège. Chévriguine leur offrit un singulier spectacle : debout, malgré les instances réitérées de s'asseoir, la tête découverte, il récite pompeusement les titres tsariens et, assisté de ses deux interprètes, débite une harangue que Popler traduit du russe en allemand, et Pallavicino de l'allemand en italien. Plus bizarre encore que les allures de l'orateur est le contenu de son discours ; en présentant la lettre du tsar, après l'avoir approchée de ses lèvres, Chévriguine se confond en excuses sur l'ignorance des titres du doge. Les formules d'étiquette ont toujours joué un grand rôle au Kremlin ; Ivan IV, qui n'entendait plus passer pour un simple grand-kniaz, était, à cet

égard, susceptible à l'excès. Dès lors on comprend les scrupules du mandataire : une maladresse de sa part pouvait attirer un affront à son maître, terrible justicier si jamais il en fut. Le diplomate russe s'empresse de révéler naïvement les causes de son ignorance : les langues étrangères sont proscrites à Moscou, car s'il n'eût pas compris ses sujets, le tsar aurait redouté les trahisons ; il n'y avait guère d'autres sources à consulter que les traditions de bureau ; malheureusement, faute de rapports plus fréquents avec l'Italie, le souvenir des titres d'usage s'était oblitéré ; Venise passait même pour partie intégrante des États pontificaux ; aussi est-ce dans la lettre au pape que le tsar s'explique longuement sur la guerre contre les Turcs et les Tatars, objet principal de la mission présente. Quant au commerce à établir avec la seigneurie, Chévriguine avouait que son maître le désirait ardemment, et recommandait en termes obscurs la voie de la mer Caspienne et du Volga pour se rendre à Moscou. A deux reprises, l'on revint sur cet itinéraire, pour se convaincre enfin que les notions géographiques des Moscovites étaient singulièrement confuses. Le doge Nicolo da Ponte souhaita ensuite la bienvenue aux nouveaux arrivants, promit de soumettre au conseil l'affaire du commerce, de répondre au tsar dans un bref délai et, sur la demande qu'en fit Chévriguine, lui accorda gracieusement une barque pour se rendre par mer à Pesaro. A l'issue de l'audience, nos diplomates purent considérer à loisir les merveilles du palais ducal, les collections d'armures, la salle du grand conseil, celle du conseil des Dix, dont on a dit, en forçant un peu la note, que jamais voûte plus riante ne couvrit une réunion plus sinistre. Les jours suivants furent consacrés aux curiosités de la ville : l'arsenal intéressait les Russes plus que toute

autre chose, on se fit un plaisir de leur montrer en détail ce vaste établissement avec ses bassins, ses chantiers et toutes ses dépendances ; preuve muette, mais éloquente de la puissance militaire de Venise.

Cependant, comme la lettre du tsar était en russe, il fallut songer à la traduire. Chargé de cette besogne, le secrétaire Franceschi se fit aider par ce même Giraldi, dont la mission à Moscou avait naguère échoué et qui, grâce à sa connaissance de l'allemand, pouvait remplacer Pallavicino, mal initié aux fonctions d'interprète. La traduction fut bientôt achevée. Franceschi profita habilement de l'occasion pour surprendre les secrets du Kremlin dont le tsar était si jaloux. Chévriguine et ses collègues ne manquèrent pas de répéter les lieux communs obligatoires sur Bathory et ses goûts sanguinaires, sur les desseins généreux d'Ivan, prêt à mettre cent mille chevaux sous les ordres de l'empereur contre les Turcs, avec promesse de lancer simultanément deux cent mille autres contre les Tatars ; mais quelques paroles indiscrètes, échappées par hasard dans une conversation que Franceschi prolongeait à dessein, révélèrent au sagace secrétaire l'état réel des choses : il comprit que le tsar, entouré d'ennemis, ne désirait rien tant qu'une paix honorable, et que sa position serait gravement compromise, si la Pologne ne consentait pas à désarmer.

Victorieuse sur un point, la diplomatie vénitienne était, à son insu, mise en déroute sur un autre. Le lecteur aura remarqué quelques incohérences dans les discours de Chévriguine. Muni d'une lettre pour le doge, il ignorait ses titres ; le tsar s'adressait à des personnages étrangers, sans trop savoir ce qu'ils étaient. Ces anomalies s'expliquent : la lettre présentée à la seigneurie est apocryphe. Pour mettre ce fait en lumière,

il faut anticiper sur la marche chronologique des événements[1]. En avril 1581, le jésuite Possevino, chargé par le pape de ramener les envoyés russes dans leur patrie, fut témoin d'une scène assez vive qui se passa entre eux à Venise. Chévriguine accusait Pallavicino de vol; à bout de patience, celui-ci finit par s'écrier : « Voilà donc comment il me traite après m'avoir loué pour quelques roubles; mais qu'il me laisse revenir à Moscou, et je le dénoncerai au tsar : l'on saura qu'il a fabriqué de fausses lettres pour les Vénitiens! » Ces paroles firent sur Possevino l'effet d'un coup de foudre. Il voulut en avoir le cœur net, et parvint à savoir le fond de l'affaire. Pour provoquer les largesses de la seigneurie, Chévriguine avait, de sa propre main, écrit un message qu'il attribuait effrontément au tsar; un cachet enlevé à la lettre de l'électeur de Saxe rendait l'illusion complète. C'est Possevino lui-même qui fait part de cette découverte au cardinal de Côme, en ajoutant pour le rassurer que les lettres du tsar au pape et à l'empereur sont authentiques.

L'accusation est sérieuse. Il s'agit d'un faux en écriture publique, avec des circonstances aggravantes. Une critique impartiale ne saurait cependant rejeter le témoignage de Possevino. En effet, Chévriguine avait été, au départ, muni non seulement de lettres pour Rodolphe II et Grégoire XIII, mais encore de sauf-conduits pour le roi de Danemark et l'électeur de Saxe. Toutes ces pièces ont été dûment enregistrées au Kremlin; pour le doge de Venise, il n'y a ni lettre ni sauf-conduit. Faut-il attribuer cette lacune au hasard? D'après

1. L'original de la lettre présentée par Chévriguine se trouve aux Archives de Venise (*Lett. princ.*, XII). Voir *Pam. dipl. snoch.*, I, col. 785 à 800; X, col. 5, 17, 26, 27, 334, 363; *Bathory et Possevino*, p. 18 à 23; p. 25, n° I; p. 47, *post-scriptum*; p. 139, n° XLII.

le propre témoignage de Chévriguine, Venise, aux yeux de Moscou, n'était qu'une simple province soumise au pape. Aussi Ivan IV, prévoyant le cas où Grégoire XIII voudrait envoyer à Moscou des marchands de Rome ou de Venise, donne-t-il à son mandataire des instructions en conséquence. A son retour, celui-ci renseigne exactement le souverain sur la république de Saint-Marc et sa parfaite autonomie. Or, il est difficile d'admettre qu'Ivan ait écrit à tout hasard au gouverneur d'une province pontificale. Qu'est-ce donc que la lettre présentée, le 15 février 1581, au doge sérénissime qui passait au Kremlin pour un si modeste personnage? C'est l'œuvre d'un faussaire, et le faussaire n'est autre que celui qui la présente. En voici la preuve péremptoire : Chévriguine était un simple courrier, *goniets;* c'est ainsi qu'il est constamment appelé dans toutes les pièces officielles; il n'y a que la lettre de Venise qui lui attribue à cinq reprises le titre d'ambassadeur, *poslannik*. Or, dans l'ancienne Moscovie, entre l'ambassadeur et le courrier, la différence était énorme. Autre singularité : les sauf-conduits authentiques énoncent laconiquement le fait de l'envoi de Chévriguine; ici, on le dit chargé d'une affaire importante qui intéresse toute la chrétienté. A nos yeux, le titre usurpé et la rédaction prétentieuse sont deux indices certains que le document n'émane pas de la chancellerie moscovite; présumer une distraction des copistes ne serait-ce pas recourir aux suppositions arbitraires? D'ailleurs, rigoureux à l'extrême en matière d'étiquette, Ivan IV s'en serait bien vite aperçu.

Le sort réservé à la réponse du doge correspond aux origines mystérieuses de la lettre qui lui avait été présentée. Arrivé à Lübeck, Chévriguine se laisse envahir par la crainte d'être volé en route; comment faire pour

sauver les correspondances? Il les coud dans ses habits, mais la lettre ducale par excès de prudence est confiée à un messager, qui sera, naturellement, dévalisé par des brigands, de sorte que la pièce compromettante ne parviendra jamais à sa destination. La légende avait les apparences de la vérité, Ivan n'eut pas de peine à y croire. Pour mieux dérouter son maître, Chévriguine, dans son rapport final, a soin de passer sous silence sa première entrevue avec Nicolo da Ponte en février 1581; l'initiative des rapports commerciaux à établir est attribuée au pape et à Possevino, tandis que c'est bien Chévriguine lui-même qui a été le premier à en saisir le collège.

En résumé, nous sommes en présence d'une lettre écrite à l'aventure et non enregistrée à Moscou. Elle confère à un courrier le titre spécieux d'ambassadeur avec tous les avantages qui en résultent ; la réponse de Venise, qui eût trahi le mystère, est la seule lettre qui s'égare en route, tandis que les autres arrivent à bon port. Ces étranges coïncidences ont tellement frappé Possevino, au courant de tous les détails, qu'en vue des aveux de Pallavicino, il a déclaré apocryphe la lettre en question. Les soupçons du jésuite allaient encore plus loin ; il a toujours cru que l'interprète italien, dont nous raconterons plus tard la mort, a été assassiné par ses compagnons, de crainte qu'il ne fît à Moscou de nouvelles révélations.

Revenons à nos voyageurs. Chévriguine avait hâte de quitter Venise. Les renseignements qu'il fournira au tsar se réduisent à la découverte que la ville est bâtie sur mer et non sur terre, qu'elle ne dépend ni du pape ni de l'empereur; qu'en s'y embarquant, on peut aller par « la mer d'Espagne » jusqu'à Constantinople et Jérusalem; que les Vénitiens font, chaque

année, de magnifiques présents aux Turcs, bien qu'ils les aient battus à Lépante avec le concours des Espagnols.

Le 24 février, l'envoyé russe faisait son entrée dans la capitale des papes[1]. Au seizième siècle, l'arrivée d'un diplomate étranger intéressait toute la ville, le monde officiel aussi bien que les bourgeois et le peuple, spectateurs empressés de toutes les solennités. Cette apparition inattendue ne manqua pas d'exciter la curiosité générale. La Moscovie était moins connue des Romains que la Chine et le Japon. Depuis longues années, aucun Moscovite n'avait franchi le seuil de la cité éternelle. Chévriguine fut reçu avec plus de pompe que n'en méritait un simple courrier. Tandis qu'il approchait par la voie Flaminienne, où le pont Milvius évoque les visions de Constantin et de Maxence, deux députations vinrent successivement à sa rencontre hors de la porte du Peuple. On le fit monter dans un carrosse pontifical et, entouré de son brillant cortège, il se dirigea vers le palais Colonna, situé sur la place des Douze-Apôtres, où des appartements lui avaient été préparés. C'était la résidence habituelle de Giacomo Boncompagni, duc de Sora, gonfalonier de la sainte Église, c'est-à-dire commandant en chef des troupes et gouverneur du château Saint-Ange, chargé par le pape de faire aux Moscovites les honneurs de Rome. Il s'acquitta parfaitement de cette mission. A en croire Chévriguine, le menu des repas était non seulement somptueux, mais presque formidable par la quantité de mets et de desserts servis ponctuellement deux fois par jour[2]. En même temps, les

1. Tourguénev, I, p. 388, n° CCLI; Theiner, *Annales*, III, p. 284; *Pam. dipl. snoch.*, X, col. 17; *Dnevnik*, p. 7.

2. Dans les grands dîners, il y avait alors quatre services : le premier consistait en fruits confits, les autres en plats disparates et variés.

maîtres de cérémonies reçurent l'ordre de régler l'étiquette de l'audience.

Elle eut lieu, le 26 février, au Vatican. Pierre Wolski, évêque de Plock et représentant de la Pologne, avait fait des démarches pour qu'il y eût le moins d'appareil possible. Soit qu'il y eût réussi, soit pour d'autres causes, l'on n'accorda à Chévriguine qu'une audience privée. Il apparut en costume national : double robe de soie écarlate descendant jusqu'aux talons, par-dessus une autre robe de drap également écarlate, mais plus courte et à manches flottantes, brodequins de cuir, bonnet de zibeline. Après avoir traversé la salle de Constantin, dont les fresques reproduisent les plus belles victoires de la foi, le cortège s'arrêta sur le seuil du cabinet pontifical. Le duc de Sora assista seul à l'audience. Le triomphe des maîtres de cérémonies fut, paraît-il, complet. Chévriguine baisa la mule du pape et fit son discours à genoux, deux écueils où d'ordinaire les prétentions romaines se brisaient contre la fierté des Russes. Dans son rapport final, Chévriguine ne fait guère mention de ces circonstances. Il se borne à dire qu'après avoir présenté au pape la lettre et les zibelines, il lui a demandé l'envoi d'un messager à Moscou. En effet, telle était la consigne du Kremlin : ne pas entrer dans les détails et s'en référer en tout et pour tout à la lettre officielle du tsar.

Le lendemain, 27 février, Grégoire XIII annonça en plein consistoire l'arrivée d'un envoyé russe, porteur d'un message déjà livré aux traducteurs. Fidèle aux ordres du maître, Chévriguine gardait en poche l'exemplaire allemand, et personne ne songeait à en faire la demande expresse. Bien que le fond de l'affaire ne fût pas encore connu, le pape n'en manifesta pas moins une vive satisfaction. Le rapprochement avec Moscou sem-

blait plus désirable que jamais : dans la guerre contre les Perses, Murad III avait eu d'abord des succès, la Géorgie devenait une province ottomane, mais lorsque Mustapha-pacha, trompé dans ses rêves ambitieux, se fut empoisonné, les séditions des janissaires entravèrent les opérations militaires, et la victoire parut pencher du côté des Perses. Pour mettre l'empire de Mahomet entre deux feux, il n'y avait plus qu'à organiser une croisade en Occident, le concours de Moscou dans cette entreprise eût été précieux. Peut-être se souvenait-on aussi à la cour pontificale du mémoire de Cobentzl et des renseignements favorables qui avaient naguère déterminé la mission de Clenke.

Une commission cardinalice fut nommée à cet effet. Elle comptait parmi ses membres le cardinal de Côme, que ses fonctions y appelaient de droit; Alexandre Farnèse, protecteur de Pologne; Commendone, ancien nonce et légat auprès de Sigismond II; enfin Madrucci, protecteur d'Allemagne, l'homme de confiance des Habsbourg; l'on ne songeait pas que ce dernier choix froisserait nécessairement Bathory, toujours en garde contre Rodolphe. La lettre du tsar, présentée à Grégoire XIII par Chévriguine[1], devait servir de base aux travaux de la commission. Rien de plus prolixe et de plus retors que ce message aux allures orientales. Ivan se réclame des bonnes relations de son père Vasili avec Rome, des siennes avec le Saint-Empire, des avances du cardinal Morone au prince Sougorski; il n'y aurait qu'à se tendre la main et qu'un effort généreux à faire pour abattre l'Islam. Un seul obstacle doit être écarté auparavant : le prince de Transylvanie s'est emparé du trône de Pologne et a conclu une double

1. *Pam. dipl. snoch.*, X, col. 6 à 12.

alliance avec le sultan Murad et le khan de Crimée; fier de ses nouveaux alliés, parjure à ses serments, il a pris Polotsk d'assaut et répand à flots le sang moscovite. En conséquence, le pape est mis en demeure « d'ordonner au roi Stéphane qu'il renonce à l'alliance des musulmans et à la guerre contre les chrétiens ». La lettre se termine par la demande d'un envoyé, qui viendrait à Moscou avec Chévriguine renseigner le tsar sur les préparatifs militaires contre les Turcs. On ne saurait le nier, à force de finesse Ivan donnait dans la naïveté. Se faire passer pour un ardent champion de la cause chrétienne et vouloir rendre Bathory suspect au pontife, c'était là un piège trop grossier; au moins eût-il fallu donner des preuves à l'appui, mais Ivan n'avait jamais tiré l'épée contre les Turcs, et, en fait de promesses, Bathory ne se laissait pas surpasser facilement. Aussi malgré les précautions oratoires et l'insistance sur la croisade, comprit-on sans peine que le tsar songeait plutôt à obtenir la paix avec la Pologne; les soupçons manifestés à Venise et à Prague reparaissaient à Rome. En outre, le silence complet sur la question religieuse parut surprenant et fit une impression pénible. Le cardinal de Côme s'exprime ainsi dans sa dépêche du 4 mars 1581 au nonce de Pologne Caligari : « Le style de la lettre (d'Ivan IV) est assez spécieux, mais ceux qui savent, comme nous le savons tous, que cela ne provient pas de ses bonnes intentions, mais des bonnes défaites (*buone battiture*) infligées par le susmentionné roi sérénissime (Bathory) et qui l'ont excessivement humilié, ceux-là ne sauraient se promettre quelque chose de bon de cette ambassade, d'autant plus que, quant à la religion, *ne verbum quidem*[1]. » Les influences

1. Ciampi, I, p. 237; Archives du Vatican, *Lettere et mem. mss. de P. Possevino*, II, p. 42.

polonaises se trahissent ici, elles contre-balancent avec succès les renseignements optimistes qui viennent d'ailleurs. Cependant ni le pape ni ses conseillers ne crurent, à cause de cela, devoir reculer. Ils envisageaient la question à un point de vue plus élevé : une arène nouvelle s'ouvrait à l'apostolat, il y avait un empire à conquérir pour l'Église, la politique et les intérêts temporels ne serviraient qu'à aplanir la voie. Les détails sur les travaux de la commission sont restés inconnus, sauf les dernières conclusions, que nous tenons de la bouche même du pape : le 6 mars, Grégoire XIII annonça aux cardinaux en consistoire que la lettre d'Ivan avait été traduite et examinée, il en donna le résumé, en ajoutant qu'un mandataire pontifical serait envoyé à Moscou avec mission de traiter tout d'abord les questions religieuses ; après quoi, si l'entente s'établit, on abordera la politique[1]. Cette décision, motivée par le silence du tsar à l'endroit de l'Église, ne laisse pas que de surprendre l'historien. C'est une contrepartie si parfaite des propositions du Kremlin que l'on se demande si elle n'a pas été prise uniquement pour la forme et en vue des Polonais, qui n'admettaient d'autre rapprochement entre Rome et Moscou que celui de l'unité religieuse. Quoi qu'il en soit, lors même que ce projet eût jamais été sérieusement adopté, il est certain — on le verra tout à l'heure — qu'il a été ensuite abandonné. Restait à nommer le mandataire : Antoine Possevino réunit promptement tous les suffrages.

Simple religieux de la Compagnie de Jésus, au point de vue de l'étiquette, il ne compromettait pas l'avenir et, ce qui est plus important, les conditions requises pour une mission de ce genre ne lui manquaient pas :

1. Tourguénev, I, p. 389, n° CCLI.

vaste intelligence, connaissances variées, don d'observation, expérience des affaires, talent diplomatique, caractère fortement trempé, mais souple et insinuant. Une santé de fer, qui rarement faiblissait sous le poids de la charge, lui permettait d'être assidu au travail et de laisser libre cours à son activité dévorante. Ce n'est pas qu'il n'eût les défauts de ses qualités : sachant ce qu'il valait, confiant dans ses forces, dès que devant lui s'ouvrait un nouveau champ d'action, il l'accaparait pour lui seul, donnait aux affaires, concentrées dans ses mains, une impulsion énergique et se croyait appelé à les résoudre à sa guise, sans trop d'égards envers ceux qui unissaient leurs efforts aux siens. Aussi les nonces pontificaux, dont il se faisait parfois l'auxiliaire, le trouvaient-ils communément assez gênant. D'ailleurs, ses antécédents le recommandaient d'eux-mêmes pour la mission moscovite. Originaire de Mantoue, brillant écolier à Rome, secrétaire du cardinal Hercule de Gonzague, précepteur des deux neveux de son maître qui deviendront à leur tour princes de l'Église, Possevino eut de fréquents rapports avec les jésuites de Padoue et de Naples où ses jeunes élèves suivaient les cours publics. Les germes de sa vocation datent de cette époque ; pour la faire éclore, il fallut de fréquents assauts de la grâce, la parole entraînante d'un Palmio, l'exemple des Gagliardi, trois frères admirablement doués qui renoncèrent au monde le même jour, l'un à l'insu de l'autre. En 1559, Possevino, âgé de vingt-cinq ans, vint se présenter au noviciat de Rome et, bientôt après l'admission, faisant ses premières armes en Savoie, il donna la mesure des services que l'on pourrait attendre de lui. Au lendemain de la paix de Cateau-Cambrésis, le duc Emmanuel-Philibert rentrait en possession de quelques vallées alpines où la Réforme avait fait de grands ra-

vages ; toute la Savoie, grâce à ses dangereux voisins, se voyait menacée d'une invasion d'hérétiques. Possevino comprit les dangers de la situation, trouva les remèdes, gagna la confiance d'Emmanuel et mit, le premier, la main à l'œuvre non sans quelque succès. Envoyé ensuite en France, il y passa plus de dix ans, exerçant le ministère apostolique, gouvernant les collèges, paraissant tour à tour au conseil royal pour y plaider la cause de la Compagnie, et au concile de Besançon où l'on votait de graves réformes ecclésiastiques. Mais ce qui attira sur lui l'attention générale, ce furent ses deux missions diplomatiques en Suède. Secrétaire de la Compagnie depuis 1573, résidant à ce titre dans la maison professe de Rome, il partageait son temps entre les devoirs de sa charge et les travaux littéraires, lorsque la confiance de Grégoire XIII lui ouvrit un champ autrement vaste. Il y avait à gagner une nation entière : la Réforme sévissait en Suède, mais le roi Jean III se montrait accessible à la vérité et docile aux suggestions de son épouse, Catherine Jagellon, ardente catholique. Elle lui avait donné un gage de son amour en partageant sa captivité à Gripsholm où leur naquit un fils, futur roi de Pologne. A l'école du malheur, Jean avait beaucoup appris et, parvenu au trône, un nouvel ordre de choses lui parut désirable dans son royaume. Sur le conseil du jésuite Nicolaï, le célèbre Pontus de la Gardie fut expédié à Rome avec une double mission : soumettre au pape les bases d'un accord avec l'Église de Suède, et s'assurer du secours des princes catholiques contre les Moscovites, les Danois et Charles de Sudermanie. L'importance de l'affaire n'échappa point à Grégoire XIII ; il envoya Possevino en étudier la solution sur les lieux. Nonce du pontife, ambassadeur de l'impératrice douairière Marie, le jésuite parut à Stockholm

déguisé en gentilhomme, l'épée au côté, le tricorne sous le bras. A le voir jouant avec aisance son rôle d'emprunt à la cour, personne n'eût soupçonné que, rentré dans sa demeure, il se livrait assidûment à l'oraison et aux austérités pour gagner la Suède à la vraie foi. Les débuts de la mission furent pleins de promesses : le 6 mai 1578, Jean III abjura l'hérésie entre les mains du nonce qui reprit aussitôt le chemin de Rome, espérant parfaire plus tard l'œuvre si bien commencée. Mais à son retour en Suède, il trouva les esprits surexcités, les tergiversations du roi avaient enhardi les novateurs, les intérêts politiques primaient ceux de la foi et, malgré tous ses efforts, le nonce quitta Stockholm, le 19 août 1580, sans avoir atteint le but, ni rétabli l'union avec le Saint-Siège. A défaut d'un résultat plus brillant, au moins avait-on des renseignements exacts et complets sur les hommes et les choses scandinaves : Possevino avait tout observé avec une rare sagacité, établi des intelligences dans la place, indiqué les moyens à prendre, préparé l'avenir; l'hostilité des protestants ne permettait pas d'en faire davantage. Avec les voyages de Suède coïncident les premiers rapports entre Bathory et le jésuite italien : l'alliance éventuelle contre Moscou n'était pas complètement une chimère, on y songeait à Varsovie aussi bien qu'à Stockholm, Possevino servait d'intermédiaire, n'ayant pas encore d'opinion arrêtée sur le monde slave, quoiqu'il exerçât les pouvoirs de vicaire dans tout le Nord, y compris Moscou[1].

Tel était l'homme que Grégoire XIII destinait à la cour d'Ivan. L'émotion de l'élu, à la nouvelle de sa mission, se trahit par des larmes ; il supplia qu'on l'épar-

1. Dorigny, passim; Theiner, *la Suède*, II, p. 229, 275, 292, 309, 361, 380; III, p. 174, 353.

gnât; mais le cardinal de Côme tint bon. Il fallut céder et se préparer au voyage. Avant tout, il importait de se renseigner à fond sur la Moscovie et sur les moindres détails des questions à traiter. Possevino connaissait parfaitement — ses livres en témoignent — les controverses dogmatiques entre Rome et Byzance, ainsi que l'histoire de la scission d'Orient; pour se mettre au courant des rapports entre les papes et les tsars, il étudia les brefs de Léon X, Clément VII, Jules III, Pie V, aux tsars Vasili III et Ivan IV; la lettre de Grégoire XIII à Morone; les œuvres de Herberstein, Giovio, Levenclaius, lui donnèrent d'utiles éclaircissements; le pape lui passa, de la main à la main, le commentaire de Pighius, Portico celui des ambassadeurs polonais de 1570, Commendone le naïf mémoire de Cobentzl; enfin le cardinal de Côme mit sous ses yeux les messages destinés aux souverains et le munit d'instructions secrètes, datées du 27 mars. Ce dernier document et le bref du pape au tsar sont les deux pièces plus importantes de toute la correspondance; elles se complètent mutuellement et, s'écartant du projet primitif, révèlent, à n'en pas douter, la vraie pensée de la cour pontificale [1].

Sous la plume de Grégoire XIII, la question s'élargit et s'élève, pour atteindre des hauteurs auxquelles le despote orthodoxe n'avait certainement pas songé. L'idée d'une croisade est fortement approuvée, le pape promet son concours et il ajoute, avec une pointe de malice, n'avoir jamais soupçonné l'alliance de Bathory avec les musulmans; au contraire, le roi de Pologne est prêt à marcher contre eux, sitôt que le moment sera venu de se démasquer. Quant à la guerre entre les

1. Possevino, *Moscovia*, p. 58; Tourguénev, I, p. 299, n° CCXII; *Suppl.*, p. 20, n° X.

deux princes slaves, n'en connaissant pas le dernier mot, et voyant chacun invoquer son droit, le pontife propose ouvertement son intervention : le différend sera réglé selon les lois de la justice, une paix équitable facilitera la création de la ligue si vivement désirée par Ivan, et qui a besoin d'un lien puissant. Or, pas d'entente durable en dehors de l'Église, qui seule possède le secret de l'unité. Quelle est cette Église ? Évidemment, c'est là que le pape voulait en venir pour affirmer la succession apostolique sur le siège de saint Pierre, la primauté de l'évêque de Rome, dogmes reconnus par les conciles et consacrés par la tradition. D'immortels souvenirs se rattachent à Florence, où l'union de l'Orient avec Rome a été proclamée ; que le tsar lise les décrets de ce concile, dont un exemplaire lui sera présenté, qu'il les soumette à son clergé, qu'il envoie une nouvelle ambassade, les honneurs lui seront prodigués, pourvu que l'unité primitive se rétablisse. Si le pape, en parlant ainsi, sortait des étroites limites tracées par Ivan, au moins il tranchait du même coup les situations. On ne changeait pas les cartes entre les mains de l'habile joueur du Kremlin, mais à ses vagues *desiderata* l'on opposait des conditions nettes et précises.

Les instructions du cardinal de Côme ne sont, au fond, que le commentaire autorisé du bref pontifical. Comme elles devaient être secrètes, la politique de Rome s'y laisse surprendre dans ses plus intimes replis et dans ses derniers retranchements. Le double but immédiat imposé à Possevino, c'est d'abord d'établir des relations commerciales entre Venise et Moscou [1], ensuite

1. Le nakaz de Chévriguine prévoit expressément le cas où le pape voudrait envoyer à Moscou des marchands de Rome ou de Venise (*Pam. dipl. snoch.*, X, col. 17). L'initiative vient, par conséquent, du tsar.

d'amener la conclusion de la paix entre le tsar et le roi de Pologne, en faisant ressortir la grande part qu'y prenait le Saint-Siège. Diplomatie et commerce doivent converger vers une fin supérieure : croisade contre les Turcs et réunion des Églises. En vue de ces événements, quelques motifs capables de frapper l'esprit du tsar sont suggérés : la honte d'obéir à un patriarche simoniaque, esclave du grand-seigneur, la gloire de s'unir à l'Europe entière contre le croissant, la perspective des biens éternels, celle même des faveurs pontificales. Les difficultés ne restent pas en dehors des prévisions ; loin de poser la question religieuse en préliminaire inévitable, on veut bien se contenter du moindre avantage obtenu. Lors même que l'érection d'une église et l'installation d'un jésuite à demeure fixe seraient refusées, et que tout se réduisît à des rapports plus suivis avec Moscou, ce serait déjà de bon augure pour l'avenir. Le cardinal de Côme ne doute pas des bonnes dispositions de Bathory ; tout ce qui peut intéresser « sa vraie grandeur » et lui donner « pleine satisfaction » doit être cher à l'envoyé pontifical. Les affaires de Suède sont trop mollement recommandées pour ne pas trahir la fâcheuse impression produite à Rome par les lenteurs de Jean III. Possevino se voyait, en outre, chargé de quelques communications pour l'archiduc Charles à Gratz, et à Prague pour l'empereur Rodolphe, circonstance à remarquer, car elle faillit avoir des suites funestes. Les notes de voyage et les observations sur l'Église russe devaient être transmises à Rome : telle est l'origine des deux commentaires sur Moscou, qui autrefois ont fait beaucoup de bruit et n'ont jusqu'à présent rien perdu de leur valeur.

Tous ces préparatifs exigeaient du temps ; des lenteurs préméditées les retardèrent encore. On désirait

retenir Chévriguine jusqu'après la semaine sainte et les fêtes de Pâques, pendant lesquelles les ressources de l'art s'épuisent à Rome dans les solennités religieuses. Le consistoire du 18 mars était encore un spectacle à offrir à l'envoyé moscovite : ce jour-là, Gomez de Sylva faisait, au nom de Philippe II, son maître, acte d'hommage au pape pour le royaume de Portugal, que le sort des armes livrait à la monarchie espagnole. Rien ne prouvait mieux le rôle auguste du pontife au seizième siècle, qu'une cérémonie de ce genre. Chévriguine semble cependant n'avoir ni bien saisi l'importance du consistoire, ni goûté les beautés artistiques des fêtes pascales : dans son rapport au tsar, c'est à peine s'il mentionne en deux mots la prestation d'hommage ; quant à la musique de Palestrina et aux chants de la chapelle Sixtine, on peut, sans lui faire tort, supposer que son oreille barbare ne pouvait guère en apprécier les délicieuses harmonies. Ses observations sur la Rome brillante des Raphaël et des Michel-Ange se réduisent à une sèche nomenclature d'églises, de reliques, de cérémonies religieuses, de pays qui professent la foi catholique et de princes représentés auprès du Saint-Siège[1]; et cependant il avait vu Saint-Jean de Latran, la première et la plus vénérable des églises *urbis et orbis*, la basilique Ostienne, où l'histoire de l'art au cinquième siècle se déroulait dans toute sa grandeur; enfin Saint-Pierre avec son antique façade éclatante d'or et de mosaïques, avec sa galerie aérienne encore dépourvue de coupole, mais proclamant déjà la renaissance des arts au service de la renaissance de la foi. Personnellement, il y avait un détail matériel qui l'intéressait plus que toute autre chose, c'étaient les présents qu'il rece-

1. *Pam. dipl. snoch.*, X, col. 23 à 26.

vrait au départ : Grégoire XIII se flattait de répondre à son attente en lui donnant un magnifique *Agnus Dei*, une chaîne d'or et une bourse avec six cents écus. L'ambassadeur de Venise, qui ne le perdait jamais de vue, annonça à la seigneurie que Chévriguine partait de Rome, fort satisfait de la générosité pontificale[1]; mais dans la suite, on eut lieu de se convaincre qu'il était d'une rapacité insatiable. Le 27 mars 1581, l'ambassade russe, accompagnée de Possevino, se remit enfin en route pour Moscou, après avoir passé plus de trente jours à Rome[2].

II

Le voyage d'un envoyé pontifical avec des diplomates russes était une excellente occasion d'avoir de première main des détails sur Moscou et de donner aux Moscovites une haute idée de la puissance, des ressources, des forces militaires du pape. Des mesures furent prises en conséquence par les autorités, et Possevino sut à son heure provoquer habilement de précieuses confidences. Les frais de route restaient à la charge du trésor pontifical jusqu'aux frontières des États de l'Église[3].

A l'époque qui nous occupe, le voyageur en Italie n'était rien moins qu'à l'abri des épreuves. Sixte-Quint, de légendaire mémoire, n'avait pas encore balayé les brigands qui infestaient le pays, et l'art de voyager commodément n'était pas inventé : on s'en allait le plus

1. Archives d'État de Venise, *Rubr. di Roma, Sec.*, 1572-1584, p. 266 v.

2. Chévriguine et Possevino ne sont pas toujours d'accord sur les dates. C'est la chronologie de ce dernier que nous suivons ordinairement.

3. Sur le voyage de Chévriguine jusqu'à Lübeck, son séjour à Venise et à Prague, voir *Bathory et Possevino*, p. 39 à 86, nos V-XXI.

souvent à cheval, sans sécurité sur les routes, sans confort dans les auberges, en butte aux mille tracasseries des douaniers qui rançonnaient les étrangers, et des officiers de santé toujours en garde contre les maladies contagieuses. Le pontificat de Grégoire XIII marque cependant un notable progrès : des ponts en pierre de taille, solides et élégants, paraissent en divers endroits; à travers les Apennins serpente une route carrossable, qui relie la capitale à Lorette et Ancône; de loin en loin, des plaques de marbre rappellent aux voyageurs qu'ils sont redevables de ce bienfait au pape Boncompagni. Les Moscovites suivirent cet itinéraire jusqu'à Lorette, où un spectacle émouvant vint frapper leurs regards. Fièrement assise sur une colline aplanie, l'antique cité domine tout autour de riches et riantes vallées; plus loin, vers le Nord, les contreforts des Apennins semblent monter la garde d'honneur devant le plus vénéré sanctuaire d'Italie; à l'Ouest, l'horizon s'élève jusqu'aux sommets couverts de neige de la grande chaîne italienne, pour se confondre au levant avec les flots azurés de l'Adriatique. Au milieu de la ville, s'élève la cathédrale, flanquée d'un clocher et surmontée d'un dôme qui, aux rayons du soleil, se transforme en globe lumineux; sous les murs crénelés de l'édifice s'abrite la *Santa Casa*, blanche et gracieuse comme une fiancée dans sa robe de marbre brodée d'admirables bas-reliefs. Chaque jour, de pieux pèlerins accourent vers l'humble demeure de la Vierge. A l'arrivée de Possevino, l'octave de Pâques en amenait un nombre très considérable : de tous côtés paraissaient des processions, bannières en tête; sous le ciel diaphane du Midi, ces pèlerins aux traits expressifs, au teint bronzé, à la voix vibrante, vêtus de leurs costumes pittoresques, prosternés aux pieds de la Madone, charmaient les yeux du spectateur, ouvrant son

âme aux plus douces émotions. Chévriguine ne s'y montra guère accessible, si ce n'est qu'il se crut obligé de surveiller de plus près ses compagnons, qui furent tous les deux fortement impressionnés. Popler, bien qu'il en fût à sa troisième profession de foi, se ressouvint de son enfance catholique et, sans briser ses propres chaînes, offrit à Possevino de lui confier l'éducation d'un de ses fils. Quant à Pallavicino, sa transformation fut complète. Roulant les grands chemins avec ses marchandises, il avait, dans sa vie nomade, négligé les pratiques religieuses, mais conservé la foi au fond du cœur. L'assaut de la grâce fut irrésistible : il avoua sincèrement n'avoir pas fait ses Pâques à Rome et demanda à se mettre en règle. Possevino l'encouragea dans ses bonnes résolutions, le mit entre les mains d'un confesseur, et se chargea lui-même de ses affaires de famille.

De Lorette, nos voyageurs se rendirent à Venise par Bologne, Ferrare et Chioggia. Grâce aux ordres pontificaux, on leur prodiguait partout les honneurs et les marques de bienveillance; les autorités locales venaient les complimenter, les troupes se rangeaient sur leur passage; dans le siècle des *bravi*, il y en avait toujours de disponibles, et le souvenir de Lépante était trop récent pour qu'on pût impunément mépriser les soldats du pape. Nul doute que Possevino ne mît en relief ces circonstances pour faire de mieux en mieux apprécier les avantages d'un rapprochement avec Rome. A Césène, il eut à son tour l'occasion d'apprendre quelque chose de nouveau. Le président de la Romagne vint y faire les honneurs de la ville aux Moscovites. Dans sa suite se trouvait Malvasia, alors trésorier de la province et autrefois secrétaire du cardinal Morone, lorsque celui-ci, se trouvant en 1578 à la diète de Ratisbonne, fut chargé d'envoyer à Moscou un représentant pontifical. L'affaire

échoua et Malvasia découvrit à Possevino le motif de l'échec déjà connu du lecteur.

On parvint sans encombre à Venise, première étape diplomatique du jésuite. La seigneurie était encore à l'apogée de sa gloire, et cependant un germe secret de décadence circulait déjà dans ses veines. Ce n'est plus l'ancienne république belliqueuse et austère, jalouse de conserver le prestige de ses armes par de nouveaux exploits; vers la fin du seizième siècle, les vertus civiques vont s'affaiblissant, le commerce productif avec l'Orient engendre l'amour du luxe; désormais la sécurité des jouissances au sein de la paix sera l'unique vœu du pays. D'autre part, les chances de victoire, en cas de guerre, sont plus que douteuses : le Portugal et l'Espagne, l'Angleterre et la Hollande lancent leurs flottes dans l'Océan, Livourne et Ancône menacent de devenir des rivales non moins dangereuses que Gênes, l'empire de la mer échappe à la seigneurie, aussi prend-elle ses mesures, mais ce n'est plus avec les armes, c'est avec la parole et la plume qu'elle veut maintenir sa position : de là, le vaste développement de la diplomatie vénitienne à cette époque. Le problème à résoudre n'était pas facile : Venise voulait rester en bons rapports non seulement avec le pape, mais aussi avec l'Autriche et l'Espagne, tandis qu'une politique complexe et savante la rapprochait de l'Angleterre d'Élisabeth, de la France d'Henri III et, en Orient, de la Turquie, — puissances qui se trouvaient alors en lutte plus ou moins ouverte avec les deux branches de la maison des Habsbourg. Aux diplomates incombait le devoir de naviguer au milieu des écueils sans faire sombrer la barque. C'est justice de constater que leur activité ne laissait rien à désirer : on se ménageait des intelligences jusque dans le harem du padischah, où la fille du gouverneur de Corfou, la belle

Baffa, tour à tour prisonnière, esclave et sultane, mettait au service de la patrie son influence et ses amours. Un mystère impénétrable enveloppait toutes ces démarches : au dehors, Venise passait pour le boulevard de la chrétienté et, malgré ses velléités pacifiques, on s'obstinait à croire qu'elle briserait un jour la puissance ottomane. Possevino partageait volontiers l'opinion générale. Sa mission n'en était pas moins délicate, il y avait du froid entre Rome et Venise : une scène assez vive s'était passée à Mondragone, villa préférée de Grégoire XIII, lorsque l'ambassadeur Paolo Tiepolo vint, en 1573, lui annoncer la conclusion de la paix avec la Turquie ; au gré du pape, la seigneurie ne se montrait pas assez belliqueuse. Cependant quelques patriciens, comme Agostino Barbarigo et Antonio Tiepolo, désiraient vivement revenir à l'union étroite avec Rome. Nicolo da Ponte lui-même se disait animé des meilleurs sentiments : homme d'État et théologien, ancien ambassadeur au concile de Trente, il portait dignement sur son front, dégarni par les ans, la couronne ducale.

A peine arrivés à Venise, nos voyageurs y furent témoins d'une splendide cérémonie[1]. Le séminaire de Saint-Marc fut inauguré, le 7 avril, et décoré du nom de Grégorien en l'honneur de celui qui avait le plus largement contribué à son érection : les Vénitiens rivalisèrent de piété et de pompe, le concours du peuple fut immense, le doge et les sénateurs prirent part à la procession, et les jeunes lévites exaltèrent à l'envi la reine des mers et la fiancée de l'océan, inébranlable et pure au milieu des ruines de l'Italie. Possevino observait tout attentivement, envoyait à Rome jusqu'aux pièces de vers

1. Archives du Vatican, *Germania*, XCIII, p. 15, 371 ; Archives d'État de Venise, *Ceremoniali*, II, 7 avril 1581, p. 70 v. ; *Bathory et Possevino*, p. 39 à 66, nos V-XIV.

récitées devant lui, et profitait de l'occasion pour insinuer un de ses projets favoris au cardinal de Côme. On sait que les séminaires, organisés d'après les prescriptions du concile de Trente, ont régénéré le clergé ; mais, s'il fallait de bons prêtres pour combattre la Réforme, il fallait aussi de vaillants soldats pour extirper les Turcs. Dans la pensée de Possevino, des séminaires militaires, copiés sur le modèle des séminaires diocésains, eussent répondu à ce besoin : formés à la même école, nourris des mêmes principes, prêtres et guerriers auraient servi la même cause avec une égale ardeur. Le plan ne manquait pas de grandeur, il avait besoin d'être mûri. Actuellement deux autres questions plus pressantes s'imposaient d'office : le commerce à établir entre Rome et Venise, le terrain à préparer pour la ligue anti-ottomane.

Muni d'un bref pontifical, Possevino parut, le 11 avril, au conseil des Dix, les honneurs de la séance furent pour lui. Son discours, empreint de surnaturel, suppose des auditeurs d'élite. Dès le début, l'orateur élève l'incident à la hauteur d'un fait qui intéresse la gloire de Dieu et la diffusion de la foi. Envoyé du pape, ce sont les désirs et les vues de son maître sur Moscou qu'il expose en premier lieu. Fixant ensuite son regard sur l'Orient, il y découvre les approches d'une ère nouvelle : déjà le concile de Trente est accepté dans plusieurs provinces, des Orientaux viennent étudier à Rome, le patriarche d'Antioche reconnaît la suprématie du pape et demande la confirmation de sa dignité, Péra voit un évêque dans ses murs, les sacrements sont administrés aux portes mêmes de Stamboul, les jésuites de Raguse s'avancent jusqu'en Macédoine et jusqu'à Belgrade, d'autres ont planté leurs tentes sur les sommets du Liban et parcourent en tous sens la Syrie. Après avoir énuméré les succès, Possevino fait une allusion aux

moyens à prendre pour les obtenir. Il cite avec éloge l'exemple du roi de Pologne, dont les drapeaux victorieux marquent les progrès de la foi : Bathory fonde un collège à Colosvar, en Transylvanie, un autre à Polotsk au lendemain d'un sanglant assaut; dans les séminaires pontificaux, il y a jusqu'à vingt-trois mille élèves, qui vont repeupler de fervents catholiques l'Allemagne, la Pologne et la France; des mesures analogues ont été prises pour la Suède au premier signe de rapprochement, pourquoi négligerait-on en Europe ce qui se fait même aux Indes, parmi les barbares, en plein paganisme? La conclusion de ces prémisses est facile à saisir : pour entrer dans les vues de la Providence, la seigneurie doit aussi seconder le mouvement catholique et, sans songer encore à la fondation des collèges, exploiter discrètement l'occasion qui se présente. Puisque Moscou cherche des débouchés pour son commerce, c'est le moment d'exiger des franchises en faveur des marchands nationaux, de les faire assimiler aux luthériens et aux musulmans, qui jouissent d'une parfaite tolérance religieuse; ensuite, enserrant le tsar dans le réseau d'une alliance contre les Turcs, on pourra peu à peu frayer la voie à la réunion des Églises.

En parlant ainsi, Possevino exprimait le fond de sa pensée. Le doge, dans sa réponse, ne fut sincère qu'au sujet de la ligue, les traditions vénitiennes lui imposaient sur le reste une extrême réserve. La seigneurie avait fait d'amères expériences, à l'époque surtout de Lépante : des rivalités profondes et mesquines avaient entravé l'action commune et compromis ou plutôt annulé les avantages d'une victoire chèrement achetée; aussi le doge déclare-t-il sans hésiter qu'il n'a aucune confiance dans les ligues, d'ordinaire trop mal organisées pour atteindre le but qu'elles se proposent, et il ajoute, comme

pour éluder la discussion, que l'envoyé du tsar avait seulement présenté les hommages de son maître, sans faire mention de la ligue. Une autre face de la question est mise en lumière avec plus de soin : en paix avec les Turcs, jalouse de conserver leur amitié inappréciable dans les échelles du Levant, Venise ne se dissimule pas qu'ils sont les plus formidables ennemis du nom chrétien, la ruine de leur puissance lui sourit énormément, pourvu qu'un autre s'en charge; or la mission de Possevino peut amener ce dénouement, si les deux princes du Nord, réconciliés par le pape, marchent ensemble contre le croissant. Le doge ne voit pas de meilleure solution à la question d'Orient; l'expérience et les voyages lui avaient depuis longtemps suggéré cette combinaison et, ignorant sans doute les instructions secrètes du cardinal de Côme, il conseille de se mettre à l'œuvre sans attendre la conversion du tsar, de prévenir les événements par des mesures opportunes.

Possevino saisit l'occasion pour affirmer hautement que le pape désirait l'alliance d'Ivan avec Bathory contre les Turcs, et que la question politique serait traitée à Moscou de front avec la question religieuse. Puis, comme le doge avait glissé légèrement sur ce qu'il y avait de plus grave dans l'affaire, il fait ressortir que la mission de Chévriguine n'est pas seulement une mission d'étiquette, mais qu'il s'agit d'établir des rapports commerciaux et de jeter les bases d'une alliance anti-ottomane[1].

Le doge se voyait surpris par cette révélation en flagrant délit de réticence et presque d'inexactitude : Chévriguine avait réellement tenu le langage qu'on lui

1. Possevino affirme expressément que l'initiative du commerce avec Venise vient de Moscou; la preuve en est, non dans la lettre d'Ivan au pape, mais dans le nakaz. *Pam. dipl. snoch.*, X, col. 17.

attribuait, les sénateurs l'avaient entendu, il était consigné en toutes lettres dans les procès-verbaux[1], impossible que le chef de l'État l'ignorât, encore moins voulait-il avouer tout franchement; il se borna donc à dire que la question du commerce avait été, en effet, soulevée et que le conseil aviserait.

Le discours de Possevino semble avoir impressionné ses auditeurs. A deux reprises il fut relu et discuté au sénat. Sur le conseil d'Antonio Tiepolo, l'apôtre-diplomate soumettait encore aux sénateurs des mémoires supplémentaires, où la propagation du catholicisme en Orient était traitée au point de vue du défunt empire de Byzance, dont le tsar, hautement estimé des Grecs et professant leur rite, est censé avoir hérité les titres et les droits; on en concluait que l'union de Moscou avec Rome amènerait facilement celle de l'Orient tout entier[2]. Mais s'il savait se faire écouter, à son tour Possevino se montrait docile et accessible aux sages conseils. Une parole de Ponte le frappa vivement, elle s'accordait avec ses propres convictions et devint la règle préférée de sa conduite; vingt-cinq ans après, il rappelait encore au doge Leonardo Donato qu'un de ses prédécesseurs lui avait parlé en ces termes : « Allez, Père, travaillez à la paix, car les Polonais et les Moscovites pourront, en s'unissant, vaincre les Turcs[3]. » Programme politique qui ne tenait pas assez compte des rivalités nationales.

Le 17 avril, après avoir conféré la veille une seconde fois avec Possevino, le doge, le conseil des Dix et la *zonta* (membres adjoints) se réunirent pour décider l'affaire moscovite et débattre en commun, selon l'usage,

1. *Bathory et Possevino*, p. 29.

2. Ces mémoires supplémentaires ne se sont pas retrouvés.

3. Museo civico de Venise, *Raccolta Correr*, *Miscell.*, XXVI, 1762, Possevino à Donato, 15 juillet 1606.

le texte des messages. Trois pièces furent rédigées : une lettre tout embaumée de piété à Grégoire XIII en réponse à son bref, une dépêche à l'ambassadeur de Venise à Rome, enfin un mémoire dont lecture serait faite au collège en présence de Possevino. Ce dernier document résume les deux autres : le pape y est comblé d'éloges pour avoir conçu le dessein de réconcilier Ivan avec Bathory, la seigneurie ne doute pas des heureuses conséquences qui en résulteront; en même temps, elle se déclare disposée à établir le commerce avec Moscou. Un trait négatif, mais singulièrement caractéristique, est commun aux trois pièces : c'est le plus complet silence à l'endroit de la ligue anti-ottomane. La république de Saint-Marc restait fidèle à sa politique : pas de guerre contre les Turcs, pas d'alliance avec les princes chrétiens; à d'autres l'honneur, gros de périls, d'humilier le croissant. Une majorité de vingt voix, sur vingt-huit votants, approuva la rédaction projetée; la minorité, sans être contraire, se déclara flottante.

Dès le lendemain, Possevino et Chévriguine furent mandés par-devant le collège : on remit à l'envoyé russe une lettre munie d'un sceau d'or, mais parfaitement anodine, à l'adresse d'Ivan. Pour sa part personnelle, il reçut une chaîne d'or avec une médaille à l'effigie de saint Marc de la valeur de cinq cents écus; Popler dut se contenter d'un présent de cent écus. Nicolo da Ponte exprima ensuite sa haute satisfaction au sujet de la mission pontificale, et le secrétaire Gerardi donna lecture d'une partie des dépêches rédigées la veille. Encore peu initié aux jalouses précautions de Venise, Possevino hasarda le désir d'avoir la copie de ces pièces et n'obtint naturellement qu'un refus aussi net que courtois. Note en fut prise, à son heure la revanche ne manquera pas.

Les négociations avec la seigneurie n'absorbaient pas l'envoyé pontifical au point qu'il négligeât l'avenir. Son premier soin fut d'expédier un double de ses papiers officiels au collège des jésuites de Braunsberg, où on les garderait jusqu'à nouvel ordre. Ainsi, dussent les Polonais empêcher le départ pour Moscou, au moins les correspondances parviendraient aux destinataires. Giraldi, diplomate émérite, vint très à propos conter ses aventures et prouver la sagesse de cette mesure.

Se prémunir contre Chévriguine et les rapports fallacieux qu'il pourrait produire au Kremlin n'était pas non plus superflu. Possevino imagina de lui faire écrire. sous sa dictée, une lettre à Ivan, et d'en garder l'ampliation à son propre usage. Le style de l'étrange missive en trahit la source, tant il y a d'éloges pour le pape et la Compagnie de Jésus. Le point insidieux, c'est l'affirmation que le message du tsar a été remis aux Vénitiens, message apocryphe dont il a été question plus haut. Chévriguine livrait ainsi une pièce accusatrice contre lui-même; obsédé d'inquiétudes, il fit, après coup, de vaines instances à Prague pour la modifier ou la détruire. Elle semble cependant n'avoir pas été présentée au tsar, toujours est-il qu'elle ne donna lieu à aucun incident. Quelque blessantes que fussent ces précautions, le caractère et les mœurs des trois diplomates ne les justifiaient que trop. Chévriguine et Popler surtout ne se montraient guère sous un jour favorable. Absorbés par l'amour du lucre, ils payaient les bienfaits par des outrages et se livraient sans cesse à des préoccupations mercantiles d'un goût douteux; les chaînes d'or, reçues à Rome et à Venise, furent soigneusement pesées et risquèrent de tomber dans le commerce. Le jésuite fut révolté de tous ces procédés; ils trahissaient,

selon lui, une ingratitude barbare envers le pape et une bassesse d'âme tout à fait singulière.

Dès qu'il s'agissait de trafic, Popler s'associait volontiers à Chévriguine, mais non sans le contrôler scrupuleusement. Dans la crainte d'être volé par son chef, il voulut même confier à Possevino les emplettes destinées à une vente lucrative à Moscou. Cette proposition fut déclinée, les demandes réitérées d'emprunter de l'argent eurent le même sort. Malgré cette raideur, le nonce n'en sut pas moins arracher à Popler d'importants aveux : triste était l'état de la Moscovie, au dire du diplomate indiscret. En 1571, Devlet-Ghireï, khan de Crimée, avait lancé ses Tatars dans le pays; montés sur leurs rapides coursiers, ils portèrent au loin la plus cruelle dévastation, de sanglantes traînées marquèrent leur route; peu s'en fallut que la capitale, à moitié conquise, ne tombât entièrement dans leurs mains. Le Kremlin fut seul épargné, du haut de ses murs on put voir l'incendie des faubourgs et du Kitaï-gorod, l'horrible pillage des environs, les ruines fumantes, les monceaux de cadavres et, à l'horizon, la silhouette des Tatars galopant dans la plaine comme les cavaliers d'une légende infernale. La Moscovie n'échappa à de plus affreux désastres qu'au prix d'une paix humiliante. A partir de cette époque, le spectre des Tatars hantait le tsar Ivan; la crainte d'une nouvelle invasion l'empêchait de réunir ses forces contre la Pologne; abandonné de ses boïars, trahi par la fortune, effrayé des succès de Bathory, il s'abaissait jusqu'à envoyer des ambassadeurs à son rival, jusqu'à demander, chose inouïe! l'intervention du pape pour obtenir la paix : Popler y voyait un jugement de Dieu et un châtiment du fol orgueil d'Ivan.

Ces révélations intimes en disaient plus que les

pièces officielles. Le futur négociateur ne s'y trompait pas, mais lorsque la matière fut épuisée, il n'éprouva aucune peine à se séparer de ses fastidieux compagnons. On se quitta à Villach, en Carinthie, avec l'intention de se réunir de nouveau soit à Vienne, soit à Prague. Chévriguine eût volontiers emporté dans son portefeuille une lettre pour l'archiduc Ernest, gouverneur d'Autriche, mais l'étiquette pouvant servir à la cupidité, il dut se contenter de bonnes paroles et d'une recommandation au recteur des jésuites de Vienne.

Les Moscovites prirent le chemin direct, Possevino se rendit à Gratz où il arriva le 26 avril. En dehors des ordres pontificaux, un attrait particulier l'attirait vers la capitale pittoresque de la Styrie. C'est là que résidait l'archiduc Charles, marié depuis 1570 à la princesse Marie de Bavière; l'harmonie des goûts, l'égalité d'ardeur dans la foi, l'amour du foyer, rendaient cette union heureuse. Leurs enfants grandissaient dans l'attachement traditionnel à l'Église; sous les traits du petit Ferdinand, un voyant eût reconnu le futur vainqueur de Prague, le frère d'armes de Wallenstein et de Tilly. Malgré le bon vouloir qu'il y mettait, une récente mesure de Charles avait déplu à Rome, on le trouvait trop conciliant envers les novateurs. Le jésuite devait s'expliquer avec lui sur ce point et, au besoin, stimuler son zèle. Le succès ne paraissant pas douteux, il était chargé d'offrir à l'archiduchesse la rose d'or bénie par le pape. Une affaire de famille s'ajoutait aux autres. Le roi de Suède désirait pour son fils Sigismond une alliance avec les Habsbourg, la cour de Rome y voyait une garantie contre l'invasion des princesses protestantes dans la maison des Vasa, on avait jeté le dévolu sur une fille de Charles, et l'ancien nonce de Stockholm

obtint qu'on envoyât à Jean III le portrait de la jeune princesse : ce jour-là, les premières lignes d'une longue page d'histoire furent tracées. On s'entretint aussi de la mission de Moscou. L'archiduc donna une lettre pour le tsar[1]. L'ancien ambassadeur Cobentzl, avidement questionné, renvoya Possevino, à sa grande déception, au mémoire sur Moscou adressé naguère au cardinal Commendone, en y ajoutant quelques nouveaux détails sur la cruauté d'Ivan. Une preuve de l'ascendant exercé par Possevino nous vient de Malaspina, nonce du pape auprès de l'archiduc. Quelques affaires avaient été traitées en commun à Gratz, et, peu de jours après, le prélat italien écrivait au jésuite pour demander sa direction et se mettre complètement entre ses mains[2].

Le 4 mai, notre voyageur parvenait à Vienne. Deux jours auparavant, Chévriguine avait traversé en toute hâte la capitale de l'Autriche, sans même se présenter à l'archiduc Ernest. Cet empressement avait sa raison d'être dans une fort triste histoire. La voici, d'après la version de Popler, conforme, sauf quelques détails, à celle que produisit Chévriguine à Moscou en présence d'Ivan. A peine délivrés, à Villach, de l'incommode surveillance de leur mentor, les Moscovites se mirent à mener joyeuse vie. Par hasard, dit la chronique, une femme voyageait avec eux dans la même voiture ; bientôt, les fumées de l'amour se mêlant à celles du vin, il y eut au sujet de la belle Autrichienne une vive altercation. L'épée à la main, Pallavicino s'élance sur Chévriguine : Popler prend sa défense et blesse grièvement l'agresseur. On se remet en route ; mais après un jour et demi

1. *Pam. dipl. snoch.*, X, col. 87.

2. Archives du Vatican, *Germania*, XCIII, p. 93, Malaspina à Possevino, 9 mai 1581.

de voyage, l'état du blessé devint si alarmant, que force fut de le confier aux soins d'un curé de campagne, à vingt-six lieues de Vienne. Ce récit ne parut guère convaincant à Possevino. Il soupçonnait un mauvais tour, afin d'étouffer l'affaire des lettres apocryphes que Pallavicino aurait pu révéler dans un élan de franchise. La nouvelle de sa mort, qui ne tarda pas à arriver, ne fit que confirmer les soupçons [1].

Vienne ne retint pas longtemps l'envoyé pontifical. Lorsqu'on manifestait l'appréhension qu'il n'eût à subir le sort de l'interprète milanais, il s'en remettait à la Providence et, passant à un autre ordre d'idées, il ajoutait familièrement que le fouet de Bathory serait peut-être le meilleur moyen d'introduire le catéchisme à Moscou. L'accueil d'Ernest fut très bienveillant. Candidat du tsar pour le trône de Pologne, s'intéressant aux affaires moscovites, il en causa longuement avec Possevino, libella sous sa dictée une lettre au tsar [2], et conseilla de s'arrêter à Prague, où le jésuite parut en effet le 12 mai.

Les deux Russes l'y attendaient, profitant de leurs loisirs aussi bien que faire se pouvait [3]. Un gentilhomme de Venise fut invité à leur table; aussitôt il se met à faire l'éloge de la seigneurie en style de l'époque. « C'est, disait-il, la mère de la liberté, le refuge de la justice, la merveille de la nature, la grandeur de l'Italie, la puissance de la chrétienté, son boulevard contre les Turcs. » Si peu façonné qu'il fût à ces hyperboles, le mandataire du tsar en comprit assez pour abonder dans le même sens. L'arsenal de Venise l'avait surtout frappé; il exhiba

1. *Pam. dipl. snoch.*, X, col. 334; *Bathory et Possevino*, p. 74, n° XVII.

2. *Pam. dipl. snoch.*, X, col. 86.

3. Archives d'État de Venise, *Germania*, *Dispacci*, VIII, p. 44 à 50.

le plan de la ville qu'il avait fait lever pour son maître; la lettre ducale au sceau d'or; quant à la chaîne avec la médaille de Saint-Marc, elle ne quittait jamais son cou; il la préférait à celle moins pesante du pape, tout en prévoyant que l'une et l'autre seraient confisquées à Moscou; à peine espérait-il garder sa robe de brocart cramoisi. A l'arrivée de Possevino, autre banquet, cette fois au collège des jésuites, alors assez nombreux à Prague. En fait de lettres, il y eut un échange de bons procédés. Sur le désir de Chévriguine, des messages furent adressés à Ivan, au boïar Nikita Romanovitch, frère de la défunte tsarine Anastasie, et au diak Stchelkalov, chargé des affaires étrangères. A son tour, l'envoyé russe délivra un sauf-conduit avec une lettre pour le tsar, en autorisant Possevino, quoique en vain, à déchirer celle de Venise [1]. En général, il se montra aimable et prévenant à Prague, peut-être pour faire oublier le fâcheux accident de Pallavicino. Toutefois, certains détails de la vie romaine furent de sa part l'objet d'une vive critique, ce qui faisait prévoir qu'il tiendrait les mêmes discours à Moscou et ailleurs. Quelle impression lui eût faite la Rome de la Renaissance ou la Rome fastueuse de Jules II et de Léon X, s'il trouvait encore à redire au lendemain de la réaction? Plus compétent et meilleur juge, l'ambassadeur de Venise écrivait, en 1581 : « Rome tient maintenant le milieu entre la licence et la rigueur, et tout le monde s'en trouve bien [2]. »

Fidèle à son système de s'entourer de lumières, Possevino s'aperçut sans peine, grâce aux confidences du chancelier de Bohême, Pernstein, qu'à Prague on n'é-

1. *Pam. dipl. snoch.*, X, col. 35 à 38. La lettre à Stchelkalov n'a pas été imprimée.

2. Albèri, X, p. 277.

tait guère satisfait des Russes, qui insistaient obstinément sur l'alliance anti-ottomane et sur le titre d'empereur oriental pour le tsar, exigence aussi singulière qu'ambitieuse dont, toutefois, les documents de Moscou ne portent pas de traces. L'Autriche avait d'autres préoccupations, et la réponse fut renvoyée jusqu'après la solution de l'incident livonien. Les affaires en restaient donc au même point que lors de la première apparition de Chévriguine à la cour impériale. L'hommage d'une chaîne d'or de cent florins ne fut qu'une faible compensation de l'échec diplomatique. Pour ce qui est de l'audience de l'empereur, but principal du voyage de Prague, Possevino ne semble pas l'avoir obtenue, bien qu'il ait été invité à prêcher devant Sa Majesté; absorbé par la contemplation des astres, Rodolphe ne recherchait pas la société des hommes. En revanche, très fréquents et confidentiels entretiens avec l'ambassadeur de Venise, Badoer, ancien collègue et ami de Padoue. L'envoyé pontifical lui communiqua son désir que la seigneurie fût en bons rapports avec l'Autriche, l'Espagne, la Pologne; il se flattait d'avoir déjà obtenu quelques succès à Gratz et à Prague, et se promettait de réussir encore mieux en Pologne.

Bientôt il fallut songer au départ et fixer l'itinéraire, Chévriguine opta pour la voie de Lübeck et partit le 18 mai; il évitait ainsi les provinces polonaises, et réalisait des économies, n'ayant à payer que la traversée, et laissant le reste à la charge de l'empereur. Quant à Possevino, il ne pouvait ni ne voulait prendre d'autre route que celle de la Pologne. Quatre jésuites l'accompagnaient : le Père Campani, Italien, fixé en Bohême, homme de valeur, qui avait formé à l'héroïsme Edmond Compian, futur martyr d'Élisabeth; le P. Drenocki, d'origine polonaise, versé dans les langues slaves;

enfin les deux frères Modestini et Morieno. Le départ eut lieu du 19 au 20 mai ; à Breslau, Possevino reçut les passe-ports envoyés de Pologne ; le 28 mai, il était déjà en route pour Vilna.

Vers la fin du mois précédent, tandis que les envoyés russes regagnaient leur patrie, l'ambassadeur de la seigneurie à Rome, Corraro, recevait la dépêche, mentionnée plus haut, du 18 avril. L'audience qu'il avait eu ordre de solliciter lui fut accordée dix jours après. A peine est-il entré dans le cabinet pontifical, que Grégoire XIII, déjà au fait du bon accueil des Moscovites à Venise, le prévint de ses remerciements. Une conversation des plus franches s'engage : « Possevino, dit le pape, est un homme actif et de grand jugement pour traiter les affaires ; » s'il y a peu d'espoir de convertir d'emblée toute la Russie, au moins des efforts seront-ils tentés dans ce sens ; avant tout, l'on songera à établir la paix entre Ivan et Bathory, afin de préparer les voies à des entreprises d'un intérêt plus général. Après une déclaration si précise et si nette, le doute n'est plus possible : évidemment, la décision prise au consistoire du 6 mars est rapportée, l'envoyé pontifical abordera la politique avant les questions religieuses. L'ambassadeur de Venise ne pouvait que s'en féliciter ; son empressement à faire l'éloge du pape, de son zèle, de ses entreprises, fut d'autant plus sincère et plus vif. Il le confirma dans la bonne opinion sur Possevino : le sénat, dans sa dépêche, disait que c'était un homme dont la haute vertu égalait l'éloquence[1]. Ce jugement ne manque pas de valeur : les sénateurs de Venise passaient pour les plus profonds et les plus habiles politiques de l'Europe ; ils avaient

1. *Bathory et Possevino*, p. 72, n° XVI.

vu le jésuite à l'œuvre, sa parole avait retenti plus d'une fois au conseil des Dix, son désintéressement avait paru au grand jour lorsqu'il refusa les présents du doge. Nous verrons dans la suite que cette réputation n'était pas usurpée.

CHAPITRE II

NÉGOCIATIONS PRÉLIMINAIRES

1581

I. Succès militaires des Polonais. — Politique de Bathory. — Dépêche du cardinal de Côme. — Caligari demande les passeports pour Possevino et Chévriguine. — Bathory les accorde. — Nouvelles alarmantes du nonce. — Possevino à Varsovie et à Vilna. — Bathory et les jésuites. — Obsèques du voïévode Christophe. — Audience du 17 juin. — Satisfaction mutuelle. — Départ pour Disna avec Zamojski. — L'association de Saint-Thomas. — Nouvelle audience. — Détails sur Moscou et sur l'Orient. — Sermon de Possevino. — Giovanni Tedaldi. — Ses récits sur Moscou. — Georges Radziwill. — Mémoire de Possevino sur l'Église de Lithuanie.

II. Les Moscovites renouvellent les hostilités. — Retour de Dzierzek à Polotsk. — Entretien avec le P. Campani. — Lettre d'Ivan à Bathory. — Le tsar modifie les dernières conditions. — La mission de Possevino en devient plus importante. — Première entrevue avec les ambassadeurs moscovites. — Affaires personnelles. — Bathory repousse les conditions d'Ivan. — Deuxième entrevue. — Conversation intime avec Bathory. — Le voyage de Moscou est fixé. — Réponse virulente au message du tsar.

III. Bathory se dirige sur Pskov. — Départ de Possevino pour la Moscovie. — Un monde nouveau. — Précautions du tsar. — Malentendu à Smolensk. — Entrée solennelle à Staritsa. — Festin. — Audience du tsar. — Les présents du pape. — Conférence avec les délégués d'Ivan. — Nouveau festin et discours. — Mode adopté dans les négociations. — La *vziatka*. — Les affaires se réduisent à trois chefs : affaires suédoises, romaines, polonaises. — Idée dominante de Possevino. — Ses propositions. — Réponses d'Ivan. — La Suède est écartée. — Quelques concessions. — Affaires polonaises, nouvelles conditions. — Possevino s'offre pour parlementer avec Bathory. — Sa proposition est acceptée. — Ivan reçoit le message du 2 août. — Réponse modérée. — Audience de congé. — Dispositions pour le départ. — Instructions du P. Drenocki. — Arrêt forcé à Bor.

IV. Possevino au camp de Pskov. — Aspect de la forteresse, sa garnison. — Assaut du 8 septembre. — Héroïsme des Russes. — Difficultés diplomatiques. — Message de Possevino à Ivan. — Départ du P. Campani. — Affaires de Suède. — Entretiens avec Bathory. — Polonski à la Sloboda. — Conseil secret. — Deuxième message.

— Arrivée des courriers moscovites. — Ultimatum de Bathory. — Polonski et Boltine au camp de Pskov. — Les combinaisons d'entrevue acceptées. — Entretien intime avec Bathory. — Dernière démarche auprès du roi de Suède. — Nomination des commissaires royaux. — Départ de Possevino pour Iam Zapolski. — Lettre de Bathory du 29 novembre.

I

La campagne diplomatique à Prague et à Rome n'arrêtait pas les événements sur le théâtre de la guerre, où la fortune restait constamment fidèle aux Polonais. Poursuivant sa marche victorieuse, Bathory s'était emparé de Vélige et de quelques autres places fortes dans le bassin de la Dvina. Pour parvenir jusqu'à Vélikïé-Louki, vulgairement Louki, il fallut, la hache à la main, se frayer un passage à travers les forêts séculaires et construire à la hâte des ponts par-dessus les marais. Après d'incroyables fatigues qui eussent épuisé des troupes moins endurantes, l'on se trouva en présence d'une redoutable forteresse ; une résistance énergique se laissait prévoir, car, moins habiles et moins tenaces en rase campagne, les Russes, protégés par des murs, se défendaient à la dernière extrémité. Les flammes triomphèrent de leur courage. Le 5 septembre 1580, l'explosion d'une poudrière provoque un vaste incendie, les assiégeants s'élancent avec fureur et prennent d'assaut des ruines embrasées ; tous les habitants de Louki, malgré les ordres contraires de Bathory, sont passés au fil de l'épée. Un témoin oculaire, Domenico Ridolfini, naguère au service de Venise, ne tarit pas d'admiration envers son nouveau maître en consignant ces faits. Stéphane est le type du héros chrétien : chaste, pieux, assistant tous les jours à la messe, intelligent, intrépide, dur au travail, d'une bravoure légendaire [1].

1. Archives d'État de Venise, *Sen. Rel.*, XXVI; Polkowski, p. 189 à 273, nos CXXVIII, CXXIX.

Au milieu de ces succès, tandis que la guerre se poursuit avec acharnement dans le Nord, une note pacifique retentit du côté de Rome, comme un écho des négociations qui n'ont jamais été rompues entre les deux belligérants. C'est ici le moment de jeter un regard en arrière, pour examiner la conduite du roi Stéphane dans cette occurrence. La Pologne, il est impossible de le nier, ne voyait pas de bon œil les rapports de Moscou avec Rome. Jamais Sigismond-Auguste n'avait permis à un envoyé pontifical de traverser le territoire de la république pour se rendre auprès du tsar; Bathory, l'année précédente, avait usé de la même réserve. D'où vient qu'il va tout à coup changer de politique?

Assurément personne en Europe ne suivait Chévriguine avec plus d'attention que Bathory, ses ambassadeurs le tenaient au courant des moindres détails. Le 2 février 1581, il en parle la première fois au nonce, et se déclare prêt à dissiper les calomnies que les Moscovites ne manqueraient pas, disait-il, de répandre sur son compte. Caligari le fait savoir à sa cour dans un langage étrange : l'avenir le préoccupe encore plus que le présent, il prévoit que l'ambassade russe provoquera une ambassade pontificale, que Possevino en sera le titulaire et il ajoute : « Pourvu que nous soyons une bonne fois en rapport, nous ferons si bien que la porte s'ouvrira à la vérité dans cette vaste région. » A partir de cette époque, le même sujet revient souvent sur le tapis. Au fond, Bathory n'était rien moins que mécontent de la démarche d'Ivan, signe de faiblesse de l'adversaire et, selon toute apparence, avant-coureur de la paix. Pareille perspective n'était pas faite pour déplaire, toutefois les préparatifs de guerre n'en souffraient point. « Je ne recule pas d'un che-

veu, » disait le roi, en parcourant le champ des hypothèses [1].

Vers la même époque, l'affaire de Chévriguine ayant été réglée à Rome, le cardinal de Côme en fit le sujet de sa longue dépêche du 4 mars à Caligari. Obtenir des passeports polonais pour les Russes et Possevino, telle était la préoccupation du moment. On mettait en avant le désir d'épargner aux voyageurs la traversée par mer; en réalité, il s'agissait de gagner Bathory à une politique nouvelle et de lui imposer indirectement l'arbitrage du pape. Rien donc d'étonnant, si la crainte mal dissimulée d'un refus domine dans toute la pièce. Ce n'est pas en vain qu'on invoque de puissants motifs : Grégoire XIII, dit le cardinal, veut réconcilier la Pologne avec Moscou en vue des triomphes de l'Église et de la croisade contre l'Islam. La condition, supprimée plus tard, est ici mentionnée en toutes lettres : le pape renonce à l'arbitrage, si la question religieuse est écartée par le tsar. Des promesses rassurantes sont données à Bathory : sa marche victorieuse ne sera pas arrêtée; qu'il pousse énergiquement les opérations militaires; qu'il traque ses ennemis, — on le veut bien, — sans égard pour personne; en cas de négociations, les sympathies romaines lui sont acquises; loin de s'exposer à une perte, il y gagnerait certainement; on essaye même de l'éblouir par le mirage d'une annexion : les circonstances sont favorables pour régler la question d'Orient, l'empire turc est destiné à périr, et la Valachie est aux portes de la Pologne [2].

1. Tourguénev, I, p. 298, n° CCX; Archives du Vatican, *Polonia*, XVIII, p. 111. — La diète de 1581 (Polkowski, p. 285 à 339) avait voté les impôts demandés par Bathory.

2. Ciampi, I, p. 237. — En 1581, Bathory exhortait le sultan à rendre la Valachie à l'ancien voïévode Pierre Tchertchel (*Dnevnik*, p. 285,

Le nonce Caligari se voyait, par cette dépêche, chargé d'une mission délicate. Ses talents ne lui offraient que de minces ressources : d'un esprit médiocre, d'un caractère sans initiative, peu soucieux d'élargir ses vues, il n'avait pas su se créer une position parmi les fiers magnats polonais ; au plus mal avec le tout-puissant Zamojski, il se croyait parfois en disgrâce même auprès de Bathory. L'envoi de Possevino à Moscou le contrariait visiblement, sa position officielle semblait le destiner lui-même à cette mission, qu'il jugeait aussi brillante que facile. Cependant, et cela fait honneur à son caractère, il prit l'affaire fort à cœur et ne sacrifia jamais les intérêts publics à de mesquins calculs personnels. Au début, la fortune lui sourit. Dès le 29 avril, après avoir exposé par écrit sa demande au roi, il alla le rejoindre à Vilna, et reçut en route, au milieu des bois, la réponse et les passeports tant désirés ; sans se faire d'illusions sur le compte d'Ivan, Bathory voulait donner au pape cette marque de déférence[1]. C'était de bonne politique : car, pendant que Chévriguine provoquait à Rome l'intervention du pape, d'autres envoyés russes qui avaient offert au roi victorieux la Livonie entière, moins quelques forteresses, se désistaient ensuite peu à peu de cette dernière restriction, et parlaient d'une entrevue personnelle des deux souverains. Un dilemme très simple s'imposait donc à première vue : ou la paix se ferait moyennant la cession de la Livonie, et alors la mission de Possevino deviendrait

n° 56). Rome protégeait le même candidat, notamment auprès de Venise (Hurmuzaki, III, p. 437 à 456). Si la Valachie est offerte aussi à Bathory, c'est qu'il s'agit évidemment des droits de suzeraineté, qui eussent passé de la Turquie à la Pologne sans préjudice de Tchertchel.

1. Archives du Vatican, *Polonia*, XVIII, p. 177.

d'elle-même inutile ; ou de nouvelles complications surgiraient tout à coup et, dans ce cas, un arbitrage pontifical, provoqué par l'adversaire, ne serait pas à dédaigner ; car Bathory n'avait pas de parti pris contre une solution pacifique ; ses succès lui avaient coûté cher, l'armée se recrutait difficilement, la diète ne demandait pas mieux que de supprimer les subsides.

Cependant, qui l'aurait prévu ? le roi de Pologne ne tarda pas à se repentir d'avoir si promptement délivré les passeports. On lui représenta sous un faux jour la participation du protecteur d'Allemagne, cardinal Madrucci, dans l'affaire de Chévriguine, ainsi que les étapes de Possevino à Venise, à Gratz, à Vienne et à Prague ; c'était plus qu'il n'en fallait pour faire croire au rival de Rodolphe que l'Autriche lui tendait un piège. Ses soupçons s'accrurent, lorsqu'il apprit que Chévriguine, au lieu de traverser la Pologne, se dirigeait prudemment sur Lübeck. En vain des ordres sévères furent-ils lancés pour l'arrêter ; rompu au métier, le Moscovite avait lutté de vitesse et pris des mesures qui rendaient la poursuite inutile. Après cela quoi d'étonnant, si la première audience du nonce à Vilna, le 19 mai, fut quelque peu orageuse ? Stéphane était un soldat, ses procédés ne manquaient pas de rudesse, il s'épanchait parfois dans des discours énergiques, ainsi en fut-il à cette occasion. Après avoir mis le nonce au courant de l'affaire, il se répand en plaintes contre ses ennemis, dont il se flatte d'avoir découvert les intrigues ; il avoue ses regrets d'avoir accordé les passeports à Possevino, et se promet de prendre des précautions. Une question personnelle se mêlait à cette affaire : en 1579, Caligari avait été nommé évêque de Bertinoro, et il s'agissait maintenant pour lui de permuter la brillante nonciature de Pologne contre un diocèse des

moins attrayants de la Romagne. Le roi, très irrité de ce changement, déclara vouloir s'y opposer : ce n'est pas qu'il tînt beaucoup à Caligari, car bientôt il consentit sans peine à son départ, mais ce déplacement paraissait pour lors au souverain, jaloux de ses droits, une manœuvre de ses ennemis.

L'émotion du nonce, à l'issue de l'audience, se traduisit dans les nouvelles qu'il envoya le lendemain à sa cour, et plus tard à l'archevêque de Milan, Carlo Borromeo [1]. Depuis ce moment, Caligari revient sans cesse sur la nécessité de ménager le grand et pieux monarque, qu'il craint de voir un jour devenir hostile à Rome. Il critique assez vivement la conduite de Possevino. Chargé d'une mission importante, n'aurait-il pas dû se hâter d'arriver, au lieu de se prodiguer dans les cours étrangères et de donner prise aux soupçons ? Une intervention efficace entre les belligérants semble désormais impossible, l'envoyé pontifical n'aura probablement qu'un rôle secondaire à jouer. Ce qui est certain, c'est que Possevino est devenu l'objet d'une extrême méfiance ; on le suppose favorable aux Russes, et, pour le surveiller de plus près, le roi veut le flanquer d'un espion en guise d'interprète. De nouveaux griefs se produisirent à l'arrivée du jésuite ; le nonce se croyait appelé à le diriger et se flattait de pouvoir l'appuyer de tout son crédit. Quelle ne fut pas sa surprise lorsque, loin de recourir à lui, le nouveau négociateur se mit à faire ses affaires tout seul, et non sans quelque succès ! Trois jours lui avaient suffi pour devenir l'intime de Zamojski ; ils rédigeaient ensemble les lettres romaines, le roi n'objectait plus rien contre la révocation de Caligari. Assez désappointé, celui-ci ne dissimulait pas son

1. Theiner, *Annales*, III, p. 704, n° XLVII ; Ambrogiana de Milan, F, 88, p. 571, Caligari à Borromeo, 27 juin 1581.

dépit, se croyant tantôt en butte à la méfiance de Possevino, tantôt l'accusant de faiblesse et redoutant qu'il ne sombrât sur les écueils [1]. Ces craintes étaient exagérées. En réalité, comment les choses se sont-elles passées?

Nous avons quitté Possevino à Prague, d'où il se rendit à Breslau ; les passe-ports polonais y arrivèrent le 25 mai [2]. Dans les premiers jours de juin, il était à Varsovie. La reine Anne l'entretint longuement de la Suède et lui donna des nouvelles du théâtre de la guerre. Les Russes offraient la Livonie, sauf quelques forteresses; leurs conditions avaient été rejetées. A Poultousk, Possevino eut l'occasion de voir le neveu du roi, André Bathory, futur prince et cardinal, qui faisait alors ses études au collège des jésuites. Enfin, le 13 juin, l'antique cité de Guédimine, Vilna, parut aux yeux des voyageurs avec sa forteresse, sa superbe cathédrale, ses châteaux historiques. Stéphane se trouvait dans la capitale de la Lithuanie, activant les préparatifs de la campagne ; c'est là que devait avoir lieu la première entrevue avec l'envoyé pontifical. Les jésuites y avaient, depuis 1570, des établissements florissants; l'élite de la jeunesse fréquentait leurs écoles. La Réforme, naguère encore toute-puissante, était battue en brèche sous l'impulsion énergique de Pierre Skarga, recteur du collège, orateur hors pair, dont la voix prophétique retrouvera un jour les accents de Jérémie pour secouer des auditeurs indolents, les conjurer d'arracher la patrie à la ruine. Les Pères polonais ne manquèrent pas d'édifier

1. Archives du Vatican, *Polonia*, XVIII, p. 176, 183, 185, 189, 191, 263.

2. Tourguénev, I, p. 309, n° CCXVI ; *Bathory et Possevino*, p. 85, n° XX; Archives du Vatican, *Germania*, XCIII, p. 125, 127 ; Rostowski, p. 92; Possevino, *la Transilvania*, ms., p. 174.

leur collègue italien sur l'astuce du tyran de Moscou et sa profonde hypocrisie.

Auprès du roi on pouvait compter sur un accueil bienveillant. Pendant ses longs loisirs de Vienne, Stéphane avait étudié non pas seulement les livres, mais aussi les hommes, les nouveaux courants d'idées, les aberrations contemporaines et les meilleurs moyens de les endiguer. Libre de préjugés, il comprit facilement que les quatre collèges de la Compagnie de Jésus, en Autriche, étaient autant de forteresses qui rendaient la résistance plus ferme et la victoire moins chanceuse. L'esprit militant des disciples de Loyola, leur forte discipline, allaient bien à son caractère tout d'une pièce; les dons de l'intelligence le captivaient aussi ; il aimait à causer histoire et philosophie avec des juges compétents. Les événements le surprirent avec une résolution prise de longue date : multiplier les collèges de jésuites, jeter dans ce moule les jeunes générations pour en faire sortir des hommes fortement trempés, croyants et honnêtes, dévoués et instruits, tel sera constamment son objectif. Kolosvar avait déjà un collège, Polotsk aura bientôt le sien, digne de la munificence royale; la Livonie en sera largement dotée. Les sympathies de Stéphane étaient donc acquises d'avance à tous les membres de l'ordre.

Un deuil récent créait un nouveau lien. Bathory était en proie à une vive et profonde douleur : son frère Christophe, prince de Transylvanie, le confident de ses secrets, son plus fidèle allié, venait d'expirer pieusement, le 26 mai, entre les bras du P. Jean Leleszi. Cette tombe se refermait sur les plus doux souvenirs de l'enfance, sur le cuisant regret d'une perte irréparable. Dans ces moments de tristesse, l'âme donne plus de prise au surnaturel et aux idées religieuses, dont le jésuite était le

représentant. Des obsèques solennelles, auxquelles le roi intervint en personne, furent célébrées en l'honneur du défunt, ce qui retarda jusqu'au 17 juin l'audience officielle où Possevino donna ses premières preuves d'habileté [1].

Prévenu par le nonce des rumeurs fâcheuses qui couraient sur son compte, il s'en prévalut, non seulement pour se disculper, mais aussi pour préparer les voies à la croisade, exciter l'émulation, inculquer des principes, élucider la politique du Saint-Siège [2]. Selon l'usage de l'époque, ayant deux affaires à traiter, il avait aussi deux brefs à remettre au roi, l'un pour la Suède, l'autre pour Moscou. L'orateur commence par le royaume scandinave; il esquisse rapidement ses deux missions et attribue, en grande partie, les résultats obtenus aux lettres de Bathory, qui est prié d'achever son œuvre et d'envoyer un nouveau message à Jean III. De ce côté, l'on ne prévoyait pas encore de difficultés. Autrement complexe était l'affaire de Moscou, il importait d'en fixer les bases et de dissiper les équivoques. Possevino aborde de front les récentes accusations. « Le pape, dit-il, père commun des fidèles, se met au-dessus des rivalités particulières, et se sert, pour atteindre son but, des plus diverses nationalités. Voilà pourquoi le cardinal Madrucci, toujours consulté d'office sur les questions du Nord, l'a été encore cette fois-ci; l'exclusion eût été une mesure exceptionnelle, capable d'éveiller les justes soupçons de l'empereur. Quoi de plus naturel aussi que de donner pour interprète à un Alle-

1. Archives du Vatican, *Germania*, XCIII, Leleszi à Bathory, 28 mai 1581; *Dnevnik*, p. 214, n° 29.

2. *Un nonce du pape en Moscovie*, p. 148, n° VI; *Bathory et Possevino*, p. 88 à 94, n°s XXIII, XXIV; Possevino, *Moscovia*, p. 57; Theiner, *la Suède*, p. 395, n° CXLVII.

mand, comme Popler, le secrétaire d'un cardinal allemand ? » Il fallait relever ce petit détail, car il passait à tort pour une mesure hostile envers Bathory. « Loin d'ourdir un secret complot contre la Pologne, poursuit le jésuite. Rome ne désire que sa grandeur et la prospérité de ce noble pays. Il en est de même dans les autres cours étrangères visitées en route : les Russes ont proposé au doge des relations commerciales, ils ont pressé l'empereur d'envoyer une ambassade à Moscou, mais aucune démarche suspecte n'a pu être surprise. Au contraire, à Venise et à Gratz, à Vienne et à Prague, on est plutôt bien disposé, et si jamais Bathory tournait les armes contre les Turcs, l'appui des princes chrétiens ne lui ferait peut-être pas défaut. » En outre, Possevino se félicite d'avoir acquis la certitude, grâce à ces étapes, que Chévriguine avait été réellement dépêché par le tsar, avec des lettres authentiques, auprès du pape. Que si l'envoyé russe a changé d'itinéraire, c'est qu'il n'a pas suivi les conseils du représentant pontifical; cependant le retard des passeports peut servir d'excuse. Arrivant ici au cœur de la question, Possevino se place immédiatement au point de vue qu'il ne quittera jamais, celui des grands intérêts religieux : il s'agit surtout d'assurer le triomphe de la foi en Livonie et de préparer le terrain pour un rapprochement religieux avec Moscou ; sans se bercer d'illusions, Grégoire XIII n'y voit et n'y cherche que l'accomplissement d'une mission sacrée ; Bathory doit être un nouveau Charlemagne et consacrer à Dieu les provinces conquises sur l'ennemi ; en cas de négociations, le pape sera toujours plus favorable au roi catholique de la Pologne qu'à un souverain dissident, d'une bonne foi encore douteuse, d'une réputation fortement compromise dans toute l'Europe ; à son tour, Bathory pourra

augmenter le prestige du Saint-Siège, s'il défère à son autorité, s'il attribue à son intervention les concessions à faire. Enfin, pour dissiper jusqu'à l'ombre d'un soupçon, Possevino accepte spontanément les compagnons et les interprètes que le roi voudra bien lui donner.

Ce discours fit bonne impression : il détruisait une fausse et secrète prévention de Bathory qui commençait à croire que Chévriguine avait été envoyé à Rome, non par le tsar Ivan, mais par l'empereur Rodolphe. Ce soupçon disparu, l'affaire moscovite reprenait son cours régulier, toutes les autres accusations tombaient d'elles-mêmes. Le roi déclare dans sa réponse d'une franchise militaire qu'il a pour le pape une confiance illimitée, mais qu'il se méfie de l'empereur, jaloux, lui semble-t-il, de ses succès. Ensuite, sans s'attarder à la croisade, il se hâte d'exposer le fond de ses querelles avec Moscou[1]. Lié par le serment de recouvrer la Livonie, il avait d'abord entamé des négociations. L'insolence des Russes amena leur rupture : ils exigèrent impérieusement que, debout, la tête découverte, Bathory s'informât de la santé de leur prince. Le maréchal de la cour leur répondit que, n'étant pas maîtres des cérémonies, ils n'avaient pas à enseigner l'étiquette, et que tout devait rester sur l'ancien pied d'égalité. Ainsi l'on ne parvint à s'entendre ni sur la forme, ni encore moins sur le fond du traité à conclure. La guerre s'ensuivit. Les Polonais marchèrent de victoire en victoire, et voici quel était actuellement l'état des choses : Pouchkine, ambassadeur d'Ivan, sollicitait la paix et offrait, sauf Narva, toute la Livonie, ainsi qu'une modeste contri-

1. Voir les détails dans la lettre de Bathory à Ivan, du 26 juin 1579 (Polkowski, p. 162, n° CXIV) ; dans l'*Edictum regium svirense*, du 12 juillet 1579 (*De rebus gestis Stephani I*) ; dans *Kniga posolsk.*, II, n°s 57 à 67 ; dans Pistorius, III, p. 114 à 128.

bution de guerre, pourvu que Louki et deux autres forteresses fussent rétrocédées. Pour trancher les dernières difficultés, deux délégués avaient été envoyés auprès d'Ivan : Komynine par les Russes, et Dzierzek, muni d'un ultimatum, par les Polonais[1]. Dans ces circonstances, le roi croyait ne devoir rien entreprendre avant d'avoir reçu les réponses du Kremlin. A la veille de partir pour Disna, il engagea Possevino à se rendre dans la même ville d'où, le cas échéant, on pourrait se diriger sur Moscou par Louki au lieu de prendre la voie ordinaire de Smolensk. Stéphane laissa tomber encore de gracieuses promesses sur le triomphe et l'extension de la foi en Livonie, sur la dotation projetée du collège de Polotsk, qui serait comme un poste avancé du côté de Moscou; Possevino accepta sans tergiverser les dispositions royales au sujet du voyage et offrit, au nom du pape, une Pietà, qui provoqua des protestations renouvelées de dévouement et de zèle pour la vérité. On se sépara avec une satisfaction mutuelle : l'un était rassuré sur ses conquêtes, l'autre se voyait en présence d'un champion de l'Église.

Sur le désir du souverain, le voyage de Vilna à Disna se fit en compagnie de Zamojski. Durant ces neuf jours, car on avançait lentement d'étape en étape, des rapports intimes s'établirent entre le puissant chancelier et le jésuite. Le matin, avant de monter en voiture, tous les voyageurs assistaient à la messe de Possevino, à table les controverses dogmatiques défrayaient la conversation latine, des sujets également graves et plus pratiques s'abordaient en particulier. L'état de l'Église de Pologne préoccupait vivement le chancelier, il s'en explique avec une parfaite sincérité. Deux choses

1. Voir le texte de l'ultimatum dans le *Dnevnik*, p. 250, n° 49.

lui paraissent surtout désirables : la visite des diocèses par le nonce du pape et l'érection de séminaires diocésains, à laquelle contribuerait aussi le roi. Entrant ensuite dans des détails plus consolants, il parle de la réaction contre l'arianisme : deux cents gentilshommes, magnats et évêques, se sont associés pour défendre la divinité du Christ ; l'apôtre des Parthes est leur patron, ils portent, suspendue au cou, une main en or avec l'exergue : *Dominus meus et Deus meus*, manière ingénieuse de rappeler le récit évangélique. Zamojski lui-même avait un culte spécial pour saint Thomas, il faisait bâtir une église sous ce vocable dans ses terres de Lvov, et il insiste auprès de Possevino pour obtenir des reliques du grand martyr déjà demandées il y a deux ans. Ce détail est caractéristique. Que nous sommes éloignés aujourd'hui des temps où les hommes d'État s'intéressaient aux reliques des saints ! De la Pologne on passe à l'Europe, de la défense de l'Église aux conquêtes de la vraie foi, on s'entretient de la ligue anti-ottomane qui est le nœud de toutes les questions politiques, et les observations du chancelier paraissent à son interlocuteur bien fondées et mûrement pesées. Cet échange confidentiel d'idées, ces bons rapports avaient une haute portée : Zamojski, ardent patriote, était l'ami, le conseil, parfois le défenseur intrépide du Hongrois Bathory ; gagner la confiance du premier valait autant que gagner celle du second avec tout un parti nombreux et influent. Possevino ne tarda pas à s'en apercevoir : le roi devint envers lui de plus en plus communicatif et bienveillant. Leur nouvel entretien en est une preuve frappante.

On était déjà à Disna, forteresse située à l'endroit où la rivière du même nom se déverse dans la Dvina. Chaque matin, l'infatigable Stéphane s'en allait chasser

le lièvre; la politique et la guerre se partageaient le reste du temps. Le 5 juillet, vint le tour de Possevino. Ce jour-là, sur des instances réitérées, Bathory consentit à prendre connaissance du bref adressé à Ivan : pas de secrets pour le roi de Pologne, tous les détails de l'affaire moscovite devaient lui être connus, d'autant plus que le négociateur pontifical avait à se régler sur ses conseils. Pareille démarche provoquait des confidences réciproques. On parla d'abord du collège de Polotsk, que le royal fondateur avait excessivement à cœur, ensuite de l'Allemagne, de Rodolphe II, de la Bohême, enfin et très longuement, de Moscou et des affaires orientales au point de vue slave. Le tsar se posait en libérateur de la chrétienté, il importait de contrôler l'état de ses forces militaires, et personne n'était plus compétent que le vainqueur de Polotsk. Or, celui-ci penchait à croire que jamais Ivan n'entreprendrait rien contre les Turcs; des steppes infranchissables le tenaient à distance, les Tatars de Crimée lui étaient hostiles; Kazan et Astrakhan n'avaient été conquis que grâce aux canons opposés à des flèches; l'échec de Sokolli lorsque, devançant son siècle, il voulut joindre le Don et le Volga, devait être attribué à la trahison des Tatars, jaloux de rester seuls maîtres de la steppe. L'unique point vulnérable, si le tsar veut agir sérieusement, c'est la forteresse d'Azov, d'un abord plus facile que les autres et d'une importance stratégique supérieure. Il est curieux de constater ici que Stéphane traçait par ces mots, dignes d'un grand capitaine, le plan de campagne que Vasili Galitsyne essayera, mais en vain, de réaliser sous la régence de Sophie, que Pierre Ier reprendra en sous-œuvre avec sa rude énergie, pour devenir, en peu d'années, le fondateur de la domination russe sur les bords de la mer Noire. La conver-

sation finit par des détails sur la Perse et ses voies de communication avec Moscou, sur les Circassiens de Piatigorsk et les Tatars d'Asie, auxiliaires présumés des chrétiens dans la guerre contre les Turcs[1].

Quatre jours après, le 9 juillet, invité à prêcher devant le roi, Possevino eut l'occasion de développer sa pensée tout entière. En chaire, le surnaturel domine de plein droit et les événements profanes se laissent plus aisément ramener au grand but du salut des âmes : l'orateur n'aura garde de l'oublier. C'était le huitième dimanche après la Pentecôte, on lisait à la messe l'évangile de l'Économe infidèle, parabole qui se prête à l'exégèse : la campagne victorieuse de Bathory est le moment de la récolte, que doit faire l'économe pour échapper aux reproches et remplir dignement sa mission? Possevino s'élève jusqu'à la source d'où découlent tous les biens de la terre, il déduit de leur caractère de gratuité absolue les devoirs qu'ils imposent à leurs possesseurs soit vis-à-vis de chaque individu, soit vis-à-vis de la société entière. Ces vérités, d'ailleurs vulgaires, sont exposées d'une manière qui ne l'est pas. Saint Paul, saint Augustin, voire Tite-Live, prennent tour à tour la parole, aux réfutations des erreurs courantes succèdent des démonstrations serrées ; le style est toujours clair, le tour piquant, l'allure dégagée. « Ce n'est pas à Calvin, c'est à Pierre, s'écrie l'orateur, que Jésus-Christ a dit : « Je te donnerai les clefs du royaume des « cieux. » Supposez un moment les mêmes paroles adressées à Calvin, quelles ne seraient pas les prétentions des hérétiques? » Cependant on s'aperçoit d'une certaine hâte pour arriver à la dernière application, annoncée dès le début, et qui concerne personnellement

1. *Bathory et Possevino*, p. 94 à 101, nos XXV, XXVI; *Dnevnik*, p. 18.

le roi. Que doit-il faire? comment faut-il sanctifier la guerre? « Dans le camp polonais, répond Possevino, les uns sont libres, les autres prisonniers. Que ceux qui sont libres combattent l'ennemi et non pas le Christ, qu'ils restent croyants et qu'ils ne se livrent pas à la débauche; » ici se place l'éloge de Bathory pour avoir défendu l'entrée du camp aux femmes de mauvaise vie et menacé de les jeter à l'eau en cas d'infraction. Mais plutôt qu'aux hommes, les victoires devraient donner la mort aux erreurs. Que l'on enseigne donc la vérité aux captifs, les chaînes du corps leur rendront la liberté de l'âme, les vaincus redeviendront vainqueurs, « les stratagèmes du Christ » auront plus profité aux premiers que ceux de Végèce aux seconds. Cet abus d'antithèses est le tribut de l'orateur au goût trivial de l'époque; Bathory n'en fut pas moins, paraît-il, touché jusqu'aux larmes[1].

Pendant qu'on attendait les réponses de Moscou, parut à Disna un marchand florentin, Giovanni Tedaldi, âgé de soixante-dix-huit ans. Expatrié depuis longtemps, il avait passé trois ans à Moscou, visité Astrakhan, la Circassie et la Perse, pour s'établir enfin à Dantzig. En 1564. Commendone l'avait connu en Pologne et vivement recommandé à la république de Venise. Un homme de ce genre devait être riche d'expérience; c'est dire que Possevino sut en tirer parti, et Tedaldi s'y prêta de bonne grâce, se complaisant peut-être lui-même dans ses anciens souvenirs. Un aphorisme du palatin de Smolensk avait dissipé la terreur soudaine dont il fut pris au départ, lorsqu'on lui parla de la cruauté d'Ivan : « Le diable, dit bonnement le palatin, n'est jamais aussi terrible qu'on le dépeint. » L'événe-

1. Possevino, *Ann. sec. decas*, ms., § VIII; *Dnevnik*, p. 22.

ment justifia le proverbe. L'accueil du tsar fut des plus gracieux, Tedaldi put sortir librement du pays et y rentrer à plusieurs reprises, aussi est-il à peu près le seul contemporain qui fasse l'éloge d'Ivan. Il y avait toutefois des ombres au tableau. Interrogé par le tsar sur l'opinion des « chrétiens » à son égard, l'adroit Florentin répondit qu'il passait pour un grand souverain ; pressé de plus près, il avoua qu'on lui reprochait la cruauté : « Je suis cruel, dit le tsar, envers les méchants, mais non pas envers les bons. » Telle était, en effet, sa réponse habituelle à cette accusation. Même subtilité au sujet des étrangers, traités à Moscou comme des prisonniers : « Si je les laisse sortir, mon cher frère Sigismond (c'était vers 1551) ne les laissera plus rentrer. » Peu à peu, dans sa confiance envers Tedaldi, Ivan en arriva jusqu'à lui montrer les lettres de Clément VII à Vasili III, en ajoutant qu'il eût mis plus d'empressement que son père à recevoir les envoyés pontificaux. Il y avait du vrai dans ces paroles : mieux que personne, Ivan comprenait les avantages des rapports avec l'Occident ; il voulait en profiter, mais sans se laisser envahir.

La récente apparition du livre de Guagnini, originaire de Vérone et commandant de Vitebsk, porta naturellement la conversation sur son commentaire de Moscou. Tedaldi le trouve inexact dans les faits, exagéré dans les appréciations. Ces deux défauts reparaissent constamment, selon lui, dans les récits du même genre ; ainsi, tout le bruit qui se fait autour de la persécution des Juifs se réduit à une simple défense de faire le commerce, encore cette mesure a-t-elle été provoquée, dans des circonstances assez étranges, par le Polonais Adrien. Pour se débarrasser de la concurrence sémitique, cet avide commerçant avait imaginé

d'introduire une momie dans les ballots de certains Juifs, et de prévenir les autorités qu'on faisait de la contrebande. Grande fut la stupeur générale à la découverte de cet étrange cadavre, le tsar lui-même se trouva embarrassé. A point nommé, l'auteur du piège vint révéler gravement qu'avec ces monstres on ensorcelle le monde; aussitôt fureur d'Ivan, qui veut faire pendre tous les Juifs. Adrien le persuade qu'il suffit de confisquer leurs marchandises et de leur interdire le commerce, et il se félicite d'avoir, par cette ruse, compromis à jamais ses rivaux.

Quant à l'ambassade polonaise de 1570, dont les plaintes contre Ivan avaient eu un grand retentissement, Tedaldi la rendait en partie responsable de ses propres malheurs : l'arrogance de ces diplomates était intolérable, et le ministre sectaire qui les accompagnait, Rokita, avait indigné le tsar par la hardiesse de ses opinions. Un trait de sauvagerie d'Ivan devient dans la bouche de son apologiste un trait chevaleresque : un des ambassadeurs, ainsi raconte Tedaldi, avait offert un cheval au tsar dans l'espoir d'être dédommagé par des présents plus précieux; lorsqu'on lui envoya en retour de simples fourrures, il en fut si désappointé qu'il les foula aux pieds. L'ayant appris, le tsar fait amener le cheval, ordonne de le tuer sous ses yeux et de rembourser ensuite le Polonais. Par contre, les ambassadeurs attribuent ce massacre hippique à une lubie du despote.

En homme avisé, Possevino s'informa de différents petits détails, même de la couleur et de la coupe qu'il fallait adopter pour le costume. Tedaldi le rassura au sujet de la couleur noire, personne ne s'en scandaliserait, mais il insista sur la robe longue à l'orientale : un habit court, comme le portent encore les

monsignori italiens, avec de beaux mollets resserrés dans des bas de soie, eût été du plus mauvais effet à la cour du pudibond Ivan. Un esprit moins rigide régnait parmi les étrangers établis à Moscou. Confinés dans un quartier spécial, Naleïki, ils n'avaient pas le droit de construire des églises catholiques; en revanche, on leur accordait des facilités plus grandes qu'aux nationaux pour la vente et l'usage du vin et de la bière [1].

A la même époque que l'entretien avec Tedaldi se rapporte aussi le mémoire rédigé pour l'évêque de Vilna. A peine âgé de vingt-six ans, appelé à ce poste important, Georges Radziwill défendait la vraie foi avec d'autant plus de zèle qu'il avait été lui-même élevé dans le calvinisme, et que plusieurs membres de sa famille passaient à juste titre pour d'ardents novateurs. Il prêta le serment d'usage et prit possession du siège sénatorial le jour même où Possevino prêcha devant la cour; dès lors une étroite amitié s'établit entre l'évêque et le jésuite. Questionné sur la manière de gouverner le diocèse de Vilna, celui-ci conseilla immédiatement, avec une rare sûreté de coup d'œil, d'adopter la langue du pays pour l'enseignement religieux et la prédication, et de répandre largement des catéchismes russes, des évangiles, des vies de saints et des livres de controverse. Insistant sur cette idée, Possevino se flatte que la conquête de la Lithuanie amènerait peu à peu celle aussi de Moscou [2].

Mais revenons à la politique et reprenons le fil de l'histoire.

1. *Un nonce du pape en Moscovie*, p. 169, n° VIII; Malinowski, I, p. 95 à 104; Soloviev, VI, p. 159; Theiner, *Vet. mon. Pol.*, p. 756, n° DCCCIII.

2. Archives du Vatican, *Germania*, XCIII, p. 373.

II

La trêve d'un mois conclue entre les belligérants venait d'expirer le 5 juillet. Ivan n'avait pas encore envoyé de réponse à l'ultimatum de Bathory; ni Dzierzek ni Komynine n'étaient revenus. Cependant les incursions hostiles des Russes recommençaient : des villages furent incendiés en différents endroits ; on apprit que le fils aîné du tsar marchait lui-même sur Smolensk et qu'il envoyait des troupes à Orcha. Toutes ces mesures avaient l'apparence d'une poussée générale en avant qui, s'alliant mal avec les projets de paix prochaine, éveillait les inquiétudes des Polonais. Le 9 juillet, Bathory tint un conseil secret. Le même jour, Possevino écrivit à Ivan pour demander un sauf-conduit par la voie ordinaire de Smolensk. On changeait donc de tactique : le départ du jésuite n'est plus subordonné au retour des courriers, et l'itinéraire d'usage obtient les préférences. Aussitôt le cardinal de Côme en est averti par une lettre écrite sur l'affût d'un canon [1].

Bientôt le retour de Dzierzek, en confirmant les soupçons, révéla le dernier mot de l'énigme. Bathory s'était déjà rendu de Disna à Polotsk et se trouvait, à l'arrivée du courrier, le 15 juillet, en conférence avec Possevino. Le P. Campani, qui attendait son collègue dans une tente voisine, recourut à un piège innocent pour ne pas interrompre l'audience et avoir en même temps des nouvelles de Moscou : il s'engagea avec Christophe Dzierzek dans une longue conversation. Grand connaisseur de l'Orient, ayant beaucoup voyagé, celui-ci

1. *Dnevnik*, p. 22; Possevino, *Moscovia*, p. 60; *Bathory et Possevino*, p. 103, n° XXVIII.

essaya de le contenter[1]. Il avait passé douze jours à Moscou, constamment entouré d'une garde de soixante hommes qui l'empêchaient de sortir, de voir du monde, de faire des provisions à son gré ; douze jours de prison en Pologne, disait-il plaisamment, lui auraient paru plus supportables que ces douze jours de liberté moscovite. Quelques rumeurs étaient cependant parvenues jusqu'à lui : ainsi, il avait appris que le tsar allait à l'église trois fois par jour et qu'il se faisait appeler « lumière » de la Russie, sans renoncer pour cela à un dévergondage inouï de conduite. Dès que Dzierzek fut en sa présence, le tsar fit un grand signe de croix, puis un second pour renchérir sur son interlocuteur, qui en avait fait un aussi. Le dialogue ne fut guère aimable, le courrier polonais se vantait même d'avoir reproché à Ivan sa cruauté. Le P. Campani conclut ses notes par la remarque judicieuse que Moscovites et Polonais se rendent la pareille en fait de méchancetés ; à les entendre, il n'y aurait, de part et d'autre, que des monstres. Ce qui est hors de doute, c'est qu'il avait un message de vingt-trois longues pages à remettre. Bathory ne put s'empêcher de sourire en voyant cet énorme volume : « Jamais encore, s'écria-t-il, Ivan ne nous a envoyé d'épître si prolixe, il remonte peut-être jusqu'à l'époque d'Adam. »

L'ancienne Moscovie peut se vanter de ce piquant produit littéraire, daté du 29 juin 1581, alliage bizarre de textes sacrés et d'outrages, d'observations judicieuses et de sophismes, encadrés dans un style tantôt biblique, tantôt burlesque, mais constamment original et d'une âpre verdeur. Ivan ne doute jamais de rien et répond à tout avec une assurance merveilleuse. L'ultimatum en-

1. Voir la relation de Dzierzek dans *Bathory et Possevino*, p. 107, n° XXX.

voyé à Moscou par Dzierzek se réduisait à trois points : cession complète de la Livonie, contribution de guerre, destruction de quelques forteresses limitrophes. Là-dessus, le tsar fait observer que la Livonie n'a jamais été partie intégrante de la Lithuanie, que par conséquent la Pologne n'a aucun droit sur cette province, tandis que Moscou en a de très anciens et d'imprescriptibles : suit un examen détaillé des objections qui pourraient se faire, et qui sont toutes résolues victorieusement à l'avantage d'Ivan. Surtout que l'on ne parle pas de la religion catholique des Polonais ; cet argument vaut aussi bien pour les Russes, car la foi romaine et la foi grecque ont été déclarées identiques au concile de Florence, où siégeaient l'empereur d'Orient, le patriarche de Constantinople, Joseph, et Isidore, métropolite de Kiev ; il n'y aurait donc aucun inconvénient pour les Livoniens, d'ailleurs infectés d'hérésies, d'être les fidèles sujets d'un souverain de rite grec, d'autant plus que les catholiques latins jouissent en Russie d'une parfaite liberté. Mais, dira-t-on, Stéphane a juré à la diète la conquête de la Livonie ; c'est un point vulnérable, car, en même temps, il a proposé la paix à Moscou ; Ivan exploite habilement ces procédés diplomatiques, il n'y voit que duplicité et hypocrisie ; toutes les phases des négociations sont reproduites ; Bathory est déclaré parjure. Ce qui est tout à fait plaisant, ce sont les hardis paradoxes à propos de la contribution ; le tsar joue à l'étonnement avec un air de conviction à s'y méprendre : « Quant à l'argent, dit-il, que tu demandes pour les frais de guerre, c'est là un usage musulman ; de telles prétentions ne sont élevées que par les Tatars ; entre souverains chrétiens, c'est inouï que l'on se paye tribut mutuellement ; les musulmans eux-mêmes ne l'imposent pas à leurs coreligionnaires,

mais seulement aux chrétiens; et toi, tu t'appelles roi chrétien, et tu exiges le tribut d'un chrétien, d'après l'usage musulman. Et pourquoi devrions-nous t'indemniser? Tu nous as fait la guerre, tu as dévasté nos provinces, et ce serait à nous de subir les frais? Qui t'a forcé de nous attaquer? Nous ne t'avons pas prié de nous faire la grâce d'une invasion militaire. Adresse-toi à celui qui t'a lancé contre nous. Nous n'avons pas à te payer; si tu nous indemnisais pour avoir inutilement dévasté nos provinces, si tu nous renvoyais tous nos prisonniers, c'eût été bien plus convenable de ta part. » On conviendra que ces raisonnements, y compris l'allusion injuste à l'alliance ottomane, sont plus spécieux que solides. Il en faut dire autant des autres : ainsi le tsar se refuse absolument à comprendre dans quel but il se laisserait désarmer, et pourquoi son rival victorieux demande la destruction des forteresses élevées exprès pour la défense du pays. Enfin, après avoir paraphrasé à sa manière des psaumes de David, remis sa confiance dans la vertu de la croix, traité Bathory d'Amalec, de Sennachérib, de Maxence, avide de carnage et de sang, cité des traits de cruauté polonaise, Ivan déclare qu'il donne de nouvelles instructions à ses ambassadeurs et que, si les affaires ne s'arrangent pas, il n'enverra plus personne pendant trente, quarante, voire cinquante ans, et ne recevra plus d'ambassade polonaise. Même cette fois, ce n'est pas une « paix éternelle », mais seulement une trêve qui doit se conclure. Le tsar avait, en ce moment, l'intuition de l'avenir : « Entre la Pologne et Moscou, dit-il expressément, il n'y aura jamais de paix[1]. »

Dès le lendemain, 16 juillet, le résumé de la lettre

1. *Dnevnik*, p. 254, n° 52; en russe dans *Kniga posolsk.*, II, p. 140 à 157, n° 68; le résumé latin dans Tourguénev, *Suppl.*, p. 2, n° III.

moscovite fut communiqué à Possevino, mais, à son grand déplaisir, le texte complet ne fut pas mis sous ses yeux. Si quelques illusions restaient encore, elles se dissipèrent complètement, lorsque les envoyés moscovites eurent présenté, le 18 juillet, les nouvelles et dernières conditions de paix aux sénateurs et au roi. Loin de se montrer plus conciliant, le tsar réduisait de beaucoup les avantages offerts antérieurement. Non seulement il refusait la contribution de guerre et la destruction des forteresses limitrophes, mais il n'abandonnait à Bathory que les conquêtes de celui-ci en Livonie, ainsi que Louki avec vingt-quatre petites forteresses; ce n'était donc pas la Livonie tout entière, mais une partie seulement, dont il consentait à se dessaisir; autant valait déclarer de nouveau la guerre. Désormais la politique d'Ivan apparaissait au grand jour : il n'avait cherché qu'à gagner du temps; maintenant qu'il soupçonnait les Polonais aux prises avec de sérieuses difficultés, qu'il s'attendait peut-être à l'intervention pontificale, il reprenait les armes pour obtenir de meilleures conditions.

La tournure de l'affaire ne laissait pas de désappointer Bathory et surtout une partie de son entourage. Encore un hiver en pays ennemi, au milieu des glaces et des neiges, des privations et des souffrances, avec des soldats exigeant la paye et une diète ne votant pas d'impôts, — sombre avenir que les chefs de l'armée se croyaient obligés d'affronter, mais qui épouvantait par moment les plus braves. La mission de Possevino, à la suite de ce revirement, devint tout à coup d'une importance extrême. Trop fier pour insister lui-même sur la paix, Bathory voulait bien laisser faire un autre et désirait que l'on réussît. Il se flattait qu'Ivan, après avoir provoqué l'intervention pontificale, n'aurait pas le front

de se déjuger : à Possevino revenait le rôle d'intermédiaire, c'était à lui d'équilibrer les conditions d'un accord que l'on souhaitait des deux côtés sans parvenir à s'entendre[1].

Aussi, vers le soir du même jour, 18 juillet, Zamojski vint engager le jésuite à s'aboucher avec les ambassadeurs moscovites Pouchkine, Pisemski et le diak Trifonov. Prévenus de la présence, au camp polonais, d'un envoyé pontifical, demandé par le tsar lui-même, ceux-ci avaient placidement répondu : « Dieu veuille que l'affaire soit menée à bonne fin ! » Pour gagner leurs sympathies, le nouveau négociateur fut autorisé à leur délivrer deux prisonniers de Vélige, rendus, sans rançon, à la liberté. Après Zamojski, le roi revint en personne à la charge et pressa l'entrevue. On laissait à Possevino le choix d'aller trouver les Moscovites chez eux, car ils s'étaient établis avec leurs deux cents hommes d'escorte en dehors de la forteresse, ou bien de les recevoir sous une tente d'honneur que l'on dresserait exprès. Le premier parti fut adopté, Possevino exigea seulement des instructions précises et un mandataire du roi comme témoin.

Le lendemain, accompagné de Jasinski, secrétaire à la chancellerie de Lithuanie, et du P. Campani, il se rendit auprès des Moscovites et déploya toute son habileté pour obtenir ne fût-ce que de nouvelles explications. Peine perdue, les ambassadeurs, prévenants d'ailleurs et aimables, promettaient les faveurs du tsar, se découvraient la tête au nom du pape, mais répétaient servilement ce qu'ils avaient dit la veille et, pressés de plus près, ils ajoutèrent ne pouvoir donner autre chose que le « contenu de leur sac ». Sur la demande, pour-

1. *Un nonce du pape en Moscovie*, p. 180, n° IX; *Dnevnik*, p. 32, 33.

quoi les propositions de Vilna avaient été modifiées et les concessions révoquées, ils répondirent que le nouveau testament abolit l'ancien : Bathory, ayant rejeté les premières conditions, le tsar en avait posé de nouvelles, maintenant il ne céderait plus, pas un brin, dit Pouchkine, en serrant dans ses doigts un petit fétu de paille. On parla encore de Chévriguine, de Popler, et surtout de la guerre contre les Turcs. Au dire des ambassadeurs, Ivan ne songeait qu'à cette croisade, il fallait s'étonner qu'elle ne fût pas encore entreprise. Malgré les marques de bienveillance et les invitations pressantes de venir à Moscou, Possevino comprit qu'il n'y avait plus rien à faire avec des hommes sans mandat plus étendu, il leur conseilla de s'adresser à Dieu, et insista sur les dispositions paternelles et pacifiques de Grégoire XIII.

Lorsque, rentré à Polotsk, le jésuite rendit compte de ses démarches, le roi déclara en présence des sénateurs qu'il renoncerait, par égard pour le Saint-Siège, à la démolition des forteresses et à la contribution; quant à la Livonie, rien ne pourrait ébranler sa résolution, il sacrifierait plutôt sa vie que cette province; pour en avoir la clef, il s'emparerait au plus tôt de Pskov ou de Novgorod, sans s'attarder ailleurs, « et jetterait ensuite ses filets au nom de Dieu », espérant de lui la victoire. Les ambassadeurs moscovites seraient renvoyés avec cette réponse.

Quelque dures qu'elles parussent, ces paroles ouvraient la voie aux accommodements, au moins sur les articles secondaires; de la sorte, une nouvelle base était acquise pour les négociations, et le moment n'offrait guère d'autre ressource. Possevino exprima le désir de se rendre au plus tôt à Orcha, où il attendrait le sauf-conduit déjà requis à Ivan; car dès la reprise des hostilités, Bathory, on s'en rappelle, s'était réconcilié avec

l'idée du voyage de Moscou, et avait même conseillé de prendre le chemin, presque seul praticable, de Smolensk. On décida de presser le départ.

Auparavant un souvenir fut donné aux intérêts élevés qui reparaîtront sans cesse au cours des négociations. La Livonie — c'était à prévoir — passerait au moins en partie à la Pologne; pourquoi ne serait-elle pas aussi une nouvelle conquête de l'Église ? Comment s'y prendre pour contre-balancer l'influence des protestants de Lithuanie, et réserver à Bathory une liberté complète d'action ? A ce sujet, une pensée bizarre avait tourmenté Possevino pendant toute la nuit : en cédant la Livonie, le tsar, initié d'avance au complot, ne pourrait-il pas exiger l'interdiction des cultes hérétiques ? Bathory accepterait la condition de bonne grâce, et les Lithuaniens ne lui en voudraient pas de la remplir scrupuleusement. Le projet nocturne n'était pas lumineux; le roi avoua franchement qu'il valait mieux prendre une voie indirecte : appelant Dieu à témoin de son amour pour la vraie foi, il déclara que la Livonie, le prix de sa sueur et de ses peines, serait une *table rase* où l'on introduirait toute sorte de bien : les églises seraient rendues au culte catholique, de nouveaux évêchés seraient fondés ainsi que trois collèges de la Compagnie de Jésus.

Restait encore une question délicate et purement personnelle, dont les dispositions présentes de Stéphane semblaient assurer le succès. La fondation de Polotsk le préoccupait vivement, les soucis de la guerre n'entravaient pas cette entreprise pacifique, où il y avait de graves difficultés à vaincre. La noblesse dissidente élevait des prétentions sur les biens à attribuer au collège, et il s'agissait de savoir si elle en avait le droit, recherche d'autant plus pénible et compliquée que les Russes

avaient emporté à Moscou les plus anciennes chartes. Le roi se fit lui-même l'avocat des jésuites. Les églises, les écoles, les hôpitaux, sont indispensables en Russie-Blanche, disait-il à la noblesse, car le peuple est plongé dans la barbarie, « son genre de vie est presque bestial »; un trait de promiscuité répugnant confirmait cette parole. Toutefois, désireux d'améliorer la situation, prêt lui-même à des sacrifices, Stéphane ne voulait faire tort à personne : seules, les fondations d'origine royale passeraient au nouveau collège, un tribunal spécial déciderait des litiges en dernière instance. L'érection des écoles avait pour but la propagation de la foi ; tant de zèle pour le salut des autres faisait espérer qu'il en aurait aussi pour le sien, Possevino insinua donc à Bathory de s'approcher des sacrements avant d'entrer en campagne, et cette proposition fut acceptée volontiers.

A l'issue de cet entretien confidentiel, les Moscovites furent appelés au camp pour recevoir une réponse définitive. Chargé de la faire, le chancelier Wolowicz était si ému, à cause du grand sceau lithuanien volé pendant la nuit, que Zamojski et le roi durent de temps en temps lui souffler les paroles. Il parvint néanmoins à formuler nettement que les dernières conditions n'étaient pas acceptables, et que le tsar semblait plutôt vouloir gagner du temps que conclure la paix. Le discours finissait par des menaces de vengeance, non contre les ambassadeurs, qui seraient épargnés, mais contre leur maître : désormais il ne s'agirait plus seulement de la Livonie ; c'est une lutte à outrance qui s'engage et une guerre sans quartier. Une déclaration si fière donnait à réfléchir, mais les instructions du tsar étaient catégoriques, les mandataires restèrent inflexibles et se retirèrent sans mot dire après avoir stoïquement baisé la main du roi. Lorsqu'ils essayèrent, quelques

heures plus tard, de reprendre les discussions, on les laissa sans réplique.

Cependant, malgré son fier et belliqueux langage, Bathory eût préféré une paix avantageuse aux chances d'une nouvelle guerre. Quelques magnats partageaient le même avis; la question fut portée au sénat, le 20 juillet, et l'on invita Possevino, comme de son propre chef, à sonder une dernière fois les Moscovites, désireux, disait-on, de l'entretenir. Cette nouvelle entrevue dura une bonne heure et n'eut guère plus de succès que la précédente.

C'est ici que les intentions pacifiques de Stéphane apparaissent dans tout leur jour. Il presse lui-même Possevino de partir, le fait escorter et prend toutes les autres mesures nécessaires pour le voyage; en même temps, fidèle à ses principes de prudence, il pousse vigoureusement les préparatifs de guerre. Il n'en fait pas mystère au jésuite, avec lequel il passe toute la soirée du 20 juillet, en conversation amicale sur les sujets les plus divers, sur la ligue, sur le nouveau nonce Bolognetti, sur l'ambassade polonaise à maintenir auprès du pape, sur les soldats hongrois à pourvoir d'aumôniers. On convient d'une correspondance chiffrée durant le voyage, Bathory esquisse ses projets de campagne : il passera, s'il le faut, tout l'hiver dans le pays, à moins que le tsar ne consente à vider la querelle dans un combat singulier ; un duel en champ clos remplacerait les sanglantes batailles, et la victoire du souverain serait le triomphe de son peuple.

Cette proposition, qui nous ramène aux preux chevaliers du moyen âge, fut faite en effet. L'occasion se présentait d'elle-même : le fameux message moscovite du 29 juin, analysé plus haut, exigeait une réponse, Zamojski en fut chargé. Il se piquait d'éloquence et trempa

sa plume dans du fiel. Une semaine entière fut consacrée à ce travail, une longue journée à la traduction de l'épître en russe. Elle devait être envoyée à Rome, répandue en Allemagne, et ne cédait en rien à la lettre d'Ivan au point de vue de la violence du langage, de l'âpreté des reproches, du choix des épithètes. Cette correspondance, trop peu remarquée des historiens, donne la mesure de l'exaspération mutuelle entre les deux souverains, des obstacles à vaincre pour les réconcilier. Dès le début, le chancelier, écrivant au nom et de la part du roi, constate un manque absolu d'ordre et de suite dans les idées d'Ivan, pour en conclure à une étrange perturbation dans ses facultés mentales. Mais ce fou couronné est un fou intelligent, aussi s'empresse-t-on de reprendre sa lettre, point par point, de refaire l'historique des relations entre la Pologne et Moscou, de réfuter les accusations lancées contre les Polonais, de justifier les conditions de paix proposées en dernier lieu. La question de la Livonie est agitée sous toutes ses faces, les démentis s'accumulent au sujet de la liberté religieuse, les campagnes des Russes sont taxées de brigandage. Le style tourne à l'injure grossière, presque à la rage dans les questions personnelles : Ivan est traité de Caïn et de Néron, d'Hérode et d'Antiochus, ses origines romaines sont impitoyablement raillées, on lui rappelle que sa mère est une simple princesse Glinski, fille d'un déserteur lithuanien ; sa vie privée, ses meurtres, ses débauches, ses excès en tout genre fournissent matière à un vrai réquisitoire ; comme preuves à l'appui, les deux livres récents de Guagnini et de Krause accompagnent la lettre. Enfin, pour que rien ne manque au sombre tableau, le tsar est assimilé à Satan : le prince des ténèbres, convoitant l'univers, s'est élevé contre Dieu ; Ivan aspire aussi à l'empire du monde,

et au lieu de porter lui-même la sainte croix, comme il affecte de le répéter souvent, il en charge ses misérables sujets. Les fréquentes allusions à l'alliance turque avaient piqué Bathory au vif : « Comment oses-tu, s'écrie-t-il, nous parler si souvent des musulmans, toi, qui as mêlé ton sang à celui de l'Islam [1], toi, dont les ancêtres ont léché le lait de jument sur la crinière des chevaux tatars, et servi de marchepied aux khans de Crimée lorsqu'ils montaient leurs coursiers [2]. » Après une dernière et pathétique exhortation à la pénitence, à la récitation du psaume *Miserere*, à la restitution du bien d'autrui, vient la provocation au combat singulier : « Prends tes armes, monte à cheval, dit Bathory à Ivan, convenons ensemble de l'endroit et de l'heure de la rencontre, montre ton courage et ta confiance dans la justice de ta cause, croisons le fer à nous deux, ainsi sera épargné beaucoup de sang chrétien. Si tu acceptes notre condition, tu n'as qu'à nous en informer, car nous sommes prêt à nous battre avec toi. Que Dieu lui-même, juge de toute justice, décide de quel côté se trouve l'équité. Si, au contraire, tu nous refuses cette satisfaction, tu auras ratifié ta propre condamnation, et prouvé qu'il n'y a dans ton âme aucun fond de vérité, aucun sentiment de dignité ni royale, comme tu prétends, ni virile, ni même féminine [3]. »

La provocation de Stéphane, il fallait s'y attendre, fut considérée à Moscou comme nulle et non avenue. Mais

1. En 1561, Ivan s'était marié en secondes noces avec une princesse tcherkesse, fille de Temgruk.

2. Allusion aux rites humiliants que les Tatars imposaient aux princes russes.

3. La lettre de Bathory est datée du 2 août 1581 ; en polonais dans *Dnevnik*, p. 287, n° 58 ; en russe dans *Kniga posolsk.*, II, n° 74 ; en latin dans Tourguénev, I, p. 323, n° CCXXV. Les détails de la rédaction dans *Dnevnik*, p. 35, 36, 38, 42, 43.

avant que le tsar reçut cette lettre menaçante, d'autres événements, sur lesquels nous devons revenir, s'étaient passés.

III

Le 21 juillet 1581, une grande agitation régnait dans le camp polonais de Polotsk : Bathory quittait la forteresse récemment conquise sur les Russes et se dirigeait vers Pskov, avec sa brillante cavalerie, ses braves fantassins hongrois, ses bandes quelque peu cosmopolites. De son côté, Possevino, accompagné de ses interprètes, de quatre jésuites, d'un certain nombre de cavaliers polonais, partait pour la Moscovie. Dans la nuit du 2 au 3 août, nos voyageurs, après avoir traversé Orcha et Doubrovna, se trouvèrent sur les confins des provinces lithuaniennes et moscovites. Là se produisit un fâcheux contre-temps : l'escorte polonaise s'était hâtée de partir, ne laissant pas à l'escorte russe le loisir d'arriver. Il fallut se résigner à rester sans guides et sans défense, au milieu des ténèbres, sous la pluie battante, sur des terrains défoncés, dans une forêt épaisse, où l'on n'avançait parfois que la hache à la main, au bruit sinistre de cris pareils à ceux des bêtes fauves. Heureusement l'épreuve ne fut pas de longue durée : à la pointe du jour, Fedor Potemkine, suivi de soixante cavaliers, vint souhaiter la bienvenue aux nouveaux arrivants et leur présenter les sauf-conduits. Désormais Possevino foulera le sol de la sainte Russie [1].

Nous entrons avec lui dans un monde nouveau : les dernières traces latines et occidentales disparaissent brusquement, il n'y a plus que du slave, doublé de

1. *Missio mosc.*, p. 11 à 43; Possevino, *Ann. sec. decas*, ms., p. 18 à 24; Tourguénev, *Suppl.*, p. 388, n° CLXII; *Pam. dipl. snoch.*, X, col. 39 à 70.

mongol et de byzantin. Dans les rapports internationaux, c'est l'élément grec qui domine. Depuis le mariage d'Ivan III avec l'héritière des Paléologues, l'étiquette fastueuse de Byzance a pénétré dans le Kremlin. Le luxe de méfiantes précautions, dont les étrangers étaient naguère entourés sur les rives du Bosphore, se reproduit maintenant à Moscou; les ambassadeurs ne sont plus que d'illustres prisonniers, mieux gardés et mieux observés que les autres. A peine arrivés, ils sont flanqués de *pristavs* (adjoints), chargés de les surveiller, tout en leur faisant les honneurs du pays; les nombreuses sentinelles postées jour et nuit autour de leur demeure ne sont là que pour les tenir dans un complet isolement : le monde officiel doit leur suffire.

En fait d'étiquette, Ivan le Terrible était passé maître et, à l'égard d'une sceptique méfiance envers les étrangers, il ne laissait rien à désirer. Possevino, paraissant dans des circonstances extraordinaires, devait s'en ressentir plus que les autres. Le 18 juillet, le lendemain même de l'arrivée de Chévriguine, il y avait eu conseil au Kremlin. Des ordres précis et détaillés furent donnés à tous ceux qui approcheraient le jésuite de près ou de loin. D'une part on réglait le chemin à suivre, les honneurs à rendre, les vivres et les boissons à fournir; d'autre part, la plus minutieuse prudence était rigoureusement prescrite. Le pristav Zaléchénine Volokhov, envoyé exprès de Moscou à la rencontre de Possevino et chargé de l'examiner à fond, avait en portefeuille toute une série de réponses officielles aux questions qui pourraient lui être faites sur la paix et sur la guerre, sur le tsar et sur Bathory, sur la Lithuanie et la Livonie, sur Kazan et Astrakhan, sur les Tatars Nogaïs, voire « sur le grand fleuve Volga et ses soixante-douze embouchures ». Des formules anodines étaient suggé-

rées pour les cas imprévus ou difficiles; dans l'hypothèse d'une controverse religieuse, Zaléchénine devait répondre tout court qu'il n'avait jamais appris à lire et puis se renfermer dans un silence absolu.

Conformément aux ordres du tsar, une nouvelle députation, plus brillante et plus nombreuse, se présente en avant de Smolensk. Possevino est admis dans la forteresse, acclamé d'office par le peuple, fêté par d'assourdissantes détonations; les interprètes lithuaniens restent en dehors de la ville. L'évêque ou *vladyka* de Smolensk, Sylvestre, premier prélat orthodoxe que l'on rencontrait sur le passage, avait aussi reçu des instructions spéciales qui donnèrent lieu à un plaisant malentendu. Gracieusement interpellé par le vladyka, mais trompé par l'analogie phonétique de deux expressions russes, le jésuite se crut convié à l'*obiéd* (dîner), tandis qu'il était invité à l'*obiédnia* (messe). Quel ne fut pas son étonnement, lorsqu'il se vit à l'improviste entouré d'une foule compacte et conduit aux portes de l'église, où Sylvestre, sans lui donner la bénédiction d'usage, le presse de lui baiser la main, car tels étaient les ordres du maître. Possevino comprit que l'on cherchait à extorquer des signes d'approbation et de respect pour la foi orthodoxe, il ne voulut ni baiser la main épiscopale, ni entrer à l'église; rien ne put vaincre sa résistance, force fut au vladyka de céder.

De Smolensk, en passant par Viazma, on arriva, le 18 août, à Staritsa[1], petite forteresse sur le Volga, où le tsar se trouvait en résidence temporaire. L'entrée fut des plus solennelles : une nombreuse escorte attendait Possevino hors de la ville ; un superbe cheval noir, richement caparaçonné et trottant à l'amble, lui fut

1. Aujourd'hui dans le gouvernement de Tver, district de Staritsa.

présenté au nom d'Ivan. Le questionnaire de rigueur, répété plusieurs fois par différents dignitaires, se réduisait toujours aux mêmes informations sur la santé du pape et les circonstances du voyage, avec les mêmes titres démesurément longs du souverain. Le jour de l'arrivée il y eut un grand festin présidé par le stolnik Ivan Danilovitch Bielski. Lorsqu'il fut terminé, les pristavs voulurent, selon l'usage, recommencer à boire et à manger en petit comité, mais Possevino leur fit comprendre que des excès de ce genre s'alliaient mal avec son caractère sacerdotal. Cette déclaration les frappa de stupeur tout en méritant leurs suffrages. Le lendemain, on procéda à l'examen des présents envoyés par le pape ou offerts par son représentant. Ils furent tous soigneusement catalogués, et l'on promit au négociateur que bientôt il verrait « les yeux sereins » du tsar.

En effet, l'audience fut fixée au 20 août. En sa qualité de jésuite, l'envoyé pontifical ne désirait rien tant que de paraître à la cour sans aucune espèce d'apparat, mais sur les instances des Moscovites, il fallut, bon gré, mal gré, étaler une certaine pompe. Le jour convenu, de hauts personnages viennent annoncer que le moment solennel approche, les présents sont enfermés dans des sacs de drap d'or et d'argent. Précédé et suivi de brillants cavaliers, Possevino se met en marche, ayant à ses côtés ses deux compagnons et ses interprètes, derrière lui on porte les présents. Le cortège avance lentement entre deux haies de soldats aux uniformes bigarrés, rangés sur le passage jusqu'aux abords du palais. Là on met pied à terre. Après avoir traversé quelques salles remplies de boïars richement costumés, Possevino se trouve en présence d'Ivan le Terrible. Le contraste est frappant : vêtu simplement de noir avec le manteau espagnol sur les épaules, le jésuite paraît

devant le tsar assis sur un trône étincelant, drapé dans une robe de brocart couverte de pierres précieuses, la couronne sur la tête, le sceptre à la main. Cette profusion de luxe ne voile qu'à grand'peine les mystères ténébreux de l'âme d'Ivan. Encore dans la vigueur de l'âge, il semble déjà fatigué de la vie; son regard est éteint, ses traits portent les traces indélébiles de violentes émotions, et toute sa physionomie respire quelque chose de sinistre : c'est qu'il succombe sous le poids de crimes sauvages et de formidables excès. Poursuivi par le remords, on le voit quitter les orgies pour l'église, endosser le froc, chanter les offices et sonner lui-même les cloches ; toute sa vie n'est plus qu'un bizarre amalgame de pratiques dévotes et de dévergondage; de terrifiantes visions le hantent durant la nuit, il pousse des gémissements et des cris, il se roule par terre écumant de rage, il gratte les murs, comme pour trouver une issue, et puis retombe épuisé, haletant, sur sa couche. Officiellement, l'opritchnina n'existait plus : une longue et large traînée de sang, inouïe dans l'histoire, avait emporté toute velléité de résistance; le tsar, reprenant le pouvoir entre ses mains, sans partage, sans contrôle, sans autres bornes que sa brutale frénésie, était devenu, mieux que les khans mongols, l'incarnation titanique du despotisme. Tel était l'homme qu'il s'agissait de réconcilier avec Bathory, voire de gagner à des idées élevées, à des projets chevaleresques.

Lorsque les courtisans eurent annoncé tout haut que Possevino battait la terre du front, — formule consacrée, — Ivan demanda des nouvelles de la santé « du pape Grégoire XIII ». Une revanche parut alors opportune au représentant pontifical : on lui avait fatigué les oreilles avec les titres prétentieux du tsar, pourquoi

maintenant affecter le laconisme? il répondit donc d'un ton solennel : « Notre très saint père le pape Grégoire XIII, pasteur de l'Église universelle, vicaire de Jésus-Christ sur la terre, successeur de saint Pierre, souverain de nombreuses provinces et régions, serviteur des serviteurs de Dieu, salue Votre Sérénité et lui souhaite toutes sortes de bénédictions. » Le tsar, en signe de respect, avait écouté debout ces paroles; s'étant assis, il déclina les inévitables questions sur le voyage, donna à baiser sa main encore teinte de sang innocent, fit passer à un secrétaire les lettres apportées par Possevino, et se mit ensuite à examiner les dons pontificaux. Le pape lui envoyait un crucifix en cristal de roche, ciselé d'or et renfermant une parcelle de la vraie croix, un exemplaire grec relié avec luxe du concile de Florence, un rosaire monté en or avec des pierres précieuses, une coupe en cristal garnie d'or; d'autres présents étaient destinés au fils aîné du tsar ainsi qu'à la tsarine Anastasie Romanovna, dont on ignorait la mort en 1560. Possevino, en son propre nom, offrait un *Agnus Dei*, incrusté d'argent, historié de miniatures et d'une légende en lettres russes. Tous ces dons, quelque précieux qu'ils fussent, parurent sans doute bien modestes à l'opulent souverain, dont le trésor regorgeait de vases d'or et d'argent, et qui possédait une collection des plus rares bijoux de l'Orient; la haute position du donateur en faisait tout le prix, aussi furent-ils promenés comme en triomphe à travers les salles et exposés à tous les regards; la relique de la sainte croix attira surtout l'attention d'Ivan : « C'est un présent, dit-il, vraiment digne d'un pontife. » Mais on avait hâte d'aborder les affaires. Une conférence préliminaire avec des personnages délégués par Ivan succéda à l'audience : les murs du palais moscovite

durent s'étonner de voir un jésuite italien traiter de paix et de guerre, au nom du pape, avec les mandataires d'un fils de Monomaque. Le jour même il y eut un grand festin d'apparat; la profusion de vaisselle d'or étalée dans le vestibule et dans la salle à manger frappait la vue, une table d'honneur était réservée à Ivan et à son fils, à leurs côtés se placèrent les deux princes Mstislavski et le boïar Nikita Romanovitch, au dessus pendait une magnifique image de la sainte Vierge. A peine les jésuites furent-ils entrés que le tsar, appelant chacun par son nom, leur indiqua les places à occuper; leur table était dressée vis-à-vis de la sienne, moins élevée et disposée en croissant; on n'apercevait sur la nappe que du pain, des salières et des carafes, les doigts des convives devaient, à l'orientale, remplacer couteaux et fourchettes. Le repas dura deux heures : Ivan, devenu tout à coup un aimable amphitryon, envoyait à ses hôtes les mets qu'on lui présentait. Chaque fois qu'il invitait quelqu'un à boire, celui-ci venait se placer au milieu de la salle, s'inclinait profondément, vidait la coupe et la passait à un autre. Ces libations se répétèrent, paraît-il, jusqu'à soixante fois, les jésuites en furent dispensés. Vers la fin du dîner, le tsar fit un discours approprié aux circonstances et très flatteur pour le pape.

Laissons les boïars cuver leur hydromel, boisson préférée de l'époque, et revenons aux affaires qui devaient se traiter à Staritsa. Le mode adopté dans les négociations se réduisait aux audiences du souverain et aux conférences avec les boïars et les diaks. Les audiences d'ordinaire étaient courtes. Jaloux à l'excès de sa dignité, Ivan se contentait de tirer les grandes lignes, d'indiquer la marche à suivre et s'en remettait, pour les détails, à des subalternes. A l'issue de l'audience

et d'une manière plus ou moins ostensible, il ne manquait jamais de se laver les mains dans un bassin d'or, comme pour se purifier des taches contractées par l'admission d'un étranger. Ce procédé de désinfection parut à Possevino si outrageant et si barbare qu'il s'en plaignit amèrement à la première occasion. Ce n'était guère que dans les conférences que l'on traitait les affaires à fond avec un luxe de formalités qui trahissait, dès le seizième siècle, d'heureuses dispositions pour le système bureaucratique dont Pierre Ier devait un jour doter la Russie. Il y avait d'abord des interprètes des deux côtés, qui éprouvaient probablement quelque difficulté à s'entendre. Possevino avait amené avec lui deux Lithuaniens, André Polonski, plus connu sous le nom latinisé d'Apollonius, et Basile Zamaski; la langue dont ils se servaient n'était ni russe ni polonaise, mais un patois intermédiaire et quelque peu fantasque. Leurs traductions furent parfois refusées; le cas se présentant, il fallait, à prix d'argent, s'assurer de la fidélité des diaks moscovites [1]. Avant de répondre à l'envoyé pontifical, on répétait tous ses discours avec une exactitude qui le remplissait d'étonnement; mais ce qui retardait surtout la marche des affaires, c'était le recours perpétuel au tsar qui se réservait tous les pouvoirs. Qu'une phase nouvelle s'annonce dans la discussion, qu'un incident se produise, aussitôt les négociateurs s'en vont trouver leur maître; après une absence prolongée, ils reviennent avec de longues bandes de papier, dont, séance tenante, lecture est faite à tour de rôle. Chaque lecteur débute par l'invocation de la très sainte Trinité, décline imperturbablement les titres du tsar, et à travers les redites, les questions, les ré-

1. Lerpigny, p. 195.

pliques et les contre-répliques, arrive à formuler une conclusion d'ordinaire évasive ou dilatoire. Les secrets desseins du tsar ne hâtaient pas non plus le dénouement : il voulait obtenir beaucoup, céder le moins possible, et même garder sa liberté d'action dans le cas d'un échec de Bathory devant Pskov. Pour un Occidental, et surtout pour un homme de la trempe de Possevino, dévoré d'activité, avec du sang méridional dans les veines, ces lenteurs étaient plus qu'une épreuve, elles le mettaient au supplice. Les discussions de vive voix alternaient avec des échanges de mémoires. Ceux du jésuite se distinguent par la lucidité et la concision, malgré la langue détestable de ses interprètes. Les Moscovites répondaient longuement, fournissaient des copies d'anciennes chartes, de récentes correspondances, et se montraient en général très entendus dans la partie des écritures; Ivan lui-même faisait grand cas de ses archives, que Possevino se vante d'avoir vues et admirées. Plusieurs boïars et diaks furent employés dans ces négociations, la part principale semble avoir été réservée à Nikita Romanovitch, dont le petit-fils sera le fondateur d'une nouvelle dynastie, et à Bogdan Bielski, qui jouera un grand rôle dans le temps des troubles. Enfin, il y eut même une tentative de péculat. Plus aimable et plus causant qu'à l'ordinaire, après avoir épuisé ses marques de sympathie, Bielski souffla, un jour, à l'oreille de Possevino qu'il pourrait s'attendre à des présents splendides, s'il favorisait les prétentions du tsar. Ces paroles firent bondir le représentant pontifical; fort de son impartialité, de son mépris des richesses, il rejeta l'offre insidieuse de manière à ôter toute envie de la renouveler[1]. L'idée aujourd'hui si

1. Possevino, *Ann. sec. decas*, ms., § 11.

populaire de la *vziatka* n'était pas étrangère, on le voit, à la Moscovie du seizième siècle, et la pratique encore moins.

Voilà donc sous quels auspices et dans quelles circonstances Possevino eut à comparaître jusqu'à six fois devant le tsar, et à traiter longuement et fastidieusement avec les boïars pendant les vingt-huit jours passés à Staritsa. Les sources russes ont conservé la teneur des discours, la série des pièces échangées entre les deux parties; Possevino a consigné lui-même par écrit, avec des détails importants, le texte de quelques-unes de ses élucubrations, de sorte que l'on peut se rendre compte des négociations et, au besoin, contrôler les témoignages [1]. Pour plus de clarté, rappelons que toutes les matières discutables se réduisaient à ces trois chefs : affaires suédoises, affaires romaines, affaires polonaises.

L'idée dominante du négociateur romain est la paix à conclure dans des conditions acceptables pour les deux belligérants, voire une paix qui serait le principe d'une alliance. Désireux d'être renseigné à fond par le tsar, Possevino, prêchant d'exemple, expose fidèlement tout ce qui s'est passé entre lui et Bathory, l'énergique démenti de celui-ci à l'accusation de parjure, ses griefs contre les Moscovites, même ses projets d'avenir. Il avoue n'avoir vu, dans le camp polonais, que le résumé de la lettre d'Ivan du 29 juin, et ne cache pas le désir d'en connaître le texte tout entier. L'état actuel des choses est dépeint en quelques mots énergiques : d'une part, le roi de Pologne, prêt à mourir plutôt que de reculer, prétend ne plus vouloir se contenter de la seule

1. *Pam. dipl. snoch.*, X, col. 70 à 246; *Bathory et Possevino*, p. 115 à 125, nos XXII à XXIV; Lerpigny, p. 153 à 182, nos I à III; Theiner, *Annales*, III, p. 353 à 357; Tsvétaiev, *Iz istorii*, p. vi.

Livonie; d'autre part, le tsar menace de ne plus traiter de paix pendant cinquante ans; d'après le jésuite, l'un et l'autre devraient faire des concessions. Bathory a déjà laissé entrevoir qu'il serait docile aux inspirations du Saint-Siège; à son tour, qu'Ivan montre la même déférence et cède quelque chose. La paix se ferait aussitôt, et la Russie en profiterait : les affaires suédoises s'arrangeraient facilement de concert avec Bathory; le commerce avec les Vénitiens s'établirait sans obstacle, car, fermée pendant la guerre, la voie de la Lithuanie, seule praticable, s'ouvrirait de nouveau; une croisade s'organiserait contre les Turcs, et sur les ruines du califat s'éleverait un nouvel empire chrétien avec un prince, couronné par le pape, pour chef suprême. L'alliance contre l'Islam sert de transition naturelle à la question religieuse, l'unité de la foi étant la meilleure base d'entente politique et militaire. Loin de cacher sa pensée au tsar, le jésuite la développe longuement, il remonte jusqu'aux origines de l'Église grecque, insiste sur le concile de Florence invoqué naguère par le tsar, sur la différence extérieure des rites qui n'empêche pas la conformité dans la foi, sur l'autorité doctrinale et la juridiction universelle du pape, seul vicaire de Jésus-Christ sur la terre. Ce dernier point est exploité habilement. Ivan avait demandé l'entremise de Grégoire XIII, Bathory l'avait acceptée et se montrait conciliant. Possevino ne manque pas de relever cette circonstance pour insinuer la conduite à tenir; même les allusions aux conquêtes et aux titres se retrouvent sur ses lèvres; en général, il s'efforce de tout ramener à l'intervention pontificale; c'est de là, qu'avec l'espoir d'un arrangement, jaillissent les nouvelles combinaisons[1].

1. Les deux versions du discours de Possevino sur les affaires romaines (Theiner, *Annales*, III, p. 353, avec la fausse date de 1582;

Les réponses d'Ivan sont marquées au coin du genre spécial de finesse qui distingue le barbare. Tenace et hardi dans la poursuite de ses intérêts, il croit naïvement que son jeu, quoique mis en évidence, est caché à l'adversaire; s'il fait quelques avances qui seront un jour reniées sans scrupule, il ne tient pas à se lier les mains inutilement. Et d'abord, les affaires suédoises sont complètement écartées, non sans une perfide arrière-pensée. Des fins de non-recevoir se laissaient facilement opposer à de vagues propositions, sans caractère officiel. D'ailleurs le souverain de Suède passait à Moscou pour un roitelet, indigne de traiter directement avec le tsar et obligé, selon l'usage, de recourir à l'entremise du namiéstnik de Novgorod. Mais, en ce moment, les armées de Jean III s'emparaient des côtes de la Baltique, Ivan songeait déjà aux moyens de les reconquérir; comment s'y prendre pour dissimuler les desseins de revanche? Ivan déclare gravement que, par égard pour le pape, l'envoyé scandinave, au lieu de se morfondre sur les bords du Volkhov, serait admis à faire valoir au Kremlin la cause de son maître. C'était jouer à partie double : illusion de paix pour les Suédois, semblant d'hommage envers le pape.

A l'endroit de Rome, les précautions oratoires se multiplient visiblement. Les questions d'Église sont d'ordinaire passées sous silence ou laconiquement renvoyées jusqu'après la conclusion de la paix. Cependant on ne pouvait tout refuser, ne fût-ce que pour donner preuve de bonne volonté, quelques concessions s'imposaient nécessairement. Sur les instances de Possevino, le tsar accorde aux envoyés du pape l'entrée en Russie et le passage en Perse, les marchands vénitiens reçoivent des

Pam. dipl. snoch., X. col. 100 à 111) présentent des variantes considérables.

patentes du même genre et sont autorisés à amener des prêtres catholiques, à condition que les Moscovites obtiendront des sauf-conduits analogues pour se rendre en Italie. Quant à l'érection d'une église en plein pays orthodoxe, cette demande audacieuse est refusée carrément; Ivan ne fait pas mystère de son attachement à la foi de ses ancêtres et reste sur ce point inébranlable; toute innovation lui est en horreur, il ne se soucie plus de ses aveux à propos du concile de Florence, ou peut-être se flatte-t-il que d'autres concessions suffiront pour donner aux affaires polonaises une nouvelle tournure.

C'est là son unique préoccupation. A l'inverse du négociateur pontifical, qui remue de préférence les grandes idées, il expédie sommairement tout le reste et revient sans cesse, s'attache exclusivement à la conclusion de la trêve. La langue des boïars se délie dès que ce sujet est abordé; les détails d'érudition se mêlent aux sophismes, aux fréquents appels à la justice et à l'équité : on s'aperçoit que la question a été étudiée sous toutes ses faces et qu'elle est le seul problème du moment. Les relations diplomatiques avec Bathory sont passées en revue, c'est naturellement la contre-partie de la version polonaise, tous les torts sont du côté de l'adversaire, ses ambassadeurs juraient la paix tandis qu'il méditait la guerre, et quelle guerre? une guerre d'invasion et de conquête. La Livonie a de tout temps appartenu à Moscou, le grand-kniaz Iaroslav a fondé Dorpat dès le onzième siècle [1], des tributs ont été constamment payés par les Livoniens; maintenant qu'ils se sont révoltés, de quel droit voudrait-on empêcher le tsar de sévir contre les rebelles? A l'appui de ces as-

1. Dorpat ou Iouriev, du nom de son fondateur, Iaroslav, qui s'appelait aussi Iouri.

sertions, les pièces réclamées par Possevino lui sont généreusement livrées : la lettre du 29 juin à Bathory, le traité juré par les Polonais, les chartes livoniennes. Ivan ne cache pas son désir d'avoir un débouché sur la Baltique, mais c'est surtout, dit-il, pour rester en rapports avec le pape et l'empereur; il incline aussi vers la paix avec Bathory, car autrement la guerre contre les Turcs n'est pas possible. Déclarations spontanées et précieuses, qui prouvent qu'on avait au Kremlin parfaitement saisi la pensée du Saint-Siège. La même ardeur belliqueuse contre le croissant, les plus vives sympathies pour Rome et pour l'Empire se retrouvent dans les réponses moscovites aux brefs de Grégoire XIII [1]. Les angoisses d'Ivan se trahissent de temps en temps, lorsqu'il demande bonnement : « Bathory fera-t-il la paix ? Quelles sont ses conditions ? » Enfin le tsar se décide à formuler lui-même ce qu'il appelle « sa dernière mesure ». Ses désirs ne vont pas au-delà d'une trêve de sept ans, tout au plus de dix ou douze. Pas une obole ne sera payée, pas une forteresse ne sera rasée, mais Polotsk et Louki avec leurs rayons respectifs, la Courlande et soixante villes environ de Livonie passeront au vainqueur; trente-cinq autres, y compris Dorpat et Narva, resteront aux Russes. Quelques mois auparavant, trois ou quatre villes eussent contenté Ivan, trente-cinq suffisent à peine maintenant; Bathory doit en outre lever le siège de Pskov, renoncer d'avance aux conquêtes qu'il pourrait encore faire, et envoyer des ambassadeurs à Moscou. En présence des succès militaires des Polonais, ces prétentions paraissaient étranges; n'était-ce pas escompter prématurément l'intervention pontificale, les perplexités actuelles de Bathory, les chances de l'ave-

1. Tourguénev, *Suppl.*, p. 6 à 7, nos IV, V.

nir? Ivan se gardait bien de l'avouer, sa réponse s'inspirait d'une autre logique : « Bathory a refusé, disait-il, les conditions de Vilna, j'ai le droit d'en poser de nouvelles, et puisqu'il est insatiable, plus il demande moins il faut offrir[1]. »

Loin d'aboutir ainsi à l'entente, l'échange mutuel des idées ne fournissait au négociateur qu'un point d'appui assez problématique. La menace du tsar de ne plus envoyer d'ambassadeurs dans le camp polonais créait, en plus, un obstacle de point d'honneur. Possevino s'offrit d'aller lui-même trouver Bathory et de parlementer avec lui. La proposition fut acceptée avec joie, d'autant plus que la lettre du 2 août avec les livres de Guagnini et de Krause arriva sur ces entrefaites. Le style acéré du message révélait un adversaire indomptable; Ivan s'émut, il se souciait peu de se battre en duel avec Stéphane; une nouvelle victoire pouvait tout compromettre. Voyant que la mesure est comble et le danger pressant, le verbeux despote change d'allures et de style, il remet sa cause entre les mains de Dieu et renonce aux outrages. La réfutation, adressée à Possevino, du réquisitoire polonais se distingue par la dignité et le calme, si ce n'est que la nature railleuse du tsar prend parfois le dessus : prince héréditaire de Moscou, il consent à donner le nom de frère à Bathory, mais il ne sait pas qui est ce frère, d'où il vient, comment il est devenu tout à coup roi de Pologne? Même dédain au sujet de la Transylvanie, petit pays introuvable[2].

Le 12 septembre, eut lieu l'audience de congé. Jamais encore le tsar n'avait été aussi gracieux, aussi prévenant

1. Les nouvelles conditions d'Ivan se trouvent dans *Pam. dipl. snoch.*, X, col. 175 et 203.

2. Possevino reçut cette réfutation (*Pam. dipl. snoch.*, X, col. 206 à 235) lorsqu'il était déjà en route pour le camp de Pskov.

qu'à cette occasion. D'un commun accord on avait arrêté les dispositions suivantes : Possevino devait se rendre au camp de Pskov et revenir ensuite à Moscou, Campani porterait des messages et des zibelines à Rome, Drenocki et Morieno resteraient sur les lieux, on conservait ainsi des intelligences dans la place, et Ivan se flattait d'avoir des otages entre les mains. Ces mesures, en partie provoquées par le tsar lui-même, furent, à l'audience, approuvées d'une manière plus solennelle en présence des boïars : « Tu iras, dit-il à Possevino, trouver le roi Stéphane, tu le salueras de notre part et, après avoir négocié la paix d'après les ordres du pape, tu reviendras auprès de nous, car ta présence nous est toujours agréable, à cause de celui qui t'envoie et de ta fidélité dans nos affaires. » Des paroles également aimables furent adressées au P. Campani; quant au P. Drenocki, il le fit approcher du trône, et lui mettant la main sur la tête, il dit à Possevino : « Sois tranquille, il sera tout aussi bien traité pendant ton absence, que si tu étais présent. »

En rentrant chez eux, les jésuites trouvèrent leur table copieusement servie, par ordre du souverain. Vers la fin du repas, on leur apporta des provisions de bouche pour le voyage et un baril de vin, chose assez rare à Moscou. Dans la soirée, ils furent de nouveau mandés à la cour et comblés de présents : le tsar se chargeait des frais de route et leur offrait des fourrures et des vêtements. Refuser ces gracieusetés eût été blesser le donateur; Possevino en consacra une partie au rachat des prisonniers, une autre fut distribuée aux pristavs, qui ne se gênaient pas de la réclamer à grands cris. Le départ fut fixé au 14 septembre. Le sauf-conduit des voyageurs portait la peine de mort contre quiconque leur susciterait le moindre obstacle. Dans la

bouche d'Ivan ces paroles n'étaient pas une vaine menace.

Quelque cordiales que fussent ces scènes d'adieux, la médaille avait cependant son revers. Pour régler le voyage de Possevino, Ivan fit rédiger plusieurs lettres, dont l'une est adressée au pristav qui cumulait les fonctions de guide avec celles d'espion. Il devait inscrire scrupuleusement tout ce qui échapperait au jésuite en matière politique, et se bien garder de l'introduire à Novgorod. Cette ville, qui se trouvait sur la route, était exposée aux attaques des Polonais, Bathory avait déjà fait des allusions menaçantes, la prudence commandait de la soustraire à des regards observateurs. De son côté, Possevino laissait au P. Drenocki de longues instructions, d'un caractère surtout théologique, avec des réponses aux objections qui pourraient être faites [1]. Il ne se doutait pas que son infortuné compagnon serait condamné à l'isolement et traité presque comme un prisonnier de guerre.

L'itinéraire à suivre avait été prescrit par Ivan lui-même. On mit à peu près quinze jours pour parvenir jusqu'au lac d'Ilmen, espèce d'inondation permanente d'une surface de mille kilomètres carrés, formée par un grand nombre de rivières qui, se rejoignant au même endroit, ne trouvent pas un écoulement assez rapide. La traversée du lac ne dura pas moins de huit heures. Aux portes de Novgorod, une escorte de deux cents cavaliers vint offrir ses services aux voyageurs. Il y eut un arrêt forcé de quatre jours à Bor [2], non loin de Pskov. Bathory avait été prévenu de l'arrivée de Possevino;

1. Tourguénev, *Suppl.*, p. 9, n° IX.

2. Bor est un village situé dans le gouvernement de Novgorod et le district du même nom, entre Kniaji Dvor et Chimskaïa Stantsiia, à quarante-huit verstes de l'embouchure de la Chélone dans l'Ilmen.

il fallait attendre la réponse royale et l'escorte polonaise.

Dans cet intervalle, un interprète moscovite, dont le nom est resté inconnu, renonça au schisme pour embrasser la foi catholique. L'infatigable jésuite sut encore d'une autre manière tirer parti de ses loisirs. Le cardinal de Côme lui avait recommandé, au nom du pape, de noter ce qu'il jugerait digne d'attention. Aussi avait-il à Staritsa rédigé, jour par jour, toutes ses conversations avec le tsar et les boïars. Envoyé plus tard à Rome, ce journal a échappé jusqu'ici aux plus minutieuses recherches. Le commentaire sur Moscou, écrit à Bor sous la même impulsion et daté du 29 septembre, a été heureusement plus favorisé par le sort : dès l'année 1586, il paraissait au grand jour de la publicité. Ce travail est remarquable à plus d'un titre, nous y reviendrons.

IV

A son arrivée au camp de Pskov, le 5 octobre, Possevino y fut reçu avec enthousiasme. La position des assiégeants devenait, en effet, des plus critiques, l'intervention pontificale plus opportune que jamais.

Sœur cadette de Novgorod la Grande, indépendante depuis le quatorzième siècle, admirablement située sur le confluent de la Pskova et de la Vélikaïa, Pskov se vantait d'un glorieux passé de liberté et de courage. Le commerce florissant de la petite république baissa rapidement dès qu'elle fut tombée sous la domination moscovite, mais son importance stratégique n'en devint que plus grande. D'après le plan tracé par Possevino[1], Pskov était entourée, à l'Ouest, d'un gros mur percé

1. Archives du Vatican, *Polonia*, XVIII, p. 302.

de meurtrières et surmonté de treize tours; à l'Est, s'appuyant sur la Vélikaïa, s'élevait la forteresse à double étage avec une seconde enceinte fortifiée, flanquée également de tours. L'ensemble produisait un effet si imposant qu'un Polonais[1], frappé de stupeur, poussa, en arrivant, ce cri d'alarme : « Grand Dieu, c'est formidable, Pskov semble un autre Paris. » La garnison, plus intrépide que nombreuse, était commandée par une pléïade de héros, avec les deux boïars princes Ivan et Vasili Chouïski à leur tête; ils avaient tous juré, sous les yeux du tsar et devant l'image de la Vierge, de mourir plutôt que de se rendre. Mieux que tout autre au courant des détails, le transfuge David Bielski conseillait de ne rien hasarder ni contre Pskov ni contre Novgorod, et d'attaquer de préférence Smolensk; mais Bathory tenait à son plan de campagne, il ne voulut pas le modifier. Après avoir quitté Polotsk et s'être emparé d'Ostrov, il vint camper sous les murs de la fière cité. Les habitants s'étaient préparés d'avance à la lutte et avaient porté en procession, autour des remparts, les images miraculeuses et les reliques des saints. Le 22 août, à la sinistre lueur des faubourgs incendiés par les Russes qui se retiraient dans la ville, le tocsin sonna à toutes volées et les masses compactes de l'ennemi parurent à l'horizon. Les premiers engagements furent très chauds, mais le succès resta incertain. Les Polonais ne tardèrent pas à se convaincre que des travaux préliminaires étaient indispensables pour s'emparer d'une ville défendue par de vastes marais, des cours d'eau, de gros murs, des ravins, et surtout par une garnison héroïque. On creusa donc des tranchées,

1. Piotrowski, l'auteur du *Dnevnik* souvent cité, p. 61. Pour le siège de Pskov, voir *Poviest o prikhogénii*, passim, et *Istoriia Kniag. pskovskago*, I, p. 198 à 245.

on éleva des tours, de nombreuses batteries se dressèrent. Le 7 septembre, un feu bien nourri s'ouvrit de tous côtés, le lendemain eut lieu l'assaut général. Ce jour restera mémorable dans l'histoire nationale : sous une grêle de balles et de bombes, les Polonais, marchant sur des cadavres, parviennent jusqu'aux murs, pénètrent dans la brèche, s'emparent d'une tour, puis d'une seconde, déjà la bannière royale flotte sur les remparts de Pskov; les Russes faiblissent et commencent à fléchir; dans ce moment décisif, Ivan Chouïski, couvert de poussière et de sang, descend de son cheval blessé sous lui, arrête les fuyards, ranime le courage des combattants, montre de loin le clergé qui s'avance en procession; tout à coup, un bruit épouvantable fait écho à ses paroles, une épaisse fumée monte vers le ciel, les fossés se remplissent de décombres et de cadavres : c'est une des tours, tombée entre les mains des Polonais, et minée adroitement par les Russes, qui vient de sauter; alors un suprême effort est tenté; l'espoir du triomphe, l'amour du foyer, le sentiment religieux, exaltent la bravoure des assiégés, la mêlée recommence avec une fureur nouvelle; les milices hongroises opposent la plus vive résistance; délogées de la tour par le fer et le feu, elles se retirent en bon ordre et continuent le combat dans la plaine, le sang coule à flots des deux côtés, la nuit seule met fin au carnage, les Russes rentrent triomphants dans la ville, Pskov reste entre leurs mains. Trop habitué à vaincre pour reculer après un premier échec, Bathory fait reprendre les travaux, activer le bombardement et veut, à tout prix, s'emparer de la forteresse. Cependant on avait à lutter avec de graves et toujours croissantes difficultés; le manque de munitions et de vivres se faisait sentir, l'hiver approchait avec ses rigueurs; mal vêtus, mal

nourris et mal payés, les nombreux volontaires de l'armée polonaise menaçaient de déserter, s'ils n'obtenaient pas leur solde. Bathory en était déjà réduit aux expédients. Il espérait toutefois que la diète, trop souvent inexorable, lui voterait de nouveaux subsides, à défaut desquels il promettait de livrer à la soldatesque soit ses biens personnels, soit des starosties sans titulaires. Le bras de fer de Zamojski maintenait tant bien que mal la discipline dans le camp, en dépit de la jeune noblesse et des rivalités nationales, mais rien ne pouvait empêcher les signes de lassitude de se produire.

Dans ces circonstances, n'eût-on pas supposé que le rôle de médiateur serait, jusqu'à un certain point, assez facile ? De part et d'autre, on désirait tacitement la paix, malgré l'acharnement qu'on mettait à se battre sous les yeux mêmes des Suédois qui, paraissant tout à coup sur les bords de la Baltique, tendaient la main vers l'enjeu de la guerre, au détriment des deux rivaux. Il en fut bien autrement, grâce aux prétentions exagérées des parties intéressées, à l'ardeur qu'elles mirent à les soutenir, voire aux accès de méfiance envers le négociateur pontifical. Celui-ci revenait de Staritsa satisfait de l'accueil et des confidences d'Ivan. L'abondance des renseignements ressemblait à un premier succès ; grâce à l'expansion du tsar, le jésuite se trouvait même avoir de l'avance sur les diplomates, ce qu'il ne manquera pas de relever malicieusement. Les lettres au pape, les sauf-conduits, l'hospitalité accordée au P. Drenocki, la promesse — car c'est ainsi que Possevino interprétait les discours d'Ivan[1] — d'être le premier à se battre contre les Turcs, étaient autant de concessions nouvelles qui inspiraient de l'espoir pour l'avenir. La paix à con-

1. Lerpigny, p. 154.

clure se présentait ici comme une condition préliminaire et indispensable; afin de l'obtenir, ne devrait-on pas, au besoin, sacrifier quelques arpents de terre en Livonie? Bathory ne partageait pas cet avis, et, fier de ses victoires, jaloux d'en conserver les fruits, plus porté à la méfiance, il craignait parfois que Possevino, aveuglé par son zèle d'apôtre et fasciné par des mirages trompeurs, ne fît passer pour une nécessité politique ce qui ne serait au fond qu'un élan de prosélytisme.

La disposition des esprits, telle que nous venons de l'esquisser, se traduisit fidèlement dans les faits. A peine arrivé, Possevino eut de longues et secrètes conférences avec Bathory et Zamojski, grand hetman des troupes polonaises depuis le 11 août dernier. Le résultat en fut consigné dans un message, daté du 9 octobre, que l'interprète André Polonski fut chargé de porter à Ivan[1]. Possevino expose franchement que le roi de Pologne maintient son ultimatum, qu'il consent toutefois, par égard pour le Saint-Siège, à envoyer des ambassadeurs non pas à Moscou, comme l'eussent désiré les Russes, mais dans une ville frontière. Le tsar est vivement exhorté, dans son propre intérêt, à profiter de cette occasion, autrement la campagne sera poursuivie pendant tout l'hiver; on fait de grands préparatifs, les munitions arrivent de Riga, des renforts sont attendus, Pskov est dans un triste état, les Novgorodiens n'ont pu y pénétrer, Khvostov a été fait prisonnier, les assiégeants brûlent d'ardeur pour un nouvel assaut, au printemps prochain le centre des opérations sera transporté dans le cœur même du pays, et alors, malheur aux habitants! Le jésuite termine sa lettre par la promesse d'écrire encore dans huit jours à propos de la polémique

1. Possevino, *Moscovia*, p. 61; *Pam. dipl. snoch.*, X, col. 248.

engagée entre les deux souverains; il en appelle aux sentiments chrétiens du tsar, au jugement de Dieu, fait entrevoir des concessions pécuniaires, et même territoriales, en dehors de la Livonie, enfin il annonce le prochain départ de Campani.

Celui-ci partit, en effet, le 10 octobre, mais au lieu d'aller jusqu'à Rome, comme on en était convenu à Staritsa, il s'arrêta en Pologne. La correspondance, dont il était porteur, fut confiée aux soins de la nonciature de Varsovie.

Plus d'un mois s'écoula avant l'arrivée des réponses moscovites. Pour Possevino, le temps ne fut pas perdu. Ni ses prédications en latin aux chefs de l'armée, ni son apostolat auprès des soldats, dont une bonne partie était hétérodoxe, ni sa correspondance avec le nonce de Varsovie à propos d'une nouvelle promotion d'évêques, ni les soins prodigués aux séminaires nationaux que Grégoire XIII érigeait de toutes parts, ne l'empêchaient d'embrasser sous toutes ses faces et de poursuivre avec la vigueur accoutumée la grande affaire de la réconciliation [1].

Le 17 octobre, il s'entretint avec Bathory surtout au sujet de la Suède, point délicat, sur lequel on revint encore à mainte reprise. Une diversion scandinave dans le Nord eût secondé puissamment l'agression des Polonais du côté de l'Ouest, Stéphane suggérait sérieusesement ce projet à Jean III, mais celui-ci ne se pressait pas de naviguer dans la mer Blanche et ménageait à son conseiller une surprise. A la faveur d'un sauf-conduit polonais, délivré dans un autre but, les Suédois avaient fait en Allemagne une levée de deux mille hommes, que le brave et habile Pontus de la Gardie faisait manœu-

1. *Dnevnik*, p. 98 à 162; *Bathory et Possevino*, p. 125, n° XXXV; Lerpigny, p. 153 à 230, n^os I-X; Ouspenski, *Pérégovory*, p. 28 à 50.

vrer avec succès sur les bords de la Baltique. Déjà quelques places fortes livoniennes, même Narva, si convoitée des belligérants, voyaient s'élever au-dessus de leurs murs le drapeau scandinave. Ces procédés exaspéraient Bathory, il n'entendait pas arracher la Livonie au tsar pour en gratifier la Suède, et, s'il avait songé auparavant à l'associer au bienfait de la paix, la prise de Narva lui inspirait la résolution de tenir Jean III complètement à l'écart des négociations. Possevino envisageait la situation avec plus de calme : les Polonais, disait-il, toujours pauvres en fantassins, auront de la peine à reprendre les forteresses dont leurs rivaux se sont emparés. En outre, la Pologne avait de lourdes obligations financières vis-à-vis de la Suède : la dot de la reine Catherine, fille de Sigismond Ier, à payer, l'emprunt de Sigismond-Auguste, hypothéqué sur la Livonie à liquider, certaines clauses testamentaires du même roi défunt à régler, le butin de Venda à partager. Avec un trésor constamment en souffrance, autant valait, en vue de ces difficultés, ne pas s'aliéner le roi de Suède et s'arranger plutôt à l'amiable. Les conseils de modération prévalurent dans l'esprit de Stéphane : autorisé à renseigner Jean III sur les derniers événements, Possevino le fit avec d'autant plus d'empressement que certains propos, recueillis naguère à Stockholm, lui inspiraient de vives appréhensions : l'union de la Lithuanie avec la Pologne était remise en question ; on trouvait que le prince royal Sigismond, propre neveu du dernier Jagellon, avait plus de droits sur le grand-duché qu'un voïévode hongrois. La hardiesse du raisonnement prouvait qu'il y avait là un danger à conjurer.

Ces conversations intimes entre deux hommes si différents d'origine et de vocation, que des événements extraordinaires avaient réunis au milieu des neiges de

la Moscovie, se renouvelaient souvent. Les graves paroles du jésuite portaient leur fruit, le royal capitaine se montrait accessible à ses observations, il accorda la liberté à quelques prisonniers moscovites, parmi lesquels se trouvait un parent du diak Stchelkalov, qui passait en Pologne pour le grand-chancelier d'Ivan. Possevino se prévalait des circonstances pour insinuer ses idées favorites et gagner de plus en plus la confiance du roi : il lui rappelait que la victoire dépend du Dieu des armées, qui la concède à son heure et aux hommes de son choix ; les succès inattendus de Jean III et l'échec des Polonais devant Pskov en fournissaient la preuve ; peut-être était-ce aussi un secret avertissement d'en-haut, afin que le roi, aveuglé par la fortune, ne fût pas tenté de dire : *Manus mea excelsa et non Deus hæc omnia fecit.* Une autre fois, il le touchait jusqu'aux larmes, en prêchant aux chefs de l'armée. L'orateur enflammait leur courage, si rudement mis à l'épreuve, et leur ouvrait de vastes horizons : les trois campagnes victorieuses contre Moscou ne devaient être que le premier pas pour la conquête de cette Asie impénétrable, berceau du genre humain, et réservée à de hautes destinées. L'enthousiasme se trahit dans ces paroles : il était sans doute provoqué par le souvenir de l'Orient, de Jérusalem, des croisades, par la vue des fiers gentilshommes au regard ardent, à la tête rasée, à la longue moustache, qui brandissaient leurs sabres à l'évangile de la messe, — belliqueux témoignage de leur promptitude à mourir pour la foi de leurs pères.

Cependant, malgré l'espoir de reprendre les négociations, malgré les fréquentes sorties des Russes, l'habile pointage de leurs canons, les cruelles difficultés du siège, Bathory s'acharnait à le poursuivre ; il était même question d'un nouvel assaut. Le 20 octobre, il y eut un

conseil de guerre qui dura bien avant dans la nuit, sans modifier la situation : les assiégeants manquaient de poudre, aucun effort d'intelligence ne pouvait remédier à ce mal. Comme toujours, dans les phases critiques, les discordes intérieures éclatèrent avec plus de fureur. Les Lithuaniens, enclins à la paix et moins hostiles aux Russes, ne voulaient plus rester au-delà de dix-huit jours ; exténués de fatigue, en proie à la faim et au froid, ils n'avaient guère assez de verve que pour se moquer amèrement des Polonais, de leur grand hetman, de ses discours à la Tite-Live, de ses allures d'ancien Romain. Les plus graves sénateurs n'étaient pas sans inquiétude sur l'issue des événements ; cédant à leurs instances, après avoir longtemps tergiversé et consulté Zamojski lui-même, Possevino se décida à en parler au roi, le 21 octobre[1]. Le surnaturel est au premier plan du discours : les hérétiques, les hétérodoxes, tant d'autres mal préparés à la mort, perdraient avec la vie toute chance de salut, s'il y avait un nouvel engagement. Viennent ensuite les motifs d'un autre ordre : l'assaut de Pskov, succédant aux pourparlers de Staritsa, passerait aux yeux du tsar pour un acte de perfidie et rendrait les négociations ultérieures très difficiles ; affronter cette éventualité serait presque téméraire : il n'y a plus de vivres, plus d'argent, plus de munitions, le froid devient insupportable, l'armée pourrait se fondre sous les yeux de son chef, sans profit pour la cause, ne serait-il pas mieux d'éviter au moins l'effusion du sang et de songer à se ravitailler? Les plus grands capitaines n'ont pas hésité à modifier leurs projets, lorsque les circonstances venaient à changer : Charles-Quint a abandonné le siège de Metz, dès qu'il n'eut plus les

1. *Un nonce du pape en Moscovie*, p. 196, n° X.

Français à combattre, mais l'intempérie des saisons; Suleyman a refusé sur le Danube la bataille à Charles-Quint, pour se jeter à l'improviste dans la Hongrie. Rappelant ensuite la politique russe vis-à-vis de Novgorod, Possevino conclut en suppliant le roi de remplacer l'assaut par un blocus; les vies seraient sauves et la conclusion de la paix plus prompte. Ce langage allait bien à un médiateur impartial : Ivan demande la délivrance immédiate et complète de Pskov, Bathory veut en finir par un effort suprême; le juste milieu, c'est l'investissement.

La réponse royale fut plus ou moins évasive : les sénateurs sont d'avis différents, chacun abonde dans son sens. Avec un adversaire de bonne foi le blocus eût été préférable; mais tel n'est pas le cas. Ivan ne cherche qu'à traîner les affaires en longueur pour pêcher en eau trouble. Du reste, l'armée des assiégeants n'en est pas encore réduite à la dernière extrémité; on espère avoir bientôt des munitions et des vivres, jamais l'infanterie n'a été plus nombreuse, les Polonais et les Hongrois ne craignent pas les gelées; seuls, les quatre cents Allemands en souffrent. Cependant Bathory promet de consulter encore le sénat sur tous ces incidents; il autorise Possevino à écrire une seconde lettre à Ivan, ce qu'il avait refusé jusque-là, se montre de bonne composition sur tous les points secondaires, promet d'envoyer des prêtres à Louki, et l'assaut projeté n'a pas lieu.

Le jour même où ces idées étaient échangées dans le camp de Pskov, André Polonski s'entretenait à la Sloboda avec les boïars. Le pristav du courrier polonais avait reçu, comme de coutume, l'ordre de le tenir dans un parfait isolement, de le sonder à fond sur l'état de Pskov et sur les projets de Bathory; si Polonski s'avi-

sait, à son tour, d'aborder la politique, le Moscovite devait répondre ingénument : « Je suis trop jeune pour traiter de si graves questions. » La lettre de Possevino à Ivan, du 9 octobre, fut remise aux boïars ; on comprit qu'il n'y avait pas de temps à perdre et, pour cette fois, la nonchalance slave fut bannie du conseil. Il eut lieu le 22 octobre. Ivan n'est plus le même homme, sa fierté s'est dissipée, il oublie ses menaces, une seule pensée le préoccupe, il lui tarde de terminer la guerre ; il est prêt à livrer aux Polonais les conquêtes russes en Livonie, pourvu qu'on lui rétrocède Louki et quelques autres forteresses. Des ambassadeurs se rendront immédiatement dans une cité frontière, que Bathory y envoie les siens, que le délégué pontifical ne manque pas d'intervenir et que la paix se fasse au plus tôt, sans toutefois y admettre la Suède. Débarrassé de son victorieux rival, Ivan comptait tourner les armes contre Jean III, mais il ne trahissait pas son secret dessein. Une sévère discrétion est aussi gardée sur les nouvelles conditions de paix ; vis-à-vis des Polonais, celles de Staritsa restent toujours en vigueur. Polonski fut donc expédié à Pskov sans retard ; un courrier russe, Zacharie Boltine, muni des sauf-conduits d'usage et d'une lettre pour Possevino, partit dans la même direction [1].

L'empressement d'Ivan à répondre rendait inutile la lettre du 22 octobre rédigée par le jésuite à la suite de l'audience royale de la veille. Ce message n'était que la reproduction du précédent, sauf la nouvelle que Bathory, par égard pour le pape, suspendait l'assaut contre Pskov, et que la polémique avec Ivan ne serait plus con-

1. *Pam. dipl. snoch.*, X, col. 246 à 257. La lettre d'Ivan du 23 octobre 1581 dans Possevino, *Moscovia*, p. 65.

tinuée [1]. Un curieux rapprochement s'impose ici de lui-même. Au roi de Pologne le négociateur pontifical avait parlé de la détresse qui régnait dans le camp polonais, du danger qu'il y aurait à risquer encore un assaut : c'est la contre-partie du même état de choses qu'il expose au tsar de Moscou : les munitions et les renforts arrivent, les préparatifs vont leur train, la campagne sera continuée pendant tout l'hiver ; au printemps recommenceront les incursions hostiles. Assurément, les réponses de Bathory avaient mitigé les appréhensions de Possevino; son arrière-pensée n'en est pas moins évidente : il veut exercer une pression en faveur de la paix, et comme les deux rivaux s'obstinent à ne voir que les lumières du tableau, il en montre à chacun les ombres plus ou moins épaisses. Ce procédé est reçu en politique, les diplomates ne le taxeront pas de duplicité.

On était déjà en plein novembre lorsque les réponses de Moscou arrivèrent au camp polonais, dont l'aspect n'était pas des plus rassurants. Bathory devait se rendre prochainement à la diète de Varsovie ; Zamojski promettait de rester sur place ; on avait de la peine à retenir les soldats sous les drapeaux ; les actes d'insubordination se multipliaient ; parfois, les Lithuaniens refusaient de se rendre aux avant-postes. Le détachement chargé de s'emparer du couvent de Pétchersk y trouvait une résistance imprévue ; une poignée de moines, renforcée par des paysans, tenait en échec de vaillants guerriers. Le 7 novembre, à la grande joie des assiégés, les tranchées furent abandonnées ; mais le conseil de guerre du même jour décida, malgré les craintes de

1. Ouspenski, *Pérégovory*, p. 33 ; Possevino, *Moscovia*, p. 66. Ailleurs, la même lettre est datée du 21 octobre.

défection, de continuer le siège. Cependant, faute d'enthousiasme, la perspective de la paix souriait au plus grand nombre.

Enfin parut un Moscovite annonçant la prochaine arrivée des ambassadeurs. Le lendemain, 9 novembre, un courrier de Novgorod apporta des nouvelles de Polonski. Désormais plus de doute : la réunion des négociateurs, ou, pour parler le langage moderne, le congrès diplomatique était imminent. Le premier droit d'un médiateur étant celui d'être exactement renseigné, on comprendra le désir de Possevino de savoir au juste et en détail l'ultimatum polonais. Quelle ne fut donc pas sa surprise lorsque, à la veille du départ, Zamojski lui apprend qu'il n'y a d'autre base acceptable pour traiter avec Moscou que la cession de la Livonie tout entière, sans qu'une seule forteresse, sans qu'un pouce de territoire pût être sacrifié, lors même que l'armée polonaise serait mise en déroute; tel est le décret irrévocable de la diète; le roi lui-même, à l'insu de la représentation nationale, ne saurait le rapporter. Ainsi s'évanouissait presque tout espoir de conciliation, car Ivan lui aussi avait ses décrets irrévocables, au moins les donnait-il pour tels; et de fait, malgré les conquêtes de Kazan et d'Astrakhan, malgré ses annexions en Asie, les côtes de la Baltique ne perdaient rien à ses yeux de leur importance; et, s'il était prêt à fléchir encore sur ce point, cette résolution, enveloppée dans un profond mystère, ne transpirait pas au dehors. Possevino ne pouvait se défaire du soupçon que les Polonais lui cachaient la vérité; qu'ils exagéraient les prétentions pour exciter son zèle; qu'ils craignaient sa partialité à l'endroit d'Ivan; une explication semblait opportune. Le 9 novembre, le futur médiateur supplia Bathory de le mettre au courant de tous les détails, sans aucune réserve.

« Personne ne doutera, disait-il, de mon dévouement à Votre Majesté; l'esprit de ma vocation, mes procédés à Stockholm et à Staritsa en sont la preuve; les collèges de la Compagnie sont autant d'otages entre vos mains, et je n'ai guère l'intention de « réduire mon âme en « bouillie » pour faire plaisir à un prince schismatique, auquel nul lien spécial ne me rattache. » Au cœur de l'hiver les communications allaient devenir très difficiles, le secret des correspondances pouvait être facilement surpris; Possevino demandait à être renseigné sur les deux points suivants : d'abord, pourrait-on, à la dernière extrémité, céder à Ivan un lambeau de la Livonie, surtout s'il prend les armes contre les Tatars et renonce à Louki, ou bien faudrait-il affronter plutôt une nouvelle guerre, dans laquelle les Suédois, les Danois et même l'empereur seront peut-être tentés d'intervenir? Ensuite, quel rôle jouerait la Suède dans la paix avec Moscou? Des relations de bon voisinage ne seraient-elles pas préférables à une sourde hostilité? N'eût-ce pas été de bonne politique de faire cause commune avec Jean III au cours des négociations, et de laisser entrevoir à Ivan qu'il aurait désormais deux ennemis au lieu d'un à combattre? Possevino termine son discours en priant de faire bien constater que, si l'on n'est pas revenu à l'assaut, si les canons ne grondent plus dans les tranchées, c'est grâce à l'intervention pontificale : ainsi se préparait le terrain pour la lutte diplomatique.

Oubliant ses appréhensions, Bathory donna une réponse aussi ferme que courtoise. Malgré son désir de ne pas prolonger la guerre indéfiniment, il devait, disait-il, se ranger à l'avis des sénateurs. La Livonie ne pouvait appartenir à deux maîtres, pas plus que deux épées ne sauraient entrer dans la même gaine; seuls, les Po-

lonais ont droit sur une province qui s'est mise sous leur protection, qui leur a déjà coûté beaucoup de sang, que lui-même a juré de revendiquer, dont la diète exige la cession avant qu'on dépose les armes. Les prétentions de l'empereur ne sont pas à craindre; les Danois voudraient vendre leurs forteresses d'Œsel; tout conspire en faveur de la Pologne, prête à s'emparer de la Livonie, fût-ce même aux dépens de Louki. Du reste, la prise de Narva par les Suédois faciliterait les négociations, le plus sérieux obstacle à la paix étant mis hors de cause. Que si le tsar tergiversait encore, il s'exposerait au même sort que Tarquin le Superbe, payant à la sibylle inflexible, pour un seul livre d'oracles, le prix de tous les autres. Quant à la Suède, la fine observation du jésuite avait frappé Stéphane et modifié sa manière de voir; il voulait bien que l'on procurât à Jean III une trêve d'un an avec Moscou, en réservant les droits de la Pologne. Dans tous les cas, une large part était assurée d'avance à l'intervention romaine; le représentant du pape jouerait le rôle d'arbitre[1].

Après ces explications, Possevino se trouvait, sur la question brûlante de la Livonie, presque aussi bien renseigné qu'auparavant. La lumière tardait à se faire, mais il ne se décourageait pas. Le 14 novembre, Polonski revint de la Sloboda avec Boltine, que le tsar lui avait donné pour compagnon. Toutes les combinaisons de détails furent acceptées, et les réponses rédigées sur-le-champ[2]. Comme les ambassadeurs russes se rendaient déjà à Iam Zapolski, il fallut se hâter d'échanger les sauf-conduits. L'audience accordée dans ce but à Boltine pouvait encore, à cause de l'éti-

1. *Un nonce du pape en Moscovie*, p. 204, n° XI.

2. Possevino, *Moscovia*, p. 66, 69; Ouspenski, *Pérégovory*, p. 37 à 40; Lerpigny, p. 219, n° IX.

quette, provoquer des orages. Une ruse moscovite triompha du danger : en s'approchant de Bathory pour lui baiser la main, l'ingénieux courrier ôta son bonnet et garda sa calotte, à l'hilarité générale des Polonais eux-mêmes, qui s'avouèrent battus.

Le 16 novembre, nouvel et intime entretien de Possevino avec le roi. Victorieux jusque-là et trahi maintenant par la fortune, humilié par la résistance de Pskov, encore plus par l'échec de son armée devant le monastère de Pétchersk, Bathory était sous le coup d'une profonde émotion. Il ne fut pas difficile à l'éloquence persuasive du jésuite de le toucher jusqu'aux larmes. « Dieu, disait Possevino, a parlé, et il faut se conformer à sa parole ; si la victoire a déserté le drapeau polonais, c'est que le moment est venu de conclure une paix honorable, d'autant plus que les conquêtes des Suédois en Livonie préparent de nouveaux obstacles pour l'avenir, et que l'état intérieur du pays réclame sans partage tous les soins de son souverain. » L'exemple de Charles-Quint, perdant l'Autriche et la Hongrie sans conquérir l'Afrique, venait ici à propos. Bathory comprit parfaitement les allusions, et, prenant Dieu à témoin, il affirma à deux reprises que, vis-à-vis des Moscovites, son unique but actuellement se bornait à leur couper le chemin de la Lithuanie, base trop favorable pour la conquête de la Prusse et de l'Allemagne. Des réponses également satisfaisantes furent données sur tous les autres points.

A la suite du même entretien, une dernière lettre est expédiée à Stockholm. Possevino met le roi de Suède au courant des négociations et lui propose d'envoyer à Iam Zapolski, ne fût-ce que pour suivre les débats, s'il n'a pas d'intérêts à défendre, un représentant spécial. La brièveté du temps ne laissait aucun espoir de succès,

il s'agissait plutôt de donner une preuve de bonne volonté et de rappeler à Jean III les vaisseaux promis d'avance à la flotte chrétienne qui croiserait dans les eaux ottomanes [1].

Autrement importante était la nomination des délégués ou commissaires royaux pour traiter avec les ambassadeurs moscovites. Possevino demandait des catholiques, il suppliait Bathory de mettre ainsi la Providence de son côté, et de ne pas scandaliser les Russes par le spectacle des discordes religieuses. Cette restriction créait un embarras; Polonais et Lithuaniens devaient être représentés, or ces derniers comptaient dans leurs rangs bon nombre de dissidents, et Nicolas Radziwill, recommandé par le jésuite, était vieux et sourd. Le choix de Stéphane s'arrêta sur deux catholiques : Janus Zbaraski, voïévode de Braclav, vrai type de guerrier polonais, et Albert Radziwill, maréchal de cour lithuanien. On leur adjoignit, comme secrétaire, Michel Haraburda, Lithuanien orthodoxe, réputé conciliant, homme d'expérience, qui avait visité la Crimée et Moscou. Les commissaires ne reçurent que des pleins pouvoirs limités, car Zamojski, sans quitter le camp, gardait la haute direction des pourparlers et décidait de tout en dernier ressort [2]. L'influence du jésuite se laisse surprendre dans la nomination de Christophe Warszewicki [3], chargé officieusement par Bathory des affaires de Suède à Iam Zapolski. Inébranlable dans sa foi, malgré ses fréquentes variations politiques, Warszewicki avait, dans la Compagnie, un frère qui dirigeait à Stockholm l'éducation du prince

1. Archives du Vatican, *Germania*, XCIII, p. 330, 338. Voir aussi Lassius.

2. *Dnevnik*, p. 161.

3. Wierzbowski, *Krzystof Warszewicki*, p. 99.

royal. Cette circonstance lui valut probablement sa mission.

Dès que ces dernières formalités furent terminées, Possevino partit, le 29 novembre, pour Iam Zapolski. Il n'avait plus qu'un seul interprète, Basile Zamaski, sous ses ordres. Malade et brisé de fatigue, André Polonski resta au camp de Pskov, où il mourut bientôt après.

Rien ne peint mieux la situation et ne donne une idée plus exacte de la disposition des esprits à ce moment que le message adressé le même jour par Bathory à celui qui devait, au nom du pape, négocier la paix. Une pointe de méfiance domine dans la lettre du roi. Il rappelle l'attachement séculaire de la Pologne au Saint-Siège, tandis que le tsar n'a aucun titre pour parler de son union avec Rome. Possevino est adjuré de mettre au service de la vérité et de la justice le zèle dont il a fait preuve en défendant les intérêts moscovites. L'appréhension est manifeste : on craint que le négociateur ne se laisse fasciner par un rêve d'apôtre et qu'il ne fasse à Ivan des conditions trop faciles; aussi la cession à la Pologne de la Livonie tout entière est-elle réclamée avec la dernière énergie[1]. Étrange ironie : à l'insu peut-être de son inspirateur, qui n'était autre que Possevino, cette lettre, rédigée à l'intention d'Ivan, révèle la vérité. Le jésuite avait, en effet, commis une grave erreur. Depuis son retour de Staritsa, soit pour exciter l'émulation, soit pour inspirer plus de confiance, il y mettait une sorte d'affectation à faire l'éloge d'Ivan, de sa sincérité, de sa courtoisie, en forçant évidemment la note, si l'on se reporte au commentaire de Bor. Le seul résultat de cette fausse manœuvre fut qu'il passa désor-

1. Lerpigny, p. 224, n° X.

mais pour russophile et suspect de partialité : la profondeur des rancunes slaves échappait encore à l'Italien.

Bientôt après, le 1er décembre, Stéphane partait pour Vilna, laissant ses soldats, dit un contemporain, comme des orphelins sans appui, au milieu des plaines inhospitalières de la Moscovie.

CHAPITRE III

LA TRÈVE DE IAM ZAPOLSKI

1581-1582

I. L'intervention romaine sous un nouvel aspect. — L'enjeu de la guerre. — La Livonie et ses origines. — L'ordre militaire des Porte-glaives. — Victoires et défaites. — Discordes intérieures. — La Réforme. — Philippe Behl. — Invasion de la Livonie. — Convention entre Kettler et Sigismond II. — Phase nouvelle. — Négociations avec Bathory. — Campagnes victorieuses des Polonais. — Ambassade de Pouchkine. — Ultimatum de Bathory. — Arrivée de Possevino. — Instructions des ambassadeurs russes. — Projets polonais. — Position du médiateur. — Réunion à Iam Zapolski. — Concessions. — Vrai terrain des négociations. — Confidences des Moscovites. — Étrange proposition de Zamojski. — Dernières conditions. — Vélige et Sébège. — Équivoque au sujet de la Livonie. — Incidents du siège de Pskov. — Titres d'Ivan. — Solution de la difficulté. — Possevino refuse de signer le traité. — Titres pontificaux. — Vives altercations avec les Russes. — Violente discussion sur la Livonie; danger de rupture. — Le 15 janvier 1582, conclusion de la trêve. — Satisfaction des Polonais. — Lettres de Zamojski à Bathory et à Possevino. — Sentiments des Russes. — Point de vue de Possevino. — Son départ pour Moscou.

II. L'empire du Nord décrit par Possevino. — Le roi-pontife. — L'Église et l'État absorbés par le tsar. — Servilité des Russes. — Manque complet d'instruction. — Rapports avec Rome. — Critique du passé. — Moyens à prendre. — Physionomie de Moscou. — Arrivée dans la capitale. — La cour en deuil. — Version de Zamaski sur la mort du jeune Ivan. — Confidences du P. Drenocki. — Audience du 16 février. — Triple but à atteindre. — Explications sur la trêve. — L'alliance contre l'Islam. — Ivan attendra les ambassadeurs d'Occident. — Trêve conclue avec les Tatars. — Discussion religieuse au Kremlin. — Hostilité des Russes envers les Latins. — Dispositions d'Ivan. — Mémoire des marchands anglais. — Discours de Possevino. — Réponse d'Ivan. — Le pape outragé. — Quatre objections : la chaise gestatoire, la croix sur la *botte*, la barbe, honneurs divins rendus au pape. — Discussion du 23 février. — Excuses d'Ivan. — Traits de sa physionomie. — Sa lettre aux moines de Bélozersk. — Discussion du 4 mars. — Offre de visiter

les églises. — Explication naïve d'un rite. — Possevino refuse d'entrer à l'église. — Conférence avec les boïars. — Audience de congé. — Départ pour Riga.

I

Lorsque Possevino partait pour Iam Zapolski, le triomphe le plus cher à ses yeux était déjà remporté. Son idéal, en effet, se concentrait dans le rétablissement parmi les Slaves du prestige pontifical. Or il pouvait, à cet égard, se flatter d'avoir réussi : paraissant à l'improviste, sur un simple désir d'Ivan, presque en dépit de Bathory, le délégué du pape se voyait maintenant reconnu comme arbitre par les belligérants; catholiques et orthodoxes remettaient leur cause entre ses mains, faisant appel à son impartialité. L'intervention romaine se présentait sous un nouvel et imposant aspect.

Avant d'esquisser les phases des discussions qui vont s'ouvrir, il nous faut préciser exactement leur objet, remonter jusqu'aux origines des contestations, étudier la tactique des négociateurs, comparer les prétentions mises en avant avec le domaine réservé aux concessions; examiner la nature et les conditions de l'arbitrage. Grâce à des renseignements nombreux, de sources diverses et opposées, les plus secrets rouages nous livreront leur jeu : désormais la part des responsabilités peut être faite.

Quelques années avant les victoires de Bathory, on eût demandé dans des circonstances analogues : qui sera le maître de la Livonie, les Moscovites ou les Polonais ? Après les trois dernières campagnes, la question se posait en d'autres termes : Bathory aura-t-il la Livonie tout entière ou bien laissera-t-il à Ivan cette « fenêtre sur l'Europe » si ardemment convoitée par les tsars ? Tel était le nœud fatal que les armes n'avaient pas tranché, et qui défiait en ce moment l'ha-

bileté des diplomates, reléguant le reste au second plan.

Qu'est-ce donc que la Livonie? Et comment est-elle devenue l'enjeu d'une guerre longue et sanglante entre deux peuples slaves[1] ? L'histoire de ce petit pays commence à l'introduction du christianisme dans la seconde moitié du douzième siècle, son asservissement séculaire avec l'apparition de l'évêque Albert Buxhœvden, fondateur de la ville de Riga et, en 1202, de l'ordre militaire des Porte-glaives. L'Allemagne fournissait les chevaliers, auxquels le pape Innocent III imposa la règle des Templiers. Ces origines et cette sanction impliquaient la double dépendance de l'Église romaine et du Saint-Empire, dont la Livonie relevait, en outre, à titre de fief. Jaloux de consolider leur puissance, les Porte-glaives ne tardèrent pas à se fondre avec les chevaliers teutoniques. Dès lors, plus de doute sur l'issue de la lutte engagée avec les indigènes : bardés de fer, armés jusqu'aux dents, les envahisseurs étrangers triomphèrent facilement de toutes les résistances, étendirent au loin leurs conquêtes, hérissant le pays de forteresses. Mais la victoire est coutumière des trahisons : entourés d'ennemis, les chevaliers défendaient, le lendemain, contre des agresseurs ce qu'ils avaient eux-mêmes péniblement conquis la veille, et s'exposaient ainsi aux alternatives des succès et des revers. Alexandre Nevski leur fit sentir la valeur de son bras dans une bataille légendaire livrée sur les flots engourdis du lac de Tchoud ; à Tannenberg, les Slaves du Nord et de l'Ouest, réunis sous le même drapeau, remportèrent sur les milices aguerries des Allemands une

1. Winkelmann ; Possevino, *Livoniæ comm.; Ann. sec. decas*, § 9 à 15. On donne le nom de Livonie tantôt à la province de ce nom, tantôt à deux ou même à toutes les trois provinces de la Baltique.

de ces victoires immortelles, qui révèlent la grandeur d'une race et marquent d'avance sa place dans l'histoire.

Autrement dangereux que les ennemis du dehors étaient les maux incurables qui, s'aggravant de siècle en siècle, rongeaient le pays à l'intérieur : dissensions, rivalités, guerre ouverte entre les évêques et les chevaliers, oppression des indigènes, prépotence des vainqueurs, abaissement de leur niveau moral. Au seizième siècle, la décadence s'accusait par le libertinage et le scepticisme. Comme toutes les institutions destinées à périr, les Porte-glaives ne parvenaient pas à se renouveler, à faire revivre l'esprit primitif et, se détachant de l'ordre teutonique, ils tombèrent bientôt en proie à la Réforme. Un chevalier d'indomptable courage, Philippe Behl, prisonnier des Russes et admis à leur table, résumait ainsi l'histoire de son pays : « Tant que, fidèles à la foi catholique, nous avons vécu dans la tempérance et la chasteté, Dieu nous protégeait contre nos ennemis. Depuis que nous avons trahi l'Église, profané la règle de l'ordre, adopté une nouvelle religion, nous sommes évidemment châtiés à cause de nos péchés et livrés à nos adversaires. » Un torrent de larmes, s'échappant des yeux de Behl, lui coupa la parole; ces réflexions salutaires, mais tardives, devaient être étouffées dans le sang[1].

Vers l'année 1558, pendant les jours relativement fortunés de son règne, lorsqu'il avait encore des popes Sylvestre dans ses conseils et des princes Kourbski dans ses armées, Ivan se rappela fort à propos la fondation de Dorpat par le grand-kniaz Iaroslav, les incursions des Russes en Livonie et certaines redevances

1. Soloviev, VI, p. 238.

qui depuis nombre d'années n'étaient plus prélevées. L'argent tentait le tsar, mais les bords si recherchés de la Baltique donnaient à son souvenir encore plus de vigueur. Sans doute, les visions hardies de Pierre le Grand ne hantaient pas son esprit dans toute leur étendue, une capitale sur pilotis et une Néva endiguée dans des blocs de granit lui eussent semblé des chimères, mais se voyant refoulé vers l'Asie, il cherchait instinctivement un débouché sur la mer, un trait d'union avec l'Occident, et peut-être rêvait-il en partie ce que son successeur exécuta. Rappelée brusquement à l'observation des traités, la ville de Dorpat refusa de s'astreindre à la capitation; aussitôt Ivan jeta ses armées, renforcées de Tatars, dans la Livonie; à différentes reprises elles pénétrèrent dans le pays, le mettant à feu et à sang, violant les femmes, massacrant les enfants, renouvelant partout des scènes d'épouvantable carnage.

Abandonné du Saint-Empire, dont il était vassal, livré à son triste sort, le dernier grand-maître de l'ordre, Gothard Kettler, ne prit plus conseil que de ses propres intérêts, et la Livonie présenta bientôt le triste spectacle d'une province qui se livre d'elle-même au pillage. En 1561, un traité fut conclu avec le roi Sigismond-Auguste : Kettler se réservait la Courlande et la Samogitie en fief héréditaire; toute la Livonie, de la Dvina à la Narova, passait nominalement à la Pologne, mais l'île d'Œsel était déjà vendue aux Danois, l'Esthonie excitait les convoitises de la Suède, et l'aigle moscovite couvait du regard la proie qu'elle tenait à moitié dans ses serres. De tous les prétendants aux dépouilles de la Livonie, Ivan était assurément le plus redoutable : à des forces militaires imposantes, il joignait les finasseries d'une politique peu scrupuleuse dans le choix des moyens : essayant tantôt d'un roitelet quelconque

avec espoir de substitution, tantôt exigeant de la Suède la princesse Catherine Jagellon, non pas pour en faire sa femme ou sa maîtresse, — il l'avouera cyniquement plus tard, — mais pour marchander la Livonie à titre de rançon. L'élection de Bathory au trône de Pologne vint, en 1575, déjouer tous les calculs et inaugurer une phase nouvelle.

La question livonienne, depuis trop d'années en souffrance, n'admettait plus d'atermoiements, une solution immédiate s'imposait impérieusement. Dussions-nous affronter des redites, il importe de revenir sur les négociations qui s'engagèrent à cette époque entre la Pologne et Moscou, pour aboutir enfin à la guerre. Bathory n'en parlait à Possevino que sommairement. Ivan noyait au contraire ses sophismes dans de prolixes détails ; l'un et l'autre se mettaient à un point de vue exclusif et, de parti pris, recouraient soit aux réticences soit aux exagérations. Il eût été impossible de combler toutes les lacunes, de redresser sur-le-champ les erreurs, sans fatiguer le lecteur par d'incessantes répétitions. Nous avons préféré indiquer, au cours du récit, les arguments produits de part et d'autre, nous réservant de les réunir ici en un seul faisceau pour en faire justice, au besoin, et, dans tous les cas, développer l'état réel des choses.

Et d'abord, les deux souverains partaient d'un principe diamétralement opposé, source première des dissensions, et sur lequel ils étaient également inflexibles. En vertu du traité de 1561, Bathory se croyait de plein droit maître de la Livonie, aussi avait-il juré d'en revendiquer, en faveur des Polonais, la possession matérielle. A Moscou, les transactions entre les Porte-glaives et la Pologne passaient pour nulles et non avenues, et comme les Russes avaient jadis essayé de colo-

niser le littoral de la Baltique et, à différentes époques, rançonné les habitants, tout le pays n'était plus, aux yeux d'Ivan, qu'une partie intégrante de ses États et l'héritage sacré de ses ancêtres. En outre, des deux côtés, on négociait la paix plutôt pour gagner du temps que dans l'espoir d'une entente durable ou dans la prévision d'un dénouement diplomatique. Les confidences de Bathory au nonce Laureo, en 1578, nous révèlent les belliqueux projets du roi, ajournés jusqu'après la soumission de Dantzig et le vote des crédits par la diète. Ivan profitait de ces délais pour achever la conquête de la Livonie, prévoyant qu'il faudrait ensuite en défendre la possession par les armes.

Inaugurées sous ces auspices, rien d'étonnant si les négociations marchaient péniblement[1]. La première ambassade polonaise qui vint, en 1576, annoncer l'élection de Bathory n'eut pas à se louer du Kremlin. Après avoir fait de prodigieux efforts pour écarter du trône le candidat du sultan, le fier descendant de Vladimir affectait maintenant une profonde ignorance à l'endroit du petit voïévode de Transylvanie ; les boïars, sur l'ordre de leur maître, s'informaient gravement des ancêtres du roi de Pologne, de ses antécédents, de ses relations, de ses droits à la couronne ; autant de questions ironiques, qui frappaient droit au cœur le royal parvenu et devaient le faire bondir de rage. Satisfait de ces sarcasmes, comme s'il eût remporté une victoire, Ivan consentait à entrer en pourparlers non pas avec son

1. Pour les négociations antérieures à celles de Iam Zapolski, voir Polkowski, p. 38 à 47, nos XXVII-XXIX ; p. 162, no CXIV ; p. 187, no CXXVII ; *Dnevnik*, p. 254, no 52 ; p. 287, no 58 ; *Pam. dipl. snoch.*, X, col. 39 à 246 ; *Kniga posolsk.*, II, nos 34 à 74. Pour les questions financières, voir Pawinski, *Skarbowosc*, p. 335 à 380 ; *Akta metr. kor.*, passim.

frère, — Bathory ne méritait pas ce nom, — mais avec son voisin de Pologne.

L'heure de la revanche n'avait pas encore sonné. En dépit des outrages moscovites, les sauf-conduits furent acceptés, des ambassadeurs polonais parurent de nouveau au Kremlin, en 1577. L'incident qui termina leur mission prouve jusqu'à quel point l'idée de la justice s'était obscurcie dans l'esprit d'Ivan. En effet, des discussions fatigantes et minutieuses aboutirent enfin à une trêve de trois ans. Le traité fut, comme d'ordinaire, rédigé en double, il n'y avait plus que les dernières formalités à remplir. Moscovites et Polonais allaient se réconcilier lorsqu'un coup monté secrètement d'avance vint tout bouleverser. Oubliant la nature bilatérale des engagements à prendre, sans prévenir la partie adverse, Ivan dota son exemplaire d'un article subreptice, en vertu duquel la Livonie passait à Moscou, — procédé ingénieux pour spolier la Pologne sans faire de guerre. Loin de le désavouer, le tsar se félicitait de ce stratagème et, casuiste à sa manière, il s'en expliquait à peu près ainsi avec Possevino : « Impossible d'imposer aux Polonais ma manière de voir, ils ont libellé leur document à leur gré, j'ai usé pour ma part de la même latitude [1]. » Et comme Bathory repoussait le traité conclu dans ces étranges conditions, Ivan criait au parjure, même au double parjure, pour avoir auparavant greffé la négociation diplomatique sur un serment de conquête.

Stéphane ne s'en cachait pas : les droits de la Pologne lui semblaient pouvoir se concilier avec des rapports pacifiques de voisinage, la responsabilité du sang versé

1. Le stratagème du tsar est mentionné par Bathory (Polkowski, p. 164), par les sources russes (Karamzine, IX, p. 282). Voir *Pam. dipl. snoch.*, X, col. 210.

retombait sur l'injuste agresseur. Aussi bien, dès qu'il eut connaissance de l'article additionnel, Pierre Haraburda fut dépêché à Moscou avec des fins catégoriques de non-recevoir. C'était en avril 1578. Les atermoiements servaient à merveille la cause d'Ivan. Tandis qu'il activait les opérations militaires en Livonie, ses ambassadeurs en Pologne avaient ordre de ne pas se presser, chaque jour pouvant changer radicalement la situation ; et, pour gagner du temps, Haraburda fut retenu à Moscou jusqu'en janvier 1579.

A cette époque, la fortune naguère favorable au tsar se déclara brusquement contre lui : l'armée russe subit un échec à Venden. Aussitôt, cédant à la première impression de frayeur, Ivan s'adressa à Bathory pour s'informer de la marche des négociations, en proposer de nouvelles, nommément au sujet de la Livonie, mesure tardive et inutile : Stéphane n'avait pas non plus perdu son temps, Dantzig avait capitulé, la diète se rangeait à la guerre et votait les impôts. Les ambassadeurs russes ressentirent, les premiers, le contre-coup de ces vicissitudes : à l'audience solennelle, lorsqu'ils exigèrent que Bathory se levât et se découvrît en nommant le tsar, une réponse également hautaine leur fut donnée. Bientôt on leur insinua qu'ils feraient bien de partir, il n'y avait plus de ménagements à garder : Lopacinski portait à Moscou une déclaration formelle de guerre.

Nous avons déjà esquissé les phases principales des campagnes de Bathory. Jamais encore les Polonais n'avaient combattu les Russes avec tant de succès et un bonheur si constant. Le bruit des armes n'étouffait pas complètement la voix des négociateurs : au contraire, à mesure que le tsar se voyait serré de plus près et plus menacé d'un grand désastre, il se repliait sur les finesses diplomatiques, multipliait ses manda-

taires, ses messages, ses provocations à la paix. En 1581, une ambassade russe, avec Pouchkine en tête, se rendait auprès de Bathory et offrait au vainqueur des conditions favorables : toute la Livonie, sauf quatre forteresses, toutes les récentes conquêtes de l'Ouest, sauf encore quatre villes à rétrocéder aux Russes [1]. Était-ce une concession suprême arrachée par la peur ? Était-ce un nouveau piège ? Le fait est que vers la même époque le tsar envoyait ses courriers à Vienne, à Madrid et à Rome, pour soulever toute l'Europe contre Bathory et, au besoin, trouver auprès de lui des médiateurs. Dilemme bizarre, couronné de succès, grâce aux nouveaux incidents qui survinrent. Bathory avait écarté les propositions de Pouchkine et envoyé à Moscou un fier ultimatum : cession complète de la Livonie, destruction ou cession des forteresses de l'Ouest, contribution de guerre.

C'est juste à ce moment que Possevino paraît au camp polonais. Les idées de conciliation et les projets d'arbitrage y sont accueillis d'abord avec une certaine réserve, les réponses moscovites et les difficultés croissantes de la situation leur donnent bientôt une valeur inattendue. Sous prétexte que Bathory est insatiable et que ses exigences s'accroissent avec les concessions, Ivan fait un mouvement de recul et, au lieu de quatre, demande trente-cinq forteresses livoniennes, escomptant d'avance le succès de ses missions diplomatiques, et se fiant peut-être aussi à la résistance héroïque de Pskov. Ainsi s'annonce une phase nouvelle, moins favorable aux Polonais.

On se rappelle quels furent les premiers résultats des

1. Ivan se réservait, en Livonie, Narva, Syrensk, Adège, Novogrodek, et, à l'Ouest, Louki, Nével, Zavolotchié, Kholm. *Pam. dipl. snoch.*, X, col. 151.

démarches de Possevino et de son voyage à Staritsa. Fidèle à son rôle de médiateur et d'arbitre, il s'efforçait, en vue de la paix, d'équilibrer les prétentions des deux parties : Ivan demande que le siège de Pskov soit immédiatement levé, Possevino persuade Bathory de ne plus livrer d'assaut; Bathory et Ivan ne veulent plus envoyer d'ambassadeurs, l'un à Moscou et l'autre en Pologne, Possevino leur propose une ville frontière, et les représentants des deux souverains se réunissent à Iam Zapolski. Dans ce coin perdu du Nord, une question politique d'une importance hors ligne allait être débattue, la solution intéressait l'avenir du monde slave. Désormais l'arène est ouverte, quels sont les acteurs du drame et leurs chances de succès?

A ne considérer que l'ampleur des instructions, les ambassadeurs russes sont de beaucoup les mieux partagés. Ivan avait choisi pour le représenter des hommes obscurs dont l'histoire n'a retenu que les noms : le prince Dmitri Eletski auquel, selon Zamojski, il ne manquait, pour être prince, qu'une principauté, Roman Olfériev, Véréchtchaguine, Sviiazev. En revanche, la manière d'agir, les arguments à exploiter, les concessions à faire ou à refuser, leur avaient été indiqués dans les plus grands détails. Lorsque le tsar dictait ses volontés, le souvenir du passé devait lui inspirer d'amères réflexions : quelques années auparavant, durant l'interrègne, la couronne des Jagellons lui avait été offerte ; maître de Moscou, de Vilna, de Cracovie, il eût été le premier monarque slave et l'un des plus puissants princes de l'Europe, et voilà qu'après vingt ans de guerre et au delà, il se voit obligé de renoncer à ses rêves ou d'entamer le patrimoine de ses ancêtres; car les concessions lui paraissent inévitables, autrement le vainqueur ne déposerait pas les armes; il ne s'agit plus

que de trouver les moins funestes combinaisons. Le sens politique et la sûreté de coup d'œil servirent ici admirablement le tsar, ses calculs ne manquaient ni de finesse ni de prévoyance : dans cette nature barbare il y avait du Mazarin.

Toutes les considérations secondaires sont écartées : que l'escorte ennemie soit plus nombreuse, qu'on se réunisse ailleurs qu'à Iam Zapolski, que les Polonais s'arrogent la préséance, qu'ils amènent avec eux des déserteurs, que Possevino soit absent, que l'on propose une trêve de cinq, sept, dix, douze ans ou bien, selon l'idiotisme moscovite, une paix éternelle, n'importe; si les réclamations échouent, il n'en faut pas moins se prêter aux négociations. Si Possevino arrive lui-même sur les lieux, on tâchera de l'aborder avant qu'il n'ait vu les Polonais; les dispositions conciliantes des Russes, leurs confidences, l'engageront peut-être à faire quelques révélations.

L'obstacle suprême à la paix, est-ce besoin de le rappeler? sont les concessions territoriales. Ivan connaissait bien son échiquier; initié aux mystères du jeu, il fait l'une après l'autre six hypothèses et, chaque fois, si la partie n'est pas gagnée, au moins une planche de salut est-elle réservée pour l'avenir. En effet, retenir, au prix d'une compensation, une partie de la Livonie, c'eût été l'apogée de la chance; prévoyant un échec de ce côté, l'héritier de Iaroslav se décide, la douleur dans l'âme, à sacrifier la province qui lui a coûté tant d'argent et de sang, mais à la double condition que toute la vallée de la Vélikaïa avec une pointe jusqu'à Louki resterait aux Russes, et que la Suède ne serait pas comprise dans le traité de paix. Une ligne bien fortifiée eût ainsi sauvegardé la frontière de l'Ouest, et permis au vaincu de la veille de refaire sa fortune dans le Nord aux

dépens des Suédois, de se frayer de nouveau une route jusqu'à la mer; tel était le plan stratégique du tsar, insinué à son conseil et enveloppé dans le mystère. Aussi la paix avec la Pologne était-elle si ardemment désirée que les ambassadeurs ne devaient, dans aucun cas, rompre les pourparlers, sans avoir demandé et obtenu l'autorisation formelle. Certaines combinaisons admettaient même la contribution de guerre, la destruction de quelques forteresses de l'Ouest; c'était plus qu'il n'en fallait pour ôter complètement à la « dernière mesure » de Staritsa son caractère d'ultimatum.

Aux questions d'importance majeure succédaient celles moins graves, mais peut-être plus épineuses, qui visaient les titres du tsar, l'échange des prisonniers et différentes formalités secondaires. Les instructions du Kremlin reparaîtront dans l'ordre des faits sitôt que les ambassadeurs se seront mis à l'œuvre. Négociateurs doublés d'espions, leur questionnaire prouve assez que les rivalités entre Polonais et Lithuaniens n'échappaient pas aux Moscovites, habitués de longue date à exploiter chez leurs voisins ces sortes de faiblesses. Un trésor d'apostrophes fastidieuses, d'aphorismes sur la paix et la guerre, sur l'équité et la modération, complétait le bagage diplomatique du prince Eletski, et ce qu'il y a de plus curieux, c'est qu'il emportait en portefeuille trois minutes de traités, selon trois combinaisons différentes, et en double exemplaire, au nom d'Ivan et de Stéphane, pièces curieuses qui nous donneront la mesure de l'habileté moscovite [1].

S'il y avait au Kremlin une seule volonté supérieure bien secondée par des subalternes, en Pologne, même du temps de Bathory, même dans les rapports de nation

1. Ouspenski, *Pérégovory*, p. 1 à 34; *Nakaz*, passim.

à nation, des symptômes d'anarchie, dernier écueil des libertés polonaises, se laissaient surprendre. Zamojski se voyait investi de la haute direction des pourparlers, les commissaires ne manquaient pas d'instructions plus ou moins complètes[1], mais de part et d'autre les attributions n'étaient que vaguement délimitées. C'eût été au roi de trancher en dernier appel, mais depuis son départ pour Vilna les grandes distances et les mauvais chemins le rendaient à peu près inaccessible. Ce vice d'organisation se traduisait par des hésitations : lorsque le chancelier envoyait des ordres aux commissaires, ceux-ci se réclamaient du mandat royal; loin de s'en formaliser, Zamojski s'en remettait tantôt entièrement aux négociateurs, tantôt demandait à Stéphane des pleins pouvoirs illimités ; un seul épouvantail gênait la liberté d'action de tous : le fantôme de la diète. A défaut de cohésion hiérarchique, le sentiment national, exalté par la guerre, cimentait l'unité dans les esprits. Tous les Polonais s'accordaient tacitement pour revendiquer la Livonie, si ce n'est que les incidents du siège de Pskov rendaient parfois moins tenaces les témoins oculaires de ces navrantes péripéties. Dans le flux et reflux des combinaisons sans cesse renaissantes, Zamojski lui-même consentit une fois à livrer aux Russes trois forteresses livoniennes, sauf à désavouer aussitôt cette faiblesse et à la faire passer pour une fausse manœuvre. Inébranlables ou à peu près sur l'enjeu principal, les Polonais renonçaient d'avance à la contribution, sacrifiaient volontiers la Suède, rétrocédaient quelques forteresses de l'Ouest; les prétentions élevées sur ces trois chefs leur servaient uniquement de levier pour arra-

1. Le texte entier n'a jamais été publié, que je sache. Un fragment dans le *Dnevnik*, p. 495.

cher aux Moscovites la Livonie, objet commun des convoitises.

Quelle était, dans ce conflit d'intérêts, la position de Possevino? Une lourde responsabilité pesait sur l'arbitre : les instructions romaines ne lui donnaient guère qu'une direction générale, les résolutions pratiques sur les points contestés relevaient uniquement de son initiative et restaient à sa charge. Avait-il, au moins, la première, l'indispensable qualité du médiateur, l'impartialité? et le confident de Bathory n'était-il pas hostile à Ivan? Partisan déclaré de la paix, gagné d'avance au roi catholique de Pologne, Possevino cherchait aussi à bien mériter du tsar orthodoxe, pour le lancer contre les Turcs après l'avoir ramené à l'union. Mais tenir la balance égale entre deux adversaires exaspérés, c'était risquer de ne satisfaire ni l'un ni l'autre ; c'est ce qui est arrivé. Aux éloges de la première heure succèdent bientôt les récriminations : « Il fait cause commune avec les Polonais, il prend parti contre nous, » écrivent tristement les ambassadeurs russes, tandis que Zamojski le traite d'emporté, d'ambitieux, de vaniteux, de sycophante, d'infidèle à l'amitié polonaise, plus occupé des combinaisons politiques que des hiérarchies célestes, digne de figurer dans les sanctuaires moscovites à côté de saint Nicolas, et de recevoir les mêmes cierges que le grand thaumaturge de Myre. Mais que la paix se fasse, et le chancelier tendra la main à celui qu'il a si violemment dénigré, et les Russes se répandront en remerciements, transformations subites qui ressemblent à des désaveux. L'impartialité n'exclut pas la justice. Assurément, une Livonie purgée d'hérésies, sillonnée de collèges, soumise au pape et presque son fief, — car un neveu de Bathory devait se rendre à Rome et faire acte d'hommage à Grégoire XIII, — ne pouvait ne pas sé-

duire un jésuite, mais au-dessus des aspirations d'apôtre planait la question du droit. Aussi à peine arrivé, Possevino avait-il étudié l'histoire locale, dressé de sa main la carte du pays [1], recherché les titres de possession et leur base juridique, examiné les prétentions des deux parties. Les conclusions s'accentuaient en faveur de Bathory, qui s'appuyait sur le traité avec les Porte-glaives et sur une série de brillantes victoires. En revanche, le désir d'Ivan de garantir ses frontières de l'Ouest semblait légitime, et Possevino ne s'y opposait pas. S'il eût gardé volontiers, dans ces régions, une ville ou deux en guise de poste avancé du catholicisme, il était également prêt à laisser aux Russes un débouché sur la mer; et s'il rêvait de contenter simultanément Ivan et Bathory, le désir d'amener la paix l'emportait chez lui sur toutes les autres considérations.

Telles étaient les instructions des négociateurs et, ce nous semble, leurs secrètes dispositions. En y mettant de la sincérité et de la modération, l'entente n'eût pas été difficile à établir, mais on n'avait garde de se trahir mutuellement, ni de limiter ses convoitises. Mêmes précautions vis-à-vis du médiateur; c'était à lui non seulement d'équilibrer les prétentions, mais de provoquer les confidences, de surprendre les secrets, d'arracher les aveux, de trouver le joint pour la conciliation; mission pénible où il faillit échouer plus d'une fois, car Polonais et Moscovites ne devaient céder qu'à la dernière extrémité, après avoir défendu le terrain pied à pied avec l'acharnement du désespoir. Aussi qu'arri-

1. Archives du Vatican, *Germania*, XCIII, p. 441. — Le Saint-Siège avait d'anciens droits de suzeraineté sur la Livonie (Tourguénev, I, p. 16, n° XVI; p. 22, n° XXIII), mais Grégoire XIII ne les fit pas valoir (Maffei, II, p. 360 à 362).

vait-il? Les Polonais posaient des conditions, les Moscovites les repoussaient fièrement, le médiateur entrait avec ces derniers en pourparlers, ils persistaient dans leur refus, affirmant, les larmes aux yeux, qu'il y allait de leur tête. Alors les commissaires faisaient mine de vouloir rompre, fixaient le jour et l'heure du départ, ou bien ordonnaient d'atteler les traîneaux des récalcitrants, aussitôt ceux-ci de se rappeler qu'il est avec le ciel des accommodements et de céder d'abord quelque chose, puis un peu plus et enfin presque tout. Les Polonais abusaient souvent de ces scènes tragi-comiques, revenaient sur les choses jugées, extorquaient de nouvelles concessions. Quand c'était leur tour de prendre une décision, ils tergiversaient, demandaient à consulter Zamojski, un courrier partait pour le camp de Pskov, rapportait des réponses secrètes et des objurgations, ou bien des ordres d'une valeur discutable. Dans ces conditions, il ne fallait rien moins que la singulière énergie du délégué pontifical, sa haute capacité de travail, son zèle infatigable, pour soutenir corps à corps, pendant plus d'un mois, une lutte âpre et serrée qui, recommençant presque tous les jours, se prolongeait bien avant dans la nuit.

Comme lieu de réunion, on avait accepté, sur la proposition d'Ivan, Iam Zapolski, petit village situé sur la route de Novgorod, entre Porkhov et Zavolotchié. Les inconvénients du choix se firent sentir immédiatement : tout autour, le pays avait été ravagé par le fer et le feu; presque rien que des ruines au milieu d'une campagne déserte ; c'est à peine si les Polonais avec leur suite trouvèrent à s'y loger. Les Moscovites s'abritèrent tant bien que mal non loin de là, à Kivérova Gora. Possevino ne voulut pas les quitter, afin de leur inspirer plus de confiance. On vit alors cette obscure bourgade s'ani-

mer tout à coup ; autour des cabanes échappées à la ruine se dressèrent des tentes destinées à la nombreuse escorte des Moscovites et aux marchands qui les accompagnaient. C'était encore là une tradition byzantine : les diplomates du Kremlin n'étaient pas défrayés par le tsar, et le trafic couvrait d'ordinaire leurs dépenses ; aussi se partageaient-ils consciencieusement entre les affaires d'État et le commerce, travaillant à l'unisson avec les marchands de leur suite. Grâce à ces circonstances, on eût dit qu'il y avait à Kivérova Gora une fête foraine plutôt qu'un congrès d'ambassadeurs.

L'aménagement des nouveaux arrivés laissait aussi beaucoup à désirer. Ainsi l'habitation du médiateur, où l'on se réunissait pour les séances communes, était une méchante cabane composée d'une seule et unique pièce, au fond de laquelle se dressait un autel improvisé. Le système de chauffage par un froid des plus rigoureux était absolument primitif; la fumée ne trouvait d'autre issue que les portes et les fenêtres; de là, les promenades forcées tant que le bois flambait à l'intérieur, et l'agrément de se voir le matin tout couvert de suie qui, durant la nuit, se détachait du plafond après l'avoir revêtu d'une couche épaisse et luisante. Possevino dit plaisamment qu'il se prenait parfois pour un charbonnier ou un ramoneur. Quant aux repas, l'on ne pouvait compter que sur les provisions apportées avec soi. A cet égard, les Moscovites firent preuve de haute prudence gastronomique : tandis que les Polonais souffraient souvent de la détresse, eux ne manquaient jamais de rien, et sur les ordres exprès du tsar, ils fournissaient abondamment la cuisine du délégué romain. Il y avait dans ces détails des motifs assez puissants, quoique d'un ordre matériel, pour ne pas traîner les négociations en longueur ; elles durèrent néan-

moins plus d'un mois ; les graves intérêts en jeu faisaient oublier tout le reste [1].

Les ambassadeurs russes, selon le désir de leur maître, réussirent à se procurer des entrevues préliminaires avec le médiateur, et lui confièrent, sous le sceau du secret, qu'une ou deux forteresses pourraient encore être cédées. Dès que la Livonie fut nommée, Possevino déclara incontestables les droits de Bathory sur cette province, ce principe devrait servir de base aux négociations. L'émotion des ambassadeurs fut visible ; en pareilles circonstances, les Slaves ont l'habitude de hocher la tête et de se gratter la nuque pour activer le travail de la pensée ; l'oreille italienne du jésuite put surprendre sur leurs lèvres le mot souvent répété de *véliki* (grand), cela voulait dire : Bathory demande de grandes choses, de très grandes choses. Passant de la surprise à l'indignation, ils affirmèrent sans sourciller que la Livonie appartenait à leur maître depuis la création du monde, et que celui-ci y tenait surtout à cause du commerce avec l'Occident et des rapports avec le pape. Si cette piété improvisée était touchante et le désir d'expansion légitime, la chronologie des Moscovites n'en paraissait pas moins intolérable. Possevino les supplia, dans leur propre intérêt, de ne pas remonter si haut et de se borner à l'histoire moderne. Le conseil fut suivi.

Le 13 décembre, eut lieu la première réunion. La présidence échut au médiateur, officiellement reconnu en cette qualité ; à sa droite siégeaient les Polonais, à sa gauche les Moscovites, l'interprète Zamaski se tenait

1. Tourguénev, *Suppl.*, p. 49 à 100, nos XVI-XXXII ; Possevino, *Moscovia*, p. 57 à 115 ; *Dnevnik*, p. 161 à 176, p. 365 à 717 ; Ouspenski, *Nakaz* ; *Pérégovory*, passim ; Lerpigny, p. 231 à 265, nos XI-XX ; *Bathory et Possevino*, p. 126 à 129, nos XXXVI-XXXVIII.

debout à l'écart. Il était convenu d'avance avec les commissaires de Bathory que le nom de Grégoire XIII serait mentionné avec honneur, et que les concessions éventuelles se feraient par égard pour le pape, dont le prestige s'établirait ainsi brillamment. La séance fut inaugurée par une courte allocution du président qui transportait ses auditeurs dans la sphère surnaturelle : « Le Christ, disait-il, est la paix du monde, c'est lui et sa gloire qu'il faut avoir sincèrement en vue, si nos travaux de pacification doivent être couronnés de succès. »

Dès le début surgit une difficulté qui faillit faire avorter le congrès. Les Polonais trouvaient insuffisants, surtout en comparaison des leurs, les pleins pouvoirs des Moscovites. Ceux-ci s'en référaient aux lettres du tsar, à ses explications verbales, aux traditions de leur chancellerie. La discussion très animée se compliquait encore par l'incident de Warszewicki, qui n'était pas nommé dans les pièces officielles, et dont les envoyés du Kremlin exigeaient l'exclusion. On ne parvint pas à s'entendre, il fut question de rompre avant même d'avoir commencé, mais la nuit porta conseil. Le lendemain, les Moscovites se déclarèrent prêts à jurer que leur formule serait suffisante dans toutes les hypothèses, les Polonais avouèrent n'en pas connaître d'autre, et, sans échanger les pleins pouvoirs, avec les protestations d'usage en pareil cas, l'on consentit à entrer en matière, malgré la présence de Warszewicki.

Aux commissaires de Bathory, à titre de vainqueurs, appartenait le droit de préséance. Possevino leur donna la parole. Après avoir remercié le pontife, qui voulait bien se charger de l'arbitrage, ainsi que son représentant, le palatin de Braclav formula les conditions polonaises : la Livonie tout entière, contribution de guerre,

paix avec la Suède ; Ivan serait dédommagé par quatre villes de l'Ouest. Là-dessus scandale des Russes, profusion de reproches, exclamations indignées ; à leur tour ils énoncent leurs conditions : sauf une forteresse en plus, elles étaient identiques à celles de Staritsa et, en réalité, assez étranges. Généreux à rebours, le tsar cédait la Courlande qui ne lui avait jamais appartenu et, se livrant ensuite à un savant triage des côtes de la Baltique, il offrait aux Polonais soixante-cinq villes et en gardait trente-cinq pour lui-même, sans tenir aucun compte ni des conquêtes suédoises, ni des droits d'autrui ; des concessions plus importantes se faisaient à l'Ouest. Cependant des deux côtés, tout en produisant le maximum des prétentions, on comprenait qu'il faudrait fléchir, et cette conviction se traduisait par des efforts inouïs de découvrir le jeu de l'adversaire. Les Russes surtout s'en tenaient à cette tactique, car ils ne devaient ni rompre sans permission, ni abuser de leurs pleins pouvoirs. Par contre, les Polonais affirmaient n'avoir que trois jours pour terminer les négociations, il leur tardait d'y voir clair.

L'exemple des concessions, donné par Eletski, fut suivi par Zbaraski. Après les plus solennelles déclarations qu'ils ne broncheraient pas, les Polonais se désistèrent d'abord de la contribution. Les finances de Bathory s'épuisaient rapidement, les impôts votés par la diète ne rentraient qu'avec peine, les soldats en campagne réclamaient leur solde, un secours pécuniaire eût donc été opportun, mais l'acquisition d'une nouvelle province était préférable, et, dès ses premières entrevues avec Possevino, Bathory avait déclaré qu'il sacrifierait l'argent pour avoir la Livonie. Une autre concession fut faite au sujet de la Suède. Le tsar méditait la guerre contre Jean III et ne voulait pas se lier les mains par

des serments, ses ambassadeurs avaient défense expresse de traiter les affaires scandinaves. « Nous n'avons pas de pleins pouvoirs à cet effet, disaient-ils, dès lors à quoi bon négocier? Et avec qui traiterions-nous, puisque la Suède n'est pas représentée? » Réclamation judicieuse, qui obtint gain de cause, la Suède fut complètement écartée. De la part des Polonais, aux prises avec les Suédois à cause de l'Esthonie, la concession n'était qu'apparente. On se rappelle que c'est Possevino qui avait conseillé de s'intéresser au roi de Suède, afin de le faire passer pour un allié du roi de Pologne : ruse diplomatique qu'un Richelieu n'eût peut-être pas désavouée, mais qui pouvait faire tort au futur apôtre du Kremlin. Ajoutons, pour être juste, que le jésuite ne se rendait pas exactement compte de sa démarche : loin de prévoir une guerre, il se flattait que le tsar demanderait encore sa médiation pour faire la paix avec la Suède. Quoi qu'il en soit, ces ouvertures ramenaient les négociations sur leur vrai terrain : les Polonais ne demandaient plus que la Livonie; restait à savoir, le cas échéant, quelle compensation serait donnée aux Russes?

Dans l'esprit de Possevino la lumière commençait à se faire, de précieuses confidences le mettaient sur la voie. A l'issue des réunions officielles, les Moscovites passaient des nuits entières à parlementer avec lui, mêlant aux affaires publiques leurs intérêts privés. Le 15 décembre, après s'être assurés d'un bon témoignage de leur zèle au Kremlin, ils déclarèrent en hésitant que jamais le tsar ne céderait la Livonie, s'il n'avait en retour la vallée de la Vélikaïa avec Louki. Sitôt que le mot de l'énigme leur eut échappé, ils furent pris d'un violent scrupule, et, pour calmer leur conscience, ils insistèrent avec force sur le désir du tsar de garder

quelques forteresses en Livonie et de sauver au moins son titre. Possevino saisit immédiatement l'importance de la révélation, l'espoir d'une prompte solution brilla à ses yeux, un courrier partit pour le camp de Pskov; Zamojski, du consentement d'Eletski, fut mis au courant de tout et vivement exhorté à la modération. « Si l'on demande trop, écrivait le médiateur, on risque de n'obtenir rien. » En même temps, une égale pression s'exerçait sur les Russes, les déclarations catégoriques de Bathory étaient mises sous leurs yeux, et lorsque l'absence des Polonais au congrès les troublait, on les laissait en proie à leurs angoisses. Avec plus de confiance en Possevino, l'affaire eût été menée avec vigueur et rapidement terminée, mais le chancelier cédait parfois à d'étranges inspirations[1].

Tandis que les négociations suivaient leur cours à peu près normal et que l'on s'épuisait en combinaisons, malgré les menaces quotidiennes des Polonais de ne plus revenir, voici paraître, vers le 20 décembre, Stanislas Jolkiewski avec des ordres verbaux de Zamojski. Ils se réduisaient à une triple série de conditions communicables d'emblée aux commissaires, qui ne les découvriraient à Possevino que l'une après l'autre, au fur et à mesure de la nécessité. Les deux dernières séries n'obtinrent même pas l'honneur d'être discutées. La première, qui aurait dû être la plus conciliante, ressemblait à une mystification : Zamojski cédait huit forteresses, trois en Livonie et cinq à l'Ouest, pourvu que la paix se fît sur-le-champ. Fort étonnés de ce revirement et craignant de se compromettre, les commissaires demandèrent des ordres écrits et, lorsque leur désir fut satisfait, ils se réclamèrent du silence de

1. Le rapport d'Eletski du 1er janvier 1582 (*Pérégovory*, p. 63) ne s'est pas retrouvé.

Bathory sur ce point. Encore plus grave était l'embarras de Possevino : le jour même où Jolkiewski présentait ces propositions aux commissaires, le médiateur recevait une lettre de Zamojski du 13 décembre, avec les plus fières, les plus absolues déclarations au sujet de la Livonie. Comment expliquer ces évidentes contradictions? Était-ce un piège ou un changement réel de politique? Que devenaient alors le décret irrévocable de la diète, le serment de Bathory, la parole de Zamojski à peine couchée sur le papier? Possevino n'en revenait pas, et, emporté par son imagination méridionale, il voyait déjà une trêve conclue au hasard, dénoncée par la diète, le tsar en fureur se plaignant d'être trompé, le délégué pontifical jouant un rôle équivoque, complice ou coupable, dans tous les cas abhorré au Kremlin. Cependant le projet fut pris en considération, le 23 décembre; le partage inégal de Zamojski souleva de vives discussions, la lutte menaçait de finir par une rupture, lorsque de nouvelles conditions, cette fois les dernières, arrivèrent du camp polonais.

Il n'en était que temps, la fatigue et l'ennui s'emparaient des négociateurs; les Russes se plaignaient des mauvais traitements qu'ils avaient à souffrir, on arrêtait leurs courriers, on interceptait leurs correspondances; Radziwill, préoccupé de ses affaires de famille, ne songeait qu'au départ, il fallait le supplier de rester. Dans son ultimatum, Zamojski reprenait en sous-œuvre les conditions de Possevino du 15 décembre, le chancelier proposait à nouveau l'échange de la Livonie contre la vallée de la Vélikaïa, avec un rayon plus ou moins étendu, selon l'intensité des exigences russes[1]; aussi adjurait-on le médiateur « par le sang du Christ »

1. *Dnevnik*, p. 442, n° 139; p. 452, n° 145; p. 461, n° 156; p. 467, n° 159.

de ne pas épuiser les concessions en vain, et de revendiquer à l'Ouest le plus grand nombre possible de forteresses. De la même plume, Zamojski dénonçait à Stéphane « le bon pasteur des Moscovites », et, donnant libre cours à sa verve mordante et satirique, conseillait de ne pas l'initier aux secrets. Possevino ne se doutait pas de ces perfides insinuations et travaillait à la concorde avec une inébranlable constance. D'accord avec les commissaires, on résolut d'arranger les récentes conditions en guise de triple rempart autour d'une forteresse : les Polonais défendraient à outrance chaque rempart, et les céderaient tous s'il n'y avait pas moyen d'obtenir la paix autrement. La prochaine séance fut fixée au 25 décembre.

La Noël se passa tristement à Kivérova Gora, au milieu des fluctuations incessantes et dans la crainte d'un échec. Les idées se fixaient lentement, les Russes se résignaient au sacrifice de la Livonie, mais pour se ménager une bonne compensation, ils recouraient à des réserves, redemandaient une ville ou deux et se montraient toujours hésitants. Malgré ces tergiversations, les Polonais avaient déjà annoncé, dès le 22 décembre, qu'ils triompheraient probablement de toutes les résistances ; en effet, entre les dernières conditions de Zamojski et celles des Russes l'écart se réduisait à deux points qui assurément n'étaient pas essentiels. Cette fois, les commissaires ne prodiguèrent pas leur bonne volonté; éludant les ordres du chancelier, ils en appelaient à ceux du roi ; aux plaintes de Possevino, Zamojski répondait par l'éloge des récalcitrants. « Ils sont sénateurs, écrivait-il, responsables par-devant la diète, et puis on leur demande beaucoup trop. » A bout de ressources, lorsque le médiateur interpellait de nouveau les Russes, de leurs lèvres s'échappait cette

sinistre mais véridique parole : « Eussions-nous dix têtes, elles tomberaient toutes, si les ordres du tsar n'étaient pas exécutés à la lettre. » La séance du 25 décembre n'amena aucun résultat. Le jour suivant, il n'y eut pas de réunion, de nouvelles lettres arrivèrent de Moscou, un coup de théâtre fut concerté par les Polonais pour emporter d'assaut les deux points en litige.

Il s'agissait d'abord de décider à qui reviendraient les deux forteresses de l'Ouest, Vélige et Sébège. Le 27 décembre, les Polonais les réclamèrent impérieusement, et, renouvelant avec plus de force leurs menaces ordinaires, ils fixèrent leur départ au lendemain, que la paix soit conclue ou non. Cruel embarras des Russes, qui ne voulaient ni rompre ni fléchir. Vélige, située sur la rive droite de la Dvina, rentrait dans le système des villes qui passaient à Stéphane ; prévu d'avance, ce sacrifice avait été accepté par Ivan ; ses ambassadeurs tenaient à lui faire une surprise, mais leurs efforts échouèrent devant la constance polonaise : force fut de renoncer à Vélige. La question de Sébège se présentait sous un autre aspect : avant-poste des provinces moscovites, protégeant la vallée de la Vélikaïa, ce point stratégique devait appartenir aux Russes, et le tsar le revendiquait. Aussi, lorsqu'on voulut passer outre et remettre à une autre époque la solution épineuse, les ambassadeurs de se récrier, de protester, de défendre leur cause avec l'accent du désespoir. On comprit qu'ils resteraient inébranlables, et Sébège leur fut adjugée.

Un autre point noir troublait encore l'horizon. Jusque-là, la Livonie avait été souvent nommée sans provoquer de contestations. En s'expliquant mieux, il devint évident que les Russes cédaient seulement les forteresses livoniennes qu'ils avaient eux-mêmes conquises, mettant ainsi hors de cause les Suédois, dont

ils convoitaient l'héritage. Animés des mêmes désirs d'annexion, les Polonais voulaient se garantir contre cette dangereuse rivalité. Précaution opportune, à laquelle les Russes opposaient un argument irréfutable : « Comment voulez-vous, disaient-ils, que nous cédions ce qui n'est plus en notre pouvoir? Adressez-vous aux Suédois, et qu'ils fassent ce qui bon leur semblera. » Grâce à l'esprit inventif du médiateur, un moyen terme fut trouvé et adopté : on stipula que les représailles polonaises contre les Suédois ne serviraient jamais de prétexte à Moscou pour faire la guerre, et, afin d'éviter toute équivoque, on convint d'énumérer dans le traité. une à une, les forteresses livrées par les Russes. L'application de ce principe, fort clair en lui-même, fut troublée par des querelles, car les Suédois n'arrêtaient pas leur marche en avant, et, selon les besoins de sa cause, chaque partie leur assignait d'autres conquêtes; les distances rendaient le contrôle impossible, il fallait se borner à des protestations et se prémunir à tout hasard. Cependant, de part et d'autre, on se pressait tellement d'en finir qu'au plus fort des disputes, des mandataires étaient nommés pour échanger les villes et exécuter des stipulations qui allaient être encore remises en question et soulever des tempêtes.

Avec l'entente sur les cessions territoriales disparaissait l'obstacle principal. Zamojski coopérait à la conclusion de la paix par ses faits d'armes. Les récits des déserteurs avaient enhardi les Pskoviens, ils tentaient des sorties et se rapprochaient du camp ennemi. Les assiégeants laissaient faire, donnaient le change sur leurs intentions ; mais, le 4 janvier, profitant d'une circonstance favorable, ils ripostèrent avec vigueur, s'élancèrent sur les Pskoviens trop téméraires et firent trois cents prisonniers. La nouvelle de cette escarmouche,

au dire des commissaires, eut les plus heureuses conséquences sur la marche des négociations. Un fait moins glorieux pour l'armée polonaise ne saurait être ici passé sous silence. Ostromecki avait inventé une espèce de machine infernale : c'était une boîte remplie de poudre et d'engins destructeurs, qui donnait la mort à celui qui l'ouvrait, car le moindre mouvement dans ce sens déterminait l'explosion. L'inventeur proposait d'introduire sa boîte dans la ville assiégée. Les chefs de l'armée appuyèrent sa demande, trouvant la ruse légitime et admissible ; elle répugnait à Zamojski, mais exaspéré contre les Pskoviens pour avoir tiré sur des parlementaires, il noya ses remords dans un silence équivoque, qui ne dégageait certainement pas sa responsabilité. Le sinistre présent fut porté à Pskov par un prisonnier, l'histoire mensongère qu'il devait raconter aurait provoqué l'ouverture de la boîte et peut-être coûté la vie à Chouïski, qui passait pour l'unique soutien de la garnison. Du haut de leurs batteries, les Polonais observaient ce qui se passerait ; au bout de quelques heures, une fumée parut au-dessus du quartier des boïars, on vit briller des flammes, l'explosion avait donc eu lieu. Chouïski fit jeter une lettre de reproches dans le camp, Zamojski répondit par une provocation à un combat singulier, et s'en alla chevaucher en avant des lignes ; personne naturellement n'accepta ce duel[1]. L'histoire n'épargnera pas la flétrissure à l'hetman : un ennemi courageux méritait plus d'égards, et le droit des gens ne chôme jamais.

Tandis que Pskov voyait encore couler le sang et tomber des victimes, des prétentions moscovites, assez bizarres, inauguraient à Kivérova Gora la nouvelle an-

1. Cet incident est raconté par Zamojski lui-même. *Dnevnik,* p. 575, n° 225.

née. Dans la nuit du 1er janvier 1582, les Russes communiquèrent à Possevino un des plus ardents désirs de leur maître ; la reddition des forteresses ne compterait pour rien si, de ce côté, on obtenait satisfaction : Ivan aspirait à être nommé, dans le traité, tsar de Kazan et d'Astrakhan, prince de Smolensk, et conserver aussi ne fût-ce que le titre de la Livonie. En dehors des visées pratiques, cette pompeuse nomenclature avait sa raison d'être dans un passé vénérable : d'un ton grave et solennel, les Moscovites déclarèrent que les empereurs Arcadius et Honorius avaient jadis conféré au grand-kniaz Vladimir le titre impérial, que les papes eux-mêmes l'avaient reconnu par l'entremise de l'évêque Cyprien (*sic*), et qu'Ivan n'entendait pas se dessaisir de ce précieux héritage. Possevino, versé dans les études historiques, ne put s'empêcher d'observer que les fils de Théodose avaient vécu à peu près cinq cents ans avant Vladimir. Difficulté trop futile pour embarrasser nos intrépides diplomates ; deux autres empereurs du même nom, affirmaient-ils pertinemment, avaient existé au dixième siècle ; à les entendre, on eût dit qu'ils avaient en poche des documents authentiques, et cependant ils confondaient Arcadius et Honorius avec Basile et Constantin, contemporains de Vladimir. Autant valait donc ne pas aborder le terrain de l'érudition. Un dilemme d'un autre genre leur fut proposé : ou le titre convoité par Ivan était l'équivalent de celui de césar, et, dans ce cas, la maison d'Autriche n'admettrait pas de rival, ou bien il correspondait à quelque dignité tatare, et c'eût été très inconvenant de faire des emprunts de ce genre à des infidèles. Smolensk fut passé sous silence. Quant à la Livonie, le raisonnement était encore plus élémentaire : si l'on cède à quelqu'un son vêtement, ce ne serait plus qu'une singulière illusion de s'appeler

le maître du vêtement ; or, Ivan se mettait dans le cas de céder la Livonie, dès lors pourquoi s'attacher à de trompeuses apparences ? Du reste, l'occasion parut bonne à Possevino d'inculquer aux Moscovites que la source des honneurs ne jaillissait qu'à Rome : le pape se laisse appeler par les autres souverain pontife, lui-même se dit humblement serviteur des serviteurs de Dieu, mais c'est lui qui a posé sur la tête de Charlemagne le diadème que Byzance ne méritait plus de porter, c'est encore à lui qu'il faut s'adresser pour avoir sa place marquée dans la royale hiérarchie de l'Europe.

Fort peu persuadés par ces discours, les ambassadeurs reproduisirent officiellement leur postulatum dans la séance du 7 janvier. Les instructions du Kremlin leur laissaient ici une entière liberté d'action. Prévoyant un échec, Ivan se réfugiait dans la haute philosophie : « Je tiens mes titres, disait-il dans le nakaz, de Dieu et de mes ancêtres, ce n'est pas d'hier que date mon pouvoir, que l'on me nomme comme on voudra, je n'en reste pas moins ce que je suis. » Loin d'imiter la sagesse de leur maître, les ambassadeurs menacèrent de rompre, si les titres ambitionnés ne figuraient pas dans le traité. Indignation des Polonais : jamais les fiers enfants de la République ne s'inclineraient devant un césar moscovite ; jamais ils ne l'acclameraient tsar de Kazan et d'Astrakhan, cette nomenclature musulmane souillerait les lèvres d'un chrétien. Les anciennes traditions furent évoquées : avec leur hardiesse ordinaire, les Moscovites affirmaient que Sigismond II, prédécesseur de Bathory, avait donné à Ivan le titre de tsar : les chartes officielles qu'ils avaient, par distraction, oublié d'apporter en rendaient témoignage. Mal leur en prit, cette fois, de leur témérité : Haraburda exhiba toute une

série de traités entre la Pologne et Moscou où il n'y avait rien absolument de semblable. Le lendemain, 8 janvier, nouvelle et vive discussion sur le même sujet. Appelé à se prononcer, Possevino offrit aux Moscovites une triple solution : ou bien on appellerait Ivan souverain de Kazan et d'Astrakhan, — c'était beaucoup trop peu ; — ou bien on réserverait ses droits sans mentionner de titres, — ces réserves eussent déplu au Kremlin ; ou bien, en dernier lieu, on lui confierait à lui, Possevino, le soin de traiter cette affaire avec le pape et Bathory, et il ferait tout ce qu'un bon chrétien doit faire en pareille occurrence ; — espoir trop éloigné pour satisfaire des convoitises pressantes. Cependant Eletski insistait avec tant de véhémence que Zbaraski inclinait déjà aux concessions à l'amiable ; peut-être les eût-il faites, si les lettres de Zamojski, du 9 janvier, fussent arrivées plus tôt. Très ennuyé d'avoir à résoudre des difficultés qui lui semblaient en dehors de sa compétence, le grand hetman tournait en ridicule les prétentions russes, n'y attachait aucune importance, et n'y voyait pas de mal qu'Ivan s'appelât tsar de deux royaumes tatars, comme un plaisant de Varsovie s'intitulait roi de Zaharansk, ou comme ce gentilhomme, réputé comte, qui n'avait qu'un misérable village pour comté ; au pis aller, on pourrait remédier à tout par une protestation. Tandis que ces lignes s'écrivaient au camp de Pskov, un autre expédient réunissait à Kivérova Gora tous les suffrages : les Russes étaient autorisés à prodiguer les titres au tsar dans leur exemplaire du traité, celui des Polonais resterait à cet égard aussi laconique que par le passé.

La victoire ressemblait à une défaite ; l'occasion de la revanche se présenta dès le lendemain, 9 janvier. Une simple formalité tint encore pendant trois jours le suc-

cès des négociations en suspens et fournit matière à d'interminables discussions. Voici de quoi il s'agissait. Au cours des débats, l'autorité du pape avait été souvent évoquée ; pour relever encore plus son prestige, les Polonais voulurent que le médiateur signât avec eux le traité, dans lequel on dirait expressément que tout s'était passé en présence du légat pontifical. Les Russes s'opposèrent à la double innovation ; leurs instructions n'en disaient mot, rien de pareil n'avait été prévu au Kremlin [1]. Possevino écarta promptement la question de la signature : jaloux de ne pas compromettre les droits d'autrui sur la Livonie, l'abstention lui semblait un devoir ; il n'eut pas de peine à en convaincre les Polonais. La formule honorifique touchait à des cordes plus délicates : brillant hommage à la papauté, antécédent pour l'avenir, le délégué romain estimait ce témoignage à sa juste valeur, et ne s'en montrait que plus vexé de la raideur des Russes. Ceux-ci surent encore envenimer la querelle : dans le même texte d'où les allusions au pape devaient disparaître, ils voulaient ajouter qu'Ivan cédait à Bathory la Courlande et Riga ; ce n'est pas que cette province ou cette ville eussent jamais appartenu à Moscou, mais y avoir renoncé pourrait au besoin constituer un titre de possession. Flairant le piège, les Polonais se retranchèrent dans une résistance invincible. Ils étaient soutenus par Possevino, dont les griefs contre les Russes se multiplièrent encore lorsque les titres pontificaux leur parurent trop prétentieux. Les commissaires s'aperçurent bien vite de ces froissements, qu'ils estimaient de bon augure, aussi mandaient-ils à Zamojski cette nouvelle étrange : « Dieu lui-même a excité Possevino contre les Moscovites ; l'os

1. Tourguénev, *Suppl.*, p. 97. Ailleurs, le texte est tronqué.

qu'ils se disputent est le texte du traité. » En effet, le médiateur apostrophait rudement les trop fiers opposants : « Vous outragez le pape et son délégué, leur disait-il ; vous voulez rendre à Bathory ce qui lui appartient et ce qui n'est pas à vous ; renoncez à vos stratagèmes et ne pensez plus à ces vétilles. » Aux paroles désagréables succédèrent des scènes plus ou moins violentes, à en croire du moins les envoyés russes. On comprend que ceux-ci avaient intérêt à se poser en victimes pour se mettre à couvert devant le tsar *terrible;* d'un autre côté, il est possible que Possevino ait cru devoir recourir à un acte de vigueur, simuler la colère, et briser ainsi des résistances cauteleuses. Quoi qu'il en soit, voici le récit d'Eletski, tel qu'il a été communiqué à Ivan. Le 11 janvier, au cours de la séance, perdant sa patience habituelle, le jésuite apostropha ainsi les Moscovites : « Vous ne voulez pas m'écouter; vos torts sont indéniables, je ne ferai plus vos affaires..... » Après quoi il se leva et sortit. Bientôt les Polonais en eurent aussi assez ; ils partirent en disant : « C'est notre dernière séance ; voilà la vingtième fois que nous arrivons ici sans rien conclure ; nous ne reviendrons plus..... » Possevino rentra alors dans sa demeure, mais ce ne fut que pour se répandre en invectives contre les récalcitrants : « Vous êtes donc là pour voler, leur cria-t-il, et non pas pour négocier! » Les Russes enduraient tout sans s'émouvoir, et demandaient seulement que le congrès ne fût pas dissous, ou bien qu'on leur permît d'envoyer un courrier au Kremlin. En ce moment, Possevino aperçoit entre les mains d'Olfériev la minute du traité. Aussitôt, dans un transport de colère, il la lui arrache, la jette dehors ; il s'en prend ensuite au malheureux Olfériev lui-même, le saisit au collet, le secoue, l'empoigne par les boutons de sa pe-

lisse et le met violemment à la porte, ainsi que ses compagnons, en hurlant : « Sortez d'ici, allez-vous-en ; je n'ai plus rien à vous dire ! » Doux comme des agneaux, les Moscovites battaient en retraite, se plaignant à peine du bout des lèvres et balbutiant les formules consacrées du nakaz[1]. Leur émotion n'était pas encore calmée, qu'un Polonais vint les avertir de faire leurs paquets pour le lendemain. Le dénouement tournait au tragique; il fallait prendre un parti et sauver la situation. « Voyant que les Polonais voulaient rompre, dit Eletski dans son rapport, que Possevino se déclarait ouvertement pour eux, réduits à la dernière extrémité, nous avons cru devoir admettre la formule contestée. »

Cependant, pour en finir, un nouveau coup de théâtre fut jugé nécessaire, tant il fallait d'efforts pour faire lâcher pied aux ambassadeurs du Kremlin. Les points secondaires étaient déjà réglés : durée de la trêve fixée à dix ans; ratification par des ambassades solennelles aux époques et dans l'ordre convenus; canons et munitions restitués aux propriétaires légitimes; conditions de détail pour les transports d'hommes et de vivres, pour l'échange des forteresses. Une seule question, celle des prisonniers, fut réservée. Les Polonais en avaient un très grand nombre et cherchaient à s'en prévaloir; les Russes, moins favorisés à la guerre et pris d'un scrupule soudain, répétaient sans cesse qu'il ne convenait pas de trafiquer avec le sang chrétien. Ne parvenant pas à s'entendre, on s'en remit aux futurs ambassadeurs. Par contre, dans une autre circonstance, Possevino se montra très généreux. Les Moscovites demandaient avec instance d'emmener sains et saufs leur

1. *Pérégovory*, p. 73.

vladyka et leurs popes, et d'emporter les objets de leur culte. Les ordres formels d'Ivan interdisaient toute transaction sur ce point; le jésuite coupa court aux marchandages polonais en accordant tout, largement, trop heureux de débarrasser ainsi la Livonie du schisme, de ses représentants et de son matériel. Après cela on eût dit qu'il ne restait plus qu'à signer le traité; il tardait surtout à Zamojski d'en voir enfin la conclusion; des lettres pressantes avaient été plus d'une fois libellées dans ce sens. Le 13 janvier, mêlant au sérieux le plaisant, le chancelier annonçait aux commissaires que déjà, en leur honneur, s'immolait un coq d'Inde, discrète allusion aux bruyants festins des magnats, où les vins capiteux de Hongrie triomphaient des meilleures têtes. Par une étrange coïncidence, le même jour, à Kivérova Gora, une chicane moscovite, soutenue avec plus d'ardeur que d'à-propos, faillit renverser l'édifice laborieusement élevé de la pacification. La Livonie en fournit fatalement l'occasion. Elle passait à Bathory; le tsar renonçait même à ses titres livoniens, la cession était donc complète, et le doute à cet égard impossible. Ne voilà-t-il pas qu'au dernier moment Eletski essaye d'insérer dans le traité que la province en question n'en reste pas moins un bien de famille, un héritage paternel (*ottchina*) d'Ivan Vasiliévitch. Cette prétention déchaîne un orage; les apostrophes succèdent aux raisonnements; les Polonais se disent tout simplement mystifiés, et, n'écoutant plus que leur indignation, ils s'en vont à Iam Zapolski au grand galop de leurs chevaux. Le départ des commissaires menaçait d'être définitif; des négociations complexes furent mises en œuvre pour les faire revenir; mais, à peine réunis, de nouvelles tempêtes éclatent; le courroux polonais atteint son dernier période : cette fois, c'est en jurant de ne jamais

plus reparaître que les délégués de Bathory regagnent leur demeure. Un seul mot compromettait le succès, une formalité rallumait la guerre sur le point de finir. Quel parti prendre en présence de ces funestes complications ? Possevino se multipliait pour faire entendre raison aux intéressés ; il avait eu avec eux dans l'espace de deux jours, du 13 au 15 janvier, jusqu'à vingt entrevues. Payant de sa personne, il s'était rendu, accompagné d'un Russe, à Iam Zapolski pour trouver un biais et amener la concorde. Les Polonais consentirent à se présenter encore une fois tout seuls chez Possevino ; c'était comme une étape sur la route vers le camp de Pskov. Le jésuite en profita pour déclarer à Eletski que jamais, dans aucun cas, sous aucun prétexte, la Livonie ne serait nommée héritage paternel d'Ivan ; insister encore, c'eût été dissiper tout espoir de paix. Convaincus, finalement, qu'il fallait prendre cette réponse au sérieux, les Moscovites se montrèrent plus conciliants et renoncèrent à leur formule presque fatidique.

Il n'y avait plus de temps à perdre. Le même jour, 15 janvier, on procéda à l'échange des chartes[1] et à la prestation du serment. Quoique le traité dût être daté de Iam Zapolski, siège officiel des négociateurs, les dernières formalités eurent lieu à Kivérova Gora. On les entoura de tout l'éclat que comportaient la détresse des circonstances et l'isolement de l'endroit. Les ambassadeurs se réunirent devant l'autel portatif élevé dans la demeure de Possevino. Après la lecture des pièces officielles, l'apposition des signatures et des sceaux, les Moscovites baisèrent la croix que le vladyka de Novgorod leur avait donnée sur l'ordre du tsar ; les orthodoxes attachaient à cette cérémonie une haute im-

1. Voir le texte latin du traité dans Possevino, *Moscovia*, p. 99 à 107 ; le texte polonais dans *Dnevnik*, p. 637 à 646, n° 274.

portance, c'était la manière la plus solennelle d'engager sa parole et sa foi. Les Polonais se conformèrent au même usage, mais en baisant leur propre croix. A la grande satisfaction de Possevino qui s'empressa d'en informer Bathory, Michel Haraburda, quoique orthodoxe et invité par Eletski, préféra s'unir aux Polonais dans l'accomplissement des formalités religieuses. C'est ainsi que, toujours fidèle à lui-même, le médiateur menait de front avec une égale vigueur les plus graves affaires et les moindres détails.

Désormais la paix était faite. Quelle fut l'impression des plus sérieusement intéressés?

Au camp de Pskov, où se concentrait l'élément militaire polonais, la nouvelle de la trêve excita le plus vif enthousiasme, un *Te Deum* d'actions de grâces en fut l'expression solennelle, les braves guerriers chantèrent à pleins poumons l'hymne de la paix. Le grand hetman mêla sa voix à celle de ses frères d'armes. Au même moment où l'on se tendait la main à Kivérova Gora, le 15 janvier, répétant ses instances auprès des commissaires, il les avait suppliés d'en finir au plus tôt : impossible de tenir devant Pskov au-delà de huit jours, il faudrait abandonner le siège et aller se ravitailler ailleurs, l'unique moyen d'échapper à cette honte c'est la prompte conclusion d'une trêve. Lorsque son désir, manifesté à maintes reprises dans des termes de plus en plus énergiques, fut enfin accompli, sa profonde satisfaction éclate dans la lettre à Bathory du 16 janvier. La joie n'était pas sans mélange : le même rapport rend compte de l'état misérable dans lequel se trouvait l'armée polonaise; l'excès de fatigue, le manque de nourriture, les intempéries, l'avaient si cruellement éprouvée qu'elle offrait une proie facile aux épidémies; celles-ci avaient fait invasion dans le camp, pas une tente où

l'on ve vît un malade, presque pas un soldat qui n'eût un membre gelé. Et le grand hetman ajoutait, — pénible aveu pour un patriote, — la Pologne n'a pas envoyé un fil de laine à ses soldats mourant de froid, pas une obole à ses défenseurs qui manquaient absolument d'argent. L'esprit de l'armée en avait souffert; indiscipline, désertion, menaces de départ, rivalités de nation à nation, rixes sanglantes, Zamojski voyait tout cela de trop près pour ne pas désirer sur l'heure un remède efficace, or il n'y en avait guère de meilleur que la trêve. Aussi le chancelier ne ménage pas les éloges aux commissaires, à leur prudence, à leur tenacité, mais pas un traître mot ne dénonce à Bathory la part prise par Possevino[1]. Écrivant ensuite au médiateur lui-même, il déclare que c'est à lui, après Dieu, que l'on est redevable du succès, aux plus vifs remerciements succèdent les assurances de zèle pour la foi; on dirait que tout le fiel de l'hetman est épuisé, et qu'après avoir versé tant de sang, il ne répandra plus en Livonie que de l'eau bénite[2]. La satisfaction générale trouvait aussi un fidèle écho dans Bathory. Son cadeau de noce à la Pologne était fait, mais l'impérieuse fiancée n'appréciait ni la fougue des premières amours, ni leur brillant témoignage. Déjà perçaient des craintes que les fréquentes campagnes ne modifiassent la constitution, qu'elles ne permissent à Bathory d'ériger la Livonie en fief de famille. Trop chevaleresque pour ne pas se ressentir de ces propos malveillants, le roi leur opposait par la trêve un démenti sans réplique.

En bonne logique, du triomphe des Polonais on devrait conclure au chagrin des Russes. Il n'en était rien cependant; sitôt que les chartes furent signées, les am-

1. *Dnevnik*, p. 597, nº 242.
2. Possevino, *Moscovia*, p. 108.

bassadeurs ne cachèrent plus leurs sentiments de sécurité et de joie. La source en est facile à découvrir : la première minute d'Ivan[1] leur avait constamment servi de règle; à force de marchander, ils avaient sauvé les points essentiels qui n'admettaient pas de transaction; quelques avantages secondaires avaient été même obtenus sans épuiser toutes les facultés octroyées par le tsar. Après des doutes cruels sur le sort qui les attendait au retour, Eletski et ses collègues pouvaient être sûrs désormais de garder leurs têtes sur leurs épaules; une nouvelle lettre d'Ivan vint les confirmer dans cet espoir. Ignorant encore le grand événement, le tsar leur envoyait, le 20 décembre, des indications supplémentaires dans le sens le plus conciliant. Malgré les nouvelles plutôt rassurantes rapportées de Pskov par le courrier Boltine, le désir de la paix restait prédominant au Kremlin comme au quartier général des Polonais. Si le langage altier de la veille était remplacé par des instructions de plus en plus pacifiques, c'est que l'annonce de la paix définitivement conclue correspondait à l'attente du tsar et rentrait dans ses calculs d'avenir; ses vœux pour le moment n'allaient pas au delà. Nulle part la joie n'éclata avec plus d'expansion que dans la ville assiégée, qui voyait enfin arriver le terme de ses rudes et sanglantes épreuves. Oubliant leurs rancunes, et justement fiers de leur succès, du haut de leurs murs imprenables, les Pskoviens acclamaient l'armée polonaise qui, bannières en tête, reprenait le chemin de la patrie. Encore un siècle, et Pskov inscrira dans ses annales un fait également glorieux : ses héroïques défenseurs feront échouer Gustave-Adolphe.

1. Ouspenski, *Pérégovory*, p. 1 à 6.

Possevino partageait les mêmes sentiments à un point de vue quelque peu différent. Dans ses lettres au cardinal de Côme[1], où se peignent les premières impressions, il se félicite surtout de la forme donnée au traité : l'autorité du pape a été invoquée, tout s'est fait en son nom, les chartes officielles l'attestent, ce témoignage passera à la postérité. Tel avait été, en effet, dès le principe, le but suprême du médiateur : la paix sous les auspices du pape; la même pensée se retrouve dans toutes les démarches, elle les inspire, elle en est la règle et la mesure. Sympathisant plutôt avec Bathory, qui est le client du Saint-Siège, l'ami du cœur, l'homme de l'avenir, dont la cause est plus juste, Possevino fait sa part aussi grande que possible; la Livonie est adjugée entièrement au roi, des efforts sont tentés pour lui obtenir quelques forteresses de l'Ouest, mais toujours à condition que la paix ne soit pas compromise. Aussi lorsque les Russes opposent une résistance invincible, les Polonais sont exhortés à fléchir, les concessions leur sont arrachées de vive force. En vue de la même fin, le jésuite sacrifie ses propres désirs, car il eût préféré laisser à Ivan un débouché sur la Baltique, si les rivalités nationales l'eussent permis. Cette façon d'agir uniforme et constante, cette tendance vers le même résultat à travers mille détails divers, se laissent contrôler par les lettres du médiateur datées de Kivérova Gora : avec Bathory l'entente est parfaite, rien ne lui est caché, les démarches les plus importantes lui sont communiquées d'avance, il est tenu au courant des succès remportés; vis-à-vis d'Ivan, il y a plus de réserve, c'est la nécessité de la paix qui lui est le plus souvent inculquée, les menaces d'une nouvelle cam-

1. Lerpigny, p. 234, n° XII; p. 243, n° XIII.

pagne. d'une guerre à outrance sont répétées assez souvent pour dissiper toutes les illusions. En général, l'habileté de Possevino se réduit surtout à découvrir jusqu'où peuvent s'étendre les concessions des deux parties et, dès que le mystère est surpris, de presser vigoureusement à l'entente mutuelle. Moins perspicace sur son propre compte, il ne se doutait pas des dispositions hostiles de Zamojski et, ce qui est plus surprenant, malgré les démêlés avec Eletski, un accueil favorable au Kremlin rentrait dans les prévisions du médiateur. Il était convenu avec le tsar qu'aussitôt après la paix on reprendrait les affaires à peine ébauchées à Staritsa. Le 23 janvier, Possevino montait en traîneau, des coursiers rapides l'emportaient vers Moscou par des sentiers couverts de neige.

II

L'empire mystérieux du Nord, encore si peu connu de l'Europe, apparaissait à Possevino sous son véritable aspect. Nous en avons la preuve dans le premier commentaire sur Moscou, écrit à Bor, on s'en rappelle, au courant de la plume[1]. Quelques semaines avaient suffi à l'auteur pour se rendre compte de la vie intellectuelle et religieuse des Russes. pour saisir le secret du mécanisme gouvernemental alors en vigueur, pour esquisser un programme qui, fidèlement observé, eût peut-être facilité la fusion de l'élément latin avec l'élément moscovite, créé en Europe une forte et compacte unité slave et assuré à celle-ci l'hégémonie en Orient. Un rapide aperçu des idées principales du commentaire

1. Possevino, *Moscovia*, p. 1 à 12. Il y aurait de curieux rapprochements à faire avec le *Domostroï*.

est indispensable pour apprécier le rôle que Possevino a joué à Moscou et la manière dont il s'y est pris.

Ce qui le frappe tout d'abord, c'est le tsar. Il lui fait l'impression d'un roi-pontife, *rex sacrorum*, dominant l'Église aussi bien que l'État, absorbant dans sa personnalité tout ce qu'il y a d'initiative et de sève, presque d'intelligence et de vie dans toute la nation. Rien qu'à le voir revêtu d'une espèce de dalmatique, avec une couronne en forme de tiare, une crosse en guise de sceptre, faisant à profusion des signes de croix devant les images dont il aime à s'entourer, on dirait qu'on a devant soi un évêque égaré sur un trône. C'est qu'il exerce, en effet, sur l'Église russe un pouvoir absolu : les liens avec Byzance se sont relâchés, le tsar nomme lui-même le métropolite, il le change, ou l'exile, ou le fait assommer. Le haut clergé verse dans le trésor des sommes considérables, et rien ne se fait dans l'Église sans l'approbation du souverain. Contraste bizarre ! Ivan ne craint pas de bouleverser la hiérarchie ecclésiastique, de tremper ses mains dans le sang innocent, de vivre au gré de ses lubies monstrueuses, et cependant il promène partout avec lui son confesseur, auquel il révèle une fois par an sa ténébreuse conscience, et il s'abstient de la communion pascale depuis qu'il a célébré son septième mariage, si l'on peut appeler ainsi ses unions capricieuses.

Encore moins que l'Église, l'État pouvait-il échapper au système de concentration inauguré depuis longtemps par les grands-kniaz et perfectionné par Ivan. Pour garder son indépendance, il fallait quitter Moscou. Le célèbre Kourbski avait montré le chemin à prendre ; quelques boïars, imitant son exemple, se battaient dans les rangs de l'armée polonaise ; autour du trône il n'y avait plus que soumission profonde ou silence calculé

et inviolable. Possevino est émerveillé de la servilité des Russes : ils se courbent sans murmure sous la main de fer qui les domine, et ne voient rien au-delà du tsar. C'est lui qui est la source de la science, des faveurs et presque du droit ; personne ne saurait être ni plus instruit ni plus intelligent que lui ; il dispose à son gré de la fortune et de la vie même de ses sujets : ce qu'il fait est bien fait, il n'y a pas d'autre loi que sa volonté souveraine. Aussi l'attitude des Russes vis-à-vis du tsar est-elle stigmatisée par un terme énergique : ils sont condamnés à lui offrir l'holocauste perpétuel de leur âme, de leur intelligence. Aucun rayon de lumière n'a encore pénétré dans les masses. Partout s'étale l'ignorance, il n'y a ni académies, ni collèges, ni écoles ; une seule et médiocre typographie suffit abondamment aux besoins personnels du tsar. Des barrières infranchissables s'opposent aux idées nouvelles que l'Occident pourrait importer dans la *sainte Russie*. La religion elle-même n'exerce pas son influence civilisatrice : le peuple s'en tient surtout aux pratiques extérieures sans se pénétrer de l'esprit du christianisme. Personne ne songe à lui enseigner les vérités de la foi ; les préjugés et les superstitions remplacent les bonnes doctrines, même l'observation du dimanche est oubliée ; il n'y a que labeur et souffrance pour le pauvre paysan moscovite, rien qui l'élève, le ranime, le soulage.

Cet ensemble de choses n'inspirait pas grand espoir de succès à un Occidental. En outre, les masses ne cachaient pas leur hostilité d'origine byzantine envers les Latins, qu'elles connaissaient plutôt de nom et qu'elles confondaient avec les hérétiques. Quant aux tsars eux-mêmes, Possevino était convaincu qu'ils entretenaient des rapports avec les papes dans un but purement utilitaire, se souciant fort peu de l'union reli-

gieuse, encore moins de la confirmation des titres usurpés arbitrairement : Vasili III en avait agi ainsi avec Léon X et Clément VII, Ivan IV marchait sur les traces de son père.

Cependant l'envoyé pontifical ne se décourage pas : pour préparer un meilleur avenir, il se reporte vers le passé et critique sévèrement les procédés employés jusque-là, à partir du concile de Florence. On n'avait envoyé que des ambassades ou des lettres, à certaines occasions, sans jamais exercer sur les esprits une action sérieuse et constante qui les eût ralliés à la vérité ou, du moins, rapprochés des Latins ; les intermédiaires naturels entre Rome et Moscou avaient été mis de côté, voire complètement négligés. Loin d'être un reproche stérile, l'examen du passé n'est que le préambule d'un nouveau programme. Avec une sagacité qu'il serait injuste de méconnaître, Possevino a découvert le chemin à suivre pour pénétrer jusque dans les entrailles du monde slave. En effet, sous la domination polonaise il y a des provinces russes ; leurs habitants — qu'on les appelle Russes ou Ruthènes, peu importe — sont congénères aux Moscovites, c'est le même sang, la même foi, la même langue ; leur sort politique se confond avec le sort de la Pologne ; ils ont par conséquent des points de contact avec les deux centres slaves ; l'Église catholique peut librement s'épanouir parmi eux ; dès qu'ils seront arrachés au schisme et mis en possession de la vérité, par la force même des choses, ils deviendront les apôtres des Moscovites, et, moyennant ces derniers, ils atteindront les Tatars de Kazan et d'Astrakhan, les montagnards du Caucase, les musulmans de l'Asie. Dans ce plan, esquissé à la hâte, il y a l'embryon de l'unité slave, fondée sur l'unité des croyances et dominatrice de l'Orient. Mais

ce n'est pas l'apparition éphémère au Kremlin d'un nonce pontifical ou d'un messager italien, peu initié au slavisme et pressé de regagner les bords du Tibre, qui amènera ces résultats. Des moyens plus puissants sont absolument nécessaires : il faut former des hommes, répandre des livres, agir ainsi sur les intelligences et les volontés. Dès qu'il y aura un clergé indigène, savant, vertueux, pénétré de sa mission, la transformation du pays ne tardera pas à se faire et l'avenir sera assuré. En conséquence, Possevino propose d'établir un séminaire russe sur les frontières mêmes de la Moscovie, soit à Vilna en Lithuanie, soit en Russie-Blanche, à Polotsk, d'où l'élite des élèves serait envoyée à Rome; on aurait en Pologne une imprimerie spéciale pour les livres slaves; le rapprochement doit être préparé sans retard : il faut adresser des brefs conciliants aux évêques orthodoxes de la Russie polonaise et, en même temps, faire pénétrer des prêtres catholiques avec des marchands vénitiens ou romains dans le cœur même de Moscou.

Le négociateur pontifical mûrissait assidûment ces idées, lorsque la capitale des tsars parut à ses regards : la cité sainte méritait encore à peine le nom de cité *aux pierres blanches*. Elle faisait sur l'étranger l'impression d'un énorme village, au fond duquel se cachait une petite ville. Les maisons des boïars, entourées de vastes jardins potagers, disparaissaient au milieu des rues aussi longues que désertes. L'animation et le mouvement se réfugiaient dans le quartier des marchands, où des boutiques de chétive apparence, entassées l'une sur l'autre, contrastaient singulièrement avec la richesse des produits asiatiques qu'elles contenaient. Une splendeur relative et quelques rares édifices en pierre ne se trouvaient guère que dans l'enceinte du

Kremlin : c'était le sanctuaire de Moscou, sa forteresse, la demeure du tsar et de quelques élus. Un rayon de la Renaissance y avait pénétré vers la fin du quinzième siècle, d'immortelles empreintes rappelaient le passage de Fioravanti et de quelques autres artistes italiens. A côté du palais à facettes, où se donnaient les audiences solennelles aux ambassadeurs, s'élevaient la cathédrale de l'archange Michel, hypogée des tsars, celle de l'Assomption, la plus célèbre de toutes, avec ses fenêtres étroites et grillées, ses piliers massifs recouverts d'or, son iconostase étincelant de figures byzantines; sur la place Rouge, on admirait avec stupeur l'église fantasque, polychrome, de Vasili Blagennoï, surmontée de coupoles bulbeuses et variées; un voyageur récent l'a comparée à un immense dragon aux écailles brillantes, accroupi et dormant. Tous ces édifices, palais, arsenal, églises, ainsi que leurs multiples dépendances, étaient entourés d'un gros mur et pouvaient, au besoin, opposer une vigoureuse résistance aux incursions des Tatars.

Possevino arriva dans la capitale, le 14 février 1582, et s'arrêta dans le Kitaï-Gorod, quartier voisin du Kremlin[1]. Il trouva la cour en deuil et le tsar plongé dans une profonde tristesse. Un événement, dont personne ne prévoyait encore toutes les funestes conséquences, préoccupait vivement les esprits : le fils aîné d'Ivan, le seul capable d'occuper le trône, n'était plus. Il n'y avait aucun doute sur l'auteur du crime, des versions discordantes circulaient sur les circonstances de la mort. Une

1. Sur le séjour de Possevino à Moscou, outre la *Moscovia*, *Missio mosc.*, Lerpigny, voir Tourguénev, *Suppl.*, p. 388, n° CLXII; *Pam. dipl. snoch.*, X, col. 258 à 350; Novikov, VI, p. 71 à 107; Tsvétaiev, *Iz ist. in. ver.*, p. 280 à 294, VI à XIX; Macaire, VIII, p. 389 à 402; *Moskovskié sobory*, p. 24 à 30.

chronique contemporaine l'attribue aux dispositions belliqueuses du défunt, désireux de délivrer Pskov, de refouler les Polonais hors des frontières, ce qui aurait armé contre lui la main de son père[1]. Possevino nous a conservé le récit, peut-être moins vraisemblable, qui va suivre, et qui est dû à son interprète Basile Zamaski, présent à la Sloboda au moment de la catastrophe.

Jeune encore, l'héritier présomptif de la couronne en était déjà à sa troisième femme. Les deux premières, pour avoir encouru la disgrâce du tsar, avaient été reléguées dans des couvents, en dépit des canons de l'Église. La compagne actuelle du prince, Hélène Chérémétev, avait l'espoir de devenir mère et se reposait toute seule, sur un banc, au fond du gynécée, lorsque le tsar terrible parut à l'improviste. C'était le 14 novembre : du premier coup d'œil il s'aperçoit que sa belle-fille ne porte pas tous les vêtements d'usage, qu'elle n'a sur les épaules qu'une robe quelconque, et, dans un accès de colère, il donne d'abord un soufflet à la princesse et puis la frappe violemment avec sa canne à pointe de fer. La nuit suivante, des couches prématurées et malheureuses furent les conséquences de cet acte de sauvagerie. Le fils du tsar intervient ; rompu à la débauche, méprisant la fidélité conjugale, l'indignation lui arrache néanmoins de vifs reproches envers son père ; celui-ci, n'écoutant que sa fureur, lui assène un si rude coup d'épieu sur la tempe que, cinq jours après, le 19 novembre 1581, le jeune Ivan expire entre les mains de son meurtrier, dont le tardif repentir ne peut plus réparer la faute. Le tsar la ressentait profondément ; en proie à une sombre tristesse, il entourait d'égards la veuve de la victime, envoyait de grosses aumônes dans les couvents et son-

1. Karamzine, IX, p. 552.

geait à abdiquer le pouvoir pour embrasser la vie monastique. Les boïars se méfiaient avec raison de ces pieuses velléités : en effet, après les premiers épanchements de la douleur, les choses ne tardèrent pas à reprendre au Kremlin leur cours ordinaire.

Le premier soin de Possevino, à son arrivée, fut de conférer avec le père Drenocki. Le séjour prolongé de celui-ci parmi les Russes n'avait pas eu le résultat auquel on s'attendait. Loin de pouvoir se mettre en rapports avec les habitants du pays, propager des idées et faire des observations, il avait été tenu dans le plus complet isolement; à peine les pristavs osaient-ils échanger quelques paroles avec lui. Ivan le gardait simplement à titre d'otage et prenait des mesures en conséquence. Envers Possevino, on avait plus d'égards. La nature des affaires à traiter le mettait souvent en contact avec le tsar et les boïars; cependant on n'en cherchait pas moins à le rendre inaccessible, même aux étrangers qui se trouvaient à Moscou.

Dès le 16 février, il eut une audience du tsar, qui lui fit bon accueil et lui donna sa main à baiser, après quoi il fut invité à dîner au Kremlin. Le lendemain, une longue note lui fut remise sur la guerre avec la Pologne. A son tour, Possevino présenta, le 18 février, un mémoire en seize points, auquel réponse fut faite trois jours après.

Dans cette seconde apparition à la cour d'Ivan, le mandataire du pape avait un triple but à atteindre : s'expliquer sur la trêve conclue récemment; ébaucher l'alliance anti-ottomane; enfin, — et c'était le principal aux yeux de Rome, — évoquer d'une manière quelconque un échange d'idées sur la foi, et préparer de loin l'union de Moscou avec le Saint-Siège. Ces trois questions étaient hérissées de difficultés qu'il eût été oiseux de mécon-

naître, mais que l'on pouvait essayer de vaincre. Quant aux affaires de Suède, il suffisait de les mentionner pour qu'elles fussent écartées : en vain Possevino s'était-il bercé de l'espoir que son intervention auprès de Jean III serait recherchée et mise à profit.

Si le tsar se montrait en général satisfait de la trêve, l'exécution en détail des différents articles donnait lieu à des controverses inévitables. Une lettre de Zamojski attendait le jésuite à Moscou ; elle était pleine de reproches contre les Russes, à l'occasion de l'échange des forteresses, qui ne se faisait ni à l'époque convenue, ni dans les conditions concertées. Aux plaintes de Zamojski sur les incidents d'Ostrov, Ivan répondit par des griefs du même genre sur des faits analogues arrivés à Smolensk; les Polonais avaient été lésés dans le premier cas, les Russes dans le second. Le médiateur de la trêve resta dans son rôle en donnant aux deux parties des explications et des conseils; il obtint des ordres sévères pour l'observation des clauses du traité; le tsar envoya même un commissaire sur les lieux pour prévenir les malentendus; Zamojski fut invité à suivre son exemple, ainsi s'évanouit le danger de rupture.

Revenant aux prisonniers, dont le sort n'avait pas été décidé à Kivérova Gora, Possevino essaya d'un appel aux sentiments chevaleresques : il conseilla au tsar de donner spontanément la liberté aux Polonais, sans condition aucune; le fier Bathory ne se laisserait pas vaincre en générosité, et les Moscovites y trouveraient leur compte. Cet ordre d'idées dépassait de trop loin l'horizon habituel d'Ivan, ses calculs s'étayaient sur des données plus positives, et l'affaire dut de nouveau être remise à une autre époque. Cependant il consentit à délivrer une trentaine de marchands lithuaniens que la guerre avait surpris en pays ennemi, le courrier Proworski, porteur

de la lettre outrageante de Bathory, et quatorze prisonniers italiens et espagnols, qui s'étaient échappés des mains des Turcs pour retomber à Moscou dans un esclavage aussi dur que le précédent.

Si ce résultat laissait beaucoup à désirer, on pouvait à juste titre se flatter de mieux réussir à l'endroit de la ligue contre l'Islam. Mais c'est ici que parut dans tout son jour la politique à double face d'Ivan. Avec la conclusion de la trêve, son zèle s'était éteint, ses projets de croisade se dissipaient en fumée, il oubliait complètement le chemin de Jérusalem.

A la première ouverture sur l'alliance contre l'ennemi commun, les boïars s'empressèrent de répondre qu'une trêve avec le khan de Crimée venait à peine d'être négociée; Bathory les avait réduits à cette extrémité en décimant leurs troupes, il fallait s'en prendre à lui. Du reste, le tsar voulait bien que la Pologne attaquât les Tatars, mais il se refusait absolument à marcher lui-même contre eux, il fallait examiner d'abord la situation créée par les récents pourparlers, on aviserait ensuite. Quant aux Turcs, le tsar se flattait d'avoir fait les premiers pas et ébranlé toute l'Europe; c'était le tour du pape de se concerter avec le Saint-Empire, la France, l'Espagne et Venise, voire avec l'Angleterre, le Danemark et la Suède, de combiner les mesures, de poser les conditions de la ligue. Les ambassadeurs de ces différents États viendraient ensuite à Moscou, où un parti définitif serait pris d'un commun accord. Ivan croyait faire ainsi de la grande politique et sauvegarder ses intérêts, tout en dissimulant ses fins secrètes. En effet, si les souverains occidentaux ne parvenaient pas à s'entendre, il reprenait sa complète liberté d'action; dans l'hypothèse de l'accord, une pléiade d'ambassadeurs étrangers viendrait l'entourer, son prestige y

gagnerait, et l'un des plus beaux rêves de sa vie serait réalisé.

Cependant ici encore le tsar ne se départit pas de sa prudence habituelle : le refus faiblement motivé de prendre les armes contre les infidèles fut tempéré de manière à conserver de bons rapports avec l'Occident. Ivan consentit volontiers, sur le désir de Possevino, à envoyer un nouvel ambassadeur à Rome qui, cette fois, ne serait plus un simple courrier, mais un fonctionnaire d'un rang plus élevé; des réponses furent libellées aux lettres diplomatiques présentées par le jésuite; la promesse de délivrer des sauf-conduits aux envoyés du pape, aux marchands vénitiens et à leurs prêtres, fut renouvelée et accompagnée des meilleures assurances, pourvu que l'on renonçât à la propagande religieuse et à la construction ne fût-ce que d'une seule église. Possevino eut beaucoup moins de succès sur un autre point qui lui tenait excessivement à cœur : il proposa au tsar d'envoyer quelques jeunes Russes à Rome pour y être élevés dans les principes, comme il disait, de l'ancienne foi grecque; après quoi, ils remplaceraient avec succès les interprètes actuels qui tantôt ne savaient pas, tantôt n'osaient pas s'acquitter de leurs fonctions. Le tsar répondit avec une parfaite bonhomie qu'il ferait chercher des enfants capables d'être appliqués à ce genre d'études, et que, sitôt trouvés, il les enverrait à Rome : une offre déplaisante ne pouvait être déclinée d'une manière plus courtoise.

Mais il tardait à Possevino d'aborder la discussion dogmatique. Le tsar en la lui promettant à Staritsa l'avait renvoyée après la conclusion de la trêve; c'était le moment ou jamais d'essayer la controverse, de voir si entre Grecs et Latins il n'y a pas des points de contact, une chance de conciliation. Quel adversaire le jésuite aura-

t-il à combattre ? Dans quelles conditions la lutte sera-t-elle engagée ?

On aurait tort de croire que les Latins, au seizième siècle, fussent complètement inconnus à Moscou. Les plus anciennes chroniques contiennent déjà des sorties virulentes contre tout ce qui touche de près ou de loin au latinisme. Grâce aux Byzantins, premiers propagateurs du christianisme en Russie, les ouvrages polémiques y trouvaient un puissant écho. A partir du onzième siècle, les accusations des Grecs contre Rome se répandirent de plus en plus, et impressionnèrent profondément l'élite des esprits. Après le concile de Florence, les Russes eux-mêmes taillèrent leur plume : un évêque, témoin oculaire, raconta à sa façon cette histoire mémorable. Lorsqu'un médecin allemand fit circuler, sous Vasili III, des écrits catholiques parmi les orthodoxes, Maxime le Grec, enfant du Mont-Athos, ne fut pas le seul à les réfuter ; un moine de Pskov, Philothée, vint à la rescousse, de même qu'un auteur anonyme, russe aussi probablement[1].

A une époque où la science se confondait avec la foi, les produits de ce genre n'échappaient pas aux érudits. Parmi eux, Ivan avait sa place marquée, et, pieux à sa manière, il se laissait même dominer par des lubies théologiques. La lecture et de fréquents rapports avec les moines l'avaient enrichi de notions, assez vagues néanmoins et incohérentes, sur des points particuliers de religion et d'histoire ; il excellait dans l'art de citer, avec plus de hardiesse que d'à-propos, les textes de l'Écriture. Déjà, en 1570, une discussion publique, ou plutôt une série de violentes invectives lancées contre le ministre des Frères bohêmes, Rokita, lui avaient valu,

1. Popov, Pavlov, passim ; Maxime le Grec, I, p. 151 à 347 ; etc.

sinon la réalité, du moins les apparences d'une brillante victoire. Ivan l'avait déclaré avant-coureur de l'antechrist, et lui avait défendu de prêcher en Russie sous peine de mort. De nouveaux lauriers d'une moisson facile devaient séduire le tsar qui aimait à faire étalage de son savoir; Chévriguine lui avait fait de piquantes confidences sur Rome et sur le pape; à en croire une tradition assez vraisemblable, tout un concile d'évêques assistait le champion de l'orthodoxie; cependant il essaye de se soustraire à la lutte, la crainte de blesser son adversaire et peut-être le pape lui-même l'arrête; cet aveu lui sert maintes fois d'excuse. L'insistance énergique de Possevino put seule triompher de ses répugnances; ce n'est pas que le jésuite s'attendît au succès, mais il avait confiance dans le secours surnaturel, et son zèle d'apôtre se complaisait dans cette tentative. Docile instrument entre les mains de Dieu, il s'appliquait à deviner les vues, à prévenir les desseins de la Providence, toujours prêt à reculer à la première indication d'en haut.

En dehors des dispositions peu favorables du souverain, il y avait une circonstance extérieure de mauvais augure. Les marchands anglais ne voyaient pas de bon œil la propagande catholique; aussi s'empressèrent-ils d'offrir secrètement au tsar un mémoire où Rome s'identifiait avec Babylone, et le pape avec l'antechrist. A peine en fut-il instruit, que Possevino présenta, au cours même des discussions, un contre-mémoire très érudit avec l'histoire de Henri VIII et l'apothéose de la primauté romaine. Toutefois le langage d'Ivan prouva dans la suite que la hardiesse des hérétiques avait fait sur lui une fâcheuse impression, habilement exploitée par un médecin anabaptiste de son entourage.

Au jour fixé pour la discussion, 21 février, la salle

d'audience se remplit plus que jamais de monde. De nombreux boïars, sur le désir exprès d'Ivan, devaient être témoins de ce singulier spectacle. Les deux adversaires entraient en lice, armé chacun d'un plan prémédité. Ivan prit le premier la parole pour dire qu'il n'entendait pas, à cinquante ans passés, trahir la foi de ses ancêtres, la vraie foi de sa jeunesse ; qu'il s'en remettait, en face de la tombe, au jugement de Dieu sur les controverses avec les Latins. La crainte de se laisser entraîner à quelques paroles trop dures fut de nouveau manifestée ; cependant le désir du nonce pontifical semblait trop légitime pour qu'il n'eût pas le droit de s'expliquer.

Possevino se voyait, par cette invitation, au comble de ses vœux : en présence du tsar et des boïars, dans la capitale du schisme, la vérité allait, pour un moment, reprendre tous ses droits. Afin de rendre plus acceptable et plus saisissante l'idée de l'union avec Rome, un raisonnement aussi juste que frappant fut présenté par le jésuite : « L'Église grecque, disait-il, des Athanase, des Chrysostome, des Basile, est liée à l'Église romaine par des liens indissolubles d'unité ; partant, ce n'est pas avec l'antique et vénérable Byzance qu'il s'agirait de rompre ; au contraire, le pape lui-même désire que l'on reste fidèle aux traditions primitives d'Orient, aux conciles des premiers siècles ; il faudrait seulement renoncer aux innovations, aux abus postérieurs introduits par les Photius et les Michel Cérulaire : ainsi se consommerait l'unité dans la vérité. » Abordant ensuite le côté politique de la question, l'orateur faisait voir dans la concorde religieuse la meilleure garantie de l'alliance contre les Turcs, le premier pas vers la création d'un empire chrétien d'Orient, dont le tsar pourrait être le chef. Le développement de ces idées offrait l'occasion

de revenir sur le concile de Florence, invoqué naguère spontanément par le tsar, sur les projets de croisade publiés avec éclat dans tout l'Occident, enfin, sur le mirage fascinateur des titres royaux. Possevino y prodigua tout son zèle et toute son habileté. La réponse dut le surprendre.

Le tsar se garda bien de suivre son adversaire sur le vrai terrain de la lutte ; passant sous silence tout ce qui pouvait l'embarrasser, l'astucieux polémiste déclara hardiment que sa religion n'était pas celle des Grecs, mais celle du Christ, et qu'il se souciait fort peu de Byzance. La repartie ne manquait ni d'à-propos ni d'originalité; pour son malheur, Ivan voulut encore faire de l'érudition, remonter jusqu'aux premières origines du nom désavoué. « La religion grecque s'appelle ainsi, dit-il avec l'assurance qui le caractérisait, parce que le prophète David a prédit, bien avant la naissance de Jésus-Christ, que l'Éthiopie aurait les prémices des divines miséricordes [1]; or, l'Éthiopie est identique avec Byzance, et Byzance a été le premier royaume chrétien : c'est pour cela que la religion chrétienne s'appelle religion grecque; quant à nous, nous professons la vraie religion chrétienne, qui, en beaucoup de points, ne s'accorde pas avec la religion romaine. » Cette étrange logique, ce démenti du passé, prouvent assez que le tsar avait compris la portée de l'argument et qu'il voulait lui échapper, fût-ce même au prix d'une inconséquence, doublée d'une distraction géographique. Même sincérité à l'égard des conquêtes que l'on avait eu soin de faire miroiter devant ses yeux; le vainqueur de Kazan et d'Astrakhan, qui franchira l'Oural pour se dédommager de la Livonie, avoue modestement qu'il ne songe

1. « Venient legati ex Ægypto, Æthiopia præveniet manus ejus Deo. » (Ps. LXVII, 32.)

pas à arrondir ses frontières, dont l'étendue plus ou moins grande ne relève que de Dieu. Une page de l'histoire moscovite est alors esquissée rapidement : l'apostolat légendaire de l'apôtre saint André à Kiev et le baptême du grand-kniaz Vladimir sont les deux faits qui résument les grandeurs de l'Église russe et qui suffisent amplement pour légitimer tout le reste. A travers quelques textes cités de part et d'autre, on en vint bientôt, comme par un secret instinct, à la question de la primauté du pape, point culminant des controverses entre l'Orient et l'Occident. Ivan reconnut volontiers — et il est absolument impossible de le révoquer en doute — que les papes des premiers siècles sont vénérés comme saints dans l'Église moscovite. Il cita même avec une certaine complaisance les noms de Clément, Sylvestre, Agathon, Vigile, Léon, Grégoire. Quant à leurs successeurs, il les considérait comme déchus de leur dignité première, à cause de la conduite scandaleuse de plusieurs d'entre eux. Il n'était pas difficile de réduire à néant cette objection d'origine évidemment protestante. Une comparaison venait ici à propos : « Il en est des papes comme des tsars, dit Possevino, les droits et les prérogatives de la dignité tsarienne restent toujours les mêmes, imprescriptibles et immuables, quelque indignes que puissent être les tsars qui en sont les possesseurs. »

Le parallèle avait été provoqué par les besoins de la cause; toute allusion outrageante lui était étrangère, mais il se prêtait à un coup de théâtre, et Ivan épiait l'occasion de frapper les esprits par un mot brusque et incisif. On voit donc son visage s'assombrir tout à coup; se soulevant à moitié de son siège, fixant sur Possevino son regard sinistre, il lui jette comme un défi ces paroles au visage : « Sache que le pontife romain n'est

pas un pasteur, mais un loup[1]. — Pourquoi, répondit le jésuite, t'es-tu donc adressé à un loup? Pourquoi as-tu demandé l'intervention de celui que toi-même, que tes ancêtres ont toujours honoré du nom de pasteur? » A ces mots, Ivan se lève; le dépit se peint dans ses traits, il agite en fureur sa canne si souvent meurtrière; déjà l'on s'attend à voir une nouvelle victime tomber à ses pieds, lorsqu'au milieu d'un silence solennel il s'écrie : « C'est sans doute sur la place publique que des paysans t'ont appris à me parler, comme si j'étais moi-même un paysan? » Possevino ne perdit pas contenance; maître de lui-même, il apaisa le monarque par des paroles respectueuses, en lui rappelant que l'on discutait au nom du Christ, en pleine liberté. Ivan, de son côté, se retrancha de nouveau dans sa distinction entre les papes fidèles à leur mission et ceux qui la trahissent, et affirma n'avoir blâmé que ces derniers. Le but était atteint : plusieurs boïars furent tellement frappés par ces observations, qu'ils n'y voyaient plus qu'une seule bonne réponse à faire, c'était de jeter Possevino à l'eau. Mieux inspiré, le royal polémiste voulait lui donner le coup de grâce par la force du raisonnement; quatre objections, l'une plus naïve que l'autre, devaient servir à cet effet. La discussion reprit son cours.

Les confidences de Chévriguine furent exploitées. L'envoyé moscovite avait vu le pape dans l'éclat des pompes romaines, tantôt entouré d'une cour brillante, tantôt porté sur une chaise, en procession, au milieu des cardinaux et des évêques. La chaise gestatoire parut stupéfiante au Kremlin; Ivan n'en revenait pas d'étonnement. « Au lieu d'aller à pied, disait-il, comme un

1. Ce terme outrageant a été le plus souvent omis dans la *Moscovia*; il se retrouve dans les autographes de Possevino. Tourguénev, *Suppl.*, p. 104.

simple mortel, Grégoire XIII se fait porter sur une chaise; et il prétend partager le trône de saint Pierre! et par saint Pierre le trône du Christ!... Mais le pape n'est pas le Christ; et sa chaise n'est pas un nuage, et ses porteurs ne sont pas des esprits angéliques; non, non, saint Pierre lui-même ne peut être identifié avec le Christ; et, du reste, le chef des Apôtres marchait sur la terre et se promenait nu-pieds, de même que tous ses collègues. » Ces niaiseries moscovites devaient être prises au sérieux. Possevino se contenta de répondre que le pape ne dédaignait pas l'exercice pédestre; qu'il faisait même à pied de pieux pèlerinages; si, de temps en temps on le porte sur une chaise, c'est pour qu'il puisse plus facilement bénir le peuple.

Autre grief émanant de la même source : Chévriguine a raconté que le pape se fait baiser les pieds; qu'il porte une croix sur sa *botte*, et qu'il y a un Christ crucifié sur cette croix. « Voilà déjà une grande différence, dit le tsar, entre la religion chrétienne, qui est la nôtre, et la religion romaine. Chez nous, la croix du Sauveur est un signe de triomphe sur les ennemis; nous la vénérons d'après les antiques traditions, et jamais on ne la porte au-dessous de la taille; il en est de même des autres images sacrées; les autels se font aussi à la hauteur de la poitrine. Quant à l'usage romain de fouler la croix aux pieds, de la porter sur sa *botte*, il n'a d'autre source que l'orgueil et il est contraire à la doctrine de l'Église et aux décrets des sept premiers conciles. » On pense bien que Possevino se mettait l'esprit à la torture pour trouver des réponses convenables. Il rappela au tsar l'ancienne coutume, du temps des apôtres, de leur baiser les pieds; le même honneur fut témoigné à leurs successeurs, et, pour bien constater que l'hommage rendu à l'homme s'adresse à

Dieu, la mule pontificale fut ornée d'une croix. L'orgueil y entre pour si peu, que le pape s'abaisse jusqu'à laver, le jeudi-saint, les pieds des pauvres, et, comme Ivan aimait à citer les textes, Possevino, à son tour, en appela aux magnifiques paroles où le prophète Isaïe prédit les grandeurs de l'Église, qui voit tous les peuples à ses pieds et les monarques prosternés devant elle [1].

Le pape prêtait encore d'un autre côté à la critique. Dans l'ancienne Moscovie, la barbe jouait un grand rôle. Objet d'un culte superstitieux, elle passait pour le reflet plus éclatant de la divine majesté sur le visage de l'homme, pour le signe naturel de sa supériorité sur la femme : aussi un bon Moscovite aurait-il sacrifié sa tête plutôt que sa barbe. Déclarer au Kremlin, en pleine audience, que le pape se rasait, c'était non seulement lui enlever tout prestige, mais encore le rendre odieux et méprisable. L'échec du tsar, auteur d'une si grave imputation, fut complet : Possevino affirma solennellement que Grégoire XIII portait une belle et longue barbe. Remarquons cependant que le récit du jésuite s'écarte ici singulièrement de la version russe. D'après celle-ci, Ivan aurait déconcerté son adversaire par cette apostrophe : « Comment se fait-il que toi, prêtre de foi romaine, tu te rases la barbe et tu te la coupes, tandis que c'est sévèrement défendu non seulement au clergé, mais encore aux laïques ? Qui t'a permis d'en agir ainsi, et d'où vient cette nouvelle doctrine ? » Possevino, à en croire la même source, n'aurait pas trouvé de réponse plus ingénieuse que la négation du fait matériel : « Je ne me rase pas la barbe et je ne me la coupe pas. » En adoptant ces textes, il faudrait admettre, de la part de

1. « Et erunt reges nutritii tui, et reginæ nutrices tuæ : vultu in terram demisso adorabunt te, et pulverem pedum tuorum lingent. » (Isaïe, xlix, 23.)

l'accusé ou de l'accusateur, un flagrant délit de mensonge, ce qui n'est guère probable; l'étrange dialogue ne peut s'expliquer que par une rédaction infidèle.

Dernière objection : le pape se fait rendre des honneurs presque divins, au lieu d'être un modèle d'humilité; une avalanche de textes exaltait cette vertu pratiquée par les disciples du Christ et méconnue de Rome. On s'aperçoit qu'à l'égard du pape, la même pensée revient toujours sous une autre forme, soit à propos de la chaise gestatoire, soit à propos de la mule; c'est que le tsar n'avait guère l'intention de se laisser convaincre; en vain Possevino en appelait-il aux vérités élémentaires de la délégation surnaturelle, au titre du pontife qui se glorifie d'être serviteur des serviteurs de Dieu, bien qu'il envoie ses légats en Orient et en Occident, et qu'il soit vénéré partout comme pasteur universel; le tsar se voyait parvenu à ses fins : sa vanité d'érudit était satisfaite, le pape avait été publiquement outragé, les boïars ne se douteraient plus que Moscou lui était redevable d'une trêve avec la Pologne. De son côté, Possevino, convaincu de sa supériorité, et ne voulant pas laisser son adversaire sous le coup d'une fâcheuse impression, sollicita, vers la fin de l'audience, la faveur de baiser la main tsarienne. Ivan s'y prêta de bonne grâce, il eut même un éclair de tendresse : à deux reprises, il embrassa Possevino, le serrant dans ses bras, lui rappelant qu'il l'avait prévenu de ses craintes et excusant ainsi à la sourdine ses excès de langage. Dans le courant de la soirée, des messagers apportèrent au jésuite des boissons et des mets de la table du tsar, celui-ci demanda par écrit le texte du prophète Isaïe qui avait été cité dans la discussion. Possevino profita de l'occasion pour faire pénétrer au Kremlin, avec le texte en question, un commentaire des Saints Pères et cinq

chapitres du patriarche Gennade sur la primauté du pape, qu'il avait fait traduire en russe pendant le voyage.

Deux jours après cette première conférence, le 23 février, Possevino est de nouveau mandé au palais. Les avis se partagèrent sur le caractère de cette invitation : les plus timides redoutaient une catastrophe et se préparaient au martyre; tous s'approchèrent, de grand matin, des sacrements et se munirent de reliques. Vaines appréhensions ! à peine le délégué pontifical est-il devant le tsar, que celui-ci le fait asseoir, comme de coutume, sur un siège recouvert d'un tapis et, en présence des boïars, s'excuse d'avoir parlé du pape d'une manière peut-être déplaisante : « Pour ne pas compromettre les bons rapports de Moscou avec Rome, il vaut mieux, dit-il, garder le silence sur cet incident. » Possevino se montra de facile composition, s'il en eut toutefois l'occasion, car, d'après le texte russe, la réparation se serait bornée à des formules banales. Ordre fut ensuite donné de poursuivre les négociations ordinaires avec les boïars. Aux questions politiques on ajouta, cette fois, une question religieuse. Possevino fut sollicité, selon le désir du tsar, de présenter un mémoire sur les divergences dogmatiques entre les deux Églises, attendu qu'il n'y avait personne à Moscou, comme l'attestaient naïvement les boïars, qui pût comprendre le texte grec du concile de Florence, envoyé par le pape à Ivan. Une proposition de ce genre n'était pas à dédaigner : pour le moment, Possevino se contenta de faire parvenir au tsar un exemplaire latin de Gennade, afin d'en provoquer la traduction complète en russe, avec promesse de livrer le mémoire dans quelques jours, ce qui fut fait.

Sur ces entrefaites, le grand carême étant survenu, le tsar passa, selon l'usage, toute une semaine dans la

prière, le jeûne et un recueillement relatif. Sonder les replis de cette âme égarée, mais clairvoyante, eût été un curieux problème de psychologie. Malgré ses excès en tout genre, Ivan s'élevait parfois jusqu'aux grands horizons du christianisme, la beauté de la vertu l'éblouissait, l'idéal monastique captivait son imagination ardente, mais ce feu de paille ne durait guère. Une courte digression nous donnera quelques traits de cette étrange physionomie; le tsar se peint lui-même dans l'épître adressée, vers 1574, aux moines de Saint-Cyrille de Bélozersk [1]. La disgrâce menaçait ces derniers : le boïar Chérémétev s'abritait chez eux, vivait en prince parmi les cénobites, les invitait souvent à sa table, et inspirait des craintes au monarque, qui soupçonnait partout des conspirations. En faveur du suspect, les moines présentèrent une requête, qu'ils terminaient par l'humble prière de leur donner de pieux et salutaires avis. Rien n'allait mieux aux désirs du tsar; il sentait bien que ce n'était pas à lui, « chien puant », comme il s'appelle lui-même, de guider les autres dans les voies spirituelles, mais l'aveu cynique de son indignité ne lui servait que d'entrée en matière : « car, écrit-il, je suis toujours moi-même dans l'ivrognerie, dans la fornication, dans l'adultère, dans la turpitude, dans le meurtre, dans la rapine, dans la rapacité, dans la haine, dans toutes sortes de scélératesses; cependant, puisque vous me faites violence à cause de mes péchés, je m'en vais vous adresser quelques mots, tout insensé que je suis. » Aussitôt après, le tsar change complètement de langage; un Père de l'Église, un ascète du désert, n'eût mieux saisi les nuances de la plus austère perfection. C'est le zèle des âmes qui l'anime et non pas la rancune, son serment

1. *Akty istor.*, I, p. 372 à 395, n° 204.

en fait foi ; deux points sont surtout inculqués : d'abord la plus exacte observation des statuts de saint Cyrille, fondateur du monastère ; le moindre manquement à la règle est déjà une grande faute, le couvent deviendra un palais, le Christ sera crucifié à nouveau, Anne, Caïphe et Pilate reparaîtront, les moines n'auront renoncé au monde que pour devenir plus mondains qu'auparavant. L'ironie renforce les arguments : « Si la règle de Chérémétev, qui fait bonne chère et boit des vins chauds, qui a des greniers et des caves pour ses provisions, est plus parfaite que celle de saint Cyrille, adoptez la règle de Chérémétev, s'écrie le tsar, vous l'invoquerez au grand jour de la rétribution, lorsque les rois de la terre seront jugés par les pauvres pêcheurs galiléens. » En second lieu, la vie commune est gravement recommandée ; l'apôtre saint Paul enseigne qu'il n'y a dans le Christ ni Scythe, ni Juif, ni Grec, ni barbare, et le royal théologien en conclut que la bure fait disparaître les inégalités sociales, l'esclave est égal au boïar sitôt qu'il a franchi le seuil du couvent, et ce *diable de Chérémétev* doit être traité comme les autres et dépouillé de ses privilèges. A travers ces mesquines préoccupations personnelles, on s'aperçoit qu'il y a dans le tsar un fonds d'idées religieuses, elles lui sont familières, elles devaient l'absorber au moment du carême, à la veille de recevoir la sainte Eucharistie. Pendant quelques années il s'en était abstenu à la suite de ses mariages anticanoniques : l'Église d'Orient n'admet pas les quatrièmes noces, Ivan en était à ses septièmes, et, sans jamais renoncer à sa vie licencieuse, il tenait à les contracter chaque fois en face des autels. Les autorités ecclésiastiques se tiraient d'embarras d'une manière assez bizarre : elles accordaient la dispense, en vertu d'un droit présumé, au *bon et pieux*

souverain et fulminaient des anathèmes contre tous ceux qui imiteraient son exemple. On songea cependant à éviter le scandale : engagé à ne pas s'approcher de la sainte Table, le tsar s'y résigna pendant quelque temps, mais bientôt l'austère décision fut rapportée, les anciennes pratiques furent reprises au Kremlin. A la suite peut-être de ces pieux exercices, dans un élan de ferveur, Ivan imagina un piège pour obtenir les suffrages catholiques en faveur de la foi orthodoxe.

Le 4 mars, Possevino est admis en audience. Foule compacte sur son passage, toutes les fenêtres garnies de spectateurs, et, chose singulière, l'église de la Vierge, celle de Saint-Jean, ont leurs grandes portes ouvertes, comme pour faire entrevoir de loin les évêques et les prêtres qui entourent l'autel. L'étonnement du jésuite parvint à son comble, lorsque le tsar lui parla en ces termes : « Nous avons appris, Antoine, par nos boïars, que tu désires visiter nos églises, et, à cette occasion, nous voulons te donner un gage de notre haute bienveillance. Des mesures ont déjà été prises pour que l'on te conduise dans nos sanctuaires; tu verras avec quelle ardeur nous adorons la Sainte-Trinité, comme nous vénérons et invoquons la sainte Vierge et les saints, comme les pieuses images sont honorées parmi nous; on te montrera aussi celle de la Mère de Dieu peinte par saint Luc; et cependant ni moi ni le métropolite ne nous faisons porter sur une chaise gestatoire. »

L'imprévu, dans ce discours, marchait de front avec le grotesque. Loin de songer à visiter les églises russes, Possevino tenait, au contraire, à ne pas y mettre le pied; sa présence aux offices pouvait passer pour une approbation tacite de l'orthodoxie moscovite, Ivan n'eût pas manqué de l'interpréter dans ce sens; évidemment, c'était un piège, et un piège doublé d'outrages à

l'adresse du pape, malgré les excuses spontanées de l'autre jour. L'honneur ne permettait pas de reculer; l'interprète dut vaincre sa timidité et donner à haute voix la réponse suivante : « Nous approuvons et nous louons les pratiques pieuses et légitimes en l'honneur de Dieu ; quant à visiter les temples, sache que je n'ai demandé à personne d'assister à la messe ou aux prières de tes prêtres, car je sais très bien comment les choses se passent chez vous. D'ailleurs, il nous est même interdit de prendre part à vos cérémonies, tant que nous ne serons pas d'accord sur les vérités de la foi, tant que ton métropolite ne sera pas confirmé par le successeur de celui auquel le Seigneur a dit : « Confirme « tes frères ». Pour ce qui est de la chaise gestatoire du pape, je t'ai déjà expliqué quelle est sa destination, bien qu'il soit également opportun de montrer ainsi que l'autorité même de Jésus-Christ a été déléguée au Siège apostolique. Aussi bien, le peuple rend ici des honneurs autrement grands à tes évêques, si toutefois ils le sont, lorsqu'il se frotte les yeux et la figure avec l'eau qui leur a servi pour se laver les mains, lorsqu'il s'incline devant eux jusqu'à terre et qu'il frappe le sol du front. »

Le texte russe raconte le même incident d'une autre manière. Le jésuite aurait accepté volontiers l'offre de visiter les églises et, au lieu de répondre en deux mots sur l'étiquette épiscopale, Ivan aurait parlé ainsi : « Tu t'appelles docteur, et tu viens nous faire la leçon sans comprendre toi-même ce que tu as dit; as-tu, au moins, lu l'explication de nos offices liturgiques? » Et Antoine se tut, poursuit le texte, et ne donna pas de réponse au tsar. Et le tsar reprit : « Si tu ne le sais pas, je m'en vais te l'apprendre; le métropolite se lave les mains pendant la messe et se frotte ensuite les yeux avec cette eau, et nous nous frottons aussi les yeux avec la même eau, et

le métropolite fait porter cette eau à tous ceux qui se trouvent à l'église, et c'est l'image de la passion du Seigneur, car Notre-Seigneur Jésus-Christ s'est lavé les mains pendant la passion et s'est frotté les yeux; c'est donc l'image de la passion du Seigneur, et non pas un honneur rendu au métropolite. » Et le nonce pontifical Antoine ne donna pas de réponse.

Après cette discussion, qui semble avoir été assez vive, Possevino présenta le mémoire qu'on lui avait demandé sur les points controversés entre les deux Églises et, à son insu, le tsar donna l'ordre de le mener à l'église de la Sainte-Vierge. « Antoine, s'écria-t-il, lorsqu'on sortait déjà de la salle, garde-toi bien d'introduire des luthériens dans nos temples. — Prince, répondit le jésuite, nous n'avons rien de commun avec les luthériens tant qu'ils persistent dans leurs erreurs. »

On se sépare sur ces mots de mauvais augure. Soit malice persévérante d'Ivan, soit malentendu réel des interprètes, le fait est qu'au sortir du palais, les boïars entourent Possevino, comme pour l'escorter, et prennent résolument le chemin de l'église. Le texte russe prétend qu'arrivé à la porte, le jésuite voulut entrer immédiatement sans attendre le tsar, qui le suivait de près, sans écouter les remontrances des courtisans, très choqués de cette impatience. Mais Possevino raconte la chose bien autrement : à peine a-t-il compris ce qui se trame, qu'il se décide à un acte de courage; sans bruit et sans éclat, il se dégage de la foule et se dirige vers sa demeure; les boïars s'y opposent en vain, en vain le menacent-ils de la colère du monarque, rien n'y fait. La mésaventure est rapportée à Ivan, déjà en chemin vers l'église; il s'arrête, hésitant, se gratte la nuque, — geste traditionnel du Slave embarrassé, — et puis fait dire au récalcitrant qu'il est libre de se rendre à la salle

des conférences, s'il ne veut pas assister aux offices. Le choix n'était pas difficile à faire : Possevino avec sa suite, composée de quinze personnes, rentre immédiatement au palais. A la grande surprise des Moscovites, ils se mettent tous à genoux, se prosternent devant un crucifix, produit pour la circonstance, et récitent pieusement le *Te Deum*. Pressés de s'expliquer, ils avouent que ce sont leurs actions de grâces pour avoir échappé aux embûches du tsar et confessé publiquement la foi catholique.

Lorsque les boïars vinrent ensuite, comme de coutume, reprendre les négociations, Possevino leur représenta en termes énergiques qu'il y avait mauvaise grâce à insulter le pape, que les envoyés romains ne s'inclinaient pas devant un métropolite, qui n'était au fond qu'un intrus. Quelques autres questions religieuses furent agitées de nouveau, les boïars en prirent note pour en référer au tsar, et répétèrent encore une fois, sans jamais se lasser, les mêmes réponses sur les conditions de la trêve et de l'alliance anti-ottomane.

Ces audiences successives avaient suffisamment fixé l'opinion de Possevino[1], les matières discutables étaient plus ou moins épuisées, il valait mieux partir avant la fin de l'hiver, pour ne pas se laisser surprendre en route par le dégel. On s'arrangea en conséquence.

Le 11 mars eut lieu l'audience de congé, à l'issue de laquelle on servit au Kremlin un dernier festin. Le tsar se montra plus gracieux que d'ordinaire, les promesses

1. Possevino se persuada dans la suite que ces discussions avaient fait une profonde impression sur les auditeurs, surtout sur le métropolite Denis et l'archevêque de Rostov, David, qui auraient même été en butte aux représailles du tsar. Mais le premier n'a été exilé qu'en 1587, par Boris Godounov ; le second, dont l'histoire est plus obscure, a été disgracié et destitué en 1583.

de bon accueil pour les envoyés du pape et du doge, les assurances d'amitié furent renouvelées. Possevino, comblé d'honneurs et chargé de présents, obtint en outre quelques faveurs de détails. Pour donner un gage évident de ses dispositions bienveillantes, Ivan envoyait un nouvel ambassadeur à Vienne et à Rome, Iakov Molvianinov, et Possevino se chargeait de l'accompagner. Dans sa lettre à Grégoire XIII, le monarque orthodoxe revient sommairement sur tous ces sujets, en exprimant sa parfaite satisfaction.

Après avoir ébauché ainsi son grand œuvre, le jésuite partit de Moscou, le 14 mars, dans la direction de Riga, où l'attendait le roi de Pologne.

CHAPITRE IV

LE LENDEMAIN DE LA TRÊVE

1582-1584

I. Bathory à Riga. — Commentaire de Skarga sur la Livonie. — Arrivée de Possevino à Riga. — Rapport à Claude Acquaviva. — Dispositions de Bathory : maintien de la trêve, animosité contre l'Autriche, projet de pacte avec la Suède, sentiments envers le pape. — Parallèle avec Ivan : ambassade russe à Londres, mariage manqué, projet d'alliance avec Élisabeth contre Bathory. — Voyage de Possevino avec les envoyés moscovites. — A Augsbourg, Rodolphe accepte l'arbitrage du pape. — Arrivée à Venise. — Audiences au conseil des Dix. — Incident fâcheux. — La colonie hellénique à Venise. — Manifestation avortée. — Explication officielle et officieuse. — Entretien amical avec Milledonne. — Discours de Possevino, du 12 août, au conseil des Dix. — Satisfaction du doge. — Sa correspondance avec Rome et Constantinople. — Possevino refuse les présents. — Audiences de congé. — Précautions pour le séjour de Rome. — Rapports de Leonardo Donato. — Le 13 septembre, l'ambassade russe arrive à Rome. — L'étiquette à l'audience du 16 septembre. — Consistoire du lendemain. — L'ancien programme est maintenu. — Étranges procédés des Russes. — Leur excursion à Tivoli. — Ils sont mis au ban de la société. — Plaintes de Donato. — Ses conjectures sur la croisade. — Difficultés avec les Russes. — Départ de Rome, le 16 octobre. — Passage par Florence. — Bianca Capello. — Audience du grand-duc. — Arrivée à Varsovie, le 4 décembre.

II. Champ d'action en Pologne. — Position exceptionnelle de Possevino. — Affaires imposées, initiative, méthode. — Différend réglé entre Bathory et Rodolphe. — Confidences du roi de Pologne. — La famille Bathory. — Le cardinal André. — Le voïévode Sigismond. — Les infamies d'Élisabeth. — Projets de mission en Moldavie et en Valachie. — Opinion de Possevino sur les provinces russes de Pologne. — Leur situation ; remède. — Unité dans la foi malgré la diversité des rites. — Restriction importante. — Tergiversations du cardinal de Côme. — Le prince Constantin d'Ostrog. — Ses richesses, son influence, ses procédés. — Échange d'idées avec Possevino. — L'union des Églises. — Le calendrier grégorien. — Essai de l'introduire en Orient. — Rôle du patriarche Jérémie II.

— Le synode de 1593 condamne le calendrier. — Rapports avec l'extérieur. — L'envoyé du tsar à Cracovie. — L'ambassade de Venise en Pologne déclinée par Bathory. — Ordre à Possevino de ne pas « s'engouffrer » dans les affaires. — Le P. Bosgrave. — Travaux littéraires. — L'historiographe hérétique Bruti. — Commentaire sur la Transylvanie. — Résumé des cinq livres. — Possevino et le nonce Bolognetti. — Plaintes amères de celui-ci. — Elles parviennent au Vatican. — Signes de froideur. — Explication.

I

Tandis que Possevino se mesurait avec le tsar dans le champ de la politique et de la théologie, Bathory se rendait à Riga pour y cueillir le fruit de ses victoires, et organiser sur les lieux, dans le centre même de la province, les affaires de la Livonie, dont le traité de Iam Zapolski lui assurait désormais la tranquille possession. Un témoin oculaire nous donnera là-dessus quelques détails intéressants. Trois jours après Stéphane, le 15 mars, arrivait dans la même ville le jésuite Skarga, que nous avons déjà rencontré à Vilna, admis parfois dans les conseils royaux et lié d'amitié avec les principaux personnages de la cour. Il a consigné ses impressions dans un commentaire heureusement parvenu jusqu'à nous [1].

Riga, ville importante surtout au point de vue commercial, avait eu autrefois son archevêque, son chapitre, sa cathédrale, ses abbayes. En 1582, il restait à peine quelques vestiges de l'ancien culte : plus de prêtres, plus de moines, presque plus de catholiques, si ce n'est trois vieilles religieuses, ensevelies au fond d'un couvent où elles protestaient contre la Réforme par une fidélité inébranlable à la vraie foi. Les habitants s'étaient ralliés en grande partie à la confession d'Augsbourg;

1. Theiner, *Annales*, III, p. 337. — Pour reconnaître les droits du Saint-Siège sur la Livonie, Bathory envoya son neveu André à Rome, en 1583, faire acte d'hommage au pape (Maffei, II, p. 361).

douze ministres, qui ne brillaient pas précisément par la science, pourvoyaient à leurs besoins spirituels.

Bathory n'ignorait rien de tout cela, et il venait, comme il le dit lui-même au jésuite Skarga, principalement pour rétablir le culte catholique. Son premier soin fut de prêcher par l'exemple. C'était la semaine sainte : deux fois par jour, le roi de Pologne, entouré de son brillant état-major, se rendait à l'église qu'on venait d'arracher à la profanation, assistait pieusement aux offices, prenait part à la procession, adorait la croix, écoutait les sermons. Le Père Skarga se voyait obligé de prêcher en polonais, matin et soir, tandis que son compagnon remplissait le même office en latin ; l'auditoire était toujours si nombreux que les protestants en restaient émerveillés. D'autres sentiments succédèrent bientôt à une vaine et stérile admiration. Le conquérant de la Livonie manifesta le dessein de rendre aux catholiques leur ancienne cathédrale ; là-dessus grand émoi parmi les hétérodoxes et protestations empressées. Après en avoir conféré avec Skarga, le roi changea d'avis et jeta son dévolu sur l'église Saint-Jacques, moins vaste que la cathédrale, moins belle, mais entourée de terrains vagues, dont on pouvait tirer parti pour un collège de jésuites. Nouvel embarras des hérétiques qui abhorraient le nom de Loyola, ils ne s'en cachèrent pas à Bathory, mais ce fut en pure perte. Quelques Pères de la Compagnie devaient arriver incessamment et ouvrir des écoles, l'érection d'un nouveau diocèse en Livonie était imminente, et sur cette double base s'opérait le rétablissement du culte catholique. Zamojski secondait en tous points les vues du roi; le gouvernement de la province fut confié provisoirement à l'évêque de Vilna, Georges Radziwill.

Le 24 avril, Possevino, venant de Moscou, parut à

Riga. Ses premiers loisirs furent consacrés à la rédaction d'un rapport destiné au général de la Compagnie, Claude Acquaviva. Cette pièce est le meilleur témoin des dispositions d'esprit de l'auteur en ce moment. Une certaine confiance dans son œuvre se trahit d'elle-même, ce n'est pas que la conversion d'Ivan lui paraisse probable ou l'union des Russes avec Rome à la veille de se faire, mais il se flatte d'avoir frayé le chemin et forcé l'entrée. Dix ans de trêve et des facilités mutuelles de rapports, ne sont-ce pas des conditions favorables pour la propagande parmi les Slaves [1] ?

Quelle était, à la même époque, l'idée dominante de Bathory ? Quels sentiments l'animaient vis-à-vis de Moscou ? Dans un an ou deux, l'infatigable guerrier caressera des plans gigantesques contre l'Islam ; les Moscovites n'y entreront qu'à titre de victimes ; ce sera une nouvelle politique dictée en partie par des événements imprévus, mais au lendemain de la trêve le roi de Pologne avait-il l'intention de l'observer loyalement et de ne pas manquer à sa parole ?

Les conférences avec Possevino dissipent à cet égard jusqu'à l'ombre d'un doute, tant à cause de la sincérité du roi que par la nature même des nouvelles entreprises qu'il méditait [2]. En effet, les grandes affaires du jour furent à cette occasion passées en revue ; le jésuite ne se lassait pas d'admirer celui qui était à ses yeux le bras du pontife, l'homme providentiel de l'Orient et du Nord ; à son tour, Bathory se livrait entièrement à l'envoyé romain, et, provoqué par ses ques-

1. Tourguénev, *Suppl.*, p. 388, n° CLXII.

2. Lerpigny, p. 250 à 265, n°s XVII-XX ; *le Saint-Siège, la Pologne et Moscou*, p. 105, n° I ; Archives du Vatican, *Germania*, XCIII, XCIV, passim.

tions, il déclara que rien ne lui semble pouvoir compromettre la trêve du 15 janvier; lui-même en remplira fidèlement les conditions, et ce n'est pas le tsar vaincu, affaibli, humilié, qui songera à les rompre. Il n'y eut dans ces épanchements qu'une seule occasion de troubles : de vagues allusions furent faites à une guerre entre princes chrétiens, dont l'auteur assumerait une lourde responsabilité. On comprend les alarmes de Possevino : déjà il voit s'écrouler, comme un château de cartes, l'édifice si péniblement élevé de la paix, il presse le roi de s'expliquer et celui-ci avoue enfin que le danger vient du côté des Habsbourg : en 1567, l'empereur Maximilien II avait enlevé Szathmar et Nemeth au voïévode de Transylvanie; or ces deux districts faisaient partie du patrimoine des Bathory, tous les membres de la famille tenaient à rentrer dans les biens de leurs ancêtres ; le roi de Pologne, stimulé par les siens, en faisait une question personnelle d'honneur et, au besoin, un *casus belli.* Cette menace n'était pas un défi de parade : Rodolphe ne manifestait aucune envie de se dessaisir des conquêtes autrichiennes, et la fière ténacité de son rival ne pouvait être mise en question. Il est vrai que, sur les instances de Possevino, l'intervention du pape est acceptée, mais la réserve est expresse : s'il n'obtient pas gain de cause, Bathory est décidé à se rendre lui-même justice par les armes. Cet ensemble de faits suggère un raisonnement très simple : une nouvelle guerre avec Moscou ne pouvait être menée de front avec une guerre contre l'Autriche ; prêt à tirer l'épée contre l'empereur, Bathory ne songeait donc pas, en ce moment, à provoquer le tsar.

Est-ce dire qu'il n'y eût plus de rivalité entre les deux États slaves et que les intentions hostiles ne pussent reparaître de sitôt? Cette conclusion prématurée irait

à l'encontre d'un fait positif[1] : à peine arrivé à Riga, Bathory envoya en Suède le grand-maître de ses cuisines, Alamanni, pour se concerter avec le roi sur les affaires pendantes et surtout au sujet de la Livonie. Le choix malheureux du négociateur compliquait encore davantage les affaires déjà assez épineuses par elles-mêmes. Jean III ne lâchait pas l'Esthonie, exigeait la dot de sa femme en argent comptant et, vexé de voir à sa cour un si modeste représentant, se donnait le cruel plaisir de lui parler en style culinaire, ne goûtant pas les plats que lui servait Alamanni et lui reprochant de garder les douceurs pour son maître. Christophe Warzsewicki prit à son tour le chemin de Stockholm, où il devait exposer les péripéties de la trêve, dont il avait été témoin oculaire; mieux accueilli que son prédécesseur, il n'en subit pas moins un échec à peu près complet. Les détails de ces deux ambassades ne rentrent pas dans notre travail, la seule circonstance à relever, c'est que Bathory offrait à la Suède soit son intervention pour faire la paix avec Moscou, soit, en cas de guerre, un contingent de mille cavaliers. On ne donna jamais de suite à ces projets, ils n'ont d'autre valeur que celle d'une démonstration historique : Moscou restait donc l'ennemie traditionnelle de la Pologne, bien que pour lors il ne fût pas question de prendre les armes.

Tout autres étaient les sentiments de Stéphane à l'égard de Rome. L'arbitrage pontifical avait été provoqué par Ivan, le conquérant de Polotsk l'avait accepté au moment de ses plus belles victoires; malgré toutes les péripéties des négociations et les difficultés de détails, il n'en reste pas moins reconnaissant au Saint-

1. Polkowski, p. 362 à 384, n° CXLIII; Wierzbowski, *Krzysztof Warszewicki*, p. 101 à 105.

Siège, se met entièrement à son service, sans arrière-pensée perfide, avec un dévouement chevaleresque.

Un parallèle avec Ivan s'impose ici spontanément, il prouvera jusqu'à quel point la trêve du 15 janvier était, par les deux contractants, comprise dans un esprit opposé. Les éléments de la comparaison nous transportent en Angleterre, où l'envoyé d'Ivan le Terrible révèle les plus secrets desseins de son maître à la reine Élisabeth[1]. Un motif étrange explique la présence d'un diplomate russe à Londres en 1582. Les désastres militaires n'arrêtaient pas les orgies du Kremlin, le tsar continuait à vivre au gré de ses instincts brutaux, simulant des mariages au milieu de ses débauches. Sa dernière femme, Marie Nagaïa, était déjà enceinte de l'infortuné Dmitri, lorsque la fantaisie lui passa de contracter un nouvel et plus brillant hyménée. Robert Jacobi, médecin anglais, longuement interrogé par le tsar sur les veuves et les filles de la Grande-Bretagne, avait dirigé son choix vers Mary Hastings, fille du comte de Hartington, et apparentée avec la reine. Aussitôt la tête d'Ivan se met en travail, Pisemski est dépêché à Londres avec des commissions matrimoniales. Il devait voir la fiancée improvisée, se renseigner sur elle, prendre la mesure de sa taille, faire sa description, envoyer son portrait, ébaucher les conditions du mariage. Détail topique : si l'on parlait de l'épouse actuelle du tsar, il fallait répondre qu'elle n'est ni fille de roi, ni fille de prince, qu'elle n'est pas en faveur et qu'elle sera certainement sacrifiée à sa rivale. Aux oreilles d'une reine qui ne rappelait que trop les faiblesses de Henri VIII, ces paroles eussent sonné comme une amère ironie. A force d'instances, Pisemski obtint l'entrevue

1. *Sbornik imp. roussk. ist. ob.*, XXXVIII, p. 1 à 145, surtout p. 39; Karamzine, IX, p. 418 à 432.

désirée, et résumait ainsi son impression sur Mary Hastings : « D'une taille élancée, mince, blanche de visage, les yeux gris, les cheveux blonds, le nez droit, les doigts des mains (*sic*) longs et effilés. » Tel n'était pas l'idéal moscovite de la beauté : on estimait surtout l'embonpoint, les tailles épaisses, les épaules opulentes. Du reste, le vieux libertin n'eut pas à se montrer difficile, il en fut pour ses frais d'imagination, on éluda le fantasque mariage. C'est à un autre point de vue que la même ambassade nous intéresse plus directement.

Au lendemain de la trêve avec la Pologne, du rapprochement avec Rome, Ivan négociait à Londres une alliance contre Bathory, et Pisemski parlait de Grégoire XIII avec un suprême dédain. Une espèce d'anglomanie dominait le tsar : se croyant toujours entouré de traîtres, il méditait, en cas de danger, la fuite en Angleterre, où il eût mis en sûreté ses trésors et sa vie. Élisabeth profitait de ces dispositions pour recommander les marchands de Londres, qui savaient déjà le chemin de la mer Blanche et visaient au monopole dans les ports du Nord. Une concession si onéreuse ne souriait pas à Ivan, il eût préféré une action commune contre Bathory, ennemi de Moscou, « allié du pape, de l'empereur, de plusieurs autres souverains ». Contre tous ces adversaires réunis, les Russes sollicitaient naïvement l'alliance britannique, ou du moins un secours en hommes, en argent, en matériel de guerre. Malheureusement, sur les bords de la Tamise, on avait eu vent de la trêve du 15 janvier et des circonstances dans lesquelles elle s'était faite. Les conseillers de la reine dirent un jour à Pisemski : « Le bruit s'est répandu ici que le pape romain se vante d'avoir réconcilié votre souverain avec le roi de Pologne. » Le Moscovite riposta avec humeur : « Le pape peut dire tout ce qu'il veut

derrière le dos, mais s'il eût réconcilié notre souverain avec le roi, notre souverain n'aurait pas appelé ennemi le roi de Lithuanie (*sic*), et il n'aurait pas écrit à sa sœur et à votre souveraine, la reine Élisabeth, qu'il est son ennemi. » La futilité de ce raisonnement prouve assez que l'intervention du pape avait profondément humilié le tsar, et que celui-ci songeait à la revanche contre la Pologne. Les mêmes idées belliqueuses reviennent dans les conversations avec Bowes, envoyé par Élisabeth à Moscou avec des insinuations pacifiques et des projets d'intervention amicale. Le tsar s'en tient à son dilemme favori : « Que Bathory me rende, disait-il, la Livonie et Polotsk, ou qu'Élisabeth fasse avec moi la guerre à la Pologne. »

Malgré sa pénétration habituelle, Possevino ne se doutait pas d'un dessous de cartes si peu en harmonie avec ses vastes et audacieuses espérances. S'il eût consulté les génies familiers des rois de Pologne et des tsars de Moscou, de cruels soupçons se fussent produits spontanément, mais le souvenir des récents succès écartait les suggestions contraires, sans laisser toutefois prévaloir un optimisme absolu. Le jésuite nous exposera lui-même ses sentiments; au conseil des Dix, nous l'entendrons développer des vues politiques avec une entière sincérité, car il doit toucher Venise en allant à Rome avec les envoyés d'Ivan.

Le voyage en commun avait été concerté au Kremlin. L'ambassade russe se composait de Iakov Molvianinov, de Vasili Tichine, de l'interprète Zabarowski et de quelques subalternes. Accréditée auprès de l'empereur, du doge et du pape, avec des assurances platoniques sur l'ardeur anti-ottomane d'Ivan, n'ayant à donner que des zibelines et de bonnes paroles, elle allait offrir à l'Europe l'étrange spectacle d'une mission diploma-

tique orthodoxe se rendant à Rome, guidée par un jésuite. L'ennui égalait l'honneur : cette compagnie, difficile à gouverner, infatuée de prétentions, fut pour son mentor une source intarissable de désagréments [1].

Augsbourg servit de première étape aux voyageurs, en juillet 1582. L'empereur y présidait la diète. Manquant d'énergie et dénué de ressources, Rodolphe était vivement préoccupé de la question turque. Du courage, personne ne peut en prêter, mais le pape pouvait soulager le trésor impérial, et Possevino fut choisi pour intermédiaire. Cette commission onéreuse lui fournit un spécieux prétexte pour se renseigner à fond sur l'Autriche, se faire délivrer des mémoires par des hommes compétents, et obtenir de l'empereur qu'il acceptât l'arbitrage du pape dans le différend avec Bathory. Possevino attachait à ce consentement le plus haut prix; après une guerre terminée sous les auspices pontificales, c'était peut-être encore une guerre évitée ou ajournée dans les mêmes conditions : autant d'antécédents pour un droit nouveau d'intervention.

Très satisfait de ce succès, et après avoir conféré avec l'électeur protestant de Saxe, qui manifestait des dispositions conciliantes, l'habile négociateur se dirigea avec ses compagnons vers Venise. Diplomate dans l'âme, passionné pour les affaires, se croyant en voie de réussir, il lui tardait de revoir cette haute école de politique, où la vie des citoyens se passait soit à apprendre, soit à pratiquer et à enseigner l'art de gouverner les hommes et de dominer les situations, où les projets de ligue contre l'Islam pouvaient recevoir une sanction définitive et sérieuse. Le cardinal de Côme lui

1. *Pam. dipl. snoch.*, I, col. 841 à 906; Lerpigny, p. 260 à 267, nos XIX, XX; Archives du Vatican, *Germania*, XCIII, p. 494 à 496; Archives d'État de Venise, *Germania, Dispacci*, IX, p. 91, 107.

avait donné, en termes flatteurs, des pouvoirs étendus pour traiter avec la seigneurie; Possevino se voyait au comble de ses vœux [1]. Le 1er août, on arrivait à Venise. Molvianinov s'arrêta, selon l'usage, à Saint-Georges d'Alega; le lendemain, entrée solennelle dans la ville et installation au couvent des SS. Giovanni et Paolo. Dès le troisième jour, Possevino, qui s'était modestement retiré dans la maison des jésuites, fut admis au conseil des Dix et invité à prendre la parole. A défaut de l'alliance, naguère recommandée par le doge, entre la Pologne et Moscou, l'orateur annonçait la conclusion de la trêve, l'intervention du pape entre Rodolphe et Bathory, enfin il offrait à Venise un nouveau débouché de commerce. Provoquer l'échange des idées est le but principal de ce premier discours; les points essentiels, sur lesquels on reviendra plus tard, sont clairement indiqués : union militaire contre les Turcs, union intime avec le Saint-Siège, envoi de marchands et de prêtres à Moscou, afin « d'assiéger avec le Christ l'ennemi du Christ ». Tout se réduit, on le voit, en dernière analyse, au triomphe de la croix sur l'Islam et sur le schisme. Jamais ce programme ne sera modifié. Le 4 août, vint le tour de Molvianinov; la séance n'offrit pas d'intérêt politique, les inévitables zibelines en firent tous les frais. Le doge octogénaire eut le mot pour rire lorsqu'il se déclara satisfait de sa santé, sauf le mal incurable de l'âge. A l'insu probablement du donateur, les fourrures moscovites furent vendues à l'encan, on n'en réserva que deux pour la nièce du doge, les autres passèrent sur les épaules des plus élégantes et des plus riches Vénitiennes.

1. *Bathory et Possevino*, p. 130 à 211, nos XXXIX à LV; p. 214, no LVII; Archives du Vatican, *Germania*, XIII, p. 27; Archives d'État de Venise, *Cerem.*, I, p. 93.

Un incident fâcheux, que son caractère épisodique ne doit pas écarter du récit, ne tarda pas à se produire. A mesure que l'on avançait vers Rome, les relations de Possevino avec ses compagnons se tendaient de plus en plus. Ceux-ci ne gagnaient pas à être connus de près : hautains, insolents, méfiants à l'extrême, vindicatifs, jouant facilement du couteau, se livrant à toute espèce d'excès, ils avaient besoin d'être retenus dans les bornes par un bras de fer. En Pologne et en Allemagne, on les avait surveillés rigoureusement et enfermés la nuit sous clef. Possevino trouvait le système excellent, seul efficace, et, fatigué de la lutte, il se demandait parfois, avec Herberstein, si c'était la férocité du prince qui rendait le peuple féroce, ou la férocité du peuple qui exigeait un prince féroce[1]? Renchérissant encore sur le baron autrichien, le jésuite trouvait ses compagnons plus ressemblants à des brutes qu'à des hommes. N'oublions pas que nous sommes au lendemain de l'opritchnina, et gardons-nous de généraliser un jugement porté évidemment *ab irato*. Une première scène regrettable se passa à Padoue. Après avoir bu et mangé prodigieusement, nos diplomates s'en allèrent gaiement à la recherche des bains, refuge préféré des Moscovites; les étudiants polonais les escortaient de leurs risées et de leurs sarcasmes, la promenade menaçait de tourner au tragique, lorsque douze hallebardiers, envoyés par les recteurs de la ville, vinrent dégager les joyeux promeneurs et les ramener au logis. Une question d'hygiène surgit à Venise : gastronomes à leur manière, en très peu de jours ils eurent consommé jusqu'à cinq cents melons et con-

1. « Incertum est, an tanta immanitas gentis tyrannum principem exigat, an tyrannide principis gens ipsa tam immanis tamque dura crudelisque reddatur. » Herberstein, p. 12.

combres, qu'ils arrosaient consciencieusement avec des vins de Chypre et de Malvoisie; sous le ciel brûlant d'Italie, en plein mois d'août, pareille intempérance ne pouvait avoir que des suites désastreuses. Mais les intéressés attribuèrent leur malaise à une autre cause : l'eau de Venise leur était fatale. Il fut question de les renvoyer immédiatement à Padoue pour les remettre entre les mains de la faculté. On parvint cependant à éluder le départ anticipé, une diète sévère eut raison de toutes les fièvres. Encore une autre scène allait se produire.

Pour s'en rendre compte, il faut se rappeler qu'il y avait à Venise, depuis la chute de Constantinople, une colonie grecque assez nombreuse [1]. Sur les instances du cardinal Isidore de Kiev, la seigneurie leur accorda, en 1456, une église nationale; en 1514, la paroisse hellénique fut transportée à Saint-Georges. Vers la fin du seizième siècle, ils passaient encore juridiquement pour catholiques; de fait, la plupart étaient schismatisants, si bien que Gabriel Severo, métropolite de Philadelphie et chef de la communauté, partisan de l'union avec Rome, désirait avoir sur ce point des conférences avec Possevino. En même temps que le jésuite, et bien plus encore, l'envoyé du tsar était l'objet de la sollicitude des Grecs; ils assiégeaient sa demeure, ils l'accompagnaient partout et ne se laissaient surpasser dans leur zèle que par les Juifs; un moine converti du mahométisme se montrait des plus assidus. Possevino voyait ces rapports de mauvais œil, et leur attribuait l'aversion croissante de Molvianinov contre Rome. A l'insu de

1. Veludo, passim; Cecchetti, I, p. 457 à 467; Rodota, III, p. 220 à 227; Legrand, *Bibliog. hell.*, II, p. 144 à 151. — Nos recherches aux archives de la chancellerie hellénique de Venise n'ont pas amené de nouvelles découvertes.

leur mentor, les Moscovites allèrent visiter l'église de Saint-Georges, et une petite manifestation fut concertée pour le 6 août. Ce jour-là, de bonne heure, Possevino récitait son bréviaire à l'église des SS. Giovanni et Paolo, lorsque de vagues rumeurs parviennent jusqu'à lui ; on l'avertit que Molvianinov entreprend une course suspecte, aussitôt il s'élance à sa poursuite, l'arrête brusquement et le questionne sur ses projets. « J'allais chez toi, répond le fugitif embarrassé. — Eh bien ! me voici, rentrons au couvent. » Malgré les plus vives protestations, même de la part des Vénitiens intéressés dans l'affaire, Possevino reste inébranlable et maintient la consigne. La nouvelle de cet échec se répand dans la ville, les Hellènes déconcertés se dispersent; ils s'étaient réunis au nombre de deux mille, leur église avait été splendidement ornée; c'était une fête manquée, au grand scandale de toute la colonie. Les gouvernants s'émurent ; interrogé par le secrétaire Franceschi, le jésuite se répand en plaintes contre les Russes, et puis l'apostrophant : « Secrétaire, lui dit-il, je vais vous faire une confidence, » et il lui raconte l'histoire de la lettre apocryphe de Chévriguine et l'assassinat de Pallavicino. Le 7 août, le même incident est traité au conseil des Dix, Possevino ne ménage pas ses compagnons qu'il veut éloigner des Hellènes, parce que, dit-il en dissimulant le vrai motif, Moscou a depuis longtemps rompu avec Byzance. La conclusion pratique du discours, c'est qu'il faut raffermir les Grecs dans l'union ; quant aux Moscovites, les expédier à Rome au plus tôt. Le bruit soulevé autour de ces tracasseries se calma peu à peu ; on put reprendre les affaires.

Le 10 août, le secrétaire Milledonne vint causer amicalement avec Possevino. C'était l'usage à Venise de faire sonder les diplomates par des employés fidèles ;

le jour même, les autorités bénéficiaient des découvertes. Cette fois, l'indiscrétion ne compromit rien, l'épanchement intime se réduisit à l'ébauche du discours prononcé, deux jours après, devant le doge, en plein conseil des Dix. Là se révèle la pensée tout entière du jésuite, car la prudence ne permettait pas de se livrer à tous indistinctement, et ainsi s'expliquent les contradictions apparentes de ses assertions. Devant des hommes consommés dans la politique, en mesure de contrôler chaque parole, les réticences eussent été hors de propos, et nuisibles à la cause. Détruire l'Islam, c'est la fin suprême, vers laquelle tout doit converger ; c'est aussi le dernier mot du discours. A côté des obstacles à vaincre, il y a des motifs d'espoir, il y a des moyens à prendre pour marcher, au moins, vers le but, si l'on ne peut l'atteindre immédiatement ; tout le sujet se développe dans ce cercle d'idées.

L'orateur jette d'abord un regard sur l'Europe, surtout sur le Nord, encore si peu connu et qu'il se flatte d'avoir sérieusement étudié. Après avoir constaté que les Turcs sont une puissance formidable, que les ligues sont difficiles à organiser entre des princes jaloux de ne pas s'exposer les premiers, Possevino se demande si l'on peut compter sur le concours militaire des Moscovites ? Sa réponse est négative : le tsar Ivan, plus vieux que son âge, victime de ses excès, poursuit les catholiques de la même haine que les infidèles ; il a conclu une trêve avec les Tatars, et s'il s'offre pour combattre les Turcs, c'est qu'il compte éluder facilement sa promesse. Lors même que la bonne volonté ne lui manquerait pas, que pourrait-il entreprendre, avec un pays dévasté, des armées décimées, sans munitions de guerre, car le Saint-Empire en empêche l'importation ? Appréciation sévère, mais exacte ; les finasseries mos-

covites n'avaient donc pas donné le change à Possevino ; une seule chose lui échappait : les desseins belliqueux du tsar contre la Suède, sitôt qu'il serait rassuré du côté de la Pologne.

Bathory sera-t-il mieux disposé que son rival ? On aurait le droit de s'y attendre de la part d'un prince catholique, dévoué au Saint-Siège, mais c'est un aigle qui a pris son essor du fond de la Transylvanie. Le « nid paternel » lui est plus cher que la Pologne où il n'aura pas de successeurs de son sang ; ses plus vives affections se reportent vers la petite principauté dont il est le vrai maître, le jeune voïévode Sigismond n'étant qu'un prête-nom. Or, le sultan est suzerain de la Transylvanie, et les bons rapports avec lui donnent du prestige à Stéphane vis-à-vis des Polonais, des Moscovites, du Saint-Empire. Changer de système, rompre ouvertement avec les Turcs eût été jouer gros jeu et courir grand risque, car les Polonais, affaiblis par la guerre, divisés par les factions, rongés par les hérésies, laisseraient peut-être se tirer d'affaires tout seul leur roi électif, qui est encore loin d'avoir vidé ses querelles avec Rodolphe II et Jean III.

Quelques mots incisifs sont ensuite consacrés à l'empereur, déchu de sa réputation pour avoir consenti un tribut à l'Islam ; au roi d'Espagne qui a deux os, l'un plus dur que l'autre, à ronger : le Portugal et la Flandre ; aux princes italiens, y compris le pape, que le voisinage des Turcs oblige à une extrême circonspection. Possevino écarte complètement les souverains qui ont trahi la cause du Christ en se livrant à la Réforme. La France, en vue d'un autre motif, est enveloppée dans le même silence : l'héroïne des croisades comptait alors parmi ses alliés son ennemi séculaire, qui ouvrait au commerce français les échelles du Levant et favori-

sait la lutte contre les Habsbourg; Henri III poursuivait la politique de François Ier.

De si sombres prémisses n'admettaient logiquement qu'une seule conclusion : il fallait temporiser. Est-ce dire qu'il suffit de se croiser les bras et de laisser marcher les choses? Telle n'était certainement pas la pensée de l'orateur, on comprend qu'il cherchera à atténuer l'effet produit par les aveux de sa loyauté et de son bon sens. Le caractère de Possevino s'accuse ici ouvertement : fixant du regard la vérité, il se laisse néanmoins entraîner par un zèle ardent d'apôtre et fasciner par des mirages plus ou moins chimériques. Cette partie du discours est la plus faible, elle se résume dans de vagues espérances, des suppositions arbitraires, et ne sert, au fond, que de transition à la troisième partie où reparaît l'esprit pratique du jésuite. Il s'agit de répondre à cette question : comment s'y prendre pour temporiser sans perdre de temps, et même en l'utilisant le mieux possible? Un principe fécond est évoqué, Ignace de Loyola s'en est servi avec succès et l'a formulé ainsi : recourir à Dieu comme s'il n'y avait rien à attendre des hommes, exploiter simultanément les moyens humains comme si Dieu n'intervenait pas. Dans l'esprit de cette maxime, Possevino insiste sur l'union étroite avec Dieu et le Saint-Siège, c'est la part du surnaturel. Les prétentions d'ordre matériel sont modestes, elles se réduisent à l'établissement de « séminaires militaires », où de bons chrétiens apprendraient à devenir de bons soldats, à la création d'une caisse commune, alimentée par les princes, et qui servirait de réserve à la ligue. De la sorte, on ne serait jamais pris au dépourvu ; qu'un danger éclate, hommes et argent seront aussitôt sous la main ; Venise est exposée aux premières attaques des Turcs : elle a Candie et Corfou, la Dalmatie et le Frioul ;

ne devrait-elle pas parer aux éventualités ? Le mot de la fin faisait vibrer des cordes sensibles, il portait juste[1].

L'impression des auditeurs, à en croire les procès-verbaux des Dix, fut profonde. Susciter des ennemis au croissant, préparer la défense, mais secrètement, sans se presser, en partageant la besogne avec d'autres, rien ne convenait mieux aux mœurs politiques de Venise. Possevino pouvait se vanter d'avoir enlevé tous les suffrages. « S'il nous a satisfaits, lors de son premier passage, écrivait le doge à Leonardo Donato, cette fois-ci notre attente a été complètement surpassée. » On louait la modération du jésuite, observateur éclairé, sachant faire des concessions opportunes, capable de rendre à la chrétienté des services signalés. Cette conviction se traduisait dans les ordres donnés à l'ambassadeur de Rome : il se voyait autorisé à user de l'influence de Possevino. La seigneurie elle-même se rendait à ses conseils : grâce à lui, et pour dérouter les Turcs, le baile de Constantinople fut averti que les Moscovites traitaient de commerce avec Venise ; dans la réponse officielle au tsar Ivan, quelques expressions en l'honneur du pape furent ajoutées au texte primitif. Quant à la ligue, comme les assurances de zèle pouvaient suffire, les Vénitiens en donnèrent à profusion et de bonne grâce. Une distinction personnelle parut convenable. Milledonne offrit à Possevino, de la part du doge, une somme de cinq cents ducats. Elle fut refusée à deux reprises ; l'homme d'initiative avait besoin de sa liberté, l'or lui eût valu des chaînes.

Le 23 août, eurent lieu les audiences de congé. Possevino revint brièvement sur ses propositions et sur

1. *Bathory et Possevino*, p. 168 à 193, n° XLVII.

le secret dont il fallait s'entourer, il insinua de loin que la trêve entre Philippe II et les Turcs pourrait peut-être ne plus se renouveler. On remit à Molvianinov, avec les présents d'usage, la réponse du doge à Ivan : remerciements, réciprocité pour le commerce, pas une syllabe sur la ligue. Le lendemain, nos voyageurs quittaient Venise. Le pape désirait retarder leur arrivée à Rome jusqu'après le 15 septembre, afin de ne pas les exposer aux chaleurs accablantes de la canicule. L'épreuve était rude pour le mentor : il mettait son esprit à la torture, épuisait les prétextes, ne fût-ce que pour devancer ses fastidieux compagnons. Peine inutile, il fallut se résigner et patienter jusqu'au bout. En attendant, des estafettes renseignaient le cardinal de Côme sur les étapes des Russes et sur l'accueil à leur faire. Il s'agissait de leur rendre la pareille et de les traiter à Rome comme on traitait à Moscou les diplomates étrangers : courtoisie, marques d'honneur, profusion matérielle, mais aussi surveillance sévère et complet isolement.

Un curieux détail tenait à cœur au jésuite : l'Italie conservait encore les vives empreintes de la Renaissance, même dans les sanctuaires les Madeleine ressemblaient à des nymphes et les anges à des Cupidon, en dehors des temples la mythologie l'emportait sur l'histoire, et le réalisme des anciens renouvelait ses audaces. Ces exhibitions païennes scandalisaient la pudeur des Moscovites, habitués à ne voir que des images byzantines, recouvertes de plaques métalliques qui épargnent à peine le visage et les mains. Possevino eût confiné volontiers ses compagnons dans une partie reculée du Vatican, au Belvédère, où l'on aurait soigneusement voilé les Vénus et les Cléopâtre, et tapissé les murs de tableaux édifiants dans le goût de Fra Angelico.

Les fâcheuses impressions de Chévriguine justifiaient ces précautions.

Tandis que Possevino poursuivait sa route vers Rome, la seigneurie ne le quittait pas du regard. A la cour pontificale, elle était représentée par un homme d'élite, Leonardo Donato, vrai type d'ambassadeur du seizième siècle. Le conseil des Dix le renseigne tant qu'il peut, jamais assez au gré du profond diplomate. De son côté, il se ménage des intelligences dans la place, interroge ses collègues, se tient au courant des moindres événements, et puis lorsqu'une audience du pape ou d'un cardinal influent lui est accordée, il les fait parler et ne desserre pas les dents, observe ce qu'on dit et ce qu'on ne dit pas, le ton et l'assurance de la parole, le jeu de la physionomie, lui-même restant impassible, tout entier à son diagnostic, poussant la pointe pour voir le fond des choses. Les impressions encore chaudes sont confiées au papier; une, deux, s'il le faut, trois dépêches partent pour Venise; la première est destinée à tous les membres du gouvernement, la seconde et surtout la troisième ne seront lues que par le doge et les Dix, les profanes n'en sauront rien. Le 31 août, Donato fut admis en présence du pape, une parole étonnante tomba des lèvres pontificales : Grégoire XIII est d'avis qu'il ne suffit pas de se défendre contre les Turcs, mais qu'il faut songer à les attaquer, il se plaint doucement du manque d'initiative dans la chrétienté, l'Italie attend l'Espagne, l'Espagne attend l'Italie, et personne ne se déclare ouvertement contre l'Islam. Le cardinal de Côme abonde dans le même sens, Ivan est mis au nombre de ceux qui se laisseraient ébranler par l'exemple, Bathory ferait des merveilles, s'il avait de l'argent. L'examen approfondi de ces questions brûlantes est réservé jusqu'après l'arrivée de

Possevino, Donato s'attend à des révélations, il se promet la vigilance et tiendra sa parole[1].

L'ambassade russe arriva à Rome le 13 septembre, et fut hébergée au palais Colonna[2]. La vaste cité semblait déserte, tant il y avait de monde à la campagne. Grégoire XIII et son secrétaire d'État séjournaient à Mondragone, non loin de l'ancien Tusculum, sur les collines pittoresques de Frascati. Ils rentrèrent à Rome, le 16 septembre, pour recevoir les ambassadeurs en audience solennelle dans la salle dite de la Mappemonde. A cette occasion, la sévère étiquette romaine fit complètement naufrage : le personnel de la cour n'étant pas en nombre voulu, la salle fut bientôt envahie par des curieux indiscrets, les cardinaux eurent de la peine à gagner leurs places, et le pape lui-même dut se contenter d'un simple fauteuil au lieu de trône. Le maître des cérémonies en est au désespoir, il s'écrie avec amertume que l'âge d'or est passé et qu'on ne tient plus aucun compte des usages traditionnels, signe certain de décadence. Les allures étranges de Molvianinov choquèrent encore davantage les spectateurs : il fallut l'énergique intervention de Possevino pour lui faire plier le genou devant le pape et baiser la mule pontificale; quant à son bonnet de zibeline, s'il consentait à l'ôter, c'était pour le remettre aussitôt après avec des signes d'indomptable fierté. Une maladresse du secrétaire Tichine fit déborder sa mauvaise humeur; de sa main diplomatique, il lui asséna, sans se déconcerter, un vigoureux coup de poing dans le dos, sous les yeux

1. *Bathory et Possevino*, p. 211 à 214, n° LVI.

2. Tourguénev, I, p. 390 à 394, n^os CCLI, CCLII; *Pam. dipl. snoch.*, X, col. 351 à 386; *Bathory et Possevino*, p. 219 à 240, n°s LIX-LXIX; Archives d'État de Venise, *Rubricario di Roma, Sec.*, 1572-1584, p. 326 à 328.

mêmes du pape. Témoin de la scène grotesque, l'ambassadeur de Venise n'en revenait pas d'étonnement.

Un consistoire secret se réunit le lendemain de l'audience. Les affaires se réduisaient plutôt à un échange d'idées : Molvianinov manquait de pleins pouvoirs, Ivan s'en remettait à l'avenir, il n'y avait qu'à se féliciter de la trêve, en exhortant les intéressés à ne pas la rompre et à préparer de loin la croisade. Grégoire XIII écrivit dans ce sens à Ivan, à Stéphane et à Zamojski[1]. L'ancien programme fut donc maintenu : paix en Occident parmi les chrétiens, guerre en Orient contre les Turcs. La mission de propager ces idées dans le monde slave échut à Possevino, chargé en outre de quelques affaires importantes dont il sera question plus bas. Rien ne transpirait encore au dehors, mais des bruits vagues de croisade prochaine continuaient à circuler à la ville et à la cour.

Leonardo Donato tenait à se rendre exactement compte de la situation. Comment s'y prendre? Molvianinov offrait peu de ressources pour les renseignements; ne sachant aucune langue étrangère, d'un accès difficile, ses procédés eurent bientôt compromis sa réputation. Il faisait peu de cas des alliances occidentales, affectait parfois du mépris, se conduisait en barbare, s'attirait les représailles de la plèbe. Les Romains lui jetèrent des pierres dans les fenêtres, un combat dans les rues s'en serait suivi, si les belliqueux diplomates n'eussent été gardés sous clef. Leur excursion à Tivoli fut un scandale. Le cardinal Louis d'Este leur ménagea un brillant accueil dans sa villa princière, mais ne parut pas lui-même et n'eut point à s'en repentir. La belle façade de Pirro Ligorio et les fresques des Zuc-

1. Theiner, *Annales*, III, p. 351 à 352.

chero ne captivèrent pas l'attention des Russes, ils restèrent insensibles à la beauté du site, à l'abondance des eaux, à la majesté des cyprès séculaires, en revanche ils se livrèrent à des excès d'un si mauvais goût que les courtisans en furent déconcertés. Donato nous rapporte le fait sans entrer dans les détails, il ajoute que les joyeux compagnons furent mis au ban de la haute société, aucun ministre étranger n'alla les voir, lui-même se replia sur Possevino. Celui-ci lui avait fait, en arrivant, une longue visite, sans rien dire de nouveau, de concluant, de décisif. L'ambassadeur en revient à ses plaintes que « ce genre de pensées n'est pas ruminé avec assez d'énergie intérieure »; qu'on ne saisit pas des deux mains les occasions et que l'on compte trop sur les autres. Poursuivant ses recherches avec une invincible patience, il en arrive à croire que la mission de Molvianinov est purement d'étiquette, que le tsar inspire peu de confiance au pape et que les projets de croisade en restent au même point : vagues espérances sans aucune base solide. Possevino lui paraît enclin à l'exagération; à Rome « il a taillé les pièces autrement grandes qu'à Venise », on le dit plus passionné pour les affaires qu'il n'a de chance dans leur maniement, doué d'une certaine hardiesse, entreprenant, moins soucieux d'être sérieusement appuyé. Un piège innocent ajoute un dernier trait de lumière. Ne le voyant pas revenir, comme Possevino l'avait promis, Donato lui envoie son secrétaire, au moment du départ, souhaiter un bon voyage et s'enquérir simplement de la route qu'il compte suivre. Le jésuite déclare avec empressement qu'il se rend à la diète de Pologne et qu'il espère revenir à Rome au plus tôt. Dès lors plus de doute : il ne va pas à Moscou, donc Ivan ne songe pas à la croisade, telle est la conclusion de Donato. Au conseil des

Dix, Possevino avait parlé dans le même sens, il importait de contrôler ses discours.

Assurément, celui que l'on épiait avec tant de soin n'avait aucune arrière-pensée. Absorbé par les occupations, il se partageait entre le cardinal de Côme, auquel il adressait des mémoires et rendait compte de sa mission, et Molvianinov qu'il surveillait de près. On faisait bonne garde autour de l'envoyé russe, il ne voyait que des personnes sûres, ne sortait que dans un but déterminé et dûment accompagné; souvent il dut maudire les usages moscovites dont il subissait maintenant le contre-coup, mais il n'osait pas s'insurger contre son mentor, les ordres du tsar n'admettaient guère la résistance. Ivan avait tout prévu dans ses instructions et même, se rendant compte de ses torts, habilement écarté le danger de se brouiller avec Rome, où les outrages du Kremlin devaient être dissimulés. Les envoyés étaient dressés d'avance. A la demande si le tsar a donné au pape l'épithète de loup, ils répondront: « Nous ne l'avons pas entendu ; » si l'on parle du fâcheux incident à la porte de l'église, ils avoueront n'avoir absolument rien vu et ne savoir qu'une seule chose, c'est que Possevino a été traité à Moscou avec plus d'égards que les ambassadeurs du sultan et de l'empereur. Réponses ingénieuses ; le tsar maniait courtoisement la restriction mentale, mais en pure perte, personne ne songea à vérifier les événements du Kremlin. A en croire Donato, les derniers jours passés à Rome se signalèrent encore par des scènes regrettables. Les Russes s'étonnaient de ne pas se voir invités à la table du pape comme Possevino l'avait été à celle du tsar ; l'honneur de leur maître leur semblait compromis lorsque, en prononçant son nom, Grégoire XIII n'inclinait pas la tête ; enfin les présents

qu'on leur offrit leur parurent trop modestes et l'argent de voyage insuffisant. Intraitables sur ce dernier point et difficiles à contenter, ils firent de sérieuses réclamations. On s'arrangea à l'amiable tant bien que mal et l'on partit de Rome, le 16 octobre 1582, au lendemain du jour où le nouveau calendrier grégorien, repoussé jusqu'ici par les Russes, entrait en vigueur dans les États pontificaux.

Au lieu de refaire le chemin de la Romagne, nos voyageurs traversent cette fois la Toscane. Florence frémissait encore sous les étreintes des Médicis, le régime de la terreur avait engourdi l'activité industrielle et sociale, les sciences et les arts languissaient dans la patrie de Dante, illustrée par Michel-Ange ; l'esprit militaire leur survivait à peine, les chevaliers de Saint-Étienne, qui auraient dû être la terreur des Turcs, n'enviaient pas aux héros de Malte leurs sanglants lauriers. Peut-être cependant le feu sacré des croisades se laissera-t-il rallumer, car les Vénitiens, jaloux de parer à toutes les éventualités, jouissent d'une haute influence sur les bords de l'Arno depuis que François Médicis s'est marié à Bianca Capello. Une aventure galante avait naguère amené à Florence la jeune patricienne des lagunes ; tour à tour Juliette et Desdémona, de chute en chute, elle parvint jusqu'au trône ; grande-duchesse de Toscane, fille de la République sérénissime, elle exerçait sur son époux un empire absolu. Montaigne la trouvait « belle à l'opinion italienne », il ne lui manquait qu'un héritier de sa bizarre fortune ; en vain avait-elle simulé la grossesse, avalé des potions pour se donner un embonpoint éphémère, l'enfant étranger qu'elle fait passer pour le sien ne régnera jamais. Le cardinal Ferdinand, frère de François, quittera la pourpre qui lui brûle les épaules et ceindra la

couronne. Or Possevino comptait sur l'appui de Venise et se trouvait en bons termes avec le futur grand-duc, qui résidait d'ordinaire à Rome et se montrait favorable aux projets de croisade. Dans ces circonstances, pourquoi ne pas hasarder une démarche auprès de François Médicis ? Retiré pour l'automne dans sa villa de Poggio, poursuivant avec ardeur ses études de chimie et ses curieuses expériences, il ne voulut pas voir les Russes et ne quitta ses fourneaux que pour donner audience à Possevino. L'entrevue dura de longues heures, le rusé et tenace souverain promit des subsides qu'il ne déboursa jamais, c'est le seul souvenir qui nous reste de cette démarche.

Passant ensuite par Bologne, Innsbruck et Vienne, nos voyageurs arrivèrent, sans incidents, à Varsovie, le 4 décembre. Possevino resta à la cour de Bathory, Molvianinov reprit la route de Moscou.

II

Avec la rentrée en Pologne, un vaste et nouveau champ d'activité s'ouvre au jésuite. La mission de Suède l'avait déjà mis en vue et rapproché du monde diplomatique ; celle de Moscou, couronnée de succès, lui avait concilié une réputation non vulgaire d'habileté. Il revenait de Rome, investi de la confiance pontificale, chargé de graves affaires auprès de différentes cours ; des jalousies implacables le surveillaient de près, et peut-être leur donnait-il trop facilement prise. Sa position était exceptionnelle. Profès de la Compagnie de Jésus, profondément dévoué à son ordre, il se voyait attaché, avec l'agrément de ses supérieurs, au service direct du Saint-Siège. Grégoire XIII lui faisait passer une pension mensuelle de cent écus pour lui, ses deux

compagnons, leurs frais d'entretien et de voyage. L'office ordinaire de Possevino consistait dans la haute surveillance des séminaires, des maisons d'études pour les pauvres, que le pape se plaisait à multiplier dans le nord et l'ouest de l'Europe et qu'il subventionnait largement[1]; en outre, l'arbitrage entre Rodolphe et Bathory fut remis entre les mains de celui qui en avait conçu la première idée, et l'ardent promoteur de la ligue anti-ottomane fut encouragé à s'en occuper activement. En dehors des affaires imposées officiellement, une large part d'initiative revenait ainsi à l'action personnelle. Cette liberté d'allures devait plaire à Possevino. Jaloux de faire triompher la réaction catholique, ayant consacré ses efforts et sa vie à la plus grande gloire de Dieu et au salut des âmes, il aimait à procéder méthodiquement et se croyait en mesure de remplir un programme. Son système se ramenait à deux points principaux : former des hommes et répandre des livres[2]. Loin de rester dans les généralités, il appliquait ses principes en détail et pratiquement, profitait des relations personnelles, s'intéressait à tous les événements, embrassait du regard l'Europe entière, depuis Londres et Stockholm jusqu'à Constantinople, en passant par Moscou, n'oubliait jamais l'Orient, poursuivait les fondations de son ordre en Pologne et en Transylvanie, étreignait une masse de choses à la fois, et même se répandait trop au dehors, comme l'avait finement observé Leonardo Donato. Le futur biographe de l'infatigable jésuite devra mettre tous ces faits en

1. Dorigny, II, p. 91, n° XII.

2. Possevino, *De ratione agendi cum Graecis et Lutenis*, dans *Bibl. sel.*, I, p. 267 à 311; Ambrogiana, II, 179, p. inf. p. 6 : *Modo di ajutare la christianità*. Voir la bibliographie complète des œuvres de Possevino dans de Backer, II, col. 2104 à 2123.

lumière, nous nous bornerons à indiquer ceux qui rentrent dans notre horizon[1].

Au premier plan figure le différend à régler entre Rodolphe et Bathory. En dépit de modestes apparences, l'affaire était des plus complexes : il y avait à lutter d'une part avec la ténacité d'un Habsbourg qui ne voulait se dessaisir ni d'un pouce de territoire, ni d'un simulacre de droit, d'autre part avec la fierté impétueuse d'un prince, décidé à ne pas transiger avec sa dignité. Possevino y voyait une excellente occasion de propager des idées, d'acquérir de l'influence, d'exercer, au nom du pape, un acte international d'arbitrage, d'autant plus solennel qu'il eût été plus longuement préparé; les semaines et les mois s'écoulaient sans amener de solution, le médiateur s'inclinait devant les délais providentiels. Mais le cardinal de Côme ne partageait pas cette manière de voir optimiste; excédé et ennuyé, il trouvait que l'affaire devenait « rance », plus d'une fois on voulut l'abandonner complètement. A vrai dire, ces désillusions ne parurent que plus tard, au début prédominait l'espoir d'une bonne réussite.

A peine rendu à Varsovie, Possevino se met en correspondance avec l'empereur; bien que toutes les combinaisons fussent déjà épuisées, de nouveaux efforts furent tentés pour trouver un moyen terme de conciliation[2]. Au premier mot de rétrocession, Rodolphe supputait les dépenses faites pour les fortifications de Szathmar, prétextait les dangers d'une invasion en Hon-

1. Nos sources principales seront ici les lettres du cardinal de Côme (Archives du Vatican, *Germania*, XIII) et celles de Possevino (*ibid.*, *Germania*, XCIII, XCIV, *Svezia*, XCV; Archives Borghèse, *Affari diversi*, III, 14 b).

2. Archives d'État de Venise, *Miscellanea*, XXVI, Possevino à Rodolphe II, 6 décembre 1582.

grie, insistait sur les droits et l'honneur de la couronne; Bathory se montrait difficile au sujet de la compensation territoriale et des charges de vasselage. A bout d'expédients, on résolut de nommer des commissaires qui s'en iraient à Kachau débattre les intérêts des deux parties sous la présidence du médiateur pontifical. Tout cet appareil aboutit encore à un échec. Possevino profita des quatre ou cinq mois passés en Hongrie pour se livrer à des travaux littéraires, dont il sera question bientôt, pour faire des sermons qui n'eurent pas grand succès; « nous avons soigné Babylone, écrivait-il de Kachau, et elle n'a pas été guérie; » pour rédiger des mémoires sur l'état général du pays, signaler les abus, réclamer des réformes. Un fait surtout l'avait singulièrement scandalisé : les soldats hétérodoxes avaient, en parodiant le baptême, aspergé de vin un animal immonde. La répression s'imposait ici d'elle-même.

Possevino reprit à Cracovie les négociations qui avaient échoué à Kachau. Après d'interminables discussions, de fréquentes menaces de rupture, on parvint à s'entendre sur les cessions territoriales; Bathory recevait ses biens patrimoniaux au prix de quelques sacrifices faits aux exigences méticuleuses de Rodolphe. Les questions secondaires de serment, d'hommage, de contribution, faillirent un moment compromettre l'accord si péniblement amené. C'est à cette occasion que l'ombrageux Bathory se crut un jour, comme le Christ dans le désert, perfidement tenté par l'empereur, dont les exigences hautaines lui rappelaient les paroles de Satan : *Egregiam pacis perficiendæ methodum*, écrivait-il à Possevino, *hæc omnia tibi dabo*, *si cadens adoraveris me*, *poterat Vestra Majestas simpliciter negasse quam hucusque processisse et talem denique finem fecisse*. Fière apostrophe, qui ne parvint jamais aux oreilles de

Rodolphe, mais dans laquelle se peint au vif la difficulté de la situation. Il fallut y mettre une grande prudence, une ténacité à toute épreuve pour ne pas froisser l'honneur des deux souverains après avoir équilibré leurs intérêts. L'affaire en elle-même n'offre pas d'importance, sa portée politique se résume dans le danger de rupture entre Rodolphe et Bathory; l'avoir écarté, c'est le mérite du médiateur.

Cet arbitrage servit de nouveau lien entre le roi de Pologne et Possevino; à mesure que leurs relations se multipliaient, l'intimité devenait plus grande, les conversations plus fréquentes; on causait politique, philosophie, ascétisme. Stéphane avait l'esprit porté à la spéculation, le maniement des armes n'avait pas éteint chez lui la soif et le goût de la science; regrettant de n'avoir pas mieux profité de ses loisirs de Vienne, il trouvait le temps de lire Aristote, rêvait d'appeler en Pologne un Toledo ou un Maldonado; une autre fois, il prenait contre les hérétiques la défense du dogme de l'Eucharistie, et parlait avec tant de chaleur, d'abondance et de précision, que ses auditeurs le traitaient de théologien consommé. On touchait aussi à des cordes plus délicates. Sous son armure de fer, Bathory cachait un cœur impressionnable, les méfiances de la diète le blessaient, les Polonais lui semblaient des ingrats qui en voulaient à sa gloire au lieu de reconnaître son dévouement; l'attitude même du pape, plus généreux en paroles qu'en subsides, lui arrachait parfois d'amères observations, et, à propos de la Livonie dont on eût fait volontiers un fief pontifical, il s'écriait avec sa pointe de bonhomie hongroise: *Scilicet, ego feram obsonium in dorso et alii comedent.* Dans ces moments d'humeur ou de lassitude morale, Possevino remontait le courage du royal capitaine, lui faisait entrevoir l'action de la Providence, l'entretenait

de la haute mission à remplir. Ces paroles tombaient sur un sol bien préparé : encore tout jeune, Bathory avait rêvé l'éclat et la gloire; consacrer son épée à la bonne cause et rendre au monde chrétien des services signalés, c'eût été le comble de ses vœux; sous les glaces de l'âge, le même enthousiasme vivait encore; plein d'admiration pour Godefroi de Bouillon, le roi de Pologne se disait prêt à sacrifier sa couronne pour défendre le Christ. A un guerrier de cette trempe on pouvait parler de croisade, et lorsque Possevino, abordant ce sujet de prédilection, lui répétait ses discours de Venise, Bathory s'écriait : *O opus bonum*, *o opus bonum*, *utinam antea id in rem perductum fuisset;* donnait les meilleures assurances pour l'avenir et promettait un concours efficace. Les confidences royales allaient jusqu'aux affaires de famille : Bathory n'oubliait jamais ni ses parents, ni son pays natal. La mort lui épargna le chagrin de voir sa patrie dans l'anarchie, et sa race illustre dégénérer et périr. Le roi de Pologne avait, issus de ses deux frères, quatre neveux et une nièce; celle-ci, Griseldis, devint l'épouse du chancelier Zamojski après la mort de sa première femme; Stéphane exerça les fonctions de *judex curiæ* sans se signaler autrement dans l'histoire; Balthasar expia, en 1594, ses visées ambitieuses entre les mains du bourreau; ni l'un ni l'autre de ces deux neveux n'est mentionné dans la correspondance de Possevino, qui semble n'avoir été en rapports qu'avec André et Sigismond, et encore ne s'est-il pas expliqué suffisamment sur leur caractère. André, ancien élève du collège de Poultousk, manifestait des signes de vocation ecclésiastique; don précieux, mais non à l'abri du péril à une époque où les mitres assuraient de gros bénéfices, et où le chapeau rouge séduisait les princes du sang. Bientôt nous reverrons André, cardinal

et évêque, chargé par son oncle de négociations secrètes auprès du Saint-Siège; élevé en 1599 au trône de Transylvanie, il mourut la même année, les armes à la main, sur un champ de bataille. Le cousin d'André, Sigismond, succédant à son père Christophe, devint voïévode à l'âge de neuf ans, le jésuite Leleszi dirigeait son éducation, des conseillers ou sénateurs gouvernaient en son nom le pays. Possevino alla voir le jeune prince, fut ravi de ses dispositions, lui fit écrire une lettre au pape et augura bien de l'avenir qui ne justifia pas ces belles prévisions. Marié plus tard à une Habsbourg, Sigismond se rallia à la maison d'Autriche et ne se montra pas à la hauteur de sa mission; trois fois il accepta la couronne de son père, trois fois il y renonça, bien que le pays, exposé aux attaques du dehors et déchiré à l'intérieur par des partis, eût, avant tout, besoin d'un gouvernement stable et ferme. Cette série de revers eût profondément ému le roi Stéphane, les infamies de sa parente Élisabeth, veuve de Nadasdi, eussent mis le comble aux chagrins domestiques. Retirée dans son château de Kseith, sur le Vaag, elle y cultivait sa beauté et maltraitait cruellement ses serviteurs. Un jour qu'elle se livrait à cette triste besogne, le sang de la victime jaillit au visage de la féroce princesse, elle s'imagine que sa peau en est devenue plus brillante et plus souple, et un désir néfaste s'empare aussitôt de son cœur dénaturé : se baigner dans du sang humain et rendre à ses chairs vieillissantes l'éclat de la jeunesse, tel est son rêve. Pour satisfaire cette vanité barbare, des enfants, des jeunes filles, furent égorgés sans pitié; le bruit s'en répandit au dehors, la justice intervint et découvrit des horreurs, il fallut sévir : le nain trop dévoué qui servait à sa maîtresse de bourreau périt sur le bûcher, deux femmes complices eurent la tête tranchée, Élisabeth, par égard au nom qu'elle por-

tait. fut jetée dans un cachot où elle passa le reste de ses jours. Le génie du roi Stéphane avait absorbé toute la sève vitale des Bathory, la famille s'éteignit sans gloire dans la seconde moitié du dix-septième siècle.

Les soins prodigués aux rejetons de cette illustre lignée n'empêchaient pas Possevino de se livrer aux grandes affaires. La Transylvanie l'intéressait spécialement, il proposait à Grégoire XIII d'y envoyer d'un coup cinquante prêtres, et craignait que ce petit pays n'eût le même sort que l'Angleterre d'Élisabeth, si l'on n'étouffait promptement les hérésies et les schismes[1]. Lui-même eut un moment la velléité de se consacrer à la Moldavie et à la Valachie. Par une étrange coïncidence, à la même époque, presque le même jour, la même idée se présentait avec bien plus de force au cardinal de Côme. Il esquisse un programme, indique les voies d'exécution, y revient sans cesse avec une insistance qui trahit presque l'arrière-pensée d'éloigner Possevino de la Pologne, mais celui-ci, pressentant peut-être l'intention et changeant d'avis, trouvait des motifs pour retarder son départ : tantôt, c'est la rédaction des brefs qu'il faut modifier, tantôt c'est la rigueur de la saison qui empêche les voyages, tantôt ce sont des rumeurs alarmantes qu'on a répandues en Turquie, le sultan lui-même se montre hostile, il est renseigné par un prisonnier turc de Moscou, rendu à la liberté sur les instances de Possevino. Bonnes ou mauvaises, ces raisons épargnèrent au jésuite une mission dans la vallée du Danube, où son activité n'eût certes pas trouvé les mêmes aliments que sur les bords de la Vistule et de la Rudawa : ceci explique les préférences qui se laissent surprendre.

1. Dorigny, II, p. 38 à 44.

La Pologne, en effet, réclamait impérieusement des ouvriers pour ses moissons jaunissantes. Le règne de Bathory favorisait les progrès de la foi, il fallait profiter de l'âge d'or et prévoir qu'il pourrait ne pas revenir. Possevino taxait ses confrères polonais de timidité, et se promettait d'échapper à un semblable reproche. Rien de marquant, surtout dans la sphère ecclésiastique, ne lui restait étranger : fondations de la Compagnie, formation du clergé, nomination d'évêques, répartition de bénéfices, création de presses typographiques, impression de catéchismes slaves, organisation d'une colonie bavaroise ou italienne en Livonie. Il avait des idées arrêtées sur tous ces points, savait se faire demander son avis, et, au besoin, mettait lui-même la main à l'œuvre. Les détails de ces entreprises nous éloigneraient trop des rapports entre les papes et les tsars; il y a un autre ordre de faits qui touche de plus près à notre sujet et qui nous arrêtera un moment.

Nous avons déjà parlé des provinces russes de Pologne et de Lithuanie. Unies à Moscou par des liens ethniques et religieux, apanage autrefois des descendants de Riourik, elles n'avaient changé de maîtres que dans la période du joug mongol. Possevino comprit du premier coup d'œil qu'elles pourraient servir de trait d'union entre la Moscovie orthodoxe et la Pologne catholique; les allusions de ce genre remontent à l'année 1581; il s'agissait maintenant de donner à ces théories une forme concrète et de les appeler à exercer une réelle influence. Homme de son temps, Possevino le devance en posant la question sur son vrai terrain, mais, pas plus que ses contemporains, il ne lui donne toute l'ampleur qu'elle comporte ; ni l'élément national, ni les conditions économiques, ni les relations locales, ne sont suffisamment appréciés; le point de vue ecclé-

siastique prédomine aux dépens de tous les autres; même dans cette sphère restreinte, le jésuite italien rétrécit encore l'horizon.

Dans quel état se trouvaient alors les provinces habitées en majorité par des Russes orthodoxes dissidents et soumises au roi catholique de Pologne? Quel remède eût atténué les maux dont elles souffraient? La situation peut se résumer dans quelques traits saillants : au contact avec les Polonais, plus actifs et plus entreprenants, les Russes des hautes classes, dans les écoles, dans la vie publique, dans les diètes, à l'armée, perdaient peu à peu leurs allures nationales, passaient à la foi catholique et embrassaient le rite latin; une nouvelle Pologne se superposait de la sorte à l'ancienne Russie. Quant aux classes pauvres, ouvrières et bourgeoises, avant-garde présumée de Moscou, elles conservaient leur rite, leur foi, leur langue, et se laissaient misérablement exploiter par de prodigues magnats et des juifs insatiables. Ainsi se creusaient des abîmes entre les différentes couches de la population, et se préparaient pour l'avenir des ferments de discorde. La polémique religieuse, parvenue vers la fin du seizième siècle à son paroxysme, donnait la mesure de l'éloignement réciproque et des forces engagées dans la lutte. Sans doute, l'unité dans la vraie foi, surtout avec le maintien du rite grec et de la langue russe, eût pacifié les esprits, détruit les préjugés, déraciné les abus, voire transformé le pays, mais pour pénétrer plus généralement dans les masses, la restauration religieuse aurait dû provoquer une restauration sociale, réparer les torts matériels, redresser les droits, régler les rapports mutuels. Que si pareille entreprise surpassait les forces de la Pologne du seizième siècle, au moins pouvait-on s'élever par la pensée jusqu'à ces vastes horizons; mais la

société polonaise ne pénétrait pas suffisamment ces questions d'avenir, et Possevino n'y voyait, comme les autres, qu'un problème dogmatique à résoudre par le clergé et la noblesse, et il agissait en conséquence.

Les diocèses orthodoxes des provinces qui nous occupent formaient, depuis le quinzième siècle, une métropole particulière, celle de Lithuanie, soustraite à la juridiction de Moscou, mais dépendante de Byzance, car l'union avec Rome n'avait fait dans ces régions qu'une apparition éphémère. Nourri dans les idées du concile de Florence, Possevino ne songeait qu'à traiter directement avec les évêques : s'ils acceptaient les dogmes catholiques, on leur laisserait leur rite et leur langue, après quoi le troupeau eût suivi les pasteurs. C'était, on le voit, l'application du même principe qui déjà avait gagné à la cause de Rome les Bessarion et les Isidore, que Skarga développait avec érudition et chaleur dans son fameux livre sur l'unité de l'Église, et qui formait la base du programme généralement adopté en Pologne. Possevino n'y ajoutait qu'une seule mais importante restriction : il avait de la peine à se faire au génie du rite oriental; l'unité complète, dogmatique et liturgique, lui semblait préférable; la concession du rite n'était à ses yeux qu'une mesure transitoire, quoique absolument nécessaire pour établir l'entente. Aussi ne se lassait-il pas d'insister sur ce point; muni de sept brefs pontificaux adressés aux vladyki, et s'inspirant des projets de Skarga, il comptait se rendre lui-même auprès des représentants hiérarchiques de l'orthodoxie, discuter amicalement avec eux les points controversés, préparer l'union dans la foi par des procédés de courtoisie et de bienveillance; mais pour ne pas s'aventurer au hasard, il eût désiré avoir auparavant des déclarations précises de Rome sur les limites des concessions

à faire. Fort embarrassé par ces questions, le cardinal de Côme tergiversait, remettait la réponse à plus tard, et semblait s'y dérober; encore quelques années, et Clément VIII la donnera.

Ne pouvant pas résoudre les difficultés d'une manière radicale, Possevino s'efforçait d'en hâter au moins la solution. L'échange d'idées avec le prince Constantin d'Ostrog fit, un moment, briller quelque lueur d'espoir. L'illustre descendant de saint Vladimir occupait par sa naissance, sa fortune, son influence, une place hors pair parmi les magnats orthodoxes dissidents. D'après un document contemporain, ses domaines formaient un petit État de trente-cinq villes et bourgs, avec six cent soixante et onze villages, sans compter les dotations faites aux églises et aux couvents. Les revenus de ce roitelet s'élevaient à la somme énorme pour l'époque de dix millions de *zloty*, soit 1 800 000 roubles en monnaie actuellement courante; une cour nombreuse et choisie l'entourait; à la tête se trouvait, en qualité de maréchal, un seigneur de la haute noblesse, et il avait sous ses ordres jusqu'à deux mille gentilshommes. Le prince passait pour un partisan politique de la Pologne, il avait porté les armes contre Moscou et dévasté la province de Séversk; dans les questions religieuses, il louvoyait si habilement entre Rome et Byzance que, de part et d'autre, on comptait également sur son appui. Orthodoxe par le fait de sa naissance, entouré de moines et d'évêques grecs, Constantin, deuxième du nom, avait érigé une école et fondé une typographie à Ostrog; les questions religieuses l'intéressaient vivement; il correspondait avec les patriarches d'Orient, et répondait en termes respectueux aux brefs du pape; s'adressait même aux nonces d'Allemagne et de Pologne, demandait leurs bons offices auprès de l'empereur pour des

affaires d'intérêt en Bohême, et se montrait en général très conciliant. Possevino avait mission de s'aboucher avec lui, et la première impression fut singulièrement favorable. Le 8 juillet 1583, après une visite d'étiquette du jésuite, le prince vint lui-même le trouver dans sa cellule de Cracovie; les larmes aux yeux, le seigneur orthodoxe parla longuement de l'union des Russes et des Grecs avec Rome : ses travaux n'avaient pas d'autre but, et la paix religieuse eût comblé tous ses vœux. Le lendemain, un messager de Constantin renouvela les mêmes assurances et demanda le mémoire de Possevino, présenté naguère à Ivan IV, sur la différence des Églises. Avant de partir pour la Volhynie, le prince manifesta le désir, non seulement d'avoir auprès de lui des théologiens versés dans les langues slaves, mais encore de convoquer à Ostrog une espèce de concile. Le dessein parut à Possevino prématuré; il conseilla d'éviter les manifestations bruyantes, mais ne put s'empêcher de s'écrier, hélas ! prématurément aussi : « Le doigt de Dieu est là ! »

Le prince et le jésuite restèrent en correspondance. La typographie d'Ostrog déployait une grande activité; on y publiait surtout des livres de piété en langue slave, sous la direction d'Ivan Fedorov, ancien imprimeur du tsar et fugitif de Moscou. En 1581, après de nombreux travaux préliminaires, recherches de manuscrits et collations de textes, une bible slave, d'ailleurs assez imparfaite, y avait été éditée. Le prince offrit à Possevino un exemplaire de ce livre, devenu aujourd'hui d'une extrême rareté, et, comme les caractères russes dont on se servait à Rome laissaient beaucoup à désirer, il proposa d'envoyer en Italie une équipe d'ouvriers intelligents pour fondre les matrices, et, au besoin, corriger les épreuves; occasion précieuse d'entrer dans des re-

lations plus suivies, de faire connaître l'Occident aux Slaves et de les mieux connaître eux-mêmes; mais le cardinal Santorio, dont ressortaient ces affaires, n'entendait pas de cette oreille; il déclina l'offre obligeante, et le triomphe de la routine fut complet. Malgré cet échec, Possevino continuait à traiter avec le prince Constantin et demandait même pour lui, à cause de ses attaches avec la maison régnante de Moscou, des brefs décorés du titre de *desideratissimo principe*. Le cardinal de Côme s'avisa de lui octroyer une autre faveur et de lui écrire, en signe de confiance, disait-il, dans les mêmes termes qu'à un fervent catholique romain. Au cours du mois d'août 1584, à Lublin, Possevino présenta au prince d'Ostrog un message de ce genre, avec un rosaire, deux missels, un calendrier grégorien, des catéchismes grecs, et le remercia, au nom du pape, des subventions accordées aux Églises latines, assez nombreuses dans les domaines du prince orthodoxe. Debout, la barrette à la main, avec tous les signes d'une profonde vénération, celui-ci écouta le discours et se montra très satisfait; ensuite on s'assit pour causer familièrement de l'Orient et de l'union des Églises, thème favori du prince. Ses projets de concorde religieuse se distinguaient par la largeur; ils embrassaient les Slaves et les Grecs, Byzance et Moscou; l'instruction populaire y revendiquait une large part[1]. Dans un moment d'abandon, le prince trahit, à son insu peut-être, le secret de ses hésitations et son manque de conviction : « Si la religion catholique est bonne, dit-il en finissant, la religion orthodoxe n'est pas mauvaise. »

L'introduction projetée du calendrier grégorien en Orient fournit un nouvel aliment aux négociations avec

1. *Akty... zapadnoï Rossii*, IV, p. 63 à 66, n° 45.

le protecteur et l'ami du patriarche grec. La réforme astronomique de Grégoire XIII, une des gloires de son pontificat, touchait de près au domaine religieux. Le concile de Nicée avait jadis réglé la célébration de la fête de Pâques, depuis plus de douze siècles les fidèles se conformaient à ces augustes prescriptions, il s'agissait maintenant d'en mieux déterminer la valeur, d'adopter des calculs scientifiquement plus exacts et d'y conformer l'organisation liturgique de l'année entière. Une discussion approfondie sur tous ces points pouvait, selon la manière de s'y prendre, provoquer des griefs ou amener un rapprochement. De part et d'autre, on s'en rendait parfaitement compte. En 1581, lorsque Possevino passait par Venise, le colonel grec Eudemoniani l'avertit charitablement qu'il serait opportun, avant la correction du calendrier, d'interpeller les Moscovites et les Hellènes, les Moldaves et les Valaques. Excellent conseil, qui ne fut suivi qu'à demi et seulement pour Constantinople. Le patriarche de la nouvelle Rome, Jérémie II, jouissait dans l'ancienne d'une considération sympathique. Sa franche et ferme attitude avait arrêté l'invasion de la Réforme en Orient, il avait rejeté la confession d'Augsbourg et rompu des lances avec les professeurs de Tubingue; ennemi déclaré des protestants, on le croyait plutôt favorable aux catholiques; ses deux neveux étudiaient au collège de Saint-Athanase, lui-même en avait approuvé l'érection dans une lettre respectueuse adressée au pape et, lorsque Pierre Cedolini, évêque de Nona, se présenta chez lui, en 1580, le patriarche lui fit bon accueil. Dans l'espoir de gagner Jérémie à la réforme du calendrier, Livio Cellini fut envoyé par le pape à Constantinople. Les discussions suivaient leur cours régulier, laissaient même entrevoir la possibilité d'une entente, lorsqu'on apprit sur le Bos-

phore la publication de la bulle : désormais la correction du calendrier était un fait accompli, les Grecs n'auraient plus rien à dire. Jérémie se crut mystifié et changea brusquement de langage, Cellini s'en revint sans avoir rien obtenu, des mandataires autorisés reprirent les négociations à Venise sans plus de succès. Le patriarche méditait secrètement un grand coup. En novembre 1582, un concile convoqué à Constantinople condamna le nouveau calendrier, cette décision fut annoncée au prince d'Ostrog par un message motivé.

Jérémie n'eût certainement jamais prévu le sort qui attendait sa lettre ni dans quelles mains elle échouerait : le prince Constantin la remit à Possevino pour la traduire et la réfuter, car il se montrait lui-même favorable au nouveau calendrier ; Bathory l'avait déjà accepté pour la Pologne, le refus des orthodoxes eût été un brandon de discorde. Le jésuite se trouva à la hauteur de sa tâche pour avoir étudié sérieusement la question, sa longue réponse de douze pages fut envoyée, au nom du prince, à Constantinople, et puis à Rome pour y être examinée et imprimée. Fort de l'approbation de Bellarmino et de Clavio, Possevino eût voulu faire traduire son travail en plusieurs langues orientales et lui donner une large publicité, mais le cardinal de Côme s'y opposa énergiquement. Cette mesure aurait pu entraver les rapports directs qui se poursuivaient entre Rome et Byzance : on échangeait des lettres, des présents, voire des ambassades avec Jérémie, dont le langage variait au gré des circonstances et inspirait parfois l'espoir d'une entente. Un incident imprévu rompit à l'improviste les pourparlers et jeta la consternation parmi les Grecs. Accusé de haute trahison par un rival jaloux de posséder son siège, Jérémie devint suspect au sultan, fut jeté en prison et ensuite exilé à Rhodes, trop heureux

d'échapper à la peine de mort dont il était menacé. Le 27 avril 1584, annonçant à Possevino ces tristes nouvelles, le cardinal de Côme ébauchait un projet de circonstance : obtenir la mise en liberté du captif, en faire un patriarche exclusivement slave, fixé parmi les Russes, détacher ainsi de Byzance les orthodoxes de Pologne et de Moscou, et les réunir au Saint-Siège. Possevino eût préféré voir Jérémie s'établir à Rome et devenir un nouveau Bessarion, la résidence à Moscou lui paraissait impossible et même peu désirable ; Kiev, alors sous la domination polonaise, eût mieux convenu au chef de l'église slave. Disons ici, pour ne plus revenir sur ce sujet, que les efforts de la diplomatie française obtinrent la grâce de l'exilé, il reprit même ses anciennes fonctions, mais l'amère expérience le rendit encore plus timide et plus versatile qu'auparavant. Ainsi, lors de son fameux voyage à Moscou, en 1588-1589, il y érigea un nouveau patriarcat, implorant l'appui et les aumônes du tsar orthodoxe, tandis que Zamojski, chez lequel il s'arrêtait en passant, le trouvait modéré, conciliant, instruit, et se flattait presque d'en faire un patriarche grec-uni. Le synode convoqué à Constantinople, en 1593, déchira enfin tous les voiles : la création du patriarcat moscovite y fut approuvée, et l'on fulmina encore des anathèmes contre le nouveau calendrier. Les démarches de Possevino, soit pour l'introduction parmi les Slaves de la réforme grégorienne, soit en général pour l'union des orthodoxes avec Rome, n'aboutirent donc pas à des résultats immédiats; il n'a fait que préparer le terrain pour le grand événement de l'année 1595, qui sera combattu en vain par le prince d'Ostrog [1].

1. Schmid, passim; Possevino, *Moscovia*, p. 206 à 223 (*De anni et Paschæ emendatione*); Maffei, II, p. 268 à 342. Pour les rapports de Jérémie avec Tubingue, voir Schelstrate, p. 95 à 99, p. 140 à 252 ;

Pas plus qu'à l'intérieur, les travaux du jésuite durant ces années n'eurent au dehors quelque succès marquant et bien défini; le but principal restait toujours la paix universelle en vue d'une alliance contre l'Islam. Il a été déjà question des divergences heureusement écartées entre Bathory et Rodolphe II. Les rapports tendus avec la Suède exigeaient les mêmes précautions et la même prudence, la trêve du 15 janvier 1582 avait également grand besoin d'être consolidée. De temps en temps, le cardinal de Côme rappelait à Possevino de ne pas négliger Moscou et de rester avec Ivan en « correspondance amicale ». L'occasion s'en offrit lorsqu'il fallut terminer les négociations de Iam Zapolski et s'entendre sur l'échange des prisonniers et les rectifications de frontières. De part et d'autre, les courriers allaient et venaient sans trop se presser de conclure. Enfin, dans le courant du mois de juillet 1583, un envoyé du tsar parut à Cracovie pour régler définitivement les questions trop longtemps pendantes. Possevino eut avec lui des entrevues dont il se déclara satisfait; toutefois, on n'alla guère, paraît-il, au-delà des procédés d'étiquette et des présents d'usage. Les Russes en furent quittes pour des esturgeons du Volga qu'ils prodiguaient volontiers. Du côté de Venise, les choses se présentaient sous un meilleur aspect. Possevino désirait voir s'établir des relations directes et permanentes avec la Pologne, il y poussait fortement et se servait surtout, afin de lui procurer un collègue à Cracovie, de l'ambassadeur de Venise à Vienne, Lippomano. Succès rapide et complet au palais de Saint-Marc : dès le 22 novembre 1582, l'érection du nouveau poste diplomatique est ap-

Zamojski a exposé ses vues sur le patriarche dans la lettre du 5 octobre 1588 au cardinal Aldobrandini (Archives du Vatican, *Polonia*, XXXII, p. 85).

prouvée par 139 votes positifs contre 21 négatifs et 26 flottants; cinq jours après, Dolfin, à la même majorité, est élu ambassadeur. En Pologne, cette nouvelle fut d'abord bien accueillie, le discret promoteur de l'affaire s'en félicitait, pressait l'arrivée du représentant de la seigneurie et promettait, au nom de Bathory, la réciproque. Ces heureuses dispositions ne durèrent pas longtemps; soit malentendu, soit interprétation arbitraire, le fait est que, le 25 janvier 1583, Possevino adressait à Lippomano une lettre où les précautions oratoires dissimulaient à peine le désaveu : quatre heures de colloques avec le roi, il a parlé « divinement », sa haine des Turcs égale son amitié pour Venise; quant à l'ambassade de Cracovie, Bathory voudrait y réfléchir encore, consulter les sénateurs; en pratique, le délai équivalait au refus; les relations entre la Pologne et Venise n'en restèrent pas moins amicales [1]. Une autre fois, dans une entreprise plus grave peut-être que la précédente, l'empêchement vint de là d'où émanaient naguère les encouragements. Le 27 mai 1583, après avoir formé et mûri de nouveaux projets, en vue probablement de la croisade, Possevino médite d'en faire part au doge de Venise et aux chefs du conseil des Dix; les minutes de ces lettres, que nous n'avons pas retrouvées, sont au préalable soumises au cardinal de Còme. La réponse du Vatican fut singulièrement dure : ordre est donné au diplomate trop ardent de ne pas « s'engouffrer » dans des affaires de ce genre, les messages restent en portefeuille. Possevino prit en bonne part le charitable conseil : simple religieux, disait-il, il avait cru pouvoir imiter l'exemple de sainte Catherine de Sienne et de saint Jean de Capistran, mais à la défé-

1. Archives d'État de Venise, *Sen. Secr.*, LXXXIII, p. 122, 130, v.; *Germania, Dispacci*, IX, p. 351.

rence pour ses chefs il sacrifiait ses desseins, et l'obéissance lui servirait toujours de règle suprême.

Au milieu de ces nombreuses occupations, et tout en intervenant auprès de la reine Élisabeth en faveur du jésuite Bosgrave, ancien professeur de Vilna, qui gémissait dans la tour de Londres, Possevino trouvait encore des loisirs pour des travaux littéraires. L'année 1583 vit sortir de sa plume le commentaire sur la Livonie; l'année suivante le second commentaire sur Moscou et celui sur la Transylvanie. Les deux premières études sont imprimées et suffisamment connues, nous dirons quelques mots de la troisième encore inédite et provoquée par une noble émulation. Bathory tenait à sa cour, en qualité d'historiographe, le Vénitien Bruti, qui avait quitté son pays natal pour échapper aux rigueurs de l'Inquisition et professer librement ses opinions hérétiques. On devine que ses idées devaient déteindre sur ses écrits; son histoire de la Transylvanie, communiquée par le roi à Possevino, déplut fortement à celui-ci; aussitôt il songea à traiter le même sujet d'une autre manière, les matériaux ne lui manquaient pas : les pièces officielles avaient passé par ses mains, lors du différend à régler avec l'Autriche; Bathory lui avait fait de précieuses confidences, et tout avait été scrupuleusement contrôlé sur place. Il se mit donc à l'œuvre, guidé, écrivait-il à Rome, par un quadruple motif : réfuter les assertions de Bruti, hostile au Saint-Siège et capable de brouiller la Pologne avec ses voisins; donner à Bathory, sans en avoir l'air, d'utiles enseignements; insinuer au Vatican les mesures qu'il y aurait encore à prendre; enfin s'exercer dans ce genre de production littéraire et se faire lire par le jeune voïévode Sigismond. Quelques mois suffirent pour achever le travail, il est divisé en cinq livres dont les deux pre-

miers contiennent la description géographique et l'histoire du pays jusqu'à la moitié du seizième siècle; les guerres avec l'Autriche, l'invasion des hérésies et surtout de l'arianisme, l'avènement de Stéphane, l'introduction des jésuites forment l'objet du troisième livre; le quatrième est consacré presque exclusivement à Bathory, à son élection au trône de Pologne, à ses longues querelles avec l'empereur, aux soins prodigués au pays natal. Enfin le dernier livre esquisse le programme de l'avenir, examine les meilleurs moyens pour la conservation et les progrès de la foi en Transylvanie, dans toute la Hongrie, en Moldavie et en Valachie. Ce commentaire s'adressait à un nombre restreint de lecteurs, cependant l'auteur n'en redoutait pas la divulgation, pourvu que l'on supprimât, en différents endroits, la valeur de deux cents lignes et que l'on dissimulât les noms des personnages encore vivants. Cette précaution ne fut jamais prise, l'oubli remplaça le grand jour de la publicité [1].

Bien que Possevino ne fût pas également favorisé par le sort dans toutes ses entreprises, sa position à la cour de Cracovie n'en souffrait guère. Honoré de la confiance du roi, en renom de grand crédit au Vatican, mêlé au monde diplomatique, il aurait dû s'imposer une extrême réserve, éviter les froissements avec les représentants officiels du Saint-Siège, et se faire pardonner sa profession de jésuite et sa brillante mission de Moscou. Si son caractère ardent, parfois même prime-sautier, se pliait mal aux retards et aux entraves, une discrète réserve n'en était pas moins nécessaire surtout vis-à-vis d'un nonce comme Bolognetti. Méticuleux et concentré, celui-ci observait tout avec soin, sentait la main de

1. L'original autographe de ce commentaire se trouvait autrefois au Gesù de Rome; nous en possédons une copie.

Possevino dans des affaires qui en partie lui échappaient à lui-même; mais ne pouvant s'en ouvrir à personne en Pologne, obligé de faire bonne mine au jésuite, il cumulait dans le secret de son âme un fond d'aigreur et d'antipathie. Les convenances extérieures dissimulaient ces sentiments, si bien que Possevino ne s'en aperçut jamais; il se livrait sans méfiance et ouvrait à Bolognetti « les archives de son cœur », pour nous servir de son expression originale. Lorsque le nonce fut nommé cardinal, des éloges pompeux furent adressés à cette « nouvelle colonne de l'Église », à l'élu de la Providence destiné à faire de grandes choses; le jésuite se croyait même si apprécié et si écouté qu'il prévenait le pourpré de conseils et lui suggérait, entre autres, d'éliminer de ses armoiries une innocente figure de femme, incapable de blesser la plus farouche pudeur. Ces épanchements facilitaient les investigations. Le nonce s'y laissait entraîner, et confiait ses impressions au papier. Ces notes prenaient ensuite le chemin de l'Italie, et c'est probablement le frère de Bolognetti qui les faisait parvenir au Vatican. Elles nous fourniront quelques traits. Rien ne trouvait grâce aux yeux de l'Aristarque diplomatique, à commencer par les allures de Possevino; il venait librement chez le nonce, lui parlait de son séjour à Venise, examinait ses livres, jetait des regards furtifs sur ses papiers, lui proposait même un jour de ranger ensemble la correspondance de Rome, et se laissait renseigner par des amis sur tous les détails de la nonciature. Les discours rivalisaient de hardiesse avec les manières : les voyages de Suède et les succès du Kremlin offraient une mine inépuisable; aux souvenirs du passé succédaient les projets d'avenir, Possevino ne comptait plus revenir à Rome, si ce n'est pour y fonder un séminaire militaire ou une chancellerie diplo-

matique; il s'oubliait de temps en temps jusqu'à lancer une pierre dans le jardin des prélats : « J'abats plus de besogne que les nonces, disait-il familièrement, et je coûte moins cher.» Passe encore pour les discours, passe pour les allures, mais pourquoi ne pas rester modestement et rigoureusement dans sa sphère? Doué d'une surprenante activité d'esprit et de caractère, le médiateur des rois, le promoteur attitré de la croisade, aimait naturellement à négocier, à régler les situations, à chercher de nouvelles issues, et par la force même des choses, il empiétait parfois sur le terrain réservé aux diplomates officiels, c'était comme un nonce à côté du nonce, une roue dans la roue. En 1585, lorsque Bathory mûrissait l'expédition moscovite, Bolognetti constata plus souvent ces ingérences et elles le choquèrent davantage; il sentait bien quel était le confident préféré des plus secrets desseins, il s'en prenait à celui-ci, à son esprit d'exclusivisme, ses discours étaient soigneusement comparés à ceux du roi, phrase par phrase, mot par mot; à travers une critique sévère, on arrivait toujours à une conclusion défavorable au jésuite. Bolognetti se demandait alors si Possevino ne se montrait pas trop conciliant, si ses procédés ne créeraient pas des embarras, s'il ne compromettait pas le Saint-Siège? Quant aux supérieurs de la Compagnie, le nonce croyait savoir qu'ils voyaient de mauvais œil un jésuite engagé dans la politique d'actualité, qu'ils l'eussent volontiers éloigné de la cour et de la diplomatie. En attendant il fallait bien se mettre au diapason de Bathory; l'adversaire secret traitait amicalement avec Possevino, faisait son éloge, prenait son avis, et cette contrainte extérieure aggravait sans cesse la plaie saignante du cœur. Encore s'il avait l'ambition et le désir de parvenir, se disait le nonce, on aurait pu le menacer d'une disgrâce ou lui

promettre des distinctions, mais le jésuite avait fait vœu de refuser la pourpre et les mitres, les grandeurs n'avaient sur lui aucune prise [1].

Malgré leur caractère purement personnel, ces plaintes souvent inculquées devaient à la longue faire impression au Vatican ; peut-être le cardinal de Côme jugeait-il aussi l'activité de Possevino trop remuante pour le déclin d'un pontificat. Le fait est que des signes non équivoques de froideur commencèrent à paraître de ce côté. Naguère largement concédées, les facultés ecclésiastiques ne furent plus renouvelées après leur expiration; on écarta brusquement, comme nous l'avons déjà dit, les négociations projetées avec Venise sans même les avoir examinées à fond; quelques mois après, autre symptôme significatif : la pension de cent écus par mois est réduite à cinquante; la pénurie du trésor pontifical, écrit-on de Rome à cette occasion, réclame des économies, et le pensionné étant religieux doit savoir se borner, ce qui s'appelle, en style curial, *andare positivamente*. L'allusion était claire, Possevino l'accepta de bonne grâce : « Moins on me donnera, telle fut sa réponse au cardinal, plus je serai content; » une explication parut cependant nécessaire. Obligé d'avoir toujours un ou deux compagnons, de faire des voyages dispendieux, dans des pays sans ressources, s'il avait à subir des frais considérables, il se flattait au moins de n'avoir jamais manqué à sa profession religieuse de pauvreté. L'esprit pratique reprend le dessus, lorsqu'il ajoute qu'à l'avenir on se règlera d'après l'allocation. Une nouvelle entreprise de Bathory à laquelle Possevino fut mêlé provoqua un dénouement imprévu.

1. Archives du Vatican, *Lett. et mem. mss. del P. Possevino*, II, p. 88, 158; III, p. 269 à 289.

LIVRE III

PROJETS MILITAIRES DE BATHORY

CONTRE MOSCOU

DERNIÈRES MISSIONS

CHAPITRE PREMIER

PROJET COMMUNIQUÉ A GRÉGOIRE XIII

1584-1586

I. Mort d'Ivan le Terrible. — Avènement de Fedor. — Troubles à Moscou. — Boris Godounov. — Projet de Possevino. — Brefs pontificaux à Fedor et aux boïars. — Plan militaire de Bathory. — Possevino chargé de la partie diplomatique. — Ses embarras. — Ses démarches auprès du cardinal de Côme. — Réponse évasive de Rome. — Communiquée à Bathory sous une forme mitigée. — Mémoire de Zamojski sur la guerre de Moscou : objectif principal, état intérieur de la Pologne, ressources financières, épilogue. — Nouvelle réponse de Rome. — Favorable, mais conditionnelle. — Diète de 1585 à Varsovie. — Affaire Zborowski. — La guerre contre Moscou repoussée. — Les ambassadeurs russes à la diète. — Rapports avec Possevino. — Ses espérances. — Ruse de Troïékourov. — Proposition d'alliance contre le khan de Crimée. — Trêve prolongée de deux ans. — Négociations secrètes. — Fusion projetée de la Pologne avec Moscou. — Réponse évasive des Russes. — Possevino envoyé à Braunsberg. — Motifs du renvoi.

II. Le collège de Braunsberg. — Occupations de Possevino. — Mission de Haraburda à Moscou. — Critique de Karamzine et de Soloviev. — Questions secondaires. — Projet d'union écarté. — « Défense spirituelle » du métropolite. — Conditions modifiées en faveur de la Pologne. — Échec complet de Haraburda. — Il rend compte de sa mission à Bathory. — Impressions de celui-ci. — Renseignements de Novosiltsov sur la Pologne. — Nouvelle ambassade russe à Grodno. — Le projet d'union reproduit. — Ironies et sarcasmes. — Fermeté de Troïékourov. — Réunion sur l'Ivate concertée pour l'année 1587. — Menées secrètes.

I

Lors de la trêve conclue entre la Pologne et Moscou, le 15 janvier 1582, Ivan le Terrible n'avait que cinquante-neuf ans. Singulièrement robuste, il aurait pu longtemps encore défier les années, si des excès monstrueux n'eussent ébranlé son organisme et précipité sa fin. La légende et l'histoire se partagent le récit de sa mort. De sombres pressentiments l'obsédaient en 1584, depuis le commencement de l'hiver; l'apparition d'une comète le jeta dans un trouble profond; les astrologues, réunis à grands frais à Moscou et journellement consultés, prévoyaient un dénouement fatal, et leur sincérité exaspérait le despote. La nuit, le sommeil semblait le fuir à dessein pour le livrer au désespoir : le tsar se tordait sur sa couche, se roulait par terre, gémissant et hurlant, poursuivi sans cesse par de funestes souvenirs, par des ombres sanglantes et par la voix de sa conscience. Le remords rongeait son âme, le repentir ne pouvait y pénétrer. Hideusement perverti, la soif du sang et les plus ignobles instincts ne le quittèrent qu'avec le dernier souffle de vie ; le mal faisait de rapides progrès dans ce corps usé par la débauche, les chairs tombaient en lambeaux, la pourriture gagnait les os, une odeur nauséabonde trahissait le travail de la dissolution, et sur les lèvres crispées et livides du moribond erraient encore des arrêts cruels ; sa belle-fille, en face de la tombe entr'ouverte, n'échappait que par la fuite à de lubriques embrassements. Presque réduit à l'état de cadavre, Ivan fut, selon l'usage, revêtu de la bure monastique, ce qui équivaut, en Orient, à la profession religieuse, et, comme par ironie, le métropolite Denis lui imposa le nom de Job. Moine étrange de la dernière

heure, dont l'existence s'était écoulée dans des orgies et des massacres, et parfois dans des accès de brutal mysticisme!

La mort d'Ivan, arrivée le 18 mars 1584, fut le signal des discordes. Il avait eu trois fils : l'aîné était tombé victime de la barbarie paternelle, le plus jeune fut exilé dès que son père eut fermé les yeux; le trône échut en partage au second fils du défunt, Fedor Ivanovitch. L'oligarchie des boïars succédait à un tyran autocrate, car Fedor était tout à fait incapable de régner par lui-même. Aussi bon de caractère que faible d'intelligence, les douceurs du foyer, la visite des églises et les pieux pèlerinages l'absorbaient complètement; à en croire Possevino et Sapieha, qui ont recueilli leurs renseignements sur place, sa nullité d'esprit aurait touché à l'idiotisme, voire à la démence; le fait est qu'en dépit des plus vives instances, Ivan ne voulut jamais permettre au jésuite d'avoir une entrevue avec Fedor. On ne se souciait pas d'exposer aux regards de l'étranger un petit jeune homme maladif, aux yeux hagards, aux couleurs pâles, au son de voix désagréable, toujours souriant et distrait[1]. Les affaires d'État passèrent à un conseil de cinq boïars : Ivan Chouïski, Ivan Mstislavski, Nikita Romanovitch, Bogdan Bielski, Boris Godounov; espèce de régence instituée par Ivan IV au moment de sa mort. Le nouveau règne ne fut pas inauguré sans troubles : des émeutes éclatèrent dans la rue, des bruits étranges circulaient sur l'origine de ces désordres; pour calmer la fureur populaire, Bielski dut prendre le chemin de l'exil. Lorsque la tranquillité fut rétablie, un fait d'un autre genre captiva l'attention générale. Le tsar était

1. Archives du Vatican, *Polonia*, XXVII, p. 140; Tourguénev, II, p. 2, n° III, où la lettre de Sapieha au chancelier de Lithuanie (Archives du Vatican, *Polonia*, XXI, p. 321) est adressée à Bolognetti.

marié à Irène Godounov, qui, exerçant sur lui un ascendant sans limite, subissait à son tour celui de son frère Boris. L'ancienne Moscovie compte ce boïar parmi ses plus remarquables personnalités : d'origine orientale, intelligent, retors, énergique, d'une ambition effrénée, inaccessible au remords, il avait su se maintenir en grâce pendant toute la durée du règne précédent. Les scènes les plus révoltantes se passaient sous ses yeux, les massacres succédaient aux orgies, les orgies aux massacres, Ivan était en proie à une espèce de folie de débauche et de sang, Boris ne trouvait jamais sur ses lèvres un mot réprobateur; impassible sur les marches du trône, il courbait la tête sous la main du tyran, et, dans son cœur tatar, se promettait une revanche. La revanche arriva avec le règne de Fedor. Comblé d'honneurs et de richesses, Godounov dominait en maître dans le conseil, distribuait à son gré les faveurs, disposait sans contrôle des finances, et personne n'osait s'élever contre le beau-frère omnipotent du tsar. Les circonstances, non moins que les liens du sang, l'avaient placé trop près du trône. En effet, le chétif Fedor, privé jusque-là de succession, semblait fatalement voué à une mort prématurée; le cas échéant, Dmitri, l'enfant exilé, resterait le seul rejeton de l'antique lignée de Riourik. Les moins perspicaces devaient se demander si Boris ne serait pas tenté de sacrifier une victime à son ambition, et de marcher vers le trône par une voie jonchée de cadavres et baignée de sang innocent? En Pologne, mieux que partout ailleurs, on était au courant de ces péripéties. Sapieha en avait été le témoin oculaire : il négociait à Moscou l'échange des prisonniers et annonçait la prochaine arrivée de deux ambassades russes, dont l'une serait envoyée par Fedor, l'autre par les boïars, pour consolider et, au besoin,

renouveler la trêve décennale de 1582. Zamojski transmet lui-même ces nouvelles à Possevino[1]. A cette occasion, le jésuite rentre dans l'arène politique, Stéphane reprend ses allures belliqueuses.

A peine instruit des événements du Kremlin, Possevino, alors à Prague, découvre au cardinal de Côme le désir secrètement nourri par Bathory de s'emparer de Smolensk et de quelques autres provinces russes; mais aussitôt, revenant à des idées plus pacifiques et toujours fécond en projets, il propose des mesures en harmonie avec les dernières nouvelles. Les boïars du conseil, trois surtout d'entre eux, lui étaient connus pour avoir traité avec eux à Moscou; un changement de règne pouvait amener des circonstances propices, c'était le moment d'envoyer des brefs pontificaux à Fedor et aux membres de la régence; Possevino en traçait d'avance le canevas : regrets sur la mort d'Ivan, assurances d'amitié, espoir de rester toujours en bons rapports. Deux brefs furent aussitôt rédigés dans ce sens et expédiés à Prague, mais, pour ne pas donner d'ombrage à Bathory, on ne voulut pas à Rome apposer le sceau d'or ni ajouter des présents[2].

Des préparatifs d'un autre genre se faisaient en Pologne. Dans le courant du mois d'août, pour débattre les réponses à donner aux Russes, les sénateurs furent convoqués à Lublin; Possevino crut aussi devoir s'y rendre[3]. Le roi l'attendait avec impatience et lui fit part

1. Archives du Vatican, *Svetia*, XCV, p. 195, Zamojski à Possevino, 29 mai 1584.

2. Archives du Vatican, *Svetia*, XCV, p. 200; *Germania*, XIII, p. 137; *le Saint-Siège, la Pologne et Moscou*, p. 128, n° VII; les deux brefs dans Tourguénev, II, p. 3 à 5, n°s IV, VI.

3. Nous exposerons ici les faits surtout d'après les lettres de Possevino (*le Saint-Siège, la Pologne et Moscou*, p. 128 à 152, n°s VII-XI; Archives du Vatican, *Svetia*, XCV, p. 195 et suiv.) et celles du car-

des idées qui fermentaient dans sa tête : pour écraser les Turcs et s'emparer de Byzance, il rêvait la conquête de Moscou. La trêve de 1582 était censée périmée par la mort d'Ivan, des voisins avides et menaçants entouraient de toutes parts le tsarat, rudement éprouvé par les discordes intérieures, le roi de Pologne se disait en possession des meilleurs titres et n'entendait pas se laisser prévenir par d'autres. Dans l'espace de trois ans, il comptait s'emparer de la Moscovie, tendre ensuite sa main victorieuse aux Géorgiens, aux Circassiens et aux Perses, enserrer les Turcs dans un cercle de fer et de feu; après quoi un généreux effort eût suffi pour planter le drapeau polonais sur les rives du Bosphore. Ce programme, on le voit, était la contre-partie du programme pontifical, qui préférait aux représailles l'alliance des peuples slaves. Il ne manque pas de patriotes qui considèrent encore le projet belliqueux de Stéphane comme un trait de génie, mais, quoi qu'il en soit de sa valeur idéale, pouvait-il réellement s'incarner dans les faits? Lors même que Bathory eût réuni Moscou à sa couronne, la Pologne du seizième siècle, minée par la discorde, rongée par les sectes, aurait-elle eu assez de sève pour s'assimiler les provinces moscovites et organiser une croisade contre les Turcs? Ou plutôt cette nouvelle conquête n'eût-elle pas paralysé ses mouvements, absorbé ses forces et rendu impossible l'expansion à l'extérieur? On ne saurait douter de la loyauté de Bathory; il voulait assurément abattre le croissant, mais en prenant le chemin de Moscou il risquait de ne pas arriver au but. Encore fallait-il des ressources pour entrer en campagne contre le tsar, quelque faible qu'on le supposât; or, les caisses de Bathory, d'ordinaire,

dinal de Côme (*ibid.*, *Germania*, XIII, p. 134 et suiv.). Les autres sources seront indiquées au cours du récit.

étaient vides, la diète se montrait intraitable à l'endroit des impôts, et le subside annuel qu'on pouvait espérer des Candiotes n'était qu'une vague rumeur rapportée de l'Orient par Nicolas Radziwill. Dans cette détresse, quel autre refuge sinon le pape, qui donnerait lui-même des sommes considérables et mettrait en cause les autres princes? Bathory désirait vivement que Possevino écrivît à Grégoire XIII, ou plutôt allât lui-même à Rome solliciter des secours, en passant par Venise et Florence. Dominé par cette idée, il délivre au jésuite des lettres qui l'accréditaient auprès du pape, du doge, du grand-duc de Toscane et du cardinal Farnèse, protecteur de Pologne.

Ces déclarations belliqueuses, doublées d'une négociation diplomatique, rendaient la position de Possevino excessivement difficile. A la cour de Varsovie se trouvait un nonce jaloux de ses fonctions, récemment nommé cardinal et sur le point de regagner l'Italie; l'affaire était évidemment de son ressort, les préférences du roi pour un autre pouvaient le blesser. Mais Bathory craignait d'avoir l'air d'un mendiant en s'adressant à un personnage officiel, et ne voulait d'autre intermédiaire que Possevino, initié de longue date aux mystères moscovites. Autrement grave que la question de personnes était l'entreprise considérée en elle-même. Par esprit de vocation et penchant naturel, le jésuite inclinait vers la paix, mais le génie de Stéphane le fascinait visiblement. Un grand avenir s'ouvrait du côté de l'Orient : le soldat eût frayé le chemin au missionnaire, on aurait fondé des écoles dans les villes conquises, le règne du Christ allait s'étendre aussi loin que la valeur polonaise; le confident du roi en est vaguement épris, mais ce n'est plus l'homme de Iam Zapolski, il lui manque l'assurance que donnent les fortes

convictions au service d'un but bien déterminé, il se donne un démenti à lui-même et à son système d'alliance slave pour entrer, non sans quelque hésitation, dans les vues de Bathory. S'il plaide vigoureusement la cause polonaise à Rome, en Pologne ce sont les intérêts de la foi qui sont mis en première ligne; s'il écrit à Zamojski, en style militaire, que le vieux soldat de Pskov est prêt à se battre sous le drapeau du même capitaine, bientôt le souvenir de la dernière campagne lui inspire des restrictions, il veut enrayer l'élan impétueux de Bathory, stipuler d'avance qu'il n'y aura ni carnage ni dévastation. La recherche d'un motif légitime pour déclarer la guerre le préoccupe aussi et il accepte, sans les approfondir, les revendications polonaises comme de justes griefs. Dans tous les cas, il conseille de ne demander au pape que des subsides très modérés sous peine de ne rien obtenir, et surtout de s'entourer de mystère. Car, dans sa pensée, le Saint-Siège doit dominer la situation, sans trahir Moscou, sans se brouiller avec la Pologne. Problème redoutable qu'il espérait résoudre par un procédé ingénieux : qu'on s'imagine, en effet, Moscou sur le point d'être envahie par les Turcs ou les Tatars, les Polonais viennent défendre leurs frères et se font largement compenser de leur peine; ainsi l'argent du pape n'aurait servi qu'à sauver le tsarat trop heureux d'en être quitte pour quelques provinces cédées à son voisin. L'hypothèse était risquée, le raisonnement subtil, trop subtil pour être compris de Fedor ou même de Boris Godounov, des boïars du conseil et en général de tous les Moscovites; mais Possevino se félicitait de l'avoir trouvé et comptait s'en servir à l'occasion. Le voyage d'Italie projeté par Bathory lui souriait aussi : il se serait arrêté à Venise et à Florence, aurait pressé partout la conclu-

sion de l'affaire, en outre, recruté des hommes et acheté des livres pour les missions. Son empressement est tel qu'il insiste sur la nécessité de sa présence à Rome, car les lettres, écrit-il au cardinal de Côme, entraînent des longueurs, et, pour gagner sa cause au Vatican, il faut donner de sa personne.

A la cour pontificale, ces révélations inattendues produisirent l'effet d'un coup de foudre. Accablé de soucis et de difficultés, avec des finances obérées, Grégoire XIII, déjà sur le déclin de l'âge, songeait plus au maintien de la paix en Europe qu'à une nouvelle guerre contre les Turcs. D'autre part, on se le rappelle, Possevino avait perdu quelque peu de son prestige; les diplomates romains le trouvaient trop hardi, trop remuant, et leurs accusations ne passaient pas inaperçues. De sages conseils lui furent donnés, des restrictions imposées à son zèle. Il se soumettait sans murmure, mais bientôt son activité naturelle reprenait tous ses droits. Les dépêches du nonce de Varsovie faisaient prévoir des demandes de subsides[1]. Bathory lui insinuait souvent que la conquête de Moscou par les Polonais serait la ruine des Turcs, Bolognetti ajoutait, en guise de commentaire, que la diète ne voterait probablement pas d'impôts et que le roi serait obligé de faire la guerre à ses frais. Le cardinal de Côme comprit l'euphémisme, aussi la réponse aux propositions de Possevino ne se fit pas attendre : approbation platonique, assurances de bonne volonté; pour le reste on s'en tient au parti le plus sûr, celui de tout remettre jusqu'après la diète de 1585; Possevino est vivement sollicité de ne pas venir de ce chef en Italie et d'aban-

1. Tourguénev, II, p. 1 et suiv.; Theiner, *Annales*, III, p. 757 et suiv.; Archives du Vatican, *Polonia*, XXI, passim, voir surtout p. 343, 355.

donner la négociation au nonce Bolognetti; quant aux subsides si ardemment désirés, le cardinal avoue sans détour que les ressources du Saint-Siège suffisent à peine pour couvrir les dépenses ordinaires et qu'il ne faut compter ni sur Venise ni sur Florence, où l'on ne débourse l'argent qu'avec une sage réserve [1].

Cette réponse, datée du 29 septembre, écrite à la hâte au retour du courrier, était provisoire; une autre devait la suivre, mais elle tardait à venir, et il était urgent de renseigner le roi, afin qu'il pût régler d'avance son attitude à la diète. Besogne pénible : souvent Bathory s'était plaint que Rome, au lieu d'argent, ne lui donnait que de belles paroles; cette fois, le même cas se reproduisait. Comment présenter la chose? Le 5 novembre, Possevino traduit en bon latin les expressions sympathiques du pape, insiste sur les promesses qui lui semblent sérieuses; ensuite il énumère en détail les dépenses énormes du Saint-Siège pour conclure qu'on irait jusqu'aux limites du possible; restait à lire entre les lignes qu'un trésor épuisé ne permet guère d'aller loin. C'est, on le voit, le même langage à peu près que celui du cardinal de Côme, sauf les réticences et les insinuations qui dissimulent beaucoup mieux le fond de la pensée [2]. Disons ici, une fois pour toutes, à la décharge du jésuite, qu'il envoyait régulièrement à Rome copie de sa correspondance politique. Elle nous initie à un détail intéressant que la série des faits place sous notre plume.

Désireux d'avoir une réplique à donner aux objections

1. Voir la lettre du cardinal de Côme dans *le Saint-Siège, la Pologne et Moscou*, p. 146, n° X.

2. Possevino résume son impression dans ces mots : « Omnino vero satis magna istius negocii fundamenta iacta sunt. » *Le Saint-Siège, la Pologne et Moscou*, p. 150.

qui pourraient se faire, Possevino présenta un mémoire à Zamojski sur les difficultés de l'entreprise. Malheureusement cette pièce est perdue pour les historiens, au moins a-t-elle échappé jusqu'ici à leurs recherches. Nous avons eu la bonne fortune d'en trouver une autre qui la remplace avec avantage ; c'est la réponse du chancelier, datée de Zamosc du 5 octobre, où il reprend un à un tous les arguments du jésuite pour établir des conclusions définitives[1]. On comprend l'importance hors ligne de ce contre-mémoire, c'est le dernier mot de la politique polonaise vis-à-vis de Moscou, c'est la situation du pays décrite officieusement par le premier personnage de la République. Il mérite d'être entendu.

L'objectif principal, d'après Zamojski, doit être le salut de la chrétienté, la défense de la Pologne et même de l'Allemagne contre l'Islam, car c'en est fait du centre de l'Europe, si les Turcs parviennent à remonter le Don et le Volga. Le seul moyen de leur barrer le chemin, c'est de faire la conquête de Moscou ; une seule promenade militaire, la seule terreur du nom polonais suffira peut-être pour s'emparer d'un pays épuisé par la guerre, livré à l'anarchie. A tout prendre, le roi préfère la paix ; il demandera d'abord la rétrocession des provinces usurpées, il proposera la réunion des deux pays sous un seul sceptre ; en cas de refus, on jettera l'épée dans la balance ; si une campagne en règle est nécessaire, elle ne durera pas au-delà de deux ans et sera couronnée de succès.

Mais si le but est noble, si le tsarat est faible, la Po-

1. Archives du Vatican, *Svetia*, XCV, p. 242. Le mémoire porte la signature de Zamojski ; en marge, il y a des apostilles de Possevino. Dès l'année 1581, le chancelier avait exprimé les mêmes idées sur la conquête de Moscou (*Bathory et Possevino*. p. 96).

logne est-elle vraiment assez forte et assez riche pour affronter une nouvelle guerre? Les partis politiques sont-ils pacifiés au dedans? Bathory n'a-t-il pas des rivaux dangereux? S'il vient à s'absenter, des voisins perfides n'envahiraient-ils pas la République? Sur toutes ces questions, Zamojski n'admet pas l'ombre d'un doute; l'état intérieur de la Pologne ne lui inspire aucune inquiétude, il est le même qu'à l'époque des premiers Jagellons; les hommes ont changé, non pas les mœurs. Les diètes resteront toujours, comme par le passé, orageuses et bruyantes; mais le gouvernement a assez d'autorité, la majorité des citoyens assez de patriotisme pour conjurer tous les dangers. Même en cas de guerre, une sédition n'est pas à craindre : les ennemis du roi, selon l'expression pittoresque du chancelier, ont leurs bourses couvertes de toiles d'araignée, et ils jettent plus de paroles en l'air qu'ils n'ont de blé à semer dans leurs champs; qu'une émeute surgisse, et leurs châteaux mal fortifiés, leurs possessions mal gardées deviendront la proie facile du premier assaillant, ils n'oseront par conséquent pas s'exposer à des représailles. Ainsi le pays est censé se trouver dans de bonnes conditions, tout prêt, s'il le faut, à entrer en campagne, d'autant plus qu'il n'y a pas au dehors de nuages menaçants : le différend avec l'empereur s'arrangera à l'amiable, le Danemark se contentera d'une modique somme d'argent, le roi de Suède ne prendra jamais l'offensive; quant aux Turcs, loin de s'y opposer, ils seront plutôt favorables à la guerre contre Moscou, et, oubliant qu'il s'agit, au fond, de détruire le croissant, Zamojski rappelle que Sélim II a proposé naguère à Sigismond-Auguste un renfort de trente mille homms s'il voulait attaquer le tsar.

Après avoir écarté toutes ces difficultés, il n'y avait

plus qu'à résoudre, avec des calculs optimistes, la question financière. Les provinces russes et lithuaniennes, dit le mémoire, voteront les impôts; si les Polonais persistent à les refuser, le roi fera la guerre à ses frais ou aux frais de ses alliés. Que le pape et les princes, après avoir versé leur argent, contrôlent les dépenses, pourvu que Bathory soit autorisé à les faire. Zamojski suppose un tel empressement dans les bailleurs de fonds qu'il se préoccupe de l'emploi éventuel des sommes perçues, si la guerre n'avait pas lieu, et si le tsar cédait spontanément ses provinces ; rien de plus facile à combiner, on bâtirait des églises et des écoles dans les territoires annexés, on érigerait des forteresses dans la Transylvanie, clef de l'Europe du côté de l'Orient.

Ce mémoire, quelque peu superficiel, trahit l'arrière-pensée du chancelier : les Turcs ne sont plus qu'un prétexte, les Moscovites la vraie victime. Possevino était trop intelligent pour ne pas le comprendre, et assez présomptueux peut-être pour se flatter de diriger le mouvement à son gré, d'aboutir à un arbitrage qui eût satisfait tous les intéressés. Quoi qu'il en soit de ses vues sur l'avenir, en 1584, à bout de raisonnements, le jésuite se déclare pour Bathory, et plaide habilement sa cause auprès du Saint-Siège ; il insinue qu'un concours heureux de circonstances permet au roi de Pologne d'aspirer aux plus hautes destinées, d'entrevoir une couronne plus brillante encore que celle des Jagellons ; si l'on montrait de la raideur, les hérétiques jetteraient les hauts cris; le rival de Rodolphe écouterait les conseils des Turcs qui le pressent de se faire justice par les armes; autant vaut le ménager, disposer en sa faveur les princes d'Italie, voire Philippe II, roi d'Espagne.

Tant et de si vives instances, succédant à la lettre au-

tographe du roi à Grégoire XIII[1], ne restèrent pas sans écho. On crut opportun à Rome, sinon de changer entièrement de politique, au moins de mitiger la première réponse. Le 20 octobre, revenant à la charge, le cardinal de Côme écrit à Possevino que « Sa Sainteté ne veut en aucune manière donner des conseils à Sa Majesté, ni examiner s'il est bon de s'engager dans cette entreprise ou non, mais qu'elle s'en remet entièrement à sa délibération, sachant que, grâce à sa prudence, elle (*Sa Majesté*) choisira et adoptera le parti le plus convenable, prenant en considération et les temps qui courent, et la personne du Grand Turc, et celle de l'empereur. Quant aux subsides que voudrait Sa Majesté, il ne semble pas non plus convenable à Sa Béatitude de les demander elle-même soit aux seigneurs de Venise, soit au grand-duc de Toscane ; elle ne veut également pas que Votre Révérence vienne faire cette démarche au nom du roi, afin que personne ne puisse même soupçonner que ce soit une affaire de Sa Béatitude ; cependant elle pense que Sa Majesté pourrait bien envoyer quelqu'un des siens, une personne privée, dans le but de négocier sans bruit et en grand secret avec lesdits seigneurs ; et, s'ils se montraient disposés à aider Sa Majesté, Sa Sainteté ne manquerait pas, elle aussi, d'en faire tout autant. Votre Révérence rendra compte de tout cela à Sa Majesté seule, et la laissera prendre telle résolution que Dieu lui inspirera. Il n'est pas nécessaire que Votre Révérence vienne pour cette affaire soit à Rome, soit en Italie, car tels sont les ordres et telle est la volonté de Sa Béatitude[2]. »

1. Datée de Lublin, 27 août 1584 (Graziani, I, p. 315). La même lettre contient les remerciements du roi pour l'élévation d'André Bathory au cardinalat.

2. Graziani, I, p. 318.

Quel est le sens et la portée de cette pièce? Les sentiments du pape y apparaissent au grand jour; s'il eût désiré la perte de Moscou, il eût sans doute montré plus d'ardeur et mieux profité de l'occasion, unique peut-être, qui se présentait d'elle-même. Est-ce à dire qu'il tînt la balance égale entre les deux peuples slaves? Nullement; la promesse de subsides nous révèle de quel côté penchaient les sympathies pontificales; toutefois les restrictions dont on l'entoure, le refus de donner des conseils ou d'intervenir activement, la demande même d'un profond secret, prouvent aussi que la concession se faisait à regret. Bathory et Possevino ne tarderont pas à le constater eux-mêmes. En attendant, la nouvelle réponse de Rome fut reçue avec reconnaissance; Possevino, qui avait déjà repris ses courses, y voyait une inspiration du ciel, s'avouait pleinement satisfait et mandait en toute hâte à Bathory qu'il viendrait lui communiquer de vive voix la récente décision du pape; deux mots indiquaient qu'elle était favorable[1].

L'entrevue projetée dès le 17 novembre 1584 n'eut lieu que l'année suivante, vers la fin du mois de janvier, à l'époque de la diète. Tandis que la noblesse polonaise se réunissait à Varsovie, l'horizon se couvrait de sombres nuages et de sourds grondements présageaient une tempête : elle éclata sitôt que la diète fut ouverte. Les plaintes contre le gouvernement ne manquaient jamais, on les produisait avec une liberté de parole voisine de l'outrage. Cette fois, en dehors des griefs ordinaires, un acte de rigueur, inouï en Pologne, exaspérait les esprits et semait la discorde : un gentil-

1. Archives du Vatican, *Liasse Theiner*. Possevino à Bathory, 17 novembre 1584.

homme, Samuel Zborowski, avait été naguère condamné, pour meurtre, à l'exil perpétuel ; sans tenir aucun compte de cet arrêt, il parcourait le pays avec des mercenaires, se faisait élire hetman par les Cosaques du Dnièpre et inquiétait les voisins de la Pologne. Son audace alla encore plus loin : un jour que Zamojski devait se rendre à Cracovie, il publia effrontément qu'il entrerait dans la même ville par une autre porte, pour jouer un mauvais tour au chancelier. Chemin faisant, le proscrit s'arrête dans le château d'une de ses parentes, n'oubliant qu'une seule chose, qu'il se trouvait déjà sous la juridiction de Zamojski, staroste de Cracovie. Celui-ci ne craignait pas les responsabilités ; sur son ordre, Zborowski est arrêté à l'improviste et mis à mort, le 26 mai 1584, sans autre forme de procès. A cette nouvelle, un cri d'indignation s'échappe de toutes parts, la noblesse se croit atteinte dans ses droits, les deux frères du supplicié promènent son cercueil de ville en ville, et soulèvent les masses par des discours incendiaires. La fermentation est à son comble ; par-dessus Zamojski les mécontents visent Bathory : il n'est plus qu'un despote qui lance le pays dans des aventures pour renverser l'ordre établi, confisquer les libertés nationales et usurper la couronne en faveur de sa propre famille.

La nature altière de Stéphane se ressentait vivement de ces récriminations. On comprend qu'il n'eut garde, dans ces conditions, de laisser transpirer des desseins hostiles contre l'Islam. La moindre allusion à une guerre peu populaire, qui exigeait d'énormes sacrifices d'hommes et d'argent, eût fourni un nouvel aliment aux rancunes et aliéné les rares sympathies ; d'ailleurs Bathory lui-même ne voulait pas, pour le moment, se brouiller avec les Turcs et comptait plutôt, dans cer-

taines hypothèses, sur leur appui. La guerre contre Moscou se présentait sous un autre aspect : moins redoutable, moins coûteuse, plus conforme aux tendances nationales, elle se laissait, au moins, proposer impunément. Le roi en avait saisi les sénateurs dès le mois d'octobre 1584, exposant les faits, indiquant les avantages, mais ne préjugeant pas la décision[1]. Les illusions volontaires de la première heure disparurent à la diète ; à mesure que les nonces des différentes provinces arrivaient dans la capitale, il devenait de plus en plus clair que le pays désirait ardemment la paix et redoutait une nouvelle campagne : la diète interpellée se prononça ouvertement contre la guerre avec Moscou. Abandonné des siens, Bathory n'en devait attacher que plus de prix à la bienveillance du pape. En effet, Possevino nous apprend que le roi et le chancelier furent très satisfaits de la seconde réponse romaine. Mais il fallait tenir compte de l'opinion publique et ne pas la braver d'une manière trop ostensible. Le guerrier, avide de conquêtes, se pliait aux circonstances, bien qu'il fût convaincu du triste état de Moscou, qu'un déserteur russe de haute volée, Mikhaïlo Golovine, le confirmât dans cette opinion, et que le roi de Suède lui offrît son alliance. Des demi-mesures furent adoptées. Du reste, les ambassadeurs moscovites intervinrent à la diète de Varsovie, et nous esquisserons ici leurs négociations

1. « Nel negotio di Moscovia nel quale si pensava che il rè havesse a fare grande istanza alla nobiltà per muoverla a pigliare quell' impresa, Sua Maestà nelle proposte se la passa assai leggiermente. Et dopo haver messo in consideratione l'opportunità di quella guerra, essa si mostra indifferente con far dire : *Totum igitur hoc negotium vestro omnium judicio atque voluntati Sua Majestas relinquit neque partem alterutram urget, sed quomodo res se habeat vobis dumtaxat exponit.* » Archives du Vatican, *Polonia*, XXI, p. 468, Bolognetti au cardinal de Côme, 31 octobre 1584.

tant avec le Saint-Siège qu'avec la Pologne, parce qu'elles résument les projets de Bathory.

Fedor, ou plutôt Boris Godounov, qui exerçait à lui seul le pouvoir absolu, n'en laissant au tsar que les apparences, était représenté à la diète par le prince Troïékourov et Mikhaïlo Beznine; ils avaient pour secrétaire ce même gentilhomme polonais et catholique, Zabarowski, attaché naguère à Molvianinov, lors de sa mission à Rome. Leur mandat visait la paix, Moscou en ressentait le plus impérieux besoin, après un règne comme celui d'Ivan et vis-à-vis d'un rival aussi redoutable que Bathory. Nous ignorons les instructions des ambassadeurs russes au sujet du Saint-Siège; comme le traité de Iam Zapolski, conclu sous les auspices du pape, servait de point de départ aux pourparlers, il peut se faire que Godounov ait pris des mesures en conséquence; toujours est-il que des relations officieuses s'établirent sans retard avec Possevino[1]. La position de celui-ci était étrange : il plaide à Rome pour Bathory; en Pologne, tantôt il l'encourage, tantôt il le retient; vis-à-vis des Russes, il dissimule le fond des choses, et se flatte de conserver leur amitié même en leur imposant des sacrifices.

Dès le 19 février, les ambassadeurs l'avertirent qu'ils avaient une communication à lui faire. Possevino ne demandait pas mieux, avec l'assentiment du roi, que de rester avec eux en rapports, comme il disait, de *familiarité amicale*, espérant donner ainsi plus de poids à ses paroles, lorsqu'il appuierait, au nom du pape, les prétentions légitimes des Polonais. La perspective d'une guerre avec Moscou lui souriait moins qu'auparavant, toute autre entreprise contre les Turcs semblait mieux

1. Karamzine, X, p. 36; Soloviev, VII, p. 268.

correspondre aux intentions des futurs alliés; le sort de la Livonie lui inspirait aussi des scrupules, cette conquête n'ayant pas assez profité pour l'Église; s'il devait en être toujours de même, autant valait ne pas attaquer le tsarat. Lorsque ces grands intérêts étaient en jeu, le jésuite retrouvait sa rude franchise : « Je crains, dit-il un jour au roi, qu'à la suite de vos victoires, l'arianisme et l'athéisme ne pénètrent là où il n'y avait auparavant que le schisme. Ne serait-ce pas plus prudent et plus sûr d'arranger les affaires de la Livonie et de former d'autres bons projets? » Ces paroles firent impression. Bon gré, mal gré, le roi revenait aussi à la modération, promettait de mûrir ses idées avant d'interpeller les bailleurs de fonds; Possevino espérait même que « par amour de Sa Sainteté, toutes les prétentions seraient ajournées et la trêve prorogée de deux ans ». Il eût profité de ce temps pour exploiter la reconnaissance supposée des Moscovites et faire de la propagande[1]. L'encre avec laquelle il

1. « Io mi era scordato di dir a Vostra Signoria Illustrissima ch'il re, ragionandomi di quel negotio per cui di costi in Praga hebbi quella risposta satisfattoria, mi disse che anderebbe con più maturità nel pigliare l'impresa et nel deliberarsi di mandare ad altri principi alcuno, acciochè non cominciasse cosa che poi facilmente non riuscisse. Il che disse dopo l'havergli ritoccato alcune di quelle ragioni le quali si toccarono a Lublino. Et hora che, se bene i senatori erano di parere che attendesse a quel negotio, nondimeno il regno ha francamente risposto di non volerlo, et che si continui nella pace, spero in Dio, che saranno occasioni, onde egli restando costa affettionato et pigliando per aventura (come gli propongo), occasione del breve che da Sua Beatitudine ho portato a Moscoviti, mostrerà che per amore di Sua Beatitudine differirà ogni pretensione, et si prorogherà la tregua insino a due anni; fra il qual tempo sarà opportuno trattare di introdurre nei confini di Moscovia qualche bene, tenendosi coloro per beneficiati in questo fatto dalla Sede apostolica. » Archives du Vatican, *Svetia*, XCV, p. 334, Possevino au cardinal de Côme, 26 février 1585, post-scriptum.

traçait ces lignes était encore fraîche, qu'il recommandait à Malaspina, nonce auprès de Rodolphe, de ne pas traverser les projets de Bathory sur Smolensk, et de se borner, dans les rapports avec les Russes, à des envois gracieux de vins et de comestibles : procédé étrange, qui trahit l'absence d'une idée nette et claire[1].

L'entrevue avec les ambassadeurs fut des plus amicales. Ils reçurent le bref destiné à Fedor avec de vives démonstrations de joie et de reconnaissance. Possevino fut prié d'intervenir auprès du roi pour obtenir la prolongation de la trêve et régler l'interminable question de l'échange des prisonniers. On lui fit aussi d'aimables instances, afin qu'il écrivît à Fedor et à Boris Godounov; excellente occasion de rendre service aux Moscovites et aux Polonais, de plaider les concessions mutuelles : le jésuite-diplomate rentrait dans son rôle. Bathory accepta volontiers l'intervention de son fidèle partisan, échangea ses idées avec lui au sujet des négociations, tint compte de ses représentations, et c'est ainsi que Possevino eut sa part dans la nouvelle trêve accordée aux Moscovites. Un trait saillant de son caractère paraît ici en pleine lumière : c'est la facilité avec laquelle l'ardent apôtre se laisse séduire par son idéal d'un monde renouvelé, d'une Moscovie catholique, d'une Asie christianisée. Après avoir traité longuement avec Troïékourov et Beznine, fort peu initiés à cet ordre d'idées, il n'en prévoit pas moins de prochaines transformations : un cardinal-légat au Kremlin, la couronne de Monomaque soudée à celle des Jagellons, les plateaux de l'Asie accessibles à l'Évangile;

1. Archives du Vatican, *Svetia*, XCV, p. 337, Possevino à Malaspina, 27 février 1585.

et il est tout persuadé que le cardinal de Côme partage les mêmes espérances. Voici les lignes qu'il lui adresse en date du 5 mars 1585 : « Votre Seigneurie Illustrissime sait d'ailleurs que le changement des choses en Moscovie est imminent et qu'il y a un espoir assez fondé de la réunir à ce royaume, après quoi la porte s'ouvrirait pour pénétrer dans le cœur de l'Asie[1]. »

Si hardies que soient ces échappées, leur origine est imputable à certaines négociations mystérieuses qui avaient été habilement greffées sur celles de la diète de Varsovie, et dont il nous faut prendre connaissance. Avant tout, les émissaires russes devaient se concilier les représentants de la nation; le succès fut complet. Troïékourov eut bientôt découvert que Mikhaïlo Golovine jouissait d'un grand crédit et que l'on jurait sur la parole du traître. Pour le perdre dans l'esprit de ses hôtes, un stratagème machiavélique fut imaginé : un employé subalterne de l'ambassade se lie d'amitié avec un collègue indigène, on se met à boire ensemble à la façon des Slaves du seizième siècle, et lorsque le Polonais est suffisamment allumé, le Moscovite simule des accès de tendresse expansive, se fait prêter un serment d'inviolable secret, et révèle enfin que Golovine n'est ni plus ni moins qu'un espion; gravement compromis par un vol, tombé en disgrâce, pour échapper à la peine, il avait demandé à faire le délateur; s'il répand l'argent à pleines mains, c'est que le tsar l'en a largement pourvu. Le Polonais dégrisé n'eut rien de plus pressé que de se parjurer; dès lors Golovine devint suspect[2]. En même temps, les Russes proposèrent à la diète une étroite alliance contre le khan de Crimée.

1. Archives du Vatican, *Svetia*, XCV, p. 348.

2. Troïékourov raconte lui-même ce stratagème dans son rapport, cité par Karamzine (X, p. 25, note 67).

Lithuaniens et Polonais redoutaient également ces incursions dévastatrices, pareille offre ne pouvait déplaire ni aux uns ni aux autres; en vue de cet espoir, une trêve de deux ans fut signée sur la base du *statu quo*.

Les profanes ne pénétraient pas au delà; un profond secret entourait des négociations plus importantes. D'après les sources russes, Bathory aurait signifié lui-même aux ambassadeurs, à leur arrivée, qu'il accorderait peut-être une trêve décennale, si le tsar *restituait* à la Lithuanie Novgorod, Pskov, Louki, Smolensk et Séversk; il aurait, en outre, ajouté ces paroles menaçantes : « Le père de Fedor ne voulait rien savoir de moi, mais il a été obligé de faire ma connaissance, il en sera de même du fils. » Ce n'était qu'une entrée en matière, Zamojski se chargera du développement. Aussitôt après la conclusion de la trêve, Troïékourov et Beznine furent avertis qu'ils en étaient redevables à l'intervention de Possevino, et invités à se rendre auprès du chancelier qui leur parla en ces termes : « Vous n'ignorez pas, leur dit-il, quels sont les droits de ce royaume sur les principautés de Novgorod, de Pskov et de Smolensk, et vous savez que, la trêve étant expirée, nous aurions pu raisonnablement les réclamer. Néanmoins, comme les moyens pacifiques doivent toujours être préférés aux moyens violents, sachez que le plus sûr expédient d'éviter toute contrainte et même de vous unir à nous pour toujours, c'est de faire accepter certaines conditions par votre grand-kniaz. Vous voyez qu'il est assez gravement indisposé, vous ne pouvez donc vous promettre ni succession sur le trône, ni grande sécurité, bien que nous désirions vivement que le grand-kniaz et tous les autres souverains aient une postérité, car c'est un don spécial de Dieu. Mais puisque les choses en sont là, et qu'il est facile de prévoir que, privés de

chef, vous seriez victimes des Turcs, des Tatars et des autres, nous vous proposons, si le grand-kniaz venait à mourir sans succession, de traiter avec nous, afin de vous réunir à la Pologne, à l'instar du grand-duché de Lithuanie. Le voisinage, la communauté de langue, la liberté accordée dans notre royaume à l'exercice du rite ruthène, notre intime union avec les Lithuaniens, le fait même que toutes ces provinces tirent leur origine de trois frères, Liakh, Russe et encore un autre[1]; voilà certes des motifs suffisants pour que vous réfléchissiez bien à cette proposition, car si vous aviez l'intention de vous donner à nos ennemis ou à d'autres, vous pensez bien que nous ne nous manquerons pas à nous-mêmes. »

Qu'on se figure l'étonnement des diplomates du Kremlin, rivés à la lettre plutôt qu'à l'esprit de leurs instructions, et mis tout à coup en présence des plus graves questions où une forte dose d'initiative était absolument nécessaire. Fidèles à la consigne, ils se gardèrent bien de s'engager dans cette voie et répondirent modestement qu'ils ne pouvaient se permettre pareille infraction à l'usage, mais qu'on recevrait courtoisement les ambassadeurs de Bathory à Moscou, s'il voulait les y envoyer. Ils n'oublièrent pas d'ajouter, comme pour neutraliser les funestes conjectures de Zamojski, que c'était un vœu éminemment chrétien de souhaiter à leur souverain santé et postérité[2].

Ainsi triomphait, grâce aux circonstances, la politique d'expectative et de paix. Le danger d'une guerre était ajourné, faute principalement de subsides. Un vaste champ s'ouvrait donc à la diplomatie : apaiser les es-

1. Allusion à une légende populaire.

2. Cette dernière phase des négociations est racontée par Possevino dans une lettre de mars 1585 au cardinal de Côme. *Le Saint-Siège, la Pologne et Moscou*, p. 153, n° XIV.

prits encore surexcités, établir une concorde durable entre les deux peuples, équilibrer leurs intérêts de manière à éteindre les haines, tel eût été le besoin impérieux du moment. Rien de tout cela n'échappait à l'œil exercé de Possevino, peut-être forgeait-il de nouveaux desseins dans sa tête, lorsqu'il fut brusquement arrêté au milieu de ses travaux.

Le 9 février 1585, le cardinal de Côme lui envoie tout à coup l'ordre de quitter Varsovie et de se retirer au collège de Braunsberg, à moins qu'il n'ait l'espoir de terminer en peu de temps l'affaire pendante entre Rodolphe et Stéphane au sujet de Szathmar; dans ce cas, un dernier voyage à Prague peut être entrepris. Quelques jours après, le 16 février, l'ordre conditionnel est changé en ordre absolu : quelles que soient les circonstances, Possevino doit se rendre immédiatement au collège de Braunsberg pour s'y occuper, dans le lointain, de la Pologne, de l'Allemagne et de la Suède, en écrivant des lettres, disséminant des livres, dirigeant les missionnaires[1].

Il ne faut pas s'y tromper : le jésuite était ainsi arraché à la grande politique et condamné à un honorable exil. Le coup partait du général de la Compagnie de Jésus, Claude Acquaviva; c'est lui qui spontanément avait provoqué l'ordre pontifical[2]. Quel motif inspirait cette démarche? La vocation religieuse s'allie mal avec les affaires politiques; les jésuites s'interdisent volontairement cette sphère d'activité, et, s'ils y pénètrent,

1. La minute primitive du 16 février portait même la défense de s'absenter de Braunsberg : « ... Sua Santità vuole che, a la ricevuta di questa, Vostra Riverenza se ne vada drittamente al predetto collegio, et non se ne parta senza nuova commissione, etc. » Archives du Vatican, *Germania*, XIII, p. 163.

2. Rostowski, p. 132; Dorigny, I, p. 320.

c'est par suite d'une cause majeure et pour un bref délai. Or, depuis quelques années, Possevino s'occupait de questions diplomatiques; quoiqu'il le fît sur l'ordre exprès du pape, de fâcheuses conséquences n'en étaient pas moins inévitables. Une sourde rivalité régnait entre Rodolphe et Bathory, ils avaient sur Moscou des vues diamétralement opposées, et se disputaient avec aigreur quelques arpents de terre en Hongrie; il n'était guère possible de contenter au même degré les deux souverains, et, pour la Compagnie de Jésus, qui avait des collèges en Autriche et en Pologne, l'impartialité s'imposait comme un devoir inéluctable. Possevino s'efforçait de se maintenir en parfait équilibre, mais des deux côtés la malveillance et la jalousie le poursuivaient des plus amères critiques. Le seul moyen d'échapper aux soupçons et aux reproches, c'était d'abandonner la partie. Doué d'une haute pénétration, Acquaviva ne tarda pas à s'en apercevoir; dès lors sa résolution fut prise. Il va trouver le pape, lui expose l'ensemble des circonstances et demande le rappel de Possevino, au moment même où Bathory étendait les privilèges de l'académie de Vilna et déclarait à la diète qu'il renoncerait plutôt à la vie qu'à la fondation de Polotsk : on avouera que cet acte ne manquait pas de vigueur et de désintéressement. Le pape se rendit aux observations du général, et Possevino obéit sans murmurer aux ordres pontificaux. A cette époque, rien ne présageait encore que ses loisirs ne seraient pas de longue durée.

II

Sur les bords de la Passarge, dans le diocèse de Varmie, s'élève le collège de Braunsberg; la solitude et la tranquillité en font les plus grands charmes; il doit son

existence au zèle éclairé du cardinal Hosius; une fondation spéciale de Grégoire XIII permettait d'y élever gratuitement les jeunes aspirants aux missions de Suède, de Moscou et, en général, du Nord de l'Europe[1]. C'est là que Possevino, se conformant aux désirs du pape, consacrait son temps aux études, réfutait les erreurs des hérétiques contemporains, prenait la défense du nouveau calendrier, écrivait des traités et des livres qu'il adressait tantôt à Jean III, tantôt au voïévode Sigismond. Dévoré d'activité, il échangeait souvent la plume contre le bâton de pèlerin; des tournées apostoliques en Saxe, en Bohême, en Livonie, en Lithuanie, voire en Pologne, succédaient aux travaux littéraires. A Riga, sa présence mit un terme aux troubles : la ville était en révolte, le départ des jésuites marquait le triomphe des hérétiques. Possevino sut apaiser les esprits et ouvrir la voie à la conciliation. Une œuvre de zèle l'amena à Dorpat, destiné à servir de poste avancé pour Moscou : une école de missionnaires y fut fondée sur le modèle de celle de Braunsberg. Jamais cependant l'infatigable voyageur ne s'aventurait jusqu'à la cour de Varsovie, c'eût été se laisser prendre de nouveau dans l'engrenage des affaires politiques; mais Stéphane Bathory, privé de son auxiliaire, n'en poursuivait pas moins les projets de fusion slave ébauchés à l'époque de la dernière diète.

Les paroles de Troïékourov, lorsqu'on lui fit les premières ouvertures sur l'union des deux peuples, furent saisies au vol et suivies d'un résultat pratique au début de l'année 1586. L'envoyé de Fedor avait modestement avoué son incompétence, en suggérant l'idée de s'adresser directement à son maître. Bathory résolut

1. Eichhorn, II, p. 177, 297; Theiner, *la Suède*, III, p. 355, n° CXLII.

en conséquence d'expédier à Moscou son fidèle Haraburda.

A propos de ces négociations, Karamzine s'écrie naïvement que le roi de Pologne « envoya un ambassadeur extraordinaire avec une proposition si inattendue que le conseil du tsar en fut frappé de stupeur [1] ». Il faut supposer que le célèbre historiographe a ignoré les pourparlers précédents avec Troïékourov ; les boïars, mieux partagés, avaient eu tout le temps de se remettre d'une première impression de surprise. Leur étonnement est donc une supposition gratuite de Karamzine. A la même occasion, Soloviev se livre à des conjectures si hardies que la critique ne saurait les admettre. La nouvelle s'était répandue en Pologne que l'archiduc Maximilien ambitionnait la couronne de Fedor, l'empereur et la diète de Ratisbonne semblaient s'y intéresser : c'est Bathory lui-même qui en fait la confidence à Tarnowski. Soloviev y ajoute de son propre chef le commentaire suivant : « Bathory, Zamojski et plusieurs autres magnats ne craignaient rien tant, dit-il, que l'élection d'un archiduc au trône de Pologne ; or cette élection serait inévitable, si un autre archiduc devenait tsar de Moscou ; il fallait donc réagir contre les machinations autrichiennes, c'est dans ce but que Haraburda est chargé de porter au Kremlin des paroles de paix [2]. » Toutes ces affirmations sont plus ou moins arbitraires, elles présentent les faits sous un jour altéré : Bathory voulait, en effet, écarter la maison d'Autriche, mais le point culminant des convoitises polonaises portait sur les provinces moscovites, la mission de Haraburda se rattache au plan d'annexion communiqué à Troïékourov.

1. Karamzine, X, p. 38.
2. Soloviev, VII, p. 271.

Quoi qu'il en soit, remarquons que le choix du castellan de Minsk, déjà connu du lecteur, était des plus heureux. Parlant le russe avec facilité, signataire de la trêve de Iam Zapolski, il était bien vu au Kremlin où déjà plus d'une fois il avait déployé ses talents diplomatiques. Singulières péripéties de l'histoire ! En 1573, ce même Haraburda offrait à Ivan IV, soit pour lui, soit pour son fils Fedor, le trône de Pologne alors vacant par la mort de Sigismond-Auguste; l'hégémonie de Moscou eût été la première condition et la base de la fusion, maintenant il s'agissait de faire accepter la contre-partie du projet naguère constamment repoussé : les mêmes peuples devaient s'unir, mais, cette fois, sous le sceptre de la Pologne.

Les négociations commencèrent par des questions secondaires. Haraburda se plaignit des avanies que souffraient à Moscou les marchands lithuaniens, ils y passaient pour des espions et on les traitait souvent comme tels.

Ensuite les plus vives instances furent renouvelées pour obtenir la mise en liberté des prisonniers allemands de Livonie. Ces infortunés avaient remis leur cause entre les mains de Possevino, lors de sa mission auprès d'Ivan IV, en 1582; bien des démarches avaient été faites en leur faveur, mais sans succès; une nouvelle tentative était indiquée. Au Kremlin, l'usage traditionnel exigeait qu'on répondît aux plaintes par des plaintes : à leur tour, les boïars se plaignirent donc que Bathory n'eût délivré que des prisonniers vulgaires, des serfs et des streltsy, gardant soigneusement dans les fers tous les personnages de marque; quant aux Livoniens, on révoquait en doute le fait même de leur captivité; les uns passaient pour avoir pris du service chez le tsar, les autres, en qualité de marchands, trafiquaient

avec les Moscovites; il ne fallait donc pas songer à les voir quitter le pays.

Cette entrée en matière ne promettait rien de bon, mais Haraburda, instruit par l'expérience, ne se décourageait pas avant l'heure. Malgré toute leur rudesse, nos pères avaient assez de bon sens et de calme pour aborder les questions les plus épineuses sans trop s'échauffer de part et d'autre. Les projets internationaux qui, de nos jours, eussent fait déborder toutes les passions ne provoquaient alors que des formules superstitieuses ou des allusions anodines, sans haine ni mépris envers les autres. Cependant Haraburda crut devoir s'entourer de précautions en équilibrant d'abord la balance qu'il comptait faire pencher aussitôt du côté de la Pologne. Il proposa, comme point de départ, le *statu quo* des possessions actuelles. Une excellente raison recommandait cette mesure : « Si l'on se demande mutuellement des provinces, disait l'envoyé lithuanien, la cession ne se fera pas de bon gré et il faudra se les arracher par les armes; que chacun se contente plutôt de ce qu'il possède en ce moment, que le frère ne demande rien au frère et que les deux souverains vivent encore de longues et heureuses années. Mais lorsque l'un d'eux viendra à disparaître, la question politique surgira d'elle-même, et voici comment on pourrait la résoudre : si Bathory meurt sans laisser de postérité, que la Pologne et la Lithuanie se réunissent à Moscou pour ne former qu'un seul État sous le sceptre du tsar; si, au contraire, Fedor mourait auparavant dans les mêmes conditions, que Moscou se réunisse à la Pologne et à la Lithuanie sous le sceptre de Bathory. Cette fusion fraternelle de peuples slaves ferait époque dans l'histoire, des deux côtés on court les mêmes chances, que la fortune décide de l'avenir. »

En entendant ces discours funèbres, les boïars hochèrent la tête. Sujets très fidèles du tsar, comment pouvaient-ils se résigner à un deuil prématuré ? Le succès de l'affaire leur parut douteux, et ils ne s'en cachèrent pas devant Haraburda. Cependant le conseil et le haut clergé en furent saisis : après tout, c'était un moyen de traîner les négociations en longueur, espèce d'inconvénient qu'on ne redoutait pas à Moscou. La réponse des sommités du Kremlin porte le cachet de l'époque : d'un commun accord, on convint qu'il ne fallait pas seulement penser à la mort du tsar, encore moins devait-on s'aventurer jusqu'à en parler, le métropolite Denis octroya en conséquence une « défense spirituelle » aux boïars de pousser leurs prévisions jusqu'à ce terme fatal.

D'après les sources officielles russes, Haraburda aurait lui-même, sinon provoqué une réponse défavorable, au moins justifié d'avance le refus moscovite. Revenant une seconde fois sur la fusion des peuples slaves, il changea tout à coup les conditions à l'avantage exclusif de la Pologne : elle conserverait sa liberté d'action, si le trône devenait vacant, tandis que Moscou, privée de son tsar, serait obligée à la réunion. C'était bien là la vraie pensée de Bathory. Dans aucune hypothèse il n'eût admis l'hégémonie d'un peuple rival ; mais c'était aussi une excellente occasion pour les boïars de se récrier, de reproduire la défense du métropolite et de briser complètement sur ce sujet. Une autre base de négociation leur convenait mieux : ils proposaient de prolonger la trêve pour avoir les loisirs de conclure une « paix éternelle ». A son tour, Haraburda ne voulut pas les suivre dans cette voie. Un succès positif devait être le résultat de sa mission : soit l'union en principe des deux pays, soit une importante cession territoriale.

Tout plein de cette idée, il insinua aux boïars qu'en s'y prenant de cette manière, ni Smolensk ni Séversk ne pourraient satisfaire les exigences de Bathory; il faudrait lui céder rien moins que Novgorod et Pskov. Prétentions exorbitantes, — les Moscovites répondirent, avec une fierté digne des anciens Romains, que le tsar ne se dessaisirait jamais de l'héritage de ses pères, pas un pouce n'en serait aliéné; en même temps, ils soufflèrent amicalement à l'oreille de l'exigeant diplomate que la Russie n'était plus la même, que les Polonais auraient bientôt à défendre contre elle non plus seulement la Livonie et Polotsk, mais encore Vilna. Haraburda partit de Moscou, le 30 avril 1586, sans avoir rien obtenu; on convint cependant que des envoyés russes se rendraient de nouveau en Pologne pour y reprendre des négociations qui n'avaient aucune chance de réussir, et que des rapports fallacieux entravaient encore davantage [1].

A l'issue de sa mission, Haraburda s'en vint à Grodno, où une violente pneumonie le mena dans la tombe vers le milieu du mois de juillet. Il avait auparavant rendu compte de ses impressions au roi, et voici le résumé que celui-ci en donne à Possevino : les affaires de Moscou vont visiblement à la dérive, Stchelkalov et Godounov ont usurpé le pouvoir, mais ils sont débordés par l'opposition; la majorité des citoyens désire l'union avec la Pologne, « toute la Moscovie » enverra une ambassade pour traiter cette question. Était-ce une illusion volontaire du roi, ou bien son envoyé avait-il été halluciné? Le fait est que Bathory en concluait à la nécessité pour Moscou d'avoir un maître qui pût réaliser

1. *Troudy i liétopisi*, VI, p. 33 à 36, p. 209 à 235; Karamzine et Soloviev, *l. c.*

le vœu national [1]. Par contre, au Kremlin on s'attendait plutôt à des avances de la part des Polonais. En route pour Prague, avec mission d'y annoncer l'avènement de Fedor au trône, Novosilstov avait eu une entrevue avec Stanislas Karnkowski et reçu ses confidences : le primat de Pologne entrevoyait avec bonheur le moment où Fedor serait le seul souverain des deux peuples slaves, le mauvais état de santé de Bathory, généralement détesté, disait-il, faisait espérer que les délais ne seraient pas longs [2]. Moscovites et Polonais, à l'insu les uns des autres, se rendaient ainsi la pareille.

Sous ces auspices, vers la fin de l'année 1586, de nouveaux pourparlers s'ouvrirent à Grodno. Le prince Troïékourov représentait le tsar. Les mêmes propositions furent fidèlement reproduites, si ce n'est qu'on y ajouta des ironies et des sarcasmes. « Nous vous offrons du pain, disaient les Polonais, et vous nous jetez des pierres à la figure. » Lorsque Troïékourov réclamait la Livonie : « C'est trop peu, lui disait-on, demandez toutes les provinces lithuaniennes et venez les prendre, les armes à la main. » Pressé de plus près, le Moscovite prétextait la nécessité de réunir un conseil national, et supputait le temps qu'on y mettrait : « Pure formalité, reprenaient les Polonais, la volonté du tsar fait chez vous la loi. » Troïékourov ripostait vigoureusement, sans se laisser intimider ni par les menaces d'invasion, ni par les reproches de sympathies envers l'Autriche, ni enfin par le spectre des Turcs que souvent on agitait sous ses yeux. L'étoile de Godounov brillait à l'horizon, les Moscovites reprenaient courage, leurs allures devenaient plus hardies. En effet, depuis que Boris exerçait le pouvoir sous le nom de Fedor, l'ordre et la prospé-

1. Graziani, I, p. 323.
2. *Pam. dipl. snoch.*, I, col. 932 à 934.

rité rentraient peu à peu dans l'empire d'Ivan le Terrible : plus de rapines et de confiscations, plus d'exécutions sanglantes et arbitraires, une révolte sur le Volga avait été victorieusement réprimée et les bords du fleuve se couvraient de forteresses, les rapports avec les puissances étrangères n'inspiraient que sécurité, un nouveau quartier s'élevait à Moscou, une nouvelle cité sur le rivage de la mer Blanche. On ne parvint à briser la ténacité de Troïékourov qu'à la suite de longues discussions, encore n'obtint-on, au lieu de solution, qu'un nouveau délai. Il fut convenu que la trêve serait prorogée de deux mois, que d'autres ambassadeurs se réuniraient l'année suivante sur les bords de l'Ivate, et qu'ils reprendraient les négociations interrompues [1]. De part et d'autre, on poursuivait un fantôme pour gagner du temps plutôt qu'on ne se berçait d'illusions : les Russes excitaient les Tatars contre la Pologne, et prêtaient l'oreille aux discours belliqueux de l'Autriche; Bathory avait un plan tout fait dans sa tête, il ne lui manquait que des ressources financières.

1. L'ambassadeur de Venise à Prague, Matteo Zane, sut se procurer une relation exacte de ces négociations, qu'il envoya au doge le 28 octobre 1586. Archives d'État de Venise, *Germania, Dispacci*, XIII, p. 177 à 180.

CHAPITRE II

PROJET COMMUNIQUÉ A SIXTE-QUINT

1585-1589

I. Élection de Sixte-Quint. — Ère nouvelle : un regard, un mot, un acte. — Le passé du pape. — Il domine la situation. — Possevino est chargé de transmettre à Rusticucci les papiers relatifs aux affaires moscovites ébauchées sous Grégoire XIII. — Bathory reprend ses projets. — Contraste avec le message de Sixte-Quint à Fedor. — Embarras de Possevino. — Le bref pontifical n'est pas envoyé à Moscou. — Le cardinal André à Rome. — Ses instructions. — Trois pensées dominantes : l'Islam, Moscou, la Transylvanie. — Possevino chargé de se rendre à Rome. — Correspondance de Bathory. — Ligne de conduite de Possevino. — Chances de succès et obstacles. — Opinion de Sixte-Quint sur les ligues. — Sa conception d'une croisade. — Il n'avait jamais songé à une guerre contre Moscou. — Rumeurs sur la famille Bathory. — Jalousies de l'Autriche. — Discrétion de Sixte-Quint. — Possevino à Rome. — Subside accordé à Bathory. — Politique de Sixte-Quint vis-à-vis de Moscou. — Deux messages. — La destruction de l'Islam reste l'objectif principal. — Témoignages romains et polonais. — Départ de Possevino avec l'archevêque de Naples. — Leur passage par Venise. — Réserve diplomatique. — Possevino se sépare de l'archevêque.

II. Mort de Stéphane Bathory. — Discours de Sixte-Quint, rapporté par Gritti. — Congrégation spéciale pour les affaires de Pologne. — Décisions prises. — Mesures suggérées par Possevino. — Les Habsbourg et les Vasa. — Démarche de l'archiduc Maximilien. — Possevino demande à se retirer. — Acquaviva sollicite son rappel. — Possevino à Padoue. — Luttes électorales en Pologne. — Trois candidats en présence. — Procédés des Moscovites. — Réponse de Possevino à Gomolinski. — Double élection. — Couronnement de Sigismond. — Maximilien prisonnier. — Démarches des Habsbourg auprès du pape. — Intervention de Sixte-Quint. — Les avis des cardinaux se partagent. — Légation en Pologne. — Alexandre Farnèse la décline. — Ippolito Aldobrandini en est chargé. — Acquaviva refuse de lui adjoindre Possevino. — Correspondance de celui-ci avec Aldobrandini. — Ressentiment du légat contre Acquaviva. — Heureuse issue de la légation. — Traité entre la

Pologne et l'Autriche. — Satisfaction de Sixte-Quint. — Unité de sa politique orientale.

I

La chimérique union des Slaves que Bathory poursuivait à Varsovie et à Moscou ne l'empêchait pas de tenir, en même temps, son regard fixé sur Rome, où de graves événements vinrent plonger la chrétienté dans le deuil et réveiller du même coup les espérances assoupies du roi de Pologne. Le 10 avril 1585, Grégoire XIII descendit dans la tombe, et, dès le 24 du même mois, le moine franciscain Félix Peretti fut proclamé pape sous le nom de Sixte-Quint.

Une ère nouvelle s'ouvre aussitôt. Le lendemain de l'élection, les conservateurs du Capitole se présentent au Vatican avec les formules d'usage en pareille occurrence, avec des allusions au bonheur des peuples qui repose sur la justice et l'abondance. Le pape leur promet qu'il n'y aura pas de disette; quant à la justice, c'est à eux d'y prendre garde, si elle n'est pas scrupuleusement observée, il y va de leur tête. Ces paroles furent prononcées sur un ton de menace qui remplit les auditeurs d'épouvante, toute la ville partagea leur consternation. Le jour suivant, le duc de Bracciano obtint, l'une après l'autre, deux audiences; le chef des Orsini était puissant, riche, considéré, protégé par l'Espagne, mais la rumeur publique lui imputait l'assassinat du neveu de Sixte-Quint, Francesco, homme inoffensif, dont le seul tort était d'avoir pour épouse la trop belle Vittoria Accoramboni. L'accueil fut glacial, le pontife ne laissa pas transpirer ses desseins, mais ses petits yeux bruns, vifs et remuants, surmontés de sourcils touffus et arqués, lancèrent des éclairs; pris d'une terreur soudaine, le duc de Bracciano s'enfuit de Rome et s'en alla mourir à Salo, sur le territoire de Venise, dans

les bras de Vittoria, la femme, disait-on, la plus séduisante que l'Italie eût jamais produite. Le quatrième jour du nouveau règne fut marqué par un acte d'inexorable rigueur. Le port des armes avait été sévèrement défendu; quatre jeunes frères, anciens soldats de la bande de Sforza qui avait maintenu l'ordre public pendant l'interrègne, furent surpris en flagrant délit et condamnés à mort. Plusieurs cardinaux vinrent implorer leur grâce, l'usage n'admettait pas d'exécution capitale avant le couronnement : le pape resta inflexible. Le lendemain, deux heures après le lever du soleil, les coupables furent pendus au pont Saint-Ange. La Ville éternelle, plongée dans l'effroi, reprenait rapidement la physionomie austère de la Rome de Pie V; un regard, un mot, un acte, acte terrible il est vrai, avaient suffi pour provoquer cette transformation dans l'espace de quatre jours, du 24 au 27 avril.

Promu à la pourpre par Pie V, connu et apprécié sous le nom de cardinal Montalto, l'ancien fra Felice avait été écarté des affaires durant tout le pontificat de Grégoire XIII; cette disgrâce remontait à de vieilles rancunes personnelles. Faisant bonne contenance à la mauvaise fortune, le cardinal s'occupait à reviser les œuvres des Pères de l'Église, ajoutait la chapelle de la Crèche à la basilique de Sainte-Marie Majeure, et se faisait bâtir par Domenico Fontana une villa sur l'Esquilin. Cependant ni les livres, ni les arts, ni les constructions, ne pouvaient absorber complètement la prodigieuse activité de Montalto; de longues heures lui restaient encore pour former des projets qu'il traitait alors lui-même de chimères, mais qui devaient un jour se réaliser; et s'il a pu en cinq ans de pontificat accomplir de si grandes œuvres, c'est qu'il arrivait au pouvoir avec des combinaisons toutes faites, étudiées et

mûries. Dès les premiers moments, on s'aperçut que le pape dominait la situation, et qu'on aurait en lui un maître impartial et juste, mais sévère et impitoyable. Les ambassadeurs des puissances étrangères s'empressèrent d'édifier leurs cours sur l'énergie du nouvel élu, désormais l'Europe savait à quoi s'en tenir [1].

Le roi de Pologne dut se féliciter de voir un pontife de cette trempe à la tête de l'Église. On pourrait s'expliquer franchement avec lui dans l'espoir d'obtenir, au lieu de réponses évasives et dilatoires, une déclaration nette et précise, marquée au coin d'une fermeté inflexible. Les négociations avec Moscou suivaient toujours leur marche régulière, sans que Bathory songeât à modifier ses plans ; l'idée vague de conquête ne l'abandonnait pas, seules les ressources matérielles lui manquaient. Afin d'équilibrer ses finances avec ses visées belliqueuses, il voulut saisir Sixte-Quint du projet naguère soumis à Grégoire XIII, et choisit de nouveau Possevino pour intermédiaire. Vers le 10 octobre 1585, celui-ci est chargé de transmettre au cardinal Rusticucci, successeur du cardinal de Côme, tous les papiers relatifs aux affaires moscovites ébauchées sous le pontificat précédent. La haute portée de cette commission n'échappait certainement pas au jésuite, mais ne pouvant s'y soustraire, il envoya à Rome le catalogue complet des pièces requises, en ajoutant qu'on les trouverait toutes dans les registres du secrétaire Buccapaduli. Pour modérer l'étonnement facile à prévoir de Rusticucci, Possevino eut soin d'exposer les motifs de la démarche royale : c'est d'abord une conversation du pape lui-même avec Virgilio Crescenzi, transmise à Varsovie par un agent polonais; ensuite, l'apparition dans la capi-

1. Hubner, I, p. 256 et suiv. Nous n'avons fait que résumer ici quelques pages de *Sixte-Quint*.

tale d'un envoyé turc qui se fait renseigner sur les forteresses récemment érigées et sur les projets moscovites d'élire pour tsar un archiduc. Bathory en a été vivement impressionné ; il soupçonne que les Turcs préparent une campagne contre Moscou, il en est épouvanté d'avance et veut tenter l'impossible pour détourner les Osmanlis du Kremlin : cette conquête rendrait leur puissance à jamais redoutable et leur livrerait le bassin du Dnièpre, peut-être même celui de la Vistule. Ainsi s'exprimait le jésuite dans sa lettre à Rusticucci [1]. Franchement, il fallait y mettre beaucoup de bonne volonté pour voir l'avenir sous des couleurs si sombres, mais tels étaient les besoins de la cause ; Stéphane reprenait son argument favori : « Laissez-moi faire la conquête de Moscou, disait-il au pape, autrement les Turcs s'en emparent. »

Cette lettre de Possevino sur les projets de Bathory se croisa en route avec le message de Sixte-Quint à Fedor [2]. Le contraste apparaît ici avec la dernière évidence : en Pologne, on songe à la guerre, tandis que Rome ne s'inspire que de souvenirs pacifiques. Le pape se rappelle la trêve conclue à Iam Zapolski sous les auspices de Grégoire XIII, les deux dernières ambassades moscovites, et il annonce son élection au « souverain de Russie, grand-duc de Moscou, de Novgorod, de Smolensk, de Vladimir, souverain de Kazan et d'Astrakhan, grand-kniaz d'autres nombreuses provinces », en exprimant l'espoir et le désir de rester avec lui dans les meilleurs rapports. Ce bref pontifical, daté du 21 décembre 1585, fut expédié à Possevino par le cardinal Azzolino, le 4 janvier 1586, à la charge de le faire parvenir à son destinataire.

1. Graziani, I, p. 316, Possevino à Rusticucci, 25 octobre 1585.
2. Tourguénev, II, p. 8, n° X.

Qu'on se figure l'embarras du jésuite placé ainsi entre deux feux. En homme avisé, il garda dans son portefeuille la lettre romaine, et prit incontinent la plume pour s'expliquer avec Azzolino, qui venait de remplacer Rusticucci aux affaires étrangères, ou, comme on disait alors, aux affaires des princes. Les bonnes raisons ne manquaient pas à Possevino, déjà rendu à Grodno et admis dans l'intimité royale. L'étiquette exige, disait-il, que le bref soit présenté au tsar par un envoyé spécial, les Moscovites observent scrupuleusement cet usage et envoient des présents avec les lettres, il y aurait là toute une affaire à combiner ; mais ce qui est encore plus grave, c'est la disposition d'esprit de Bathory, c'est « le désir et l'espoir de ce roi d'affronter l'entreprise de Moscou, de pénétrer en Asie et de donner à la chrétienté, du fond de ces régions, un moyen de rendre le Turc inoffensif ». Haraburda se trouve actuellement au Kremlin « pour se renseigner sur l'état des choses, et pour insinuer au prince (Fedor) la rétrocession du grand-duché de Moscovie (*sic*), ancienne dépendance du grand-duché de Lithuanie, qui lui-même est uni à cette couronne ». Que dirait le roi, quels soupçons n'aurait-il pas, si le pape se mettait tout à coup en rapports directs avec le tsar ? Ne deviendrait-il pas plus accessible aux insinuations du sultan, de la reine d'Angleterre, des princes protestants qui lui font des offres brillantes ? Ne serait-ce pas donner gain de cause aux hérétiques et à leur persévérante affirmation que, loin de compter sur le Saint-Siège, il faut, au contraire, se méfier de sa politique hésitante ? Autre motif également grave : les ennemis de Boris Godounov font de vives instances auprès du roi pour qu'il vienne au plus tôt à Moscou, à la tête de son armée ; un bref du pape à Fedor rendrait la situation très complexe et ser-

virait peut-être de drapeau au parti anti-polonais. Possevino s'en remet, pour les renseignements ultérieurs, à une explication orale, car Bathory veut l'envoyer à Rome ; le voyage se fera aussitôt que le général de la Compagnie y aura consenti. Tel était à cette époque le langage de l'ancien médiateur des Slaves, chaque ligne de sa lettre trahit un homme préoccupé, mais confiant en lui-même et sûr de son fait [1].

Cependant Stéphane ne se bornait pas à des démarches détournées, il agissait encore directement auprès du pape, en résumant sa politique vis-à-vis de Moscou dans ce docte aphorisme : *Nulli unquam ex ventis assa columba venit* [2]. Vers la fin de mars 1586, le neveu du roi, cardinal André, est envoyé à Rome avec ordre de révéler à Sixte-Quint, sous le sceau du plus grand secret, les desseins du royal capitaine. Nous avons, sur les préliminaires de cette mission, deux pièces de première importance : les instructions du roi de Pologne à son envoyé et une lettre de Possevino au cardinal Azzolino, qui, toutes deux, méritent une mention spéciale.

Les instructions sont rédigées en forme de discours à prononcer par le cardinal devant le pape au nom du roi. En voici les trois pensées dominantes : l'ambassadeur pourpré devait d'abord exprimer le désir que les glorieuses traditions de Lépante fussent reprises par le nouveau Pie V, au moindre signe duquel le roi de Pologne serait heureux de sacrifier sa vie pour la défense de l'Église et la diffusion de la vraie foi ; ensuite venait la demande de subsides pour une campagne contre Moscou, point important, sur lequel il fallait

1. Graziani, I, p. 319, Possevino à Azzolino, 1er mars 1586.

2. Archives du Vatican, *Liasse Theiner*, Bathory à Possevino, 28 mars 1586.

concentrer tous les efforts d'éloquence et de persuasion. Le dilemme de Bathory passe sur les lèvres de son neveu : le spectre menaçant des Turcs est évoqué, le croissant paraîtra bientôt sur les murs du Kremlin, si les Polonais négligent de s'emparer de Moscou, et alors, malheur à l'Europe ! Si, au contraire, un prince catholique monte sur le trône de Monomaque, l'union des Russes avec Rome se fera incontinent, les Géorgiens et les montagnards de Piatigorsk reprendront les anciennes relations avec leur pasteur, l'alliance militaire avec les Perses doublera les forces chrétiennes, la mer Caspienne deviendra un lac slave, et l'on aura gagné une base stratégique pour envelopper les Turcs dans un cercle de fer et de feu et détruire à jamais leur prestige. Quant aux frais nécessaires pour cette entreprise, comme la diète ne voudra peut-être pas les supporter, on les partagerait à parts égales entre le pape et le roi de Pologne. Bathory calculait ainsi : à moins que les Moscovites ne s'unissent d'eux-mêmes à leurs frères de la Vistule, la conquête du pays se fera en trois ans avec une armée de vingt-quatre mille hommes ; le cavalier revient à dix ducats par trimestre, le fantassin à sept ; la dépense totale serait donc une somme ronde de deux cent mille ducats pour le même laps de temps. Ces chiffres ne manquaient pas d'éloquence. Aussi le cardinal devait-il se rendre compte de l'effet qu'ils produiraient sur Sixte-Quint, avant d'aborder le troisième point relatif à la Transylvanie. Ce n'est que dans l'hypothèse d'un très gracieux accueil qu'il était autorisé à parler de cette province, si chère à Bathory, boulevard des chrétiens contre les Turcs, où se construisait à grands frais la forteresse de Varasdine et où l'argent du Saint-Siège eût été très bien employé. Encore fallait-il remettre à un autre temps la demande formelle de sub-

sides pour la Transylvanie, si le pape prenait énergiquement à cœur l'entreprise de Moscou ; celle-ci restait au premier plan, présenter trop de requêtes à la fois eût été compromettre leur succès [1].

Telles étaient les instructions secrètes du cardinal André. A peine est-il parti pour Rome que Possevino le devance par un message au cardinal Azzolino. Le jésuite se retrouve de nouveau au centre des grandes affaires, ses instincts diplomatiques se réveillent, une prodigieuse activité le consume. Quarante jours se sont passés en colloques intimes avec le roi, qui remet la haute direction de toute cette entreprise à l'ancien médiateur de 1582, désire l'envoyer au plus tôt en Italie et semble prêt à se soumettre aux avis du pape. Appréciant la valeur des confidences royales, Possevino en donne le résumé à Azzolino et l'engage à ne prendre aucune décision avant son arrivée à Rome : d'autres secrets lui ont été confiés, il s'agit de projets d'une exécution plus facile, plus immédiate, et qui touchent de plus près au service de Dieu, tout cela ne peut être soufflé qu'à l'oreille du Saint-Père et de son ministre ; en foi de quoi, il envoie sa lettre de créance, datée du 15 avril, mais rédigée au commencement du même mois [2].

Bathory, de son côté, déploie aussi une grande activité épistolaire. Il écrit non seulement au pape, mais aussi au doge de Venise, au grand-duc de Toscane, au cardinal André ; la mission de Possevino est l'objet unique de ces lettres [3]. Les réponses de Rome ne tar-

1. *Le Saint-Siège, la Pologne et Moscou*, p. 160 à 169.

2. Graziani, I, p. 321, Possevino à Azzolino, 2 avril 1586 ; *le Saint-Siège, la Pologne et Moscou*, p. 170, Bathory à Sixte-Quint, 15 avril 1586.

3. Archives d'État de Venise, *Lett. Polonia*, XVI, p. 99 ; Archives de Florence, fonds Médicis, 4292, p. 39 ; Archives du Vatican, *Liasse Theiner*. Les trois lettres sont du 15 avril 1586.

dent pas à arriver, Sixte-Quint accueille avec bienveillance les premières ouvertures, et promet à l'envoyé une gracieuse audience; Azzolino abonde dans le même sens en approuvant le renvoi à Rome du bref adressé à Fedor[1]. Le 22 juillet, Bathory met Possevino au courant des nouvelles politiques de Moscou, annonce la mort de Haraburda, et presse le départ pour l'Italie[2]. La marche des événements exigeait la promptitude; personne ne se doutait encore quelle fatale entrave la rendrait inutile.

Dans les premiers jours de septembre 1586, Possevino était déjà à Rome. Longtemps à l'avance il avait déterminé sa ligne de conduite et trouvé la solution, seule possible selon lui, de l'affaire moscovite. Son rôle officiel de médiateur des Slaves était terminé; dans la collision actuelle, il s'attache surtout à concilier les intérêts de l'Église avec une guerre contre les Turcs, qui est censée rester toujours l'objet principal. Dès le 5 juillet, il écrivait à Azzolino, du fond de la Pologne, que l'unique moyen de ne pas compromettre le Saint-Siège et de ne pas offenser Bathory, ce chef futur de la croisade, serait de faire valoir auprès de Fedor les prétentions polonaises sur quelques provinces moscovites. Ainsi s'ouvrirait une issue aux transactions diplomatiques, l'équité y aurait son cours; on pourrait en même temps plaider la cause de la vraie foi en Livonie, et, dans tous les cas, régler prudemment les subsides d'après la marche des négociations, sans perdre de vue les intérêts élevés d'un caractère plus général[3].

Quelles chances de succès le projet rajeuni de Ba-

1. *Le Saint-Siège, la Pologne et Moscou*, p. 172, Sixte-Quint à Bathory, 21 mai 1586; Archives du Vatican, *Liasse Theiner*.

2. Graziani, I, p. 323.

3. *Le Saint-Siège, la Pologne et Moscou*, p. 173, n° XVI.

thory avait-il sous le nouveau pontificat? Quels obstacles avait-il à vaincre? Quelles phases ont traversées ces négociations? Voilà ce qu'il nous faut exposer.

Sixte-Quint, comme tous les papes de l'époque, était l'adversaire implacable de l'Islam. Issu de parents émigrés en Italie et d'origine probablement slave, l'enfant de Grottamare savait par tradition de famille que l'exil volontaire servait souvent d'unique défense aux chrétiens contre les Turcs; sur ces impressions de jeunesse se greffèrent ensuite les hautes considérations politiques; dès les premiers jours de règne, le mot de croisade fut prononcé au Vatican, bien qu'une ligue générale avec l'organisation routinière ne sourît point à l'esprit pratique de Sixte-Quint. Encore cardinal, une franche explication sur ces alliances éphémères, pleines d'intrigues et de rivalités, lui avait valu, de la part de Pie V, une leçon de diplomatie et le conseil de se méfier des fantaisies monacales, *pensieri da frate*. Peine perdue, le franciscain couronné de la tiare revient à ses anciennes convictions, traite la victoire de Lépante de miracle accordé aux prières d'un saint, et pose en principe de ne pas songer à la création d'une ligue. La sécurité de l'Italie le préoccupait avant tout; en cas de danger imprévu, les défenseurs se fussent trouvés à prix d'argent, car les coffres du château Saint-Ange regorgeaient de numéraire; un moment, il voulut armer des galiotes pour protéger les côtes de l'Adriatique, mais, sur les instances de Venise, le projet fut écarté. Que s'il fallait élargir le cadre, attaquer de front l'ennemi, le frapper au cœur, Sixte-Quint eût préféré confier la grande œuvre à un capitaine de son choix, muni de pleins pouvoirs et largement subventionné. « Tout est prêt, disait-il à propos de la Terre-Sainte, il ne manque qu'un homme capable de remplir cette tâche, un Cons-

tantin, un Théodose, un Arcadius, un Lothaire ou tout autre semblable; s'il apparaît, nous lui avons, pour notre part, préparé trois millions, et avant que cette somme ne soit épuisée, nous aurons soin d'en fournir encore[1]. » En offrant sa vaillante épée au pape, Bathory, sans peut-être s'en douter, allait donc au-devant des désirs pontificaux exprimés en 1589, mais caressés de longue date; homme de guerre, homme de foi, énergique et conciliant, il convenait mieux à Sixte-Quint qu'un altier Philippe II, qu'un frivole Henri III, qu'un Rodolphe inerte; un secret instinct rapprochait, en dépit des distances, les deux grands souverains : ils étaient de même race.

Cependant le projet de Bathory mettait en jeu trop d'intérêts pour ne pas se heurter contre des difficultés. Le roi de Pologne revenait évidemment à ses plans de 1578, confiés naguère au nonce Laureo, sauf que la conquête de Moscou se compliquait encore de celle de Byzance. Sixte-Quint n'entrait pas facilement dans les idées d'autrui. Son programme portait la guerre contre le croissant, non contre le Kremlin; ce mouvement tournant vers le Nord devait lui paraître, sinon suspect, au moins embarrassant. Une inquiétude plus vive se manifestait à la cour de l'empereur, le secret transpirait peu à peu, évoquant de perfides commentaires; on croyait la Hongrie menacée, les neveux de Stéphane avides de couronnes, la maison Bathory jalouse de régner sur les Slaves depuis les Carpathes jusqu'au-delà de l'Oural, sans se soucier du Bosphore. L'ambassadeur de Venise, recueillant au vol ces rumeurs, ajoutait judicieusement qu'un subside accordé à la Pologne

1. Archives d'État de Venise, *Sen.*, *Roma*, 1586, Gritti au doge, 10 janvier 1586 (m. v.), p. 517; Hubner, I, p. 391.

exciterait les convoitises autrichiennes. L'affaire était donc épineuse et délicate, elle fut entourée d'un tel mystère que l'histoire ne l'a pas encore complètement dissipé. L'habile Gritti dressait en vain ses pièges innocents, le pape répondait tout court que Bathory se fait vieux et qu'il s'amuse à chasser [1]. Alberti, agent de Florence, n'en revenait pas qu'on s'occupât d'entreprises si lointaines, un subside pontifical lui semblait légendaire, il l'eût considéré comme un miracle plus éclatant que la conversion des Indes et la résurrection d'un mort [2]. Ni l'un ni l'autre de ces deux diplomates ne semble avoir surpris le secret de la solution définitive, leurs dépêches sont, à ce sujet, muettes. Le nombre des initiés était restreint, ils se montraient tous l'un plus discret que l'autre. Le pape se servait d'Azzolino, du cardinal-neveu Montalto, élevé à la pourpre à l'âge de quinze ans, du nouveau nonce de Pologne. La cour de Varsovie avait demandé le rappel de l'évêque de Camerino, de Buoi, et son remplacement par un homme de haute noblesse, de grande fortune et d'autorité. L'archevêque de Naples, naguère nonce de Venise, réunissait ces qualités : le nom illustre de Capoue s'alliait chez lui avec un revenu de 16 000 écus et l'ambition de bien faire. Sixte-Quint fixa son choix sur lui et le fit venir immédiatement à Rome. Le cardinal Radziwill et Solikowski, archevêque de Lvov, envoyés tous deux par Bathory, s'y trouvaient déjà ; rien n'indique cependant qu'ils aient pris une part active aux négociations. Elles relevaient du cardinal André et surtout de Possevino, chaleureusement recommandé par le roi de

1. Archives d'État de Venise, *Sen.*, *Roma*, 1586, Gritti au doge, 4, 11 octobre 1586, p. 340, 345.

2. Archives d'État de Florence, fonds Médicis, 3296, Alberti au grand-duc, 11 octobre 1586.

Pologne comme le confident préféré de tous les secrets et connaissant Moscou mieux que personne.

A peine arrivé dans la Ville éternelle, le jésuite fut admis à la présence du pape et s'entretint fréquemment avec Azzolino. Au dire de Gritti, l'ardent promoteur des séminaires et des collèges pontificaux aurait insisté principalement sur l'éducation de la jeunese, beaucoup moins sur les entreprises militaires; plutôt que de prêcher la guerre, il valait mieux repeupler de catholiques les provinces ravagées par l'hérésie. En dehors de cette courte allusion, la marche des négociations nous est restée inconnue, même les dernières conclusions ne sont qu'en partie du domaine de l'histoire. Nous indiquerons ce qui est incontestable et sûr, en laissant planer le doute sur les données moins avérées. L'historien ne doit admettre que des prémisses dont le degré de certitude est logiquement déterminé, l'hypothèse n'est le plus souvent qu'une quantité négligeable.

Et d'abord, il est absolument certain qu'à l'issue des pourparlers, Sixte-Quint a envoyé à Bathory la valeur de 25 000 écus; c'était le quart du prorata trimestriel, la cinquantième partie environ des frais généraux à supporter par le pape; on se rappelle que les calculs polonais s'élevaient à deux cent mille écus par trimestre, pendant trois ans, soit à la somme totale de deux millions et demi d'écus, dont la moitié restait à la charge du Saint-Siège. La subvention actuelle devait-elle se borner à un seul et unique versement ou bien se renouveler périodiquement, nous ne saurions l'affirmer faute de documents. Sa destination, d'après les paroles pontificales que nous reproduirons plus bas, visait la guerre contre les Turcs « par la voie de Moscou » avec le secours des Tatars et des Perses.

Ne serait-ce là qu'un simple projet d'itinéraire? Et quelle est, à l'égard de Moscou, la pensée de Sixte-Quint? Deux messages datés du 20 novembre 1586, dont l'un est adressé à Fedor et l'autre à Bathory, nous la révèlent pleinement[1]. En somme, sauf une légère modification, c'est la base d'opération proposée par Possevino qui est adoptée. Le pape n'y ajoute qu'une seule chose : il veut que l'auteur de la trêve de 1582 prenne de nouveau le chemin de Moscou, mais une fois parvenu dans la capitale, il devra appliquer son propre programme, c'est-à-dire épuiser tous les moyens pour éviter la guerre et établir l'entente entre les deux rivaux, en prenant pour point de départ les prétentions polonaises. Sixte-Quint croyait devoir ces ménagements aux efforts tentés par les tsars pour mériter l'amitié des papes. Il veut rester fidèle aux traditions de Clément VII, qui a réconcilié Vasili III avec Sigismond Ier, à celles de Grégoire XIII et de son arbitrage pacifique. Les explications vis-à-vis de Fedor ne manquent pas de franchise ni même de hardiesse : il lui déclare que Bathory a juré de reconquérir tout ce qui naguère avait appartenu à la Lithuanie et à la Pologne; Smolensk, Novgorod et Pskov sont mentionnés nommément; au lieu de mettre à l'épreuve la valeur du roi, ne vaudrait-il pas mieux s'arranger à l'amiable et épargner le sang chrétien? C'est là le point capital; quant aux détails, il s'en remet à Possevino qu'il recommande à Fedor, en évoquant les souvenirs de Iam Zapolski. Bathory reçoit les mêmes confidences avec des conseils pressants de protéger la foi en Livonie; « si nos démarches échouent au Kremlin, ajoute le pape, nous pourrons alors favo-

1. Tourguénev, II, p. 9, n° XI; *le Saint-Siège, la Pologne et Moscou*, p. 176, n° XVIII. Ni l'une ni l'autre de ces deux lettres ne parvint à sa destination.

riser plus librement vos bons efforts », *tum vero liberius poterimus tuis optimis conatibus adesse ;* traitant avec Fedor de la même hypothèse, il avait dit que la conscience d'un devoir accompli lui servirait de consolation. En vue des embarras qui surgiraient probablement à la diète polonaise, Sixte-Quint propose de députer Possevino comme médiateur, au nom du pape, entre le roi et les représentants de la nation. Le champ d'action du jésuite s'élargit ainsi singulièrement : le voilà de nouveau au timon des affaires, éclipsant presque le nonce, en contact immédiat avec les souverains. Mais ce qui frappe avant tout dans ces lettres, c'est l'étrange appréciation de la situation de Moscou. Comment Possevino faisait-il pénétrer dans les conseils pontificaux l'idée d'une cession volontaire de provinces? Comment pouvait-il croire les Russes obligés en conscience de restituer Novgorod, Smolensk et Pskov? N'était-ce pas se fier aveuglément aux relations fantasques qui mettaient les Moscovites aux pieds de Bathory? escompter avec usure une terreur qui, de fait, n'existait pas au Kremlin? Le pape acceptait de confiance les arguments qu'on lui suggérait, d'autant plus volontiers que, tout en se déclarant favorable à Bathory, il eût préféré éviter la guerre entre les peuples slaves. Son cauchemar, c'est le Grand Turc; le reste le préoccupe beaucoup moins.

En effet, on a essayé en vain de transformer la croisade contre les infidèles en guerre exclusive avec des dissidents. Ce n'est pas que Sixte-Quint ait jamais épargné ces derniers. Loin de là, son argent défrayait une campagne avortée contre les huguenots de Genève, ses largesses armaient l'Espagne contre la protestante Angleterre, la subvention accordée à Bathory visait peut-être les schismatiques du Nord, néanmoins le but su-

prême reste toujours la destruction du croissant. Abdiquer ses propres idées pour épouser les projets d'autrui n'était pas le fait de Sixte-Quint, ce n'est pas lui qui aurait élargi les frontières de la Pologne aux dépens de la prospérité de l'Italie, ou acheté aux étrangers des victoires politiques. Les preuves positives, du reste, ne manquent pas : comme elles sont toutes postérieures à la mort de Bathory, il nous faut un moment devancer les événements. Outre les paroles, déjà citées, du pape sur la guerre contre les Turcs « par la voie de la Moscovie », nous avons un témoignage de Possevino qui, à bon droit, peut passer pour un commentaire authentique. Dans les premiers jours de l'année 1587, en route pour Varsovie, il admire la prudence du pape « qui n'a pas secondé les intentions du roi défunt par rapport à la guerre de Moscou, ni exposé la Pologne, contre la volonté de la diète, aux discordes et aux dangers[1] ». Vingt-deux ans plus tard, en 1609, lorsque Sigismond III renouvelle des demandes analogues à celles de Bathory, Paul V justifie son refus par ces mots dictés au secrétaire Malacrida : « C'est au Turc et non pas au Moscovite que le roi Stéphane promettait de faire la guerre ; voilà pourquoi Sixte-Quint a promis de le secourir et lui a envoyé une lettre de change de vingt-cinq mille écus[2]. » La seule objection à faire contre ces témoignages, c'est qu'ils sont peut-être trop catégoriques, jusqu'à sembler en désaccord avec la lettre du pape à Bathory. Ces antilogies apparentes se concilient cependant, si l'on admet qu'une certaine liberté d'action était accordée au roi de Pologne, pourvu qu'il ne perdît pas de vue la ruine complète de l'Islam. Ce dernier point est

1. Graziani, I, p. 302, Possevino à Azzolino, 10 janvier 1587.
2. *Le Saint-Siège, la Pologne et Moscou*, p. 178, n° XIX.

essentiel, il prime tous les autres. M. de Maisse, ambassadeur de Henri III à Venise, écrivait à son maître, les 13 et 27 janvier 1587 : « En mesme temps est survenue la mort de Battory, que Votre Majesté aura sceue, qui leur a despleu (*aux seigneurs de Venise*) beaucoup pour l'espérance que Nostre Saint-Père leur avoit donnée qu'il le feroit armer contre le Turc, faisant Sa Sainteté un très grand fondement sur ce prince, comme l'on a descouvert par ce que le nonce en a faict entendre à ces seigneurs depuis cette mort [1]. » Il y a plus encore. Sixte-Quint avait non seulement concerté vaguement une entreprise anti-ottomane avec Bathory, mais encore ébauché avec lui un traité dont le souvenir s'est conservé longtemps. Ainsi, en novembre 1594, les diplomates pontificaux examinaient à Cracovie s'il fallait proposer à la diète de Pologne une ligue générale de tous les princes chrétiens, ou bien, sans songer à la ligue, une guerre contre les Turcs « avec les clauses et conditions déjà convenues entre Sixte-Quint, de sainte, et le roi Stéphane, d'heureuse mémoire [2] ». A la même époque, et presque le même jour, le nonce de Varsovie s'exprimait en ces termes dans sa dépêche : « Sans doute, en calculant bien, on se convaincra que la Pologne, avec ses propres ressources, n'est pas en état, je ne dis point, de soutenir, mais même de commencer une guerre contre les Turcs ; or, dans cette hypothèse, je ne vois d'autre issue que celle de proposer à nouveau ce que Sixte-Quint avait naguère proposé à Stéphane ; que si les circonstances actuelles ne permettaient pas à Sa Sainteté de s'imposer les mêmes sommes que l'on avait autrefois offertes à cette nation, on pour-

1. Charrière, IV, p. 579.
2. *L. Komulovica izvjestaj*, p. 32.

rait se borner aux subsides et aux conditions que Sa Sainteté jugerait les plus convenables[1]. »

En parfaite harmonie avec ces témoignages que l'on pourrait appeler romains, à cause de la source dont ils émanent, se trouvent ceux des Polonais les mieux initiés aux secrets du gouvernement. En 1596, le cardinal-légat de Pologne, Caétani, envoyait son secrétaire Vanozzi auprès de Zamojski pour le sonder sur la ligue contre les Turcs méditée par Clément VIII. On traita le sujet à fond, à tous les points de vue, en remontant jusqu'au règne précédent ; le chancelier exprima son opinion franchement : une guerre offensive lui semblait préférable à une guerre défensive, et le meilleur moyen, d'après lui, d'organiser la ligue serait de reprendre les projets de Sixte-Quint et de Bathory qui avaient pour base l'alliance avec Moscou ou bien avec la Perse, en y admettant même les Tatars. Venise et l'Espagne devraient s'y joindre, afin que l'on pût attaquer les Turcs simultanément par terre et par mer, les entourer de tous côtés, porter la guerre dans le sein du pays, et, sans laisser à l'ennemi le temps de respirer, s'emparer de Constantinople ; Zamojski ajoutait que ces négociations avaient été enveloppées dans un profond mystère, et qu'il possédait les lettres autographes et révélatrices du roi et du pape[2]. Entre ces discours du chancelier et les affirmations de Jolkiewski il y a une analogie surprenante. Dans un message, auquel il attachait la valeur d'un testament, le vieux et noble hetman, ami et confident de Bathory, s'explique de la sorte vis-à-vis de Sigismond III : « Au cours de son écrit, livré à la publicité, le palatin de Posen (*Jean Ostrorog*) rappelle que

1. Archives Borghèse, III, 65, d, p. 120, dépêche de Malaspina, 2 novembre 1594.

2. Niemcewicz, II, p. 216 à 299, papiers de Vanozzi, surtout p. 235 et 236.

j'étais initié, du temps du roi Stéphane, de sainte mémoire, au projet secret de guerre que le roi méditait et préparait contre les Turcs. Il négociait secrètement, au sujet de cette guerre, avec le pape Sixte-Quint, avec le roi d'Espagne Philippe II, sondait Moscou par Ivan Pétrovitch Chouïski ; tout se passait dans le plus grand mystère ; parmi les Polonais, à peine étions-nous quatre, que je sache, au courant de ces faits. Les choses n'étaient pas encore assez mûres pour être présentées à la diète, la mort du roi Stéphane a tout arrêté. Cependant tel était le projet à exécuter : le roi, à la tête des armées de terre, devait se réunir en Grèce, dans l'Archipel, avec la flotte commandée par le prince de Parme (*Alexandre Farnèse*), et attaquer ensemble, par terre et par mer, l'ennemi commun de tous les chrétiens ; jamais le roi n'a songé à traverser avec ses troupes la Valachie, il redoutait des obstacles pour le passage du Danube, ce que nous n'avons plus à craindre maintenant à cause du grand nombre de Cosaques ; il n'y en avait pas alors la centième partie. En somme, le même plan de guerre est encore la voie unique de salut[1]. » Wereszczynski, évêque de Kiev depuis 1589, toujours activement mêlé aux affaires de son pays, affirme le même fait en y ajoutant des détails d'un autre genre. Bathory aurait étudié à fond la topographie de la péninsule des Balkans, consulté les cartes géographiques, interrogé les hommes compétents. Aussi bon capitaine qu'administrateur prévoyant, il aurait calculé le nombre et le genre de troupes nécessaires pour une campagne anti-ottomane, et supputé d'avance les frais de leur équipement, de leur entretien et de leur solde. Les chif-

1. Bielowski, p. 377, Jolkiewski à Sigismond III, 26 août 1620, *in vim testamenti*. L'écrit d'Ostrorog auquel il est fait allusion n'a pas été retrouvé.

fres sont cités d'après un autographe du roi : on se rappelle que le cardinal André avait présenté à Sixte-Quint des considérations analogues. Chose à noter : l'évêque de Kiev est favorable à l'alliance avec le tsar, le contingent que celui-ci pourrait fournir contre les Turcs est énuméré soigneusement [1]. Le lecteur ne nous en voudra pas, en vue de l'intérêt qui s'y rattache, d'avoir accumulé les citations. Quelle est la conclusion qui s'en dégage ? L'existence d'un traité ébauché, peut-être même approuvé à Rome, nous paraît indéniable ; le traité conclu, ou sur le point de l'être, entre Sixte-Quint et Bathory atteignait l'Islam ; dès lors, nul doute que l'Islam n'en fût l'objectif principal ; à moins de concentrer ses forces et de s'assurer des alliances, aucun prince du seizième siècle n'eût osé attaquer la puissance ottomane ; les mesures concertées, à la même occasion, contre Moscou ne pouvaient donc avoir qu'une importance secondaire ; le grand effort se dirigeait contre le grand ennemi, contre le Turc.

Mais revenons au mois de décembre 1586. Dans le courant des premières semaines, les négociations furent terminées ; Possevino, muni de lettres pontificales [2], reprit le chemin de la Pologne en compagnie du nouveau nonce, Annibal de Capoue. Fidèle à ses principes de discrétion, Sixte-Quint, après leur départ, dit laconiquement à l'ambassadeur Gritti qu'il envoie l'archevêque de Naples à Varsovie et Possevino à Moscou « pour y faire tout ce qui est en notre pouvoir de faire, et, s'il y avait moyen de faire davantage, ajouta-t-il, nous le ferions volontiers pour le bien de la religion

1. Wereszczynski, p. 101 à 102, 108 à 110, 151 à 152. Sixte-Quint est nommé, par erreur, Pie.

2. Archives d'État de Venise, *Bolle*, b. 11, n° 442 ; Archives du Vatican, *Sixti V brevia ann. I et II*, p. 253 à 254.

chrétienne ». Les deux diplomates pontificaux s'en tinrent à la même réserve. Venise les attendait au passage.

Le 19 décembre, Annibal de Capoue paraît devant le doge : accueil pompeux, échange de politesses, offre mutuelle de services, pas un mot d'affaires. Le lendemain, c'est le tour de Possevino. Chose étrange ! le promoteur d'ordinaire si verbeux de la ligue anti-ottomane, muni de pleins pouvoirs de Bathory, se renferme cette fois dans un mutisme parfait. Il se borne à déclarer, en plein collège, qu'il est en route pour Moscou, que sa mission se rapporte aux intérêts de la foi et à l'union des souverains chrétiens. Interpellé d'office par le sénateur Valiero sur les graves affaires auxquelles Bathory fait allusion dans sa lettre, il s'offre à donner les renseignements qu'on voudra bien lui demander, en affirmant qu'il n'a pas autre chose à dire. Toutes ses pensées semblent plutôt se reporter vers le séminaire fondé à Saint-Marc par Grégoire XIII ; des mesures sont prises pour assurer l'existence et la prospérité de cet établissement. De même que les discours du jésuite, les réponses officielles de la seigneurie au pape et au roi de Pologne sont vagues et anodines, silence complet sur les Turcs. On a supposé en vain l'existence d'un rapport secret envoyé à Rome par Possevino, la pièce à laquelle il fait allusion dans sa lettre au cardinal Azzolino n'est autre chose probablement que son discours sur les séminaires [1].

A Venise, Possevino se sépara de l'archevêque de Naples. Jusque-là, voyageant ensemble, ils avaient lu et commenté la *Moscovia*, causé longuement d'affaires sla-

1. Archives d'État de Venise, *Esposizioni*, *Roma*, II, 19 et 20 décembre 1586; *Roma*, *Delib. Sen.*, X; *Sen. Secr.*, CVII, 27 décembre 1586; Graziani, I, p. 209, 325.

ves. Ils ne devaient plus se rejoindre qu'à Olmutz sous de funèbres auspices.

II

Dans les premiers jours de janvier 1587, le cardinal André Bathory reçut à Rome une attristante nouvelle : à l'apogée de sa gloire militaire, sur le seuil d'une entreprise gigantesque, le roi de Pologne venait de terminer brusquement sa laborieuse carrière. Rien ne faisait prévoir cette fin prématurée, Stéphane n'avait que cinquante-trois ans. Au plus fort de l'hiver il chassait dans les forêts de Grodno, lorsqu'un violent refroidissement l'obligea de s'aliter, — quatre jours après, le grand roi n'était plus. Le cardinal communiqua au pape le fatal message, et c'est encore l'ambassadeur de Venise qui nous rend compte, dans sa dépêche du 10 janvier, de l'impression produite au Vatican par ce deuil imprévu. « Mardi soir, écrit Giovanni Gritti au doge, un courrier vint annoncer au cardinal Bathory la nouvelle de la mort de son roi de Pologne, et Sa Seigneurie illustrissime en informa le pontife, qui en ressentit une tristesse incroyable et ne put retenir ses larmes. Dans la matinée du mercredi, Sa Sainteté, très affligée, se rendit au consistoire. Elle y déclara que son âme était remplie d'une extrême douleur et amertume, à cause de la mort d'un roi magnanime, vaillant et catholique : magnanime, parce que le roi Stéphane avait toujours aspiré à des choses grandes et élevées, et encore récemment, il roulait dans sa tête des pensées généreuses et pleines de hardiesse ; vaillant, car aucun danger ni aucune infortune n'ont pu le détourner de ses entreprises ni ralentir ses efforts. Quant à sa constance dans la foi catholique, sa manière d'agir en témoigne

avec éclat ; mais c'est surtout un discours, prononcé dans certaines circonstances à la diète, qui prouve combien il était ferme à cet égard ; car, après avoir dit qu'il défendrait le catholicisme avec tous ses États et de toutes ses forces, il dégaina son épée en s'écriant : « Avec « elle seule, si le reste venait à nous manquer, nous dé- « fendrons la religion chrétienne ! » Et, tournant contre sa poitrine la pointe meurtrière, il ajouta : « Si je me « croyais en danger de ne pas mourir catholique, je me « donnerais immédiatement la mort plutôt que de jamais « trahir mon âme. » C'est ainsi, dit le pontife, que nous avons perdu ce prince, dans lequel nous avions mis un grand espoir et à qui nous avions envoyé bon nombre d'écus en billets de banque (je tiens de bonne source que cette somme monte à vingt-cinq mille écus), dans l'intention de nous élancer avec son aide par la voie de la Moscovie contre les Turcs, après nous être réunis dans ces régions aux Tatars et aux Perses. Nous attribuons ce désastre à nos péchés, mais nous ne voulons pas perdre courage, car le Christ nous a promis de ne pas nous abandonner, en nous disant : *non relinquam vos orphanos*[1]. »

Le pape chargea ensuite le cardinal Farnèse de former une congrégation spéciale qui se réunirait dans son palais pour régler les affaires polonaises. Les membres de cette congrégation furent Azzolino, les deux cardinaux polonais Bathory et Radziwill, les deux anciens nonces de Varsovie Laureo et Portico, enfin Ruggieri et Graziani, qui avaient aussi visité la Pologne. André Bathory en fut quitte pour sa nomination ; évitant les frais de représentation, il s'en alla passer quelques jours à Grotta Ferrata dans une villa de Farnèse, pour

1. Archives d'État de Venise, *Sen.*, *Roma*, 1586, p. 511, 517, Gritti au doge, 10 janvier 1586 (m. v.), deux dépêches du même jour.

se rendre de là en Pologne et tenter la fortune aux prochaines élections. La congrégation décida que l'archevêque de Naples devait continuer sa route, lors même qu'en vertu de la constitution il ne pourrait pénétrer en Pologne qu'après la convocation de la diète; l'envoi d'un cardinal-légat fut pour le moment jugé inopportun; on écarta d'avance toutes les candidatures non catholiques au trône des Jagellons ; quant au reste, les événements dicteraient la conduite à tenir. Ainsi s'évanouissaient soudain les projets grandioses combinés dernièrement à Rome. Il ne fallait plus songer à une croisade, ni s'attendre à voir les aigles polonaises planer au-dessus des mosquées de Byzance : les rêves de conquête descendaient dans la tombe de Bathory avec son génie militaire et sa royale énergie. Parmi les survivants, quatre fidèles compagnons d'armes avaient seuls été initiés au secret; de leur nombre est ce fameux hetman qui tracera avec son sabre un sanglant sillon dans les terres moscovites et sera, pour quelques heures, le maître du Kremlin.

Possevino ne fut pas des derniers à comprendre que la situation était changée du tout au tout. La funèbre nouvelle le surprit dans les montagnes du Tyrol, elle lui fut confirmée à Innsbruck par le duc de Bavière, déjà au courant des troubles qui agitaient la Pologne. Bathory avait exercé trop rudement son métier de roi pour ne pas armer contre lui les fauteurs d'anarchie, on lui prêtait le dessein d'abolir le principe électif dans la succession au trône, et ces soupçons augmentaient le nombre des mécontents. La mort épargna au chevaleresque souverain d'amères désillusions, mais un déchaînement de passions politiques longtemps comprimées par son bras de fer se laissait maintenant prévoir : la prudence s'imposait avec une nécessité absolue.

Possevino garda en portefeuille les lettres moscovites et ne songea pour l'instant qu'à faire face aux événements. L'élection d'un nouveau roi le préoccupe, l'avenir en dépend, aussi se croit-il autorisé à suggérer au cardinal Azzolino les mesures qui semblent les plus opportunes. Il conseille d'envoyer au plus tôt en Pologne le cardinal Radziwill; premier sénateur de Lithuanie où la majorité est dissidente, apparenté avec les principaux magnats, ses talents, son nom, son prestige, pèseront fortement dans la balance, sans compter qu'il aura ainsi l'occasion de visiter son diocèse de Vilna. Des brefs pontificaux avec l'adresse en blanc, à distribuer au gré du nonce, rendraient aussi de bons services ; ainsi pourrait-on maintenir l'unité dans l'action et diriger le mouvement électoral. Les prévisions du jésuite vont encore plus loin : il est persuadé qu'à défaut d'un archiduc d'Autriche, c'est le prince royal de Suède, Sigismond, neveu de la reine Anne, qui occupera le trône vacant. Ce dernier cas échéant, il faudrait marier le nouveau roi à une fille de l'archiduc Charles, afin de concilier les intérêts de l'Autriche avec ceux de la Pologne. Une paix solide et durable entre ces deux pays profiterait à la foi catholique : par égard pour l'empereur, le tsar de Moscou n'inquiéterait plus la Livonie, le roi de Suède s'enhardirait dans des projets favorables à l'Église. Le système d'alliances entrevu par Possevino se réalisera un jour, mais le dénouement pacifique sera amené par les armes. Tout plein de ces idées, le négociateur pontifical comptait se rendre à Vienne en passant par Salzbourg, l'abondance des neiges l'obligea d'y renoncer et il se dirigea sur la Bohême. Arrivé à Prague, un secret pressentiment de malheur lui inspira le désir de se retirer du monde politique : les confidences de l'archiduc Maximilien y furent pour beaucoup.

Les Habsbourg et les Vasa avaient les chances les plus sérieuses pour obtenir la majorité des suffrages. Maximilien, grand-maître de l'Ordre teutonique, se portait candidat; délié de ses vœux, il se serait marié à la fille du roi de Suède, aurait réconcilié Zamojski avec les Zborowski et protégé efficacement la religion. Fort de ses bonnes intentions, le frère de l'empereur demandait l'appui de Possevino. Celui-ci répondit par de vagues promesses d'impartialité, conseilla de s'en remettre à la Providence et de s'entendre, pour ne pas diviser les forces, avec les trois autres archiducs qui posaient aussi leur candidature; mais les terribles embarras de la situation se présentèrent vivement à son esprit : il comprit qu'il n'y aurait pas moyen de satisfaire tous les partis et demanda sans retard, dès le 22 janvier, l'autorisation de se réfugier dans quelque coin perdu, pour laisser passer au-dessus de sa tête la tempête électorale.

Les événements devancèrent les correspondances. Possevino eut avec le nonce une entrevue à Olmutz; il se rendit ensuite à Cracovie pour regagner au plus tôt le collège de Braunsberg qui naguère lui avait servi d'asile, mais où il ne parvint pas, cette fois, à se faire oublier. Au plus fort de la mêlée, son nom fut prononcé, les partisans autrichiens s'effarouchèrent, des reproches de partialité s'élevèrent contre lui, Maximilien les lui adressa directement, leur écho parvint jusqu'à Rome. La Compagnie de Jésus avait à cœur de rester, en dehors de la lutte, simple spectatrice des événements : elle défendait les mêmes intérêts spirituels en Autriche et en Pologne, et n'avait pas mission de se mêler de politique pour favoriser un parti au détriment de l'autre. Le général Acquaviva y veillait avec soin, il fit auprès du pape les plus vives instances, afin que

Possevino fût rappelé en Italie, et il obtint gain de cause. Le 6 avril, le cardinal Montalto transmit en Pologne les ordres pontificaux. Possevino lui-même aimait trop sa vocation pour ne pas désirer d'échapper à cet écueil ; le 11 avril, redoutant de plus en plus les embarras, il avait écrit non seulement à Azzolino, mais encore au pape, en demandant de nouveau son rappel et, sitôt que l'avis en est arrivé, il quitta le collège de Braunsberg : vers la fin de juin, Padoue le revoit dans ses murs, déployant la même activité sur un autre terrain. Tour à tour diplomate et érudit, il reprend maintenant la plume et compose sa *Bibliotheca selecta*, vaste et savant recueil; toujours apôtre, sa parole entraînante retentit du haut de la chaire, ses ministères auprès de la jeunesse se multiplient; on recherche sa direction, ses conseils; parmi ses pénitents il compte François de Sales, futur évêque de Genève et docteur de l'Église[1].

Tandis qu'il se livrait à ces travaux pacifiques, une lutte acharnée se déclarait en Pologne, l'enjeu n'en était rien moins que la couronne des Jagellons[2]. Trois candidats, pour ne rien dire des timides prétentions des Bathory, se trouvaient en présence; trois grandes puissances étrangères se disputaient la terre classique de la liberté : Moscou, l'Autriche et la Suède. Dès que Stéphane eut fermé les yeux, on se rappela au Kremlin ses projets d'union slave; en Pologne, le parti lithuanien inclinait vers l'élection de Fedor et conseillait aux boïars de répandre de l'or pour acheter la victoire. Les Moscovites adoptèrent une autre politique : belles pro-

1. Voir les lettres de Possevino dans Graziani, I, p. 302 à 308; Dorigny, II, p. 93. — Archives du Vatican, *Polonia*, XXIII, p. 36, 39, Montalto au nonce de Pologne et à Possevino.

2. Heidenstein, *Rer. pol.*, p. 243 à 265; Karamzine, X, p. 85; Soloviev, VII, p. 292 à 299; Caro, passim.

messes pour après l'élection, mais auparavant pas une obole aux électeurs. C'était aller au-devant d'un échec : ni l'autonomie intérieure, ni l'action commune contre les Turcs, ni les avantages commerciaux, ne tentaient suffisamment des hommes désireux avant tout de se faire payer leurs voix. En dehors de ces mesquins calculs, la disparité des cultes présentait une difficulté insurmontable : la majorité catholique de la Pologne n'eût jamais accepté un roi orthodoxe, et Fedor n'entendait pas changer de religion. Une curieuse consultation eut lieu à cet égard : Gomolinski, secrétaire royal et dignitaire ecclésiastique, demande à Possevino son opinion sur le choix à faire entre Sigismond de Suède et Fedor de Moscou. La clarté de la réponse ne laisse rien à désirer : Sigismond est catholique, et vis-à-vis des candidats catholiques la plus stricte impartialité s'impose aux jésuites; quant à Fedor, c'eût été trahir l'Église et compromettre la liberté que de prodiguer des suffrages à un orthodoxe, incapable de gouverner par lui-même : une oligarchie tyrannique remplacerait la royauté [1]. Cependant les Lithuaniens ne se décourageaient pas, des lettres et des ambassades s'échangeaient avec le Kremlin, les Moscovites obtinrent à la diète des succès éphémères, mais au moment décisif ils n'eurent pour leur part que des abstentions : les voix se partagèrent entre l'Autriche et la Suède.

Pour le malheur de la Pologne, il y eut, à trois jours de distance, une double élection. Le 19 août 1587, Sigismond fut acclamé; la reine Anne et Zamojski le soutenaient vigoureusement, et le primat, en se déclarant pour lui, décida la victoire longtemps douteuse. Le parti des Zborowski, nombreux et remuant, ne se tint pas

1. Tourguénev, II, p. 10, n° XII ; Archives du Vatican, *Polonia*. XXVII, p. 140.

pour battu et, repoussant la première élection, ils décernèrent la couronne, le 22 août, à leur propre candidat, l'archiduc Maximilien. L'exaspération des esprits parvint alors à son comble, désormais le terrible débat n'admettait plus d'autre solution que celle des armes. Maximilien leva des troupes à la hâte et vint camper sous les murs de Cracovie où une première défaite lui fut infligée, le 24 novembre; lorsque Sigismond, plus favorisé par la fortune, accueilli avec enthousiasme, entouré de dévouement, eut posé sur son front le diadème des Jagellons, son rival découragé battit en retraite et se retira en Silésie; Zamojski, payant d'audace, le poursuivit à marches forcées, passa la frontière, présenta la bataille à Pitschen, remporta une sanglante victoire : le 24 janvier 1588, Maximilien rendit son épée au vainqueur et se constitua prisonnier.

A cette nouvelle inattendue, un cri de compassion et d'alarme retentit parmi les Habsbourg d'Autriche et d'Espagne. L'impératrice-douairière, mère du captif, est frappée de douleur; Philippe II, sensible à l'outrage, songe à la revanche par les armes; d'un commun accord, on s'adresse au pape en le priant d'intervenir. La cour de Rome se vit, par suite de cette démarche, placée dans une situation délicate : malgré ses griefs contre Philippe et son aversion de Rodolphe, Sixte-Quint ne voulait manquer de déférence ni envers le roi d'Espagne, ni envers l'empereur ou sa famille; d'autre part, Sigismond, roi de fait, réputé bon catholique, protestait de son dévouement et demandait l'appui du Saint-Siège. Dans les consistoires, saisis de ces questions épineuses, les avis se partagèrent entre l'abstention et l'intervention. Le cardinal de Joyeuse, profitant de l'occasion, fit valoir les droits de son maître, Henri III, sur la couronne de Pologne, mais personne

ne prit ces réclamations au sérieux. Sixte-Quint s'arrêta à un moyen terme qui lui permettait de dominer tous les partis. Il résolut d'envoyer un légat, accrédité non pas auprès de Sigismond, mais auprès de toutes les parties intéressées, et avec la mission générale de pacifier la Pologne.

Cette légation aussi brillante que laborieuse fut offerte au protecteur de la République, Alexandre Farnèse. Le « grand cardinal » qui avait fait tant de papes sans jamais parvenir lui-même à la tiare était déjà sur le déclin de l'âge, ses forces et sa santé menaçaient de le trahir, ses pensées se reportaient assidûment vers l'éternité, il déclina l'honneur et la charge, préférant rester à Rome où il élevait à ses frais, sur les dessins de Vignole, l'église magnifique du Gesù. Le dévolu pontifical tomba alors sur le cardinal Aldobrandini. Parti de plus bas que Farnèse, il arrivera plus haut. Une modeste maison de banque avait été le premier théâtre de son activité; son père, légiste célèbre, voyait avec peine un tel talent dépérir avant même d'avoir été cultivé, mais les moyens lui manquaient pour faire étudier le jeune Ippolito. Une simple confidence à Farnèse suffit pour éveiller l'intérêt du charitable Mécène, il pourvut à la pension et aux besoins du copiste qui s'appliqua dès lors à la théologie. Lent mais tenace, âpre au travail sans posséder de dons brillants, Aldobrandini monta de degré en degré jusqu'à la pourpre. La générosité de Farnèse lui avait ouvert la carrière des lettres; la légation de Pologne, refusée par le même cardinal, le mettra sur le chemin de la papauté. Les préparatifs matériels, grâce au grand-duc de Toscane désireux de plaire à Rome et à Prague, ne souffrirent ni difficulté ni retard. Aldobrandini songea à s'entourer d'hommes compétents et initiés aux affaires slaves, il voulut s'ad-

joindre Possevino, ne prévoyant de ce côté aucune résistance. Il se trompait profondément : Acquaviva s'y opposa, invoqua de graves motifs et déploya une telle énergie que force fut au cardinal de céder et de s'en tenir à la correspondance. Du fond de son collège de Padoue, Possevino suivait toujours d'un œil attentif les événements de Pologne ; engagé par son général à renseigner le légat, il lui envoya des livres et lui présenta des mémoires. Nous n'avons retrouvé qu'un seul de ces derniers, rédigé au lendemain de la double élection. Le jésuite se prononce en faveur de Sigismond et indique les moyens d'apaiser les Habsbourg, voire d'amener une alliance entre l'Autriche et la Pologne. Cette idée le préoccupait depuis quelques années déjà. Imbu de l'opinion alors courante, les liens de famille lui semblaient suffisants pour unir les États ; il avait été question naguère de marier Sigismond à une sœur de Rodolphe ; après la mort prématurée de celle-ci, on mit les yeux sur une fille de l'archiduc Charles, des portraits furent échangés, en 1581, entre Graz et Stockholm ; la politique conseillait ce mariage, les sympathies mutuelles le favorisaient, aussi est-il vivement recommandé comme le meilleur gage d'une solide amitié. Le même mémoire nous montre jusqu'à quel point Possevino était dominé par les vues surnaturelles de la foi : s'il a plaidé jusqu'ici le mariage d'un Suédois avec une Autrichienne, il s'élève maintenant avec plus de vigueur encore contre l'union de l'archiduc Maximilien avec la propre sœur de Sigismond. D'où vient ce revirement ? C'est que la princesse Anne s'obstine dans l'hérésie, une propagande funeste pourrait s'en suivre, il importe de l'étouffer dans son germe [1]. Cependant quelque dé-

1. Archives Borghèse, III, 72 a, p. 676 ; III, 14 b, p. 291, Possevino à Aldobrandini, 4 et 5 juin 1588.

taillées qu'elles fussent, des lettres écrites à distance ne remplaçaient qu'insuffisamment les services que Possevino eût rendus au légat en le suivant à Varsovie. Aldobrandini ne se le dissimulait pas; il garda longtemps rancune à la Compagnie du refus d'Acquaviva.

Le succès de la légation effaça dans la suite cette fâcheuse impression. Au début, les procédés de Sigismond n'inspiraient qu'un médiocre espoir de réussite, la bonne volonté ne lui faisait pas défaut, mais timide et fluctuant, osant à peine hasarder une parole par lui-même, il s'en remettait en tout à Zamojski. Celui-ci se retranchait à son tour derrière le sénat et, d'accord avec lui, exigeait que Maximilien abdiquât ses prétentions à la couronne. D'autre part, la cour impériale, dissimulant sa faiblesse par des lenteurs, empruntait les dehors de la fermeté; pour triompher de ces obstacles plus apparents que réels, le légat se rendit lui-même à Prague. Après de longues négociations, on convint qu'une commission mixte de vingt membres, moitié Polonais, moitié Autrichiens, se réunirait à Beuthen. sous la présidence du légat : nouvel exemple d'arbitrage pontifical, analogue à celui de l'année 1582, et que Possevino s'efforçait d'introduire dans le droit international de l'Europe. Plus de six mois se passèrent en débats fastidieux, interrompus seulement par des séances orageuses. Enfin on finit par s'entendre; l'empereur n'était pas en état de faire la guerre à Sigismond, il fallait bon gré mal gré se résigner à la paix, au moins cherchait-on à obtenir des conditions tolérables. Les parties contractantes reconnurent la médiation du pape, et par déférence envers lui, Maximilien renonça au titre de roi de Pologne. Dans cette manière de ménager l'amour-propre des vaincus et de relever le prestige pontifical, on croirait reconnaître l'inspiration de

Possevino; les formules de Beuthen semblent calquées sur celles de Iam Zapolski. Sigismond s'engageait à rendre la liberté à l'archiduc, les Autrichiens évacuaient le territoire polonais, et les deux puissances restaient dans leurs limites respectives. Toujours préoccupé de la destruction de l'Islam, Sixte-Quint fit insérer dans le traité un article qui obligeait l'Autriche et la Pologne à ne rien stipuler, qui pût leur porter un préjudice mutuel, dans les trêves avec les Turcs [1]. Cette clause portait en germe l'alliance des deux États chrétiens contre l'ennemi menaçant du Bosphore; le caractère onéreux en retombait de tout son poids sur Rodolphe qui, préférant l'amitié des Russes à celle des Polonais, n'eût pas hésité à sacrifier ceux-ci à ceux-là dans les transactions avec les Ottomans. Les conceptions politiques de la cour de Prague n'étaient ni aussi vastes ni aussi désintéressées que celles de Rome; l'empereur n'accepta la condition pontificale qu'à regret. La nouvelle du traité conclu au prix de tant d'efforts parvint à Rome le 31 mars 1589. C'était le vendredi-saint, néanmoins le pape en informa immédiatement les cardinaux, non qu'il voulût troubler le deuil sacré de ce jour, mais pour reconnaître dans cet événement un bienfait du Roi éternel de la paix et lui rendre des actions de grâces. Les mérites personnels du légat n'en furent pas moins appréciés : comblé d'honneurs, entouré d'un brillant cortège, il vint en grande pompe saluer le pape dans le palais de Latran, à peine achevé par Fontana, et recevoir une approbation d'autant plus flatteuse qu'elle venait d'un juge moins suspect d'indulgence.

En se reportant quelques années en arrière, on peut se rendre compte de l'unité constante qui informe la

1. Dogiel, I, p. 231 à 236, n° LVI : *Acta pacificationis Bithoneusis et Bendzinensis*, 9 *martii* 1589.

politique extérieure de Sixte-Quint. Au fond, en 1586 comme en 1589, c'est vers la chute de l'empire ottoman que convergent les efforts pontificaux. Lorsque Bathory se présente, armé de ses victoires, brandissant son épée, déployant un zèle d'apôtre, le pape consent à seconder sa marche hardie vers Byzance, fût-ce même « par la voie de la Moscovie ». Après la mort du valeureux capitaine, la situation se modifie, mais Sixte-Quint reste invariable dans ses idées : c'est avec l'Autriche qu'il tâchera d'unir la Pologne pour combattre l'Islam. Tel est, selon nous, le vrai point de vue auquel il faut se placer, pour juger équitablement les rapports de Sixte-Quint avec les Slaves. Des projets analogues se reproduiront sous Clément VIII.

CHAPITRE III

LES DEUX MISSIONS DE KOMULOVIC

1595-1597

Observation judicieuse de Sixte-Quint. — Paix entre la Turquie et la Perse. — Prestige de l'empire islamique. — Trois papes se succèdent en deux ans. — Clément VIII reprend l'idée de la croisade. — Un Slave désigné pour la mission de Moscou. — Antécédents d'Alexandre Komulovic. — Il est nommé visiteur en Turquie avec le jésuite Thomas Raggio. — Leur voyage. — Rapport de Komulovic. — Il est nommé archiprêtre de Saint-Jérôme et abbé de Nona. — Visées ambitieuses de Sinan-pacha. — Invasion de la Hongrie. — La cloche des Turcs. — Activité diplomatique de Clément VIII. — La mission de Moscou entourée de mystère. — L'ambassadeur de la seigneurie bien renseigné. — Komulovic à Venise. — Le Saint-Siège et les Albanais. — Arrivée en Transylvanie. — Plans de Sigismond Bathory conformes à ceux du pape. — Accueil gracieux, mais secret. — Alliance avec Rodolphe approuvée par la diète. — Révolte en Transylvanie. — Répression sanglante. — L'évêque de Cervia accrédité auprès du voïévode Sigismond. — Le voïévode de Valachie, émule de Scanderbeg. — Bucarest, repaire d'espions turcs. — Komulovic à Jassy. — Soulèvement des trois voïévodes contre les Turcs. — Traité du 25 janvier 1595 entre Rodolphe II et Sigismond. — Mohammed III succède à Murad III. — Les Cosaques. — Komulovic à Kamienec. — Entrevue avec le prince d'Ostrog. — Soupçons de Zamojski. — Convention passée entre Komulovic et Jazlowiecki. — Échec de l'entreprise. — Négociations à Cracovie. — Départ de Komulovic pour Moscou. — Instructions romaines. — Anachronisme. — Politique de Boris Godounov. — Résultat de la mission. — Komulovic à Vilna. — Visite canonique du diocèse. — Le cardinal-légat Caétani en Pologne. — Opinion de Zamojski sur la ligue. — Nouvelle mission de Komulovic à Moscou. — Instructions de Malaspina. — Le burgrave Abraham de Dohna. — Incident de la couronne. — Tribulations de Komulovic. — Accueil glacial au Kremlin. — Messages de Fedor à Clément VIII. — Découragement de Caétani. — Komulovic revient à Rome. — Il entre dans la Compagnie de Jésus. — Ses travaux et sa mort à Raguse. — Nouvelle phase des rapports avec Moscou.

Tandis que les Ottomans et les Perses se livraient,

dans les plaines de l'Asie, des batailles légendaires. Sixte-Quint ne cessait d'exhorter les princes à profiter du moment pour abattre l'Islam. « Le but de la guerre, disait-il à l'ambassadeur de Venise, c'est la paix; à moins qu'on ne se hâte, l'Orient sera pacifié avant que les Turcs ne soient pris entre deux feux. » Observation banale peut-être, que les événements devaient rendre prophétique. En 1589, une ambassade d'Abbas Ier parut à Constantinople; l'année suivante, le sultan et le schah se tendirent amicalement la main : l'Occident restait seul en face d'un adversaire toujours formidable. Ce n'est pas que l'empire islamique n'eût beaucoup souffert dans les guerres persanes, il en sortait épuisé d'hommes et d'argent, avec des conquêtes attachées comme des boulets à ses pieds de géant, mais tel était encore le prestige du padischah que l'empereur lui envoyait un tribut annuel, que Venise et la France recherchaient son amitié, que l'Espagne ne songeait pas à l'attaquer. Murad croyait même pouvoir impunément braver les foudres du Vatican, opposer le dédain et l'outrage aux appels chaleureux des papes, dont la main avait béni les étendards de Lépante et qui aiguiseront un jour l'épée victorieuse de Sobieski.

Les successeurs immédiats de Sixte-Quint n'eurent guère les loisirs de songer à une croisade : dans le court espace de deux ans, de 1590 à 1592, trois pontifes, Urbain VII, Grégoire XIV, Innocent IX, se succédèrent rapidement sur la chaire de saint Pierre. La mission belliqueuse échut en partage à Clément VIII, que nous avons déjà vu légat en Pologne après la mort de Stéphane Bathory. Le pape s'adressa de nouveau aux princes d'Orient et d'Occident; le tsar de Moscou ne fut pas oublié, il devait être aussi entraîné dans la ligue militaire contre les Turcs. Par une heureuse innova-

tion, un Slave, et non plus un Italien, fut désigné pour se rendre au Kremlin. Quel est ce nouveau diplomate? Quels sont les traits de sa physionomie [1]?

Rien de machiavélique dans l'abbé Alexandre Komulovic, — ainsi s'appelle le délégué pontifical, — il n'est ni retors ni artificieux, il n'a même pas la finesse d'un Possevino; le bon sens prédomine, mais un bon sens exquis; le caractère est franc, intègre, désintéressé; l'abbé sait se faire écouter, acquérir de l'influence, mener une campagne parlementaire, démasquer l'ennemi et tirer sur lui à boulets rouges. Une seule idée absorbe l'activité de cet homme infatigable : secouer le joug des Turcs et les refouler en Asie. Les mesures radicales ne l'effrayent guère, la plume ne se brise pas dans sa main quand il prévoit de nouvelles Vêpres siciliennes, et, pour épargner le sang chrétien, il réserve le service d'avant-garde aux Tatars. Originaire de Spalatro, d'une famille patricienne chantée par le poète Kavanjin, Alexandre naquit en 1548, et se voua plus tard à la carrière ecclésiastique. Les détails sur sa jeunesse font complètement défaut. L'année 1576 le trouve à Rome, membre de l'association nationale de Saint-Jérôme, consacrant ses loisirs à des travaux littéraires de piété. Il se sépare de la confraternité en 1584, pour y reprendre à nouveau, trois ans après, la place d'honneur : dans l'intervalle se placent d'importantes missions en pays étrangers. Déjà pourvu d'un canonicat à Zara, chargé d'un emploi de confiance auprès du cardinal de Santa-Severina, Komulovic fut appelé par Grégoire XIII à se produire sur un théâtre plus vaste. Il fut nommé visiteur apostolique des églises latines de la Turquie d'Eu-

1. Nous avons publié des documents sur Komulovic dans *L. Komulovica izvjestaj* et *Novi izvori*. C'est à ces deux opuscules qu'il faudra recourir chaque fois que d'autres sources ne seront pas indiquées.

rope, où il allait se retrouver en plein élément slave. On lui donna pour collègue le jésuite Thomas Raggio, ancien visiteur des Maronites du mont Liban. Munis d'amples facultés pontificales et d'un sauf-conduit ottoman, les deux missionnaires se rendirent à Alessio, le Lissos des Byzantins, tombeau de l'héroïque Scanderbeg, d'où ils rayonnèrent dans les diocèses voisins, au Nord jusqu'à Antivari, au Midi jusqu'à Durazzo. Après avoir exploré tout ce littoral de l'Adriatique, réuni un concile d'évêques et de franciscains, concerté avec eux les mesures à prendre, ils pénétrèrent plus avant jusqu'à Prisren, ancienne et pittoresque capitale des Serbes, où une église catholique, surmontée d'une coupole avec sa croix, repose le regard du voyageur chrétien. Un arrêt plus long qu'ailleurs eut lieu à Sofia, la fameuse Sardique d'autrefois, rappelée de nos jours à un renouveau de célébrité. Constantinople devait être la dernière étape avant de rentrer à Rome. Dans toutes ces contrées, on avait annoncé aux fidèles un jubilé extraordinaire d'indulgences, provoqué les confessions, réglé les mariages, promulgué le concile de Trente et le nouveau calendrier. Un soin tout particulier avait été consacré au clergé, à ses travaux, ses ressources, ses rapports avec les ouailles, ses moyens d'éducation et d'instruction, enfin aux biens temporels des églises. Des livres de piété, distribués à profusion, devaient perpétuer le souvenir de la visite apostolique [1].

Dans son rapport final, présenté à l'un des successeurs de Grégoire XIII, Komulovic donne la statistique des chrétiens de Turquie, s'étend sur leurs dispositions et insiste particulièrement sur l'alliance avec Moscou : au lendemain de Lépante, elle eût terrassé l'Islam.

1. Maffei, II, p. 390 à 391; Sacchini, V, p. 170 à 171.

maintenant encore elle peut lui porter un coup mortel, telle est l'opinion générale en Orient. Qu'une seule bataille soit gagnée sur les Turcs, que le tsar réunisse aussitôt cent mille hommes, qu'il marche droit sur Constantinople; il n'aura qu'à se montrer dans la vallée du Danube, et de nombreux contingents se rallieront sous ses drapeaux; en quinze jours, l'armée comptera cinq ou six cent mille hommes, pleins d'enthousiasme pour le tsar libérateur; aucun obstacle sur la route, les portes de Stamboul s'ouvriront d'elles-mêmes; en cas de résistance, trois jours de siège et cinquante galères suffiront pour la vaincre; après quoi, plus de Turcs en Europe. Quelle que soit la valeur stratégique de ce plan caressé par un missionnaire qui n'avait jamais tiré l'épée, il n'en témoigne pas moins du prestige dont jouissait en Turquie le monarque du Kremlin[1]. Quelques années auparavant, l'évêque de Nona, Pierre Cedulini, parcourant les mêmes pays, en avait rapporté les mêmes impressions[2]. Un Stéphane Bathory sur le trône de Monomaque n'eût-il pas changé la face de la presqu'île des Balkans? Mais le tsar Fedor n'avait pas le génie des conquêtes, et Boris Godounov aspirait à d'autres grandeurs.

Si les souvenirs qui nous restent des missions de Komulovic ne sont que trop fragmentaires, au moins est-il avéré que ce zélé visiteur mérita l'approbation de Sixte-Quint. Des faveurs spéciales en font foi. L'église de Saint-Jérôme venait d'être restaurée par les soins du pape, ses petits-neveux en acceptaient le patronage, un collège de chanoines s'y établissait; Komulovic fut mis à la tête du clergé et devint le premier archiprêtre de

1. Ce rapport (*L. Komulovica izvjestaj*, p. 6) a été réimprimé par M. Hurmuzaki (III, II, p. 13, n° XX) avec la fausse date de 1580.

2. Gottlob, passim.

l'église nationale des Dalmates; en outre, on lui attribua la petite abbaye de Nona, située dans le diocèse de Zara. Les six années qui s'écoulèrent de 1587 à 1593 furent consacrées à des travaux qui n'ont pas laissé de traces dans l'histoire. Lorsque Clément VIII voulut soulever l'Europe contre les Turcs, les qualités de Komulovic, quelque rudes qu'elles fussent, son expérience, sa position, le désignèrent au choix pontifical.

L'équinoxe de l'année 1592 ouvrait le siècle onzième de l'hégire, date fatidique, car, d'après les traditions musulmanes, chaque nouveau centenaire voit surgir un grand homme et s'accomplir de grands événements. Le sultan Murad n'était certainement pas le héros destiné à se signaler; naguère brave et sobre, ami des lettres, il trompa les plus belles espérances sitôt qu'il eut franchi le seuil du harem; ses cinq frères, dont l'aîné n'avait que huit ans, furent égorgés sur ses ordres; peu à peu l'amour des femmes et la passion de l'or l'eurent réduit à l'état d'imbécile, tantôt assoupi, tantôt frénétique. D'une tout autre trempe, dévoré d'ambition, Sinan-pacha veut rendre son nom immortel; le conquérant octogénaire de Tunis rêve encore des lauriers, la Hongrie lui paraît une proie séduisante et facile, il triomphe des répugnances du sultan et l'engage à déclarer la guerre à l'Autriche. Grand effroi de l'empereur Rodolphe : deux fois par jour retentit la cloche des Turcs, les prières des chrétiens s'élèvent vers le ciel. Dieu seul peut donner la victoire : aussi bien, l'airain sacré annoncera la déroute et la fuite des Ottomans, lorsque les Polonais paraîtront avec Sobieski aux portes de Vienne; maintenant il n'évoque encore que d'effrayants souvenirs : pillages, incendies, massacres, captivité pire que la mort. Clément VIII déploie, de son

côté, une grande activité diplomatique; ses émissaires parcourent l'Europe et l'Asie, munis d'instructions détaillées. Avec des pièces de ce genre à la main, nous suivrons l'abbé Alexandre depuis Rome jusqu'à Moscou, à travers la Transylvanie, les provinces du Danube et la Pologne : car tel était le rayon assigné à son zèle.

L'année 1593 approche de son déclin, les dernières mesures sont déjà prises, un profond mystère préside à l'expédition diplomatique, même les compagnons de Komulovic ne sauront le but du voyage qu'après avoir passé la frontière d'Italie [1]. Précaution inutile : le 2 octobre, l'ambassadeur de Venise, Paolo Paruta, avait déjà éventé le secret dans tous ses détails. Il annonce au doge que l'archiprêtre de Saint-Jérôme ambitionne la mission de Moscou et que probablement il l'obtiendra. Le tsar lui-même, dit-il, n'a pas « la raison assez saine » pour traiter cette affaire, mais on espère que « les barons et les seigneurs » du pays s'y intéresseront, car ils sont censés animés d'ardeur belliqueuse pour avoir passé de longues années dans les loisirs de la paix [2]. L'abbé Alexandre se mit en route dans le courant de novembre, sans se douter des dépêches indiscrètes qui l'avaient précédé à Venise. Il devait s'y arrêter, non pour traiter avec la seigneurie, mais pour s'aboucher secrètement avec des Albanais. L'ombre de l'immortel Scanderbeg planait au-dessus des montagnes qu'il avait héroïquement défendues, l'esprit d'indépendance animait ses compatriotes; désireux de sauver leur vie nationale, en brisant le joug islamique, ils s'adressaient tour à tour au doge de Venise, au roi d'Espagne, à l'empereur et

1. Voir les instructions romaines du 21 novembre 1593 (*Novi izvori*, p. 12 à 23, n° I), réimprimées par M. Hurmuzaki (III, II, p. 36 à 40, n° LIV).

2. Paruta, II, p. 40.

au pape. L'abbé était chargé d'encourager ces braves montagnards, de se concerter avec eux, de leur insinuer l'idée d'une ambassade à Rome. Les détails nous manquent ici; mais, à partir de cette époque, les relations avec les Albanais se raniment, le Saint-Siège leur envoie des munitions et de l'argent; en 1601, éclate un soulèvement général, une armée turque arrive à marches forcées; écrasés, cette fois, par le nombre, les Albanais se relèveront bientôt, et leur résistance sera longtemps invincible[1].

Après l'éclatante et radieuse Venise, voici la Transylvanie avec ses hautes et sombres montagnes, ses forêts séculaires, son ciel le plus souvent brumeux. Vers le 15 janvier 1594, Komulovic arriva sur les bords du Maros, à Carlsbourg. On se rappelle combien cette petite principauté était chère à Stéphane Bathory, qui voulait en faire un rempart inexpugnable contre les Turcs et un « corridor » pour les missionnaires d'Orient. Le voïévode actuel, Sigismond Bathory, ancien élève du collège de Poultousk, était un neveu du grand roi de Pologne. Les discordes intestines rendaient la situation extrêmement pénible; sur l'anarchie des croyances se greffaient les partis politiques : les uns penchaient vers l'Autriche, les autres vers la Turquie; quelques ambitieux ne songeaient qu'à renverser le prince régnant pour se mettre à sa place. Quant à Sigismond, il se livrait, dans ses montagnes, aux mêmes espérances que le pape au Vatican, si bien que, lorsque Komulovic partait de Rome avec des projets de croisade en portefeuille, le jésuite espagnol, Alphonse Carillo, confesseur du jeune voïévode, son conseiller et son ami, y arrivait muni de projets analogues. A Carlsbourg, l'ef-

1. Makouchev, p. 11, 13, 15, 17.

fervescence des esprits exigeait le mystère ; la diète allait se réunir, le 2 février, et siéger jusqu'au 15. Le plus strict incognito fut donc observé, le délégué pontifical n'eut que deux audiences rigoureusement secrètes. Sigismond lui révéla ses desseins : simuler l'amitié avec le sultan, réunir au printemps une nombreuse armée, en confier le commandement à Balthasar Bathory, et, s'appuyant sur l'alliance de l'empereur, attaquer hardiment les Turcs. L'abbé Alexandre prêchait donc à un converti, lorsqu'il exposait au voïévode la théorie romaine sur les traités arrachés par la violence, nuls par conséquent et non avenus ; ou lorsqu'il lui conseillait d'éluder les ordres du padischah, de gagner ainsi du temps et d'entrer secrètement dans la ligue. La perspective d'un mariage avec une archiduchesse donnait encore plus de poids aux discours de l'abbé, et laissait entrevoir une alliance durable avec les Habsbourg d'Autriche et d'Espagne. Les mêmes questions s'agitaient sous une autre forme à la diète, avec des réticences discrètes, de manière à ne pas effaroucher les turcophobes et les hérétiques. Le 16 février, à un dernier conseil, on adopta une ligne de conduite conforme aux vues du Saint-Siège, et, le 23 du même mois, le P. Carillo, à peine rentré d'Italie, partit pour Prague avec la minute du traité à conclure. Gracieux jusqu'au bout, Sigismond s'excusa auprès de Komulovic de n'avoir pu l'entretenir plus souvent. La jubilation de celui-ci n'en était pas moins grande : il voit déjà l'armée chrétienne sur le chemin de Byzance, l'archiduc Ferdinand est à la tête des impériaux, du fond de la Moscovie arrivent des renforts. Cosaques et Circassiens marchent sous le même drapeau, la Pologne ne faillira pas au champ d'honneur, reste Venise à gagner ; Komulovic supplie le cardinal San-Giorgio, neveu du

pape, d'agir vigoureusement auprès d'elle ; qu'une grande bataille soit livrée au plus tôt, que l'année 1594 voie disparaître les Turcs de l'Europe. Tout entier à l'optimisme, l'abbé laisse aussi la diète de Carlsbourg se dissoudre dans les meilleures dispositions. Apparente ou réelle, la satisfaction ne fut pas de longue durée : trop redoutable paraissait encore la lutte contre l'Islam ; des rumeurs alarmantes se répandirent, une vive opposition se manifesta ; les deux cousins du voïévode, Balthasar et Stéphane, se mirent à la tête des mécontents ; le mot d'abdication servit de mot d'ordre. Sigismond, sans se laisser intimider, noya la révolte dans le sang : Balthasar et les principaux meneurs furent égorgés ; d'autres, moins coupables, envoyés en exil ; les biens des victimes passèrent au trésor de l'État. Vers la fin de l'année, le calme ayant été rétabli, la diète se montra docile, et l'alliance avec l'Autriche fut approuvée. Le bruit des sanglantes exécutions qui avaient précédé ce dénouement parvint jusqu'à Rome ; on s'émut de la férocité du jeune voïévode, il n'avait alors que vingt-deux ans, mais sa demande d'avoir auprès de lui un représentant du Saint-Siège, comme guide et conseiller, n'en fut pas moins agréée. Alfonso Visconti, évêque de Cervia et plus tard cardinal, vint à Carlsbourg excercer ces fonctions, fournir des subsides pécuniaires, et réconcilier Sigismond avec ses cousins Stéphane et le cardinal André[1].

L'abbé Alexandre avait quitté la Transylvanie assez à temps pour ne pas voir le sol rougir sous ses pas. Sur le déclin de mars, il passait la frontière moldave, évitant avec soin la Valachie. Sur cette dernière province, ses instructions le laissaient dans l'incertitude ;

1. Fessler, IV, p. 25 à 28; Hurmuzaki, III, ii, p. 52, 70, 391 à 397.

le franciscain Jérôme Arsengo n'y avait recueilli, en 1581, que de vagues renseignements[1]; par suite de la surveillance jalouse des Turcs, Bucarest passait pour un repaire d'espions. C'est qu'en effet, la capitale valaque servait de foyer à la revanche, l'indomptable Scanderbeg ressuscitait dans Michel le Brave. Une obscurité légendaire enveloppe les origines de cet homme ; son héroïsme est un fait éclatant dans l'histoire.

Le voïévode Michel s'inspirait d'une noble et grande idée : l'ancienne Dacie lui semblait digne de revivre, il voulut réunir ses épaves dispersées, refaire l'unité nationale, et rendre à eux-mêmes les futurs Roumains. Projet grandiose, qui supposait avant tout l'affranchissement du joug des Turcs, aussi Michel sera-t-il leur plus constant adversaire ; luttant de bravoure contre le nombre, il remportera le plus souvent de brillantes victoires sur les pachas, tant que les guerres intestines ne diviseront pas ses forces, tant qu'il sera épargné par le poignard autrichien. En mars 1594, le soulèvement n'avait pas encore éclaté que la finesse orientale des Turcs flairait déjà le danger. Komulovic échappa à tous les pièges en se rendant directement à Jassy où il passa deux jours, du 22 au 23 mars, en secrètes audiences avec le voïévode de Moldavie. Aaron, ainsi s'appelait ce dignitaire, s'était rendu en pèlerinage à Rome, du temps de Sixte-Quint, le bruit d'une abjuration avait couru et subsistait encore ; le bref pontifical présenté par Komulovic produisit un effet magique ; partagé entre l'espérance et la crainte, le voïévode n'hésita pas à se mettre aux ordres du pape, promit d'entrer dans la ligue et donna des lettres pour les Cosa-

1. Gottlob, p. 69.

ques, le chancelier de Pologne et le tsar de Moscou. La plume, qui se servait de la même encre pour écrire à des personnages si divers, devait être étrangement taillée ! Du reste, l'empressement dissimulait un calcul : Aaron désirait des secours contre les Tatars, un médiateur venait à point. Quelques semaines après l'entrevue, Komulovic s'aperçut par sa correspondance qu'il ne fallait pas compter sur le voïévode : versatile, chancelant, toujours prêt à lâcher ses alliés, incapable d'une forte résolution, il fut remplacé au pouvoir, en 1595, par Stéphane Razvan, qui se déclara ouvertement contre les Turcs.

Tandis que l'abbé Alexandre poursuivait sa route vers la Pologne, les résultats de ses efforts paraissaient au grand jour. Un complet accord s'établit, au mois de novembre, entre Sigismond Bathory et les voïévodes de Moldavie et de Valachie; les trois principautés se soulevèrent contre l'odieux suzerain du Bosphore. Au divan, cette nouvelle éclata comme un coup de foudre. La situation devenait critique : l'armée ottomane, concentrée en Hongrie, exigeait bruyamment la solde arriérée et faisait craindre une sédition ; pour ranimer l'esprit des troupes, Murad se décide à répandre de l'or et fait déployer le drapeau du Prophète ; on le porte en triomphe de Damas à Constantinople, une escorte de mille janissaires l'accompagne en Hongrie ; à sa vue, l'enthousiasme se réveille dans le camp des Osmanlis. Les proportions grandissantes de la lutte rendaient le danger imminent; sous l'impression de la terreur, Rodolphe et Sigismond se rapprochèrent l'un de l'autre. Le 25 janvier 1595, un traité fut conclu à Prague, dont voici les conditions principales : alliance militaire contre les Turcs, extension du traité à la Moldavie et à la Valachie, la possession de la Transylvanie assurée

aux Bathory ; à défaut d'héritiers mâles, la province passe à la Hongrie ; Sigismond reçoit la dignité de prince de l'empire, le titre de sérénissime, et sera fiancé à l'une des filles du défunt archiduc Charles de Styrie ; des clauses spéciales réglaient le partage des conquêtes que l'on ferait sur l'ennemi. Le pacte fut scellé immédiatement par un mariage. Sigismond n'eut pas les embarras du choix. « Que le bon prince prenne ce qu'on lui donne, » écrivait la veuve de Charles, l'archiduchesse Marie, et elle donna Marie-Christine au voïévode. L'arbitraire maternel se préparait de cruelles déceptions : le mariage célébré à Carlsbourg, le 6 août 1595, fut des plus mal assortis[1].

Au moment où la lutte s'organisait en Occident, l'Orient voyait descendre dans la tombe le sultan Murad. Son fils aîné, Mohammed, lui succédait sur un trône ruisselant de sang : par sinistre prudence, il faisait égorger ses dix-neuf frères ; au harem, sept esclaves enceintes subissaient le même sort. Le changement de règne n'arrêta pas la guerre ; l'Autriche et ses alliés ne déposèrent plus les armes. A travers des péripéties émouvantes, des défaillances, des rancunes, des spoliations mutuelles, de cruelles épreuves, Rodolphe parvint, en 1606, à signer le traité de Sitvatorok, dont on a dit avec raison que, préludant à celui de Carlovitz, il annonça à l'Europe la décadence de la Porte. Les fiers musulmans, arrêtés dans leur marche en avant, ne verront plus les envoyés de l'empereur se prosterner à leurs pieds ; plus de tribut, plus de vasselage, égalité parfaite dans les relations diplomatiques ; la Transylvanie, relevée de ses ruines, recouvrera sa liberté ; la Hongrie elle-même, sans échapper entièrement aux serres otto-

1. Fessler, IV, p. 29.

manes, sera au moins affranchie des humiliantes contributions[1].

Nous avons anticipé sur les événements pour faire mieux ressortir leur enchaînement, revenons à l'abbé Alexandre et à ses voyages. Si le traité de Sitvatorok n'est pas précisément son œuvre, au moins y a-t-il travaillé longtemps à l'avance : Clément VIII désirait l'alliance des trois voïévodes avec l'empereur, le mandataire romain s'est efforcé de l'établir, et c'est elle qui a amené les plus heureux résultats. Ici s'arrêtent les succès diplomatiques de Komulovic, désormais ses entreprises n'aboutiront qu'à des échecs, soit auprès des Cosaques, soit en Pologne et à Moscou. Il est vrai que ces trois missions étaient hérissées de difficultés insurmontables. Et d'abord, jamais encore un émissaire pontifical n'avait paru au milieu des étranges chevaliers de la steppe, brigands de profession, héros dans la bataille, avant-garde des peuples slaves sur les frontières musulmanes, mais avant-garde insubordonnée, aventureuse, compromettante. Les Cosaques attaquaient l'ennemi à l'improviste, quand bon leur semblait, en temps de paix ou de guerre, sur terre ou sur mer, massacraient les corps détachés, assiégeaient les forteresses mal gardées, ou bien pénétrant par le Dnièpre dans la mer Noire, répandaient l'épouvante jusque sur les côtes de l'Asie, et, le plus souvent, rentraient dans leurs foyers avec gloire et butin. Le divan réclamait énergiquement, exigeait la répression et le supplice des coupables, mais, à part quelques satisfactions passagères, la Pologne préférait d'ordinaire avouer son impuissance vis-à-vis de ces milices turbulentes et presque rebelles. Était-il donc vraiment impossible de maîtriser leurs

1. Voir les brochures de l'époque sur la Transylvanie dans Hurmuzaki, III, II, p. 479 à 536, nos DXXIV à DLXIII.

élans guerriers, et un bras de fer n'eût-il pas fait des Cosaques une armée mieux disciplinée? En attendant que l'histoire donnât sa réponse, un diplomate romain. Gamberini, secrétaire du nonce Bolognetti, adressait à la seigneurie de Venise, en 1585, un intéressant rapport sur les « Uscoques » du Dnièpre, sur leurs aspirations belliqueuses et leur besoin de subvention pécuniaire[1]. L'empereur Rodolphe allait encore plus loin : ses émissaires traitaient, de puissance à puissance, avec les Cosaques, les excitant, vers le milieu de l'année 1594, à une prise d'armes contre les Turcs. Quelques échos de ces incidents parvinrent peut-être jusqu'à Rome, au moins y était-on suffisamment renseigné pour suggérer à Komulovic deux mesures judicieuses : discrétion vis-à-vis des Polonais, promesse, aux Cosaques, d'une somme de douze mille florins, sitôt qu'ils entreraient en pays ennemi. Ce langage était, en effet, le mieux compris et le plus apprécié sur les bords du Dniestre et du Dnièpre, et à Cracovie un mot superflu pouvait tout compromettre.

Dans les derniers jours de mars, l'abbé Alexandre arrivait à Kamieniec. Les Cosaques guerroyaient au loin, leur absence lui permit d'étudier le terrain d'action en poussant des pointes dans différentes directions. A Lvov, il trouva dans l'archevêque Solikowski un vaillant champion des idées romaines, prêt à donner de sa personne pour défendre les projets du Saint-Siège. Ailleurs l'horizon était loin d'être aussi rassurant. Le prince Constantin d'Ostrog était signalé dans les instructions comme bien renseigné sur les Cosaques et le meilleur conseil dans cette matière. Komulovic se rendit auprès de lui, présenta le bref de Clément VIII, re-

1. Makouchev, p. 7.

nouvela les promesses d'appui auprès de l'empereur, à propos de graves intérêts matériels. Le vieux renard, qui louvoyait savamment entre Rome et Byzance et ne poursuivait au fond que des vues égoïstes, répondit par un grand étalage de zèle anti-ottoman ; encore un peu, et il marchait en personne, à la tête des siens, contre les Turcs et les Tatars; abordant le plus pressé, il envoya immédiatement un messager prendre langue chez les Cosaques. La bonne impression produite par cette première entrevue ne dura pas longtemps, Komulovic s'aperçut bientôt que l'astucieux Constantin passait souvent d'un extrême à l'autre, et, pénétrant ses finasseries, il le stigmatisa d'un seul mot : « Cet homme, dit-il, n'est pas l'élu de Dieu. » Les rapports avec le prince d'Ostrog en restèrent là, jamais ils ne furent repris. On ne pouvait guère rompre si brusquement avec Zamojski, placé trop près du trône, bien qu'il y eût aussi de ce côté plus à craindre qu'à espérer. Les précautions de Komulovic ne servirent à rien; il eut beau se borner à demander des conseils, déclarant que le pape ne voulait pas créer d'embarras, que la ligue s'imposait d'elle-même par la force des événements, le chancelier se retrancha ostensiblement dans des réponses évasives, l'absence du roi servit d'excellent prétexte; mais sous main il laissa libre cours à son humeur, et, loin de ménager l'envoyé pontifical, il le traita simplement d'espion turc.

Un vif ressentiment contre Zamojski porta Komulovic à se replier du côté opposé, à essayer d'un hardi coup de main pour entraîner la Pologne, presque par surprise, dans la croisade contre l'Islam. Désespérant d'atteindre les Cosaques par lui-même, ayant essayé en vain d'envoyer des renforts en Moldavie et entrepris sans succès un second voyage à Kamieniec, il s'adressa

résolument à celui qui entrait le mieux dans ses idées et lui inspirait les plus chaudes sympathies. Nicolas Jazlowiecki, staroste de Sniatyn, en renom de bon capitaine, courageux, expérimenté, jouissant d'une influence considérable, était le grand ennemi de Zamojski, et se distinguait dans le parti des Zborowski par la hardiesse de ses attaques contre le chancelier. Il l'accusait de confisquer le trône au profit d'une dynastie, le sommait de se démettre de ses fonctions, suppliait ses concitoyens de ne pas sacrifier la patrie à l'arbitraire d'un seul homme. A la diète de 1587 où se produisirent toutes les rancunes, Zamojski eut le dessus; son candidat, le prince royal de Suède, fut élu roi de Pologne; on ne pardonne pas facilement une victoire de ce genre, Jazlowiecki se croyait moins tenu que jamais à des ménagements. Or, dans le cours de ses voyages, Komulovic avait eu l'occasion de traiter avec lui. Épris de sa franche cordialité, de ses qualités militaires, de son ardeur contre les Turcs, il ne tarit pas d'éloges sur le staroste et, en style biblique, le trouve à nul autre comparable. Aussi s'empressa-t-il de le mettre sérieusement au service de la grande cause chrétienne et de conclure avec lui un véritable traité. Le pape, on se le rappelle, avait alloué douze mille florins aux Cosaques pour frais de guerre; le chef de cette expédition aventureuse était trouvé dans la personne de Jazlowiecki; après quoi, rien de plus facile que d'organiser, moyennant finances, des bandes armées, prêtes à se mettre en campagne. Nous avons retrouvé aux archives du prince Borghèse, à Rome, le texte même de la convention passée, à cette occasion, entre les deux mortels ennemis des Turcs. Souvenir précieux du passé, trahissant la forte empreinte de l'époque, il mérite d'être reproduit en entier.

En voici la traduction :

« Le 30me d'août de l'an du Seigneur 1594, à Sarafia. Moi, Nicolas Jazlowiecki, staroste de Sniatyn, ayant appris du révérend dom Alexandre Komulovic, abbé de Nona, que le très saint seigneur Clément VIII, souverain pontife et vicaire du Christ, veut enrayer de quelque manière les incursions des Tatars qui maltraitent cruellement les armées chrétiennes, j'ai formé le projet de satisfaire le si pieux désir de Sa Sainteté ; je m'offre donc avec promptitude, et, Dieu aidant, je promets, durant les trois mois prochains, soit d'envahir et de dévaster les terres et provinces tatares, soit d'attaquer et de poursuivre leurs troupes au retour de Hongrie, me confiant en Dieu et dans la bénédiction de notre très saint Père. Que si Sa Sainteté voulait continuer cette guerre et subvenir aux frais nécessaires, Elle me trouvera prêt à tout, et j'aurai soin d'empêcher que les Tatars n'attaquent de nouveau les armées chrétiennes ou qu'ils ne viennent au secours des Turcs. En meilleure foi de quoi, j'ai signé de ma main et apposé mon propre sceau etc.[1] ».

A lire cette pièce, on dirait qu'elle émane d'un autocrate, faisant à son gré la paix ou la guerre : c'est que les symptômes d'anarchie reparaissent périodiquement en Pologne ; on s'arrogeait des droits arbitraires, le gouvernement laissait faire, et l'abus, avec le temps, acquérait les apparences de la légalité. Dans le cas présent, il n'y a qu'une seule lacune à combler : la convention était bilatérale, et les frais de campagne retombaient en partie sur Komulovic, qui versa immédiatement une première somme de dix mille florins. Jazlo-

1. Le texte original est en latin (Archives Borghèse, III, 124, B, p. 42). Nous l'avons publié dans les *Izvjestaj*, p. 31.

wiecki, de son côté, fit honneur à sa parole. Encouragé par l'archevêque de Lvov, oubliant les rancunes, il soumit son plan à Zamojski, qui se tira d'embarras par une distinction subtile : personnage officiel, il ne donnait ni conseil ni autorisation ; simple gentilhomme, ses vœux de succès accompagnaient l'entreprise, voire un de ses neveux y prendrait part en personne. Le neveu ne parut jamais sous les drapeaux, mais la lettre du chancelier, en dépit des réserves, rendit de bons services. Muni de ce document, l'intrépide staroste convoqua ses frères d'armes, prit des mercenaires à sa solde, s'entendit avec Loboda et Nalivaïko, qui lui amenèrent, paraît-il, six mille Cosaques des bords du Dnièpre. A peine la petite armée fut-elle organisée, que Jazlowiecki s'empressa d'exécuter son plan hardi : avancer à marches forcées, fondre à l'improviste sur la Crimée, profiter de l'absence des Tatars, partis dans la direction des Carpathes, et ravager de fond en comble le repaire de ces farouches brigands. L'entreprise aboutit à un misérable échec. Dans les environs de Bielgorod, Loboda et Nalivaïko, suivis du gros de la troupe, changèrent brusquement d'avis, et, laissant de côté la Crimée, se dirigèrent vers la Valachie. On attribue à un message de Rodolphe cet étrange revirement, qui porta à Jazlowiecki un coup fatal. Au lieu d'envahir le pays ennemi, il fallut battre en retraite : avec les débris d'une armée, un coup de main n'était plus possible. Le staroste regagna ses foyers, la mort dans l'âme ; les frais de guerre avaient englouti sa fortune ; criblé de dettes, saturé d'amertumes, miné par le chagrin, il descendit bientôt dans une tombe prématurée [1].

Quelques mois avant ce tragique dénouement, sans

1. Kouïach, II, p. 90.

attendre l'issue de l'aventure, Komulovic reprenait à Cracovie, en octobre 1594, ses négociations diplomatiques. Dans leurs procédés parlementaires, comme nous dirions, les Polonais lui paraissaient extravagants; Zamojski persistait à lui être secrètement hostile; il ne fallait rien moins que la rude ténacité de l'abbé pour affronter ces obstacles; d'accord avec le nonce Malaspina, très bien disposé à son égard, il ébauchait un projet de ligue à soumettre à la diète. Les deux représentants romains partageaient cette même opinion qu'à elle seule la Pologne de Sigismond III ne pouvait se mesurer ni avec les Turcs, ni même avec les Tatars; les sanglantes incursions des khans, laissées souvent impunies, ne le prouvaient que trop; le système d'alliance, rêvé par Sixte-Quint, eût été le meilleur parti à prendre; mais rien que pour entraîner la Pologne dans le mouvement général, les subventions étaient inévitables. Pas d'argent, pas de contingent polonais; que le pape fasse des largesses, cent mille florins du premier coup, plus encore dans la suite, et la diète votera peut-être la ligue contre les Turcs; tel était en deux mots le résumé de la situation. Une autre mesure également opportune, flatteuse pour l'amour-propre national, eût été l'envoi d'un cardinal-légat, plus autorisé qu'un simple nonce à parler haut et ferme. Komulovic revient souvent sur ces points dans sa correspondance romaine; il expose aussi des vues générales sur la ligue qui trahissent une certaine inexpérience de la grande politique. Ainsi l'alliance de Moscou avec la Pologne et la Suède lui semble non seulement désirable, mais encore facile à conclure avec un peu de bonne volonté de part et d'autre. Une autre fois, il propose des ligues partielles, la Pologne avec Moscou, la France avec Venise, et ainsi de suite. le pape aurait tout concentré entre ses mains et dirigé

lui-même l'action. Encore quelques mois, et bien des illusions s'évanouiront.

L'ouverture de la diète de Cracovie fut fixée au 6 février 1595. Les lettres de convocation, adressées aux sénateurs, mentionnaient la guerre contre les Turcs dans des termes qui méritèrent les éloges du nonce ; Sigismond III, revenu de Suède, se montrait plein d'ardeur belliqueuse ; les lettrés rivalisaient d'entrain avec le roi : Warszewicki empruntait à Démosthène l'âpre éloquence des Philippiques pour foudroyer les Turcs. Mais les langues et les plumes s'agitaient en Pologne plus facilement que les sabres ; Zamojski et quelques autres magnats préféraient garder la défensive ; le pape n'ayant pas, au poids de l'or, acheté les suffrages, les prévisions des plus sagaces se réalisèrent : la diète vota le maintien de la paix avec les Turcs. Du reste, l'abbé Alexandre ne put, en aucune manière, intervenir personnellement, ni user de son influence pour ranimer les pusillanimes : un pressant motif l'avait obligé d'accélérer son départ vers le Nord.

L'itinéraire tracé à Rome comprenait la mission de Moscou. L'empereur, consulté par excès de prudence, se montra de bonne composition ; Komulovic ne comptait toutefois partir qu'après la diète ; une soudaine inspiration du nonce, relative aux affaires scandinaves, précipita le voyage. Jean III avait toujours rêvé de réunir deux couronnes sur la tête de son fils. Héritier des Jagellons et des Vasa, Sigismond fut, en effet, élu roi de Pologne ; à la mort de son père, il monta sur le trône de Suède. Aussitôt surgirent les difficultés : l'oncle du jeune roi, Charles de Sudermanie, aspirait lui-même à la royauté et protégeait la Réforme, tandis que Sigismond ne voulait transiger ni sur ses droits héréditaires, ni sur le culte catholique ; de là, une lon-

gue série de luttes qui finit, en 1604, par le triomphe de Charles. A l'époque où nous sommes, on était encore au milieu des péripéties, et le bruit se répandit que Moscou allait se réconcilier avec la Suède. Grand embarras du nonce : entraver la paix, c'est nuire à la ligue ; favoriser la paix, c'est nuire à Sigismond, car la sécurité extérieure doublera les forces de Charles. Malaspina s'avisa d'un stratagème plus ingénieux que pratique : faire conclure la paix entre le tsar et Sigismond, à l'exclusion expresse de Charles, en sorte que le traité, équivalant à une reconnaissance implicite du roi légitime, devînt caduc avec sa déchéance. L'abbé Alexandre, chargé d'enlever la position, dut partir en toute hâte pour ne pas manquer le moment favorable.

Déjà depuis longtemps il avait entre les mains les présents à offrir au tsar : une croix d'émeraudes historiée de lettres grecques, et un rosaire en cristal de roche, ainsi que les instructions romaines datées du 27 janvier 1594 [1]. La politique traditionnelle y reparaît : la ligue et l'union des Églises leur servent de pivot. En outre, Komulovic devait prêter main-forte aux envoyés de l'empereur et soutenir leurs demandes qui se réduisaient à ces trois chefs : que le tsar entretienne l'hostilité des Géorgiens et des Perses contre le padischah, qu'il empêche les Tatars de dévaster la Hongrie et de seconder les Turcs, enfin qu'il verse de l'or dans les caisses vides de Rodolphe. En échange de ces conditions onéreuses, on n'offrait au tsar que des promesses de titre royal et la conquête facultative de Constantinople pour y confirmer par les armes des droits héréditaires. Cette discrète allusion au mariage d'Ivan III

1. Tolstoï, I, p. 337 à 343. La traduction russe de ce document avait été publiée en 1789 (Novikov, XII, p. 449 à 460).

avec Zoé devait plaire au Kremlin : l'héritière des Paléologues est censée avoir transmis à son époux ses droits sur Byzance ; du reste, problématiques en eux-mêmes, ces mêmes droits avaient été vendus par le despote André à la France et à l'Espagne.

Les allures routinières s'accusent surtout dans les questions religieuses. Le tsar est engagé à rompre avec le patriarche d'Orient, esclave du padischah ; à rompre avec des simoniaques qui achètent leurs mitres à des musulmans. Évidemment, Rome ignorait encore le grand événement ecclésiastique du Kremlin. Les liens avec Byzance s'étaient relâchés depuis longtemps, une singulière théorie hantait les esprits : l'ancienne Rome, disait-on, a sombré dans l'hérésie, la nouvelle est captive des Turcs, Moscou est la troisième, l'incomparable, l'éternelle ; elle a son tsar, il ne lui manque plus qu'un patriarche pour incarner l'idéal de l'empire orthodoxe.

Ces courants d'idées rentraient dans les secrets desseins de Boris Godounov, la piété naïve de Fedor y trouvait sa pâture, une circonstance imprévue écarta les derniers obstacles. En 1588, Jérémie, patriarche de Constantinople, naguère en rapports avec Rome, vint spontanément à Moscou chercher un appui et solliciter des aumônes. De longs pourparlers s'engagèrent alors avec le chef de l'Église d'Orient; harcelé par les boïars, séduit par les promesses, le pauvre quémandeur consentit enfin à ériger la métropole de Moscou en patriarcat, et même à conférer la dignité patriarcale à l'ancien métropolite Job, créature de Godounov, invariablement dévoué à son maître. Pour obtenir la sanction du fait accompli, il fallut beaucoup d'efforts : les largesses du Kremlin plutôt que les raisonnements triomphèrent du clergé grec réuni en concile à Cons-

tantinople en 1590[1]. L'Église de Moscou, désormais autocéphale, se passait facilement de Byzance ; l'appel à une rupture n'était plus qu'un anachronisme.

Dans quelle mesure et de quelle manière Komulovic s'est-il prévalu de ses instructions ? Quels ont été ses succès ou ses déboires ? Autant de questions que la détresse des sources laisse sans réponse catégorique. On peut cependant hasarder quelques conjectures plausibles. La ligne générale de conduite adoptée, au nom de Fedor, par Boris Godounov est du domaine de l'histoire ; les pourparlers avec Rome s'inspirèrent sans doute du même esprit. Après le règne d'Ivan IV, qui avait bouleversé le pays en épuisant ses forces, un besoin impérieux d'accalmie se faisait sentir ; il fallait lutter d'adresse pour maintenir les positions acquises, ou même les renforcer sans compromettre la paix. Et d'abord, loin de lâcher Kazan et Astrakhan, ces deux prétendus fiefs ottomans, les Russes fortifiaient les lignes du Don et du Térek et préparaient de loin l'annexion de la Géorgie ; ces procédés pouvaient rendre inévitable une guerre avec les Turcs, les plus sages la redoutaient, on eût préféré s'en décharger sur d'autres. En 1584, un mandataire est envoyé à Constantinople annoncer l'avènement de Fedor, rappeler les bons rapports d'Ivan III avec Bayezid, de Vasili avec Suleyman, d'Ivan IV avec Sélim, renouveler les conventions commerciales, vanter la tolérance des tsars, témoin les mosquées qui s'élèvent au cœur même du pays, à Kasimov, province russe gouvernée par des musulmans. Des déclarations également spécieuses sont renouvelées vers l'année 1592 ; le tsar et Godounov se félicitent d'avoir décliné les propositions belliqueuses de

1. Kaptérev, p. 34 à 60.

l'empereur et du pape, de l'Espagne, de la Pologne et de la Perse, qui ont juré la destruction du croissant. Finesse pour finesse, les Turcs répondaient sur le même ton, envoyaient des chiaoux à Moscou, et demandaient des preuves plus convaincantes que les bonnes paroles. Quant aux Tatars, Godounov en eut vite raison : « Une guerre formidable, leur écrivait-il, est sur le point d'éclater, les armées réunies d'Occident vont marcher sur Constantinople, la Crimée m'est offerte pour ma part de butin, j'y renonce d'avance et je préfère rester avec vous en bonne amitié. » Grâce à ces ruses, une trêve fut conclue, en 1593; les Tatars, occupés ailleurs, donnèrent à Moscou quelques années de répit. Telle était la politique officielle; sous main, Godounov donnait de l'argent et des fourrures précieuses à Rodolphe et l'encourageait à la guerre contre l'Islam [1].

Avec les adversaires des dernières années, la Suède et la Pologne, on désirait aussi rester en paix. Au fond, les Suédois, livrés aux discordes intestines, partageaient les mêmes sentiments pacifiques ; les deux armées se trouvaient en présence, mais ne se hâtaient pas de dégainer; de part et d'autre, ce n'était qu'une démonstration pour activer les négociations et obtenir des conditions meilleures. Le 18 mai 1595, la paix fut conclue sur la base des concessions mutuelles; une clause spéciale assurait aux Moscovites la liberté de communication avec l'Occident; ce privilège s'étendait non seulement aux diplomates, mais encore aux marchands, aux militaires, aux médecins, aux artistes et aux ouvriers [2].

Rassuré du côté des frontières scandinaves, Godounov n'en restait pas moins fidèle à la trêve conclue en

1. Karamzine, X, p. 59 à 69, 173 à 176; Soloviev, VII, p. 369.
2. Karamzine, X, p. 166 à 169.

1591 avec la Pologne. Des desseins ambitieux fermentaient dans la tête du Tatar qui jouissait, moins le titre, de tous les attributs du pouvoir. Il fallait s'attendre à de grands événements. L'antique maison de Riourik n'était plus représentée que par Fedor et son jeune frère Dmitri. Celui-ci, relégué avec sa mère à Ouglitch dans une espèce d'exil, périt, en 1591, d'une manière étrange : dans un accès de haut mal, il se serait donné la mort en tombant sur la pointe d'un couteau. Le peuple n'acceptait pas cette version et cherchait le coupable. La santé de Fedor allait s'affaiblissant de jour en jour, sa fille unique ne fit que passer du berceau à la tombe ; désormais plus de doute : la dynastie était à la veille de s'éteindre. Sur les marches du trône veillait Godounov ; les moins perspicaces devaient le soupçonner d'aspirer à une couronne qu'il couvait assidûment du regard.

Quel pouvait être, dans ces conditions, le résultat des pourparlers avec un envoyé pontifical ? Les relations personnelles semblent avoir été plutôt bonnes : on accorda des faveurs aux marchands qui, selon l'usage, accompagnaient Komulovic ; les zibelines de rigueur, à offrir au pape, ne furent pas oubliées non plus ; ces gracieusetés n'engageaient à rien. Les questions religieuses, si toutefois elles furent traitées, ne provoquèrent aucun revirement : au moment où Godounov avait besoin du patriarche pour se faire bientôt acclamer tsar, où le patriarche lui-même se voyait à la tête d'une nouvelle hiérarchie organisée par Jérémie, l'union avec Rome eût rencontré plus d'obstacles et soulevé une plus forte opposition qu'à toute autre époque. En fait de politique, il n'y eut qu'un simple échange d'idées : Godounov manifesta le désir traditionnel de voir les ambassadeurs d'Occident se réunir à Moscou pour débattre les conditions de la ligue ; il donna, au

sujet de la Suède, des assurances très vagues, qui ne l'empêchèrent pas de conclure la paix à sa manière. Warkotch, représentant de Rodolphe, eut plus de succès : il obtint des subsides pour son maître; des fourrures précieuses, dont la vente produirait une somme considérable, furent envoyées à Prague. On se rappelle que Komulovic devait appuyer cette demande. Quelle qu'ait été sa part en ceci, il quitta le sol moscovite, d'après les sources et le calendrier russes, le 22 mai 1595, et se dirigea immédiatement sur Vilna [1].

Dans la capitale de la Lithuanie, il avait une mission d'un autre genre, mais non dénuée d'importance, à remplir. Au lieu de visiter lui-même ce vaste diocèse, depuis cinq ans sans pasteur, le nonce Malaspina s'était déchargé de cette rude besogne sur Komulovic. A Vilna, où s'agitaient surtout les questions d'administration, l'habileté, la prudence et le tact pouvaient suffire. Ce qu'il y avait de plus désolant, c'était l'état des populations dans certaines parties du diocèse au-delà de la Vilia : ignorance, abrutissement, oubli du baptême pour les enfants, paroisses sans curés ou avec des curés ignorant la langue du pays. Komulovic se mit courageusement à l'œuvre, ses premiers soins furent consacrés à l'éducation du clergé ; une somme de dix mille florins y fut affectée ; la fondation Protasiewicz, érigée dans le même but, fut sagement réorganisée. Des fonds considérables furent ensuite assignés pour restaurer la cathédrale qui menaçait de tomber en ruine, et pour rehausser la splendeur du culte divin. En général, Komulovic laissa à Vilna des souvenirs de zèle, d'activité et de désintéressement. Les rapports qu'il a envoyés à Rome et qui eussent fourni des détails inté-

1. *Pam. dipl. snoch.*, X, col. 393 à 432.

ressants n'ont pas été retrouvés ; il n'en reste qu'une simple mention dans les correspondances de l'époque[1].

Le séjour en Lithuanie ne fut pas de longue durée. La question d'Orient restait à l'ordre du jour. Aux efforts du nonce Malaspina, le cardinal-légat Caétani vint, en juin 1595, joindre les siens. Il déploya lui-même une grande activité à Cracovie et à Varsovie, et envoya, à deux reprises, son secrétaire Vanozzi auprès du tout-puissant Zamojski, en juillet et décembre 1596. Le diplomate italien fut ébloui par les merveilles qui se présentèrent à ses yeux. Zamosc, fondation récente du chancelier, prenait déjà l'aspect d'une ville élégante et fortifiée : une somptueuse église dédiée à saint Thomas, une académie, des écoles, une bibliothèque remplie de manuscrits et de livres rares, un château avec de vastes écuries, tout autour des remparts et des ravins. Le chancelier lui-même faisait une impression favorable : d'une belle stature, plein de dignité, parlant facilement le latin, très respectueux à l'endroit du pape et du roi. Vanozzi put jouir à son aise de l'hospitalité polonaise, les festins ne duraient pas moins de quatre heures ; au son de la musique, on servait des mets délicats et des vins de choix, la vaisselle étincelait d'or et d'argent. Les audiences ne le cédèrent pas en longueur aux repas, mais le résultat fut à peu près nul. « La Pologne, disait Zamojski, ne peut pas se mesurer seule contre les Turcs, et, pour organiser une ligue, il faudrait reprendre les projets de Sixte-Quint. » Or, le nouveau projet de ligue avait pour point de départ l'alliance avec l'Autriche, le chancelier ne s'y fiait pas[2].

1. Przyalgowski, II, p. 29 à 31 ; Balinski, p. 92, 439 à 445 ; Archives de la cathédrale de Vilna, *Acta venerabilis capituli Vilnensis*, 1585-1601.

2. Niemciewicz, II, p. 133 à 299.

Vers la même époque, on crut devoir interpeller de nouveau le tsar. Komulovic fut encore chargé de cette besogne. Le 27 mai 1596, Malaspina lui envoya à Vilna un passeport, mille florins pour frais de voyage, une lettre de Sigismond III à Fedor, et des conseils diplomatiques qu'il réduisait lui-même aux quatre points suivants : obtenir du tsar qu'il arrête les incursions des Tatars et le convaincre de ne pas se fier à leur parole ; s'assurer si le tsar a l'intention, oui ou non, d'entrer dans la ligue anti-ottomane : s'il ne l'a pas, étudier les conditions de sécurité pour la Pologne et la Suède, du côté de Moscou, en cas de guerre contre les Turcs ; s'il l'a réellement, lui représenter que la réunion des ambassadeurs ne saurait, à cause des distances, se faire au Kremlin ; rappeler les promesses au sujet de la Suède, et, le traité de paix n'étant pas encore ratifié, engager le tsar à rompre, si les Suédois se révoltent contre Sigismond III ; enfin, mentionner la réunion des Russes avec le Saint-Siège au concile de Brest.

Komulovic devait, comme la fois précédente, agir de concert avec l'Autriche, et même faire route avec l'ambassadeur de Rodolphe, Abraham, burgrave de Dohna. Le voyage, fort heureusement, ne se fit pas en commun, l'abbé échappa ainsi aux tracasseries qui attendaient à Dorpat l'envoyé autrichien. Le bruit s'était répandu que celui-ci portait à Fedor les insignes royaux, il y eut des interrogatoires et des perquisitions, le passage en pays moscovite fut accordé à grand'peine. Vers le mois d'août 1597, nouvelle alarme : le chancelier de Lithuanie annonce qu'Abraham a déjà présenté la couronne à Fedor, et que le nouveau roi avait interdit le commerce avec la Pologne. Ces renseignements étaient faux, mais le nonce de Varsovie dut se donner bien du mal pour calmer la tempête soulevée ; elle ne s'apaisa

complètement qu'au retour d'Abraham : force fut de céder à l'évidence[1].

Du reste, les tribulations ne manquèrent pas non plus à Komulovic, qui se fit accompagner, cette fois, par le chanoine de Vilna, Bulpato. Un fâcheux incident se produisit à Orcha, où nos voyageurs arrivèrent vers la fin de mars 1597. L'abbé Alexandre venait de Lithuanie et se disait mandataire pontifical; les Russes n'admettaient pas qu'un ambassadeur de Rome eût Vilna pour point de départ, les soupçons se traduisirent par un manque de procédés et d'égards; malgré les ordres positifs de Moscou, on laissait mourir de faim le pauvre diplomate. Il dut s'en plaindre à Fedor lui-même dans une lettre datée de Smolensk et destinée à préparer d'avance le terrain pour les négociations : « La maladie, écrit-il, m'a retenu à Vilna, mais j'ai été en correspondance suivie avec le pape; j'apporte un message de Clément VIII avec un « titre complet », tel que Possevino n'avait pu l'obtenir de Grégoire XIII; si les Polonais et les Lithuaniens l'eussent soupçonné, ils ne m'auraient pas laissé passer[2]. » Ces petites ruses n'eurent pas de succès.

L'accueil au Kremlin fut, paraît-il, glacial. Non seulement Komulovic fut gardé, selon l'usage, dans un parfait isolement, mais on se montra encore bien plus réservé que la première fois. Les Polonais attribuèrent ce revirement à l'union de Brest, dont l'abbé Alexandre passait pour être un des plus ardents promoteurs. Ce fait essentiellement religieux avait des conséquences d'un autre ordre qui déplaisaient souverainement à Mos-

1. Bibl. de la Minerve, X, VI, 14, Caétani à San-Giorgio, 23 mars 1597; Archives Borghèse, III, 91, Malaspina à San-Giorgio, 23 mai, 9 et 20 août, 3 et 5 octobre 1597.

2. *Pam. dipl. snoch.*, X, col. 433 à 502.

cou. Les Russes de l'Ouest désormais uniates, c'est-à-dire catholiques du rite grec, n'étaient plus de la même religion que le tsar; aux yeux de ceux qui convoitaient toujours ces provinces, la disparité des cultes créait un nouvel obstacle aux revendications politiques. Rien d'étonnant, si l'envoyé du pape dut se ressentir de cette mauvaise humeur.

A part ces quelques détails, l'histoire n'a pas conservé d'autres traces du séjour de Komulovic à Moscou en 1597, si ce n'est que les deux messages de Fedor à Clément VIII nous renseignent sur l'issue finale de la mission[1]. Le tsar est inébranlable dans son désir de voir les ambassadeurs des puissances étrangères se réunir à Moscou, les distances n'entrent pas en ligne de compte, les bonnes raisons ne lui manquent guère : il a détourné les Tatars de la Hongrie, il lancera les Perses contre les Turcs, le schah se fera représenter au Kremlin, les subsides accordés à Rodolphe ont compromis l'amitié avec le sultan, le tsar n'en sera pas moins également généreux à l'avenir, pourvu que l'empereur consente à la réunion des ambassadeurs. Envers la Suède, on se montrait aussi belliqueux qu'envers les Turcs : « Elle n'observe pas les clauses du traité, écrit Fedor, nos villes et nos forteresses ne nous sont pas rendues, la guerre est inévitable, le sang coulera, les parjures en seront responsables. » Des réponses à peu près identiques furent données au burgrave Abraham, avec des reproches amers à l'adresse de Rodolphe, plus disposé à recevoir l'argent et les fourrures de Fedor

1. Bibliothèque des Pères franciscains de Raguse, n° 218, p. 82 à 90. Ce manuscrit provient probablement du collège des jésuites de la même ville. La ressemblance frappante des deux lettres avec les réponses données à Abraham de Dohna (*Pam. dipl. snoch.*, II, col. 583 à 601, 618 à 652) est une preuve d'authenticité.

qu'à organiser des congrès diplomatiques au Kremlin. En dernière analyse, sauf l'allocation autrichienne, ce n'étaient encore que de belles paroles et des promesses, les projets de ligue se maintenaient dans les régions idéales. Le cardinal Caétani n'avait guère plus de succès en Pologne, et, quelque peu découragé, il annonçait, le 5 avril 1597, son prochain retour en Italie [1].

Vers la fin de la même année, Komulovic avait déjà regagné Varsovie, ordre lui fut donné d'y rester pour la diète de 1598, le nonce Malaspina trouvait en lui un utile auxiliaire. L'abbé fut admis à l'audience du roi et lui donna, paraît-il, de bons conseils. Le second voyage de Moscou avait dissipé les dernières illusions du diplomate slave, qui rêvait naguère encore l'alliance des Russes avec les Polonais. Il lui tardait de revoir la Ville éternelle. Un double deuil l'y attendait, son frère et son neveu moururent l'un après l'autre, à bref intervalle ; ils furent enterrés à Saint-Jérôme et leur épitaphe, d'abord simple souvenir de famille, est devenue un monument historique. En 1599, Komulovic prit une grave résolution personnelle : à l'âge de cinquante et un ans, après de longs voyages et de nombreux travaux, il s'en alla frapper à la porte du noviciat de Saint-André du Quirinal, déjà illustré par les Kostka et les Skarga. Les mauvaises langues attribuèrent cette démarche au chagrin, à l'ambition déçue de la pourpre romaine [2]. Toute la vie ultérieure de Komulovic est une muette mais éloquente réfutation de ce reproche hasardé par un diplomate : l'ardent apôtre de la ligue contre les Turcs se donna tout entier, dans la Compagnie de Jésus, à l'apostolat parmi les Slaves; Raguse fut témoin de son zèle, c'est là qu'il acheva sa laborieuse carrière dans les pre-

1. Bibl. de la Minerve, X, VI, 14.
2. *Starina*, II, p. 85, n° LXIII; p. 86, n° LXV; p. 88, n° LXVIII.

mières années du dix-septième siècle. Vers la même époque, les relations de Rome avec Moscou entraient dans une phase nouvelle. Acclamé par les Russes et bientôt maître du Kremlin, « l'empereur » Dmitri prodiguait aux papes Clément VIII et Paul V ses protestations de dévouement, le programme romain était accepté dans tous ses détails ; survint une catastrophe qui renversa les projets à peine ébauchés ; un long silence succéda à ces événements dramatiques, il ne fut interrompu qu'en 1673, lorsque le tsar Alexis envoya Paul Menzies à Rome demander l'appui de Clément X contre les Turcs.

CONCLUSION

Lorsque, remaniant avec sa plume la carte de l'Europe, Henri IV ébauchait un projet grandiose « d'association » ou « république très chrestienne », il en écartait complètement le tsar de Moscou. Ce « prince de Scythie », quoique « maître absolu de ses sujets plus que tout autre souverain », ne méritait pas, au gré du roi, que l'Occident lui fît des avances ; tout au plus aurait-on déféré à ses prières, s'il prenait lui-même l'initiative. Réserve hautaine, qui s'étayait sur des motifs d'ordre politique et religieux : Moscou semblait à Henri IV plus asiatique qu'européenne ; trop éloignée des centres d'action pour que l'on pût épouser ses querelles et la défendre contre ses voisins ; composée d'éléments hétérogènes, de nations si « sauvages, barbares et farouches », païennes ou schismatiques, que leur fusion avec des nations policées, professant d'autres croyances religieuses, ne promettait pas de réussir à souhait. Laissant donc de côté les Moscovites, Henri IV partageait l'Europe en quinze « dominations » qui se réduisaient à trois « groupes », et il calculait à son aise les contingents que fourniraient contre les Turcs ces États de récente création [1]. Quelle que soit la valeur de ce plan, à peine susceptible d'exécution, il nous intéresse principalement à cause de son contraste avec la politique traditionnelle des papes, qui s'efforçaient sans cesse de faire entrer Moscou dans le concert

1. Zinkeisen, III, p. 859 à 881 ; voir surtout p. 878.

des nations européennes. Les causes de ces divergences se laissent facilement saisir, nous nous bornerons à quelques rapides indications.

Et d'abord, on sait que la paix entre Venise et Mohammed II, en 1479, a fait époque dans les rapports des puissances chrétiennes avec l'empire islamique. La croix reste l'adversaire du croissant, mais l'enthousiasme religieux des peuples est désormais contre-balancé par des calculs d'intérêt ; c'est au nom du Christ que sont prêchées les croisades et organisées les ligues, tandis que sous main on pactise parfois avec l'ennemi du Christ. Le prisonnier de Pavie compte sur le sultan pour renverser les Habsbourg qui, de Vienne et de Madrid, menacent la grandeur de la France; favorable au point de vue militaire, l'amitié du Grand Turc est une source de richesses pour le commerce : les capitulations ouvrent aux navires français les échelles du Levant, et donnent ainsi des débouchés aux produits nationaux. D'autres idées dominaient à Rome et inspiraient la conduite des papes : le commerce levantin n'entrait pas en ligne de compte, l'on redoutait moins une hégémonie incommode en Europe, c'était le spectre des Turcs qui répandait la plus vive terreur et absorbait tous les moyens de défense. Maîtres de l'Europe, ces ennemis de la croix eussent converti les églises en mosquées et arrêté l'essor de la vieille civilisation occidentale; en face de ce péril, les papes appelaient tous les chrétiens, sans distinction, à se ranger sous le même drapeau, et, pour rendre l'alliance plus durable, ils proposaient aux dissidents de s'unir dans les mêmes croyances. C'est ici que la politique — nous l'avons déjà observé — entre dans le domaine religieux, et que souvent les questions ecclésiastiques revendiquent la première place.

En effet, non seulement les papes du concile de Trente, les papes de la réaction, mais ceux encore qu'on aime à leur opposer, les papes de la Renaissance, se sont toujours placés vis-à-vis de Moscou au point de vue d'une mission divinement imposée. Depuis les discordes semées par les Photius et les Cérulaire, l'union de l'Orient avec l'Occident a toujours préoccupé les plus grands esprits, les chefs de l'Église y voyaient, en outre, un devoir à remplir. L'empire byzantin n'avait manifesté que des velléités de paix avec Rome; après la chute de Constantinople, les papes renouvelèrent à Moscou les propositions faites jadis sur les rives du Bosphore; gagner les Russes à l'union dans la foi eût été une belle et noble entreprise, digne des vicaires du Christ, des successeurs de saint Pierre. Ne pas admettre cette tendance de pacification religieuse, c'est se condamner à ne pas comprendre les procédés de Rome. Qu'un libre penseur rejette et renie tout ce qui est en dehors du monde visible, c'est profondément regrettable, encore est-ce la conséquence légitime d'une fausse prémisse; mais l'historien, refusant de tenir compte d'un facteur qui, pour être idéal, n'en est pas moins important, sera désavoué par la critique ; d'autant plus que, dans le Nord, la politique des papes est plus ecclésiastique qu'ailleurs : ni les intérêts de famille, ni les rivalités italiennes, ni les considérations locales, sauf les affaires de la Pologne, ne l'arrêtent dans sa marche : c'est l'union des Églises qui est la pensée dominante.

Nous l'avons constaté en détail dans la seconde moitié du seizième siècle, à une époque féconde en types saisissants aux traits fortement accusés. Ivan le Terrible résume de plein droit les aspirations de la maison souveraine de Moscou : il pétrit dans le sang l'unité

nationale, envoie ses armées à Kazan et à Astrakhan, pose en Sibérie les jalons des futures conquêtes, promène son regard pénétrant sur l'Europe et s'avance hardiment vers les rivages de la Baltique : ce ne sont pas les floraisons d'idées occidentales qui le séduisent, le despote du Kremlin est prisonnier lui-même des traditions surannées et il tient ses peuples rivés à la même chaîne, mais les avantages du commerce lui sourient, il lui faut des ouvriers et des armes, et il veut bien profiter des progrès d'autrui sans toutefois se laisser imprégner d'esprit étranger. Quel contraste avec la Pologne qui voit monter sur son trône électif le plus grand peut-être de ses rois ! Appuyé sur son épée et, de son œil d'aigle, mesurant les espaces, le génie chevaleresque de Bathory s'élève jusqu'aux plus vastes conceptions : il tarde à Stéphane d'arborer, en face du croissant, l'étendard de la croix ; déjà il a refoulé vers l'Asie son rival du Nord, et, mal secondé par les Polonais, il eût voulu, de gré ou de force, ranger les Moscovites sous ses drapeaux et proclamer, du haut des minarets de Stamboul, l'unité triomphante des Slaves. Entre ces deux monarques en guerre l'un contre l'autre, entre Stéphane et Ivan, se dresse à l'improviste l'image de la papauté. C'est le tsar orthodoxe qui provoque l'arbitrage de Grégoire XIII, et le roi catholique qui l'accepte. Possevino est choisi pour représenter le pape. Un courant nouveau d'idées se manifeste alors dans la politique militante : rétablir la paix entre les deux adversaires, concilier en toute justice leurs intérêts réciproques, en les subordonnant au but supérieur de l'unité religieuse et de la croisade contre les Turcs, tel est l'idéal que caresse l'enfant de Loyola et qui s'impose en partie par les hasards de la guerre. Mais lorsque le tsar, avec la fin des hostilités, change de

langage, Possevino se laisse peu à peu subjuguer par l'ascendant de Bathory ; c'est le roi de Pologne qu'il désire voir marcher sur Constantinople, à la tête des armées slaves, et ceindre son front d'une « couronne plus que royale ». Un deuil imprévu laissa cette page d'histoire inachevée.

Dans la suite, des phénomènes analogues se reproduisent encore. Ainsi, pour ne rien dire des provinces russes de la Pologne réconciliées avec le Saint-Siège en 1595, à Moscou même, au moment d'une réaction favorable aux papes, leur programme traditionnel ne fut pas modifié. Reportons-nous aux premières années du dix-septième siècle : un homme extraordinaire surgit en Pologne, il se déclare vrai fils d'Ivan IV, Dmitri d'Ouglitch, que l'on croit à tort assassiné, et s'en va conquérir le trône de ses pères. Il marche de victoire en victoire, les portes du Kremlin s'ouvrent devant lui, la veuve d'Ivan IV le reconnaît pour son enfant, le peuple le porte en triomphe, son couronnement met le comble à l'enthousiasme. Auparavant Dmitri avait abjuré le schisme, s'était mis en rapport avec le nonce de Varsovie, les jésuites et le pape, et montrait une grande ardeur pour la foi catholique. Or, lorsqu'il offrit, à l'apogée de sa fortune, ses services au Saint-Siège, on lui présenta les mêmes demandes qui naguère avaient été soumises à Ivan et à Fedor : alliance contre les Turcs et union dans la vraie foi[1]. Nous citerons, pour éclairer ce fait, un document inédit qui nous semble mettre en parfaite évidence les plus secrètes intentions de la cour pontificale. Intervenant dans des affaires aussi graves que l'absolution d'Henri IV et l'interdit de Venise, Pos-

1. *Rome et Démétrius*, passim. Ce volume contient cinquante-six nouveaux documents sur les rapports de Dmitri avec le Saint-Siège.

sevino ne se désintéressait pas cependant de Moscou ; en correspondance avec les jésuites, aumôniers de l'armée de Dmitri, il renseignait les princes italiens sur cette singulière entreprise, lançait un livre dans le grand public, se mettait en rapports directs avec « l'empereur », et lui offrait un opuscule avec une dédicace dont nous ignorons le texte. Interpellé, à la même époque, par le pape, il présente un mémoire « sur les moyens de venir en aide à Moscou », et, après avoir constaté que Dmitri est favorable aux catholiques, tandis qu'Ivan leur était hostile, il n'en revient pas moins aux procédés déjà mis en œuvre sous le règne du tsar terrible : envoi de jeunes Russes dans les séminaires de Dorpat et de Vilna, formation d'un clergé national, diffusion de bons livres surtout de catéchismes, aucune allusion à la politique, pas même à la ligue anti-ottomane, tellement l'auteur est absorbé par l'idée religieuse, sa longue expérience lui avait appris ce que l'on estimait le plus à Rome[1]. Les programmes furent devancés par les événements, le règne éphémère de Dmitri finit par une catastrophe, le *temps des troubles* livra la Russie à l'anarchie, aux discordes, à la guerre, à l'invasion. Le pays sortit victorieux de la terrible épreuve, mais conserva de profondes rancunes contre les Polonais, qui avaient été sur le point de s'emparer pour toujours du pouvoir, et même contre les papes, que l'on supposait, à tort et sans preuves, constamment d'accord avec les Polonais. Une longue interruption s'en suivit dans les rapports diplomatiques

1. Archives Borghèse, Ser. II, n° 24, p. 24. — Aux archives du Vatican se trouve une liasse non classée et intitulée : *Acta in negocio et casu Demetrii, Magni Moscoviae Ducis. Extat intus relatio occupati Magni Ducatus et pleraque a nostris Patribus missa ad P. Possevinum.* De toutes ces pièces, il ne reste plus que quelques chapitres de la *Relazione* attribuée à Barezzo Barezzi et dont Possevino est le véritable compilateur ; les feuilles conservées sont écrites de sa main.

entre Rome et Moscou. Ce fut seulement vers la fin du dix-septième siècle qu'une nouvelle ambassade russe parut sur les bords du Tibre. Elle rappelle, par quelques traits communs, celle de Chévriguine, en 1581; l'on n'invoquait plus, cette fois, l'arbitrage pontifical vis-à-vis de la Pologne, mais l'intervention de Clément X dans la question d'Orient semblait utile et désirable. Le tsar Alexis reprenait, pour son propre compte, le rôle des papes et se flattait de soulever contre les Turcs l'Europe tout entière; des messagers furent envoyés, dès 1672, auprès des principales cours étrangères; la mission de Rome échut en partage à Paul Menzies, plus connu sous le nom de Ménésius. Écossais au service de la Russie, ardent catholique, menant de front les affaires de son maître et la canonisation de la reine Marguerite, Menzies n'eut à Rome qu'un succès d'estime sympathique, et n'obtint, en dernière analyse, que de bonnes promesses.

Après cette ambassade, l'ancien ordre d'idées et de choses disparaît peu à peu en Russie, le tsarat est à la veille de devenir un empire, et les résultats obtenus par les fréquentes relations entre le Kremlin et le Vatican peuvent être constatés : sauf deux trêves éphémères, Rome n'a jamais exercé d'influence sérieuse sur les rapports des Russes avec les Polonais, les antipathies et les haines nationales se sont développées malgré tous les appels pontificaux à la paix et à la concorde; les projets de ligue anti-ottomane ont aussi constamment échoué au Kremlin, Fedor a bien donné des secours pécuniaires à Rodolphe, mais jamais aucun tsar n'a consenti à jeter son épée dans la balance, à réaliser le rêve des Iougo-Slaves, qui s'attendaient à voir le « tsar blanc » marcher sur Constantinople, planter la croix sur le dôme de Sainte-Sophie, et couvrir le nom russe d'une gloire im-

mortelle. Quant aux questions purement religieuses, elles furent plus souvent proposées que traitées à fond avec l'appareil qu'elles méritent : les discussions de Possevino avec Ivan IV n'eurent. pour ainsi dire, qu'un intérêt historique; jamais les conditions de l'union n'ont été examinées avec autant de soin qu'aux conciles de Lyon et de Florence, jamais elles n'ont été dûment approfondies par le clergé russe. Et cependant, dans ces idées que Rome jetait de temps en temps à Moscou, sans pouvoir insister sur leur développement, il y avait des germes bienfaisants qui, confiés à un sol plus fécond, eussent peut-être produit de belles floraisons. Sans doute, la question polonaise était trop envenimée et complexe pour être réglée pacifiquement, mais l'entrée dans la ligue contre les Turcs n'aurait-elle pas rapproché Moscou de l'Occident, infiltré dans le peuple des idées nouvelles, ouvert aux tsars de vastes horizons politiques? N'aurait-elle pas épargné au pays les terribles secousses des réformes hâtives de Pierre Ier, qui ont coupé la nation en deux parties inégales, étrangères l'une à l'autre? Et au lieu de rester à la surface, dans un petit nombre d'élus, une civilisation introduite dans des conditions normales, n'aurait-elle pas pénétré plus profondément dans les masses et embrassé un nombre plus considérable d'individus? Par contre elle eût laissé aux Russes, avantage inappréciable, le temps de mieux s'assimiler les nouveaux éléments, sans sacrifier leur génie national, leur type séculaire, leurs traits historiques d'originalité. Au fond de toutes ces questions, il y en avait une plus grave que toutes les autres, plus élevée, de toute manière inévitable : Rome revenait sans cesse à la grande conception de l'Église universelle, fondée dans l'unité, destinée à recueillir toutes les nations; à Moscou, l'hypothèse des églises multiples n'était pas admise, mais

si une seule Église est divine, vraie, légitime, quels sont les caractères qui la distinguent et nous la font connaître? Tel était le problème qui s'imposait de lui-même, que l'on hésitait à discuter, et dont la solution eût amené une entente durable.

Constamment écartées par les tsars de Moscou, les mêmes idées ne tardèrent pas à reparaître, sous une autre forme, dans la Russie de Pierre Ier et de Catherine II. Au dix-huitième siècle, les rapports avec le Saint-Siège se modifient singulièrement. Les étrangers affluent de tous côtés sur les bords de la Néva, endiguée dans des quais de granit; la jeune capitale, qui surgit du fond des marais, est plutôt cosmopolite que russe; parmi ceux qui se rendent à l'appel du grand réformateur, il y a des Slaves, des Français, des Allemands, des Italiens, des Écossais catholiques. Plus tard, vers la fin du même siècle, les trois partages successifs de la Pologne amènent des millions de catholiques sous le sceptre des souverains orthodoxes. Les actes officiels du gouvernement russe garantissent aux nouveaux sujets le libre exercice de leur culte, le Saint-Siège se trouve ainsi dans le cas de s'intéresser à ses coreligionnaires, de plaider leur cause auprès des gouvernants, de réclamer en faveur de la liberté trop souvent méconnue des consciences, de rappeler la vraie notion de l'Église et de revenir ainsi aux anciennes controverses. Faut-il dire, en passant, que les relations entre le Vatican et le cabinet de Saint-Pétersbourg ont été souvent interrompues, toujours hérissées de difficultés? La diplomatie est impuissante en face des questions de principes. C'est dans une autre sphère, sur un champ plus vaste, que se livreront des luttes plus sérieuses et peut-être décisives. L'idée de la liberté fait son chemin en Russie, les plus hautes intelligences refusent le contrôle de l'État en

matière religieuse, l'élan vers la vérité échappe aux lois pénales et ne relève que de la conscience. Tôt ou tard, les aspirations légitimes des meilleurs esprits devront être, croyons-nous, reconnues et respectées.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

I

MANUSCRITS

Copenhague. — Archives royales, *Auslaendischer Registrant* (an. 1554); *Rusland*, n° 2, a + 1; *Lettre de Barwert Berner*, non classée.

Florence. — Archives d'État, fonds Médicis, 3296, 4292.

Milan. — Ambrogiana, F, 88; H, 179, parte inf.

Paris. — Bibliothèque nationale, fonds italien, 1345; fonds latin, 6063. — Notre collection, *La Transilvania di Antonio Possevino; Annalium secunda decas*. (ms. du même auteur).

Possevino, voir Paris et Rome.

Raguse. — Bibliothèque des Pères Franciscains, 218.

Rome. — Archives Borghèse, II, 24; III, 14, b, *Affari diversi*; III, 72, a; III, 91; III, 107, c; III, 117, c; LXV, *Affari diversi di Polonia*, 1588-1599. — Archives de la Congrégation de la Propagande, 551, *Scritture originali riferite nelle Congregazioni generali de' 20 aprili, 4 e 19 maggio* 1705. — Archives du Vatican, *Acta in negocio et casu Demetrii*, non classé; Arm. 44, XIX; Arm. 64, XXIX, *Polonia*, I; *Germania*, XIII, XCIII, XCIV, XCVI; *Lettere di segretaria*, 170, A; *Lettere et memorie mss. del P. Possevino*, I, II, III; *Liasse Theiner* (documents non classés préparés par le P. Theiner pour l'impression); *Litterae principum*, 1555-1565; *Pii IV brevia ann. II, III, IV*; *Politicorum*, XXXIII, LXVIII, LXXXI, CXVI, CXXIX; *Polonia*, I, XIII, XVI, XVII, XVIII, XXI, XXIII, XXVII, XXXII; *Sixti V brevia anni I et II*; *Svezia*, XCV. — Bibliothèque Barberini, LXII, 58. — Bibliothèque de la Minerve, X, VI, 14. — Bibliothèque du Vatican, fonds Ottoboni, 2417.

Venise. — Archives d'État, *Bolle*, busta 11, 442; *Ceremoniali*, I, II; *Consiglio de' Dieci, Secreti*, VIII; *Germania, Dispacci*, VII, VIII, IX, XIII; *Lettere di ambasciatori in Polonia*, 1570-1601, busta 18; *Lettere Polonia*, XVI; *Lettere principi*, XII; *Miscellanea*, XXVI; *Roma, Esposizioni*, II; *Roma, Deliberazioni, Senato*, X; *Roma, Senato, an.* 1586; *Rubricario di Roma, Secondo*, 1572-1584; *Senato, Relazioni*, XXVI; *Senato, Secreti*,

LXXXIII, CVII. — Museo civico Correr, *Raccolta Correr, Miscellanea*, XXVI, 1762.

Vilna. — Archives de la cathédrale, *Acta venerabilis Capituli Vilnensis*, 1585-1601.

II

IMPRIMÉS

Adelung (Friedrich von), Kritisch-literaerische Uebersicht der Reisenden in Russland bis 1700, S.-Petersburg, 1846, 2 vol. gr. in-8.

Akty istoritcheskïé, S.-Pétersbourg, t. I, 1841, in-4.

Akty otnosiachtchïésia k istorii Zapadnoï Rossii, S.-Pétersbourg, t. IV, 1851, in-4.

Albèri (Cav. Eugenio), Le relazioni degli ambasciatori veneti al senato durante il secolo decimo sesto, Firenze, 1839-1863, 15 vol. in-8.

Arndt (Aug.), Ein paepstliches Schiedsgericht im 16 Jahrhundert, *dans* Stimmen aus Maria-Laach, t. XXXI (Freiburg im Breisgau, 1886, in-8), p. 240 à 251, 370 à 387, 480 à 503.

Balinski (Michal), Dawna Akademia Wilenska, Petersburg, 1862, in-8.

Barezzo Barezzi, Relazione della... conquista del paterno imperio, Venezia, 1605, petit in-8.

Biblioteka ordynacii Krasinskich, Warszawa, t. I (1869), t. III (1871), gr. in-8.

Bielowski (August), Pisma Stanislawa Zolkiewskiego, Lwow, 1861, in-8.

Bruckner (A.), Die Europaeisierung Russlands, Gotha, 1888, in-8.

Caro (Dr. J.), Das Interregnum Polens und die Parteikaempfe der Haeuser Zborowski und Zamojski, Gotha, 1861, in-8.

Catena (Girolamo), Vita del gloriosissimo papa Pio V, in Roma, 1586, petit in-4.

Cecchetti (Bartolomeo), La Republica di Venezia e la corte di Roma nei rapporti della religione, Venezia, 1874, 2 vol in-8.

Charrière (E.), Négociations de la France dans le Levant, Paris, 1848-1860, 4 vol. in-4.

Ciaconi (Oldoini), Vitae et res gestae pontificum romanorum et S. R. E. cardinalium, Romae, 1677, 4 vol. in-fol.

Ciampi (Sebastiano), Bibliografia critica, Firenze, 1834-1842, 3 vol. in-8.

Cicogna (Em. Ant.), Delle iscrizioni veneziane raccolte ed illustrate, Venezia, 1824-1843, 6 vol. in-4.

Cyprianus (Ernestus-Salomon), Tabularium Ecclesiae Romanae seculi decimi sexti, Francofurti et Lipsiae, 1743, petit in-4.

De Backer (Augustin), Bibliothèque des écrivains de la Compagnie de Jésus, Liège, Paris, 1869-1876, 3 vol. in-fol.

De rebus gestis Stephani I... contra magnum Moschorum ducem narratio, Romae, 1582, petit in-4.

Dnevnik posliedniago pokhoda Stefana Batoria na Rossiiou (1581-1582), S.-Pétersbourg, 1867, in-8.

Dogiel, Codex diplomaticus regni Poloniae et magni ducatus Lituaniae, Vilnae, t. I, 1758, in-fol.

Domostroï, Odessa, 1887, in-8.

Dorigny (Giovanni), Vita del P. Antonio Possevino, in Venezia, 1759, in-8.

Eichhorn (Dr. Ant.), Der ermlaendische Bischof und Cardinal Stanislaus Hosius, Mainz, 1854-1855, 2 vol. in-8.

Faber (Karl), Preussisches Archiv. Dritte Sammlung, Kœnigsberg, 1810, in-12.

Farlati (Daniel), Illyrici sacri liber..., Venetiis, 1751-1819, 8 vol. in-fol.

Fessler (Ignaz-Aurelius), Geschichte von Ungarn, Leipzig, 1866-1883, 5 vol. in-8.

Fiedler (Joseph), Ein Versuch der Vereinigung der russischen mit der roemischen Kirche im sechzehnten Jahrhunderte, *dans* Sitzungsberichte der K. Akademie der Wissenschaften, t. XL (Wien, 1862, in-8), p. 27 à 123.

Forsten (G.-V.), Akty i pisma k istorii baltijskago voprossa v XVI i XVII st., S.-Pétersbourg, in-8.

Galeotti (Bartolomeo di), Trattato degli huomini illustri di Bologna, Ferrara, 1590, petit in-4.

Gottlob (Dr Adolf), Die lateinischen Kirchengemeinden in der Tuerkei und ihre Visitation durch Petrus Cedulini, Bischof von Nona, 1580-81, *dans* Historisches Jahrbuch, t. VI (Muenchen, 1885, in-8), p. 42 à 72.

Graziani, De scriptis invita Minerva ad Aloysium fratrem libri XX, Florentiae, 1745-1746, 2 vol. in-4.

Grigorovitch, Pérépiska pap s rossijskimi gosoudariami v XVI viékié, S.-Pétersbourg, 1834, in-8.

Hammer (J. de), Histoire de l'empire ottoman, Paris, 1835-1841, 18 vol. in-8.

Heidenstein (Reinholdus), De bello moscovitico commentariorum libri VI, *dans* Starczewski.

— Rerum polonicarum libri XII, Francofurti ad Moenum, 1672, in-fol.

— Zapiski o Moskovskoï voïnié (1578-1582), S.-Pétersbourg, 1889, gr. in-8.

Herberstein (Sigismundus), Rerum moscoviticarum commentarii, *dans* Starczewski.

Hubner (de), Sixte-Quint, Paris, 1870, 3 vol. in-8.

Hurmuzaki (de), Documente privitore la istoria Românilor,

t. III (1576-1599); t. III, p. II (1576-1600), Bucuresci, 1880, in-4.

Institutum Societatis Jesu, Romae, 1869-1870, 2 vol. in-4.

Istoriia kniagestva pskovskago, Kiev, 1831, in-8.

Kaptérev (N.), Kharaktère otnochénij Rossii k pravoslavnomou Vostokou v XVI i XVII stolétiiakh, Moskva, 1885, in-8.

Karamzine, Istoriia gosoudarstva rossijskago, S.-Pétersbourg, 1818-1829, 12 vol. in-8.

Kniga posolskaïa vélikago kniagestva litovskago, Moskva, 1843, 2 vol. in-4.

Kniga stepennaïa tsarskago rodosloviia, v Moskvié, 1775, 2 vol. in-4.

Koulich (P.-A.), Istoriia vozsoëdinéniia Rousi, S.-Pétersbourg, 1874, 2 vol. in-8.

Lachowicz (St.-Aug.), Pamientniki do dziejow Polski, Wilno, 1842, in-8.

Lamansky (Vladimir), Secrets d'État de Venise, Saint-Pétersbourg, 1884, in-8.

Lanz (Karl), Correspondenz des Kaisers Carls V, Leipzig, 1844-1846, 3 vol. in-8.

Lassius (Johannes), Die Urkunden der Grafen de Lagardie in der Universitaetsbibliothek zu Dorpat, Dorpat, 1882, in-8.

Legrand (Émile), Bibliographie hellénique, Paris, 1885, 2 vol. gr. in-8.

Lerpigny (Méthode), Un arbitrage pontifical au seizième siècle, Bruxelles, s. d, in-12.

Macaire (Mgr), Istoriia rousskoi tserkvi, t. VIII, S.-Pétersbourg, 1877, in-8.

Maffei (Giampietro), Degli annali di Gregorio XIII..., Romae, 1742, 2 vol. in-4.

Makouchev (Vikentij), Vostotchny vopros v XVI i XVII viékakh, *dans* Slavianski Sbornik, t. III (S.-Pétersbourg, 1876, in-8), p. 1 à 26.

Malinowski, Pamientniki o dawnej Polsce z czasow Zygmunta-Augusta, Wilno, s. d., in-8.

Maxime le Grec, Sotchineniia prépodobnago Maksima Greka, Kazan, in-8 (tiré à part du Pravoslavny Sobesiédnik, 1859-1862).

Mederer (Joannes Nep.), Annales Ingolstadiensis Academiae. Pars II, Ingolstadii, 1782, in-4.

Missio moscovitica (Antonii Possevini) ex annuis litteris Societatis Jesu excerpta... curante Paulo Pierling, S. J., Parisiis, 1882, in-18.

Moskovskié sobory na érétikov XVI viéka, *dans* Tchteniia v... obchtchestvié istorii... pri moskovskom ouniversitétié (Moskva, 1874, in-4), god tréti, n° 3.

Niemcewicz (J.-U.), Zbior pamientnikov historycznych o dawney Polszcze, t. II, w Warszawie, 1822, in-8.

Notizie letterarie ed istoriche intorno agli uomini illustri dell' Accademia fiorentina, Firenze, 1700, petit in-4.

Novikov (Nikolaï), Drevniaia ros-

sijskaïa vivliothika, Moskva, 1788-1791, 20 vol. in-8.

Ouspenski (Fedor), Nakaz tsaria Ivana, Odessa, 1885, in-8.

— Pérégovory o mirié mejdou Moskvoï i Polcheï v 1581-1582 g., Odessa, 1887, in-8.

— Snochéniia Rima s Moskvoï, *dans* Journal ministerstva narodnago prosvechtchéniia (S.-Pétersbourg, in-8), août 1884, p. 368 à 412; octobre 1884, p. 316 à 340; août 1885, p. 290 à 325.

Pallavicinus (P. Sfortia), Vera Concilii Tridentini historia, Antverpiae, 1670, 3 vol. in-4.

Pamiatniki diplomatitcheskikh snochénij drevnej Rossii s derjavami inostrannymi, S.-Pétersbourg, 1851-1871, 10 vol. gr. in-8.

Paruta (Paolo), La legazione di Roma (1592-1595), Venezia, 1887, 3 vol. in-4.

Pavlov (A.), Krititeheskié opyty po istorii drevneïcheï gréco-rousskoï polémiki protiv Latinian, S.-Pétersbourg, 1878, in-8.

Pawinski (Adolf), Skarbowosc i jej dzieje za Stefana Batorego, *dans* Zrodla dziejowe (Warszawa, 1881), t. VIII, in-8.

— Akta metryki koronnéj... 1576-1586, *dans* Zrodla dziejowe (Warszawa, 1882), t. XI, in-8.

Pierling, Bathory et Possevino. Documents inédits sur les rapports du Saint-Siège avec les Slaves, Paris, 1887, gr. in-8.

— Le Mariage d'un tsar au Vatican, *dans* Revue des questions historiques, octobre 1887 (Paris, gr. in-8), p. 353 à 396.

Pierling, Le Saint-Siège, la Pologne et Moscou (1582-1587), Paris, 1885, in-18.

— Novi izvori o L. Komulovicu, u Zagrebu, 1885, in-8 (tiré à part de Starina, t. XVI).

— Rome et Démétrius, d'après des documents nouveaux, Paris, 1878, gr. in-8.

— Rome et Moscou (1547-1579), Paris, 1883, in-18.

— Un Nonce du Pape en Moscovie, Paris, 1884, in-18.

Pierling et Racki, L. Komulovica izvjestaj i listovi, u Zagrebu, 1882, in-8 (tiré à part de Starina, t. XIV).

Pistorius (Joannes), Polonicae historiae corpus, Basileae, 1582, in-fol.

Pogiani (Julii), Epistolae et orationes, Romæ, 1758-1762, 4 vol. in-4.

Polkowski (X. Ignacy), Sprawy wojenne krola Stefana Batorego, Krakow, 1887, gr. in-8.

Polnoë sobranié rousskikh liétopiseï, S.-Pétersbourg, t. III, (1841), t. IV (1848), in-4.

Popov (Andreï), Istoriko-litératourny obzor... sotchinénij protiv Latinian, Moskva, 1875, in-8.

Possevino (Antonius), Bibliotheca selecta de ratione studiorum, Venetiis, 1603, 2 vol. in-fol.

— Livoniae commentarius, Rigae, 1852, in-4.

Possevino (Antonius), Moscovia et alia opera, in officina Birckmannica, 1587, in-fol.

Poviest o prikhogénii... Stépana na... Pskov, *dans* Tchteniia v obchtchestvié istorii... pri moskovskom ouniversitétié (Moskva, 1847, in-4), god tréti, n° 7.

Przyalgowski (Ks. Win.), Zywoty Biskupow Wilenskich, Petersburg, 1860, 3 vol. in-8.

Raynaldi (Odoricus), Annales ecclesiastici, Lucae, t. XIV (1755); t. XV (1756), in-4.

Regenvolscius (Adrianus), Systema historico-chronologicum Ecclesiarum slavonicarum, Trajecti ad Rhenum, 1652, petit in-4.

Relacye nuncyuszow apostolskich i innych osob o Polsce od roku 1548 do 1690, Berlin, 1864, 2 vol. in-8.

Rodota (Pietro-Pompilio), Dell' origine, progresso e stato presente del rito greco in Italia, Roma, 1758-1763, 3 vol. in-4.

Romanin (Samuele), Storia documentata di Venezia, Venezia, 1853-1861, 10 vol. in-8.

Rostowski (Stanislaus), Lituanicarum Societatis Jesu historiarum libri decem, Parisiis, 1877, in-4.

Sacchini (Franciscus), Historiae Societatis Jesu pars quinta, tomus prior, Romæ, 1661, in-4.

Sbornik imperatorskago rousskago istoritcheskago obchtchestva, Saint-Pétersbourg, t. XXXVIII (1883), t. LIII (1887), t. LIX (1887), gr. in-8.

Schelstrate (D. Emanuel a), Acta orientalis Ecclesiae contra Lutheri haeresim, Romae, 1739, in-4.

Schmid, Zur Geschichte der Gregorianischen Kalenderreform, *dans* Historisches Jahrbuch, t. III (Muenchen, 1882, in-8), p. 388 à 415, 543 à 595.

Scriptores rerum livonicarum, Riga und Leipzig, 1853, 2 vol. in-8.

Scriptores rerum polonicarum, Cracoviae, t. I (1872), t. XI (1887), gr. in-8.

Solikowski, Commentarius brevis rerum polonicarum, Dantisci, 1647, petit in-4.

Soloviev (Sergeï), Istoriia Rossii s drevneïchikh vremen, Moskva, 1854-1879, 29 vol. in-8.

Starczewski (Adalbertus de), Historiae ruthenicae scriptores exteri saeculi XVI, Berolini et Petropoli, 1841-1842, 2 vol. gr. in-8.

Starina, t. II (1870), t. XIV (1882), t. XVI (1885), u Zagrebu, in-8.

Stoglav, London, 1860, in-8.

Suttner (Joseph-Georg), Geschichte des bischoeflichen Seminars in Eichstaett, Eichstaett, 1859, in-4.

Theiner (Augustinus), Annales ecclesiastici, Romae, 1856, 3 vol. in-fol.

— La Suède et le Saint-Siège, Paris, 1842, 3 vol. in-8.

— Vetera monumenta Poloniae et Lithnaniae gentiumque finitimarum historiam illustrantia, Romae, 1860-1864, 4 vol. in-fol.

Theuwelius, Kurtzes Bedenken und Gegenbericht Laurentii Theuwelii, Richters, auf die ungeheure Schmehe Schrift... wider das Leben und Absterben H. D. Rodolphen Klencken, Coellen, 1581, petit in-4.

Tolstoï (Dmitri), Rimski katolitsizm v Rossii, S.-Pétersbourg, 1876, 2 vol. in-8.

Tourguénev, Historica Russiae monumenta, Petropoli, 1841, 2 vol. in-4.

— Supplementum ad historica Russiae monumenta, Petropoli, 1848, in-4.

Troudy i liétopisi obchtchestva istorii... pri moskovskom ouniversitetié, t. VI, Moskva, 1833, in-8.

Tsvétaïev (Dm.), Iz istorii inostrannykh ispovédanij v Rossii v XVI u XVII viékakh, Moskva, 1886, in-8.

— Literatournaïa borba s protestanstvom v moskovskom gosondarstvié, Moskva, 1887, gr. in-8.

Ughelli (Ferdinandus), Italia sacra, Venetiis, 1717-1722, 10 vol. in-fol.

Vasiliévski (V.-G.), Polskaïa i niemeckaïa petchate o voïnié Batoriia s Ioannom Groznym, *dans* Journal ministerstva narodnago prosvechtchéniia (S.-Pétersbourg, in-8), janvier 1889, p. 127 à 167; février 1889, p. 350 à 390.

Veludo, Cenni sulla colonia greca orientale, *dans* Venezia e le sue lagune (Venezia, 1847, in-4), vol. I, parte II, append. V, p. 78-100.

Voigt, Geschichte Preussens, Koenigsberg, t. IX, 1839, in-8.

Volumina legum, volumen secundum, ab anno 1550 ad annum 1609 acta reipublicae continens, Petropoli, 1859, gr. in-8.

Wereszczynski, Excitarz xiendza Josepha Wereszczynskiego..., z drukarni Andreja Piotrkowczyka, 1592, petit in-4.

Wichmann (B. von), Sammlung... kleiner Schriften zur aeltern Geschichte... des Russischen Reichs. Erster Band, Berlin, 1820, in-8.

Wierzbowski (Theodorus), Christophori Varsevicii opuscula inedita, Varsaviae, 1883, in-8.

— Krzysztof Warszewicki (1543-1603) i jego dziela, Warszawa, 1887, in-8.

— Otnochénia Rossii i Polchi v 1574-1578 godakh, *dans* Journal Ministerstva narodnago prosvechtchéniia (S.-Pétersbourg, in-8), août 1882, p. 208 à 242.

— Uchansciana czyli zbior dokumentow..., Warszawa, 1884-1885, 2 vol. in-8.

— Vincent Laureo... et ses dépêches inédites au cardinal de Côme..., Varsovie, 1887, in-8.

Winkelmann (E.), Bibliotheca Livoniae historica, Berlin, 1878, in-8.

Zakrzewski (Wincenty), Stefan Bathory, w Krakowie, 1887, in-8.

— Stosunki Stolicy Apostolskiej

z Iwanem Groznym, w Krakowie, 1872, in-8.

Zalenski (X. Stanislaw), Wojenne plany Stefana Batorego w latach 1583 do 1586, *dans* Przeglond powszechny (Krakow, in-8), juin 1884, p. 345 à 369; juillet 1884, p. 30 à 50.

Zinkeisen (Johann-Wilhelm), Geschichte des osmanischen Reiches in Europa, Gotha, 1846-1863, 7 vol. in-8.

INDEX ALPHABÉTIQUE

DES NOMS DE PERSONNES CONTENUS DANS CE VOLUME[1]

Aaron, voïévode de Moldavie, 453, 454.
Abbas Ier, schah de Perse, 444.
Abraham, 101.
Accoramboni (Vittoria), 409, 410.
Acquaviva (Claude), jésuite, 326, 329, 398, 399, 408, 434, 439, 440.
Adachev (Alexis), 33, 67, 74.
Adam, 211.
Adrien, 207.
Adrien VI, pape, 88.
Agathon, pape, 313.
Alamanni ou Allemani, 331.
Albert, duc de Prusse, 27, 51 à 53, 81.
Alberti, 420.
Aldobrandini, cardinal, v. Clément VIII.
Alexandre, roi de Pologne, 11.
Alexandre Ier, empereur de Russie, 1.
Alexandre VI, pape, 5, 11, 59.
Alexandre Nevski, 260.
Alexis, tsar, 475, 483.
Allacci (Léon), 110.
Amalec, 213.
Anastasie Romanovna, 30, 32, 74, 186, 227.
André (saint), 313.
Angelico (fra), 344.
Anna, épouse de Vladimir, 29.
Anne, grand-prêtre, 320.
Anne, reine de Pologne, 126, 127, 136, 137, 197, 433, 436.
Anne Vasa, 439.
Antiochus, 220.
Apollonius, v. Polonski.
Arcadius, empereur d'Orient, 286, 419.
Arcudio (Pierre), 110.
Aristote, 355.
Arnoldo, 103.
Arsengo (Jérôme), 453.
Artsybachev, 117.
Athanase (saint), 3, 311.
Auguste, 28, 50.
Augustin (saint), 205.
Azzolino, cardinal, 412 à 414, 416, 417, 420, 421, 429, 431, 433, 435.

Badoer, 143, 151, 152, 187.
Baffa, 175.
Barbarigo (Agostino), 175.
Barbaro (Marc-Antoine), 90, 110.
Barwert Berner, 27, 40, 41.
Basile II, empereur d'Orient, 29, 286.
Basile (saint), 311.

1. Les noms suivants, cités à propos d'archives ou de bibliographie, ne figurent pas dans l'index alphabétique : Bestoujév-Rioumine, prince Borghèse, Budinic, Doubenski, Fiedler, Karamzine, Koïalovitch, Kostomarov, Ouspenski, Piotrowski, Pogodine, Soloviev, Theiner, Tourguénev, Zakrzewski.

Basmanov (Alexis), 74.
Basmanov (Fedor), 74.
Bathory de Somlyo (les), 124, 330, 358, 435, 455.
Bathory (André), cardinal, 197, 326, 356, 357, 408, 414, 416, 420, 428, 430, 431, 452.
Bathory (Balthasar), 356, 451, 452.
Bathory (Christophe), 134, 190, 197, 357.
Bathory (Griseldis), 356.
Bathory (Sigismond), 326, 341, 356, 357, 370, 400, 443, 450 à 452, 454, 455.
Bathory (Stéphane), roi de Pologne, 17 à 24, 68, 107, 112, 113, 116, 117, 124 à 141, 143 à 145, 150 à 152, 155, 161, 162, 166, 167, 169, 177, 178, 180, 182, 185, 188, 190 à 195, 197 à 206, 210 à 212, 214, 216 à 219, 221 à 223, 226, 230 à 232, 234 à 238, 240 à 246, 248 à 259, 263 à 268, 270 à 273, 276 à 278, 280 à 283, 287 à 290, 292 à 295, 297, 306, 307, 326 à 329, 331, 333 à 335, 341, 345, 347, 351 à 359, 366, 368 à 371, 373 à 375, 379 à 384, 386, 387, 389 à 392, 394, 396 à 409, 411 à 417, 419 à 430, 432, 435, 442, 444, 447, 450, 480, 481.
Bathory (Stéphane), junior, 356, 452.
Baudouin II, empereur latin de Constantinople, 3.
Bayezid II, 98, 466.
Behl (Philippe), 258, 261.
Bellarmino, cardinal, 366.
Bertano (Pierre), cardinal, 27, 43 à 46, 48, 63, 66.
Bessarion, cardinal, 4, 9, 74, 361, 367.
Beznine (Mikhaïlo), 392, 394, 396.
Bielski (Bogdan), 74, 230, 377.
Bielski (David), 147, 240.
Bielski (Ivan), 225.
Bolognetti, cardinal, 219, 327, 371 à 373, 383, 384, 454.
Boltine, 191, 249, 253, 296.
Boncompagni (Giacomo), 159, 160.
Boncompagni (Ugo), v. Grégoire XIII.
Bongiovanni (Berardo), 69, 76, 77, 80.
Bonumbre (Antoine), 10.
Borromeo (Carlo), cardinal, 70 à 72, 81, 86, 108, 196.
Bosgrave, jésuite, 327, 370.
Bouillon (Godefroy de), 356.
Bourbon (connétable de), 14.
Bowes, 334.
Bracciano (duc de), 409.
Bragadin, 152.
Bruti (Jean-Michel), 327, 370.
Buccapaduli, 411.
Bugenhagen, 40.
Bulpato, 472.
Buoi (de), 420.
Buxhoevden (Albert), 260.

Caétani, cardinal, 426, 443, 470, 474.
Caïn, 220.
Caïphe, 320.
Caligari (André), 107, 122, 128 à 136, 138 à 140, 162, 190, 192 à 196.
Calvin, 62. 205.
Campani (Jean-Paul), jésuite, 187, 190, 210, 211, 215, 237, 244.
Canobio (Giovanni - Francesco Mazza di) 17, 69, 71 à 73, 75 à 83, 85, 86, 88.
Capella (Bianco), 326, 350.

Capistran (Jean de), 369.
Capoue (Annibal de), cardinal, 420, 428, 429.
Carafa (les), 69, 71.
Carafa (Carlo), cardinal, 70.
Carillo (Alphonse), jésuite, 450, 451.
Catherine II, impératrice de Russie, 485.
Catherine, reine de Pologne, 54 à 56, 78, 124.
Catherine, reine de Suède, 165, 245, 263.
Catherine de Sienne (sainte), 369.
Cedulini (Pierre), 365, 447.
Cellini (Livio), 365, 366.
Centurione (Paoletto), 13.
Cérulaire (Michel), 3, 311, 479.
Cervini, cardinal, 48.
Charlemagne, 200, 287.
Charles, archiduc, 169, 183, 433, 439, 455.
Charles d'Anjou, roi de Sicile, 3.
Charles de Sudermanie, 165, 463, 464.
Charles-Quint, 16, 27, 34, 35, 37, 39, 41, 42, 44 à 49, 51, 54 à 56, 64, 66, 82, 149, 247, 248, 254.
Chérémétev, 135, 139.
Chérémétev (Hélène), 304.
Chérémétev (Ivan), 319, 320.
Chévriguine (Léonti-Istoma), 143, 144, 152 à 162, 170, 171, 173, 178, 180 à 184, 186, 187, 190, 192 à 195, 200, 201, 216, 223, 310, 314, 315, 339, 345, 483.
Chiericati, 13.
Chouïski, 32.
Chouïski (Ivan Pétrovitch), 240, 241, 285, 377, 427.
Chouïski (Vasili Fedorovitch), 240.
Chouïski (Vasili Ivanovitch), 147.
Christian III, roi de Danemark, 27, 37, 40, 41.
Chrysostome (saint Jean), 3, 311.
Clavio, jésuite, 366.
Clément I, pape, 313.
Clément VII, pape, 7, 13, 47, 88, 167, 207, 301, 422.
Clément VIII, pape, 24, 25, 362, 408, 426, 438, 440, 442 à 444, 448, 456, 457, 460, 472, 473, 475.
Clément X, pape, 475, 483.
Clément (Jacques), 112.
Clenke (Rodolphe), 18, 107, 119, 120 à 122, 161.
Cobentzl, 107, 112 à 115, 143, 161, 167, 184.
Côme (cardinal de), 2, 18, 19, 21, 85, 107 à 109, 118, 121, 122, 128, 133, 139, 143, 156, 161, 162, 167 à 169, 176, 190, 193, 210, 239, 297, 326, 335, 344, 345, 349, 353, 358, 362, 364, 366 à 368, 374, 375, 379, 383, 384, 388, 395, 398, 411.
Commendone, cardinal, 71, 86, 87, 161, 167, 184, 206.
Compian (Edmond), jésuite, 187.
Constantin le Grand, 159, 419.
Constantin IX, empereur d'Orient, 29, 286.
Constantin Dragazès, empereur d'Orient, 4.
Corraro (Giovanni), 188.
Crescenzi (Virgilio), 411.
Cuppis (de), cardinal, 64.
Cyprien, évêque, 286.
Cyrille (saint), 320.

Daniel, métropolite, 31.
Daniel de Galitch, 9, 58.

Dante, 147, 350.
David, roi-prophète, 213, 312.
Delfino (Zacharie), 71, 72.
Demosthène, 463.
Denis, métropolite, 376, 404.
Devlet-Ghireï, 105, 182.
Dmitri, fils d'Ivan IV, 332, 378, 468, 481.
Dmitri (le faux), 1, 475, 481, 482.
Dohna (Abraham de), 443, 471 à 473.
Dolfin, 368.
Donato (Leonardo), 179, 326, 343, 345 à 349, 352.
Drenocki (Étienne), jésuite, 187, 190, 237, 238, 242, 258, 305.
Dzierzek (Christophore), 190, 202, 210 à 212.

Eberstein (comte Philippe), 27, 43, 48, 65.
Eletski (Dmitri), 268, 270, 278, 280, 288, 290 à 294, 296, 298.
Élisabeth, reine d'Angleterre, 23, 174, 187, 326, 332 à 334, 358, 370.
Emmanuel-Philibert, duc de Savoie, 164, 165.
Ernest, archiduc, 107, 112, 113, 143, 183 à 185.
Ésope, 101.
Este (Louis d'), cardinal, 347.
Étienne (saint), roi de Hongrie, 145.
Eudemoniani (Giovanni), 365.
Eugène IV, pape, 4, 73.

Farnèse (Alexandre), cardinal, 45, 48, 80, 108, 161, 381, 408, 431, 438.
Farnèse (Alexandre), prince de Parme, 427.
Fedor, tsar, 25, 143, 147, 375, 376, 378, 379, 382, 392, 394, 396, 400 à 403, 406, 408, 412, 413, 417, 422, 423, 435, 436, 443, 447, 465, 466, 468, 471 à 473, 481, 483.
Fedorov (Ivan), 363.
Ferdinand, archiduc, 451.
Ferdinand Ier, empereur, 14, 27, 54 à 56, 71, 73, 75, 76, 78, 84, 124, 125.
Ferdinand II, empereur, 183.
Ferreri (Zacharie), 12.
Fioravanti (Aristote), 11, 303.
Fontana (Domenico), 410, 441.
Franceschi, 155, 339.
François Ier, roi de France, 342.

Gagliardi (les frères), jésuites, 164.
Galetta (Marietta), 152.
Galitsyne (Vasili), 204.
Galli (Ptolomeo), v. cardinal de Côme.
Gamberini, 457.
Gardie (Pontus de la), 165, 244.
Gasztold, 54.
Gennade, patriarche, 318.
Gerardi, 180.
Ghislieri (Michel), v. Pie V.
Giovio (Paolo), 13, 167.
Giraldi (Giovanni), 17, 84, 85 à 88, 143, 155, 181.
Gislardi (Antoine), 10.
Glinski (les), 30, 31.
Glinski (Anna), 30, 31.
Glinski (Hélène), 31, 220.
Glinski (Iouri), 31.
Godounov (Boris), 25, 147, 375, 377, 378, 382, 392, 394, 405, 406, 413, 443, 447, 465, 466 à 468.
Godounov (Irène), 147, 378.
Golovine (Mikhaïlo), 391, 395.
Gomez de Sylva, 170.

Gomolinski, 408, 436.
Gonzague, cardinal, 164.
Granvelle, 44.
Graziani, 431.
Grégoire VII, pape, 9.
Grégoire X, pape, 3.
Grégoire XIII, pape, 2, 5, 17, 19, 21, 23, 67, 68, 85, 106 à 109, 111, 120, 122, 123, 128, 135, 140, 141, 143, 144, 146, 156, 157, 160, 161, 163, 165 à 167, 171, 172, 175, 180, 188, 193, 200, 216, 226, 227, 232, 235, 244, 272, 277, 315, 316, 325, 333, 345 à 347, 349, 351, 358, 365, 381, 383, 388, 400, 408 à 412, 422, 429, 445, 446, 472, 480.
Grégoire XIV, pape, 444.
Gritti (Giovanni), 408, 420, 421, 428, 430.
Guagnini, 207, 220, 236.
Guédimine, 197.
Guérasimov (Dmitri), 13, 15, 47.
Guises (les), 112.
Gustave-Adolphe, roi de Suède, 296.

Habsbourg (les), 52, 54, 55, 116, 118, 121, 124, 126, 145, 161, 174, 183, 330, 342, 408, 434, 437, 439, 451, 478.
Haraburda (Michel), 255, 287, 294, 375, 401 à 405, 413, 417.
Haraburda (Pierre), 266
Hartington (comte de), 332.
Hastings (Mary), 332, 333.
Hélène, fille d'Ivan III, 11.
Henri VIII, roi d'Angleterre, 310, 332.
Henri III, roi de France, 112, 174, 342, 419, 425, 437.
Henri IV, roi de France, 477, 481.
Herberstein (Sigismond), 14, 49, 167, 337.
Hérode, 220.
Honorius, empereur d'Orient, 286.
Hosius, cardinal, 69, 71, 72, 76, 77, 81, 100, 101, 400.

Iaroslav, grand-kniaz, 234, 261, 269.
Innocent III, pape, 260.
Innocent IV, pape, 9, 59.
Innocent IX, pape, 444.
Isaïe, prophète, 316.
Isidore, cardinal, 4, 9, 59, 67, 73, 212, 338, 361.
Ismaïl, schah, 118.
Isuaglies (Pierre), cardinal, 11.
Ivan III, tsar, 10, 12, 14, 74, 114, 223, 464, 466.
Ivan IV, tsar, 7, 15, 16, 19, 20, 22, 27 à 42, 45, 47, 48, 50 à 53, 58 à 62, 64, 66 à 68, 72 à 76, 80, 82, 84 à 86, 92 à 107, 111 à 116, 118, 120, 121, 128, 129, 132, 136, 140, 143, 144 à 148, 150, 153, 155, 157, 158, 161 à 163, 166 à 168, 178, 180 à 182, 184, 186, 188, 190, 192, 194, 201, 204, 206 à 214, 216, 220, 221, 223, 225 à 228, 230 à 236, 238, 242, 243, 246, 248, 249, 251, 252, 256, 258, 259, 261 à 270, 272 à 274, 278, 283, 286 à 293, 296, 297, 299, 301, 303, 305 à 314, 316 à 323, 326, 329, 332 à 334, 340, 343 à 345, 347 à 349, 363, 375 à 380, 402, 407, 466, 479, 480 à 482, 484.
Ivan, fils d'Ivan IV, 144, 258, 304.
Iziaslav, grand-kniaz, 9.

Jacoby (Robert), 332.

Jagellons (les), 54, 62, 111, 116, 137, 150, 268, 386, 387, 394, 432, 435, 437, 463.
Jasinski, 215.
Jazlowiecki (Nicolas), 443, 459 à 461.
Jean III, roi de Suède, 165, 166, 169, 184, 199, 233, 244 à 246, 249, 252, 253, 255, 278, 306, 331, 341, 400, 463.
Jedrowski (Stanislas), 119.
Jérémie, prophète, 197.
Jérémie II, patriarche, 326, 365 à 367, 465, 468.
Joasaph, patriarche, 29.
Job, patriarche, 465.
Jolkiewski (Stanislas), 24, 280, 281, 426.
Jonas, métropolite, 67.
Joseph, patriarche, 212.
Joyeuse (de), cardinal, 437.
Jules II, pape, 186.
Jules III, pape, 27, 39, 41, 44 à 47, 51, 56, 59, 62, 65, 93, 167.

Karnkowski (Stanislas), 406.
Kavanjin, 445.
Kettler (Gothard), 258, 262.
Khvostov, 243.
Kolenda, 110.
Komulovic (Alexandre), 24, 25, 443, 445, 447 à 454, 456 à 460, 462 à 464, 466, 468, 469, 471 à 474.
Komynine, 202, 210.
Konarski (Adam), 27, 48, 49.
Korsak, 110.
Kostka (Stanislas), 474.
Kourbski, 145, 261, 299.
Krasinski, 102.
Krause ou Kruse, 220, 236.
Kromer (Martin), 69, 76, 77, 79.
Kryski (Albert), 27, 57, 60 à 63.
Ladislas III, roi de Pologne et de Hongrie, 99.
Ladyguine, 14.
Langen, 39.
Laureo (Vincent), cardinal, 107, 109, 111, 112, 116, 126, 128, 133, 264, 419, 431.
Leleszi, jésuite, 198, 357.
Léon le Grand, pape, 313.
Léon X, pape, 5, 12, 88, 167, 186, 301.
Levenclaius, 167.
Ligorio (Pirro), 347.
Lippomano, 368, 369.
Loboda, 461.
Lopacinski, 129, 132, 266.
Lothaire, 419.
Louis II, roi de Bohême et de Hongrie, 15, 55.
Loyola (Ignace de), 46, 198, 328, 342, 480.
Luc (saint), 321.
Luther, 40, 56, 62.

Macaire, métropolite, 28, 67, 74.
Madrucci, cardinal, 161, 195, 199.
Maffei, cardinal, 48, 49, 51, 63, 64.
Mahomet, 21, 90, 123, 161.
Maisse (de), 425,
Malacrida, 424.
Malaspina, 143, 184, 394, 443, 462, 464, 469 à 471, 474.
Malaxo, 91.
Maldonado, jésuite, 355,
Maliouta-Skouratov, 74.
Malvasia, 121, 143, 173, 174.
Marc (saint), 180.
Marguerite, reine d'Écosse, 483.
Marie, impératrice, 165.
Marie-Christine, archiduchesse, 455.
Marie de Bavière, 183, 455.
Marinella, v. Giraldi.
Mathias Corvin, 15.

Maxence, 159, 213.
Maxime le Grec, 309.
Maximilien, archiduc, 401, 408, 433, 434, 437, 439, 440.
Maximilien II, empereur, 17, 18, 107, 112, 116 à 118, 121, 125, 127, 150, 330.
Mazarin, cardinal, 269.
Médicis (les), 11, 350.
Médicis, cardinal, 49, 350.
Médicis (François), grand-duc, 350, 351.
Mélanchthon, 40.
Mendoza, 44.
Menzies (Paul), 475, 483.
Michel-Ange, 11, 170, 350.
Michel le Brave, 453.
Milledonne, 326, 339, 343.
Modestini, jésuite, 188.
Mohammed II, 6, 478.
Mohammed III, 443, 455.
Mohammed, khan des Tatars, 10.
Mohammed-Sokolli, 89, 94, 98, 110, 123, 204.
Molvianinov (Iakov), 325, 334, 336, 338, 339, 344, 346 à 349, 351, 392.
Montaigne, 350.
Montalto, cardinal, v. Sixte-Quint.
Montalto, cardinal, neveu de Sixte-Quint, 420, 435.
Morieno, jésuite, 188, 237.
Morone, cardinal, 18, 80, 107, 116 à 121, 161, 167, 173.
Mstislavski (les), 228.
Mstislavski (Ivan), 377.
Mula, cardinal, 17, 82, 83, 85, 87.
Murad III, 118, 123, 128, 161, 162, 443, 444, 448, 454, 455.
Mustapha-pacha, 161.

Nadasdi (Élisabeth), 326, 357.
Nagaïa (Marie), 147, 332.
Nalivaïko, 461.
Nassy (Joseph), 89, 99.
Néron, 32, 220.
Nicolaï, jésuite, 165.
Nicolas Ier, pape, 73.
Nicolas V, pape, 4.
Nicolas de Myre (saint), 272.
Nikita Romanovitch, 186, 228, 230, 377.
Novosiltsov, 98, 375, 406.

Olfériev (Roman), 268, 290.
Orsini (les), 409.
Osiecki, 76, 77.
Ostrog (Constantin, prince d'), 22, 326, 362 à 364, 366, 367, 443, 457, 458.
Ostromecki, 285.
Ostrorog (Jean), 426.

Pacieco, cardinal, 48.
Padniewski, 69, 78, 79.
Paléologues (les), 223, 465.
Paléologue (André), 465.
Paléologue (Constantin), v. Constantin Dragazès.
Paléologue (Jean), empereur d'Orient, 4.
Paléologue (Michel), empereur d'Orient, 3.
Paléologue (Zoé-Sophie), 10 à 12, 74, 465.
Palestrina, 170.
Pallavicino (Francesco), 143, 149, 151, 153, 155, 156, 158, 173, 184 à 186, 339.
Palliano (duc de), 70.
Palmio, jésuite, 164.
Paruta (Paolo), 449.
Paul (saint), 205, 320.
Paul III, pape, 45, 92.
Paul IV, pape, 70, 117.
Paul V, pape, 424, 475.
Peretti (Félix), v. Sixte-Quint.
Peretti (Francesco), 409.

Pernstein, 186.
Philippe II, roi d'Espagne, 23, 82, 101, 111, 170, 344, 387, 419, 427, 437.
Philothée, 309.
Photius, 3, 73, 311, 479.
Pie IV, pape, 16, 70, 72, 81, 82, 84, 85.
Pie V, pape, 16, 18, 65, 70, 88, 90 à 92, 101, 104, 105, 108, 133, 167, 410, 414, 418.
Pierre (saint), 5, 6, 93, 168, 205, 227, 315, 444, 479.
Pierre Ier, empereur de Russie, 95, 204, 229, 262, 484, 485.
Pighini, cardinal, 48.
Pighius, 167.
Pilate, 320.
Pisemski, 215, 332, 333.
Pole (Reginald), cardinal, 108.
Polonski, 190, 191, 229, 243, 248, 249, 251, 253, 256.
Ponte (Nicolas da), 154, 158, 175, 179, 180.
Popler (Guillaume), 143, 148, 149, 153, 173, 181, 182, 184, 200, 216.
Portico (Vincent del), 17, 18, 92, 98, 100 à 104, 106, 115, 167, 431.
Possevino (Antoine), jésuite, 1, 7, 18 à 24, 85, 88, 104, 121, 124, 143, 144, 156, 158, 163 à 169, 171 à 188, 190 à 197, 199 à 206, 208 à 210, 214 à 219, 222 à 227, 229 à 233, 235 à 239, 242 à 256, 258, 259, 263, 265, 267 à 269, 272 à 282, 286 à 291, 293, 295, 297 à 306, 308, 310 à 318, 321, 324 à 327, 329, 330, 334 à 346, 348, 349, 351 à 359, 361 à 364, 366 à 375, 377, 379, 381 à 385, 387 à 389, 392 à 394, 396, 398 à 400, 402, 405, 406, 411 à 414, 416, 417, 420, 422 à 424, 428, 429, 432 à 436, 439 à 441, 473, 480, 481, 484.
Potemkine (Fedor), 222.
Potenza (Giovanni-Francesco de), 13, 14.
Pouchkine, 201, 215, 216, 258, 267.
Protasiewicz, 469.
Proworski, 306.
Prusse ou Prousse, 29.
Puy (du), cardinal, 48.

Radziwill (les), 54.
Radziwill (Albert), 255, 281.
Radziwill (Barbe), reine de Pologne, 54.
Radziwill (Georges), cardinal, 190, 209, 328, 420, 431, 433.
Radziwill le Noir, 27, 51 à 56, 69, 77 à 79.
Radziwill (Nicolas), 381.
Raggio (Thomas), jésuite, 443, 446.
Raphaël, 11, 170.
Razvan (Stéphane), 454.
Richelieu, cardinal, 279.
Ridolfini, 191.
Riourik, 8, 29, 57, 359, 378, 468.
Rodolphe II, empereur, 149, 156, 161, 169, 187, 195, 201, 204, 326, 330, 335, 336, 341, 352, 355, 368, 387, 394, 398, 399, 419, 437, 439, 441, 443, 448, 454, 455, 457, 461, 464, 467, 469, 471, 473, 483.
Rokita, 102, 208, 309.
Ruggieri (Giulio), 92, 431.
Rumpf, 149.
Rusticucci, 408, 411 à 413.
Rutski, 110.

Sales (François de), 435.
San-Giorgio, cardinal, 25, 451.
Santa-Severina (cardinal de), v. Santorio.

Santorio, cardinal, 364, 445.
Sapieha, 377, 378.
Scanderbeg, 443, 446, 449, 453.
Schlichting (Albert), 103.
Schlitte (Hans), 15, 16, 27, 33 à 44, 48, 65, 67.
Schomberg (Nicolas), 12.
Sélim II, 89, 98, 106, 386, 466.
Sennachérib, 213.
Severo (Gabriel), 338.
Sforza, 410.
Sforza (Bona), reine de Pologne, 49, 50.
Shakespeare, 94.
Sigismond Ier, roi de Pologne, 14, 79, 245, 422.
Sigismond II, roi de Pologne, 17, 19, 27, 45, 49, 50, 51, 54 à 62, 64, 66, 69, 75 à 78, 80 à 82, 86, 92, 98 à 100, 103, 105, 107, 119, 134, 161, 192, 207, 245, 258, 262, 287, 386, 402.
Sigismond III, roi de Pologne, 183, 245, 408, 424, 426, 433, 436 à 441, 462 à 464, 471.
Sinan-pacha, 443, 448.
Sixte-Quint, pape, 5, 23, 24, 171, 408, 409, 411, 412, 414, 415, 417 à 428, 437, 438, 441 à 444, 447, 453, 462, 470.
Skarga (Pierre), jésuite, 197, 326 à 328, 361, 474.
Sobieski (Jean), roi de Pologne, 110, 444, 448.
Sokolli, v. Mohammed-Sokolli.
Solikowski, 420, 457.
Soltykov, 147.
Sophie, sœur de Pierre Ier, 204.
Soranzo (Giacomo), 82.
Soriano, 108.
Sougorski, 117, 119, 121, 161.
Stchelkalov, 186, 246, 405.
Steinberg (Jean), 27, 38, 39, 41, 43 à 49, 59, 62 à 67, 78, 91, 94.
Suleyman Ier, 15, 89, 123, 248, 466.
Sviiazev, 268.
Sylvestre, évêque, 224.
Sylvestre, pape, 313.
Sylvestre, pope, 32, 33, 67, 74, 261.

Tarnowski, 401.
Tarquin le Superbe, 253.
Tedaldi (Giovanni), 190, 206 à 209.
Théodose le Grand, 286.
Thomas (saint), 190, 203, 470.
Tichine (Vasili), 334, 346.
Tiepolo (Antonio), 175, 179.
Tiepolo (Paolo), 108, 175.
Tilly, 183.
Tintoret (le), 153.
Tite-Live, 205, 247.
Toledo, cardinal, 355.
Trautson, 149.
Trifonov, 215.
Troïékourov, 375, 376, 392, 394 à 396, 400, 401, 406, 407.
Trousov, 14, 47.
Truchsess, cardinal, 108.

Uchanski, 86.
Urbain VII, pape, 444.

Valiero, 429.
Vanozzi, 426, 470.
Vasa (les), 183, 408, 434, 463.
Vasili II, grand-kniaz, 59, 73.
Vasili III, grand-kniaz, 7, 12 à 15, 31, 35, 38, 46, 47, 49, 52, 59, 67, 74, 114, 161, 167, 207, 301, 309, 422, 466.
Vasili Griaznoï, 74.
Végèce, 206.
Vendramin (les), 153.
Véréchtchaguine, 268.
Véronèse, 153.

Vigile, pape, 313.
Vignole, 438.
Visconti (Alfonso), 452.
Vladimir (saint), 9, 22, 50, 286, 313, 362.
Vladimir Monomaque, 8, 28, 50, 57, 228, 264, 394, 415, 447.
Volokhov (Zaléchénine), 223, 224.
Volpe (Gian Battista), 10.

Waldbourg (Gebhard de), 119.
Wallenstein, 183.
Warkotch, 469.
Warszewicki (Christophe), 255, 277, 331, 463
Warszewicki (Stanislas), jésuite, 115.
Weisberg, 39.
Wengierski, 102.
Wereszczynski, 427.
Wolowicz, 218.
Wolski (Pierre), 160.

Xavier (François), 46.

Zabarowski, 334, 392.
Zamaski (Basile), 229, 256, 258, 276, 304.
Zamojski (Jean), 22, 24, 107, 130, 131, 133, 134, 138, 190, 194, 196, 202, 203, 215, 218, 219, 242, 243, 247, 250, 251, 255, 258, 271, 272, 274, 280 à 282, 285, 288, 289, 291, 295, 298, 306, 328, 347, 356, 367, 375, 379, 382, 385 à 387, 390, 396, 397, 401, 426, 434, 436, 437, 440, 443, 458, 459, 461 à 463, 470.
Zapolya (Jean-Sigismond), 125.
Zbaraski, 255, 278, 288.
Zborowski (les), 375, 434, 436, 459.
Zborowski (Samuel), 390.
Zucchero (les), 347.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-Propos 1

LIVRE PREMIER

PROJETS DE MISSIONS PONTIFICALES A MOSCOU

CHAPITRE PREMIER

UNE MYSTIFICATION DIPLOMATIQUE

1547-1553

Sacre et noces d'Ivan IV. — Incendie de Moscou. — Physionomie du tsar. — Sa transformation. — Mission de Hans Schlitte en Allemagne. — Ses rapports avec Charles-Quint. — Levée d'hommes pour Moscou. — Schlitte écroué à Lübeck. — Il s'échappe de la prison et se remet à l'œuvre. — Origines de la mystification. — Steinberg nommé chancelier du tsar. — Chargé de négocier la réunion des Églises de Rome et de Moscou. — Document libellé à cette occasion. — Derniers renseignements sur Schlitte. — Sa lettre au roi de Danemark. — Barwert Berner. — Réponse de Christian III. — Détresse financière de Schlitte. — Son projet de réponse à Ivan IV au nom de Charles-Quint. — Démarches de Steinberg. — Le comte Philippe d'Eberstein. — Lettres de Charles-Quint et de Bertano. — Steinberg à Rome. — Résumé de ses mémoires. — Commission cardinalice. — L'affaire moscovite dénoncée aux Polonais. — Adam Konarski. — Trouble de Sigismond II. — Motifs généraux et particuliers. — Ligne de conduite. — Conseils d'Albert de Prusse. — Radziwill le Noir à la cour de Ferdinand Ier. — Succès facile. — Message de Charles-Quint. — Bref de Jules III. — Instructions de Sigismond II à Kryski. — Dilemme à proposer au pape. — Lettre des sénateurs de Pologne. — Point culminant de la polémique. — Vues du Saint-Siège. — Réponse de Jules III à Kryski et aux évêques de Pologne. — Découragement de Steinberg. — Nouvelle tentative. — Profusion de minutes. — Échec complet. — Disparition de Steinberg. — Part des responsabilités. — Orthodoxie d'Ivan IV. 27

CHAPITRE II

CANOBIO, GIRALDI, PORTICO

1561-1572

I. Le procès Carafa. — Réouverture du concile de Trente. — Invita-

tion des souverains catholiques et dissidents. — Canobio destiné pour Moscou. — Ses instructions. — Hosius y ajoute une mission politique. — Chances douteuses de succès à Moscou. — Difficultés à prévoir en Pologne. — Efforts de Hosius pour faciliter la mission moscovite. — Canobio à Cracovie. — Conseils du nonce Bongiovanni. — Appréhensions de Hosius. — Canobio à Vilna. — Accueil gracieux de Sigismond-Auguste. — Délai fatal. — Maladresse de Canobio. — Procédés de Radziwill. — Lutte avec Padniewski. — Renseignements de Kromer. — Nouvelle lutte entre Radziwill et Padniewski. — Le roi refuse à Canobio le passage pour Moscou. — Explications diverses. — Échec de Canobio à Kœnigsberg. — Dernier échange d'idées 69

II. L'ambassadeur da Mula nommé cardinal. — Disgrâce à Venise, crédit à Rome. — Giraldi chargé d'une mission secrète à Moscou. — Ses instructions. — Anomalie dans le titre d'Ivan IV. — Histoire de la mission résumée par Possevino. — Giraldi arrêté en Pologne. — Dépêches de Commendone. — Giraldi arrêté à Venise. — Détails personnels. 82

III. Pie V, type d'un moine-pontife. — Sélim II déclare la guerre à Venise. — Ligue contre les Turcs. — Lettres de Venise à Ivan IV. — Bonne opinion à Rome sur les Moscovites. — Vincent del Portico, nonce de Pologne, destiné pour Moscou. — Ses instructions. — On ignore à Rome les excès sauvages d'Ivan, l'institution de l'opritchnina, les massacres périodiques, le sac de Novgorod. — Portico s'ouvre sur la mission moscovite au roi de Pologne. — Physionomie de celui-ci, ses tergiversations, sa lettre à Hosius. — Deux prêtres expédiés successivement à Moscou. — Préparatifs de voyage de Portico. — Il envoie à Rome les relations de Schlichting et des ambassadeurs polonais. — Pie V renonce au projet moscovite. — La bataille de Lépante. — Devlet-Ghirei aux portes de Moscou. — Nouvelles lettres de Venise à Ivan IV. 88

CHAPITRE III

RODOLPHE CLENKE

ET LE DERNIER PROJET DE MISSION A MOSCOU

1576-1580

I. Grégoire XIII élu pape à l'unanimité. — Son portrait par les ambassadeurs de Venise. — Le cardinal de Côme. — Côté faible de l'administration pontificale. — Efforts concentrés sur l'éducation. — Université grégorienne. — Collège grec. — Candidats slaves. — La question d'Orient. — Dépêches du nonce Laureo. — Maximilien II et Ivan IV. — L'archiduc Ernest et le partage de la Pologne. — Ambassade de Cobentzl à Moscou. — Optimisme de son mémoire.

— Revirement dans la politique du Saint-Siège. — Causes de rapprochement avec Moscou. — Instructions du cardinal Morone. — Ses rapports avec les envoyés moscovites à Ratisbonne. — Dépêches pressantes du cardinal de Côme. — Détails biographiques sur Rodolphe Clenke. — Il accepte la mission de Moscou. — Instructions de Morone à Clenke. — Tergiversations de l'empereur. — Il s'oppose à la mission moscovite. — Vrai motif de cette opposition. — Mort de Clenke 107

II. Une erreur historique. — Décadence de l'empire turc. — Projet de Grégoire XIII. — L'homme providentiel. — Stéphane Bathory, sa jeunesse, ses succès. — Élu prince de Transylvanie, ensuite roi de Pologne. — Ses titres au trône. — Dépêches de Laureo : simplicité de Bathory, cuisine royale, lune de miel, désillusions. — Bathory reconnu roi par le Saint-Siège. — Ligue anti-ottomane. — *Pacta conventa*. — Nécessité de réconcilier la Pologne avec Moscou. — Dépêche romaine à Caligari. — Position difficile de celui-ci. — Projets militaires de Bathory. — La guerre déclarée à Moscou. — Prise de Polotsk et de Sokol. — Premières ouvertures du nonce à Bathory et à Zamojski. — Réponses dilatoires. — Politique du Saint-Siège. — La toque et le glaive envoyés à Bathory. — Aveux plus sincères. — Incidents défavorables : projet de divorce surpris par le nonce. — On lui insinue d'abandonner l'affaire moscovite. — Dernières tentatives. — Bathory reste fidèle aux traditions de Sigismond II. — Nouvelle occasion de reprendre les anciens projets. 122

LIVRE II

L'ARBITRAGE PONTIFICAL

CHAPITRE PREMIER

MISSION DE CHÉVRIGUINE A ROME

1580-1581

I. Le conseil de la Sloboda. — Situation critique de Moscou en 1580. — Ivan IV s'adresse au pape et à l'empereur. — Finesse diplomatique. — Procédés envers Bathory. — Mariages d'Ivan et de son fils Fedor. — Hiérarchie diplomatique. — Chévriguine est envoyé à Prague et à Rome. — Popler et Pallavicino l'accompagnent. — Négociations à Prague. — Pallavicino et Badoer. — Arrivée à Venise. — Discours au collège. — Indiscrétions des Moscovites. — Lettre apocryphe présentée au doge. — Entrée solennelle à Rome. — Audience de Grégoire XIII. — Discours du pape au consistoire. — Commission cardinalice. — Résumé de la lettre d'Ivan IV. — Appréciation du cardinal de Côme. — Décision prise. — Possevino destiné pour Moscou. — Ses qualités, ses défauts, ses antécédents,

ses deux missions en Suède. — Préparatifs de voyage. — Lettre de Grégoire XIII au tsar. — Instructions du 27 mars 1581. — Elles s'écartent de la première décision. — Impressions de Chévriguine. — Départ de Rome. 143

II. Les voyages au seizième siècle. — Lorette. — Popler et Pallavicino vivement impressionnés. — Malvasia et l'échec de 1578. — Arrivée à Venise. — État de la seigneurie. — Sa politique. — Inauguration du séminaire de Saint-Marc. — Projet insinué d'un séminaire militaire. — Discours de Possevino au conseil des Dix. — Réponses évasives du doge. — Un bon conseil. — Décision de la seigneurie. — Mémoire et dépêches rédigés. — Communiqués en partie à Possevino. — Doubles envoyés à Braunsberg. — Giraldi. — Lettre de Chévriguine au tsar sous la dictée de Possevino. — Critique sévère des envoyés moscovites. — Confidences politiques de Popler. — On se sépare à Villach. — Possevino à Gratz. — Cobentzl. — Le nonce Malaspina. — Possevino à Vienne. — L'accident de Pallavicino. — Sa mort. — Soupçons. — L'archiduc Ernest. — Les Moscovites à Prague. — Possevino les y rejoint. — L'Autriche et Moscou. — Départ de Chévriguine pour Lübeck. — Compagnons de Possevino. — Son départ pour Vilna. — L'ambassadeur de Venise en audience chez le pape. — Possevino jugé par Grégoire XIII et par les Vénitiens. 171

CHAPITRE II

NÉGOCIATIONS PRÉLIMINAIRES

1581

I. Succès militaires des Polonais. — Politique de Bathory. — Dépêche du cardinal de Côme. — Caligari demande les passeports pour Possevino et Chévriguine. — Bathory les accorde. — Nouvelles alarmantes du nonce. — Possevino à Varsovie et à Vilna. — Bathory et les jésuites. — Obsèques du voïévode Christophe. — Audience du 17 juin. — Satisfaction mutuelle. — Départ pour Disna avec Zamojski. — L'association de Saint-Thomas. — Nouvelle audience. — Détails sur Moscou et sur l'Orient. — Sermon de Possevino. — Giovanni Tedaldi. — Ses récits sur Moscou. — Georges Radzivill. — Mémoire de Possevino sur l'Église de Lithuanie 190

II. Les Moscovites renouvellent les hostilités. — Retour de Dzierzek à Polotsk. — Entretien avec le P. Campani. — Lettre d'Ivan à Bathory. — Le tsar modifie les dernières conditions. — La mission de Possevino en devient plus importante. — Première entrevue avec les ambassadeurs moscovites. — Affaires personnelles. — Bathory repousse les conditions d'Ivan. — Deuxième entrevue. — Conver-

sation intime avec Bathory. — Le voyage de Moscou est fixé. — Réponse virulente au message du tsar. 210

III. Bathory se dirige sur Pskov. — Départ de Possevino pour la Moscovie. — Un monde nouveau. — Précautions du tsar. — Malentendu à Smolensk. — Entrée solennelle à Staritsa. — Festin. — Audience du tsar. — Les présents du pape. — Conférence avec les délégués d'Ivan. — Nouveau festin et discours. — Mode adopté dans les négociations. — La *vziatka*. — Les affaires se réduisent à trois chefs : affaires suédoises, romaines, polonaises. — Idée dominante de Possevino. — Ses propositions. — Réponses d'Ivan. — La Suède est écartée. — Quelques concessions. — Affaires polonaises, nouvelles conditions. — Possevino s'offre pour parlementer avec Bathory. — Sa proposition est acceptée. — Ivan reçoit le message du 2 août. — Réponse modérée. — Audience de congé. — Dispositions pour le départ. — Instructions du P. Drenocki. — Arrêt forcé à Bor. 222

IV. Possevino au camp de Pskov. — Aspect de la forteresse, sa garnison. — Assaut du 8 septembre. — Héroïsme des Russes. — Difficultés diplomatiques. — Message de Possevino à Ivan. — Départ du P. Campani. — Affaires de Suède. — Entretiens avec Bathory. — Polonski à la Sloboda. — Conseil secret. — Deuxième message. — Arrivée des courriers moscovites. — Ultimatum de Bathory. — Polonski et Boltine au camp de Pskov. — Les combinaisons d'entrevue acceptées. — Entretien intime avec Bathory. — Dernière démarche auprès du roi de Suède. — Nomination des commissaires royaux. — Départ de Possevino pour Iam Zapolski. — Lettre de Bathory du 29 novembre 239

CHAPITRE III

LA TRÊVE DE IAM ZAPOLSKI

1581-1582

I. L'intervention romaine sous un nouvel aspect. — L'enjeu de la guerre. — La Livonie et ses origines. — L'ordre militaire des Porte-glaives. — Victoires et défaites. — Discordes intérieures. — La Réforme. — Philippe Behl. — Invasion de la Livonie. — Convention entre Kettler et Sigismond II. — Phase nouvelle. — Négociations avec Bathory. — Campagnes victorieuses des Polonais. — Ambassade de Pouchkine. — Ultimatum de Bathory. — Arrivée de Possevino. — Instructions des ambassadeurs russes. — Projets polonais. — Position du médiateur. — Réunion à Iam Zapolski. — Concessions. — Vrai terrain des négociations. — Confidences des Moscovites. — Étrange proposition de Zamojski. — Dernières conditions. — Vélige et Sébège. — Équivoque au sujet de la Livonie.

— Incidents du siège de Pskov. — Titres d'Ivan. — Solution de la difficulté. — Possevino refuse de signer le traité. — Titres pontificaux. — Vives altercations avec les Russes. — Violente discussion sur la Livonie; danger de rupture. — Le 15 janvier 1582, conclusion de la trêve. — Satisfaction des Polonais. — Lettres de Zamojski à Bathory et à Possevino. — Sentiments des Russes. — Point de vue de Possevino. — Son départ pour Moscou.. 258

II. L'empire du Nord décrit par Possevino. — Le roi-pontife. — L'Église et l'État absorbés par le tsar. — Servilité des Russes. — Manque complet d'instruction. — Rapports avec Rome. — Critique du passé. — Moyens à prendre. — Physionomie de Moscou. — Arrivée dans la capitale. — La cour en deuil. — Version de Zamaski sur la mort du jeune Ivan. — Confidences du P. Drenocki. — Audience du 16 février. — Triple but à atteindre. — Explications sur la trêve. — L'alliance contre l'Islam. — Ivan attendra les ambassadeurs d'Occident. — Trêve conclue avec les Tatars. — Discussion religieuse au Kremlin. — Hostilité des Russes envers les Latins. — Dispositions d'Ivan. — Mémoire des marchands anglais. — Discours de Possevino. — Réponse d'Ivan. — Le pape outragé. — Quatre objections : la chaise gestatoire, la croix sur la *botte*, la barbe, honneurs divins rendus au pape. — Discussion du 23 février. — Excuses d'Ivan. — Traits de sa physionomie. — Sa lettre aux moines de Bélozersk. — Discussion du 4 mars. — Offre de visiter les églises. — Explication naïve d'un rite. — Possevino refuse d'entrer à l'église. — Conférence avec les boïars. — Audience de congé. — Départ pour Riga. 298

CHAPITRE IV

LE LENDEMAIN DE LA TRÊVE

1582-1584

I. Bathory à Riga. — Commentaire de Skarga sur la Livonie. — Arrivée de Possevino à Riga. — Rapport à Claude Acquaviva. — Dispositions de Bathory : maintien de la trêve, animosité contre l'Autriche, projet de pacte avec la Suède, sentiments envers le pape. — Parallèle avec Ivan : ambassade russe à Londres, mariage manqué, projet d'alliance avec Élisabeth contre Bathory. — Voyage de Possevino avec les envoyés moscovites. — A Augsbourg, Rodolphe accepte l'arbitrage du pape. — Arrivée à Venise. — Audiences au conseil des Dix. — Incident fâcheux. — La colonie hellénique à Venise. — Manifestation avortée. — Explication officielle et officieuse. — Entretien amical avec Milledonne. — Discours de Possevino, du 12 août, au conseil des Dix. — Satisfaction du doge. — Sa correspondance avec Rome et Constantinople. — Pos-

sevino refuse les présents. — Audiences de congé. — Précautions pour le séjour de Rome. — Rapports de Leonardo Donato. — Le 13 septembre, l'ambassade russe arrive à Rome. — L'étiquette à l'audience du 16 septembre. — Consistoire du lendemain. — L'ancien programme est maintenu. — Étranges procédés des Russes. — Leur excursion à Tivoli. — Ils sont mis au ban de la société. — Plaintes de Donato. — Ses conjectures sur la croisade. — Difficultés avec les Russes. — Départ de Rome, le 16 octobre. — Passage par Florence. — Bianca Capello. — Audience du grand-duc. — Arrivée à Varsovie, le 4 décembre. 326

II. Champ d'action en Pologne. — Position exceptionnelle de Possevino. — Affaires imposées, initiative, méthode. — Différend réglé entre Bathory et Rodolphe. — Confidences du roi de Pologne. — La famille Bathory. — Le cardinal André. — Le voïévode Sigismond. — Les infamies d'Élisabeth. — Projets de mission en Moldavie et en Valachie. — Opinion de Possevino sur les provinces russes de Pologne. — Leur situation; remède. — Unité dans la foi malgré la diversité des rites. — Restriction importante. — Tergiversations du cardinal de Côme. — Le prince Constantin d'Ostrog. — Ses richesses, son influence, ses procédés. — Échange d'idées avec Possevino. — L'union des Églises. — Le calendrier grégorien. — Essai de l'introduire en Orient. — Rôle du patriarche Jérémie II. — Le synode de 1593 condamne le calendrier. — Rapports avec l'extérieur. — L'envoyé du tsar à Cracovie. — L'ambassade de Venise en Pologne déclinée par Bathory. — Ordre à Possevino de ne pas « s'engouffrer » dans les affaires. — Le P. Bosgrave. — Travaux littéraires. — L'historiographe hérétique Bruti. — Commentaire sur la Transylvanie. — Résumé des cinq livres. — Possevino et le nonce Bolognetti. — Plaintes amères de celui-ci. — Elles parviennent au Vatican. — Signes de froideur. — Explication. 351

LIVRE III

PROJETS MILITAIRES DE BATHORY

CONTRE MOSCOU

DERNIÈRES MISSIONS

CHAPITRE PREMIER

PROJET COMMUNIQUÉ A GRÉGOIRE XIII

1584-1586

I. Mort d'Ivan le Terrible. — Avènement de Fedor. — Troubles à Moscou. — Boris Godounov. — Projet de Possevino. — Brefs pontificaux à Fedor et aux boïars. — Plan militaire de Bathory. — Possevino chargé de la partie diplomatique. — Ses embarras. —

Ses démarches auprès du cardinal de Côme. — Réponse évasive de Rome. — Communiquée à Bathory sous une forme mitigée. — Mémoire de Zamojski sur la guerre de Moscou : objectif principal, état intérieur de la Pologne, ressources financières, épilogue. — Nouvelle réponse de Rome. — Favorable, mais conditionnelle. — Diète de 1585 à Varsovie. — Affaire Zborowski. — La guerre contre Moscou repoussée. — Les ambassadeurs russes à la diète. — Rapports avec Possevino. — Ses espérances. — Ruse de Troïékourov. — Proposition d'alliance contre le khan de Crimée. — Trêve prolongée de deux ans. — Négociations secrètes. — Fusion projetée de la Pologne avec Moscou. — Réponse évasive des Russes. — Possevino envoyé à Braunsberg. — Motifs du renvoi 375

II. Le collège de Braunsberg. — Occupations de Possevino. — Mission de Haraburda à Moscou. — Critique de Karamzine et de Soloviev. — Questions secondaires. — Projet d'union écarté. — « Défense spirituelle » du métropolite. — Conditions modifiées en faveur de la Pologne. — Échec complet de Haraburda. — Il rend compte de sa mission à Bathory. — Impressions de celui-ci. — Renseignements de Novosiltsov sur la Pologne. — Nouvelle ambassade russe à Grodno. — Le projet d'union reproduit. — Ironies et sarcasmes. — Fermeté de Troïékourov. — Réunion sur l'Ivate concertée pour l'année 1587. — Menées secrètes. 399

CHAPITRE II

PROJET COMMUNIQUÉ A SIXTE-QUINT

1585-1589

I. Élection de Sixte-Quint. — Ère nouvelle : un regard, un mot, un acte. — Le passé du pape. — Il domine la situation. — Possevino est chargé de transmettre à Rusticucci les papiers relatifs aux affaires moscovites ébauchées sous Grégoire XIII. — Bathory reprend ses projets. — Contraste avec le message de Sixte-Quint à Fedor. — Embarras de Possevino. — Le bref pontifical n'est pas envoyé à Moscou. — Le cardinal André à Rome. — Ses instructions. — Trois pensées dominantes : l'Islam, Moscou, la Transylvanie. — Possevino chargé de se rendre à Rome. — Correspondance de Bathory. — Ligne de conduite de Possevino. — Chances de succès et obstacles. — Opinion de Sixte-Quint sur les ligues. — Sa conception d'une croisade. — Il n'avait jamais songé à une guerre contre Moscou. — Rumeurs sur la famille Bathory. — Jalousies de l'Autriche. — Discrétion de Sixte-Quint. — Possevino à Rome. — Subside accordé à Bathory. — Politique de Sixte-Quint vis-à-vis de Moscou. — Deux messages. — La destruction de l'Islam reste l'objectif principal. — Témoignages romains et polo-

nais. — Départ de Possevino avec l'archevêque de Naples. — Leur passage par Venise. — Réserve diplomatique. — Possevino se sépare de l'archevêque 408
II. Mort de Stéphane Bathory. — Discours de Sixte-Quint, rapporté par Gritti. — Congrégation spéciale pour les affaires de Pologne. — Décisions prises. — Mesures suggérées par Possevino. — Les Habsbourg et les Vasa. — Démarche de l'archiduc Maximilien. — Possevino demande à se retirer. — Acquaviva sollicite son rappel. — Possevino à Padoue. — Luttes électorales en Pologne. — Trois candidats en présence. — Procédés des Moscovites. — Réponse de Possevino à Gomolinski. — Double élection. — Couronnement de Sigismond. — Maximilien prisonnier. — Démarches des Habsbourg auprès du pape. — Intervention de Sixte-Quint. — Les avis des cardinaux se partagent. — Légation en Pologne. — Alexandre Farnèse la décline. — Ippolito Aldobrandini en est chargé. — Acquaviva refuse de lui adjoindre Possevino. — Correspondance de celui-ci avec Aldobrandini. — Ressentiment du légat contre Acquaviva. — Heureuse issue de la légation. — Traité entre la Pologne et l'Autriche. — Satisfaction de Sixte-Quint. — Unité de sa politique orientale 430

CHAPITRE III

LES DEUX MISSIONS DE KOMULOVIC

1595-1597

Observation judicieuse de Sixte-Quint. — Paix entre la Turquie et la Perse. — Prestige de l'empire islamique. — Trois papes se succèdent en deux ans. — Clément VIII reprend l'idée de la croisade. — Un Slave désigné pour la mission de Moscou. — Antécédents d'Alexandre Komulovic. — Il est nommé visiteur en Turquie avec le jésuite Thomas Raggio. — Leur voyage. — Rapport de Komulovic. — Il est nommé archiprêtre de Saint-Jérôme et abbé de Nona. — Visées ambitieuses de Sinan-pacha. — Invasion de la Hongrie. — La cloche des Turcs. — Activité diplomatique de Clément VIII. — La mission de Moscou entourée de mystère. — L'ambassadeur de la seigneurie bien renseigné. — Komulovic à Venise. — Le Saint-Siège et les Albanais. — Arrivée en Transylvanie. — Plans de Sigismond Bathory conformes à ceux du pape. — Accueil gracieux, mais secret. — Alliance avec Rodolphe approuvée par la diète. — Révolte en Transylvanie. — Répression sanglante. — L'évêque de Cervia accrédité auprès du voïévode Sigismond. — Le voïévode de Valachie, émule de Scanderbeg. — Bucarest, repaire d'espions turcs. — Komulovic à Jassy. — Soulèvement des trois voïévodes contre les Turcs. — Traité du 25 janvier 1595 entre

Rodolphe II et Sigismond. — Mohammed III succède à Murad III. — Les Cosaques. — Komulovic à Kamienec. — Entrevue avec le prince d'Ostrog. — Soupçons de Zamojski. — Convention passée entre Komulovic et Jazlowiecki. — Échec de l'entreprise. — Négociations à Cracovie. — Départ de Komulovic pour Moscou. — Instructions romaines. — Anachronisme. — Politique de Boris Godounov. — Résultat de la mission. — Komulovic à Vilna. — Visite canonique du diocèse. — Le cardinal-légat Caétani en Pologne. — Opinion de Zamojski sur la ligue. — Nouvelle mission de Komulovic à Moscou. — Instructions de Malaspina. — Le burgrave Abraham de Dohna. — Incident de la couronne. — Tribulations de Komulovic. — Accueil glacial au Kremlin. — Messages de Fedor à Clément VIII. — Découragement de Caétani. — Komulovic revient à Rome. — Il entre dans la Compagnie de Jésus. — Ses travaux et sa mort à Raguse. — Nouvelle phase des rapports avec Moscou 443

Conclusion 477

Index bibliographique 487

Index alphabétique des noms de personnes contenus dans ce volume 495

FIN

PARIS

IMPRIMERIE D. DUMOULIN ET Cie

5, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 5

536

BINDING SECT. OCT 1 0 1985

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

BX
1329
P54
1890

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 09 23 04 07 006 5